



Mariana. L'évêché et les édifices de culte du Ve au XVIe siècle

Daniel Istria

► To cite this version:

Daniel Istria (Dir.). Mariana. L'évêché et les édifices de culte du Ve au XVIe siècle. École française de Rome, 574, 2020, Collection de l'École française de Rome, 978-2-7283-1455-3. 10.4000/books.efr.8182 . halshs-03106016

HAL Id: halshs-03106016

<https://shs.hal.science/halshs-03106016>

Submitted on 2 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mariana

L'évêché et les édifices de culte du V^e-XVI^e siècle

sous la direction de DANIEL ISTRIA



Mariana. L'évêché et les édifices de culte du V^e au XVI^e siècle

Daniel Istria (dir.)

DOI : 10.4000/books.efr.8182
Éditeur : Publications de l'École française de Rome
Lieu d'édition : Rome
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 12 janvier 2021
Collection : Collection de l'École française de Rome
EAN électronique : 9782728314560



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2020
EAN (Édition imprimée) : 9782728314553
Nombre de pages : 261

Ce document vous est offert par Aix-Marseille Université (AMU)



Référence électronique

ISTRIA, Daniel (dir.). *Mariana. L'évêché et les édifices de culte du V^e au XVI^e siècle*. Nouvelle édition [en ligne]. Rome : Publications de l'École française de Rome, 2020 (généré le 05 décembre 2022).
Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/efr/8182>>. ISBN : 9782728314560. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.efr.8182>.

RÉSUMÉS

Cet ouvrage collectif est le résultat d'un programme de recherche de quatre années consacré au siège épiscopal de Mariana (Lucciana, Haute-Corse). Après une présentation de la colonie romaine fondée au début du I^{er} siècle avant notre ère, sont exposés les résultats de l'étude archéologique de cinq édifices de culte chrétien (la basilique paléochrétienne intra-muros et son baptistère, la basilique suburbaine, la cathédrale romane ainsi que l'église San Parteo), des résidences épiscopales successives ainsi que du territoire de cet ancien évêché.

Bien que l'agglomération abandonnée de Mariana ait fait l'objet de deux programmes de recherche par le passé (1958-1967 et 1998-2007), de nombreuses questions restaient posées. La relecture systématique des vestiges dégagés anciennement, l'étude des constructions conservées en élévation, le réexamen des mobiliers archéologiques et les datations par le radiocarbone permettent aujourd'hui de répondre à une partie de ces interrogations. On peut ainsi proposer de nouvelles interprétations et une chronologie plus précise de ce centre du pouvoir d'un intérêt majeur pour l'histoire de la Corse. Au-delà, une mise en perspective de cet ensemble au destin si singulier amène aussi à porter un autre regard sur l'ancienne colonie de Mariana et sur sa place dans le contexte de la Méditerranée occidentale entre le V^e et le XV^e siècle.

DANIEL ISTRIA (DIR.)

Ancien membre de l'École française de Rome, Daniel Istria est depuis 2006 chargé de recherche au CNRS rattaché au Laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée (UMR 7298 CNRS, Aix Marseille Université, Aix-en-Provence, France). Archéologue, spécialiste des sièges épiscopaux médiévaux, il a consacré une partie de sa carrière à l'étude de la Corse. Il travaille aujourd'hui sur plusieurs sites prestigieux d'Algérie.

MARIANA

L'ÉVÊCHÉ ET LES ÉDIFICES DE CULTE
DU V^e AU XVI^e SIÈCLE

COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

574

MARIANA

L'ÉVÊCHÉ ET LES ÉDIFICES DE CULTE DU V^e AU XVI^e SIÈCLE

sous la direction de Daniel ISTRIA

ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

2020

Ouvrage publié avec le concours du CNRS - Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne
en Méditerranée – LA3M



Mariana : l'évêché et les édifices de culte du Ve
au XVIe siècle / sous la direction de Daniel Istria
Rome : École française de Rome, 2020
(Collection de l'École française de Rome, 0223-5099 ; 574)
ISBN 978-2-7283-1455-3 (br.)
ISBN 978-2-7283-1456-0 (EPub)
Disponible sur Internet : < <https://books.openedition.org/efr/8182> > 2020
DOI : 10.4000/books.efr.8182

1. Architecture chrétienne -- France -- Mariana (ville ancienne)
2. Lieux de culte -- France -- Mariana (ville ancienne)
3. Palais épiscopaux -- France -- Mariana (ville ancienne)
4. Fouilles archéologiques -- France -- Mariana (ville ancienne)
5. Antiquités -- Corse (France)
6. Mariana (ville ancienne)
- I. Istria, Daniel, 1970-

CIP – *Bibliothèque de l'École française de Rome*



© - École française de Rome - 2020

ISSN 0223-5099

ISBN 978-2-7283-1455-3

INTRODUCTION

par Daniel ISTRIA

Pour le marin qui sillonne la mer Méditerranée, la Corse apparaît avant tout comme un puissant relief visible de très loin. Mais, celui qui aborde le rivage de l'île par sa côte orientale, depuis l'espace tyrrhénien, est surtout frappé par la présence d'une étendue plane qui constitue une interface entre la mer et l'imposant massif montagneux de Castagniccia visible presque quotidiennement depuis le littoral de la Toscane et plus occasionnellement du Latium¹. Interface géographique d'abord, dont la morphologie ne cesse d'être renouvelée au gré des changements climatiques, des actions combinées des cours d'eau et des courants marins ou encore des aménagements anthropiques². Interface de peuplement ensuite où les populations, venues très probablement depuis la proche Toscane, ont depuis 10 000 ans environ toujours eu des difficultés à se positionner et à se stabiliser entre la mer, lieu vital d'échanges et de communications, de « trafics » à portée autant économique que culturelle, sociale ou politique, et les premiers contreforts montagneux correspondant au « niveau optimum de l'habitat méditerranéen »³.

Tout au nord de cette plaine littorale se détache un ensemble singulier d'environ 110 km² délimité par deux cours d'eau : le

Fium'Alto au sud et le Bevinco au nord (fig. 1)⁴. Ce terrain sédimentaire de formation quaternaire, est dominé à l'ouest par le massif de schiste de Stella culminant à plus de 1150 m d'altitude⁵ et irrigué par le plus important fleuve côtier de l'île, le Golo⁶. C'est là, au cœur de cette plaine, que commence vers 100 av. J.-C. l'histoire de la colonie romaine de Mariana (fig. 2).

1. HISTORIQUE DES RECHERCHES À MARIANA

Dans cette « morne plaine de la Marana, marécageuse et déserte »⁷, la cathédrale Santa Maria Assunta, dite la Canonica, et l'église San Parteo, toutes deux construites au XII^e siècle, ont longtemps constitué les seuls marqueurs spatiaux importants qui ont attiré l'attention des voyageurs (fig. 3). Depuis le XVI^e siècle, de nombreux érudits et savants se sont intéressés à ces églises et surtout à la cathédrale, parfois avec beaucoup de passion en raison de l'image d'un passé glorieux qu'elles véhiculent, mais souvent aussi parce qu'elles représentaient à leurs yeux un lien tangible entre l'île et l'Italie. Après les écrits d'A.P. Filippini (1594, réédition 1888 et 1995), S. Vitale (1639) et G. Cambiaggi (1771), encore profondément empreints du fond

¹ Ces monts de la côte orientale de l'île, visibles depuis la mer et assez souvent depuis la Toscane, culminent à plus de 2000 m au sud (Punta della Cappella = 2074 m), à près de 1300 m au centre (Monte Olmelli = 1285 m) et à plus de 1200 m au nord (Monte Sant'Angelo = 1218 m).

² Vella *et al.* 2016 ; Curras *et al.* 2017.

³ Ce niveau optimum est pour F. Braudel en gros entre 200 et 400 m d'altitude. C'est à cette altitude que se trouve depuis au moins le Moyen Âge la majorité des villages de l'île : Braudel 1990, tome 1, p. 61.

⁴ Le point culminant de la plaine est à une altitude de 45 m NGF.

⁵ Trois sommets structurent ce massif de Stella et forment une barrière naturelle vers l'ouest : Cime des Taffoni 1117 m NGF / Punta d'Evoli 1152 m NGF / Serrale 1096 m NGF.

⁶ Longueur 89,4 km, bassin versant 926 km², débit moyen 14,1 m³/s. Sources Sandre : www.sandre.eaufrance.fr/search/site/golo.

⁷ Ardouin-Dumazet 1903.



Fig. 1 – Carte orographique et hydrographique de la plaine nord-orientale de la Corse (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 2 – Vue aérienne depuis le nord-est de la plaine de la Marana. On reconnaît au premier plan la cathédrale médiévale et les vestiges de la ville romaine, au second plan l'abside de l'église San Parteo ainsi que la vallée du Golo au dernier plan (Ville de Lucciana).



Fig. 3 – La cathédrale de Mariana en 1900 (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa).

légendaire médiéval, c'est P. Mérimée qui remet sur le devant de la scène scientifique la cathédrale alors partiellement ruinée⁸. Il en donne une belle analyse et livre des informations de première importance sur des parties de l'édifice détruites ou masquées aujourd'hui par les restaurations du XX^e siècle. Le livre de C. Aru, publié en 1908, ne fait d'ailleurs que reprendre et plagier sur bien des points la description de Mérimée en proposant, ça et là, quelques comparaisons avec des édifices toscans afin de démontrer « l'italianité » de l'édifice et au-delà de la Corse elle-même⁹.

Mais ici, contrairement à Ajaccio par exemple dont le sous-sol est exploré dès le XVIII^e siècle¹⁰, les premiers coups de pioche ne

sont donnés que tardivement, en 1936 précisément. Huit sondages archéologiques, relativement étendus et dispersés dans les parcelles qui environnent l'église médiévale, avaient alors permis à L. Leschi et A. Chauvel de localiser approximativement la ville antique et de mettre en évidence la présence de constructions dont des restes de mausolées, de thermes, probablement un *podium* de temple ainsi que d'une large abside appartenant peut-être, selon les auteurs, à une basilique civile¹¹. Cependant, l'intense activité de L. Leschi en Algérie, où il assurait les fonctions de directeur des antiquités, puis le déclenchement de la seconde guerre mondiale, devaient compromettre durablement la poursuite des investigations.

⁸ Mérimée 1839, réédition 1997, p. 96-107.

⁹ Cette idée s'inscrit dans les thèses irrédentistes défendues notamment par C. Aru qui écrira par exemple à propos de l'état de délabrement de la cathédrale : « L'autorità francese, io non oso dire che incoraggi, ma certo guarda senza opposizione ogni movimento, ogni violenza che tenti di cancellare dalla lingua, dai costumi, dal suolo

di Corsica ogni segno di italianità », « Je n'ose dire que l'autorité française encourage, mais du moins elle observe sans opposition chaque agissement, chaque violence, qui tente d'effacer de la langue, des coutumes, du sol de la Corse, le moindre signe d'italianité » (Aru 1908, p. 51).

¹⁰ Istria 2014a, p. 9-10.

¹¹ Vivarelli 2013.

Ce n'est qu'en 1958 que les recherches reprennent, cette fois sous la direction de G. Moracchini-Mazel. La stratégie d'approche est alors bien différente puisque les investigations sont concentrées sur deux secteurs, au sud de la cathédrale médiévale ainsi que dans l'église San Parteo, située en périphérie de la nécropole de Palazzetto. Ces fouilles permettent la découverte de deux ensembles paléochrétiens : le complexe *intra-muros*, correspondant très certainement à l'*ecclesia episcopalis*, ainsi qu'une basilique suburbaine. Les résultats de ces recherches sont présentés en 1967 dans une monographie consacrée aux monuments paléochrétiens de la Corse¹². Ils sont rapidement critiqués et contestés¹³. Ces polémiques font naître la pressante nécessité de reprendre l'étude du complexe paléochrétien. Ainsi, à la suite de plus de 30 ans d'interruption de recherche programmée, durant lesquelles seules trois fouilles de sauvetage de superficies limitées apportent des informations inédites sur l'agglomération antique¹⁴, un nouveau projet est mis en place en 1998 sous la direction de Ph. Pergola. L'objectif est alors de développer une approche globale et pluridisciplinaire de la ville et de son territoire. Des fouilles archéologiques sont reprises autour du complexe paléochrétien *intra-muros*. Elles intéressent en priorité la basilique et l'annexe située au nord du baptistère. Ces deux secteurs sont analysés de manière systématique à l'exception des sept travées occidentales du collatéral nord de l'édifice de culte. La basilique suburbaine fait également l'objet d'une étude conduite en 2000 par F. Di Renzo dans le cadre d'un travail universitaire soutenu à l'université de Rome ainsi que d'une recherche, restée inédite, réalisée sous la direction de G. Vannini¹⁵.

Ces approches des édifices de culte sont complétées par des prospections, des études de mobilier et des travaux géomorphologiques qui s'inscrivent à la fois dans un projet collectif de recherche portant sur la vallée du Golo des origines à la fin du Moyen Âge, et plus marginalement dans un Groupement de recherche européen¹⁶.

Simultanément est lancé un vaste programme de valorisation incluant l'aménagement d'un parc archéologique et la construction d'un musée destiné à rassembler les collections antiques et médiévales du département de Haute-Corse, auquel est associé un Centre de conservation et d'étude.

Bien que Ph. Pergola se soit retiré en 2009, le projet « Mariana » n'est pas abandonné pour autant et avec l'aide d'I. Dahy, chargée de mission à la mairie de Lucciana, le dossier de valorisation est rouvert. Le conseil scientifique du site, recomposé à l'occasion, impulse alors une toute nouvelle orientation. Désormais, le musée n'a plus vocation à traiter de l'ensemble des collections du département, mais sa mission première est d'introduire la visite du parc archéologique en fournissant aux visiteurs la totalité des informations disponibles relatives à l'histoire du site de Mariana. Ce nouvel élan permet en 2011 d'inscrire le projet dans le « Plan musées en région » porté par F. Mitterrand, alors ministre de la Culture et de la Communication¹⁷. Suite à un concours d'architecture, la réalisation du musée est confiée dès 2012 à l'agence Faloci et les travaux de construction sont entrepris en juin 2016.

La recherche a, quant à elle, redémarré en 2013 sous la forme d'un nouveau projet collectif de recherche, recentré lui aussi sur le site archéologique et son environnement

¹² Moracchini-Mazel 1967b, p. 12-78.

¹³ Ces critiques ont été formulées dans la thèse de Ph. Pergola soutenue à Rome sur les monuments paléochrétiens de Corse puis exposées en 1980 lors du X^e Congrès international d'archéologie chrétienne de Thessalonique et du III^e Colloquio internazionale sul mosaico antico de Ravenna (Pergola 1979 ; Pergola 1984a ; Pergola 1984b).

¹⁴ Moracchini-Mazel *et al.* 1971 ; Moracchini-Mazel *et al.* 1974 ; Alessandri 1994.

¹⁵ Di Renzo 2000 ; Di Renzo 2013b.

¹⁶ Projet collectif de recherche « Mariana et la vallée du Golo des origines à la fin du Moyen Âge », 2000 à 2007. Groupement de recherche européen « Le monde insulaire en Méditerranée : approche archéologique diachronique des espaces et des sociétés » (Pergola 2013a ; Pergola 2015).

¹⁷ Istria – Dahy 2012.

immédiat¹⁸. La réflexion collective avait comme objectif d'appréhender l'espace urbain et son environnement immédiat en tenant compte de toutes leurs complexités et leurs incessantes transformations sur la longue durée, depuis la fondation de la colonie, vers 100 av. J.-C., jusqu'à l'abandon de l'habitat et des lieux de culte autour du XV^e siècle. L'espace ainsi pris en considération correspond à l'agglomération antique et médiévale, c'est-à-dire l'habitat avec ses nécropoles et ses aménagements suburbains dont les éventuelles structures portuaires. La géométrie de cet espace était ainsi susceptible d'évoluer en fonction des découvertes. L'emprise de départ couvrait une petite partie de la plaine de la Marana, d'une superficie d'environ 14 km², depuis la cité antique jusqu'au fleuve Golo au sud, au rivage à l'est et à l'étang au nord. Cette réflexion, comme on l'a vu, a été largement amorcée dans le cadre du Projet collectif de recherche dirigé par Ph. Pergola entre les années 2000 et 2007¹⁹. Elle concernait toutefois un espace géographique beaucoup plus vaste (toute la vallée du Golo) ainsi qu'un cadre chronologique bien plus ample (des origines du peuplement à nos jours). Son ambition était par ailleurs de mettre en œuvre une approche globale selon les principes développés en particulier par nos collègues italiens²⁰. Les doutes que nous nourrissons quant à l'efficacité d'une telle approche ont incité à travailler sur un espace géographique plus restreint, une chronologie moins ample et par conséquent des problématiques mieux ciblées. Parallèlement a également été poursuivie l'étude géoarchéologique du fleuve Golo et du rivage²¹ à la suite des travaux, malheureusement trop tôt interrompus, d'Annie Roblin-Jouve²².

¹⁸ Projet collectif de recherche intitulé « Mariana : paysages, architecture et urbanisme de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge » sous la direction de Daniel Istria. Financé par le CNRS, le Ministère de la culture et de la communication ainsi que par la Collectivité territoriale de Corse.

¹⁹ Pergola 2013a.

²⁰ Voir par exemple à ce sujet Volpe 2015.

²¹ Vella *et al.* 2016.

²² Ce Projet collectif de recherche réunit des spécialistes des sciences humaines et sociales (archéologie, archéométrie, anthropologie, histoire de l'art) et un géomorphologue. Cette collaboration, que certains qualifieront sans doute de restreinte, s'est pourtant avérée

2. PROGRAMME, QUESTIONNEMENT ET MÉTHODES

Ce projet collectif de recherche s'inscrit dans un programme bien plus large concernant les évêchés de Corse. Dans ce cadre, formalisé au sein du Laboratoire d'archéologie médiévale et moderne en Méditerranée (UMR 7298 CNRS/Université d'Aix-Marseille), quatre sièges épiscopaux ont fait l'objet d'études archéologiques : Ajaccio en 2005 et 2006²³, Aleria de 2008 à 2013²⁴, Sagone entre 2006 et 2017²⁵ et bien sûr Mariana.

2.1. Le contexte historique

La Corse passe sous la domination romaine en 258 av. J.-C. Elle forme avec la Sardaigne une province à partir de 227, scindée en deux au tout début de notre ère. Les deux îles sont au IV^e siècle associées à la Sicile et à l'Italie centro-méridionale pour constituer le diocèse d'Italie suburbicaine. La romanisation est à l'origine de la déduction de deux colonies, Mariana et Aleria, ainsi que du développement et de la densification de l'habitat, particulièrement dans les zones littorales. Les agglomérations quelque peu importantes y sont rares, mais l'on voit apparaître vers le début du IV^e siècle une série d'établissements portuaires très dynamiques qui participent à la croissance économique. Les échanges avec l'extérieur, notamment avec l'Afrique du Nord, permettent l'importation massive d'objets manufacturés et de denrées alimentaires.

L'arrivée des Vandales sur le devant de la scène politique est à l'origine d'un éclatement de ce système et la mise en place d'un nouveau, cette fois connecté à l'Afrique du Nord. Dès la mort de Valentinien III en 455, Geiseric mani-

probante à l'usage en permettant aux chercheurs de travailler ensemble « sans préjugés et sur un pied d'égalité conceptuelle et méthodologique, autour d'un sujet bien circonscrit [...] et des objectifs affichés » (Garmy 2009, p. 8-9).

²³ Opération préventive sous la direction de D. Istria (Inrap).

²⁴ Opérations préventives sous la direction d'A. Bergeret (Inrap), de D. Istria (CNRS) et de L. Vidal (Inrap).

²⁵ Opération programmée sous la direction de D. Istria (CNRS) et opérations préventives sous la direction de A. Huser (Inrap), D. Istria (Inrap), E. Llopis (Inrap) et G. Duperron (Arkemine).

feste son ambition de s'emparer de la Corse qui est, avec la Sardaigne et les Baléares, intégrée au royaume avant les années 480. L'intérêt pour les rois vandales de contrôler la Corse pourrait reposer sur sa position stratégique permettant de constituer, avec les Baléares et quelques escales en Tripolitaine, un « réseau protecteur tendu autour de l'empire du blé », ainsi que sur ses ressources en bois de charpente destiné à alimenter les chantiers navals²⁶.

La conquête byzantine met un terme à la domination vandale et l'île est rattachée à l'exarchat de Carthage avant la fin du VI^e siècle. L'habitat ne fait pas l'objet durant ces décennies de transformations notables. De même, le commerce reste dynamique malgré un déclin très généralisé amorcé vers la fin du V^e siècle.

Si des attaques pouvant être imputées aux Lombards sont documentées dès les années 590, ce n'est qu'à une date avancée du VII^e siècle qu'ils peuvent annexer l'île, peut-être après la conquête de Rotari (632-653), voire bien plus tard encore, au début du règne du roi Liutprand (vers les années 712-717). Dans tous les cas, cette mainmise est effective au milieu du VIII^e siècle et l'île semble dès ce moment dépendre du duché de Lucques. Émergent alors des liens nouveaux et une nouvelle élite s'impose sur le devant la scène religieuse, politique et économique locale.

À la demande du pape Étienne II, qui s'appuie sur le *Constitutum Constantini*, Pépin le Bref fait la promesse en 754 de restituer au Saint-Siège tous les territoires qui reviennent de droit – selon la Donation de Constantin – aux successeurs de saint Pierre et désormais aux mains des Lombards. Cet engagement est à l'origine de la formation du *Patrimonium* pontifical et de l'intégration de la Corse dans celui-ci.

Les expéditions parties d'Afrique du Nord et d'Espagne se font particulièrement menaçantes au début du IX^e siècle et conduisent l'armée carolingienne à s'investir lourdement dans la mise en défense et la surveillance du littoral toscan, de la Corse et de l'espace Tyrrhénien en général. L'île apparaît alors comme un élément

clé, peut-être en raison du rôle de base de départ et de repli qu'elle a pu jouer, ou qu'elle pouvait potentiellement remplir, dans la stratégie d'attaque de la façade Tyrrhénienne de l'Italie. Plusieurs expéditions militaires carolingiennes sont ainsi documentées durant le IX^e siècle et en 828 le comte ou duc de Lucques, Boniface II, est officiellement en charge de la *tutela* de la Corse, tout comme le sera par la suite son fils Aldabert I (vers 820-884), qualifié de *marcencis e tutores Corsicana*.

Dès le début du X^e siècle, la Corse semble constituer un enjeu de bien moindre importance, sans doute en raison du déplacement de la pression sarrasine vers le Nord et de la trêve consentie au roi Hugues d'Italie par le calife omeyyade d'Espagne Abd al-Rahmân III en 939, qui permet l'ouverture de l'espace Tyrrhénien aux commerçants toscans.

De nouvelles tensions apparaissent pourtant à l'aube du XI^e siècle avec l'installation du prince de Denia en Sardaigne. En 1016, à la demande de l'évêque d'Ostie, la flotte pisane avec à sa tête l'évêque Lamberto, part au-devant de l'ennemi et parvient à le chasser définitivement. Vingt ans plus tard, en 1034, ce sont encore les Pisans qui organisent une expédition sur le littoral africain et à Bûna (Annaba) en particulier, pour arrêter l'action des pirates qui, selon al Bakri, sont encore présents dans la mer Tyrrhénienne et sur le littoral de la Corse durant tout le XI^e siècle. Enfin, en 1064, ils lancent une attaque sur la ville de Palerme et rentrent victorieux avec un énorme butin. Cette forte implication de Pise dans la lutte contre la piraterie et la guerre contre les musulmans va fortement conditionner la suite des événements.

En 1077, le pape Grégoire VII décide de réaffirmer l'autorité pontificale sur la Corse. Dans ses lettres il explique clairement qu'il aspire à une totale domination spirituelle et temporelle sur l'île. Pour atteindre ces objectifs, il procède à la création d'un vicariat induisant la délégation des pouvoirs tant spirituels que temporels à l'évêque Landolfo de Pise. La mission de celui-ci va s'appuyer sur l'implication du marquis Alberto Rufo de la lignée

²⁶ Courtois 1955, p. 186 et 214.

des Obertenghi, dont l'autorité s'exerce sur la marche dite de Ligurie orientale, mais dont le fils va prendre le titre de marquis de Corse.

Quinze ans plus tard, à la demande de Mathilde de Canossa et pour remédier aux nombreux abus dont a fait l'objet l'Église de Corse, le pape Urbain II cède l'île au nouvel évêque de Pise, Daiberto. Il s'agit alors d'une véritable inféodation *ad sedem*. Le marquis Alberto Rufo conserve ses privilèges et exerce un pouvoir temporel sur l'ensemble de l'île. La cité de l'Arno tire un immense prestige des concessions pontificales, mais s'assure aussi, grâce à la mise en place ou au renforcement de l'autorité des marquis Obertenghi, la sécurité d'un espace commercial qui lui ouvre la porte de la Sardaigne et, au-delà, de l'ensemble du bassin occidental de la Méditerranée.

Ces privilèges et ce positionnement de Pise sur les grandes routes maritimes sont à l'origine d'un long conflit qui l'oppose à Gênes. Ces tensions internationales au cœur desquelles se trouve la Corse, ainsi que la mort du marquis Ugo peu après 1124, débouchent sur une phase largement favorable au petit groupe de nobles locaux qui s'approprient les droits relevant antérieurement du marquis. Ce bouleversement, que l'on situe chronologiquement vers le second quart du XII^e siècle, a pour effet principal la multiplication des fortifications privées à l'initiative des grands lignages. Ainsi, dans le courant du XII^e siècle, une nouvelle géographie politique se dessine et l'île est divisée en une trentaine de grandes seigneuries. L'habitat reste néanmoins très majoritairement dispersé et la ville a totalement disparu. Ce n'est qu'à l'aube du XIII^e siècle, avec la fondation d'une colonie génoise à Bonifacio dans l'extrême sud de l'île, que l'on voit apparaître une première forme de concentration de la population au sein du *castrum*. Implanté sur le littoral, Bonifacio va dès lors jouer avec Calvi, fondé durant les années 1270, un rôle central dans l'animation du commerce local. C'est par ces deux places fortes que transite une grande partie des productions agricoles locales – vin, fromages, peaux... – à destination principale-

ment de Gênes, et sont importés les produits manufacturés généralement de faible valeur. Mais, les petits ports et les zones d'atterrissage ont été multipliés sur les 1000 km de côte afin de créer un tissu connectif dense et durable entre l'île et la Terre Ferme.

Les forteresses littorales de Bonifacio et Calvi sont aussi des marchepieds destinés à placer l'île sous le contrôle de Gênes. Les expéditions militaires des années 1280 donnent à la commune ligure la possibilité de s'imposer face aux seigneurs locaux. Mais, au lendemain de ces événements, le pape Boniface VIII fusionne la Corse et la Sardaigne pour en faire un royaume unique qu'il inféode au roi Jacques II d'Aragon par le traité d'Anagni en 1297. Malgré cette nouvelle situation et l'opposition de certains seigneurs de l'île qui prêtent allégeance à l'Aragon, Gênes poursuit son entreprise. Profitant des révoltes anti-seigneuriales qui voient le jour en Sardaigne comme en Provence, elle soutient un mouvement de même nature en Corse et, avec l'aide de nouvelles expéditions militaires, parvient en 1358 à s'imposer dans une grande partie de l'île. Sous-peuplée, elle est peu ou pas touchée par la Grande peste et connaît une croissance lente mais continue, ponctuellement perturbée par les épidémies et les guerres du XV^e siècle. Cette caractéristique a permis l'apparition et le développement de quelques gros villages, surtout en Balagne ou sur la côte nord-orientale. Partout ailleurs l'habitat reste très dispersé. Seule la fondation de bourgs fortifiés littoraux à partir de 1435 à Algajola, Saint-Florent, Bastia et Ajaccio, va bouleverser ce maillage et « renouveler radicalement la relation entre intérieur et extérieur »²⁷.

2.2. L'Église de Corse dans son contexte méditerranéen

Dans ce contexte, l'organisation de l'Église, mise en place dès le IV^e siècle, n'a pas connu de bouleversements marquants durant le Moyen Âge. La province ecclésiastique, placée sous l'autorité d'un archevêque, ou métropolitain,

²⁷ Franzini 2005b, p. 59.

reste l'élément majeur du système regroupant des évêchés, aussi qualifiés de diocèses, administrés par les évêques. Un réseau d'églises baptismales constitue l'ossature de ces circonscriptions au centre desquelles se trouve le siège épiscopal formé par un ensemble monumental – le groupe épiscopal – comprenant la cathédrale et une série d'édifices étroitement associés : lieux de culte secondaires, résidence de l'évêque et de son entourage, mais aussi salle de réception, locaux de service et espaces consacrés à l'assistance aux plus démunis...

L'Église de Corse s'inscrit naturellement dans ce schéma général. Nonobstant le fait qu'elle constitue par son insularité un territoire parfaitement défini d'un point de vue géographique, elle n'a jamais formé une province ecclésiastique à elle seule. Ses évêques ont toujours été, et sont encore, suffragants de métropolitains dont le siège est situé à l'extérieur de l'île²⁸. Elle se singularise ainsi par rapport aux deux autres grandes îles de Méditerranée occidentale, la Sicile et la Sardaigne, qui ont été instituées comme des entités autonomes même si, à un moment de leur histoire, certains de leurs évêques ont été eux aussi placés sous l'autorité d'archevêques extra-insulaires.

La Corse fait également figure d'exception comparativement à ces grandes îles, dans la mesure où tous les sièges épiscopaux documentés par les sources écrites sont bien identifiés, localisés et conservés, offrant à la recherche un large champ d'investigation.

À Mariana, ce sont ainsi cinq édifices de culte chrétien et trois bâtiments directement associés qui sont connus : la basilique *intra-muros*, son baptistère, la basilique suburbaine paléochrétienne ainsi que la cathédrale médiévale, l'église romane San Parteo et enfin les supposées résidences de l'évêque. L'habitat contemporain est en revanche très peu renseigné, non qu'il n'ait pas été fouillé, mais les informations relatives aux occupations « récentes » n'ont pas été collectées de manière méthodique et systématique lors des fouilles anciennes.

À ces vestiges s'ajoute un corpus de textes peu fourni, mais qui constitue une source d'informations fondamentale pour l'analyse du diocèse médiéval.

2.3. Le questionnement

L'étude de cet ensemble est guidée par des questionnements qui peuvent être regroupés au sein de deux thèmes étroitement corrélés.

Le premier est relatif aux édifices : quelles sont leurs caractéristiques architecturales ? Comment sont-ils organisés au sein du groupe épiscopal ? Comment sont-ils connectés avec l'espace de la ville ? De quelle manière pèsent-ils sur la transformation de l'urbanisme et inversement l'évolution de l'agglomération a-t-elle une incidence sur ces édifices ou sur le groupe épiscopal dans sa globalité ?

Le second concerne l'espace du diocèse : que doit-il aux territoires antérieurs ? Quelle est sa consistance ? Son étendue et sa morphologie évoluent-elles durant le Moyen Âge ? Comment s'articule-t-il par rapport aux autres évêchés insulaires ? Quelle est sa place au sein de cet ensemble et de la province ecclésiastique ?

Ces questionnements visent, *in fine*, à comprendre dans un contexte caractérisé par l'isolement et l'existence d'une limite territoriale partout matérialisée par la discontinuité géographique entre terre et mer, les dynamiques de décisions et d'actions qui sont à l'œuvre sur le temps long et qui ont présidé à la construction, aux multiples transformations ainsi qu'au démantèlement des édifices, du groupe épiscopal, du diocèse et du réseau des évêchés lui-même.

2.4. Les méthodes

De nombreux vestiges immobiliers dégagés entre 1936 et 2007 n'ont pas été documentés, analysés ou publiés. Par ailleurs, la dégradation inéluctable et rapide de ces éléments non réenfouis et mal protégés conduit fatalement

²⁸ Jusqu'en 1092 les évêchés de Corse sont placés sous l'autorité du pape. À partir de cette date ils sont suffragants de l'archevêque de Pise, puis à partir de 1133, trois évêques sont sous l'autorité de l'archevêque de Pise (ceux d'Aleria, Ajaccio et Sagone) et trois sous celui de Gênes

(Mariana, Accia et Nebbio). À la fin du XIV^e siècle, en 1395 exactement, l'archevêque de Pise prend également le titre de Primat de Corse. On notera que la paroisse de Bonifacio, instituée au tournant des XII^e et XIII^e siècles, est directement rattachée à l'évêché de Gênes.

à une perte d'informations. Il a semblé par conséquent, dans un double souci d'enrichissement de la connaissance et de conservation patrimoniale, nécessaire et urgent d'exploiter les données menacées en entreprenant une relecture systématique des vestiges dégagés anciennement.

Le point de départ de cette nouvelle approche a ainsi été la lecture attentive et critique de l'ensemble de la documentation élaborée par les érudits et chercheurs depuis le XIX^e siècle. L'essentiel du corpus étant constitué par les productions de G. Moracchini-Mazel, mais ses archives ne sont pas entièrement accessibles alors que les opérations de terrain n'ont pas toujours été suivies par la remise d'un rapport circonstancié au Ministère de la Culture.

La plus grande partie du travail s'est toutefois déroulée sur le terrain avec une relecture stratigraphique systématique des architectures, qu'elles soient conservées en élévation (cathédrale médiévale et San Parteo) ou seulement sur quelques centimètres. Ces études s'appuient sur un recensement et une description méthodique des entités spatiales structurées, des entités architecturales ainsi que des unités stratigraphiques, construites ou non. Elles ont été complétées par une nouvelle documentation graphique comprenant des relevés planimétriques d'ensembles et de détails, ainsi que des relevés scanner 3D avec restitutions orthophotographiques (cathédrale médiévale et San Parteo). En l'absence d'échafaudage permettant d'accéder aux parties hautes de murs, ce sont ces restitutions orthophotographiques complétées par des observations *in situ* qui ont été utilisées pour étudier la stratigraphie des élévations.

Les matériaux de construction ont fait l'objet d'une identification systématique avec l'aide de géologues. Les mortiers ont été analysés chaque fois que cela était possible selon une procédure comprenant plusieurs phases :

- étude macroscopique des échantillons et définition de leurs caractéristiques physiques (composants visibles à l'œil nu, état de conservation) ;

- caractérisation pétrographique (nature des grains composant le matériau et étude de la matrice) au microscope optique (lumière transmise naturelle et polarisée) sur lames minces ;
- complément de caractérisation physico-chimique des mortiers sur lame mince au microscope électronique à balayage (MEB) : identification de la nature du liant (chaux, plâtre, terre, mélanges) et de la matrice ainsi qu'une caractérisation chimique semi-quantitative d'éléments spécifiques de la charge.

On a recherché dans ces mortiers des éléments (charbons de bois, coquillages, ossements...) pouvant faire l'objet d'une datation par le radiocarbone. Les analyses AMS, avec correction réservoir localisée ($\Delta \pm R$) sur les coquilles d'origine marine, ont été réalisées par le laboratoire Beta Analytic²⁹.

Les mosaïques et les sculptures sur pierre dégagées durant les fouilles de G. Moracchini-Mazel, ont fait l'objet de réexamens approfondis.

Enfin, la céramique et les monnaies découvertes anciennement, ont été confiées pour étude à des spécialistes qui n'ont examiné que les éléments dont la provenance est certaine et documentée. L'ensemble des lots classés par unités stratigraphiques a été considéré. L'objectif n'était pas de développer une approche globale de ces objets, mais uniquement d'en tirer des informations d'ordre chronologique pouvant aider à dater l'architecture.

2.5. Un travail difficile mais nécessaire

Ces travaux ont été confrontés à deux difficultés majeures. En tout premier lieu, les restaurations réalisées dans les années 1960 puis 1980 et peu documentées, consistant en la pose d'un lit de galets cimentés sur les vestiges (complexe *intra-muros* et basilique suburbaine), ou au remplacement des parements anciens (cathédrale médiévale et San Parteo), ont souvent empêché une observation fine des maçonneries originelles et la production d'une documentation graphique complète, comme des dessins pierre-à-pierre. D'autre part, la défi-

²⁹ Pour les informations sur le protocole de datation par AMS appliqué par Beta Analytic on renverra au site internet de la société : www.radiocarbon.com

ciences des descriptions et des relevés documentant les stratigraphies rencontrées durant les fouilles anciennes et plus récentes, induisent des lacunes importantes qui empêchent parfois d'avoir une bonne compréhension des ensembles ou encore de leur attribuer une chronologie fiable.

Ce sont les résultats de toutes ces études qui sont rassemblés dans cet ouvrage collectif composé de huit dossiers. Le premier permet de présenter l'agglomération antique et son environnement, mais surtout les espaces qui dès les dernières décennies de l'Antiquité accueillent

les premiers édifices de culte chrétien. Les trois dossiers suivants sont consacrés aux édifices du premier Moyen Âge : le complexe épiscopal *intra-muros* (la basilique et son baptistère) ainsi que la basilique suburbaine. Les chapitres ultérieurs rassemblent les données relatives aux églises romanes, la cathédrale dite la Canonica et l'église San Parteo, ainsi qu'aux possibles résidences épiscopales successives. La dernière partie est entièrement réservée à l'analyse de l'espace du diocèse. Enfin, on proposera quelques éléments de synthèse en guise de conclusion.

HÉRITAGES : MARIANA DURANT L'ANTIQUITÉ

par Daniel ISTRIA

1. LES ORIGINES DE LA COLONIE ROMAINE

Durant les III^e et II^e siècles av. J.-C. et malgré les révoltes que doit contrer l'armée romaine, les échanges entre la péninsule italienne et la Corse deviennent de plus en plus intenses. Il faudra cependant attendre quelques années encore pour voir émerger la première colonie de vétérans : Mariana. Selon Sénèque¹, Pomponius Mela², Pline³ et encore Solin⁴, elle fut fondée à l'initiative de Caius Marius qui lui laissa son nom⁵. La date de cette déduction devrait par conséquent s'inscrire soit durant les consulats de Marius, entre 107 et 89 av. J.-C., soit durant son bref retour au pouvoir en 87-86 av. J.-C. Dans tous les cas, il s'agit de la première colonie romaine de la *provincia Sardinia et Corsica*⁶. L'installation de vétérans peut ainsi se comprendre comme un projet stratégique, économique et géopolitique à l'échelle de l'île tout entière sinon plus globalement de la province.

¹ *De Consolatione ad Helviam Matrem*, VIII, 8.

² *De situ orbis*, II, 17.

³ *Histoire Naturelle*, livre III, 6, 80.

⁴ *De mirabilibus mundi*, XXXVII, 151-152.

⁵ *Contra* : O. Jehasse pense qu'il est peut-être abusif de considérer que la ville tire son nom de son fondateur car, selon Ptolémée, il existe dans le sud de l'île une autre localité dénommée *Marianon*. Il suppose que ces deux noms, très proches, peuvent avoir une origine indigène commune (Jehasse 1986, p. 126).

⁶ La colonie de *Turris Libisonis* / Porto Torres, en Sardaigne, n'est fondée qu'en 46 av. J.-C.

⁷ *Géographie*, III, 2,7.

⁸ Jehasse 1986, p. 126.

⁹ La colonie aurait été fondée par 4000 familles. On connaît aujourd'hui de la ville préromaine essentiellement l'imposant rempart en gros blocs à bossage avec tour d'angle, une portion de la voirie ainsi que l'importante

Mariana est mal documentée par les textes anciens et l'épigraphie. Après les mentions sans équivoque de Sénèque et de Pline l'Ancien qui la qualifient de colonie, Ptolémée la décrit comme une *polis*⁷, ce qui fait dire à O. Jehasse qu'elle a alors perdu son statut de colonie dès avant le milieu du II^e siècle de notre ère⁸. Mais, au-delà de la notion de *polis* qui reste somme toute assez vague, la terminologie utilisée par le géographe d'Alexandrie est souvent erronée ou du moins peu nuancée, et il semble imprudent d'en tirer de hâtives conclusions de ce type. Paradoxalement, on a aussi suggéré que Mariana avait pu être élevée au rang de capitale administrative de l'île aux dépens de la colonie d'Aleria, une ville de la côte orientale fondée en 565 par les Phocéens⁹, ou du moins qu'elle joua dès le Haut-Empire un rôle « principal »¹⁰. L'Itinéraire d'Antonin, qui la présente comme le point de départ de l'unique route recensée dans l'île¹¹, ou encore la Table de Peutinger sur laquelle seule Mariana est mentionnée¹²,

nécropole de Casabianda. Une colonie de vétérans y est installée par Sylla entre 82 et 81 av. J.-C., mais elle ferait l'objet de deux déductions nouvelles de vétérans avant le début de notre ère, probablement à l'initiative de Jules César puis d'Auguste (Michel – Pasqualaggi 2013, p. 72).

¹⁰ Pergola – Di Renzo 2001, p. 109 ; Pergola 2013b, p. 209 : « ... Mariana est sans conteste [...] la capitale de la Corse de l'antiquité tardive, jusqu'à l'avènement de Pise en Corse... ».

¹¹ *Itinerarium Provinciarum*, 85, 4.

¹² L'ensemble de la carte de Peutinger est consultable en ligne sur le site de la Biblioteca Augustana. On trouvera la Corse et la Sardaigne à la *Pars IV (Segmentorum III, IV)*. Mariana est indiquée « *Marianis* ».

On verra, pour prendre un exemple très proche, que toutes les *civitates* de la Sardaigne ne sont pas indiquées sur ce document. On trouvera un inventaire exhaustif de ces *civitates* dans : Mastino 2005, p. 205-316.

pourraient en effet témoigner de son rôle administratif prédominant à l'échelle de l'île toute entière.

La colonie est installée sur le littoral nord oriental de la Corse, face à l'île d'Elbe (*Iluda*) et à l'Étrurie et plus particulièrement aux ports de *Populonium*, qui selon Strabon est le meilleur point d'embarquement pour se rendre en Corse¹³, et de *Vada Volaterrana* pris comme point de référence par Pline pour calculer la distance entre l'île et la côte italienne¹⁴.

Selon P. Arnaud, il est possible compte tenu de sa position géographique et du contexte politique dans lequel elle apparaît, que la déduction découle de la nécessité d'assurer la sécurité du Canal de Corse – le *Mare Ligusticum* – et donc de la route maritime de première importance qui reliait Rome à l'Étrurie, la Ligurie, la Gaule méridionale, voire au-delà à l'Hispanie¹⁵. Elle aurait ainsi été pensée dans le cadre d'une stratégie militaire générale à l'échelle de ce vaste espace économique¹⁶ (fig. 1). Toutefois, il n'existe à l'heure actuelle aucun indice d'une présence de la marine militaire à Mariana, à l'exception d'une unique inscription funéraire mentionnant un soldat de la flotte de Misène¹⁷. Mais s'agit-il d'un soldat mort en patrouille ou en garnison ? Pour M. Reddé, seule Aleria est à considérer comme base navale en Corse dès les guerres puniques et en raison de sa position « idéale »¹⁸. Il ne semble d'ailleurs exister aucun véritable port de guerre, du moins à la fin de la période républicaine, dans la moitié nord de la mer Tyrrhénienne¹⁹. Sans exclure que Mariana ait pu servir d'escale au moins occasionnelle aux flottes militaires, son port, qui reste encore à découvrir mais que de nombreux indices

permettent de situer près de l'embouchure actuelle du Golo et dans le proche étang de Biguglia, a pu constituer une étape, parmi bien d'autres, sur les routes maritimes qui traversent la mer Tyrrhénienne. L'abondance et la diversité des produits d'importation, particulièrement des céramiques, des monnaies et des denrées alimentaires transportées dans les amphores, témoignent indubitablement d'une très large ouverture de la ville sur ce monde méditerranéen tout au long de l'Antiquité (*cf. infra*).

Cette fondation et l'installation de vétérans de Marius, qui apparaît immédiatement au lendemain d'une longue période de tensions et de révoltes, semble avant tout répondre à un besoin impérieux de contrôle de l'île, ou du moins du secteur nord oriental. La vallée du Golo, celle du Bevinco et la microrégion de la Casinca, constituent autant d'ouvertures sur l'arrière-pays et d'axes de pénétration vers le centre de l'île ou le Cap Corse. Le site choisi peut ainsi être considéré comme stratégique ; mais il en existait bien d'autres, peut-être encore mieux positionnés par rapport aux grands axes de circulation imposés par le relief. C'est peut-être le cas notamment du bassin de Ponte Leccia. Mais le contexte géopolitique interne nous échappe totalement et ce choix aurait par exemple éloigné la colonie du territoire capcorsain des Vanacini.

Un autre élément de poids, plus important peut-être que le précédent, a pu jouer en faveur de la côte orientale. Rectiligne et sableuse, celle-ci n'offre pas de lieux de mouillage sûrs entre Aleria au sud²⁰ et le Cap Corse au nord, qui pouvaient constituer des points d'accès privilégiés depuis l'Étrurie et le Latium. Le

¹³ *Géographie*, V, 2, 6.

¹⁴ *Histoire naturelle*, livre III, 12, 80. La distance la plus courte entre la Corse et la côte italienne est de 90 km. La distance entre Vada et Mariana (embouchure actuelle du Golo) est de 117,6 km en ligne droite, celle de Populonia à Mariana de 94 km.

¹⁵ Arnaud 2014, p. 126. L'itinéraire septentrional vers l'Espagne, passant par le golfe de Gênes et longeant les côtes provençales et languedociennes, semble avoir été privilégié par rapport à la route méridionale traversant les Bouches de Bonifacio, plus courte mais beaucoup plus dangereuse, particulièrement dans les déplacements d'est en ouest (Arnaud 2014). La grande majorité des épaves

antiques retrouvées dans les Bouches suivaient un itinéraire d'ouest en est (information F. Cibecchini, DRASSM).

¹⁶ Menchelli 2004.

¹⁷ *CIL*. X, 8329, Michel – Pasqualaggi 2014, p. 232-233, n° 2.

¹⁸ Reddé 1986, p. 207-211.

¹⁹ Reddé 1986, p. 197-205. *Contra* : M. Pasquinucci considère que dès le II^e siècle av. J.-C. le port de Pise (*Portus Pisanus*) assurait des fonctions à la fois commerciales et militaires (Pasquinucci 2003, p. 81-85).

²⁰ Aleria est à 141 km de Porto Ercole et 183 km de Civitavecchia.



Fig. 1 – La colonie de Mariana dans son contexte tyrrhénien. Seules les principales agglomérations antiques sont signalées. Les toponymes correspondent à ceux utilisés durant l'époque romaine (DAO D. Istria/CNRS).

déplacement du littoral depuis l'Antiquité en raison de l'élévation du niveau de la mer de 30 à 70 cm²¹, de la dynamique des cours d'eau et des apports sédimentaires marins²², n'a pas fondamentalement modifié cette situation. Seules les embouchures de la Bravone et du Fium'Alto auraient éventuellement pu abriter des infrastructures destinées à accueillir des navires. La configuration de l'embouchure du Golo permettait également l'installation

d'un port. Or, par rapport aux précédentes, elle présente deux points forts : le fleuve a un débit bien supérieur²³ et sa position est plus proche de la côte italienne. Enfin, contrairement à Bravone ou encore à l'embouchure du Fium'Alto, son éloignement par rapport à Aleria (48 km) pouvait permettre en outre à la nouvelle colonie de disposer d'un territoire vivrier étendu et diversifié nécessaire à son fonctionnement et à son développement²⁴.

²¹ Vacchi – Ghilardi – Curràs 2016.

²² Vella *et al.* 2016 ; Curràs *et al.* 2017.

²³ Celui-ci étant conditionné par l'importance du bassin versant, il n'a pu en être autrement durant l'Anti-

quité même si, dans l'absolu, ce débit a certainement varié depuis.

²⁴ Les embouchures de la Bravone et du Fium'Alto sont situées respectivement à 11 et 39 km d'Aleria.

C'est donc un ensemble d'éléments conjugués qui a pu présider au choix du site, mais contrairement à Aleria dont la colonie est déduite à partir d'une agglomération existante²⁵, Mariana introduit une rupture, que l'on peut sans hésiter qualifier de radicale, par rapport au réseau de peuplement antérieur.

2. URBANISME ET ARCHITECTURE

La ville est apparemment installée sur un terrain vierge²⁶. Il s'agit donc d'une fondation *ex nihilo* un peu en marge des établissements indigènes, parfois assez importants comme celui de Palazzi, situés en retrait sur les premiers reliefs²⁷. Elle occupe le rebord d'une vaste terrasse composée de dépôts quaternaires d'érosion accumulés sur plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur, en particulier de galets pluridécimétriques emballés dans une matrice argilolimoneuse. Sa surface plane, dont l'altitude est comprise entre 3 et 5 m NGF dans le secteur de la ville, présente actuellement une légère pente d'ouest en est ($\approx 1\%$) et du nord vers le sud. Durant l'Antiquité, cette terrasse était nettement surélevée par rapport au fleuve Golo, le *Guolae fluvium* de Ptolémée (fig. 2)²⁸. La position de ce dernier durant l'Antiquité n'est pas précisément connue, mais l'analyse géomorphologique amène à penser qu'il pouvait couler à plusieurs centaines de mètres

au sud de l'habitat. Dans tous les cas, la plaine telle qu'on peut la voir aujourd'hui, n'est que le résultat d'apports fluviaux considérables (> 2 m) accumulés durant le petit âge glaciaire dont les premiers signes semblent apparaître ici dès le XII^e siècle²⁹.

L'embouchure du fleuve était en revanche de manière presque certaine située à 1,3 km au nord de l'actuelle; l'étang de Tanghiccìa, à 2,2 km de la limite occidentale de la ville, en conserverait actuellement la trace. Quant au littoral, rectiligne et sableux, il peut être situé à environ 600 m en deçà de l'actuel³⁰ (fig. 3).

Les fouilles de sauvetage conduites par l'Afan en 1994 ainsi que les diagnostics archéologiques réalisés par l'Inrap en 2011 et 2013, ont mis en évidence les limites de l'agglomération en plusieurs secteurs³¹. Partant de ces données, on peut restituer aujourd'hui une ville d'environ une dizaine d'hectares seulement ce qui en fait une très petite agglomération à l'instar d'Aleria dont la superficie a été évaluée à 11 hectares³² (fig. 4). Il s'agit bien sûr d'une approximation qui ne prend pas en compte la densité du tissu urbain ainsi que les possibles zones « vides » d'occupation qu'il est encore impossible d'évaluer correctement.

Le contour de la ville est irrégulier et certains îlots implantés dès le début de notre ère, notamment au nord-est, n'ont pas été bâtis comme l'ont très clairement montré les diagnostics archéologiques³³. Cela laisse imaginer que le

²⁵ Une première colonie de vétérans est installée à Aleria par Sylla en 82 ou 81 av. J.-C. Suivront deux nouvelles déductions dans le courant du I^{er} siècle av. J.-C.

²⁶ Les fouilles du secteur 6, immédiatement à l'ouest de la basilique paléochrétienne *intra-muros*, ont toutefois livré sur une très petite surface des indices (éclats d'obsidienne et fragments de céramique modelée) d'une possible occupation néolithique.

²⁷ L'habitat de Palazzi est situé à près de 6 km au sud-ouest de Mariana. Il est installé sur un large plateau dominant la plaine d'une cinquantaine de mètres. Son emprise est d'environ 3 hectares. L'occupation principale semble s'arrêter dans le courant de la première moitié du I^{er} siècle av. J.-C. soit plus ou moins au moment de la fondation de Mariana. Une occupation sporadique est toutefois documentée jusqu'à l'époque augustéenne, voire un peu plus tard (Chapon 2014).

²⁸ *Géographie*, III, 2,1-7. Le niveau de la mer sur les côtes de Corse durant les deux premiers siècles avant et

après Jésus-Christ était entre 30 et 70 cm plus bas que l'actuel (Vacchi – Ghilardi – Curràs 2016).

²⁹ Vella *et al.* 2016.

³⁰ Vella *et al.* 2016. Ces conclusions résultent de l'analyse des images Lidar, des mesures de géophysique (méthode de Tomographie de Résistivité Electrique) associées à des carottages, ainsi que d'une série de datations par le radiocarbone. *Contra*: Corsi – Vermeulen 2015, p. 4: les auteurs soutiennent, sans autre argument, que le littoral se trouvait à proximité de la ville durant l'Antiquité puisque « le fait que Ptolémée qualifie Mariana de ville côtière est la preuve d'une situation antique fortement différente de la situation actuelle quant à l'emplacement de l'embouchure du fleuve ».

³¹ Alessandri 1994; Istria – Ferreira 2012; Chapon 2013.

³² Coutelas *et al.* à paraître.

³³ Istria – Ferreira 2012.



Fig. 2 – Orthophotographie de la partie centrale de la plaine de la Marana. La cathédrale romane de Mariana est au centre du cliché. La ville romaine se trouve principalement au nord de celle-ci. Au sud, on peut voir très distinctement les méandres du fleuve Golo (Ph. Dussouilliez/CNRS).

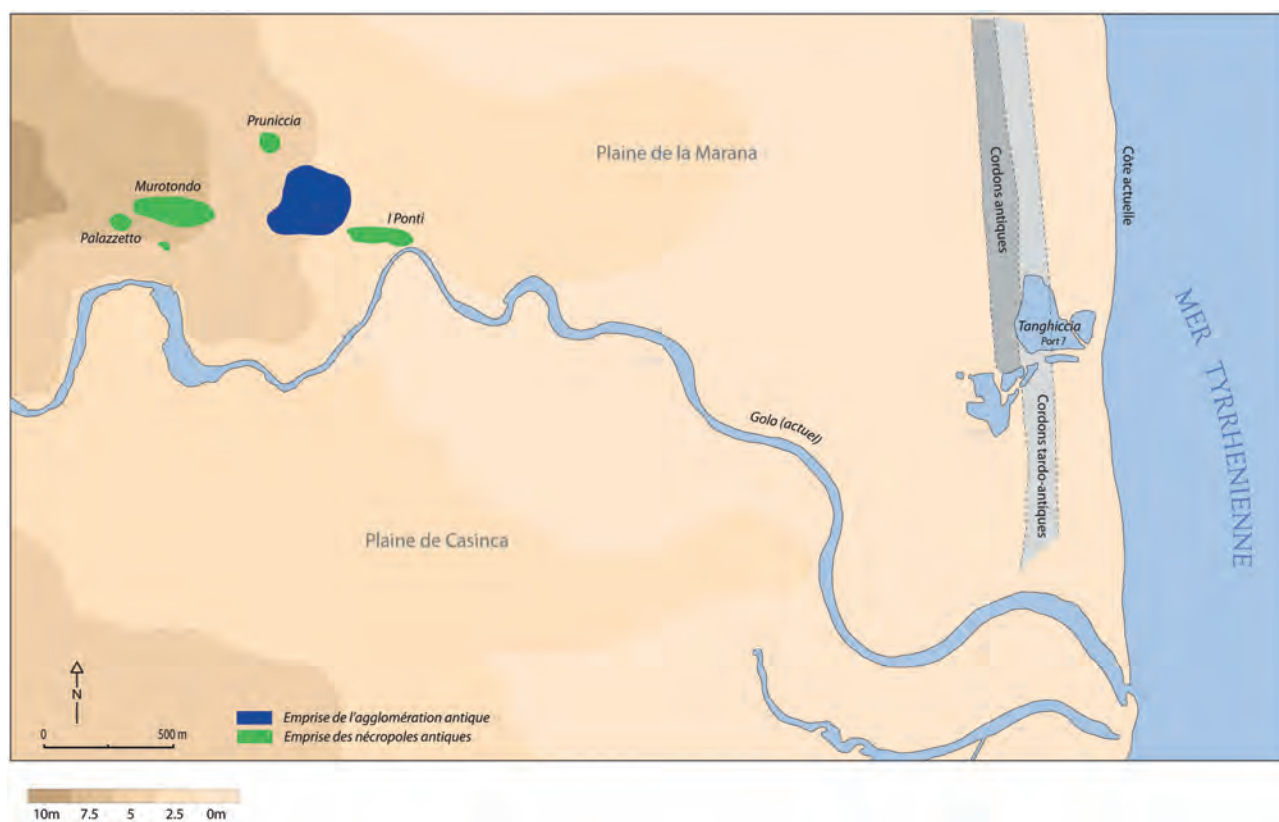


Fig. 3 – Cartographie de la plaine de la Marana autour du site de Mariana avec localisation des traits de côte anciens (d'après Vella *et al.* 2016 ; Costa 2015. Fond IGN. DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 4 – Plan général de l'agglomération antique (DAO D. Istria/CNRS).

pomerium dont le tracé a été défini au moment de la fondation peut englober une superficie plus importante, mais que l'on ne peut préciser aujourd'hui. Quant à l'hypothèse de l'existence d'un rempart, dont la localisation semblait pouvoir être repérée sur les photographies aériennes et la documentation cartographique, elle n'est plus recevable aujourd'hui compte tenu de l'absence de vestiges dans les secteurs où ils étaient attendus³⁴.

Les prospections géoradar ont livré des informations d'une précision remarquable permettant de dresser une image presque complète de l'agglomération. Elle apparaît organisée selon un plan orthonormé dans la continuité des vestiges dégagés au sud par G. Moracchini-Mazel dans les années 1960 et plus récemment par l'Inrap. Au moins deux voies importantes est-ouest et trois nord-sud

ont été identifiées. Elles délimitent une douzaine d'îlots potentiellement bâtis, qui se présentent sous la forme de rectangles allongés dans le sens nord-sud. Au moins deux d'entre eux ont des dimensions proches de 110 × 50 m. C. Corsi et F. Vermeulen proposent d'y reconnaître, sans doute à juste titre, des modules de 3 × 1,5 actus, soit 107 × 53 m³⁵. Deux autres, au nord-ouest et au sud-est, paraissent bien plus larges alors qu'à l'extrémité méridionale, l'habitat semble se développer de manière irrégulière sur une quarantaine de mètres seulement vers le sud au-delà de la voie est-ouest.

L'axe A est la voie d'orientation est-ouest la plus méridionale de l'agglomération et la mieux connue aujourd'hui. Repéré sur une longueur de près de 240 m (fig. 5), il est constitué d'un apport de galets et de fragments de terre cuite architecturale constituant une fine couche de



Fig. 5 – La voie A vue depuis l'ouest. On peut voir sur la gauche le portique nord (D. Istria/CNRS).

³⁴ *Contra* : Corsi – Vermeulen 2015. Les auteurs identifient sur la base de photographies aériennes une agglomération de 30 hectares fermée par un rempart. Cependant, l'exploration du sous-sol n'a pu, à aucun moment, repérer ce mur alors qu'elle a bien montré, au nord, au sud ainsi

qu'à l'ouest, l'absence de construction, et parfois même la présence de sépultures du Haut et du Bas-Empire, dans des secteurs que C. Corsi et F. Vermeulen incluent dans l'espace urbain.

³⁵ Corsi – Vermeulen 2015, p. 21.

roulement « rechargée » à plusieurs reprises. Au moins la portion orientale, dégagée sur environ 120 m de longueur, est bordée des deux côtés par un portique dont la largeur fluctuante (de 2,6 à 3,2 m environ) a une incidence directe sur la largeur de la voie elle-même qui varie par conséquent de 5 m à plus de 6 m. De fait, ces galeries ne semblent pas résulter d'un projet unitaire et homogène, mais au contraire être étroitement associées à la construction au coup par coup des bâtiments au sein des îlots. Le plan analytique (fig. 6) montre dans tous les cas un alignement des piliers en L et des murs perpendiculaires à la voie ainsi que des façades. En conséquence, la présence de ces piliers en angle droit pourrait indiquer des limites d'emprises englobant des portions du portique et les habitations situées en arrière.

La date de construction de ces galeries reste impossible à préciser aujourd'hui. Les irrégularités témoignent de l'existence de plusieurs phases et d'un étagement des travaux. Ces derniers pourraient, de fait, être réalisés par les maîtres d'ouvrages des constructions situées en arrière, contraints de respecter un plan d'aménagement urbain imposé par l'autorité publique.

Les prospections géoradar ont montré qu'au moins une autre voie est-ouest, l'axe B, était très probablement pourvue elle aussi de portiques de ce type.

Depuis les investigations de L. Leschi et A. Chauvel, et dans l'attente de nouvelles données plus précises, on peut proposer de localiser le *forum* dans l'angle nord-ouest de l'agglomération en raison de la présence du *podium*

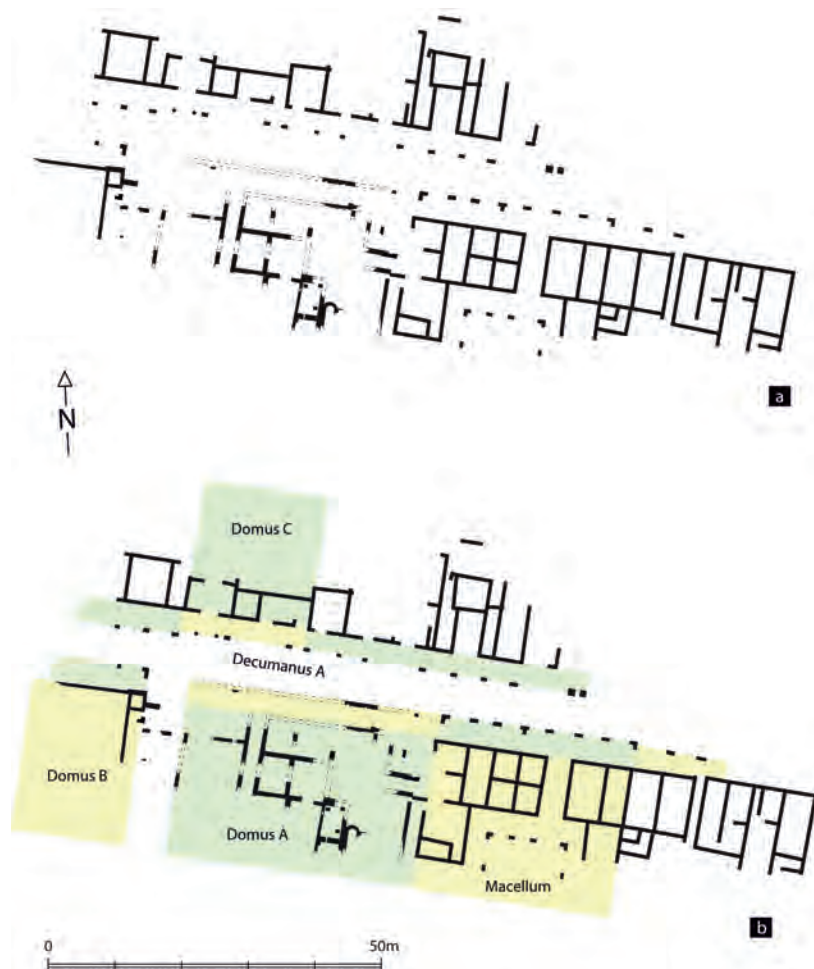


Fig. 6 – a) Plan du quartier sud de la ville ; b) mise en évidence des différentes unités construites et des portions des portiques (DAO D. Istria/CNRS).

d'un très probable temple d'environ 16 × 15 m, ainsi que d'un mur de 23 m de longueur terminé au nord par un retour en angle droit vers l'ouest et au sud par une exèdre de 11 m d'ouverture, structurant cet espace vers l'est³⁶. La prospection géoradar montre la présence d'un mur formant angle droit dans l'alignement du précédent, qui pourrait terminer cet aménagement vers le sud. S'il s'agit bien d'un mur de délimitation du *forum*, les dimensions de ce dernier pourraient approcher 65 × 56 m, soit une superficie près d'une fois et demi supérieure à celle du *forum* d'Aleria³⁷. Les images radar révèlent deux anomalies au sud-est de ce supposé *forum* :

- l'axe B, qui le longe au sud, ne paraît pas se poursuivre vers l'ouest ; sa trace disparaît totalement alors qu'il apparaît très nettement vers l'est ;
- une trace rectiligne d'une trentaine de mètres de longueur, de même morphologie, de même largeur et de même intensité que l'axe B est connectée à celui-ci, mais forme un angle à 45°. Il pourrait s'agir d'une portion de voie conduisant au *forum* mais dont on ne peut expliquer l'orientation. Peut-être est-elle antérieure à la place publique et coupée par celle-ci.

La découverte d'un dépôt cultuel contenant au moins deux statuettes en terre cuite dont un personnage et une tête de bélier appartenant peut-être à un groupe représentant un sacrifice de *suovetaurile*, ainsi qu'un lot de 16 monnaies datées entre le milieu du I^{er} et celui du II^e siècle de notre ère, indique peut-être la présence d'un second temple ou du moins d'un petit monument à proximité, mais en dehors du *forum*³⁸. Un diagnostic archéologique réalisé en 2013 au sud-ouest de l'agglomération a également livré une inscription fragmentaire datée entre 150 et 350, faisant référence à la consécration du temple d'une déesse³⁹. Cet élément a toutefois été retrouvé en position secondaire et ne

permet pas de localiser l'édifice⁴⁰. De manière plus certaine, les fouilles préventives conduites en 2017 par l'Inrap (responsable Ph. Chapon) ont mis au jour un *mithraeum* au sud-ouest de la ville. L'ensemble comprend une antichambre placée au nord, ouvrant sur la pièce principale de 11 × 5 m. Cette salle d'assemblée où se déroulait le culte est constituée d'un couloir central creusé dans le sol comportant une vasque quadrangulaire à son extrémité nord. De part et d'autre prennent place de longues banquettes larges de 1,80 m et bordées d'un muret soigneusement enduit à la chaux. Dans l'épaisseur de ces banquettes et en vis-à-vis, quatre niches voûtées en briques ont été aménagées dans la maçonnerie. L'une d'entre elles contenait encore trois lampes à huile intactes. À l'extrémité du couloir devait être disposé le bas relief de marbre représentant Mithra tauroctone retrouvé fragmenté.

Il est peu probable, compte tenu de l'épaisseur des murs, que ce sanctuaire ait été couvert d'une voûte maçonnée évoquant la grotte en référence au lieu de sacrifice du taureau.

Les lampes à huile découvertes dans les niches peuvent être attribuées au III^e siècle, alors que le niveau de destruction, auquel sont associées des traces d'incendie, est antérieur au milieu du V^e siècle. L'édifice est remplacé au VI^e siècle par un grand entrepôt à trois nefs⁴¹.

Cinq ensembles thermaux, très partiellement dégagés, sont situés respectivement au sud-est, au sud-ouest et à proximité du possible *forum*. On ne peut pour l'heure préciser leur statut, même si l'ampleur de certaines pièces laisse penser qu'au moins deux d'entre eux pourraient être des bains publics. C'est peut-être le cas des vestiges dégagés en 1936 par L. Leschi et A. Chauvel au sud de la ville dans le secteur baptisé alors « Fouille A »⁴². Le sondage, de tout juste 64 m², a permis d'étudier une salle chauffée par hypocauste de 7,5 × 5 m. De plan

³⁶ Vivarelli 2013, p. 82-83.

³⁷ Le *forum* d'Aleria, de plan trapézoïdal, a une longueur de 92 m pour une largeur de 39 m à l'est et 26 m à l'ouest, soit 2990 m² (temple oriental et portiques inclus), contre environ 3600 m² à Mariana en considérant qu'il se termine vers l'ouest à la hauteur du chevet du temple.

³⁸ Istria 2014d. Ce dépôt n'a été que partiellement fouillé lors du diagnostic archéologique réalisé en décembre 2011 : Istria – Ferreira 2012.

³⁹ Michel – Pasqualaggi 2014, p. 236-237, n° 28.

⁴⁰ Ph. Chapon propose toutefois de l'associer à un petit massif maçonné découvert lors de la fouille préventive qu'il a dirigée en 2016-2017 dans une pièce attenante au *mithraeum* et qu'il interprète comme un autel. Cette interprétation est assez peu convaincante.

⁴¹ Chapon 2019, p. 123-130.

⁴² Vivarelli 2013, p. 70-74. Cet édifice se trouve à 150 m au sud-est de la cathédrale médiévale.

cruciforme et pourvue d'une abside à l'ouest, elle était couverte d'une voûte dont les fragments ont été retrouvés durant la fouille, et pourvue d'un sol en mosaïque. Les murs, constitués d'un blocage de galets revêtu des deux côtés par un parement de briques, supportaient à l'intérieur un placage de marbre blanc. Trois portes sont connues dont deux de 1,24/1,25 m et une de 2,25 m de large.

Un ensemble d'ateliers et de boutiques peut être identifié près de ces thermes, au sud-est de l'axe A où *tabernae* et installations artisanales (forge et pressoir) ont été repérées à proximité d'une structure à péristyle interprétée comme un très probable *macellum*.

Plus à l'ouest et en limite sud de la ville, les dernières fouilles préventives réalisées par l'Inrap (2016-2017) ont également mis en évidence parmi toute une série de constructions, un pressoir (probablement à raisin) ainsi qu'un grand bâtiment rectangulaire de 9 m de largeur par près de 20 m de longueur, divisé en trois nefs par deux rangées de piliers, que l'on peut interpréter comme un entrepôt. Un *horreum* aurait également été identifié à proximité du Golo mais à l'autre extrémité de l'agglomération cette fois, en direction du littoral et du probable port. L. Leschi et A. Chauvel y signalent quatre murs parallèles dont la longueur est inconnue, espacés d'environ 4,70 m⁴³. Un sondage profond a mis en évidence « un sol de béton » sur lequel reposait « de nombreux tessons de poterie, dont certains provenant de vases de grandes dimensions, de jarres, d'amphores... »⁴⁴. Ce mobilier ayant disparu, il n'est plus possible aujourd'hui de proposer une datation quant à l'abandon de cet ensemble.

Entre cinq et huit *domus* peuvent être repérées à l'heure actuelle sur l'ensemble de la ville.

Elles sont caractérisées par la présence de pièces absidées, d'*atrium* ainsi que de bains. Il n'est pas encore possible aujourd'hui d'en proposer des plans complets à l'exception de la *domus* A sur laquelle on reviendra plus en détail.

L'espace suburbain est marqué par la présence de cinq nécropoles, celle d'I Ponti à l'est ainsi que celles de San Parteo, de Palazzetto, de Murotondo et de Prunaccia du sud-ouest au nord-ouest (fig. 7).

Bien qu'explorées très partiellement, les sépultures à incinération et à inhumation qu'elles renferment semblent être organisées par petits groupes, peu denses, le long d'une voie principale et de ramifications secondaires.

À l'ouest, le chemin dit de « Lucciana à la Canonica », cartographié sur le Plan Terrier dressé entre 1773 et 1778⁴⁵, s'inscrit dans le prolongement de l'axe A et se poursuit vers l'intérieur des terres ; une petite partie de sa chaussée en terre et de plus de 3 m de largeur, a été reconnue lors de fouilles préventives de la nécropole rurale de Mezzana à 3 km à l'ouest de la ville⁴⁶. Aux portes de la ville, ce chemin longe les façades des mausolées A et B⁴⁷ entourés d'une quarantaine de sépultures, dont certaines ont livré un riche mobilier⁴⁸.

Le chemin dit de « Lucciana à Mariana », lui aussi cartographié au XVIII^e siècle, est une bifurcation du précédent qui conduit vers le sud-ouest et dessert au passage le mausolée C connu localement sous le nom de Palazzetto⁴⁹. Daté de la première moitié du II^e siècle, il est entouré d'une dizaine de sépultures dont certaines, dépourvues de mobilier, pourraient éventuellement dater de l'Antiquité tardive⁵⁰.

Enfin, une ramification du chemin « de Lucciana à Mariana » conduit vers le sud où, à 130 m du mausolée C, ont été repérées au

⁴³ L'extrémité nord de ces structures n'a pas été recherchée. Vers le sud, en revanche, elles ont été arrachées par le fleuve Golo situé à l'aplomb du talus dans lequel les murs apparaissaient. Quelques-uns des blocs de maçonnerie sont encore visibles aujourd'hui.

⁴⁴ Vivarelli 2013, p. 78-80, 'Chantier D'.

⁴⁵ Archives départementales de Haute-Corse, Bastia, 1C152. Document consultable en ligne (rouleau 10) : <http://www.corsedusud.fr/nos-competences/patrimoine-et-culture/les-archives-departementales/plan-terrier/rouleaux-non-georeferences-plan-terrier>.

⁴⁶ Chapon – Istria – Raux 2009.

⁴⁷ Vivarelli 2013, p. 83. Repérés et partiellement fouillés

en 1936-37, ces mausolées ne sont plus visibles aujourd'hui.

⁴⁸ Moracchini-Mazel *et al.* 1971 ; Vivarelli 2013, p. 83..

⁴⁹ Moracchini-Mazel *et al.* 1971 ; Moracchini-Mazel *et al.* 1974.

⁵⁰ Cette datation, proposée par L. Gambaro, repose essentiellement sur le postulat que les sépultures du Haut-Empire sont généralement pourvues de mobilier, contrairement à celles plus tardives (Gambaro 2014, p. 140-141). La fouille de la nécropole de Mezzana a montré pourtant qu'au moins dès le début du III^e siècle ce n'est pas le cas pour la majorité des tombes (Chapon – Istria – Raux 2009). Cette chronologie est donc à prendre avec beaucoup de prudence.



Fig. 7 – Localisation des nécropoles autour de l'agglomération DAO D. (Istria/CNRS).

moins six tombes à inhumation – peut-être huit – au-dessus desquelles est installée plus tard une basilique chrétienne.

L'axe A se prolonge vers l'est. Il dessert le secteur sud de la nécropole d'I Ponti dont la fouille partielle a été conduite par G. Moracchini-Mazel au début des années 1970⁵¹. Outre le possible mausolée D, connu depuis les travaux de L. Leschi et A. Chauvel en 1936 (chantier B) mais non interprété comme tel à l'époque⁵², elle a livré une trentaine de sépultures dont les plus anciennes ont été datées du milieu du I^{er} siècle de notre ère⁵³. De possibles entrepôts ont également été repérés à proximité lors des travaux anciens⁵⁴. Au-delà, cette voie pouvait conduire jusqu'au littoral et bien sûr au port dont on croit pouvoir situer l'emplacement à proximité de l'embouchure antique du Golo, c'est-à-dire dans le secteur de l'actuel étang de Tanghiccìa à 2,2 km⁵⁵.

Dans la campagne proche de la ville les établissements antiques sont nombreux : le taux d'occupation est évalué à 1,64 site par kilomètre carré durant le Haut-Empire⁵⁶. Il s'agit dans tous les cas de petits établissements dont un bon exemple est donné par les opérations d'archéologie préventive réalisées dans le cadre de l'aménagement de la route territoriale 11, une voie rapide nord-sud. Ces opérations ont permis d'explorer un transect de 100 m

de largeur moyenne sur 9,3 km de longueur, à 3 km environ à l'ouest de Mariana. Sept gisements archéologiques ont été recensés. À l'exception d'un établissement mal caractérisé, il s'agit d'exploitations agricoles de superficie très modeste ($\approx$ 50, 300, 600 et 1200 m²) occupées au maximum entre le milieu du I^{er} siècle et le premier tiers du III^e siècle. L'une d'elles est associée à une petite nécropole⁵⁷. Vouées essentiellement à la viticulture, ces fermes sont donc abandonnées très tôt, peut-être en raison d'une concentration foncière ou bien d'une réorientation de l'économie de Mariana. Celle-ci semble surtout reposer, durant les derniers siècles de l'Antiquité, sur son rôle de plaque tournante permettant les échanges entre l'île et les principaux centres de Méditerranée dont témoignent les flux de céramiques d'importation⁵⁸. Ils sont dominés durant le Haut-Empire et particulièrement aux I^{er} et II^e siècles de notre ère par l'arrivée massive d'amphores et de céramiques (fines, communes et culinaires) depuis la proche péninsule italique. Ces produits sont accompagnés d'amphores vinaires gauloises (II et surtout IV), de céramiques à parois fines de Sardaigne, de rares amphores et céramiques communes de la région de la mer Égée et de Bétique (Dressel 7/11) et déjà de quelques productions africaines qui deviendront prédominantes à partir du III^e siècle⁵⁹.

⁵¹ Moracchini-Mazel *et al.* 1974.

⁵² La présence de sépultures à l'intérieur (Vivarelli 2013, p. 74) nous semble pourtant être un indice assez sûr permettant de l'identifier comme un mausolée. Il faut toutefois remarquer que l'on ne dispose d'aucune donnée stratigraphique et que l'on ne peut exclure que ces sépultures aient été installées après l'abandon de l'édifice.

⁵³ La fouille a mis au jour une trentaine de sépultures, principalement à incinération. La plus récente des inhumations est datée du II^e siècle (monnaie de Marc-Aurèle frappée en 163-164). On ne peut exclure toutefois des sépultures plus tardives. C'est peut-être le cas notamment de la tombe en coffre de pierres n° XXV (Moracchini-Mazel *et al.* 1974 ; Gambaro 2014, p. 144).

⁵⁴ *cf. supra* et Vivarelli 2013, p. 78-79, 'Chantier D'.

⁵⁵ Vella *et al.* 2016.

⁵⁶ À titre de comparaison, le taux d'occupation sur la côte ouest de l'île est d'environ 0,35 établissement par km² (information inédite tirée des prospections archéologiques dans la microrégion de Vico-Sagone).

⁵⁷ Chapon – Istria – Raux 2009, Chapon *et al.* à paraître.

⁵⁸ À ce sujet on verra les études de mobiliers publiées dans les actes du colloque « Mariana et la vallée du Golo » (Pergola 2013a) en gardant à l'esprit qu'il ne s'agit là que d'un bilan dressé en 2004. Cette première approche peut être complétée par des articles plus récents : Menchelli *et al.* 2007, Lang Desvignes 2011. Les productions régionales sont encore peu ou pas connues. En plus du vin, qui ne semble toutefois pas avoir fait l'objet d'une exportation massive, les auteurs antiques évoquent le commerce du bois et du miel (Michel 2014, p. 101-106). Sont désormais également documentées des productions de tuiles, notamment à Mariana, mais aussi peut-être de céramiques sigillées à Sagone vers la fin du I^{er} siècle ou début du II^e à l'initiative de *Caius Pomponius Pisanus*, bien connu à Pise. Une production de céramique commune (à Mariana ?) entre le I^{er} et le IV^e-V^e siècle a été mise en évidence par S. Menchelli et peut-être, mais la démonstration est dans ce cas bien moins convaincante, de sigillées de type tardo-italique aux I^{er} et II^e siècles, dans le cadre d'une officine des potiers pisans *Rasini* (Menchelli – Picchi 2016).

⁵⁹ Pellegrino 2014.

3. LES PRODUCTIONS À MARIANA ET DANS SA CAMPAGNE

La production la mieux documentée à ce jour à Mariana et dans sa proche campagne est celle du vin. Les plus anciens indices ont été retrouvés dans le secteur objet de fouilles préventives effectuées par l'Inrap en préalable à la construction de la route territoriale 11 sur la commune de Lucciana⁶⁰. Quatre établissements voués à la viticulture y ont été découverts : Campiani 2, Torra III, Torricella et Suale. S'y ajoute une découverte ancienne sur le site de Campiani 1⁶¹. Tous sont installés à environ 3 km à l'ouest de l'espace urbain, en position de piémont, mais toujours dans la plaine ; les premiers coteaux se trouvant à plus d'un kilomètre vers l'ouest. Les sols naturels correspondant au niveau d'implantation des structures antiques sont pauvres et constitués de sables argileux très fins provenant de la décomposition des schistes. D'une épaisseur de seulement 5 à 20 cm, ils reposent sur une accumulation de 20 à 60 cm d'épaisseur de colluvions grossières pouvant contenir des graviers et de petites pierres. La couche inférieure correspond aux alluvions anciennes du Golo caractérisées par l'abondance de galets de grande taille.

Occupés au maximum entre le I^{er} et le début du III^e siècle de notre ère, tous ces établissements ont livré des aires de pressurage constituées d'un sol en béton de tuileau associées à des bassins enterrés. L'un d'eux, Torricella, a également conservé les traces d'un

pressoir à levier ainsi que d'un foyer que l'on suppose destiné à la fabrication du *defrutum*. À Campiani 2 a été mis en évidence un chai de 19 m de longueur pour une largeur restituée d'environ 8 m. Il contenait une quarantaine de fosses à *dolia*⁶² dont l'étude, ainsi que celle des fragments retrouvés sur place, permet d'estimer le volume de ces récipients à environ 0,35 à 0,40 m³. La capacité totale de stockage peut donc être évaluée à environ 15 000 litres.

À proximité immédiate des bâtiments de Torricella des trous de plantation associés à des tranchées de marcottage ont été conservés, alors que les fosses et puits de Campiani ont livré des pépins de raisin (*vitis vinifera*), mais aussi des restes de noyer (*Juglans regia*), d'olivier (*Olea europea*)⁶³, de pêcher (*Prunus persica*) et de figuier (*Ficus carica*).

L'espacement d'en moyenne 500 m entre ces établissements contemporains laisse imaginer un vignoble relativement concentré au pied des premiers coteaux et auquel sont mêlés des arbres fruitiers ; les cultures de la vigne, des pêcheurs et des figuiers pouvant d'ailleurs être étroitement combinées. Les analyses anthracologiques permettent de restituer autour de ce vignoble des zones couvertes d'un maquis largement dominé par la bruyère (*Erica sp.*), la viorne-tin (*Viburnum tinus*) et l'arbousier (*Arbutus unedo*), caractéristique d'une recolonisation d'espaces par la végétation après une déprise agricole ou une intense exploitation de la forêt⁶⁴. Au-delà apparaît un paysage boisé où sont associés selon les secteurs, chênes à feuilles persistantes

⁶⁰ Toutes les informations qui suivent sont tirées de Chapon – Istria – Raux 2009, Chapon *et al.* à paraître. Les identifications de graines et de charbons ont été réalisées par I. Figueiral (Inrap).

⁶¹ Michel – Pasqualaggi 2014, p. 241-242, n° 14.

⁶² Dix fosses sont conservées, les autres sont restituées.

⁶³ I. Figueiral ne précise pas s'il s'agit d'olivier sauvage ou cultivé. La question de la culture de l'olivier doit être posée. L'absence, pour le moment du moins, de pressoirs à olive tout comme de mentions d'oliviers dans les textes médiévaux antérieurs au XV^e siècle, indiquent que l'oléiculture est au moins peu développée et peut-être cantonnée à quelques microrégions.

⁶⁴ L'analyse des pollens prélevés dans les carottages de l'étang del Sale, aux portes de la colonie d'Aleria (à 1,5 km de la ville), a mis en évidence l'importance de la forêt de pins au début de notre ère et la baisse significa-

tive de la chênaie. Cette situation a été interprétée comme la marque d'une très faible anthropisation du milieu au début de l'époque romaine, ce qui est pour le moins surprenant (Curras *et al.* 2017). Mais, sur la longue durée (-3500 à nos jours), le spectre pollinique paraît plutôt refléter une exploitation intensive de la forêt de chênes – peut-être durant une phase de reconstruction ou d'expansion de la ville – qui laisse place au maquis et à la pinède dont le développement a pu être favorisé par l'évolution climatique. La présence du maquis dans la campagne de Mariana peut-être ainsi interprétée en référence à ce modèle comme le résultat d'une déforestation, peut-être au moment de la fondation de la colonie. Les analyses polliniques effectuées par M. Reille montrent d'ailleurs de manière générale l'importance des déforestations en montagne comme sur le littoral durant l'Âge du fer et au début des périodes historiques (Marini 2008, p. 258).

(*Quercus*), pins maritimes (*Pinus pinaster*), pins noirs (*Pinus nigra*), pins sylvestres (*Pinus sylvestris*), ormes (*Ulmus*), frênes (*Fraxinus sp.*) et peut-être chênes-lièges (*Quercus suber*)⁶⁵.

Il est remarquable qu'aucun établissement viticole postérieur au III^e siècle ne soit connu dans la campagne : simple hasard des découvertes ou reflet d'une réalité ? En revanche, deux pressoirs à raisin sont documentés dans l'espace *intra-muros*. Ils présentent des caractéristiques identiques : aire de pressurage à laquelle est associée une cuve maçonnée aménagée dans le sous-sol. Le plus ancien de ces pressoirs, antérieur à la fin du IV^e siècle, est situé au sud-ouest de la ville et comporte également deux petites fosses à *dolia* installées dans l'aire de pressurage⁶⁶. Le second, fouillé anciennement à quelques mètres du chevet de la basilique paléochrétienne, n'est pas daté précisément, mais pourrait être plus ou moins contemporain de l'édifice de culte (V^e-VI^e siècle ?)⁶⁷. Les chais qui devaient y être associés n'ont pas été identifiés.

L'abandon des établissements de Campiani, Torra III, Torricella et Suale au III^e siècle pose bien sûr question. Il ne peut s'expliquer par la seule concurrence du vin d'importation d'Italie et d'Afrique dont on verra par la suite qu'il a effectivement occupé une place non négligeable. Les pressoirs identifiés à l'intérieur de la ville, comme ceux fouillés à Sagone, ainsi que les traces de plantation étudiées à Bonifacio⁶⁸, montrent bien que la viticulture est encore une

activité de premier plan durant les siècles de l'Antiquité tardive. Par conséquent, ces abandons témoignent à l'évidence d'une réorganisation de la production à partir du III^e siècle : celle-ci est peut-être désormais orientée vers l'alimentation d'un marché strictement local, celui de la ville. La diminution du nombre de pressoirs pourrait alors refléter un abaissement du volume produit tout autant que résulter d'un regroupement foncier et d'un contrôle plus rapproché de la production.

Quelle que soit la période, le poids de la viticulture dans l'économie de Mariana reste bien difficile à estimer et peut être largement surévalué en raison de la discrétion des traces archéologiques qui peuvent être laissées par d'autres activités comme la céréaliculture, l'apiculture, pourtant documentées par la littérature⁶⁹, ou encore l'exploitation du bois⁷⁰. D'autre part, certaines activités apparaissent aujourd'hui en filigrane et pourraient être à contrario sous-évaluées. C'est notamment le cas de l'artisanat de la terre. Attestée par la présence d'un four au nord de la ville et par quelques fragments surcuits⁷¹, la fabrication de terres cuites architecturales (briques et *tegulae*) a peut-être occupé une place importante dans l'économie de la ville compte tenu de l'utilisation massive de ce matériau de construction, particulièrement à partir du II^e siècle. D'autant plus que l'étude des pâtes et des timbres n'apporte pas de preuves très sûres d'importations⁷².

⁶⁵ L'étude repose sur un total de 537 taxons provenant de quatre contextes différents mais contemporains. Suivant les contextes les principales espèces sont représentées de la manière suivante : Erica : 42,9 %, 68,4 % et 85,9 % ; *Viburnum tinus* : 12,7 % et 51,2 % ; *Arbutus unedo* : 7,1 % et 11,4 % : Chapon *et al.* à paraître.

⁶⁶ Fouilles Inrap (Ph. Chapon) 2016-2017.

⁶⁷ Fouilles G. Moracchini-Mazel, années 1960, inédit.

⁶⁸ Bergeret A. et Fabre V., « Bonifacio – Sant'Amanza », *ADLFI. Archéologie de la France – Informations* [En ligne], Corse, mis en ligne le 26 avril 2017, consulté le 23 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/adlfi/19067>.

⁶⁹ Michel 2014. Des récipients ayant contenu du miel corse ont cependant été retrouvés hors de Corse, notamment à Pompei (une inscription peinte sur le vase l'atteste) ainsi que dans plusieurs centres du nord de l'Italie dont Pise.

⁷⁰ Cette question de l'exploitation du bois reste posée à l'échelle de l'île malgré la brève mention de l'écrivain grec Théophraste (fin IV^e-début III^e siècle av. J.-C.) qui relate que les Romains sont venus en Corse pour prélever du bois destiné à la construction d'une flotte. Victor de Vita évoque l'exil forcé des évêques africains condamnés à la fin du

V^e siècle à couper et transporter du bois également pour la charpenterie maritime. Des témoignages de défrichements dans les secteurs montagneux ont également été révélés par les études palynologiques (Marini 2008, p. 258).

⁷¹ Ces fragments de tuiles ont été repérés en surface, en périphérie nord de la ville (Pruniccina), dans le secteur du four, ainsi qu'au sud-ouest dans la fouille préventive conduite par l'Inrap en 2016-2017. Le four a été découvert en 2018 lors de la fouille préventive dans la nécropole de Pruniccina conduite sous la direction d'Emmanuel Lanoë (Inrap).

⁷² Basetti 2013 ; Grimaldi 2013. Le commerce de ces matériaux est documenté en particulier par la découverte d'épaves près des côtes de l'île. On verra notamment l'épave de l'Isolella, près d'Ajaccio, datée de la fin du I^{er} ou du début du II^e siècle de notre ère et chargée de *tegulae* et d'*imbrices* : Alfonsi 2014, p. 26. On signale également la découverte à Mariana d'une brique avec timbre rectangulaire portant l'inscription *COTTVS L PISONI / IN CORSICA* que l'on peut interpréter de la manière suivante : Cottus (esclave) de L. Pisonius (fabricant) en Corse (Michel – Pasqualaggi 2014, p. 238, fig. 429).

Par ailleurs, les études typologiques et les analyses de pâtes ont permis d'isoler un groupe important de céramiques communes, culinaires et de table que l'on pense fabriquées dans l'île entre le III^e et le V^e siècle. Malgré l'absence de fours spécifiques et de ratés de cuisson, la rareté de ces vases dans les autres établissements insulaires contemporains laisse penser que les ateliers étaient situés près de Mariana⁷³. S. Menchelli et G. Picchi supposent également la présence d'une officine des *Rasini* à proximité de la ville⁷⁴. Cette hypothèse repose sur la découverte de nombreux vases s'inscrivant dans la typologie des sigillées tardo-italiques et marqués du timbre de l'atelier de L. Rasinius, actif à Pise entre 50 et 120 de notre ère⁷⁵, ainsi que sur l'existence du toponyme Rasignani à 6 km au nord de Mariana. Si l'argumentaire est bien faible, la question vaut néanmoins la peine d'être posée compte tenu de la découverte à Sagone d'un possible atelier produisant le même type de céramique – sigillée et paroi fine – placé sous le contrôle d'un autre industriel pisan contemporain de L. Rasinius, *Caius Pomponus Pisanus*⁷⁶.

4. LES IMPORTATIONS

L'étude des mobiliers a montré un flux ininterrompu d'importations entre le I^{er} et le VII^e siècle. Cependant, tout au long de ces sept siècles, l'origine ainsi que les volumes de marchandises ont varié et parfois de manière importante. Les céramiques et les monnaies sont bien sûr les éléments privilégiés pour appréhender ces évolutions et variations. Les objets en verre et en métal, bien que très présents, sont plus délicats à traiter puisqu'ils sont moins bien datés et surtout en raison d'une possible production locale qu'il n'est pas encore permis d'identifier clairement tant la typologie de ces produits est encore très mal définie.

⁷³ Menchelli 2013, p. 37-38.

⁷⁴ Menchelli – Picchi 2016.

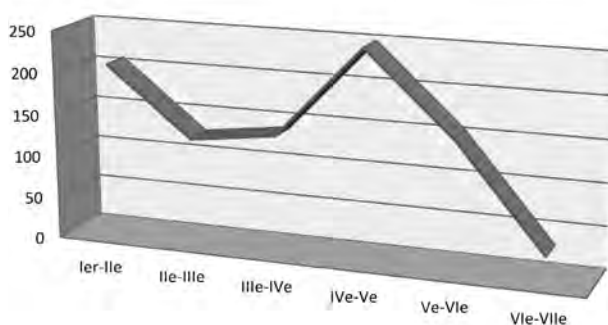
⁷⁵ La marque de L. Rasinius Pisanus est la plus représentée sur les fouilles de Mariana dans les contextes du dernier quart du I^{er} s. On la trouve, majoritairement *in planta pedis*, sous les formes suivantes : *RASIN.PIS/L.R.PI/L.R.PIS/L. RASIN PI/L.R.PIZ/L.R.P.*

⁷⁶ Duperron 2018.

⁷⁷ Cette synthèse s'appuie sur les données publiées :

4.1. Les céramiques

La courbe (graphique 1) illustrant l'évolution des importations de céramiques est établie sur la base de 909 individus, tous types confondus (fine, commune, culinaire, de transport), sûrement attribués et datés entre le I^{er} et le VII^e siècle⁷⁷. Les productions locales et régionales attestées ou supposées ont été exclues. Certains types dont la fabrication s'étend sur plus de deux siècles et dont la connaissance actuelle ne permet pas d'affiner la datation ont également été écartés lorsqu'ils n'étaient pas contextualisés ; ils représentent 363 exemplaires supplémentaires dont il faut néanmoins tenir compte dans l'appréciation globale⁷⁸.



Graphique 1 – Évolution de l'importation des céramiques à Mariana entre le I^{er} et le VII^e siècle de notre ère (nombre d'exemplaires en ordonnée / siècles en abscisse).

La courbe qui se dessine à partir de ces données ne donne qu'une tendance générale qui devrait certainement être affinée et nuancée, mais qui permet d'ores et déjà de faire quelques constats importants.

Après un premier pic des importations au I^{er} siècle, la courbe enregistre une baisse très nette à laquelle succède une stagnation puis une hausse importante traduisant une reprise des importations aux IV^e-V^e siècles. Les céramiques introduites constituent alors un volume si élevé qu'il n'a jamais été et ne sera

Picchi 2013, De Rossi 2013, Puliga 2013, Pasquinucci – Menchelli 2013, ainsi que dans Jodin 1971. Les datations ont été actualisées avec Bonifay 2004 ainsi qu'avec Lattara 6, 1993.

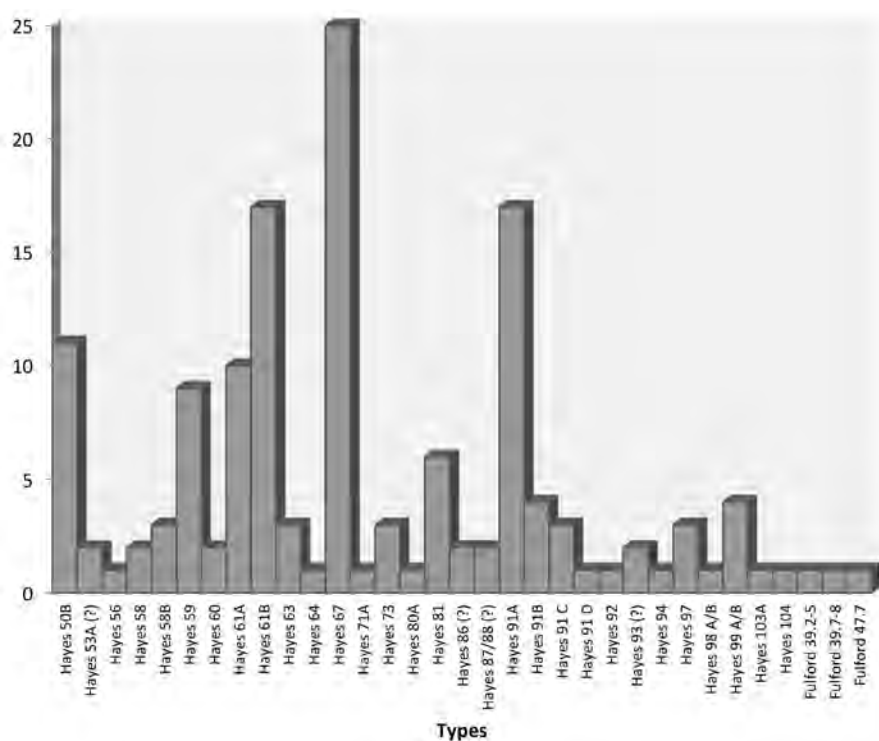
⁷⁸ On compte ainsi 114 exemplaires datés entre le I^{er} et le IV^e siècle, 42 entre le II^e et le IV^e, 53 entre le II^e et le V^e siècle. Les autres exemplaires s'inscrivent dans des fourchettes chronologiques plus larges et peuvent être attribués au Haut-Empire ou à l'Antiquité tardive.

jamais égalé à Mariana. L'analyse plus précise des typologies suggère d'établir l'inversion de la tendance dans un IV^e siècle très avancé, moment à partir duquel on constate l'arrivée de quantités importantes de céramiques africaines sigillées D, particulièrement du type Hayes 67 (seconde moitié IV^e-milieu V^e siècle), ainsi que d'amphores parmi lesquels les types dominants sont les Keay 25-1 et 3 dont on peut dénombrer au moins 85 d'exemplaires datés du IV^e siècle. Cette tendance se poursuit durant la première moitié du V^e siècle avec l'importation de sigillées Hayes 50B, 91A, 61A et B. Au total, ces productions de la seconde moitié du IV^e-première moitié du V^e siècle représentent près de 80 % des sigillées claires D importées à Mariana (graphique 2)⁷⁹.

Après ce pic, la courbe s'infléchit à nouveau, peut-être comme le suggère M. Bonifay, en

raison de la baisse de dynamisme des activités commerciales au départ de l'Afrique vers les années 440-475 dont les effets sont ressentis un peu partout⁸⁰. Si les céramiques africaines restent nombreuses aux V^e-VI^e siècles (plus de 150 individus), elles disparaissent complètement et très tôt dans le courant du VII^e siècle⁸¹.

Cette tendance générale n'est pas propre à Mariana. Il semble en effet qu'elle reflète une situation très généralisée dans l'ensemble de l'île, bien que l'on ne dispose pas encore de données aussi nombreuses et sur une aussi longue durée pour les autres établissements. Partout le flux des importations de céramiques paraît augmenter sensiblement vers la seconde moitié du IV^e siècle et amorcer une régression un siècle plus tard. Les témoins de ces échanges sont encore bien présents jusqu'à la fin du VI^e siècle, mais tendent à disparaître au



Graphique 2 – Quantités de vases en céramique sigillée claire D importés à Mariana (nombre d'individus en ordonnée / types en abscisse).

⁷⁹ Pourcentage calculé sur un total de 143 exemplaires.

⁸⁰ Bonifay 2004, p. 481.

⁸¹ Pour le VI^e siècle, on note la présence de sigillées claires D de type Hayes 91 B et C / Bonifay 54, Hayes 97, Hayes 98 A/B / Bonifay 58, Hayes 99 A et B / Bonifay 55, d'amphores de type Keay 62 variante A / Bonifay 46, Keay

8B / Bonifay 38. Seuls deux fragments de sigillées sont sûrement attribuables au VII^e siècle ou à la fin du VI^e : type Hayes 91 D / Bonifay 54 et Hayes 99 C / Bonifay 55. L'amphore Keay 61 / Bonifay 49 n'est documentée que par un exemplaire et les amphores Keay 62 / Bonifay 46 par 4 individus.

VII^e siècle même si quelques rares individus tardifs sont documentés aussi bien à Mariana (une amphore globulaire de Campanie-Latium des VII^e-VIII^e siècles), que dans les établissements de la côte occidentale⁸².

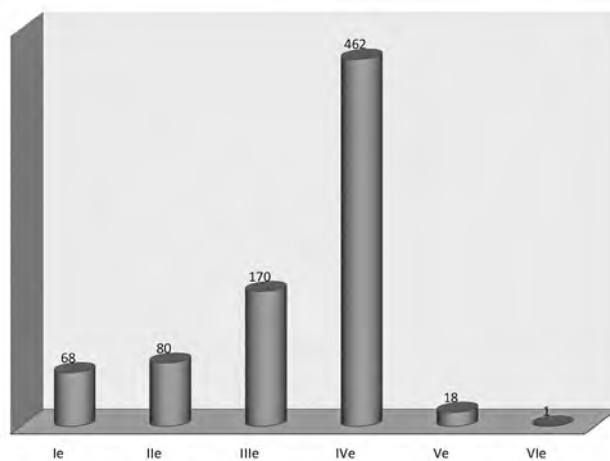
Tout au long de la période, on ne note pas de décalage significatif entre l'importation des céramiques fines et communes d'une part et les amphores d'autre part. Ces importations semblent donc parfaitement concomitantes. Quant à la nature des denrées transportées dans les amphores, toujours très difficile à déterminer⁸³, et compte tenu du nombre d'exemplaires, mais aussi de leur volume respectif, il semblerait que le vin aussi bien italien qu'africain et dans une moindre mesure oriental, domine largement devant les *salsamenta* d'origine hispanique (amphores Amalgro 51) et africaine⁸⁴. Étrangement, les amphores destinées au transport de l'huile sont fort peu représentées (Africaine I / Bonifay 21 et peut-être Keay 35 A).

4.2. Les monnaies

L'analyse des monnaies (975 exemplaires) montre une augmentation très nette de leur nombre entre le I^{er} et le IV^e siècle (graphique 3). La réforme de 294 a entraîné la multiplication des numéraires en bronze de très faible valeur, ce qui explique certainement leur nombre très élevé au IV^e siècle : 462, soit 58 % du corpus. La composition des trésors sous-marins, parfois quantitativement très importants comme

celui d'Erbalunga⁸⁵, étaye cette interprétation. Les découvertes terrestres, mieux contextualisées, montrent en revanche que ces pièces accompagnent un vrai développement du commerce. Ainsi à Sagone, outre l'abondance des monnaies⁸⁶, on remarque la présence d'éléments de balances ainsi que d'un poids monétaire⁸⁷. C'est aussi dans le courant du IV^e siècle que de possibles structures d'accueil peut-être destinées en tout premier lieu aux commerçants et voyageurs ainsi que des entrepôts et des thermes sont construits à proximité du mouillage⁸⁸.

Si la présence de ces petites monnaies de bronze indique bien l'existence d'une activité d'échanges, elle ne peut, à elle seule, être interprétée comme un indice sûr de son dynamisme,



Graphique 3 – Les monnaies découvertes à Mariana (nombre d'exemplaires en ordonnée / siècles en abscisse).

⁸² Deux amphores de type Bonifay 33C (seconde moitié VII^e siècle) à Ajaccio, une amphore de type Bonifay 33C (seconde moitié VII^e siècle) sur le site de Palazzi à Sant'Andrea d'Orcino, une amphore de type Bonifay 33C ou Keay 50 (seconde moitié VII^e siècle), épave ou mouillage de Punta Bianca (Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014, tableau 1 n° 10), une amphore de type Keay 61 à Girolata et au moins une amphore de type Keay 61A/D (VII^e siècle) à Calvi (Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014, p. 50 et 51).

⁸³ Bonifay 2004, p. 463-475.

⁸⁴ Bonifay 31 et 22-23, peut-être 41.

⁸⁵ Erbalunga : 21 219 monnaies du IV^e et du début du V^e siècle perdu vers 425 ; Solenzara : 175 monnaies datées entre 325 et 378 ; Vignale : 1000 monnaies de 312 ; la Vacchetta : 240 monnaies émises entre 316 et 330 (Massy

2013, p. 72, 164, 178, 179 ; Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014, p. 42, n° 1 et 53).

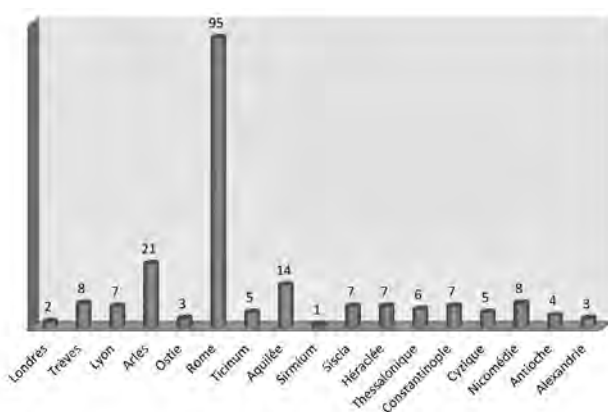
⁸⁶ 317 monnaies du IV^e siècle ont été retrouvées sur les 1500 m² de fouille.

⁸⁷ On notera également la découverte sur une épave au large d'Aleria d'une balance en bronze complète et du contrepoids d'une deuxième. Les contrepoids, comparables à celui de l'épave de Yassi Ada, sont à figure humaine et représentent vraisemblablement l'impératrice Licinia Eudoxia (422-462) : Cibecchini 2013.

⁸⁸ C'est une situation peut-être comparable qui est documentée à Pianottoli-Caldarelo (site de Ficaria) où ont été découvertes 335 monnaies du IV^e siècle (majoritairement entre 335 et 364) et de la première moitié du V^e siècle : un Honorius (394-423) ainsi qu'un Valentinien III (419-455) (Moracchini-Mazel 1988, p. 35-44).

ce qui n'est peut-être pas le cas des monnaies d'or du IV^e siècle, dont un exemplaire a été retrouvé à Mariana et pas moins de 21 à l'Île Rousse⁸⁹.

En revanche, la raréfaction du numéraire est manifeste à partir du V^e siècle, même si aux 18 exemplaires bien datés, tous antérieurs à 455, doivent certainement être ajoutés tout ou partie des 28 petits bronzes attribués génériquement au IV^e-V^e siècle – et placés dans le graphique 4 parmi les monnaies du IV^e siècle –, mais sans doute aussi une partie de ceux datés du IV^e siècle dont on sait aujourd'hui qu'ils ont largement circulé durant les décennies suivantes⁹⁰. Une seule monnaie est datée du VI^e siècle⁹¹.



Graphique 4 – Provenances des monnaies du IV^e siècle découvertes à Mariana (nombre d'exemplaires en ordonnée / origine en abscisse).

4.3. La place de Mariana sur les routes commerciales

Jusqu'au II^e siècle de notre ère, les productions italiques dominent très largement. Sigillées, céramiques à parois fines ainsi que céramiques communes provenant principa-

lement d'Étrurie, sont accompagnées d'amphores destinées au transport du vin de même provenance, mais aussi produites dans les régions les plus méridionales de la péninsule et en Sicile. Ces importations italiques jusqu'à une époque relativement tardive ainsi que la rareté des amphores gauloises, font l'originalité de Mariana et plus généralement de la côte orientale de la Corse, y compris par rapport au littoral occidental de l'île⁹². Les monnaies témoignent également de cette ouverture quasi exclusive sur l'Italie : sur 200 monnaies antérieures à la fin du III^e siècle, 197 sont frappées à Rome⁹³.

À partir du III^e siècle, les importations africaines vont très largement dominer. Tous les types sont représentés ici : sigillées, céramiques communes et culinaires ainsi qu'amphores destinées au transport du vin, de *salsamenta* et d'huile. Ces dernières sont encore accompagnées d'amphores vinaires de type Empoli (III^e-V^e siècles), provenant d'Étrurie en assez grand nombre (30 exemplaires), ainsi que de type Crypta Balbi 2 et Keay LII de Sicile (IV^e-VII^e siècles) plutôt rares (10 exemplaires).

Enfin, des produits sont également documentés en petites quantités : les amphores orientales de type LRA1, 3 et 5/6 (8 exemplaires) et de Bétique (types Amalgro 51 A/B et C des III^e-V^e siècles, 8 exemplaires), les dérivées de sigillées paléochrétiennes de Gaule méridionale du V^e siècle essentiellement (18 exemplaires), les céramiques culinaires de Pantelleria (5 exemplaires) ainsi que les vases en pierre ollaire fabriqués dans les Alpes (10 exemplaires).

Plus que les céramiques africaines, présentes en quantité importante partout dans l'île, ce sont ces importations rares ou peu abondantes qui donnent des informations précieuses quand elles sont confrontées aux comptages effectués

⁸⁹ Il s'agit dans tous les cas de *solidi* d'Arcadius (395-408). Celui de Mariana a été frappé entre septembre 394 et janvier 395 à Sirmium. Pour l'Île-Rousse il s'agit de découvertes anciennes, non conservées, dont l'identification précise n'est pas connue. On verra à ce sujet (Michel – Pasqualaggi 2014, p. 219, n° 12).

⁹⁰ On verra par exemple ci-dessus le cas du trésor d'Erbalunga constitué de monnaies émises entre le règne de Constantin et 423, le tout contenu dans une même amphore africaine de type Keay 25-2. Plus générale-

ment, sur la circulation des monnaies du IV^e siècle durant les siècles successifs on verra en particulier les contributions au colloque « Les trouvailles de monnaies romaines en contexte médiéval », *Archaeological numismatics*, 5/6, 2015-2016.

⁹¹ Il s'agit d'une monnaie d'Argent de Justinien frappée à Ravenne entre le 1^{er} septembre 552 et le 14 novembre 565.

⁹² Pellegrino 2014, p. 81.

⁹³ Une, du I^{er} siècle av. J.-C., vient d'Espagne (*Cartago Nova*) et deux du I^{er} siècle ap. J.-C. sont frappées à Lyon.

sur d'autres sites insulaires, et particulièrement ceux de la côte occidentale. Ainsi, ces derniers ne livrent pas ou de manière très exceptionnelle des amphores italiques, siciliennes et hispaniques ainsi que des dérivées de sigillées paléochrétiennes. Inversement, les céramiques communes et culinaires sardes sont bien représentées alors qu'elles sont rares à Mariana⁹⁴.

Il est très probable que jusqu'au II^e siècle, Mariana soit alimentée essentiellement par les ports de la côte Tyrrhénienne de l'Italie, Luni, *Portus Pisanus*, Ostie..., voire par des centres plus modestes comme *portus Cosanus* (Obertello), Vada Volterrana, Populonia ou *portus Falesia* (Piombino). C'est par eux que pouvaient transiter des marchandises venant de régions plus éloignées comme la Gaule méridionale, la Sicile, l'Espagne et la Méditerranée orientale.

À partir du III^e siècle s'y ajoutent certainement les ports africains de la côte orientale, particulièrement Carthage, *Neapolis*, *Sullethum*...⁹⁵, depuis lesquels étaient également redistribuées les marchandises, ce dont pourrait aussi témoigner la grande diversité des provenances des monnaies. Uniquement pour le IV^e siècle, les 203 monnaies bien identifiées ont été frappées dans pas moins de 17 villes, depuis Londres jusqu'à Antioche, même si encore près de la moitié d'entre elles (48,2 %) viennent de Rome et d'Ostie (graphique 4). L'itinéraire sud-nord par la Tyrrhénienne devait comporter des escales en Sicile et en Italie, voire sur l'île de Pantelleria, mais il est peu probable en revanche que la côte orientale de la Sardaigne avec le port d'Olbia, y ait été intégrée en tout cas pour les navires qui devaient poursuivre leur voyage jusqu'en Corse puisque les céramiques produites dans l'île sont rares à Mariana. Il en était tout autrement de la route le long de la côte occidentale qui en a permis la diffusion au moins jusqu'à Sagone⁹⁶. Au V^e siècle, cette route de cabotage semble être complétée par un trajet direct comme le montre

l'épave de Pinarellu datée des années 425-450, en raison de sa cargaison homogène d'amphores africaines de type Keay 25.2 et de spatheion 1 / Bonifay 31⁹⁷. Mais rien ne prouve que ces navires s'arrêtaient effectivement en Corse ; ils pouvaient tout aussi bien poursuivre leur chemin jusqu'à la Provence où d'autres épaves, comme celle du Dramont E, témoignent de ces trajets en droite ligne depuis l'Afrique⁹⁸.

5. LE PEUPLEMENT AUTOUR DE LA VILLE

La répartition de l'habitat autour de la ville est fortement contrastée et fait écho à la pluralité des paysages ou plus précisément des ressources agropastorales. Alors que la densité d'habitats est très faible à l'intérieur des terres, elle est élevée sur les fertiles terres littorales⁹⁹. C'est aussi là que sont concentrées les petites agglomérations, les *vici* formant l'ossature du territoire et les centres d'initiatives agraires autour desquels gravitent un semis de fermes isolées et d'annexes¹⁰⁰. Les établissements de superficie quelque peu importante (de 1 à 2 hectares) sont toutefois peu nombreux et toujours difficiles à caractériser plus précisément (*villae* ou *vici*). Bien que cela reste à démontrer par une étude approfondie d'archéologie spatiale, il est probable que ce réseau d'habitats de plaine, en rupture avec le peuplement des siècles antérieurs, procède directement de la fondation de la ville dans laquelle devait être écoulée la plus grande partie des productions agricoles.

À la fin du IV^e siècle, cet espace reste densément occupé, même si la majorité de la population est concentrée dans la ville et dans la proche microrégion de Casinca où plusieurs agglomérations sont encore très dynamiques¹⁰¹. Ailleurs, l'habitat est bien plus clairsemé et dispersé. Les activités commerciales sont à ce moment marquées par une nette augmentation

⁹⁴ Pellegrino 2014.

⁹⁵ Bonifay 2004, p. 453.

⁹⁶ Pellegrino 2014.

⁹⁷ Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014, Tableau 1 n° 26, p. 44 et 53.

⁹⁸ Bonifay 2004, p. 453-454.

⁹⁹ La « Carte archéologique de la Gaule : Corse » (Michel –

Pasqualaggi 2014), bien que très incomplète, donne déjà une image suggestive du peuplement antique dans la région de Mariana.

¹⁰⁰ Chapon – Istria – Raux 2009, Chapon *et al.* à paraître.

¹⁰¹ Michel – Pasqualaggi 2014, 2B-077, 2B-207, 2B-286, 2B-343, 2B-346.

comme le montre aussi bien en milieu urbain que rural l'abondance des mobiliers d'importation désormais en provenance principalement d'Afrique du nord.

À l'échelle de l'île, la carte administrative du IV^e siècle pourrait être assez peu différente de celle du début de l'époque augustéenne. Elle est structurée en une trentaine d'entités majeures, dont Aleria et Mariana qui occupent toujours le sommet de la hiérarchie fonctionnelle, et les *civitates* pérégrines. La plupart de ces dernières sont restées en marge d'une véritable urbanisation. Le commerce reste dynamique et les établissements portuaires, bien que de petites tailles, connaissent un véritable regain d'activité. C'est le cas en particulier de Sagone, sur la côte ouest¹⁰². Même si quelques rares établissements ont amorcé un déclin irréversible dès le III^e siècle, la très grande majorité d'entre eux est encore occupée au IV^e siècle et le sera encore au moins durant le siècle suivant.

6. CONCLUSION

Mariana et Aleria occupent au début de notre ère la place la plus élevée dans la hiérarchie fonctionnelle du nouveau système de peuplement. La fondation et la réorganisation des deux agglomérations permettent l'introduction de l'urbanisme tout autant que de l'urbanité dans une île alors profondément rurale¹⁰³. Elles n'en demeurent pas moins des petites villes ; l'une comme l'autre, ne dépassent guère les 10 hectares *intra-muros*. On ne s'étonnera

point, dans ce contexte insulaire peu étendu et peu peuplé, de ces superficies réduites proches finalement de beaucoup de simples *vici* d'Italie, de Gaule ou d'Espagne. Mariana et Aleria ne sont toutefois pas des cas isolés et l'on connaît dans le monde romain des chefs-lieux de cités de proportions tout aussi modestes. C'est le cas notamment de la *civitas Forotraianensium*, actuelle Fordongianus en Sardaigne¹⁰⁴, ou encore de Barcino/Barcelone en Espagne¹⁰⁵.

Sans doute dès l'origine, l'aménagement d'un port associé à la ville est considéré comme un enjeu majeur afin de renforcer les liens entre l'île et la péninsule italienne qui jusqu'ici étaient limités en raison du monopole détenu par Aleria¹⁰⁶. Sa position dans le Canal de Corse le place certainement très vite dans un rôle de pivot d'un système d'échanges redistributifs, connecté à la fois aux grands ports d'Étrurie, à l'arrière-pays de la colonie ainsi qu'aux ports de seconde catégorie des territoires insulaires plus éloignés comme le Cap, voire la côte occidentale. Il s'agit là d'une fonction déterminante à l'échelle de l'île qui le propulse au rang de port de premier niveau régional avec celui d'Aleria¹⁰⁷. Son activité commerciale à différents niveaux (commerce extérieur, intermédiaire et intérieur), dont témoignent l'abondance et la variété du mobilier archéologique, pourrait ainsi constituer la principale ressource économique de la ville. Mais, si les échanges avec l'extérieur ont été fréquents durant toute l'Antiquité, c'est aux IV^e et V^e siècles, au moment de l'essor du commerce africain, qu'ils atteignent leur plus grande intensité.

¹⁰² Istria 2014b.

¹⁰³ Sur l'urbanisme d'Aleria on verra Michel – Pasqualaggi 2014, p. 72-73 et p. 144-163 ainsi que Coutelas *et al.* à paraître. On connaît aujourd'hui peu de chose de la ville pré-romaine à l'exception d'une partie du rempart hellénistique. Les fouilles préventives ont livré quelques éléments du *suburbium* d'Aleria qui semble peu densément occupé.

¹⁰⁴ Mastino 2005, p. 295-300.

¹⁰⁵ Beltràn 2001.

¹⁰⁶ Le monopole exercé jusqu'ici par le port d'Aleria a pu être alors considéré comme un handicap pour le commerce, voire un danger dans la mesure où la mainmise sur la cité pouvait permettre le blocus de l'île. La conquête de la Corse par *Lucius Cornelius Scipio* en 259 av. J.-C., passe justement par la prise d'Aleria.

¹⁰⁷ Arnaud 2010, p. 112

LA BASILIQUE *INTRA-MUROS*

par Bénédicte BERTHOLON-PALAZZO, Anne-Gaëlle CORBARA, Sophie DELBARRE-BÄRTSCHI, Delphine DIXNEUF,
Anne FLAMMIN, Joël FRANÇOISE, Daniel ISTRIA et Amina-Aïcha MALEK

Plus de 50 ans après le début des premières fouilles, la basilique paléochrétienne *intra-muros*, que l'on peut en raison de ses dimensions et de sa position à proximité immédiate de la cathédrale médiévale interpréter comme *l'ecclesia episcopalis*, pose encore un certain nombre de problèmes majeurs dont l'intérêt dépasse indubitablement le cadre strict du site et même de la Corse.

La question de la datation est certainement la principale, du moins c'est bien celle qui a suscité les plus vives discussions depuis sa découverte au début des années 1960.

G. Moracchini-Mazel, qui mit au jour ces vestiges, datait la construction de la fin du IV^e siècle¹. Cette proposition a été rapidement contestée, notamment par Ph. Pergola qui a été l'un des premiers à émettre de sérieuses réserves quant aux méthodes d'investigation mises en œuvre et aux interprétations. Il pense, sur la base de l'analyse stylistique des mosaïques, des évidences historiques (arrivée des évêques africains exilés par Hunéric en 484) puis de l'étude des céramiques, que l'édifice ne peut être antérieur à la fin du V^e voire au VI^e siècle². Pour répondre aux attaques formulées contre ses travaux, G. Moracchini-Mazel sollicite l'expertise de H. Lavagne dont la mission était essentiellement de donner un avis sur la chronologie du complexe à partir de l'étude des mosaïques qu'il attribue

au début du V^e siècle³. La publication qui en découle est elle aussi critiquée avec vigueur par N. Duval dans un article, bref et incisif, publié en 1982⁴. Selon l'auteur, les propositions de G. Moracchini-Mazel, Ph. Pergola et H. Lavagne reposent sur des comparaisons qui ne sont pas toujours très pertinentes alors que les datations s'appuient le plus souvent sur des exemples eux-mêmes mal datés. Ses remarques seront reprises dans le premier volume de l'atlas des *Premiers monuments chrétiens de la France* qui fait un état de la question objectif et dépassionné dans lequel il adopte un point de vue moins tranché que ses prédécesseurs et ne retient prudemment qu'une fourchette très large : V^e-VI^e siècle⁵.

Toutes les propositions faites jusqu'ici reposent donc sur des « évidences historiques », sur le caractère de l'architecture ainsi que sur le style des mosaïques. Autant d'arguments discutables qui ne permettent que des approximations chronologiques et dont on ne peut certainement plus se satisfaire aujourd'hui.

Au-delà de cette question récurrente de la chronologie, on s'interroge aussi et encore sur le plan originel de cet édifice, sur ses transformations, incontestablement multiples, ainsi que sur ses aménagements liturgiques qui n'ont été appréhendés que très partiellement et toujours de manière disjointe de l'architecture et des décors, notamment des mosaïques.

¹ Moracchini-Mazel 1967b, p. 64.

² Pergola 1984a ; Pergola 1984b ; Pergola 2004.

³ Lavagne 1981.

⁴ Duval 1982, p. 235-239.

⁵ Duval 1995, p. 308-365.

1. MORPHOLOGIE ET FONCTION DE L'ÎLOT II AVANT LA CONSTRUCTION DE LA BASILIQUE ET DE SON BAPTISTÈRE

Les vestiges antiques repérés sous l'édifice de culte chrétien n'ont fait l'objet à l'heure actuelle que d'une analyse rapide⁶. Toutefois, il nous a semblé important de les présenter brièvement ici dans la mesure où certains d'entre

eux ont guidé l'implantation des constructions paléochrétiennes dans lesquelles ils ont parfois été intégrés.

Ces vestiges sont situés à l'extrémité méridionale de la ville et à environ 160 m au sud de l'emplacement présumé du *forum*. Ils occupent le quart nord-ouest de l'îlot II, délimité au nord par un portique d'une largeur d'environ 3 m bordant l'axe A (fig. 1).



Fig. 1 – Plan de la ville avec localisation de la *domus* A (DAO D. Istria/CNRS).

⁶ Fouillés sous la direction de F. Di Renzo entre 2000 et 2007 dans le cadre du Projet collectif de recherche dirigé par Ph. Pergola, ces vestiges n'ont fait l'objet que

d'une publication préliminaire en 2004 (Di Renzo 2013b) et il n'existe à l'heure actuelle aucune synthèse.

Le stylobate de ce portique est constitué d'un mur d'environ 25 cm de hauteur et 80 cm d'épaisseur, posé dans le substrat [MR 8118 et 8155] (fig. 2 et 3). Il est destiné à soutenir les

piliers en briques dont deux ont été conservés et englobés dans les maçonneries plus tardives : l'un à l'ouest [Pl 301] de 90 cm de longueur, l'autre à l'est [Pl 300] de seulement 58 cm de

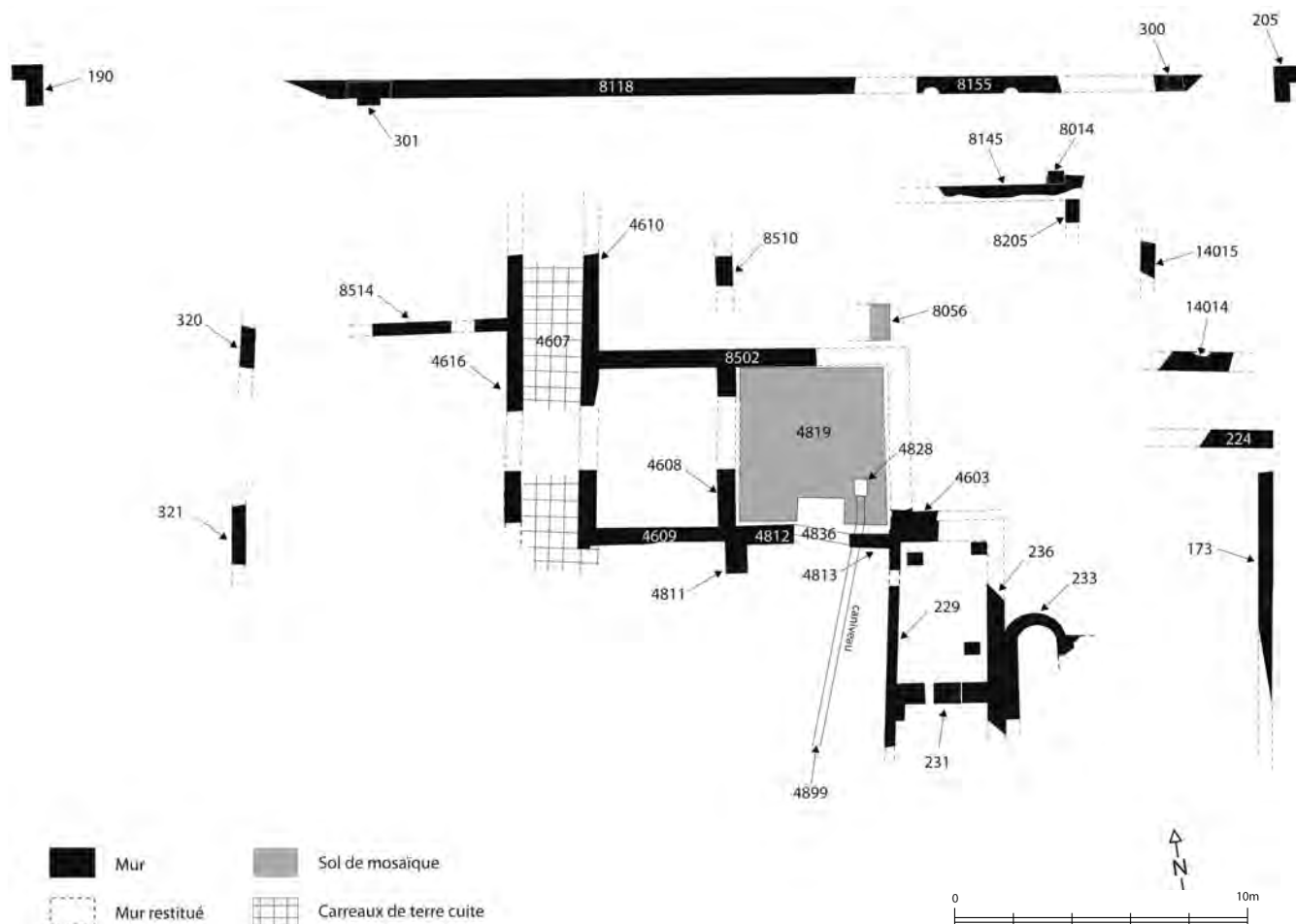


Fig. 2 – Plan de la *domus* A (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 3 – Travée orientale du collatéral nord de la basilique paléochrétienne en fin de fouille. Sur la gauche on peut voir le stylobate du portique (MR 8155). En haut et sur la droite apparaissent la fondation de l'épaulement nord (MR 8002) et le stylobate de la colonnade nord de la basilique (MR 8010). Ce dernier est construit sur les murs de la *domus* A (D.Istria/CNRS).

longueur⁷. Tous deux sont alignés, mais ils sont décalés vers le sud d'environ 30 cm par rapport à la portion de portique située immédiatement à l'est et de près de 1 m respectivement à celle située à l'ouest ; ces deux segments sont bien individualisés par la présence de piliers en L marquant le début et la fin de chacun d'eux. De fait, et nonobstant la différence de longueur que l'on ne peut expliquer pour le moment, ces deux piliers semblent bien appartenir à un même ensemble d'environ 45 m de longueur en

lien avec la *domus* A située immédiatement au sud et dont la façade pourrait correspondre à l'extension de cette partie du portique.

Cette *domus* A semble occuper une grande partie de l'extrémité nord de l'îlot II bien que son emprise au sol n'ait pas pu être déterminée précisément en raison de l'extension limitée de la fouille vers le sud (fig. 4). Elle est connue actuellement sur un espace d'environ 40 × 25 m (soit ≈1000 m²). Possiblement délimitée à l'est par une étroite ruelle, elle s'étendait vers le sud



Fig. 4 – Plan de la *domus* A (DAO D. Istria/CNRS).

⁷ On ne peut assurer que celui-ci soit conservé sur toute sa longueur. Les piliers visibles de part et d'autre de l'axe A ont une longueur comprise entre 88 et 95 cm.

dans un secteur détruit par le fleuve Golo qui y a creusé un profond lit secondaire à la fin du Moyen Âge. De la même manière, son plan est difficilement restituable en raison des lacunes causées par les aménagements médiévaux.

Toutes les maçonneries sont constituées d'un blocage de galets et de fragments de briques, revêtu de parements de briques ou de fragments de terre cuite architecturale au moins partiellement en remploi. Le tout est lié au mortier de chaux et repose sur une fondation en galets.

L'entrée principale se situe sans doute au nord, sous le portique. Elle ouvrait sur un couloir d'orientation nord-sud, long de 12 m et large de 2,24 m, dallé de carreaux de terre cuite de type bipédales⁸. Le couloir pourrait conduire soit à une pièce située dans l'axe, soit plus probablement à un *atrium* dont uniquement la partie orientale serait conservée et dans lequel se poursuit le pavement de terre cuite. Seuls les espaces situés à l'est sont à peu près connus. Ils appartiennent à un complexe balnéaire. La première salle, en grande partie détruite, était accessible depuis l'*atrium* ou la pièce située dans l'axe du couloir. Il peut s'agir d'un *apodyterium* doté de murs peints ainsi que d'un sol de mortier lissé dans lequel ont été insérés des fragments de terre cuite. Elle est joutée à l'est par une pièce chauffée par hypocauste, contre laquelle est adossée une petite piscine absidée et probablement voûtée⁹. Ce *caldarium* communiquait peut-être avec une salle située au nord-est, explorée de manière seulement très partielle, dont le sol était constitué à la fois d'un mortier lissé dans lequel ont été incrustés de petits fragments de pierre, identique à celui du supposé *apodyterium*, et d'un petit panneau de mosaïque en tesselles blanches et noires qui n'a pu être observé dans sa totalité. À la surface de celui-ci, un cordon de mortier de chaux trahit l'existence d'un élément sans doute arraché au moment de l'abandon. Il dessine un rectangle de 1 m de large et de plus de 1,10 m de long correspondant peut-être à une baignoire ou à un

labrum. Au sud-ouest se trouve une salle froide dont le sol de 20 m² est couvert d'une mosaïque blanche et noire représentant les quatre saisons et les murs étaient enduits et peints en rouge, ocre jaune et blanc¹⁰. Dans le sol a été aménagé un avaloir permettant *via* un caniveau maçonné d'évacuer les eaux usées vers le sud en direction du Golo. Quelques marches permettaient de rejoindre ce que l'on croit pouvoir identifier comme l'*apodyterium*, permettant ainsi de conclure un itinéraire circulaire.

Près de l'angle nord-est de la *domus*, des murs parallèles espacés de 2,20 m environ correspondent à deux espaces perpendiculaires, l'un pouvant déboucher au nord sur le portique et l'autre vers l'est. Il est difficile d'en définir la fonction, mais il pourrait s'agir de couloirs secondaires desservant le *balneum*, voire l'étage de la *domus* si l'on veut bien y restituer un escalier. Leurs dimensions rendent peu probable une identification comme locaux commerciaux.

2. LA PREMIÈRE BASILIQUE (PHASE 1)

2.1. La préparation du terrain et le chantier de construction

Après son abandon, la *domus* A semble faire l'objet d'un arasement systématique. Plutôt qu'à un incendie, accidentel ou non, ayant entraîné la destruction, les quelques concentrations de charbons et traces de rubéfaction finalement peu nombreuses et très localisées¹¹, pourraient correspondre à un nettoyage du chantier avant ou après le démontage des murs. Ces derniers apparaissent globalement au même niveau. Une partie des matériaux issus de cette démolition pourrait avoir été réservée afin d'être réutilisée dans la future construction. Cette gestion méthodique ne peut être formellement démontrée, mais les nouveaux murs seront constitués, comme on le verra, essentiellement de matériaux de remploi.

⁸ Basetti 2013, p. 155-156.

⁹ Cette piscine appartient à une deuxième phase de construction puisque son mur occidental est appuyé sur le mur de la pièce chauffée par hypocauste. Le doublement

de la paroi laisse penser qu'elle devait supporter une voûte.

¹⁰ Di Renzo 2011.

¹¹ Di Renzo 2013b, p. 130.

Une couche de remblai, dont l'épaisseur peut atteindre 40 cm, vient couvrir l'ensemble des sols et des murs. Elle est composée de sédiments de nature hétérogène et de couleur variable, de cailloutis et de matériaux de construction formant de nombreuses poches juxtaposées ou superposées [US 4538, 8009, 8015 à 8021, 8035 à 8046, 8101, 8103, 8105, 8106, 8110, 8111, 8115, 8201 à 8204, 14006, 14010, 14012]. Le mobilier y est abondant, notamment la céramique.

Au nord, le stylobate du portique méridional bordant la voie [MR 8118 et 8155] sert de base à la construction du mur gouttereau nord (fig. 5). Un pilier du portique [Pl 301], dont il a déjà été question, est englobé dans ce dernier près de l'angle nord-ouest. Le stylobate de la colonnade nord de l'édifice de culte repose quant à lui sur le mur de façade de la *domus* A alors que les colonnes de la troisième travée occidentale sont

implantées sur les murs du probable couloir d'entrée. Tous ces murs antérieurs jouent donc ici un rôle fondamental, puisqu'ils guident l'implantation même de la basilique. De fait, ils pourraient également imposer au moins une partie de ses dimensions, particulièrement en ce qui concerne la largeur du collatéral nord ainsi que celle des travées.

Les autres fondations sont posées en tranchées pleines, creusées dans les remblais, parfois jusqu'au substrat (secteur de l'abside, mur gouttereau sud), mais le plus souvent jusqu'au sol de la *domus*. Bien visibles dans l'abside (fig. 6), elles sont en revanche plus difficiles à suivre dans les autres secteurs où l'aménagement de sépultures à l'époque médiévale a perturbé la stratigraphie.

Ces fondations sont constituées de galets de dimensions hétérogènes ($\varnothing < 30$ cm) et de

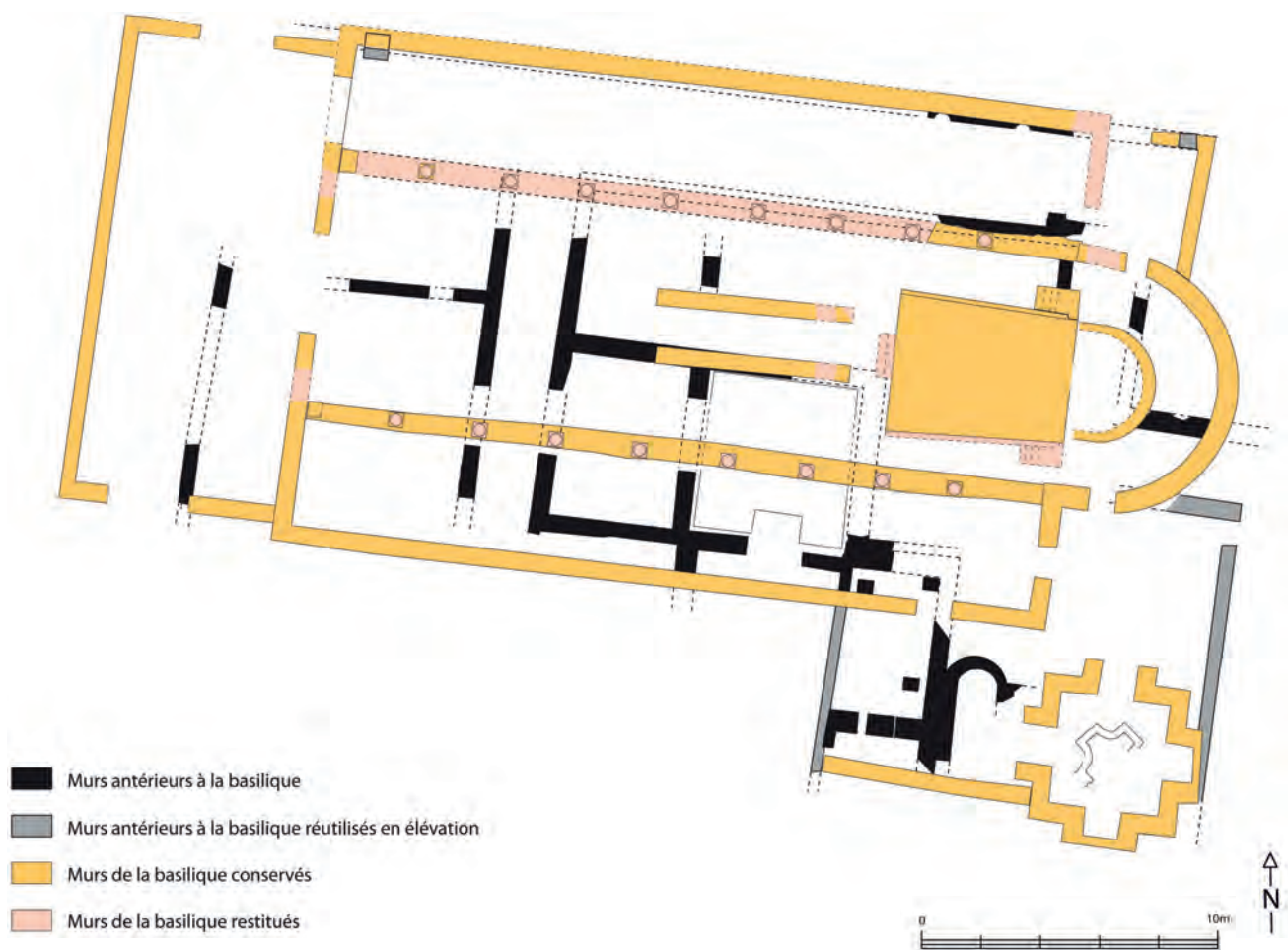


Fig. 5 – Plan de la basilique superposé à celui de la *domus* A (DAO D. Istria/CNRS).

nature très variée¹², disposés à plat et en assises subhorizontales. Ils sont liés par un abondant mortier riche en chaux associé à des sables alluvionnaires (Échantillon BP 1), assez proche par sa structure, la composition de la charge comme par la nature de la chaux, du mortier utilisé dans certaines parties des élévations (Échantillon BP 2).

Les semelles filantes débordent de manière plus ou moins régulière et importante (jusqu'à 10 cm) vers l'intérieur ou vers l'extérieur. Leur hauteur varie d'une cinquantaine de centi-

mètres à plus d'un mètre en fonction de la légère pente naturelle du terrain, du nord vers le sud et de l'ouest vers l'est.

La mise en place des stylobates continus, sur lesquels reposeront les supports verticaux intermédiaires, est postérieure au mur de l'abside et à la façade ouest sur lesquels ils s'appuient (fig. 7). Les principaux aménagements liturgiques du *presbyterium* sont installés, très logiquement, au dernier moment, juste avant la pose des sols. Enfin, le vestibule ainsi que les annexes orientales sont construits postérieure-



Fig. 6 – Fondations de l'abside de la basilique. On peut aussi voir sur cette photo un mur de la *domus* A coupé par la nouvelle construction (D. Istria/CNRS).

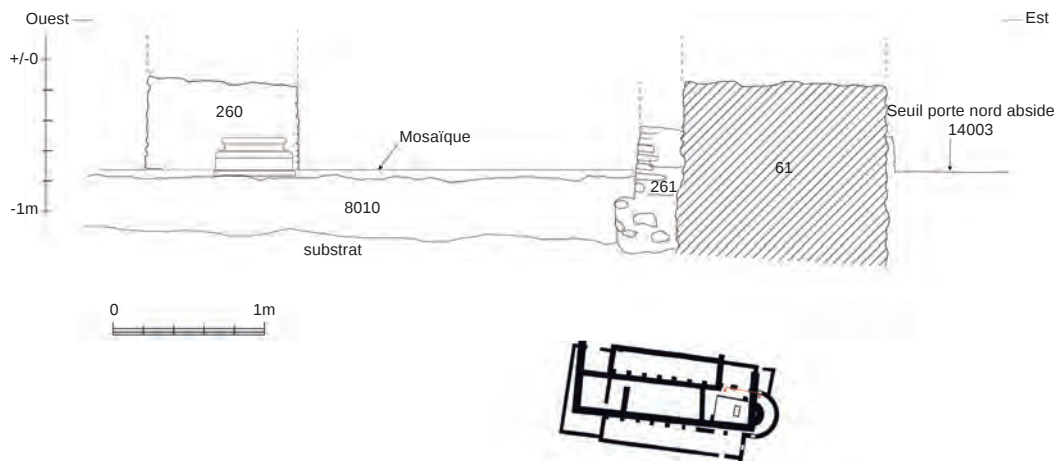


Fig. 7 – Section des structures à l'extrémité orientale de la colonnade nord. 261 – mur de l'abside et piédroit de la porte située à l'extrémité du collatéral nord. 8010 – stylobate de la colonnade nord. 260 – pilier de l'état 2. 61 – mur du palais épiscopal du second Moyen Age (DAO D. Istria/CNRS).

¹² Ces galets proviennent de la terrasse naturelle sur laquelle est construite la ville. Ils ont été charriés par le fleuve

Golo depuis la haute vallée, ce qui explique la grande variété de roches présentes : schistes, rhyolites, granodiorites...

ment mais toujours semble-t-il dans la même phase de chantier.

Trois trous de poteaux, probablement destinés à maintenir les échafaudages ou peut-être les cintres permettant la construction des superstructures, ont été identifiés dans les deux

dernières travées orientales du bas-côté nord (Ø 30 cm / prof. variable de 30 à 70 cm) [PO 8150, 8157 et 8158] (fig. 8). Ils forment une ligne est-ouest, implantée immédiatement au nord du stylobate de la colonnade nord de la basilique.

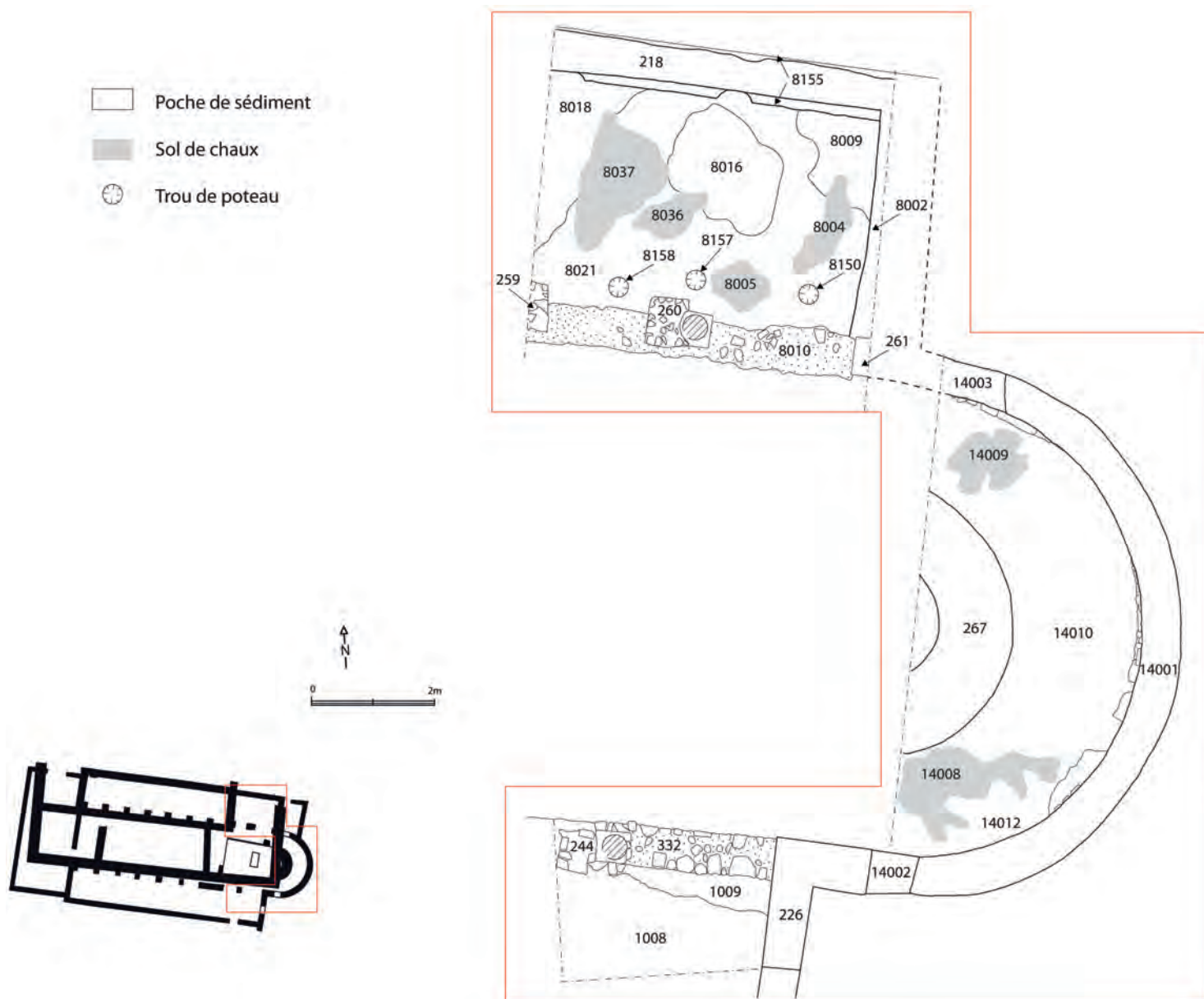


Fig. 8 – Sols de propreté et trous de poteaux interprétés comme des supports d'échafaudages et/ou de cintres destinés à la construction des arcatures et de la voûte de l'abside (DAO D. Istria/CNRS).

Ces trous s'ouvrent à la surface du remblai de terre sur lequel ont été posées de fines plaques de chaux friables (2 à 3 cm d'épaisseur) aux contours irréguliers [SL 8004, 8005, 8036, 8037] que l'on retrouve dans l'abside, à la même altitude et à la même place dans la séquence stratigraphique [SL 14008 et 14009]. Dans le collatéral sud, ce sol de propriété est constitué de terre brune très compacte contenant des nodules de chaux [SL 1014 et 1016] (fig. 9).

Dans les deux dernières travées orientales de la nef centrale, autour du *presbyterium* (cf. *infra*), les remblais de terre sont couverts d'une strate [US 8004 et 1005] de béton de chaux avec de gros agrégats (*rudus*) de 5 cm d'épaisseur en moyenne, qui couvre également au moins une partie des stylobates des colonnades. Elle est régularisée en surface par une couche de mortier plus fin [US 8002, *nucleus*] qui supportait le tapis de mosaïque [SL 8001] (fig. 10).

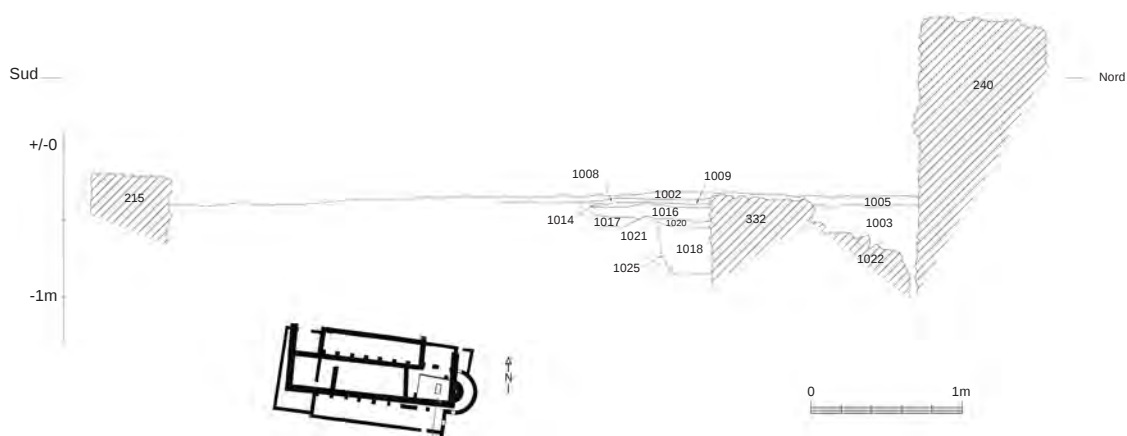


Fig. 9 – Coupe stratigraphique nord-sud dans le collatéral sud (DAO D. Istria/CNRS).

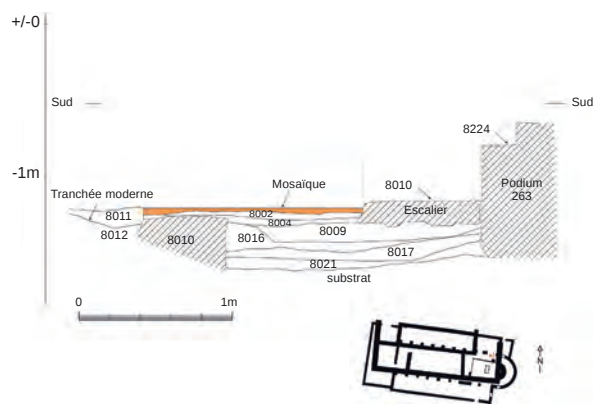


Fig. 10 – Coupe stratigraphique dans le collatéral nord (DAO D. Istria/CNRS).

2.2. Des techniques de construction qui s'inscrivent dans la tradition antique locale

Les élévations ne sont conservées que sur une dizaine d'assises, soit environ 60 cm de hauteur au niveau de l'abside et de l'épaule-ment sud-est (fig. 11). Elles ont en revanche complètement disparu dans les autres parties ; les murs sud et ouest sont arasés jusqu'au niveau du sol, alors que la faible élévation conservée au nord correspond en fait au mur du stylobate du portique, antérieur donc à la basilique, et réutilisé dans la construction de celle-ci. Dans tous les cas, des restaurations importantes réalisées dans les années 1980 sont venues couvrir le sommet des murs, mais plus que de simples chapeaux de protection, il s'agit bien souvent de reconstructions importantes imitant les maçonneries antiques. En l'absence de documentation élaborée au moment de ces travaux, il est ainsi parfois très difficile, sinon impossible, de distinguer les parties authentiques des ajouts modernes¹³.

Compte tenu du très fort arasement des murs, on ne peut affirmer que les élévations de la nef étaient en galets comme le faisait G. Moracchini-Mazel en se basant essentiellement



Fig. 11 – L'abside vue du nord-est. On remarquera la semelle de fondation débordante en galets ainsi que les restaurations récentes (post 1960) qui ont surélevé le mur de 4 à 5 assises de briques (partie haute et foncée) (D. Istria/CNRS).

¹³ S'agissant d'un édifice classé au titre des Monuments Historiques, il n'a pas été possible de supprimer ces restaurations afin d'avoir une lecture plus précise des maçonneries.

sur l'observation du mur nord qui correspond, comme on l'a vu, à une construction antérieure réutilisée. On se demande, au contraire, si celles-ci n'étaient pas constituées de deux parements de briques de remplissage¹⁴ et d'un blocage de galets posés sur un soubassement se terminant au-dessus du niveau de sol, exactement comme dans l'abside et les jambages des ouvertures. C'est aussi ce que laisse penser l'observation de l'épaule-ment sud, mais il est difficile dans cette partie de distinguer correctement la maçonnerie d'origine et la restauration du XX^e siècle (fig. 12). Une telle technique a été mise en œuvre dans l'habitat antique et l'on peut observer plusieurs exemples bien conservés dans tout le secteur sud-est de la ville. Les murs de la basilique étaient peut-être entièrement couverts d'enduit de chaux, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Des fragments sont en effet conservés sur la paroi intérieure du mur de l'abside ainsi que sur la paroi extérieure du mur de l'angle sud-est, protégée par une maçonnerie plus tardive.

Les mortiers sont dans tous les cas composés d'un liant principal de chaux. En l'absence de gisement calcaire dans la géologie locale, susceptible de fournir la matière première à



Fig. 12 – Épaule-ment sud-est de l'abside. Les jambages des deux portes ouvrant sur l'abside et le collatéral sud sont entièrement en briques comme la partie haute des élévations reposant sur un soubassement de galets. Le « chapeau » constitué de galets liés au ciment correspond à la restauration récente (post 1960) (D. Istria/CNRS).

¹⁴ On a en effet utilisé des éléments de modules différents (briques et *tegulae*) et très souvent brisés.

proximité du site, c'est-à-dire dans un rayon de moins de 6 km, la chaux pourrait avoir été fabriquée soit avec des pierres provenant de divers secteurs¹⁵, soit à partir de blocs de récupération collectés sur le site même comme des fragments de calcaire et marbre dont la composition peut varier de manière significative. Les deux solutions peuvent également être combinées. La diversité de composition des chaux pourrait appuyer cette seconde hypothèse tout comme l'utilisation de briques de remploi.

Les sables sont principalement composés de débris de roches siliceuses et argilo-siliceuses : quartz, puis micas et roches métamorphiques. Ils sont issus de la décomposition et du transport par le Golo des roches qui constituent les reliefs de la Corse sur son versant est. On en distingue toutefois deux types :

- les sables fins, pauvres en fines argilo-siliceuses qui ont pu être prélevés à proximité du site ;
- les sables fins, riches en fines argilo-siliceuses, probablement puisés dans une couche que l'on peut identifier comme Fy2, située à l'est de la ville. La présence de fragments de coquilles dans certains échantillons indique que le sable n'a pas été prélevé sur les rives du Golo à la hauteur de la ville où les coquilles sont absentes, mais en aval à proximité des étangs littoraux où se trouve la couche Fy2, soit à une distance d'environ 2,5 km¹⁶.

Enfin, des charbons de bois de dimension millimétrique sont présents dans tous les mortiers. Nombreux, ils participent visiblement à la charge et peuvent jouer un rôle de dessiccant plutôt qu'être de simples résidus du combustible mélangé à la chaux vive lors de son extraction du four¹⁷. Dans tous les cas ils ont très probablement été produits durant la phase du chantier ce qui, on le verra, ouvre une perspective intéressante en ce qui concerne la datation des structures.

2.3. Le plan

G. Moracchini-Mazel notait déjà, à juste titre, que le plan avait été élaboré à partir d'un pied romain de 29,6 cm. On retrouve effectivement ce module et ses multiples dans quasiment toutes les parties et tous les éléments de la basilique¹⁸.

L'édifice est constitué de trois vaisseaux d'une longueur de 25,19 m et d'une largeur de 16,33 m (fig. 13). La nef centrale a une largeur de 7,58 m pour des bas-côtés d'environ 3,68 m (dimensions intérieures jusqu'aux supports verticaux), ce qui correspond approximativement à un rapport de 1 pour 2. L'abside semi-circulaire a une profondeur de 5,30 m et son ouverture est équivalente à la largeur de la nef (7,58 m).

L'ensemble est orienté vers le sud-est (110°) exactement comme les structures antérieures, le portique sud de l'axe A ainsi que la *domus* A, qui ont guidé son implantation.

2.3.1. Les ouvertures

Dans la façade occidentale, le départ du piédroit sud d'un portail central était encore visible au début des fouilles¹⁹ [MR 306], mais ce mur devait posséder plusieurs ouvertures, car un jambage vertical [MR 307], construit comme le précédent en briques de remploi, apparaît aussi clairement au nord. Il pourrait très bien correspondre au piédroit nord d'une porte ouvrant sur le collatéral. Le jambage sud pourrait se situer au maximum au niveau du pilastre, soit à 1,90 m, mais sa largeur n'était peut-être que de 1,20 m, comme les autres portes. Dans ce cas elle était parfaitement centrée par rapport au collatéral. Une ouverture identique devrait alors être restituée par symétrie dans le bas côté sud.

Une porte de 1,20 m de largeur est conservée dans l'épaule sud, dans l'axe du

¹⁵ Des calcschistes potentiellement transformables en chaux se rencontrent sur les premiers contreforts, surtout au sud du Golo, en Casinca. On ne peut exclure également l'usage de calcaires prélevés beaucoup plus loin. Ainsi à Sagone, sur la côte occidentale, les fouilles ont livré dans les contextes des V^e-VI^e siècles de gros blocs de calcaire provenant de Bonifacio : la distance séparant les deux sites, accessibles par la mer, est de 115 km !

¹⁶ Il ne peut s'agir de grains calcaires provenant du sable, car le calcaire est absent de tous les sables étudiés dans ces mortiers, mais bien de fragments de coquilles qui se sont mêlées au sable dans les dépôts alluvionnaires.

¹⁷ Coutelas 2009, p. 21.

¹⁸ Moracchini-Mazel 1967b, p. 16.

¹⁹ Il ne l'est plus aujourd'hui, sans doute masqué par les restaurations.

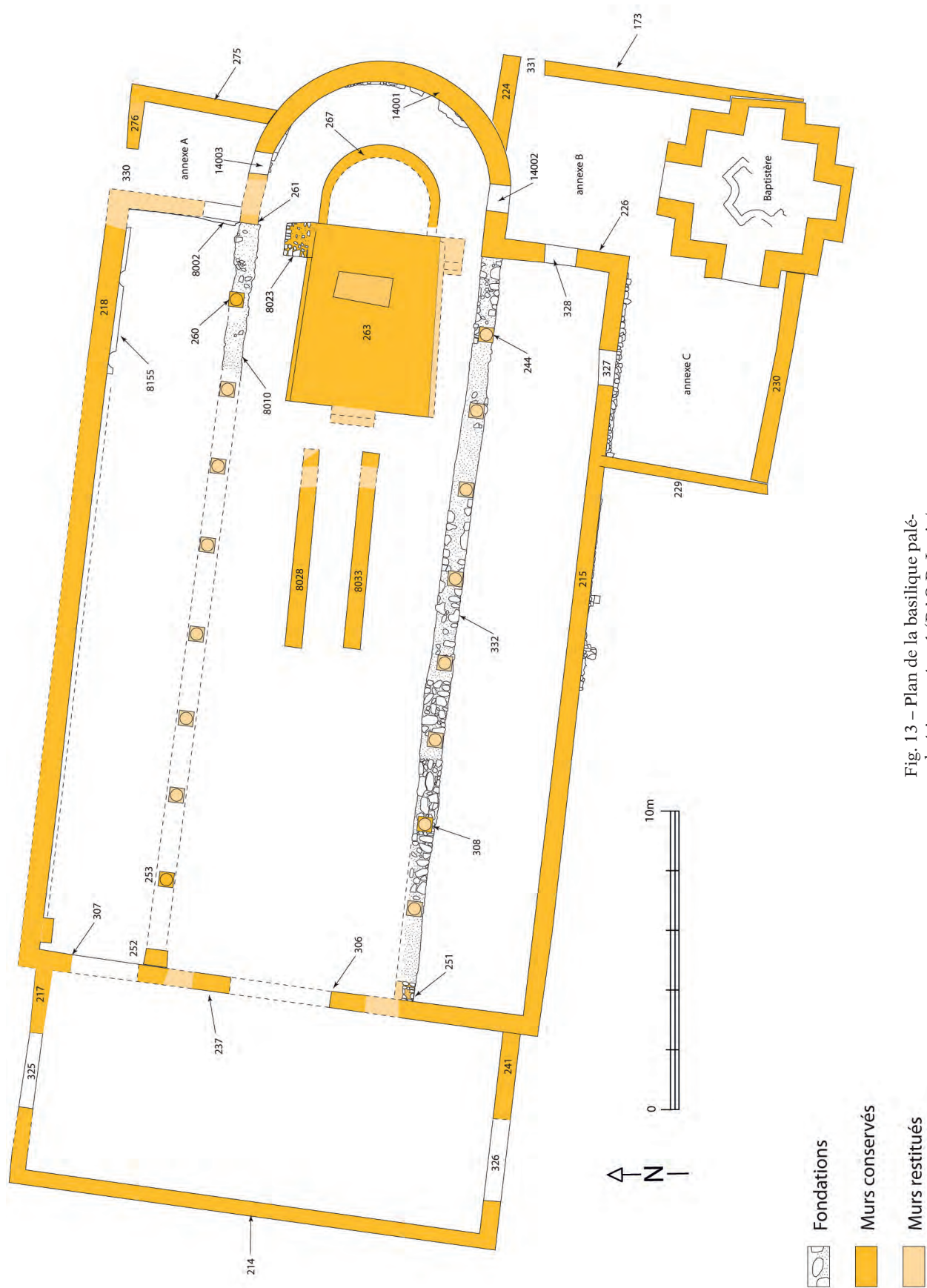


Fig. 13 – Plan de la basilique paléochrétienne, état 1 (DAO D. Istria/CNRS).

collatéral [328]. Une ouverture symétrique peut être restituée dans le mur oriental du bas-côté nord. Son jambage sud est visible au niveau de l'angle formé par le départ de l'abside [329]. Enfin, une dernière porte, également de 1,20 m de largeur, est encore visible dans le mur gouttereau sud [327].

Dans l'abside sont conservées deux ouvertures opposées d'environ 92 cm de largeur, l'une au nord, l'autre au sud [14003 et 14002]. Il est remarquable que partout les jambages de ces ouvertures se prolongent jusqu'aux fondations indiquant ainsi que le niveau des seuils et donc des sols, n'était pas précisément fixé au début de la construction.

Si les trois portes restituées dans la façade occidentale permettaient sans doute l'accès des fidèles, celles situées au nord-est et dans l'abside étaient très certainement réservées au clergé puisqu'elles donnaient directement accès aux annexes depuis le chœur. Les deux ouvertures proches de l'angle sud-est semblent, quant à elles, desservir le baptistère. Elles pouvaient ainsi, comme on le verra plus loin, permettre la circulation depuis le collatéral sud vers l'annexe C, puis le baptistère, l'annexe B et enfin un retour dans l'église par la porte orientale.

2.3.2. Les colonnades

Les supports intermédiaires qui délimitent les trois vaisseaux et rythment les neuf travées, posent un problème de lecture dans la mesure où ils n'ont pas été conservés en place, mais ont été remplacés dans une seconde phase par des piliers en briques sur lesquels on reviendra.

La destruction partielle lors des fouilles de quatre de ces piliers [PL 260, 253, 244 et 250] a permis de retrouver dans les sols de mortier des négatifs de plan carré, d'environ 52 cm de côté, au fond desquels on peut encore voir dans chacun d'entre eux un carreau de terre cuite architecturale (fig. 14). Ces éléments, scellés au mortier de chaux sur le stylobate, correspondent très certainement à des sous-bases. Si aucune base n'a été retrouvée en place,

quatorze d'entre elles ont été recueillies dans les maçonneries postérieures, dont les piliers de briques (fig. 15)²⁰. Compte tenu de leurs dimensions (50/51 cm de côté, et 30 cm de Ø pour le lit d'attente) et de la situation observable dans le baptistère où deux de celles-ci ont été conservées en place, on peut raisonnablement penser qu'elles soutenaient les seize supports intermédiaires. Il s'agit d'éléments en marbre blanc orangé ou blanc gris, moulurés et de type attique. Ils sont composés, avec quelques



Fig. 14 – Sous-base de la colonne 308 après démontage du pilier en briques de l'état 2 et destruction du sol de béton de chaux (D. Istria/CNRS).



Fig. 15 – Fragment de base en marbre remployé dans le pilier 308 (D. Istria/CNRS).

²⁰ Références : Mar111880, Mar111884, Mar 111885, Mar 111886, Mar 111891, Mar 111892, Mar 111893, Mar 111893 liste, Mar 111904, Mar 1112013.

variantes, d'une plinthe lisse, d'un tore inférieur, d'un listel, d'une scotie et à nouveau d'un listel surmonté d'un tore supérieur²¹ (fig. 16).

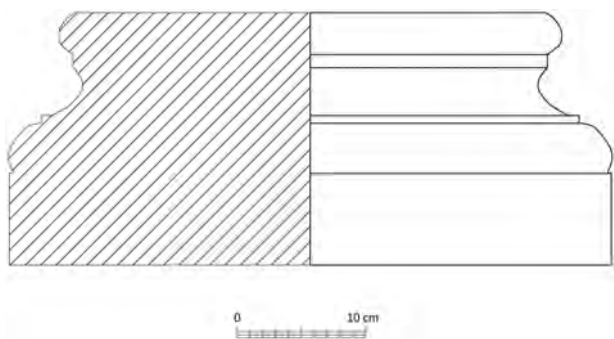


Fig. 16 – Base en marbre découverte remployée dans le premier pilier sud-est de la basilique *intra-muros*, fouilles G. Moracchini-Mazel (DAO D. Istria/CNRS).

Parmi la vingtaine de fragments de colonnes monolithes retrouvés dans et autour de l'église ou réemployés dans l'abside de l'église romane San Parteo²², plusieurs, voire toutes, peuvent appartenir aux deux colonnades. Elles sont en granite gris ou rosé provenant des carrières de l'île d'Elbe ainsi qu'éventuellement de celles des Bouches de Bonifacio (fig. 17)²³. Certaines sont légèrement galbées et elles ne présentent pas toutes des dimensions absolument semblables. Celles que l'on peut reconstituer atteignent 2,92 m de longueur environ pour un diamètre variant de 30 à 38 cm. Certaines sont pourvues de trous de scellement et d'autres non.

Enfin, 35 fragments de chapiteaux de même gabarit, dont un quasiment complet, 11 fragments de corbeilles et 23 de volutes, appartenant à au minimum 10 individus, peuvent également être rattachés à cet ensemble. L'exemplaire complet a une hauteur de 26 cm, un tailloir carré de 43 cm de côté et un lit de pose de 31 cm de diamètre (fig. 18). En marbre blanc, ils sont de style ionique avec abaque en tablette, échine en arc de cercle et volutes

parfaitement circulaires à disques lisses. Ils présentent d'évidentes analogies avec des chapiteaux conservés à Porto, près d'Ostie, et correspondent à une typologie caractéristique des IV^e-V^e siècles²⁴.

En l'absence d'éléments pouvant appartenir à des architraves, on peut légitimement supposer que ces supports verticaux devaient recevoir les retombées d'arcatures, peut-être en briques. La première, à l'ouest, était appuyée sur un pilastre en briques un peu plus large que les bases (75 × 52 cm) qui, contrairement à ce qu'avancait G. Moracchini-Mazel²⁵, appartient



Fig. 17 – Colonnes restaurées après la fouille des années 1960 (D. Istria/CNRS).

²¹ Avella 2013, p. 187.

²² L'église romane San Parteo est située à 500 m à l'ouest de la basilique paléochrétienne *intra muros* (cf. *infra*).

²³ Rien n'indique qu'il s'agit ici de colonnes de remploi. On trouve dans les carrières antiques des Bouches de Bonifacio (carrières de Cavallo, de la Maddalena et de Santa

Reparata à Capo Testa), ces deux types de granite. Des colonnes de même type et de dimensions comparables ont été utilisées dans le baptistère paléochrétien (V^e siècle) de *Cornus* (Cuglieri), sur la côte occidentale de la Sardaigne.

²⁴ Avella 2013, p. 186-187.

²⁵ Moracchini-Mazel 1967b, p. 16.



Fig. 18 – Chapiteau en marbre découvert dans le muret de bouchage de l'entrecolonnement nord de la quatrième travée, fouilles G. Moracchini-Mazel (D. Istria/CNRS).

bien à la phase initiale. On peut aisément le constater au sud où la base du pilastre [PL 251] est liée au mur pignon occidental [MR 237] et placée sous le stylobate de la colonnade [MR 332]. À l'extrémité orientale des deux colonnades, en revanche, il n'existe aucun support visible. On doit donc imaginer que l'arcature était supportée ici sur une imposte placée en hauteur.

2.3.3. Les sols

Deux types de sols ont été identifiés. Dans les sept premières travées et la nef centrale, dans la totalité des collatéraux ainsi que dans l'abside, ils sont constitués d'un béton compact et dur de 10 cm d'épaisseur en moyenne. Ce béton est constitué de gros nodules de chaux (3 à 4 mm) de sable et de graviers alors que la partie supérieure, lissée en surface, est riche en gros fragments de terre cuite (jusqu'à 3,5 cm) donnant à l'ensemble une couleur rosée²⁶. Ces fragments ont été insérés dans le mortier à la manière de *crustae*.

Ce sol est posé sur de fines plaques de chaux ou des sols de propreté en terre compacte

contenant des nodules de chaux dont il a déjà été question (fig. 19).

Les deux dernières travées de la nef centrale ont reçu en revanche des tapis de mosaïque polychrome de part et d'autre du *podium* (cf. *infra*). Ils sont bordés de mosaïques blanches qui occupent uniquement les entrecolonnements des deux dernières travées.



Fig. 19 – Sol en béton de chaux de la nef. On peut voir que le pilier en briques a été posé sur ce sol. Le mur en galet en haut de l'image est celui du palais épiscopal du second Moyen Âge dont la base a été restaurée après les fouilles des années 1960 (D. Istria/CNRS).

²⁶ Selon G. Moracchini-Mazel, celui-ci aurait été précédé par un tapis de mosaïque, mais aucun argument n'est apporté pour justifier cette affirmation (1967b, p. 19).

Les fouilles récentes n'ont, d'ailleurs, révélé aucune trace de ce pavement qui n'a donc très probablement jamais existé.

2.3.4. Le vestibule

Vers l'Ouest, la nef est précédée par un vestibule légèrement plus étroit (15,46 m dans l'œuvre) et d'une profondeur de 6,86 m. Il dispose d'une porte au nord de 2,54 m de large, ouvrant sur l'axe A, et d'une autre au sud dont la largeur exacte ne peut être mesurée en raison de son état de conservation. Ses murs sont construits de la même manière que ceux des nefs, mais sont légèrement moins épais (59 cm). L'angle nord-ouest, le seul conservé en élévation, ainsi que les piédroits des ouvertures, sont construits en briques de remploi. Le sol primitif est simplement en terre.

On ne peut, comme l'a fait G. Moracchini-Mazel, restituer des ouvertures tout le long du grand côté occidental, simplement parce qu'une habitation occupe l'espace situé immédiatement à l'ouest. Cette présence explique aussi le positionnement des deux larges portes sur les petits côtés.

Aucun aménagement particulier pouvant être rattaché à la phase initiale de fonctionnement n'a été identifié dans ce vestibule qui, par conséquent, pouvait ne pas avoir de fonction liturgique. Son rôle devait être simplement d'assurer la transition entre l'extérieur, notamment la voie publique située au nord, et l'intérieur de l'édifice.

2.3.5. Les annexes

L'abside est encadrée par deux annexes qui communiquent avec l'église par l'intermédiaire de quatre portes aménagées dès la construction de celle-ci, deux dans l'abside et une à l'extrémité orientale de chaque collatéral.

Au nord, il s'agit d'une petite pièce (A), que l'on qualifiera par commodité de sacristie, légèrement trapézoïdale, de 2,11/2,39 × 4,23 m, dont les murs sont construits en galets. Elle dispose d'une ouverture au nord, donnant directement accès à la voie. Son mur oriental n'est pas lié mais simplement appuyé sur l'abside. Cette pièce peut donc appartenir à une

phase postérieure bien qu'elle s'intègre parfaitement dans le plan d'ensemble et assure, par l'intermédiaire des portes prévues dès la phase initiale de construction à la fois dans l'abside et à l'extrémité du collatéral nord, une transition logique entre le sanctuaire et l'espace extérieur.

Au sud, la pièce (B), d'environ 5,50 m de côté, est délimitée par l'abside, le mur pignon du collatéral sud, le baptistère ainsi que par deux murs d'époque antérieure au nord et à l'est [MR 224 et 173] englobés respectivement dans les maçonneries de l'abside et du baptistère. Leur présence ainsi que la construction, comme on le verra, probablement simultanée de la basilique et du baptistère, indiquent que cette annexe a été aménagée au moment même de la construction du complexe et non durant une phase successive comme cela a été suggéré²⁷. Il s'agit là d'un espace de circulation clé, permettant les communications entre l'extérieur (à l'est), l'abside, le bas-côté sud (tous deux surélevés), la pièce C et le baptistère.

Enfin, au sud-est, entre le mur gouttereau sud de la basilique et le baptistère, une troisième pièce a été identifiée (C). Les constructeurs ont ici aussi réutilisé à l'ouest un mur d'époque antérieure [MR 229] et construit au sud un nouveau mur [230] qui s'appuie à la fois sur ce dernier et sur le baptistère. L'espace ainsi formé est un rectangle de 6,20 × 5,40 m parallèle à la basilique, pourvu d'un sol de béton ainsi que d'une longue banquette aménagée contre le mur nord²⁸. Trois portes permettaient de communiquer avec le collatéral sud de l'église, le baptistère et la pièce B.

On cherchera à préciser la fonction de ces annexes B et C au moment de l'étude du baptistère.

2.4. Les aménagements liturgiques

2.4.1. Le *presbyterium*

Le *presbyterium* est constitué d'un *podium* surélevé de 55 cm en moyenne par rapport au

²⁷ Moracchini-Mazel 1967b, p. 74 ; Duval 1982, p. 238, note 12.

²⁸ Il n'est pas possible que les deux « bases de colonnes » décrites par G. Moracchini-Mazel appartiennent bien à cette phase comme elle le prétendait car elles ont été re-

trouvées « sous le niveau rose », c'est-à-dire sous le sol de tuileau qui semble bien être contemporain de cette pièce (Moracchini-Mazel 1967b, p. 75). La banquette a complètement disparu et elle n'apparaît jamais dans la documentation graphique.

niveau du sol des vaisseaux avec une légère pente d'est en ouest²⁹. Long de 6,60 m, il est plus large à l'ouest (4,60 m) qu'à l'est (4,40 m)³⁰. Il occupe donc toute la longueur et une partie seulement de la largeur des deux travées orientales de la nef centrale. Des espaces de circulation de 1,49 à 1,59 m, pourvus de tapis de mosaïque, sont ainsi réservés au nord et au sud, entre l'espace surélevé et les colonnades.

Les longs côtés nord et sud du *podium* sont soulignés par un gradin de 25 cm de large situé à 17 cm sous le sol de l'estrade et à environ 40 cm au-dessus du sol de la nef [SL 8224]. Ces deux gradins sont recouverts d'un mortier jaune à la surface irrégulière. À notre connaissance, un tel aménagement ne trouve pas de comparaison. Il ne peut correspondre à une marche compte tenu de sa hauteur trop importante par rapport au sol. On se demande, par conséquent, s'il ne s'agit pas d'une encoche destinée à poser et à maintenir un élément disparu. On pense notamment à une sablière pouvant supporter un chancel en marbre ou même tout simplement en bois³¹. Deux fragments de piliers en marbre décorés pourraient y être associés (cf. *infra*).

Cette plate-forme surélevée, dont aucun élément ne permet de douter qu'elle a bien été construite d'un seul jet³², supportait l'autel dont l'emplacement peut être déterminé précisément grâce aux limites de la mosaïque qui dessinent à 1,20 m de l'extrémité orientale du *podium*, un rectangle de 1,90 × 0,90 m. Huit fragments de marbre, appartenant tous à un même élément dont les dimensions correspondent parfaitement à ce négatif (épaisseur 14 cm), ont été retrouvés à proximité. Il s'agit très probablement du socle d'une table d'autel³³. Des tenons associés à de petits canaux encore

pleins de plomb pouvant servir à la fixation de colonnettes sont visibles sur l'une des faces. Trois d'entre eux, alignés dans le sens de la plus grande longueur, et un quatrième décalé, permettent de restituer deux files parallèles de trois supports verticaux. Quatre petites bases en marbre de 9,5 cm de hauteur, dont le lit d'attente est destiné à recevoir une petite colonne de 12,5 cm de diamètre maximum, ainsi que quatre fûts lisses et un fût cannelé dont les dimensions sont parfaitement compatibles avec ces éléments, pourraient avoir soutenu la table d'autel³⁴ (cf. *infra*). Cependant, aucune de ces bases ne présente sur le lit de pose de trou de fixation susceptible de correspondre à ceux repérés sur le socle.

La communication entre cet espace surélevé et les vaisseaux était assurée par trois volées de marches. Seules les fondations de l'escalier nord, de 2,1 × 0,84 m, étaient encore visibles au moment de la fouille des années 1960 – il a été détruit depuis. On peut légitimement supposer l'existence d'un accès symétrique au sud³⁵. Enfin, la trace d'un escalier axial de 1,05 m de longueur et 0,65 m de largeur a également été retrouvée à l'ouest.

2.4.2. Le *synthronos*

L'intérieur de l'abside est occupé par un mur semi-circulaire [MR 267] (fig. 20). Il est installé dans une tranchée de fondation étroite [TR 14019] d'une quinzaine de centimètres de profondeur qui coupe une strate de remblai [US 14012]. Ce creusement apparaît au même niveau que la tranchée de fondation et la semelle débordante de la grande abside [MR 14001], installée dans la même unité stratigraphique [US 14012] (fig. 21).

²⁹ La hauteur de ce *podium* augmente régulièrement d'ouest en est et passe ainsi de 50 à 60 cm.

³⁰ Moracchini-Mazel (Moracchini-Mazel 1967b) considérait que la forme trapézoïdale du *podium* était destinée à accentuer la perspective afin de théâtraliser l'espace alors que son inclinaison permettait aux fidèles de mieux voir les mosaïques.

³¹ Cette hypothèse avait été suggérée par N. Duval (Duval 1982, p. 238, note 13).

³² N. Duval (Duval 1982) suggérait qu'elle pouvait être construite en deux temps.

³³ G. Moracchini-Mazel imaginait qu'il s'agissait d'une base de statue antique réemployée en raison d'un évidement rectangulaire sur l'une des faces de 77 × 80 cm pour 4 cm de profondeur (Moracchini-Mazel 1967b, p. 31).

³⁴ Références : Mar 847-23, Mar 841-28, 836, Mar 848, Mar 841-34, Mar 110944-841.35, Mar 111775, Mar 111787, Mar 111798-837.

³⁵ La construction au Moyen Âge d'un puissant mur empêche définitivement de vérifier la présence de cet escalier au sud.



Fig. 20 – Le *synthronon* vu depuis le sud-est. Toute la partie supérieure a été restaurée après les fouilles des années 1960. Le gros mur rectiligne en galets qui coupe la structure est celui du palais épiscopal du second Moyen Âge (D. Istria/CNRS).

Ce mur semi-circulaire est construit en galets liés au mortier de chaux (Échantillon BP 4) et couvert au moins sur sa face extérieure d'un enduit blanc décoré de lignes jaunes ou rouges qui ne permettent plus de restituer de motif intelligible³⁶. Très modifié dans un second temps, son épaisseur n'est plus visible aujourd'hui, mais une photographie ancienne publiée par N. Duval³⁷ montre clairement l'ajout postérieur, sur lequel on reviendra, équivalent à environ 1/5^{ème} de son épaisseur totale. On peut donc restituer un mur d'environ 90 à 95 cm d'épaisseur. Ses extrémités occidentales, se situant un peu en deçà de la corde de l'abside, sont réunies par un mur rectiligne nord-sud partiellement engagé sous le *podium*³⁸. Sa surface paraît terminée avec soin, ce qui laisse penser qu'il formait une marche de moins de 38 cm de hauteur et probablement de 28 cm, permettant d'accéder depuis l'est sur cette plate-forme³⁹. Il faut en déduire que cette dernière était légèrement plus haute que le sol situé au centre de ce mur semi-circulaire. Un accès semble avoir été réservé entre cette structure et l'extrémité orientale du *podium*, au moins au nord où elle paraît partiellement conservée immédiatement à l'est de l'escalier, mais très probablement également au sud.

L'idée d'un banc presbytéral suggéré dans un premier temps⁴⁰ a été rejetée au profit tout d'abord d'une abside tardive de dimension réduite, puis d'un aménagement de type reliquaire d'époque carolingienne⁴¹. Cependant, la relation stratigraphique avec le *podium* qui, comme on l'a vu, le couvre partiellement, indique bien que ce mur est contemporain de la construction de la première basilique. Par conséquent, l'hypothèse qui doit être retenue est celle d'un *synthronon*, peut-être pourvu d'un dossier, voire d'un repose pieds compte tenu de son épaisseur importante.

La construction de ce banc presbytéral détermine un couloir semi-annulaire dans l'abside, d'environ 10 m de longueur, large de 2,10 m au centre et de 1,65 à 1,80 m au niveau des portes latérales.

2.4.3. La *solea* ou couloir axial

L'espace situé immédiatement à l'ouest du *podium* correspondant aux cinquième, sixième et septième travées, est occupé par un couloir axial long de plus de 7,50 m et large de 1,40 à l'est et de 1,55 m à l'ouest, reliant le centre du *quadratum populi* et le *presbyterium*. Il est formé de deux murets [MR 8028 et 8033], épais

³⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 20.

³⁷ Duval 1982, fig. 4.

³⁸ Cette relation stratigraphique indique clairement que ce mur ne peut en aucun cas être postérieur au *podium*, comme on l'a pensé dans un premier temps alors qu'il était interprété comme l'abside d'une église réduite à nef unique.

³⁹ Il faut soustraire à cette hauteur de 38 cm l'épais-

seur d'un probable sol de tuileau, aujourd'hui complètement disparu ou masqué par le mur 8223 installé durant une seconde phase. Si, comme dans le reste de la basilique ce sol atteignait ici environ 10 cm d'épaisseur, la hauteur de la marche serait donc de 28 cm.

⁴⁰ Moracchini-Mazel 1967b, p. 20; Duval 1995.

⁴¹ Pergola 2004.

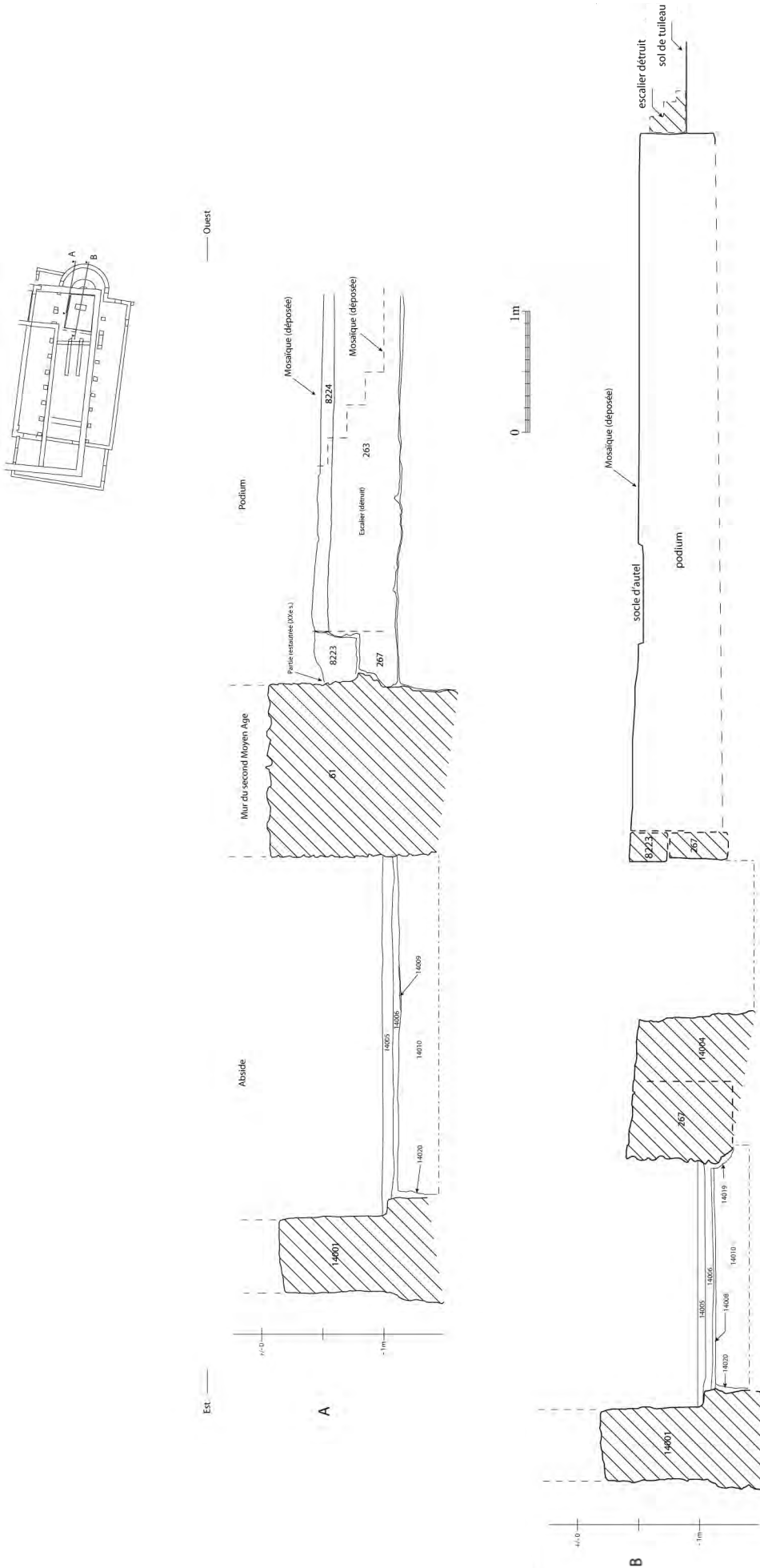


Fig. 21 – Sections du *presbyterium* (DAO D. Istria/CNRS).

de 65 à 70 cm, conservés en élévation sur seulement une ou deux assises ($\approx$ 20 cm) et construits en galets, moellons et fragments de briques ou de tuiles liés à la terre. Les parois verticales sont couvertes d'un enduit de chaux blanc contre lequel vient s'appuyer le sol de béton de la nef, ce qui indique que cet aménagement appartient bien à la première phase de la basilique⁴². Des passages d'environ 70 cm de large ont été réservés aussi bien au nord qu'au sud à l'extrémité orientale du couloir. Bien que cette configuration soit assez originale, on trouve par ailleurs des exemples de passages semblables dès la seconde moitié IV^e ou la première moitié V^e siècle dans la basilique dédiée aux saints Cassien et Hippolyte à Riva del Garda en Lombardie⁴³, dans la basilique *intra-muros* de Porto, près de Rome⁴⁴, ainsi qu'à Albenga durant une phase un peu plus tardive⁴⁵.

Cet aménagement a été interprété comme une *schola cantorum* par G. Moracchini-Mazel⁴⁶, mais l'on doit se ranger du côté de N. Duval qui y voit un couloir⁴⁷.

2.5. Les mosaïques

Les mosaïques ont, dès leur découverte, été étudiées par G. Moracchini-Mazel qui les a signalées d'abord dans de courts articles puis intégralement publiées avec les fouilles du groupe épiscopal dans le cadre de son ouvrage sur les monuments paléochrétiens de la Corse⁴⁸. Suivront deux colloques en 1980 lors desquels Ph. Pergola remettra en cause les datations et les interprétations proposées par G. Moracchini-Mazel⁴⁹. Suite à ces deux

colloques, à la demande de l'auteur des fouilles, un complément à l'étude de ces mosaïques sera proposé par H. Lavagne en 1981 dans un article paru dans les *Cahiers Corsica*⁵⁰. H. Lavagne reconnaît le travail de fond effectué par G. Moracchini-Mazel, notamment concernant l'analyse des scènes figurées, et propose de se concentrer sur une étude stylistique des motifs géométriques. N. Duval en donnera ensuite un commentaire dans le *Bulletin monumental* de 1982⁵¹.

2.5.1. Description des mosaïques

Trois tapis de mosaïques décorent la partie orientale de la nef de la basilique (fig. 22)⁵². Le premier recouvre l'espace du *podium*, de forme légèrement trapézoïdale et surélevé de 55 cm environ par rapport au niveau du sol de la nef, qui occupe les deux travées orientales de la nef principale. Ce *podium*, long de 6,60 m est plus large à l'ouest (4,60 m) qu'à l'est (4,40 m). Il est entièrement recouvert d'une mosaïque, mises à part deux bandes situées le long des côtés sud et nord, larges de 25 cm et plus basses de 17 cm par rapport à la surface du *podium*. Deux tapis de mosaïques sont également disposés le long du *podium*, du côté nord et du côté sud.

L'ensemble des pavements a été déposé et restauré en 2002 par l'atelier de Loupian. Les sept panneaux se trouvent à présent dans le dépôt du site de Mariana. Le décor du *podium* est réparti sur trois panneaux et chacun des décors latéraux sur deux plaques. Les panneaux ont été conçus pour s'assembler bord à bord et se verrouiller entre eux⁵³.

⁴² N. Duval proposait de rattacher cet aménagement à la seconde phase de la basilique, en raison sans doute de la chronologie tardive habituellement attribuée aux *solea* dans le bassin occidental de la Méditerranée (Duval 1982). On sait aujourd'hui que ces aménagements liturgiques apparaissent beaucoup plus tôt comme l'a démontré C. Bonnet à Genève (Bonnet – Peillex 2012). Une *solea* du V^e siècle a également été découverte sur le site Sant'Appianu de Sagone, en Corse.

⁴³ Bassi 2011.

⁴⁴ Borrello *et al.* 2002.

⁴⁵ Paoli Maineri 2007.

⁴⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 20.

⁴⁷ Duval 1982; Duval 1995.

⁴⁸ Moracchini-Mazel 1962; Moracchini-Mazel 1965; Moracchini-Mazel 1967b.

⁴⁹ Pergola 1984a; Pergola 1984b.

⁵⁰ Lavagne 1981.

⁵¹ Duval 1982; Duval 1995, p. 52-55.

⁵² Une description très complète des pavements est publiée dans Moracchini-Mazel 1967b. Nous nous contentons ici d'en reprendre les éléments essentiels et d'actualiser la description en nous tenant au vocabulaire en vigueur aujourd'hui (Balmelle *et al.* 1985; Balmelle *et al.* 2002).

⁵³ Cf. le rapport d'intervention inédit du 16 au 20 juin 2014 de l'Atelier de restauration de mosaïques de Saint-Romain-en-Gal. Nous tenons à remercier ici Evelynne Chantreaux et Christophe Laporte pour leur précieuse collaboration et de nous avoir mis à disposition l'ensemble de la documentation de l'Atelier de Saint-Romain-en-Gal concernant les mosaïques de Mariana.

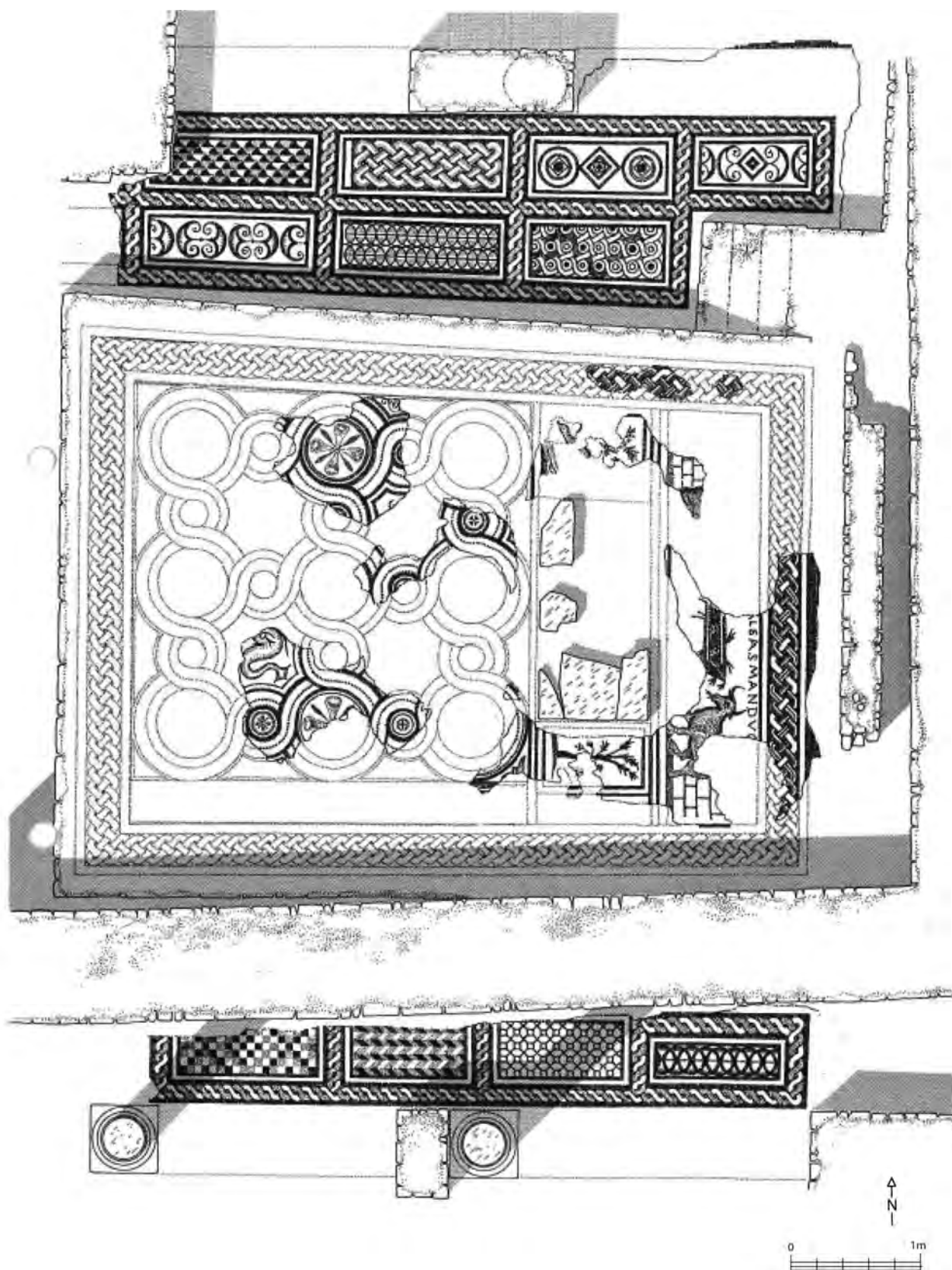


Fig. 22 – Relevé d'ensemble de la mosaïque (dessin R. Prudhomme).

Tesselles: noir, bleu pâle (marbre bleuté très pâle), rose (marbre rosé), blanc (marbre), vert, jaune, brun, gris (pierres indéterminées, schistes?), rouge (terre cuite). En moyenne, 1 à 1,5 cm de côté⁵⁴.

Lit de pose: bain de pose de chaux blanche (env. 0,5 - 1 cm), *nucleus* (env. 6 - 8 cm) constitué d'un béton gris à nodules de chaux avec petits graviers et quelques éclats de terre cuite architecturale.

2.5.2. Mosaïque du *podium* (fig. 23)

Bande de raccord noire

Bordure: bande blanche, tresse à quatre brins sur fond noir (blanc-rouge, blanc, blanc-rouge, blanc-noir), filet double blanc.

À l'est, une première bande, bordée par un filet rouge et un filet noir, est occupée par une scène figurée (3,20 × 0,90 cm) accompagnée d'une inscription dont il ne reste que quelques lettres (... *ALEAS MANDUC...*), illustrant le motif chrétien de la « Paix des animaux ». Un lion (à gauche), mal conservé, et un bœuf (à droite) mangent à la même mangeoire. Aux deux extrémités du panneau apparaît l'appareil isodome d'un mur. L'image et l'inscription sont lisibles depuis l'ouest⁵⁵.

Suit, à l'ouest de la scène figurée, un deuxième espace allongé au centre duquel prend place le socle de l'autel (1,90 × 0,90 cm). De part et d'autre, deux petits tableaux très endommagés présentent peut-être une poule qui picore au nord (0,80 × 0,55 cm) et un cep de vigne au sud (0,80 × 0,40 cm)⁵⁶.

Une mince bande de raccord, dont il ne reste que quelques cubes, a été ajoutée au côté sud du tapis de manière à rattraper la différence de largeur des côtés est et ouest.

Tapis principal (3,50 × 4 / 4,20 m) (fig. 24).

Bordure: filet double noir.

Composition en lacs de neuf grands cercles et douze petits œillets, déterminant quatre octo-

gones irréguliers concaves au centre du tapis et aux lignes de chute du canevas, huit polygones à trois côtés curvilignes. L'ensemble est traité en câbles polychromes noir, blanc, rouge.

Seul le décor, identique, de deux grands cercles est conservé (presque entièrement au nord et partiellement au sud):

Fleuron à quatre feuilles cordiformes alternant avec quatre minces pétales fuselés autour d'un bouton central (rose, rouge, noir).

Un des œillets au sud (placé directement à l'ouest du grand cercle conservé) montre un fleuron similaire à celui des grands cercles, mais très réduit. Un autre œillet (placé directement au nord de même grand cercle conservé), présentait à la découverte un petit fleuron à quatre pétales cordiformes. Au printemps suivant, le décor de cet œillet avait disparu⁵⁷.

Deux autres œillets, à l'est des grands cercles conservés, portent des fleurettes polychromes.

Seul un dauphin se retournant sur lui-même est encore visible dans l'un des octogones curvilignes. D'après G. Moracchini-Mazel⁵⁸, les autres octogones curvilignes présentaient peut-être aussi un décor de dauphins.

Une symétrie des motifs, de part et d'autre de l'autel, était peut-être respectée, comme le souligne H. Lavagne⁵⁹.

2.5.3. Mosaïques de part et d'autre du *podium*

Tesselles: noir, bleu pâle, rouge, blanc. En moyenne, 1,5 cm de côté⁶⁰.

2.5.3.1. Mosaïque au nord du *podium* (fig. 25)

Bordure constituée d'une bande noire (min. 8 cm), entre les colonnes des deux premières travées prend place une large bande blanche (env. 48 cm).

Suit un quadrillage en tresses à deux brins (blanc et bleu pâle) sur fond noir, à sept cases rectangulaires au minimum (motif 137 b). Quatre cases rectangulaires au nord et trois cases rectangulaires au sud⁶¹, toutes bordées

⁵⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 24, 26 et 32; Lavagne 1981, note 2.

⁵⁵ Pour une description détaillée des motifs et une première analyse de la mosaïque du *podium*, voir Moracchini-Mazel 1967b, p. 24-30. Cette analyse a ensuite été complétée, pour la « Paix des animaux », par Henri Lavagne (Lavagne 1981, p. 12).

⁵⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 26, 29-30.

⁵⁷ Moracchini-Mazel 1967b, p. 24.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ Lavagne 1981, p. 2.

⁶⁰ Moracchini-Mazel 1967b, p. 32.

⁶¹ À l'est de cette ligne, l'espace qui pourrait être décoré d'une quatrième case en mosaïque, est occupé par l'escalier permettant de monter sur le *podium*.



Fig. 23 – Détail de la mosaïque du podium – le bœuf et la mangeoire sont bien visibles sur la droite. En revanche, seule une partie de la patte arrière du lion est conservée à gauche. Inscription dans la partie haute – [...]JALEAS MANDUC [...] (P. Neri/CTC).



Fig. 24 – Détail de la mosaïque du podium – restes du tapis situé à l'ouest de l'autel (P. Neri/CTC).

d'un filet double blanc, d'un filet simple rouge et d'un filet simple noir. D'après les photographies prises *in situ*, le décor se poursuivait cependant à l'ouest, recouvert ensuite par le mortier rose⁶². Deux autres cases, dont on ignore la forme et le décor, prolongeaient le pavement à cet endroit. Selon la numérotation de G. Moracchini-Mazel :

- Case 1 (0,92 × 0,34 m)⁶³ :
Ligne de pelves dressées affrontées rouges et bleu pâle, ornementées d'un pétale de fleurettes rouge, de part et d'autre d'un carré sur la pointe chargé de carrés alternativement blanc, rouge, noir, blanc (motif 59 a).
- Case 2 (1,09 × 0,35-0,44 m) :
Ligne de cercles et de carrés sur la pointe tangents, au trait. Les cercles chargés d'un carré sur la pointe inscrit dans un cercle rouge et noir. Le carré sur la pointe chargé d'un cercle inscrit dans un carré sur la pointe rouge et noir.
- Case 3 (1,26 × 0,43-0,45 m) :
Natte (blanc et bleu pâle sur fond noir). Complément d'une bande de 3-4 lignes de tesselles blanches à l'ouest.

- Case 4 (1,23 × 0,40-0,42 m) :
Composition losangée d'écailles adjacentes en opposition de quatre couleurs faisant apparaître des lignes d'écailles de quatre couleurs (noir et blanc, bleu pâle et rouge) (motif 217 e).
- Case 5 (1,09 × 0,35-0,44 m) :
Quadrillage de bandes sinusoïdales opposées, contiguës, en lacis, déterminant des cercles. Au nord et à l'ouest, les bandes sont interrompues au milieu des cercles.
- Case 6 (1,26 × 0,43-0,45 m) :
Double ligne de cercles sécants noirs et tangents déterminant des fuseaux, avec filets médians rouges (motif 44 e var.).
- Case 7 (1,23 × 0,40-0,42 m) :
Ligne de pelves dressées affrontées de part et d'autre d'un quatre-tesselles rouges (motif 59 a var.).

2.5.3.2. Mosaïque au sud du *podium* (fig. 26)

Quadrillage en tresses à deux brins (blanc et bleu pâle) sur fond noir, vraisemblablement à sept cases rectangulaires au minimum, à l'origine, comme sur le côté nord du *podium*⁶⁴.



Fig. 25 – Mosaïque située au nord du podium (P. Neri/CTC).

⁶² Moracchini-Mazel 1967b, p. 35.

⁶³ Les dimensions sont reprises du travail de G. Moracchini-Mazel (Moracchini-Mazel 1967b). La forme trapézoïdale du *podium* provoque une légère déformation des cases dans la largeur.

⁶⁴ De ce côté également, le décor semblait se poursuivre à l'ouest et aurait été recouvert (après arrachement?) par du mortier rose (Moracchini-Mazel 1967b, p. 35). Voir *supra* nos remarques à ce sujet.



Fig. 26 – Mosaïque située au sud du podium (P. Neri/CTC).

Seules quatre cases rectangulaires au sud sont conservées. Elles sont toutes bordées d'un filet double blanc, d'un filet simple rouge et d'un filet simple noir. Les quatre cases au nord ont été détruites lors de l'établissement du palais épiscopal médiéval. Selon la numérotation de G. Moracchini-Mazel :

- Case 8 (0,95 × 0,31-0,34 m) :
Ligne de cercles sécants noirs et tangents déterminant des fuseaux, avec filet médian rouge (motif 44 e var.).
- Case 9 (1,05 × 0,47-0,48 m) :
Composition orthogonale d'octogones irréguliers sécants et adjacents par les grands côtés, déterminant des carrés et des hexagones oblongs (motif 169 c).
- Case 10 (1,10 × 0,70 m) :
Composition de lignes de parallélogrammes adjacents, en opposition de trois couleurs, faisant apparaître des chevrons bipartites avec effet de relief (motif 203 f).
- Case 11 (1,28 × 0,70 m) :
Composition orthogonale de petits carrés adjacents, à quatre couleurs, créant un effet de quadrillage de lignes de carrés sur la pointe tangents (motif 133 b).

2.5.3.3. Analyse stylistique

La composition en lacis de grands cercles et d'œillettes est répandue entre le IV^e et le VI^e siècle, et plus particulièrement dès la fin

du IV^e siècle en milieu chrétien⁶⁵. H. Lavagne rappelle l'étude de D. Levi qui montre qu'une étape décisive dans la formation de cette trame est le moment où le grand cercle prend une place nettement plus importante que l'œillet. Il fixe cette période à la fin du IV^e siècle, période à partir de laquelle le schéma va connaître son plus grand développement. H. Lavagne propose, suite au travail de recensement du motif qu'il a effectué, de rapprocher la trame de Mariana des exemples d'Italie du Nord, notamment de ceux connus dans la région de Ravenne⁶⁶. N. Duval estime quant à lui que la composition est trop répandue dans toutes les régions de l'Empire pour pouvoir se prononcer sur une influence italienne. Il souligne le fait que les pavements tardifs de la Gaule du Sud et en particulier de la Provence-Côte d'Azur sont encore mal connus, en dehors des mosaïques de Loupian, datées par H. Lavagne de la fin du IV^e siècle⁶⁷. L'une d'elles présente d'ailleurs une composition en lacis de grands cercles et œillettes, proche stylistiquement de celle de Mariana⁶⁸. H. Lavagne met également en lumière un atelier de mosaïques tardives en Provence qui produit des œuvres de grande qualité à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle⁶⁹. Un premier exemple est fourni par un groupe de mosaïques de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme)⁷⁰ et un second qui comprend une mosaïque de Saint-Jean d'Olonne⁷¹, mise au jour sous la nef de la chapelle du château, toutes datées de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle.

⁶⁵ Lavagne 1981, p. 2 ; Lavagne 2000, n° 698, p. 190-191.

⁶⁶ Lavagne 1981, p. 2-8.

⁶⁷ Duval 1982, p. 236.

⁶⁸ Lavagne 1981, p. 4, fig. 2.

⁶⁹ Lavagne 1978 ; Lavagne 2000, p. 186-187.

⁷⁰ Lavagne 1978, p. 143-157.

⁷¹ Lavagne 1978, p. 157-160 ; Lavagne 2000, n° 695, p. 185-187.

La mosaïque de la basilique de Mariana, et en particulier les décors situés de part et d'autre du *podium*, se rapproche stylistiquement de plusieurs autres pavements découverts en Gaule. Il s'agit en particulier des mosaïques de Genève, datée aujourd'hui archéologiquement de la fin du IV^e ou du début du V^e siècle⁷², et de Migennes (troisième quart du V^e siècle)⁷³. Si ces derniers se caractérisent par un tapis à décor multiple délimité par une tresse à deux brins polychromes, celui de Genève présente, comme à Mariana, des motifs de nattes, d'octogones sécants, d'écailles et surtout le motif des cercles en nœuds d'entrelacs aux boucles serrées⁷⁴. Des compositions d'écailles, de cercles sécants et d'octogones sécants se retrouvent également à Migennes⁷⁵. Un grand nombre de motifs des mosaïques de Mariana apparaissent aussi sur les pavements des églises A et B de la Piazza Duomo de Vérone (église A: deuxième moitié du IV^e siècle; église B: milieu V^e siècle)⁷⁶, en particulier la composition en lacis de grands cercles et d'œilletons dans l'église A, dont les cercles notamment sont ornés de fleurons polychromes, ainsi que plusieurs tapis à décor multiple délimités par des tresses à deux, trois ou à quatre brins polychromes dans l'église B, dans lesquels apparaissent des motifs de nattes, d'octogones sécants, des cercles sécants ou encore des compositions de peltes.

2.5.3.4. Analyse iconographique

Le pourtour du *podium*, souligné par une bordure, enferme en un ensemble unitaire une organisation tripartite formée d'une composition de lacis, de deux tapis figurés qui encadrent l'autel et d'un troisième panneau historié, longeant ces derniers. Leur état de préservation ne permet pas d'en extraire une interprétation certaine et complète. Cependant nous tenterons en partant des premières hypothèses de G. Moracchini-Mazel, de mettre en lumière les possibles articulations de sens qui président à

cet ensemble et leurs liens avec le programme décoratif du baptistère. En d'autres termes nous chercherons à vérifier s'ils pouvaient acquérir une valeur signifiante selon la place qu'ils occupent dans le complexe épiscopal.

Pour ouvrir la discussion nous commencerons par l'examen du panneau le plus révélateur, celui, historié qui décore le *podium* de la basilique. Ce tapis figuré situé à l'arrière de l'autel dans le *presbyterium* de la basilique est lacunaire. Néanmoins, les fragments d'un bovidé penché vers un élément quadrangulaire d'où s'échappent des brindilles que l'on distingue aussi dans la gueule de l'animal, les vestiges d'un autre lui faisant face et dont on reconnaît à peine l'arrière train, les bribes de murs situés de part et d'autre de la scène, et notamment quelques éléments d'une inscription dont il ne subsiste que deux mots tronqués, permettent de l'identifier. C'est en effet la restitution de cette dernière qui fut déterminante pour reconnaître sans ambiguïté la scène représentée.

En se fondant sur la longueur du tapis et l'espacement des lettres, G. Moracchini-Mazel restitue *Leo et bos simul paleas manducabunt*: le lion comme le bœuf mangeront la paille ensemble. Plus précisément, elle note que l'emploi du mot *MANDUCARE* au lieu de *COMEDERE* par le mosaïste attesterait qu'il aurait repris une traduction ancienne de la bible ou un commentaire de saint Ambroise des versets d'Isaïe, chapitres XI et LXV de l'Ancien Testament, dépeignant la paix des animaux, dont un extrait, celui du bœuf et du lion mangeant paisiblement ensemble de la paille, a été choisi pour évoquer ce thème. Thème que l'on désigne aussi par royaume messianique de la paix, royaume paisible, Âge d'or ou paradis⁷⁷.

Si plusieurs imageries paradisiaques, notamment en Orient, sont classées comme dérivant de la vision du prophète, à ce jour seules cinq occurrences de l'interprétation picturale du royaume messianique de la paix, accompagnée d'une citation d'Isaïe qui l'identifie, ont été

⁷² Bonnet – Peillex 2012, p. 66. Un dépôt de monnaies dans les fondations de la cathédrale sud, constitués notamment de petits bronzes des règnes de Valens et de Valentinien, situe la construction de ces aménagements vers 400.

⁷³ Bassier *et al.* 1981, p. 143.

⁷⁴ Delbarre-Bäertschi 2014, n° 50.5 I, p. 244-246; Bonnet – Peillex 2012, p. 63-70, fig. 26-32, p. 93-99, fig. 46.

⁷⁵ Bassier *et al.* 1981. Concernant le motif d'octogones sécants, voir aussi Lavagne 2000, Grenoble n° 487-488, p. 54-57.

⁷⁶ Rinaldi 2005, p. 142-163.

⁷⁷ Grover 2012, p. 455: Messianic Age, Peaceful Kingdom, Golden Age.

retrouvées dans des églises paléochrétiennes. Quatre sont en Orient, en Turquie à Karlık, Korikos et Anemurium, et en Jordanie à Ma'In et une seule se trouve en Occident, celle de Mariana qui reste jusqu'à présent un *unicum* dans cette partie de l'Empire⁷⁸. Les inscriptions sont plus ou moins fidèles aux versets d'Isaïe et s'organisent de sorte à s'adapter à la scène qu'elles accompagnent.

La représentation en mosaïque de l'Âge messianique a été interprétée de manière différente par les spécialistes : certains, en se fondant sur l'emplacement des pavements, l'ont associée à l'Eucharistie comme A. Grabar⁷⁹, ou au baptême comme S. Campbell⁸⁰, alors que d'autres ont plutôt considéré que la composition de l'image prime sur son emplacement⁸¹.

M. Gough⁸², à propos de la mosaïque de Karlık, l'a attribuée au contexte religieux qui avait cours dans cette région, en particulier à un désir de paix et de réconciliation entre nestoriens et monophysites. Cette dernière interprétation concerne une controverse spécifique et circonscrite à la partie orientale de l'Empire. Hypothèse séduisante mais pas tout à fait convaincante comme le souligne Campbell en raison de l'impossibilité de lier directement ces pavements, leur iconographie et leur datation, à ces doctrines christologiques et leurs débats. De manière analogue, voir dans la mosaïque de Mariana une allégorie de la paix retrouvée en Corse par les évêques africains expulsés par les vandales⁸³, serait simplificateur et même erroné en raison de la datation archéologique de la basilique qui ne coïncide pas avec cet événement (*cf. infra*). Enfin, un récent article de R. Grover⁸⁴ consacré à l'imagerie du lion et du bœuf/zebu affrontés dans les

mosaïques de Jordanie, propose une dernière interprétation, celle de voir dans ce motif une invitation à considérer que l'ère messianique a déjà commencé et qu'elle était à l'œuvre sur terre par l'intermédiaire de l'Église. Conception qui serait propre à l'Orient et dont le tournant aurait eu lieu à partir de Constantin⁸⁵.

Ce débat montre, d'une part, que l'imagerie de l'Âge messianique ou de la paix des animaux est devenue iconique dans la mesure où elle illustre un texte biblique précis dont elle conserve le caractère narratif, même quand elle ne retient de celui-ci que l'élément le plus signifiant, et d'autre part, que selon son contexte – chronologique, spatial et ornemental – elle convoque plusieurs niveaux de lecture ouvrant sur un faisceau d'éventualités.

2.5.3.5. Le contexte spatial et ornemental

À Mariana, l'emplacement du tapis figuré à proximité de l'autel est significatif pour illustrer l'Âge messianique⁸⁶. Selon A. Grabar « pour les chrétiens, la paix finale qu'on évoque, en se servant d'une vieille formule biblique, le paradis qu'elle imagine, sont inséparables de l'autel eucharistique »⁸⁷. Ce qui conduit G. Moracchini-Mazel à se demander si cette filiation thématique ne se manifesterait pas aussi par la représentation de la mangeoire dont la forme rappellerait un autel tabulaire, le mot *manducare* contribuant à évoquer le sacrifice qui se tenait à cet endroit ; il est en effet clairement illustré par la posture du bœuf représenté ruminant, la gueule remplie de paille.

Le tapis est par ailleurs placé devant l'abside et le *synthronos* à proximité desquels se trouve le baptistère⁸⁸.

⁷⁸ Moracchini-Mazel 1967b, p. 24-27 ; Campbell 1995, p. 125.

⁷⁹ Grabar 1960, p. 68.

⁸⁰ Campbell 1995, p. 129-134.

⁸¹ Par exemple Grover 2012, p. 474.

⁸² Gough 1974, p. 419.

⁸³ Pergola 1984a.

⁸⁴ Grover 2012, p. 455-493.

⁸⁵ Grover 2012, p. 479 : « The West maintained a more literal interpretation of the Millenium as being a futur event. In the East however, the Millennium began to be interpreted as allegorical, referring to the established kingdom of God on earth as found in the church and, in a sense, in the new Christian Empire ».

⁸⁶ À l'instar de celui d'Anemurium et de Korikos.

⁸⁷ Grabar 1960, p. 68.

⁸⁸ Campbell 1995, p. 132, c'est le cas aussi à Anemurium où le baptistère a été identifié dans l'annexe Nord. À Ma'In, de Vaux fait l'hypothèse que l'annexe Nord où se trouve la mosaïque qui représente la prophétie d'Isaïe serait le baptistère de l'église, en se fondant sur l'emploi du chapitre XI d'Isaïe par les Pères de l'Église pour expliquer les « effets de l'infusion du Saint-Esprit dans l'âme au moment du baptême et de la confirmation » : « Un rameau sortira de la souche de Jessé, père de David, un rejeton jaillira de ses racines, sur lui reposera l'esprit du seigneur, esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du seigneur ».

Cette disposition spatiale serait le reflet des rites liturgiques les plus anciens où le baptême, au cours duquel étaient invoqués les dons du Saint Esprit, était suivi par l'admission du candidat au sein de son Église à travers sa participation à l'eucharistie. Pour Campbell cela témoigne du lien entre l'âge messianique et le baptême qui est non seulement corroboré par la prophétie d'Isaïe mais aussi par les rites tels qu'ils sont décrits par Ambroise de Milan, Théodore Mopsueste ou Augustin d'Hippone qui envisagent les sept dons comme l'accomplissement du baptême et l'anticipation du paradis⁸⁹.

Vers la fin du IV^e siècle, les pasteurs comme Ambroise de Milan se demandaient comment communiquer les grands mystères, ceux de l'eucharistie et du baptême, aux nouveaux initiés. De même, en Orient et en Asie Mineure, Cyrille, Jean Chrysostome et Théodore ont consacré leurs catéchèses à cette question. Leurs sermons furent rédigés pour expliquer les rudiments de la liturgie pendant une période assez courte entre 350 et 390 qui correspond à l'évolution des pratiques du baptême. Au IV^e siècle la plupart des conversions se faisaient parmi les adultes alors qu'au V^e siècle les baptêmes d'enfants vont devenir plus courants⁹⁰.

Cette brève période correspond à la fourchette chronologique établie récemment pour dater la basilique.

De part et d'autre de l'autel, deux panneaux, l'un très abîmé représenterait une poule picorant, peut-être accompagnée de poussins selon l'hypothèse de G. Moracchini-Mazel, l'autre un arbre, peut être un cep de vigne.

A. Grabar, comme G. Moracchini-Mazel, interprète la scène de la poule comme le symbole de l'Église protectrice de ses fidèles. Dans Mathieu 23, 37 Jésus se compare à une mère-poule : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule

rassemble ses poussins sous ses ailes..., et vous n'avez pas voulu ». Ces versets ont fait l'objet d'une exégèse par deux Pères importants de l'église d'Occident, Hilaire de Poitiers et notamment Augustin d'Hippone dans ses *Enarrationes in Psalmos*, qui met en parallèle l'attitude maternelle de la poule et la kénose du Christ⁹¹. Ces témoignages attesteraient que l'imagerie de la poule, pour signifier Jésus, avait cours aux IV^e et V^e siècles et l'on comprend mieux le poids visuel qui lui a été conféré : son emplacement à proximité de l'autel eucharistique souligne qu'elle est l'image du Verbe incarné et crucifié⁹². De même, la représentation du cep de vigne disposée symétriquement de l'autre côté de l'autel, devait contenir une valeur symbolique tout aussi significative et homologue.

Dans son ouvrage de référence sur l'imagerie du christianisme antique, J. Danielou, retrace la généalogie iconologique de l'arbre de vie et de la vigne qui renvoient l'un et l'autre à la figure du Christ. Il conclut que sa représentation en arbre de vie ou en cep de vigne, sur lequel se développent les rameaux ou les sarments, « montre dans l'Église l'intimité du Christ et de ses membres »⁹³. On observe d'après le dessin de Prudhomme⁹⁴ et celui de la publication de G. Moracchini-Mazel que seules les deux branches les plus basses portent une grappe. On peut se demander si cette ambiguïté iconographique témoignerait de la condensation de ces deux thèmes. La proximité de cette image avec l'autel qui souligne son lien avec le thème de l'eucharistie trouve son écho dans l'homélie d'Astérios le sophiste « La vigne divine et antérieure aux siècles a poussé hors du sépulcre et a porté comme fruits les nouveaux baptisés comme des grappes de raisins sur l'autel. La vigne a été vendangée et l'autel, comme un pressoir, a été rempli de grappes. Vignerons, vendangeurs, cueilleurs, cigales chantantes, nous ont montré aujourd'hui encore dans toute sa beauté le Paradis de l'Église (...) »⁹⁵. Elle atteste aussi du glissement qui s'opère entre la

⁸⁹ Campbell 1995, p. 130.

⁹⁰ Frank 2009, p. 765-777.

⁹¹ Borresen 1982, p. 207-211 ; Verwilghen 1985, p. 254 : « (...) en s'appuyant sur l'image de la poule abritant ses poussins, Augustin évoque cette charité du Christ qui était *in forma dei* et s'est affaibli *in forma servi* ».

⁹² Borresen 1982, p. 210.

⁹³ Danielou 1961, p. 33-47.

⁹⁴ Lavagne 1981, fig. 1.

⁹⁵ Asterios, Hom. XIV ; Danielou 1961, p. 46.

figure du Christ et celle de l'Église et les entrelacements de sens qui sont à l'œuvre. De fait, cette représentation pourrait fonctionner de manière métonymique avec l'arbre signifiant la plantation, métaphore de l'Église ; une thématique qui se rattacherait à la catéchèse baptismale judéo-chrétienne et qui évoquerait aussi le paradis dont les arbres seraient assimilés aux chrétiens plantés par le baptême⁹⁶.

La poule et l'arbre situés de part et d'autre de l'autel et à proximité de la représentation de l'Âge messianique, exprimeraient ainsi la figure du Christ : Verbe incarné et crucifié et arbre de vie ou vigne qui se déploie au sein de l'église-paradis⁹⁷.

Si le thème du baptême est sous-jacent dans les trois tapis qui enserrant l'autel, il transparaît aussi dans la composition géométrique en lacis, dont les entrelacements animés de dauphins et de fleurons, se déploient en un réseau linéaire régulier. L'ensemble suggère une impression de mouvement. À cette dynamique qui semble sans cesse se renouveler s'associe celle de la floraison signifiée par les fleurons et celle des dauphins bondissants. L'animation suggérée par cette composition évoque l'eau vive qui communique la vie et la présence des poissons le confirme et désignent les chrétiens vivifiés par le baptême. Des octogones concaves n'ont survécu qu'un seul dauphin représenté en mouvement donnant l'impression à la fois d'émerger et de replonger. Ces poissons figurés dans le chœur de l'église, sur son *podium*, et insérés dans un ensemble ornemental marqué par une thématique, comme on l'a vu, en lien avec celle du baptême, font écho à ceux du baptistère. Notamment ceux qui jaillissent des divinités fluviales représentées aux angles de la composition. Celle-ci présente en son centre la cuve baptismale, un octo-

gone irrégulier à quatre côtés concaves sur les médianes, inscrit dans un carré encadré d'une bordure en sparterie. De même, G. Moracchini-Mazel observe que les octogones concaves de la composition en lacis rappellent la forme octogonale du baptistère suivant ainsi les préceptes de saint Ambroise. Dans un poème célébrant le baptistère de Milan, l'évêque fait de l'octogone un préalable à son édification « la fontaine, pour être digne de son rôle, doit être octogonale. C'est sur le nombre huit que doit être bâtie l'église où se donne le saint baptême, où le peuple retrouve le salut »⁹⁸.

2.6. Les éléments sculptés

2.6.1. Les plaques ajourées

En 1962, vingt-six fragments de plaques ajourées ont été mis au jour en plusieurs lieux du site par G. Moracchini-Mazel (fig. 27). Une partie d'entre eux a été retrouvée au fond du puits à l'est de la basilique et les autres ont été découverts aux alentours du complexe : dans une zone située à l'est ou au sud-ouest sous le niveau dit des thermes, à l'ouest sous un béton rose ou encore derrière l'abside de la basilique, au niveau du sol⁹⁹. Le recollage entre deux fragments issus de deux endroits distincts – le premier Mar111206 découvert à l'est du baptistère et l'autre au fond du puits Mar111128 – montre que leur lieu de trouvaille sur le site n'est pas significatif.

2.6.1.1. Les matériaux

Certains fragments, cinq au moins, pourraient être en marbre alors que les autres, sur la base du seul examen visuel, sont taillés dans un autre matériau, un calcschiste de couleur verte semblable aux riches locales.

⁹⁶ Danielou 1961, p. 39 : Pour Saint Cyprien « L'Église, à la manière du Paradis, contient dans ses murs des arbres chargés de fruits. Elle arrose ces arbres de quatre fleuves, qui sont les quatre évangiles, par lesquels elle dispense la grâce du baptême. » (*Epist.*, LXXXIII, 10.) et chez Origène : « Ceux qui sont régénérés par le baptême sont placés dans le Paradis, c'est-à-dire dans l'Église, pour y accomplir les œuvres spirituelles qui sont intérieures. » (P. G., xii, 100.)

⁹⁷ Danielou 1961, p. 39, Éphrem : « Dieu a planté un beau jardin. Il a construit sa pure Église. Au milieu de l'Église il a planté le Verbe. La société des saints est semblable au Paradis. » (*Hymn. Par.*, vi, 7-9.).

⁹⁸ Poème en l'honneur de la fontaine Sainte Thècle de Milan, publié par Gruter, *Inscriptiones antiquae*, p. 1166, n° 8, cité par É. Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle*, Paris, 1958, I, p. 68, et note 48.

⁹⁹ Moracchini-Mazel 1967b, p. 61.



Fig. 27 – Fragments de plaques ajourées (Ville de Lucciana).

2.6.1.2. Morphologie des plaques

Nous ne disposons pas d'assez d'éléments pour restituer une plaque entière ou même pour évaluer ses dimensions. L'examen des fragments conservant des angles montre néanmoins qu'elles étaient rectangulaires ou carrées. Neuf fragments comportent en effet des parties correspondant sans aucun doute à la bordure ou au cadre d'une plaque. Deux ensembles pourraient se distinguer à partir de la largeur des bordures : le premier comprenant trois plaques en marbre aux cadres assez larges (entre 7 et 13 cm) sans décor associé (Mar 111204, Mar112101/2011.1.841-65, Mar111202) et le second regrouperait toutes les autres dont les bordures ont une largeur n'excédant pas 4, 5 ou 6 cm et qui sont associées à un décor de feuilles de vigne. Parmi ces dernières, certaines ont été taillées dans un schiste de couleur verte et d'autres dans du marbre. Un angle de pièce conservé (841-41) permet de restituer une plaque cernée par deux cadres de largeur différente : l'un de 6 cm et l'autre de 5 cm. La longueur minimale d'une plaque est égale à 22,5 cm (841-41 + Mar111206). Leur épaisseur varie entre 1,5 et 4 cm, mais le plus grand nombre a une épaisseur égale à 1,5 ou 2,5 cm.

2.6.1.3. Étude du décor : style et iconographie

Le décor est sculpté dans un relief semi méplat ou gravé. Entre certaines parties du décor comme les lobes d'une feuille par exemple, un espace triangulaire est taillé en biseau et ajouré. Des trous circulaires séparent également d'autres motifs entre eux. Le langage de la sculpture est identique à celui du *ciborium* (cf. *infra*).

Le décor n'est placé que sur une face, le revers est juste dégrossi et présente seulement des traces d'outils (sillons divers). Il était cerné par un cadre plat parfois légèrement biseauté vers l'intérieur. Le fragment de pilastre conservé

avec des cannelures rudementées correspond peut-être à un élément de division interne d'une plaque et pourrait scander le décor. On retrouve d'ailleurs cet élément sur les deux côtés opposés du panneau central des cuves de sarcophages du Sud-ouest de la Gaule ou pour séparer deux panneaux. Outre ce motif architectural isolé, la plus grande partie des fragments offre un décor végétal avec essentiellement des feuilles de vigne, des ceps et des grappes de raisin. Ces feuilles n'ont pas toutes le même traitement ni la même forme. Certaines ont des lobes avec des nervures principales uniquement marquées d'un trait en biseau. D'autres ont des lobes aux nervures palmées plus complexes également marquées par un trait gravé et sur les dernières enfin, certaines nervures sont signalées par un fin bourrelet qui se termine en pointe. Ce même traitement se retrouve sur les feuilles de lierre ou sur les rosaces du décor des architraves du *ciborium* du baptistère (cf. *infra*).

Un unique élément montre un fragment d'anneau décoré d'une alternance de losanges et de deux petits triangles opposés qui n'est pas sans rappeler les médaillons ornés de gemmes entourant un chrisme ou une croix. On les retrouve en effet dans l'iconographie de la croix victorieuse ou gemmée qui s'est développée à partir de la deuxième moitié du IV^e siècle dans l'iconographie chrétienne¹⁰⁰.

C'est dans le répertoire de la sculpture funéraire du Sud-ouest de la Gaule que l'on trouve les comparaisons les plus nombreuses avec les motifs de ces plaques. Des pampres de vigne aux feuilles identiques à celles de ces plaques se développent à profusion sur les sarcophages du Sud-ouest comme sur celui dit de « La chasse de Méléagre » conservé au musée Saint-Raymond de Toulouse¹⁰¹ ou encore sur un sarcophage de Bordeaux dans la crypte Saint-Seurin datés du IV^e ou du V^e siècle¹⁰². La vigne est en effet un thème de prédilection sur les cuves et les couvercles de ces sarcophages. Dans l'art

¹⁰⁰ Dans la croix de la mosaïque absidale du VI^e siècle de l'église Saint-Apollinaire-in-Classo de Ravenne le médaillon central de la croix gemmée entoure l'image du Christ.

¹⁰¹ Durliat – Deroo – Scelles 1987, n° 157a, b, c, p. 113-115.

¹⁰² Valensi 1976, p. 33, n° 22.

romain, la vigne signifiait le renouveau, c'est-à-dire l'immortalité et prenait donc tout son sens dans l'art funéraire. La vigne devient, dès les premiers temps chrétiens, l'emblème le plus manifeste du Christ. Dans l'Évangile de Jean on lit en effet : « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron... » (Jean 15,1). Mais c'est surtout avec les dernières paroles de Jésus à ses disciples, lors de la Cène, que le vin, la vigne, prennent leur véritable sens symbolique pour les Chrétiens : évangiles de Matthieu (26, 27-29), Marc (14, 23-25), et Luc (22, 17-18, 20). Ces mots fondateurs de la religion chrétienne, transmis par les évangélistes, instituent le sacrement de l'Eucharistie. La vigne en devient le symbole. Le vin de la vigne rappelle le sacrifice du Christ.

G. Moracchini-Mazel indique également que deux fragments présentant une inscription incomplète auraient été remployés dans ces plaques ajourées¹⁰³.

2.6.1.4. Destination des plaques

À quel usage ces plaques étaient-elles destinées ? Compte tenu de leur faible épaisseur il semble peu crédible de les interpréter comme des plaques de chancel, à moins qu'elles n'aient été inscrites dans un cadre de barrière plus large (ce que ne laissent néanmoins pas paraître les éléments de bordure conservés). Dans le domaine de la sculpture ravennate, on connaît des transennes avec des parties décorées et ajourées d'épaisseur similaire aux plaques de Mariana mais leur cadre est en revanche beaucoup plus large. P. Angiolini Martinelli présente, dans le corpus dédié à la sculpture paléochrétienne byzantine et haut-médiévale de Ravenne, des transennes qui ont un cadre d'une épaisseur de 6 à 13 cm et une partie interne ornée beaucoup moins épaisse : entre 2 et 3 cm. L'une d'entre elles, provenant de l'église Saint-Vital et conservée au musée national de Ravenne, est datée de la 2^{ème} moitié du VI^e siècle¹⁰⁴. Ces transennes sont ornées d'un décor géométrique

ou végétal avec des feuilles associées à des lignes entrelacées, mêlées à des oiseaux ou des croix. Le thème de la vigne est présent, comme l'illustre la plaque de l'église Saint-Apollinaire le Neuf datée du 3^{ème} quart du VI^e siècle où il encadre la représentation de la croix entourée par deux oiseaux affrontés¹⁰⁵.

Elles ont également pu, et c'est peut-être leur destination la plus vraisemblable, habiller un mobilier liturgique comme un massif d'autel à l'image des plaques découvertes dans la basilique sud de Sidi Jdidi¹⁰⁶. De cette basilique de l'arrière-pays de Hammamat en Tunisie, provient une série importante de fragments décoratifs en pierre appartenant au 2^{ème} état de cette église, soit au milieu du VI^e siècle. Les plaques d'épaisseurs comparables à celles de Mariana n'étaient décorées que sur une face de motifs géométriques, de rosaces et de croix centrales entre lesquels on retrouve les mêmes petites perforations triangulaires ajourées. La faible hauteur restituable (0,52 m à 0,60 m) et la minceur (de 1 à 5 cm) des plaques tunisiennes ne permettent pas de les interpréter comme des dalles de chancel et les archéologues ont pensé qu'il s'agissait plutôt de plaques ornant le massif de maçonnerie, support de l'autel¹⁰⁷.

Ces éléments de plaques ajourées, même très fragmentaires, sont d'autant plus intéressants qu'ils complètent l'ensemble sculpté déjà exceptionnel du *ciborium* du baptistère (cf. *infra*). Ils ont en commun un même langage sculpté et certains détails identiques, comme le traitement similaire des nervures des feuilles avec un bourrelet central. Les comparaisons iconographiques et stylistiques puisées dans le même domaine – celui des sarcophages du Sud-ouest de la Gaule – pourraient également renforcer l'idée de leur appartenance à un même ensemble chronologique. Ces plaques ont pu orner une installation liturgique (devant d'autel ?) à l'image de celles, vraisemblablement un peu plus tardives, de la basilique sud de Sidi Jdidi en Tunisie.

¹⁰³ Moracchini-Mazel 1967b, p. 62, fig. 77.

¹⁰⁴ Ses dimensions sont les suivantes : 83 cm de hauteur, 1,49 m de longueur, 6 cm de large pour la plaque et 2 cm pour le décor ajouré au centre (Angiolini Martinelli 1968, p. 73, n° 124).

¹⁰⁵ Angiolini Martinelli 1968, p. 73, n° 132.

¹⁰⁶ Ben Abed-Ben Khader *et al.* 2004, p. 157-197.

¹⁰⁷ Ben Abed-Ben Khader *et al.* 2004, p. 194.

2.6.1.5. Les piliers de chancel

Deux fragments de piliers de chancel appartiennent au même ensemble (Mar111215 et Mar111216 – 2011.1.841-58) (fig. 28). Le plus grand fragment mesure 33 cm de long et 9 cm de large. Il présente une face arrière mal dégrossie de 7 cm de large légèrement oblique et une face avant arrondie où se trouve un décor exécuté en bas-relief incomplet. Il s'agit d'une superposition de feuilles recourbées à la nervure centrale évidée avec au sommet une pointe qui s'ourle sur elle-même. Sur les deux faces latérales et opposées une mortaise de 2,5 cm de large et 1,5 cm de profondeur au profil en léger biseau a été taillée. Ces deux mortaises étaient destinées à emboîter deux plaques dans le pilier. Au sommet les traces circulaires dans la pierre laissent supposer l'enlèvement d'une protubérance sculptée, une petite sphère sommitale ou une pomme de pin comme il est courant de trouver sur ce type de mobilier. Le second fragment plus petit (16 cm de long), dont le décor a disparu, pourrait appartenir au même pilier (ou au même type de pièce) car il offre les mêmes proportions. Étant donné les dimensions assez réduites de ce pilier, il semble qu'il ait pu appartenir à une petite barrière de chancel paléochrétienne ou haut médiévale.

2.6.1.6. Bases et fûts de colonnettes

Quatre petites bases de 9,5 cm de hauteur, dont le lit d'attente était destiné à recevoir une petite



Fig. 28 – Pilier de chancel
(Ville de Lucciana).

colonne de 12,5 cm de diamètre, pourraient être rattachées au mobilier liturgique (dimensions au sol 14,5 × 16,5 cm) (841-23 et 841-28 et 836 et 848) (fig. 29). Quatre fûts lisses de colonnettes de 10,5 à 11 cm de diamètre (841-34; Mar110944-841.35; Mar111775 (liste); Mar111787 liste) et un fût cannelé de 12 à 12,5 cm de diamètre (Mar111798-837 liste) doivent probablement être associés à cet ensemble. Aucun chapiteau de petite taille n'est néanmoins conservé. Étant donné leurs modestes dimensions, ces bases et ces fûts pourraient être ceux d'un autel.



Fig. 29 – Bases de colonnettes (Ville de Lucciana).

3. VERS UNE NOUVELLE BASILIQUE (PHASE 2)

3.1. La reconstruction des murs porteurs et des piliers (phase 2a)

La basilique fait l'objet d'une reconstruction importante mais pas totale puisque l'abside et ses annexes ne paraissent pas concernées, du moins dans leurs parties basses, les seules à être encore conservées (fig. 30).

En revanche, le mur gouttereau nord [MR 218] ainsi que la partie du mur pignon occidental correspondant au collatéral nord [MR 237], conservés en élévation sur seulement une cinquantaine de centimètres, sont presque entièrement réédifiés [MR 308 et 309] (fig. 31) et la porte occidentale du collatéral nord est bouchée.

La situation des autres murs de la nef est inconnue, mais le plan de 1961 indique que ces nouvelles maçonneries se poursuivaient au niveau de la façade occidentale et du mur sud¹⁰⁸ : extrapolation ou réalité ? On ne saurait dire. Tous ces vestiges, ainsi que l'extrémité orientale du mur nord, ont complètement disparu aujourd'hui.

Toutes les colonnes sont remplacées par des piliers (fig. 32 et 33)¹⁰⁹. Plus larges que les supports précédents, ils débordent donc des sous-bases qui sont laissées en place, et couvrent le sol de béton et les mosaïques de la phase 1. Leurs dimensions sont irrégulières, mais leur plan peut être assez proche du carré voire très allongé : 69 × 69 cm / 72 × 72 cm / 75 × 76 cm / 69 × 73 cm / 67 × 73 cm... D'après le plan publié en 1967, les derniers piliers orientaux [PL 244 et 260] avaient une longueur environ deux fois plus importante que la largeur¹¹⁰.

Les techniques de construction mises en œuvre sont bien différentes de celles qui caractérisaient le chantier de la phase 1. Les matériaux utilisés sont des fragments de terre cuite architecturale (tuiles et briques) et exceptionnellement quelques galets ainsi que des fragments de sculptures en marbre¹¹¹ et même des débris de maçonneries en briques encore scellées par leur mortier d'origine¹¹². Il y a donc un remploi systématique des matériaux prélevés *in situ*.

Les piliers ainsi que l'angle nord-ouest sont montés au mortier de chaux et de sable riche en terre associée (Échantillon BP 11). La présence de pierre ponce associée au sable indique que ce dernier a été prélevé près du littoral, à environ 2,5 km de la ville¹¹³. En revanche, les murs sont construits au liant de terre argileuse (Échantillons BP 13 et 14).

La mise en œuvre est globalement peu soignée comme on peut le voir en particulier sur le mur nord où les assises sont irrégulières. Cependant, un enduit à base de chaux assez épais et résistant est venu couvrir l'ensemble de ces maçonneries, certainement à l'intérieur mais probablement aussi à l'extérieur (Échantillons BP 7 et 9). Sa composition permet de l'associer au mortier de type BP 11 utilisé pour la construction des piliers. Il est bien conservé sur la face intérieure du mur nord jusqu'à sa base.

La limite basse de ces enduits ainsi que le niveau de pose des piliers, indiquent que le sol primitif en béton a été partout conservé. En l'absence d'observations fines lors des fouilles, on ne peut dire toutefois s'il a fait l'objet de quelques réparations. On est seulement en mesure d'affirmer qu'il était parfaitement conservé dans les deux dernières travées orientales du collatéral nord¹¹⁴.

¹⁰⁸ Moracchini-Mazel 1967b, p. 9.

¹⁰⁹ G. Moracchini-Mazel reconnaissait deux phases dans ces piliers. Nous n'en distinguons quant à nous qu'une seule, peut-être en raison des restaurations récentes qui ont pu les masquer.

¹¹⁰ Moracchini-Mazel 1967b, p. 9, fig. 4. Ces deux piliers ont été partiellement détruits pendant la fouille puis reconstruits. Les dimensions actuelles ne correspondent donc pas à celles d'origine.

¹¹¹ Parmi ces fragments de sculptures on notera en particulier la présence d'éléments du baldaquin du baptistère.

¹¹² Ces blocs de maçonnerie sont visibles dans l'élévation intérieure du mur nord.

¹¹³ La pierre ponce est une roche volcanique naturellement absente de la Corse. On peut en revanche en trouver régulièrement sur le littoral, particulièrement oriental. Très légère, elle flotte et a donc été ramenée sur nos côtes par les courants marins depuis le sud de l'Italie.

¹¹⁴ Dans le collatéral sud il a été percé en de nombreux endroits par le creusement de fosses sépulcrales, peut-être postérieures à cette phase de travaux.

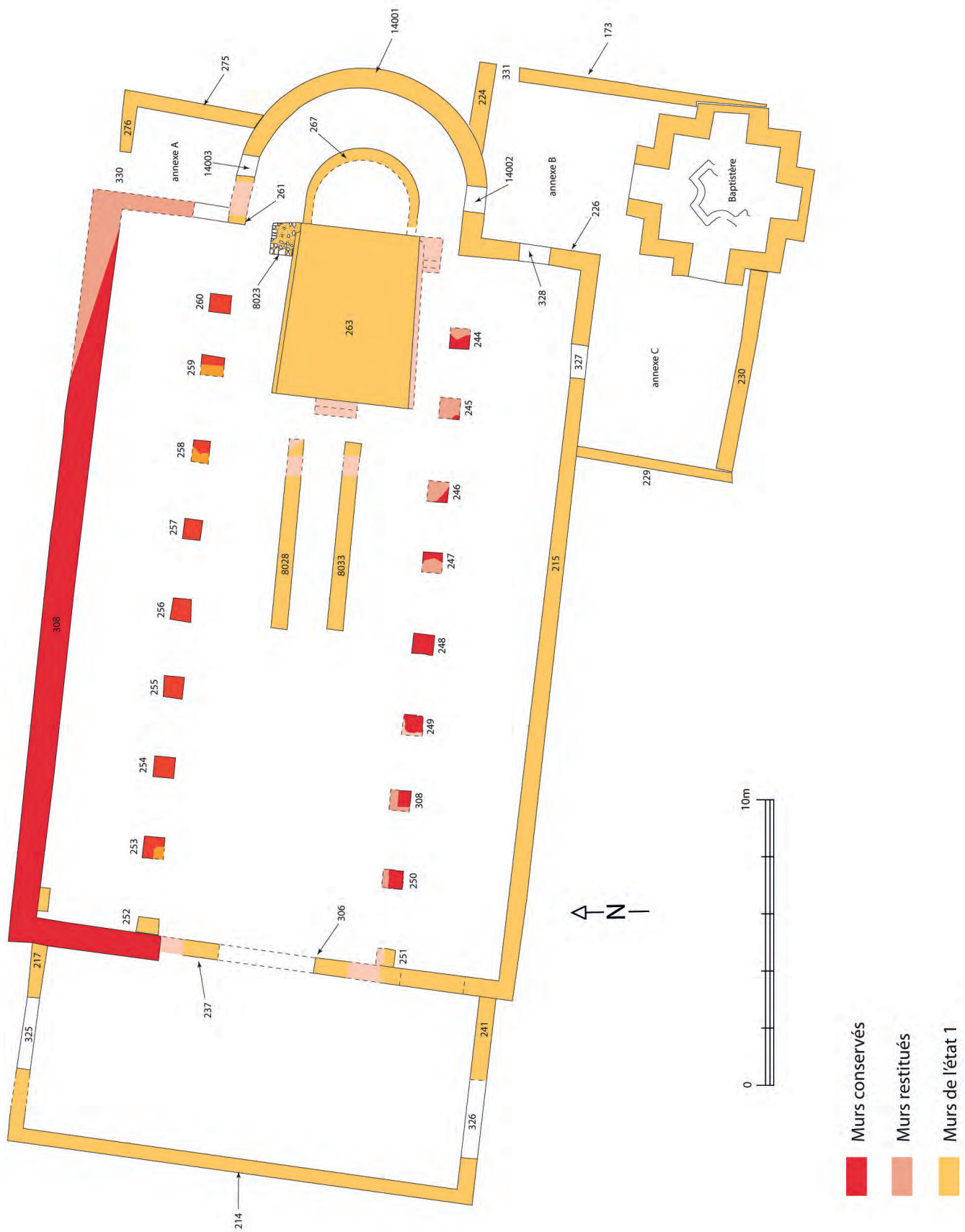


Fig. 30 – Plan de la basilique, état 2a (DAO D. Istria).



Fig. 31 – Mur nord de la basilique, élévation intérieure. Les deux phases de construction, l'une en galets l'autre en briques et fragments de *tegulae* apparaissent clairement. L'alignement vertical de briques au centre de la partie haute correspond à la réutilisation d'un bloc de maçonnerie provenant d'une autre structure (D. Istria/CNRS).



Fig. 32 – Détail du pilier 308 en cours de démontage. On remarque la présence de la base de colonne réemployée dans la maçonnerie. Le mur en galets à droite est celui du palais épiscopal du second Moyen Âge (D. Istria/CNRS).



Fig. 33 – Pilier 257 de la basilique, phase 2 (D. Istria/CNRS).

C'est peut-être au même moment que les deux ouvertures placées dans l'abside et la porte nord du vestibule sont condamnées à l'aide notamment des fragments de colonnes provenant de la nef, associés à des fragments de terre cuite architecturale¹¹⁵.

3.2. La réorganisation de la nef (phase 2b)

Les entrecolonnements des huit travées orientales sont obturés par des murs de même épaisseur que les piliers contre lesquels ils sont appuyés et qui, comme eux, reposent sur le sol de béton originel et sur les mosaïques situées de part et d'autre du *podium* (fig. 34 et 35). Seule la première travée occidentale n'est pas affectée par ces travaux. Construits en matériaux de remploi, ils étaient recouverts d'enduits sur les deux faces¹¹⁶.

Contrairement à ce que l'on pensait, le mur [MR 266] d'orientation nord-sud situé entre les premiers piliers ouest des deux alignements, ne correspond pas à cette phase, mais est bien plus tardif. Il est en fait appuyé contre le mur du grand bâtiment de la fin du Moyen Âge et non coupé par ce dernier.

Tous détruits aujourd'hui, ces murets étaient encore visibles au moment de la découverte sur une hauteur de 40 cm. Les piliers étaient conservés sur une hauteur au moins égale à celle-ci, mais souvent supérieure. Cela signifie peut-être que la hauteur de ces maçonneries destinées à condamner les passages entre les nefs n'a jamais dépassé 40 cm.

Alors que pour les uns ces murets correspondent à des clôtures destinées à séparer les fidèles, notamment les hommes et les femmes¹¹⁷, pour d'autres ce sont ceux d'une église tardive à nef unique, terminée vers l'est soit par la petite abside en galets, soit par la grande abside en briques¹¹⁸. L'absence de mur occidental et la hauteur supposée des murets contredit cette dernière hypothèse et oriente donc vers une fonction liturgique dont on

connaît des exemples anciens, notamment dans la basilique I de Thuburbo Maius ou encore dans la basilique III d'Haïdra¹¹⁹, mais aussi plus récents à Luni¹²⁰ et à Tuscania. On est tenté également de rapprocher cet aménagement de celui identifié par G. Démians d'Archimbaud dans la cathédrale Notre-Dame du Bourg à Digne et interprété comme un chœur canonial¹²¹.

3.3. Le réaménagement du *presbyterium* (phase 2c)

Le *presbyterium* fait l'objet de modifications importantes, mais peu lisibles aujourd'hui en raison de la construction des bâtiments de la fin du Moyen Âge et des travaux destructeurs réalisés durant les fouilles des années 1960.

En avant du banc presbytéral, le sol est creusé sur une profondeur d'environ 80 cm. Les parois de cette fosse sont recouvertes d'une maçonnerie en matériaux hétérogènes (blocs, dalles de schiste, fragments de tuiles...) [MR 305], qui se poursuit en élévation de manière à chemiser le mur du *synthronos* dont l'épaisseur est portée à 1,20/1,30 m. L'espace semi-circulaire ainsi délimité a une largeur est-ouest de 1,40 m et une longueur nord-sud de 2 m (dans l'œuvre) (fig. 36).

En raison de son positionnement et de ses caractéristiques, cet aménagement peut être interprété comme une crypte, ou plus exactement comme une fosse à reliques compte tenu de sa taille et de son accessibilité sans doute très limitée ; on peine à imaginer qu'une personne pouvait y entrer. Le chemisage du mur de l'ancien banc presbytéral laisse cependant imaginer une élévation relativement importante supportant très probablement une voûte qui couvrait l'ensemble. On ne sait quelle était la hauteur de cette structure, mais elle devait s'élever à au moins 1 m au-dessus du sol de l'abside pour arriver au nouveau sol du *podium* qui venait butter contre elle.

¹¹⁵ Moracchini-Mazel 1967b, p. 71. Les murs construits pour boucher ces portes ont été démontés lors des fouilles des années 1960 et il n'est donc plus possible aujourd'hui de vérifier les relations stratigraphiques.

¹¹⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 70.

¹¹⁷ Moracchini-Mazel 1967b, p. 69-70.

¹¹⁸ Pergola 2004, p. 247.

¹¹⁹ Baratte *et al.* 2014, p. 158-159 et 317.

¹²⁰ Lusuardi Siena 2003.

¹²¹ Démians d'Archimbaud *et al.* 2010, p. 63-64.

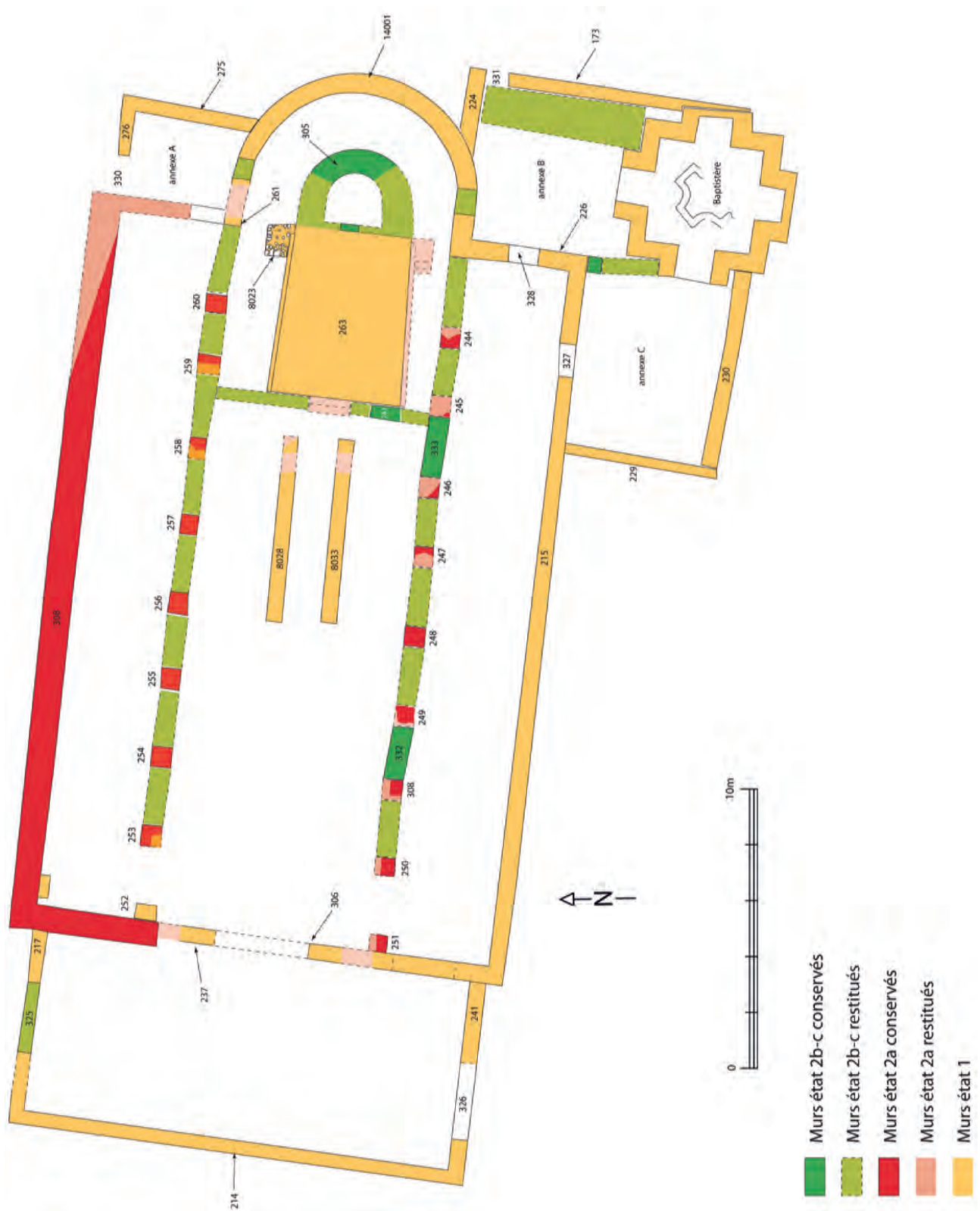


Fig. 34 – Plan de la basilique, phases 2b et 2c (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 35 – Mur de bouchage 333 (D. Istria/CNRS).

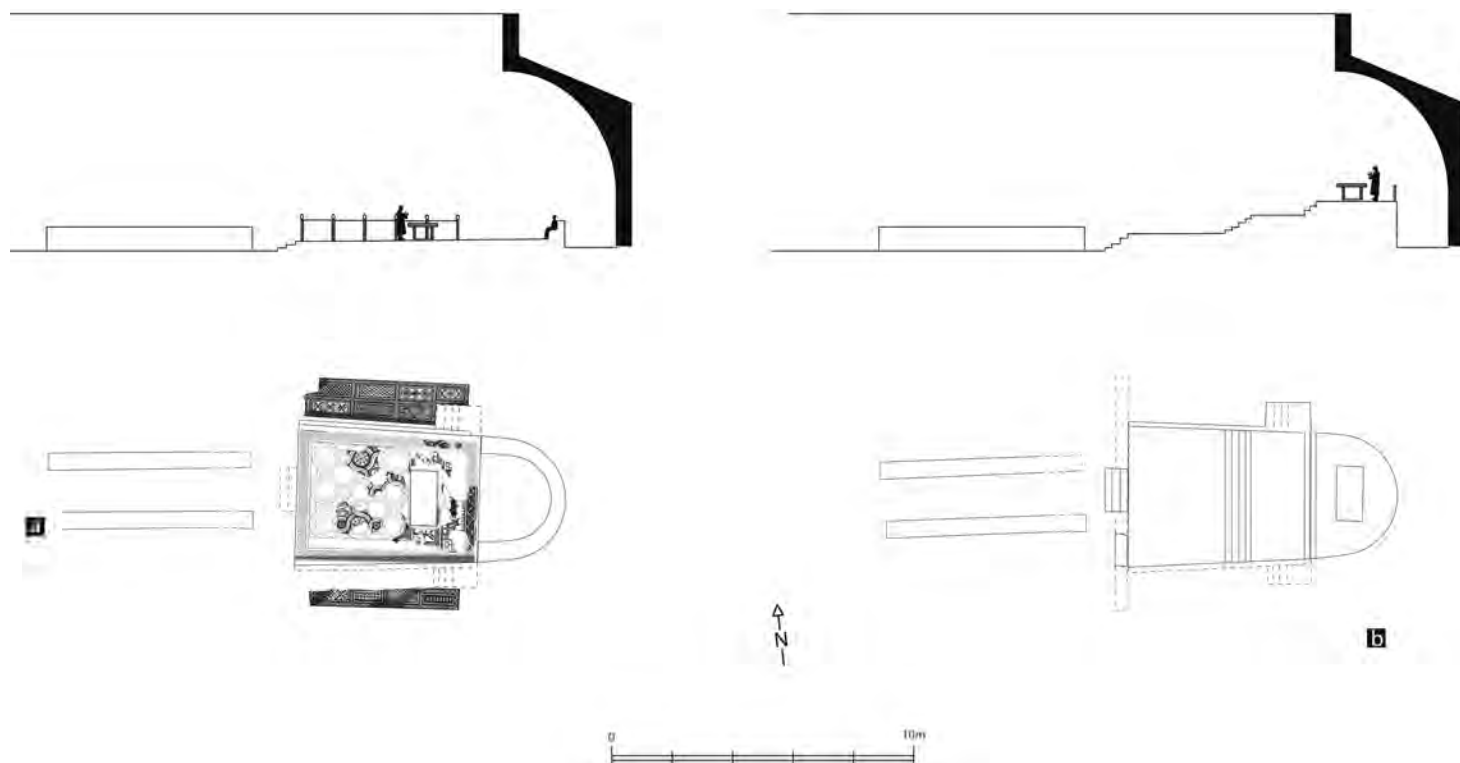


Fig. 36 – Proposition de restitution du presbyterium phase 1 (a) et phase 2c (b) (DAO D. Istria/CNRS).

Ce *podium* est lui-même surélevé par une couche de remblai de terre et de galets couverte d'un épais mortier au tuileau, dont l'épaisseur atteint 42 cm au moins à l'est¹²². L'ensemble est contenu par des murets de briques est-ouest, construits sur les bords de la plate-forme et reposant sur les mosaïques, ainsi que par trois autres disposés perpendiculairement. Le premier [MR 243] est construit à 15 cm de l'extrémité occidentale du *podium* qu'il dépasse en élévation d'au moins deux assises. Il est adossé au sud sur le deuxième pilier [PL 245]. Son extrémité nord a été détruite, mais la reconstitution graphique permet de déterminer qu'il s'appuyait au mur de bouchage de l'entrecolonnement¹²³. Le deuxième mur, complètement détruit aujourd'hui, était au milieu de la plate-forme. Enfin le troisième, partiellement conservé [MR 304], a été installé à l'extrémité orientale¹²⁴.

L'organisation de ces murs, destinés donc à contenir le remblai déposé sur le *podium*, laisse penser qu'ils pouvaient créer un étage-ment s'élevant graduellement d'ouest en est ;

on comprendrait mal autrement la fonction du muret nord-sud intermédiaire. Le dernier niveau, le plus élevé, se trouvant alors au-dessus de la fosse à reliques.

Le sol de chaux qui couvre le remblai de l'estrade, partiellement conservé sur une butte-témoin, est en tout point semblable à celui déposé dans l'abside afin de restaurer par secteurs le sol de la phase 1 passablement détérioré. Il se distingue de ce dernier essentiellement par son aspect fortement craquelé [SL 14005].

3.4. Le vestibule et les annexes

Le vestibule situé à l'ouest de l'église fait lui aussi l'objet de modifications. Si aucune trace n'a été identifiée dans ces maçonneries, un petit témoin laissé en place lors des fouilles des années 1962-67 et fouillé en 2002¹²⁵, a permis de documenter l'évolution de sa fonction. De superficie trop réduite pour donner des informations planimétriques pertinentes, ce témoin a cependant livré une riche stratigraphie (fig. 37).

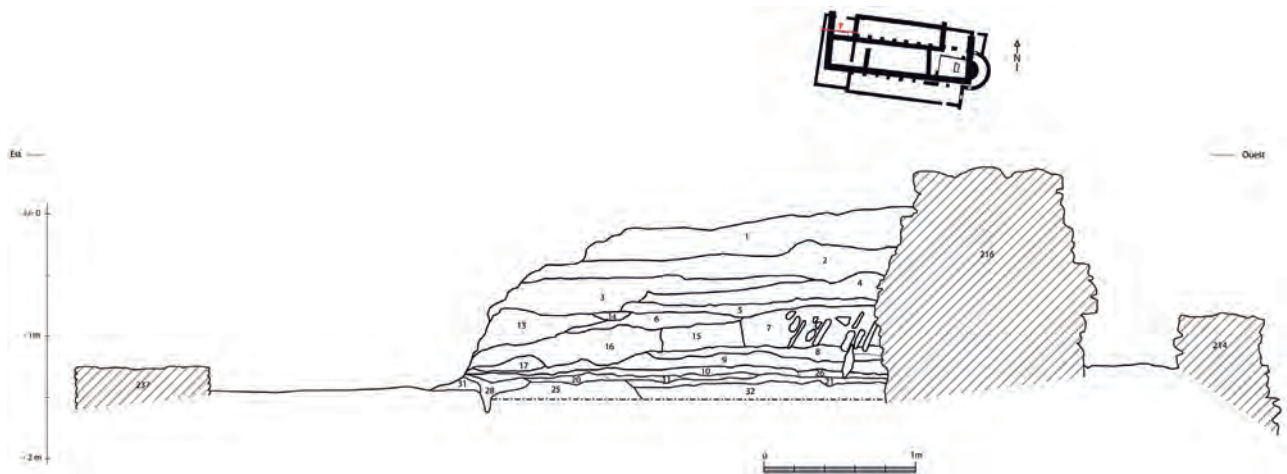


Fig. 37 – Coupe stratigraphique du témoin conservé dans le vestibule de la basilique (DAO D. Istria/CNRS).

¹²² Un petit témoin de ce sol a été conservé après la fouille à l'extrémité orientale du *podium* ce qui permet de déterminer cette hauteur.

¹²³ Le mur nord a également disparu, mais cette situation est documentée par le relevé planimétrique de 1961

(Moracchini-Mazel 1967b, fig. 4). Au sud, en revanche, une portion du mur MR 243 a été conservée.

¹²⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 71.

¹²⁵ Pergola 2002.

Immédiatement au-dessus du niveau de circulation du vestibule [SL 25 et 32] ont été découverts des restes de sols de terre [SL 20, 21, 26] et de foyers non appareillés, dans lesquels ont été conservés des ossements de faunes et des graines carbonisées [US 10 et 20]¹²⁶. Peut-être faut-il y associer le bouchage de la porte nord donnant sur la voie à portiques, à l'aide d'une colonne couchée et d'un mur en briques de remploi¹²⁷. L'état de conservation des vestiges ne permet pas d'en dire davantage, et encore moins d'identifier des liens stratigraphiques qui permettraient d'associer ces vestiges à ceux documentés dans l'église proprement dite. Cependant, ces indices sont les témoins d'une utilisation, peut-être temporaire, d'au moins une partie de cet espace en habitation¹²⁸.

Dans la pièce B, située au sud de l'abside, le sol de terre primitif est surélevé par un apport important de sédiment. Les portes permettant la communication avec l'extérieur à l'est, avec la pièce C à l'ouest et avec l'abside, sont condamnées par la construction de murets remployant des matériaux de construction dont des tronçons de colonnes. L'espace C, au sud de l'église et à l'ouest du baptistère, fait également l'objet d'un remblaiement important avant de recevoir plusieurs sépultures¹²⁹.

4. DÉVELOPPEMENT D'UN NOUVEAU CIMETIÈRE

Un ensemble funéraire composé d'au moins une centaine de sépultures se situe dans et autour de la basilique. Quarante-huit ont été fouillées sous la direction de Ph. Pergola et une cinquantaine par G. Moracchini-Mazel (fig. 38)¹³⁰. Elles étaient implantées dans plusieurs espaces internes de l'édifice de culte :

la nef sud, la nef centrale et le vestibule, ainsi que dans ses abords immédiats : le long du mur sud (secteur 4), autour de l'abside (secteur 15), à l'ouest (secteur 6) et entre l'abside et le baptistère (secteur Annexe B).

Il n'existe aucune donnée permettant d'établir une chronologie relative de ces sépultures et les remarques d'ordre général doivent être nuancées compte tenu d'une utilisation possible de ce cimetière durant au moins quatre siècles (*cf. infra*). La densité d'inhumation dans chaque zone est inégale : les secteurs externes sud et est ainsi que la nef sud de la cathédrale sont les plus densément occupés. L'organisation générale est peu perceptible en raison des explorations limitées de certaines zones ainsi que de l'absence de documentation relative à certaines d'entre elles. Les murs de la basilique et des structures annexes ont probablement contribué à structurer les zones d'inhumation. D'ailleurs, les sépultures sont regroupées et orientées majoritairement de la même manière que l'édifice, selon un axe ouest/est. Aucun recoupement n'a été observé tandis que certaines sépultures ont été réutilisées, ce qui indique une probable signalisation des tombes au sol.

Les pratiques funéraires sont globalement homogènes, avec des dépôts primaires en majorité individuels. Seules trois tombes ont été réutilisées pour l'inhumation d'un deuxième voire de plusieurs individus. Les défunts étaient inhumés en position allongée sur le dos, la tête à l'ouest. La typologie architecturale des tombes est assez variée. Cinq types sont représentés : une tombe en bâtière, une tombe en coffre de lauzes, dix tombes à murets, trois tombes mixtes et 18 tombes en fosse dont huit avec couvercle¹³¹. Les tombes les plus soignées

¹²⁶ Ces vestiges ont été perdus depuis leur découverte sans être identifiés.

¹²⁷ Moracchini-Mazel 1967b, fig. 14.

¹²⁸ L'aménagement d'espace de vie dans les vestibules des églises n'a rien de très surprenant durant les derniers siècles du premier Moyen Âge. Des traces semblables ont été documentées à Loupian ainsi qu'à Saint-Sauveur de Lérins.

¹²⁹ Moracchini-Mazel 1967b, fig. 78. On manque de données stratigraphiques plus précises sur ces espaces fouillés anciennement.

¹³⁰ Ces dernières tombes auraient été découvertes autour de la cathédrale paléochrétienne du côté nord :

« toutes étaient des tombes sans style, pauvres, totalement dénuées de matériel, en forme de caveaux parallépipédique ou triangulaires, faits ou recouverts de grandes ardoises, de tuiles et de briques cassées » (Moracchini-Mazel 1967b).

¹³¹ Ce comptage ne concerne que les sépultures fouillées entre 2000 et 2007 sous la direction de Ph. Pergola car on ne dispose pas d'informations précises sur les tombes mises au jour par G. Moracchini-Mazel. Les détails de ces données et les analyses de ces sépultures, y compris sur le plan anthropobiologique, sont présentés dans la thèse d'Anne-Gaëlle Corbara (Corbara 2016).

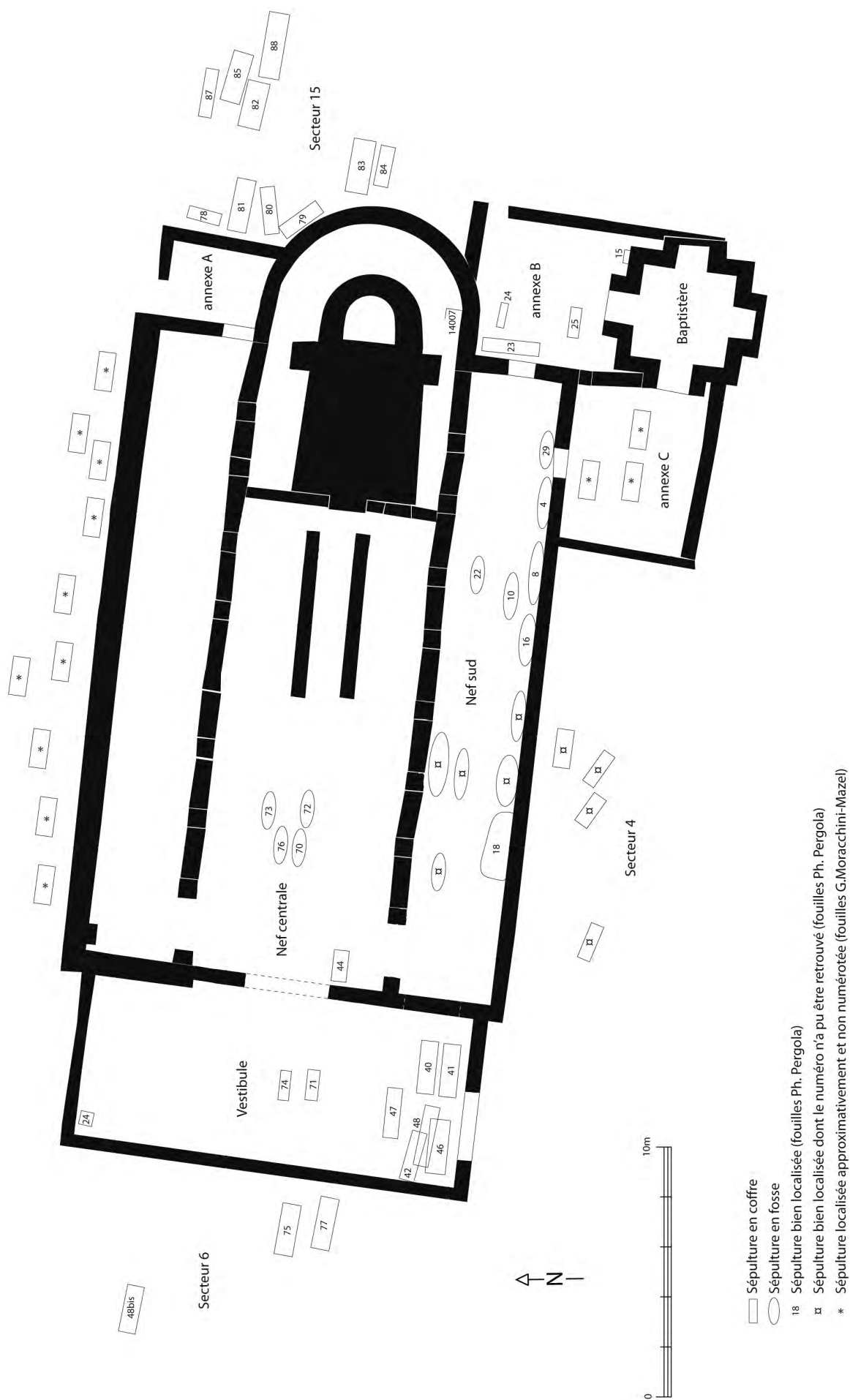


Fig. 38 – Plan de la zone funéraire (DAO A.-G. Corbara).

(coffres à murets) étaient situées dans les secteurs internes de la cathédrale (vestibule et nef centrale). Cette diversité typologique transparaît plutôt dans la diversité des matériaux et dans les variantes de mise en œuvre (présence d'une couverture ou d'un fond aménagé par exemple) que dans la forme même des tombes. On notera également l'existence dans plusieurs tombes d'un dispositif aménagé pour caler la tête du défunt dont la manifestation la plus élaborée est visible dans les tombes à murets où la logette céphalique est intégrée à l'architecture du coffre. La position de ces tombes ainsi que leur facture laissent penser qu'il s'agit de sépultures destinées à recevoir les dépouilles mortelles de personnages au statut privilégié¹³².

L'étude anthropologique des squelettes conservés ne révèle pas de recrutement particulier, sauf en ce qui concerne les sujets immatures. En effet, la population inhumée se compose majoritairement de sujets adultes, des deux sexes et d'âge mature. Toutefois, on observe un déficit des individus immatures et notamment des plus jeunes (d'un âge au décès entre 0 et 4 ans), indiquant qu'ils étaient probablement inhumés dans un autre lieu. Il faut cependant signaler la présence d'un sujet périnatal dont la tombe, isolée et de belle facture, était aménagée contre le mur nord du baptistère dans une position privilégiée. Il est toutefois possible d'observer à travers le morcellement de cet espace une distribution différentielle des sépultures : ainsi, les tombes de la nef centrale et du vestibule, majoritairement en coffre à murets, sont celles d'hommes, d'âge mature, voire avancé, tandis que les sujets inhumés dans la nef sud sont de tous sexes et âgés partageant dans quelques cas des spécificités morphologiques pouvant suggérer un lien de parenté.

D'un point de vue sanitaire, les sujets présentent majoritairement des lésions osseuses d'ordre dégénératif (arthrose), en concordance avec l'âge au décès de la plupart des sujets situé entre 30 et 59 ans. Quelques traumatismes, indicateurs de stress et inflammations non spécifiques (périostites) ont égale-

ment été observés. Enfin, les marqueurs de l'état bucco-dentaire sont les plus représentés avec une atteinte généralisée par l'usure et le tartre, de moyenne intensité, ainsi qu'une proportion relativement importante de caries traduisant tant une mauvaise hygiène dentaire qu'une consommation d'aliments riches en hydrate de carbone, accélérant la formation de tartre et l'apparition de caries. L'ensemble de ces atteintes est également en concordance avec l'âge des sujets.

Les objets associés aux sépultures sont rares et, pour tout dire, on ne peut affirmer qu'il s'agit bien dans tous les cas de dépôts funéraires. Ainsi, un rivet de bronze ayant peut-être servi d'armature à une chaussure, un dé à jouer en os situé à proximité de la main du défunt (T25) ou encore un récipient en verre fragmenté ont peut-être été placés accidentellement dans les tombes avec la terre de remplissage. En revanche, l'épingle en os et les filaments en or associés découverts au niveau du crâne de la tombe 18, appartenaient certainement à la coiffe de la jeune femme inhumée¹³³. Il en est de même de la petite croix de 4,1 × 2,8 cm constituée de deux lamelles d'or très fines (3 mm) rivetées, décorées de petits points en relief réalisés au repoussé, et percées d'un petit trou à chaque extrémité. Ce type d'objet, bien connu par ailleurs et particulièrement dans les zones sous influence lombarde, semble avoir été systématiquement cousu sur les lincoils. Même si l'exemplaire de Mariana a été retrouvé hors contexte¹³⁴, il provient donc sans doute d'une sépulture du premier Moyen Âge¹³⁵. Comme les filaments d'or, cette petite croix témoigne certainement du statut social très élevé du défunt.

5. LES DATATIONS

On peut rappeler que pour G. Moracchini-Mazel, la phase 1 de la basilique doit être datée de la fin du IV^e siècle principalement en raison « des évidences historiques »¹³⁶. Ph. Pergola, en s'appuyant sur le décor de mosaïque et sur

¹³² Di Renzo 2013c, p. 118. Plusieurs exemples ont également été mis au jour dans des cimetières associés à des cathédrales dans le nord de l'Italie (Turin, Asti, Bologne, Padoue) (cf. Chavarria-Arnau – Giacomello 2014, p. 213).

¹³³ Des éléments de coiffe similaires sont attestés en Italie. On peut voir en particulier Martorelli 2011, p. 729.

¹³⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 76.

¹³⁵ Serra 2015.

¹³⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 64.

l'idée que l'île a été évangélisée par les évêques africains exilés au moment de la domination vandale, y voit une construction de la fin du V^e ou de la première moitié du VI^e siècle¹³⁷ alors que le réexamen du pavement du chœur conduit H. Lavagne à dater l'ensemble de la première moitié du V^e siècle¹³⁸. N. Duval adopte quant à lui un point de vue moins tranché et s'en tient prudemment à une fourchette chronologique un peu plus large : V^e-VI^e siècle¹³⁹.

On dispose aujourd'hui de nouveaux éléments pour affiner cette chronologie. Le mobilier apportant des informations pertinentes provient du remblai situé à l'interface entre l'occupation de la *domus* A et le premier sol de la basilique. Il fournit donc un *terminus post quem*. Il n'y a toutefois pas de raison de considérer qu'il est très antérieur à l'édifice de culte lui-même puisqu'on a constaté qu'il correspond à un dépôt volontaire destiné à régulariser le sol du chantier de construction.

Quant à la chronologie des phases successives, elle est bien plus difficile à préciser en

raison de la rareté des éléments disponibles. Les datations proposées par G. Moracchini-Mazel sont, une fois de plus, peu satisfaisantes dans la mesure où elles reposent encore sur des faits historiques mal documentés : domination vandale, invasions lombardes, razzias sarrasines, « reconquista »¹⁴⁰.

5.1. L'abandon de la *domus* A

En l'absence de céramique caractéristique sûrement associée au dernier sol d'occupation de la *domus*, la date de l'abandon ne peut être déduite que de l'analyse des monnaies recueillies dans la conduite d'évacuation des eaux usées de l'espace thermal (tab. 1)¹⁴¹. Elles fournissent des indications essentielles puisque ce caniveau était soigneusement fermé et couvert par un sol de béton empêchant de fait toute intrusion de mobilier au moment de l'apport des remblais. Au nombre de 22, ces monnaies indiquent la date de 354 (Constance Galle frappé en 354-355) comme un *terminus* après

Tab. 1 – Inventaire des monnaies découvertes dans le caniveau de la *domus* A.

US	Autorité	Type	Chronologie
4893	Indéterminée	AE4	IV ^e ou V ^e siècle
4894	Constant	AE4	347-348
4894	Constance II ou Julien	AE4	350-361
4894	Constance II	AE4	347-348
4894	Constance II	AE2	352-355
4894	Constance Galle	AE3	354-355
4894	Constance II	AE4	348-350
4894	Constance II	AE4	347-355
4894	Constance II ou Constant	AE4	337-361
4894	Tétricus I	Antoninien	271-273
4894	Indéterminée	AE4	IV ^e ou V ^e siècle
4894	Constance II	AE4	347-348
4894	Constance II ou Constant	AE4	347-348
4894	Constance II	AE4	352-355
4894	Constance II	AE4	348-350
4894	Constance II	AE4	352-355
4894	Constance II	AE4	352-355
4894	Constantin I	Follis	330-333
4894	Constant	AE4	347-348
4894	Constance II ou Julien	AE4	347-355
4894	Constant ou Constance II	AE4	347-348
4899	Constance II	AE4	347-348

¹³⁷ Pergola 2004.

¹³⁸ Lavagne 1981.

¹³⁹ Duval 1982 ; Duval 1995.

¹⁴⁰ Moracchini-Mazel 1967b, p. 64.

¹⁴¹ Le départ de ce caniveau se situe dans le *frigidarium*.

lequel s'est produit l'abandon. Mais, en raison de la présence d'une monnaie de chronologie plus large, frappée entre 350 et 361, ainsi que de deux monnaies indéterminées au poids faible pour des émissions du milieu du IV^e, il faut peut-être abaisser encore la datation. Toutes ont circulé, mais l'usure n'est pas très importante. Au total, on retiendra une datation dans la seconde moitié du IV^e siècle, et peut-être vers les années 360-380.

5.2. Les remblais

La plus grande partie du mobilier datant provient des remblais déposés au-dessus des sols de la *domus* A et scellés par les sols de

béton ou de mosaïque de la basilique. Seuls deux secteurs ont livré des lots de céramique exploitables : la travée orientale du collatéral nord et l'abside¹⁴². En revanche les monnaies ont été découvertes dans ces deux zones mais également dans la nef¹⁴³.

5.2.1. Les monnaies

Vingt-quatre monnaies y ont été découvertes (fig. 39 et tab. 2). À l'exception de deux d'entre elles, datées du II^e et du III^e siècle, elles sont toutes du IV^e siècle. Les plus récentes sont des Gratien frappés entre 378 et 383. Compte tenu du degré d'usure due à la circulation, la perte de ces monnaies pourrait se situer peu de temps après.

Tab. 2 – Inventaire des monnaies découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique.

N° inventaire	US	Autorité	Type	Chronologie
MAR07.4	14012	Constance II Constant ou Julien	AE4, fausse monnaie	350- 361
MAR03.14	4538	indéterminée	AE4	2 ^e moitié IV ^e s.
MAR03.20	4538	Licinus I	Follis	314-315
MAR03.21	4538	Népotien	AE4	juin 350
MAR03.22	4538	Constance II	AE4	347-348
MAR04.35	4538	Constant ou Constance II	AE4	350-361
/	4538	indéterminée	Sesterce	172
MAR03.6	4538	Constantin I	Follis	319
MAR03.7	4538	Constant	AE4	347-348
MAR03.10	4538	Valentinien I	AE4	364-367
MAR03.11	4538	Gallien	Antoninien	258-263
MAR03.12	4538	Valentinien I ou Valens	AE4	364-367
MAR03.18	4538	Constance II	AE4	355-361
MAR04.20	8501	Constantin I	Follis	330-331
MAR03.15	8009	Constance II	AE4	350-361
MAR04.9	8009	Gratien (imitation)	AE4	378-383
MAR04.62	8019	Constance II	AE4	355-361
MAR04.8	8019	Constantin I	Follis	336-337
MAR04.26	8020	Constance II	AE4	340-350
MAR04.25	8103	Gratien	AE4	378-383
/	8103	Constantin I	Follis	330-331
MAR04.16	8103	Constant ou Constantin II	AE4	350-361
MAR04.38	8109	Constance II	AE4	355-361
MAR04.42	8113	Constance II	AE4	355-361

¹⁴² La céramique découverte dans la nef ne peut être analysée car elle semble, au moment de la fouille, du lavage ou du conditionnement, avoir été mélangée avec celle provenant d'autres contextes puisqu'on trouve dans

ce lot des productions des X^e et XI^e siècles (céramique *a vetrina pesante* et *a vetrina sparsa*).

¹⁴³ Le conditionnement des monnaies a suivi un parcours différent et les risques d'erreurs sont dans ce cas écartés.



Fig. 39 – Monnaies découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique (J. Françoise/Arc numismatique).

5.2.2 Les céramiques

Les céramiques les plus récentes découvertes sous les sols de tuileau dans l'abside et dans la travée orientale du collatéral nord ne sont pas postérieures au milieu du V^e siècle

alors que certaines pièces ne semblent pas remonter au-delà de 400 (amphore *spatheion*) (fig. 40 et tab. 3). Une datation large dans la première moitié V^e siècle peut donc être retenue en première lecture. Toutefois, la présence de nombreuses catégories dont la production

Tab. 3 – Inventaire des céramiques découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique.

US	N° dessin	Origine	Catégorie	Type	Datation	Bibliographie
8009	1	Africaine	Casserole	Hayes 197 Bonifay type 10	Fin II ^e à la 1 ^{re} moitié du V ^e s.	Bonifay 2004 p. 224-225
	2	Africaine	Plat à cuisson	Hayes 181 Bonifay type 3C	Fin IV ^e -milieu V ^e s.	Bonifay 2004 p. 212-213
	3	Africaine	Couvercle	Hayes 196 Bonifay type 11 var. tardive	IV ^e -début V ^e s.	Bonifay 2004 p. 225-227
8017	4	Africaine	Couvercle	Hayes 196 Bonifay type 11 var. tardive	IV ^e -début V ^e s.	Bonifay 2004 p. 225-227
8103	5	Africaine	Amphore	Spatheion	1 ^{re} moitié V ^e s.	Bonifay Piton 2008
14006	6	Africaine	Casserole	Hayes 197 Bonifay type 10	Fin II ^e - 1 ^{re} moitié V ^e s.	Bonifay 2004 p. 225
	7	Africaine	Plat à cuisson	Hayes 23B Bonifay type 1	II ^e -fin IV ^e et milieu IV ^e - début V ^e s. à Arles	Bonifay 2004 p. 211-212. Piton 2011, p. 63, fig.11 n°39-40. Treglia, Piton 2011, p. 264-265 fig. 4 n°5.
	8	Africaine	Pot à cuisson	CATHMA A3 Bonifay type 32	V ^e s.	Bonifay 2004 p. 239-240 et 243
	9	Africaine	Bol à listel mouluré (gouttes de glaçure verte)	CATHMA A1 Bonifay type 13B/C	1 ^{re} moitié- milieu V ^e s. et début du V ^e s. à Arles	Bonifay 2004 p. 255-256 et 258. Treglia, Piton 2011, p. 262-263, fig. 2 n° 1-5. Menchelli et al. 2007 p. 319 et p. 326, fig. 3 n° 28.
	10	Italie-Sicile	Amphore	Keay 52	IV ^e -VII ^e s.	Menchelli et al. 2007 p. 317 et 325, fig. 2 n°13-19.
	11	Africaine ?	Amphore	Keay 25 ou 27 Bonifay type 27 ou 35A	2 ^{ème} moitié IV ^e s.	Bonifay 2004, p. 130 et 132
	12	Italie (nord Etrurie)	Amphore d'Empoli	Ostia IV (279)	Fin IV ^e -début V ^e s.	Menchelli et al. 2007 p. 316 et 325 fig. 2 n°1-4.
	13	Italie (nord Etrurie)	Amphore d'Empoli	Ostia IV (279)	Fin IV ^e -début V ^e s.	Menchelli et al. 2007, p. 316 et 325 fig. 2 n°1-4.
	-	Africaine	Sigillée claire D	Hayes 91A Bonifay type 49	1 ^{re} moitié V ^e s.	Bonifay 2004 p. 178-179.
14012	14	Africaine	Plat à cuisson	Hayes 23B Bonifay type 1	II ^e -fin IV ^e s. et milieu IV ^e - début V ^e s. à Arles	Bonifay 2004 p. 211-212. Piton 2011 p. 63, fig. 11 n° 39-40. Treglia, Piton 2011 p. 264-265, fig. 4 n° 5.
	15	Africaine	Sigillée claire C	Hayes 52B (?)	Fin IV-début V ^e s.	Piton 2011 p. 58 fig. 4 n°2-3.

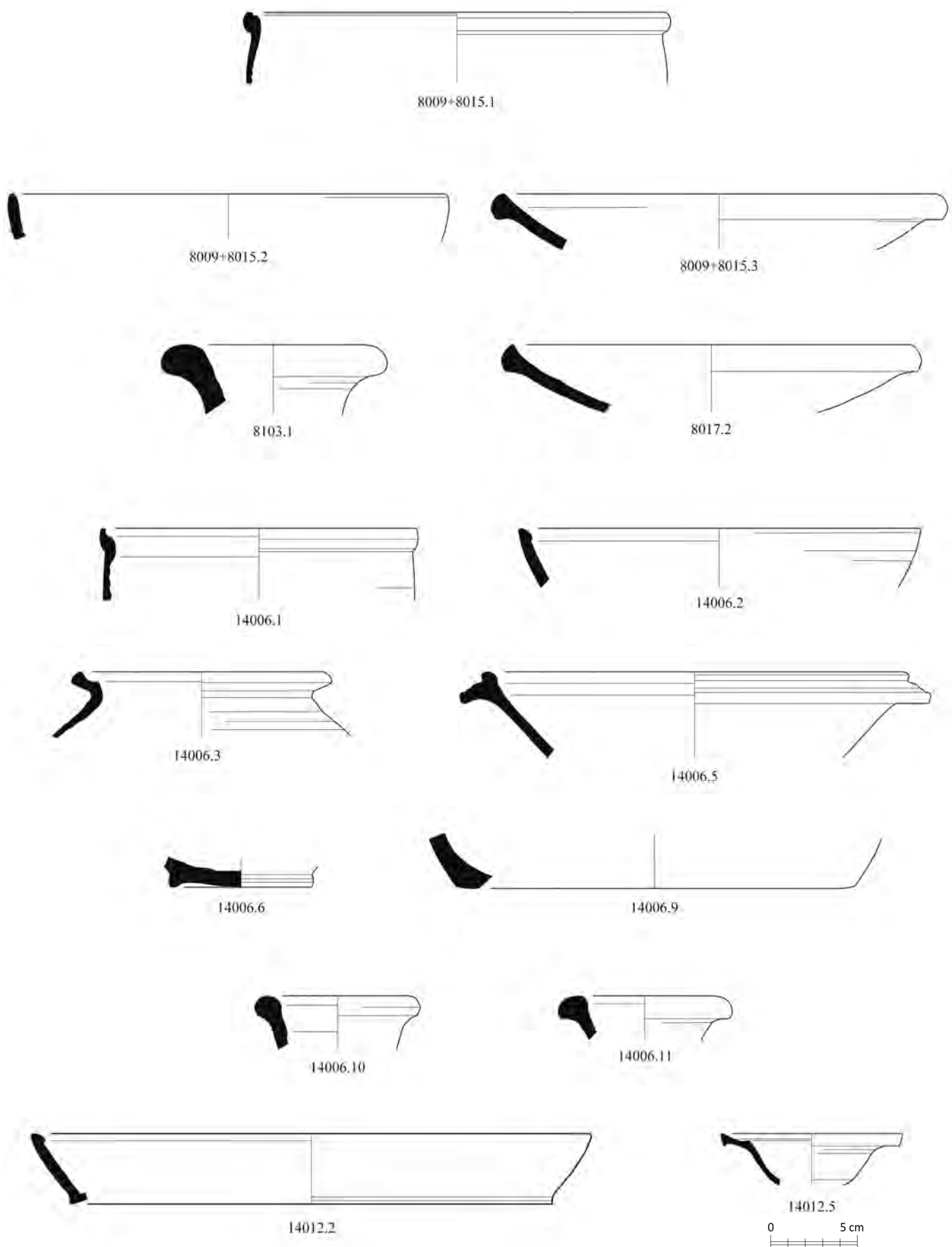


Fig. 40 – Céramiques découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique (D. Dixneuf/CNRS).

paraît s'arrêter à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle, amène à resserrer cette chronologie sur les toutes premières décennies du V^e siècle. Cette date correspond donc à la mise en place du remblai immédiatement antérieur à la construction de l'église.

5.2.3. Synthèse chronologique

On constate un décalage d'environ 20 ans entre la datation fournie par les monnaies et celle donnée par les céramiques. L'usure des monnaies indique cependant qu'elles ont circulé quelque temps. Par ailleurs, le gisement sous-marin d'Erbalunga, situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Mariana, a livré une amphore de type Keay 25-2 / Bonifay Africaine IIIc, datée de la fin du IV^e (?) - première moitié V^e siècle¹⁴⁴, contenant 21 219 monnaies émises entre le règne de Constantin (310-337) et les années 410-423¹⁴⁵. M. Bonifay propose de dater le dépôt vers 425¹⁴⁶. À San Giovanni de Pianottoli-Caldarello, sur la côte sud-ouest de l'île, un lot de 335 monnaies a été trouvé dans une petite annexe de la basilique paléochrétienne¹⁴⁷. L'étude conduite par Cl. Brenot a montré que la majorité des pièces est datée des décennies centrales du IV^e siècle : 335-364. Cependant deux exemplaires sont plus anciens (II^e-III^e siècles) et deux autres nettement plus récents : un Honorius (394-423) ainsi qu'un Valentinien III (419-455).

Ces deux exemples montrent que les monnaies du IV^e siècle circulent encore au début du siècle suivant. La chronologie du lot

de monnaies découvert à Mariana n'est donc pas en contradiction avec celle des céramiques et ne s'oppose aucunement avec une datation de la mise en place du remblai au début V^e siècle.

5.3. Le réaménagement de la basilique

Compte tenu de la rareté des relations stratigraphiques, il est bien difficile aujourd'hui de proposer une chronologie des réaménagements de la basilique, même si l'on dispose de deux datations radiocarbone, l'une résultant de l'analyse d'un charbon de bois découvert dans la maçonnerie du pilier sud-ouest (PL 305), l'autre d'un charbon provenant de la réfection du sol de l'abside (SL 14005) (tab. 4). Ces charbons, peu nombreux dans les mortiers et de dimension millimétrique, sont probablement des résidus du combustible utilisé pour la transformation de la pierre en chaux¹⁴⁸.

La seule donnée certaine que l'on peut retenir est la datation radiocarbone du charbon de bois prélevé à la base du pilier [PL 305] après son démontage complet¹⁴⁹. Elle fournit un *terminus post quem* en 651 pour la réalisation des travaux. Ceux-ci se sont déroulés en au moins trois phases.

La première (État 2a) concerne les murs porteurs et les piliers dont l'enduit est de même nature (Échantillons BP 7, 9 et 11). C'est aussi à ce moment que l'on a pu utiliser les colonnes venant d'être retirées pour boucher les portes de l'abside et du vestibule.

Tab. 4 – Résultats des analyses radiocarbone des échantillons de charbons prélevés dans la basilique.

Provenance	Nature de l'échantillon	Code laboratoire	Age 14c BP	Age calibré à 2 sigma 95 % de probabilité
Basilique : PL 305	Charbon	Lyon-15311	1335 ± 35	651 à 770 AD
Basilique : SL 14005	Charbon	Beta-407891	1180 ± 30	770 à 900 AD et 925 à 945 AD

¹⁴⁴ Bonifay 2004, p. 122.

¹⁴⁵ Massy 2013, p. 72. Imitations du type VICTORIA AVGG.

¹⁴⁶ Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014, p. 42, n° 1 et 53.

¹⁴⁷ Moracchini-Mazel 1988, p. 35-44.

¹⁴⁸ Coutelas 2009, p. 21.

¹⁴⁹ Pergola 2002, p. 22-24.

La deuxième phase (État 2b) pourrait n'intéresser que les murets de comblement des entre-colonnements qui sont clairement appuyés contre les piliers.

Enfin, la troisième phase (État 2c) peut correspondre à la réorganisation du *presbyterium*. Le mur [243], à l'ouest de l'estrade est très probablement appuyé au nord sur un muret de comblement de l'entrecolonnement. Par ailleurs, sa position semble pouvoir s'expliquer par un apport de matériaux destinés à surélever le *podium*. Bien que cette phase soit dans l'absolu postérieure à l'aménagement de la fosse à reliques, la logique de l'aménagement pousse à les considérer tous deux comme contemporains.

Pour résumer, on distingue donc trois ensembles qui pourraient s'échelonner dans le temps de la manière suivante :

- État 2a : les murs porteurs et les piliers, peut-être construits dans l'intervalle 651-770.
- État 2b : les murets de comblement des entrecolonnements.
- État 2c : fosse à reliques, surélévation de l'estrade, peut-être entre 770 et 945, si la restauration du sol de l'abside est bien contemporaine de ces aménagements, mais il n'existe pas de lien stratigraphique entre les deux.

Une seconde hypothèse de datation peut cependant être formulée. La condamnation des ouvertures, comme le cloisonnement et la hiérarchisation des espaces intérieurs, pourraient répondre à une même logique globale visant à redéfinir la circulation à l'intérieur de l'édifice et à réorganiser la liturgie. Cette logique pousse à considérer tous ces aménagements

comme contemporains ou du moins découlant d'un même programme. Deux arguments, très discutables il est vrai mais qui ne peuvent être ignorés, viennent étayer cette interprétation. On notera tout d'abord le chevauchement des deux datations radiocarbone (celle du pilier et celle du sol de l'abside) en 770. D'autre part, les liants utilisés pour la construction du mur gouttereau nord et des bouchages des entrecolonnements sont semblables (Échantillons BP13 et 14), ce qui laisse bien sûr penser à une même campagne de construction que l'on peut proposer de situer vers la fin du VIII^e siècle.

Dans cette réflexion deux paramètres importants n'ont pas été pris en compte : celui de « vieux bois », qui a une incidence directe sur la datation radiocarbone, et la possibilité que la restauration du sol de l'abside ne soit pas contemporaine de la mise en place du nouveau sol sur le *podium* même si les mortiers ont un aspect identique. Par conséquent on se limitera très prudemment à proposer une datation postérieure au milieu du VII^e siècle pour l'ensemble des travaux.

5.4. Le vestibule

La probable transformation du vestibule en habitation est datée par deux analyses radiocarbone sur des graines carbonisées retrouvées dans le foyer (tab. 5). Il n'y a aucune raison de douter que ces graines, très nombreuses, puissent être contemporaines de l'occupation. Les deux strates de cendre superposées (US 10 et 11) sont sans doute très proches chronologiquement l'une de l'autre. Le croisement des deux dates indique une fourchette chronologique comprise entre la fin du IX^e et le début du XI^e siècle.

Tab. 5 – Résultats des analyses radiocarbone des échantillons de graines prélevés dans le vestibule.

Provenance	Nature de l'échantillon	Code laboratoire	Age 14c BP	Age calibré à 2 sigma 95 % de probabilité
Vestibule : US 20	Graine carbonisée	Lyon-2370	1135 ± 30	779 à 997 AD
Vestibule : US 10	Graine carbonisée	Lyon-2368	1075 ± 30	889 à 1023 AD

5.5. Les sépultures

Les analyses radiocarbone ont permis de dater l'utilisation de la zone funéraire au moins entre l'extrême fin du IX^e et le XIII^e siècle (tab. 6). Cependant, seuls six squelettes ont été analysés et on ne peut exclure que l'utilisation de ce cimetière ait débuté plus tôt et se soit prolongée jusqu'à la fin du Moyen Âge. On remarquera toutefois que les datations les plus anciennes correspondent à celles obtenues autour des cathédrales d'Ajaccio et de Sagone¹⁵⁰. Il est donc envisageable que ces cimetières soient apparus à la fin du premier Moyen Âge. À Mariana du moins, le glissement de la zone funéraire depuis la basilique extra-muros jusqu'au complexe épiscopal, peut être étroitement lié au transfert de reliques dont pourraient témoigner l'aménagement d'un reliquaire, selon un schéma bien connu par ailleurs, notamment dans le nord de l'Italie¹⁵¹.

5.6. L'abandon de la basilique

La question de l'abandon de la basilique a été peu abordée et l'on a souvent considéré qu'il était contemporain de la mise en service en 1119 de la nouvelle cathédrale, construite 17 m plus au nord. Toutefois, ce choix de ne pas rebâtir l'édifice sur les arases du précédent bâtiment, comme cela se fait fréquemment¹⁵², peut être lu comme un indice assez sûr du maintien en

activité de la vieille église¹⁵³. La découverte sur le sol de celle-ci de quatre monnaies médiévales frappées à Valence, Melgueil et Gênes au XI^e-XIII^e siècle¹⁵⁴, fournit un autre argument, bien plus convaincant encore, qui confirme l'hypothèse d'une utilisation concomitante des deux églises au moins durant quelques années, sinon quelques décennies. Les deniers de Gênes sont dans tous les cas postérieurs à 1133¹⁵⁵.

Ce n'est que la construction vers la seconde moitié du XII^e siècle de l'imposant édifice interprété comme un palais épiscopal, qui scelle finalement de manière certaine le destin de l'ancienne basilique (*cf. infra*).

6. CONCLUSION

C'est au début du V^e siècle, peut-être entre 400 et 420, que commence le chantier de construction de la basilique *intra-muros*. Installée au sud de la ville, à l'emplacement d'une *domus* bordant la voie méridionale, elle s'impose d'emblée comme un monument majeur, tant par ses proportions que par ses aménagements liturgiques et son décor qui laissent entrevoir d'importants apports extérieurs. Peut-être dès la seconde moitié du VII^e ou le VIII^e siècle, elle fait l'objet d'une reconstruction partielle que l'on peine à appréhender finement en raison des nombreuses lacunes et de l'absence de liens stratigraphiques conservés.

Tab. 6 – Résultats des analyses radiocarbone des sépultures de la basilique.

Provenance	Nature de l'échantillon	Code laboratoire	Age 14c BP	Age calibré à 2 sigma 95 % de probabilité
T4 – individu 1	Os	Lyon 2371	915+/-30	1025 à 1209
T4 – individu 2	Os	Lyon 2384	990 +/-35	994 à 1155
T17	Os	Lyon 2389	1095 +/-30	891 à 1016
T18	Os	Lyon 2385	900 +/-30	1034 à 1215
T20	Os	Lyon 2414	1075 +/- 25	985 à 1019
T22	Os	Lyon 2386	1040 +/- 25	978 à 1023

¹⁵⁰ Istria 2014b ; Istria 2014c.

¹⁵¹ Chavarria-Arnau – Giacomello 2014.

¹⁵² On verra par exemple le cas de la cathédrale de Sagone. L'église romane est construite au milieu du XII^e siècle exactement sur les arases de la basilique paléochrétienne (Istria 2009b et c).

¹⁵³ Il ne semble pas, comme on le verra, qu'il existait une autre basilique à l'emplacement de la nouvelle cathédrale (*cf. infra*).

¹⁵⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 77.

¹⁵⁵ Istria 2005a, p. 278.

Les raisons de cette reconstruction ne sont pas connues. G. Moracchini-Mazel la situait après une destruction violente imputable aux « premières invasions lombardes »¹⁵⁶. On préfère rester prudent sur cette question et simplement remarquer que les structures de l'édifice ont gravement souffert au point de devoir en rebâtir une grande partie : on peut estimer que près de la moitié de l'édifice a été reconstruit.

Les réaménagements postérieurs sont eux aussi mal datés, mais peuvent être attribués génériquement à l'époque carolingienne. Ils modifient pourtant de manière radicale l'es-

pace intérieur. Une clôture maçonnée ferme la quasi-totalité de la nef centrale afin de créer un vaste chœur canonial. À l'est, une fosse à reliques de grandes dimensions est aménagée dans l'espace du *presbyterium* qui est de fait surélevé et étagé. Ces transformations sont peut-être à mettre au crédit de l'invention ou du transfert de reliques dont la présence explique aussi le développement, dès la fin du IX^e siècle, d'un cimetière dans et autour de la basilique. Cet édifice continue d'être utilisé jusqu'au XII^e siècle avant d'être détruit et oblitéré par la construction du possible palais épiscopal.

¹⁵⁶ Moraccini-Mazel 1967a, p. 65

LE BAPTISTÈRE

par Bénédicte BERTHOLON-PALAZZO, Sophie DELBARRE-BÄRTSCHI, Anne FLAMMIN, Daniel ISTRIA
et Amina-Aïcha MALEK

Le baptistère est associé à la basilique *intra-muros*. Il est situé à 5,5 m au sud de l'abside par rapport à laquelle il est aligné. L'espace réservé entre les deux édifices est occupé par l'annexe B alors que l'annexe C est située à l'ouest et fait la jonction entre le baptistère et la basilique (fig. 1).

Ce secteur correspond à la limite orientale de la *domus* A, occupée au moins en partie par le balnéaire dont les murs se poursuivent sous le baptistère. Un puits, appartenant peut-être à l'îlot voisin, a été repéré à seulement 3 m vers le nord-est. Autant dire que cet édifice majeur

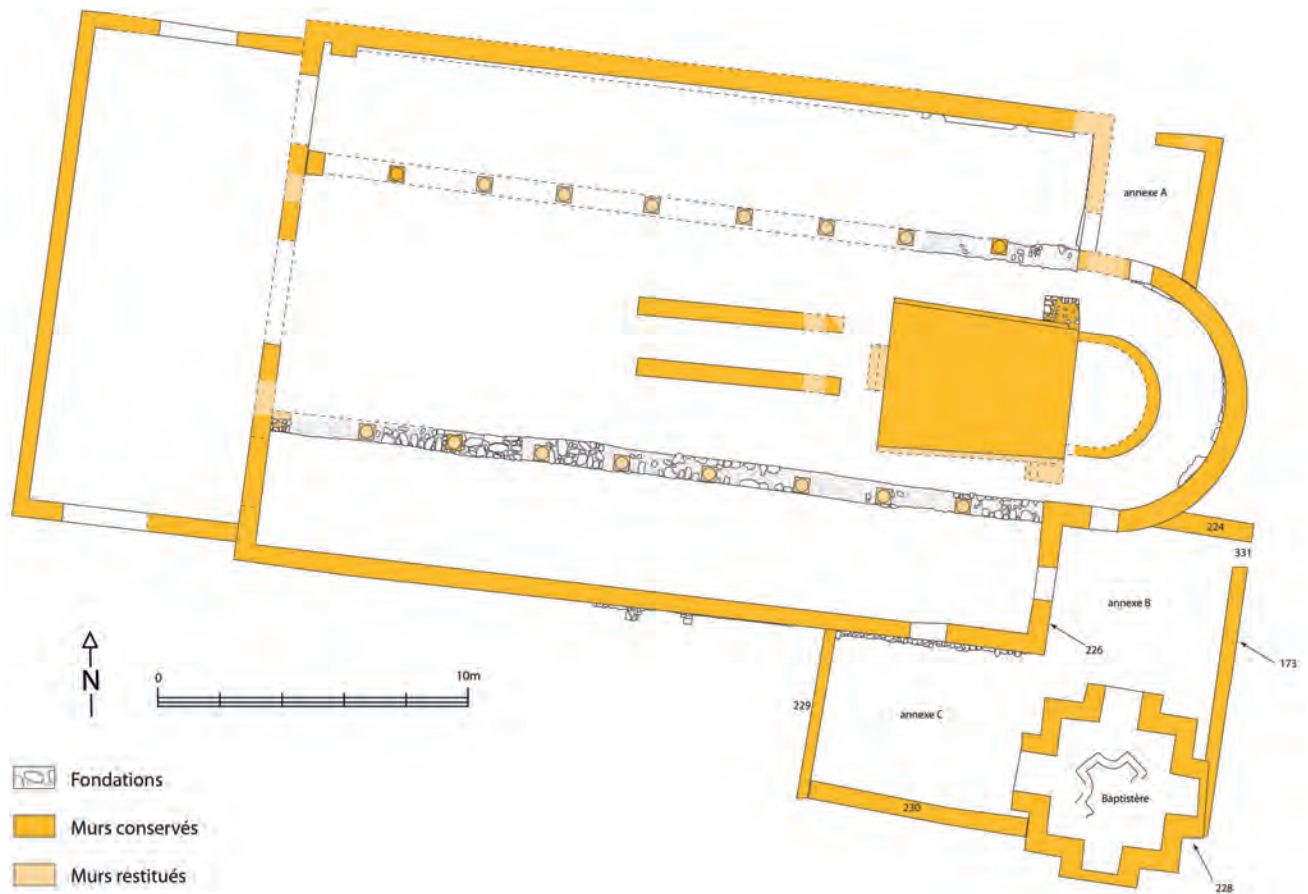


Fig. 1 – Positionnement du baptistère dans le complexe paléochrétien (DAO D. Istria/CNRS).

a été installé dans un secteur où l'eau occupait une place importante bien avant sa construction.

Ce baptistère a suscité beaucoup moins de discussions que la basilique, bien qu'il pose globalement les mêmes problèmes relatifs à la chronologie et aux aménagements liturgiques.

1. LA PHASE 1 : LE PREMIER ÉDIFICE

1.1. Les techniques de construction et le plan

Le baptistère est un bâtiment de 6,50 m de côté (hors-tout) (fig. 2 et 3). Il est construit en galets liés au mortier de chaux avec parements de terres cuites architecturales en remploi (fig. 4)¹.

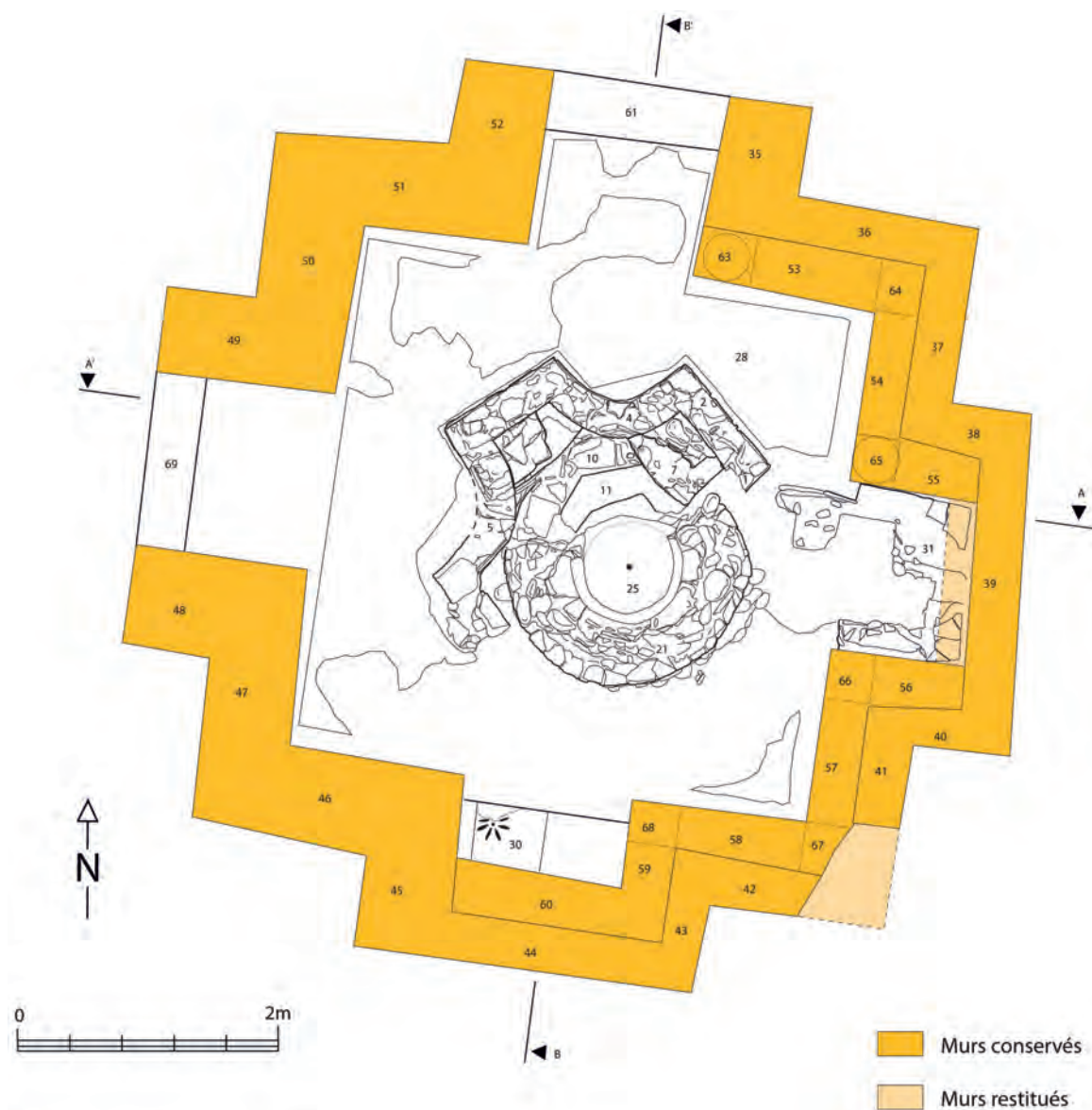


Fig. 2 – Plan du baptistère et de ses aménagements toutes phases confondues (DAO D. Istria/CNRS).

¹On note en particulier l'utilisation de briques de colonnes et de fragments de *tegulae*.

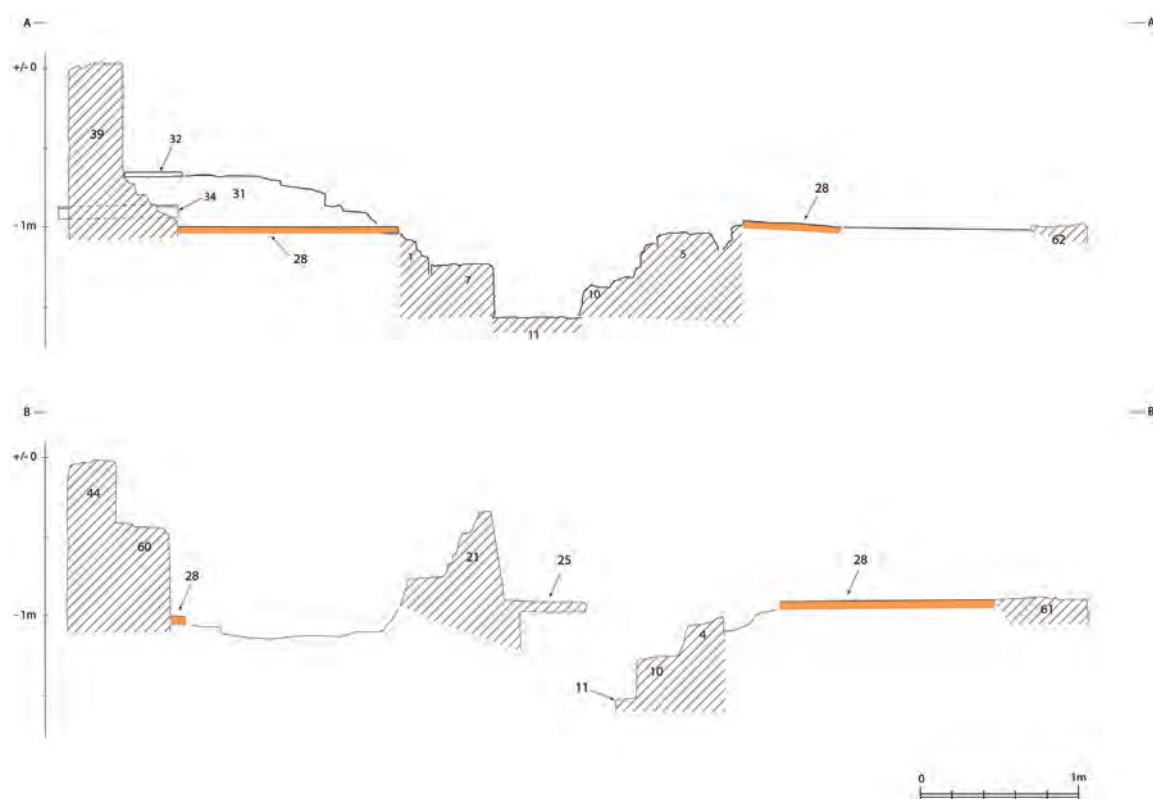


Fig. 3 – Sections du baptistère et de ses aménagements toutes phases confondues (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 4 – Vue zénithale du baptistère (D. Istria/CNRS).

Cette technique de construction est en tout point comparable à celle mise en œuvre dans la basilique.

Son plan cruciforme peut se décomposer en un carré central sur lequel sont accolés quatre chevets plats d'environ 1,20 m de largeur et 70 cm de profondeur, orientés selon les points cardinaux. Deux d'entre eux sont percés d'une porte de 1,25 m de largeur, ouvrant vers l'ouest (Annexe C) et le nord (Annexe B). L'épaisseur des murs est de 66 cm en moyenne. À l'est, cette épaisseur diminue de moitié (≈ 34 cm) à partir d'une hauteur de 51/52 cm au-dessus du sol pour former une banquette intérieure conservée sur toute sa longueur, sauf au niveau

du mur oriental du chevet est où elle a été en grande partie détruite par un aménagement postérieur. Sa trace a toutefois pu être retrouvée après démontage complet de ce dernier (fig. 5).

Cette banquette supportait six bases de colonnes situées aux extrémités ainsi que dans les angles. Deux bases de 14 et 17 cm de hauteur, sont encore en place et les traces des quatre autres clairement visibles dans le mortier de chaux qui servit à les sceller (fig. 6). Des colonnes de granite, dont deux d'une hauteur de 2,20 m ont été retrouvées remployées dans l'annexe voisine (B), devaient prendre place sur ces bases et soutenir des arcatures plaquées, probablement en briques.



Fig. 5 – Détail des traces de la banquette détruite dans le chevet oriental (D. Istria/CNRS).



Fig. 6 – Base de colonne conservée près de la porte nord du baptistère. La colonne est le résultat d'une anastylose réalisée après les fouilles des années 1960 (D. Istria/CNRS).

On ne dispose d'aucun élément permettant de restituer une coupole sur le carré central, même si les dimensions réduites de l'édifice et le contrebutement opéré par les quatre chevets invitent à ne pas exclure cette hypothèse. En revanche, la présence de colonnes adossées aux murs indique probablement que les quatre chevets étaient ouverts par une arcature qui retombait donc sur ces supports verticaux, et couverts de voûtes d'arêtes ou, compte tenu de leurs dimensions très réduites, plutôt en berceau. En raison des dimensions des éléments conservés (banquette, bases, colonnes et écartement des colonnes), on peut calculer

que le sommet des arcatures du mur oriental était à environ 3,5 m au-dessus du sol.

Les murs étaient revêtus sur les deux faces d'un enduit au moins décoré à l'intérieur de motifs peints dont n'étaient conservées au moment de la découverte que quelques lignes verticales jaunes et rouges sur fond blanc.

1.2. Le sol de mosaïque

Le sol de l'édifice est constitué d'une mosaïque polychrome (fig. 7). Après plusieurs constats d'état effectués par l'Atelier de restauration de mosaïques de Saint-Romain-en-Gal



Fig. 7 – Vue générale de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).

en 2004, 2007 et 2012, la mosaïque a été déposée en juin 2014, puis restaurée dans les locaux de l'Atelier. Les six panneaux ont été livrés le 17 juin 2016 à la Mairie de Lucciana².

Le lit de pose, détruit lors du prélèvement du tapis pour restauration, n'a pu être analysé. En revanche, le *nucleus* d'une épaisseur de 1,5 à 2 cm a été conservé (prélèvement échantillon K). L'étude pétrographique indique une matrice fissurée de couleur beige et une charge sableuse composée de minéraux silico-argileux (quartz, feldspaths, micas...). On distingue notamment deux cutanes et quelques oxydes de fer montrant que le sable a subi peu de transport. On remarque une frange de carbonatation dans la porosité et de nombreux grains de tuileau de tailles variées, qui constituent la charge principale de ce mortier. Les nodules de chaux sont petits et abondants.

Le *rudus* (prélèvement échantillon L), dont l'épaisseur irrégulière peut atteindre 6 cm, présente une matrice de couleur marron opaque (en lumière naturelle) et quelques rares microfissures. La charge sableuse est constituée d'une forte proportion de quartz et d'autres minéraux (feldspath, roches métamorphiques, silice, amphiboles). Les nodules de chaux sont ronds et nombreux. Une plaquette de calcite témoigne de la carbonatation de la chaux. On distingue, comme dans le *nucleus*, quelques rares grains d'oxydes de fer et deux cutanes à la surface, qui proviennent probablement du milieu d'enfouissement. Quelques petits grains de charbon de bois sont également repérés sur la lame mince.

Le *statumen*, enfin, est constitué de lauzes grossièrement agencées sur une épaisseur de plus de 20 cm environ.

Durant la dépose de la mosaïque située dans la niche orientale, a été repérée à la surface du *statumen* et sous le *rudus* dont la mise en place a scellé le tout, une petite concentration de charbons de bois à laquelle étaient associés un fragment de céramique ainsi qu'une coquille d'huître [US 68]. Cet ensemble pourrait indiquer un arrêt temporaire du chantier, peut-être dans l'attente du séchage du *statumen*. Durant

cette interruption momentanée ont été rejetés des déchets domestiques appartenant sans doute à un relief de repas.

Dans sa partie méridionale, le tapis de mosaïque accuse une pente assez importante ($\approx 3\%$) du nord vers le chevet sud³ dans lequel a été installé un avaloir dont l'ouverture de plan quadrangulaire était fermée par une plaque de marbre remployée (la partie non visible porte une inscription) et percée d'orifices dessinant une rosace à six pétales⁴. La conduite elle-même est constituée dans sa partie supérieure – la seule visible – de la partie haute avec le col d'une amphore noyée dans la maçonnerie. Destiné à recueillir l'eau qui pouvait déborder du bassin ou simplement celle utilisée pour laver le sol, cet avaloir est mis en place au même moment que la mosaïque qui s'appuie également sur la margelle de la cuve baptismale.

1.2.1. Description du tapis de mosaïque

Tesselles : noir (schiste), gris (schiste), bleu pâle (marbre bleuté très pâle), rose (marbre rosé), blanc (marbre), vert (de type serpentine), jaune, brun (pierres indéterminées), rouge (terre cuite). En moyenne 1 à 1,5 cm de côté et 1 à 1,8 cm de hauteur.

Lit de pose : bain de pose de chaux blanche pure (0,5-0,8 cm), *nucleus* (3-6 cm) constitué d'un béton gris à nodules de chaux avec petits graviers et quelques éclats de terre cuite architecturale. Le *nucleus* semble directement posé sur un radier sommaire formé de galets et de quelques éclats de pierre.

Le plan cruciforme du baptistère et celui de l'espace central réservé à la cuve baptismale ont déterminé la composition de la mosaïque. L'espace quadrangulaire de la pièce est couvert d'un tapis carré de mosaïque bordé d'une tresse à quatre brins polychromes (rouge-blanc, bleu clair-blanc). Disposé en diagonale par rapport au carré, un muret délimite l'emplacement de la cuve baptismale au centre de la pièce et prend la forme d'un octogone à quatre côtés incurvés. Le muret est bordé d'une tresse à

² Cf. les rapports de dépose et de restauration (juin 2014 et juin 2015), ainsi que le rapport d'intervention du 16 au 20 juin 2014 de l'Atelier de restauration de mosaïques de Saint-Romain-en-Gal.

³ La mosaïque est en revanche parfaitement horizontale d'est en ouest.

⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 61-62 ; Michel – Pasqualaggi 2014, p. 234, n° 13.

deux brins polychromes (rouge-blanc, bleu clair-blanc). Chaque écoinçon est orné d'un buste d'homme barbu cantonné de dauphins. Les espaces incurvés déterminés par la forme de la cuve présentent, pour les trois conservés, des dauphins, des poissons et un cerf. À l'extérieur du carré, quatre petits panneaux, de forme carrée ou rectangulaire, occupent les espaces supplémentaires de la pièce, déterminés par le plan cruciforme (deux niches au sud et à l'est, et deux passages devant les portes au nord et à l'ouest). À l'est sont encore visibles deux canards nageant sur les flots, au nord, les restes d'une coupe ou d'un cratère⁵.

1.2.2. Analyse technique

Après un examen macroscopique attentif de l'ensemble des panneaux et des fragments conservés dans le dépôt du musée de Mariana, ainsi que des vestiges encore visibles *in situ* (lit de pose des mosaïques), nous observons de grandes similitudes tant dans les matériaux employés (types de tesselles, couleurs, etc.), dans les techniques de construction (lit de pose, taille des tesselles, etc.) que dans l'aspect général des pavements (construction des motifs et pose des tesselles). Ces rapprochements parlent en faveur d'une pose contemporaine des mosaïques de la basilique et du baptistère, par un même atelier, et participant à un programme décoratif unique.

1.2.3. Analyse iconographique

Ce qui caractérise le décor du baptistère, certes lacunaire, ce sont les quatre fleuves dont la représentation emprunte à l'imagerie païenne.

Placés dans les écoinçons et se détachant d'un fond blanc, ils présentent les caractéristiques formelles des divinités ou des allégories dont l'emplacement, l'orientation et l'échelle, leur confèrent un poids visuel particulier, si bien qu'ils semblent émerger de leur univers pour aller à la rencontre de celui qui les regarde. De leur bouche entre-ouverte s'écoulent des filets d'eau, de part et d'autre de leur visage, alors que des dauphins semblent jaillir de leur chevelure. On observe que même si elles sont répétitives, ces figures se distinguent néanmoins par quelques détails comme la couleur de la carnation ou le dessin des yeux et de la chevelure, qui confèrent à chacune une individualité propre. Trois sont plus ou moins préservés, le quatrième a disparu (fig. 8, 9 et 10). Celui placé dans l'angle nord-ouest présente en particulier les attributs qui mettent en valeur son caractère marin avec ses antennes, ses oreilles végétalisées qui rappellent plutôt ceux de la divinité primordiale et cosmique, Océan⁶.

Le choix pictural de la figuration en buste des fleuves⁷, notamment à l'échelle du spectateur, souligne de manière signifiante l'agencement architectural et ornemental du baptistère. Celui-ci présente une composition carrée au centre de laquelle est placée la cuve octogonale à quatre côtés concaves qui évoque aussi une croix dont les fleuves constituent le prolongement. Orientés vers l'intérieur, selon le sens du cerf qui s'abreuve et des poissons, allégories de l'initié et du baptisé, ils semblent émaner de l'eau baptismale et déverser leurs flots aux quatre points cardinaux⁸. Repères géographiques ils rythment l'ensemble, lui conférant une dynamique temporelle, celle, en quelque sorte, du parcours initiatique.

⁵ Pour une description détaillée des motifs et une première analyse, voir Moracchini-Mazel 1967b, p. 47-58. Cette analyse a ensuite été complétée, pour les bustes d'hommes barbus, par Henri Lavagne (Lavagne 1981, p. 13-14).

⁶ Or, rappelons que les divinités fluviales sont en général représentées sous la forme d'une figure en pied d'âge mûr, parfois juvénile, le front ceint de roseaux, allongée ou assise, le coude adossé sur une urne. Divinités topiques signifiant un lieu géographique, elles ne constituent pas une figure agissante, au contraire elles apparaissent comme spectrales indifférentes de la scène qu'elles accompagnent.

⁷ On retrouve cette formulation (buste d'où jaillissent

des dauphins placés aux écoinçons) dans une mosaïque d'Aquilée en Italie, en contexte domestique, datée du IV^e (Prevato 2017, p. 273) et dans le baptistère de la basilique d'Ohrid en Macédoine du Nord (buste représenté à l'échelle réelle), datée du V^e-VI^e siècle (Nikolajević 1973, p. 266), en orient à Jabalyah près de Gaza en Palestine (Humbert 1999, p. 216-218).

⁸ Notons que les quatre points cardinaux sont symbolisés notamment dans l'iconographie païenne par les quatre Vents, représentés aussi en buste et placés aux écoinçons des compositions, cf. la mosaïque de Héro et Léandre de Dougga et celle des Néréides sur une mosaïque marine de Radès.



Fig. 8 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).



Fig. 9 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).



Fig. 10 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).

Les dauphins semblent surgir de leur chevelure, suggérant les eaux vives qui régénèrent l'Homme pour en faire une créature nouvelle incarnée par le poisson. Plus précisément, comme l'explicite Hippolyte de Rome « Il coule dans ce jardin un fleuve d'eau intarissable. Quatre fleuves en découlent, arrosant toute la terre. Il en est ainsi de l'Église. Le Christ, qui est le fleuve, est annoncé dans le monde par les quatre Évangiles. » (Com. Dan., i, 17.). En les représentant en buste qui semble émerger des eaux pour aller à la rencontre des catéchumènes, les fleuves symbolisent aussi les quatre évangélistes. Ainsi, situés aux écoinçons, entre la bordure qui délimite le baptistère et la cuve, ils structurent la composition selon une symétrie d'axes à l'image des vertus cardinales qui fondent la chrétienté selon les exégèses de l'époque⁹.

Grâce à ces artifices picturaux le mosaïste a réussi à ramasser deux idées disjointes en une seule figure. Cette volonté et capacité de condenser différentes significations et symbolismes qui ne s'excluent pas procèdent d'une formulation iconographique qui s'inscrit dans une tradition païenne.

La représentation en arrière du seuil de la porte occidentale du cerf s'abreuvant à une source d'eau vive est une claire illustration du Psaume 42-2¹⁰. Elle symbolise le catéchumène qui s'apprête à recevoir le baptême et marque ainsi le début de la cérémonie avant l'immersion et l'émersion¹¹ qui le métamorphose en poisson, représenté symétriquement à l'opposé de la scène du cervidé et sur le pourtour (fig. 11). Le décor du seuil de la porte occidentale est perdu, celui de l'ouverture nord est en revanche conservé bien que très abîmé. Il représente une coupe (un cratère?) surmontée de volatiles, allusion peut-être à la cérémonie de l'eucharistie qui suit celle du baptême (fig. 12)?



Fig. 11 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).

Notons, comme l'avait observé G. Moracchini-Mazel, que son orientation vers le nord est opposée à la trajectoire du catéchumène qui après avoir été baptisé sortait par cette porte pour assister à la cérémonie de l'eucharistie. Enfin, les canards représentés dans la niche orientale évoquent plus simplement le monde aquatique (fig. 13).

⁹ Marrou 1978, p. 112 et note 11, Saint Ambroise de Paradiso, 3 (13-14); *De Spiritu Sancto*, I, 15 (148)-16 (157); Saint Augustin, *De Genesi* contre Manichaeos, II, 10 (13-14); *De Civitate Dei*, XIII, 21. Philon, Leg. alleg. 63-64.

¹⁰ « Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, Ô Dieu! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant: quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu? ». Il s'agit d'un motif commun dans les baptistères: on le retrouve par exemple

dans celui de San Giovanni in Fonte à Naples ou encore dans celui de Salone directement associé à une citation du Psaume 42. On peut voir à ce sujet Bisconti 2001.

¹¹ *Catéchèse mystagogiques*, 2, 4, SC 126bis, p. 113: « Et dans un même moment vous mourrez (immersion) et vous naissez (émersion), cette eau salutaire fut et votre tombeau et votre mère » explique Cyrille de Jérusalem en s'adressant aux néophytes.



Fig. 12 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).



Fig. 13 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal).

1.3. La cuve baptismale

La cuve baptismale a été installée au centre de l'édifice (fig. 14 et 15). Elle est disposée en diagonale par rapport à l'axe du carré central, de manière à ce que les murets curvilignes de la margelle soient situés face aux chevets et aux deux portes.

Elle est mise en place au moment de la construction, avant même la pose du *statumen* de la mosaïque qui vient s'appuyer sur la fonda-

tion de la cuve. Ces maçonneries sont constituées de galets et de quelques fragments de terre cuite architecturale liés par un abondant mortier de chaux.

Il s'agit d'un bassin de 2,30/2,35 m de côté (dimensions intérieures), dont la margelle [MR 1 à 5], de 23 cm d'épaisseur en moyenne et de hauteur inconnue¹², dessine à l'intérieur comme à l'extérieur un plan octogonal dont les côtés d'environ 50 cm de longueur (dimension intérieure), sont alternativement rectilignes et

¹² Elle est actuellement arasée plus ou moins au niveau du sol de mosaïque.



Fig. 14 – La cuve baptismale. Photographie prise du nord-ouest (D. Istria/CNRS).

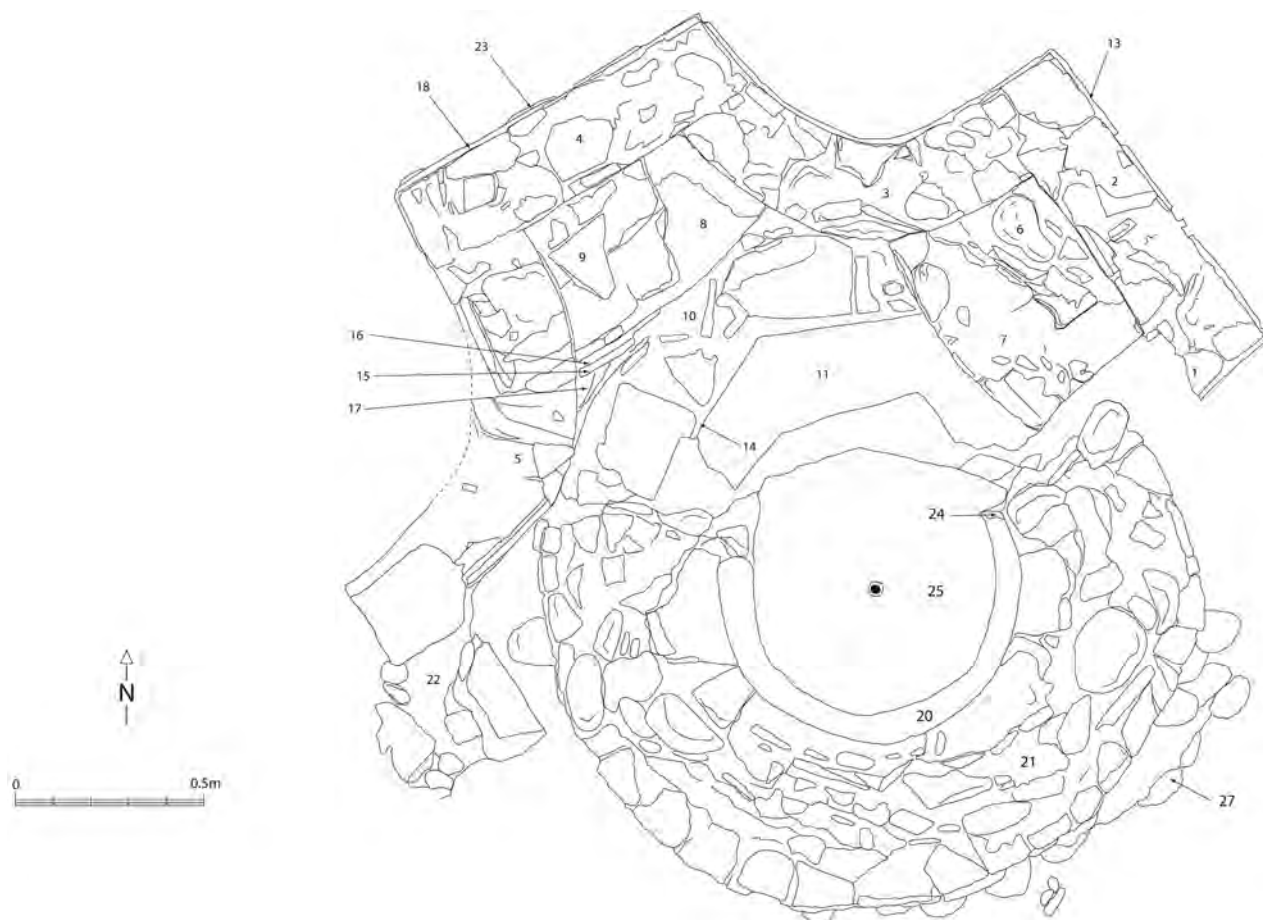


Fig. 15 – Plan de la cuve baptismale, toutes phases confondues (dessin – P. Chevalier, L. Eneau-Brun, D. Grimaud).

concaves (fig. 16)¹³. Il résulte de la combinaison savante d'un plan cruciforme dont tous les bras ont la même longueur et d'un plan octogonal à alvéoles extérieures. Sa profondeur n'est pas mesurable aujourd'hui en raison de la présence d'aménagements successifs qui masquent le fond du bassin. Celui-ci se trouve toutefois à plus de 70 cm sous le niveau de l'arase actuellement conservée de la margelle. Cette mesure est calculée par rapport à la surface de la marche, plus tardive, visible dans le fond du bassin. Si on restitue une hauteur moyenne de 20 cm à la fois à cette marche et à la margelle, on peut déduire une profondeur totale de la cuve d'environ 1,10 m. Son volume total interne devait donc approcher 2,3 m³. Il est toutefois bien peu probable que l'on ait rempli le bassin jusqu'à la limite supérieure de la margelle. Le volume d'eau au moment du baptême devait donc être bien inférieur, au moins pour éviter les débordements au moment de l'immersion.

L'ensemble était entièrement couvert d'un enduit de tuileau qui se prolonge horizontale-

ment à l'extérieur de la cuve pour couvrir sur quelques centimètres (≥ 10 cm) au moins une partie du *nucleus* de la mosaïque.

Aucun système d'adduction et d'évacuation d'eau n'a pu être retrouvé. Ils pourraient toutefois être dissimulés ou détruits par les aménagements postérieurs.

1.4. Le *ciborium*

En 1967 G. Moracchini-Mazel, dans son ouvrage sur les monuments paléochrétiens de la Corse, rapporte brièvement les circonstances de découverte, six années plus tôt, d'une trentaine de blocs sculptés¹⁴. Elle les identifie comme appartenant aux architraves d'un *ciborium* octogonal ayant coiffé la cuve baptismale. En 1981, dans un autre article paru dans les *Cahiers Corsica*, en collaboration avec M.-J. Volelli, elle propose une restitution graphique de la structure et de son décor. Elle s'appuie sur la réalisation en plâtre grandeur nature du *ciborium* par R. Boinard, maçon et

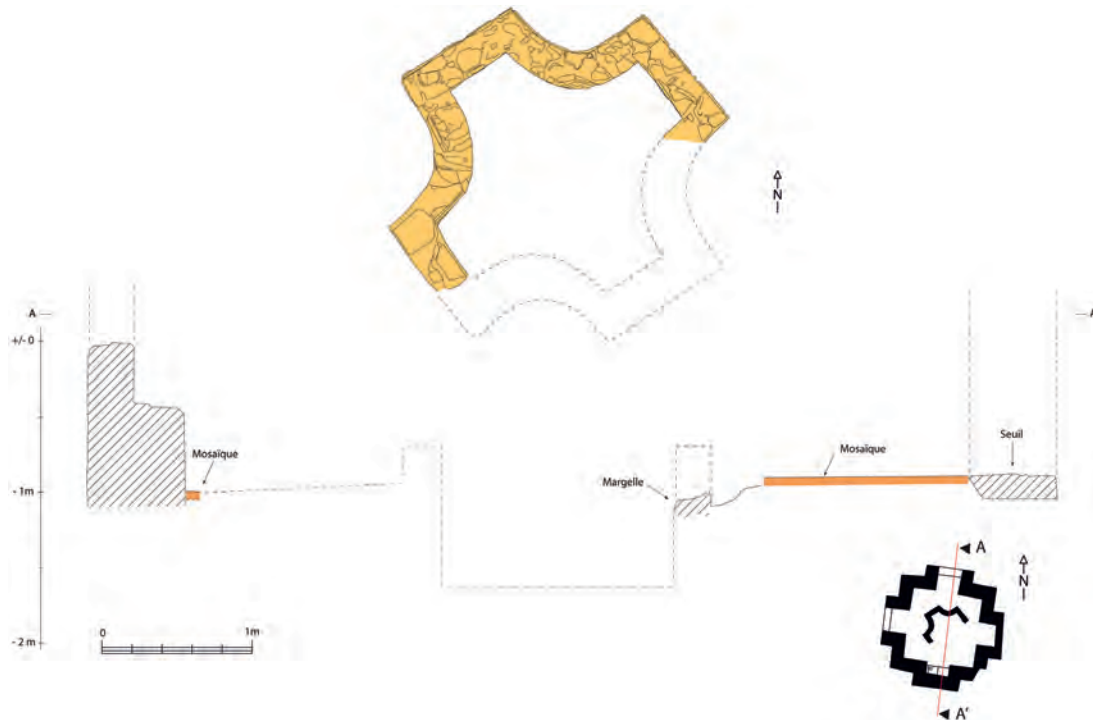


Fig. 16 – Plan et section de la cuve baptismale état 1
(dessin – P. Chevalier, L. Eneau-Brun, D. Grimaud. DAO D. Istria/CNRS).

¹³ Seuls cinq des huit côtés sont actuellement visibles mais les trois côtés manquants, masqués par la cuve médiévale, peuvent être restitués par symétrie sans grand risque d'erreur.

¹⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 58-62.

¹⁵ Moracchini-Mazel – Volelli 1981.

sculpteur¹⁵. M.-J. Volelli développe une lecture iconographique et iconologique des motifs figuratifs et notamment du chrisme qu'elle compare à d'autres décors de ce type sur des objets métalliques ou marmoréens du IV^e siècle. Toutes deux pensent alors que le *ciborium* date de la fin du IV^e siècle. G. Moracchini-Mazel note que la plupart des pièces sculptées ont servi de matériaux de remploi dans les murs et les piliers de la basilique rebâti, selon elle, vers le VII^e siècle à l'emplacement des colonnes primitives¹⁶. L'un des plus gros fragments était remployé au bas du premier pilier oriental de la file nord dans cet édifice (MAR111122 / 2011.1.841-38)¹⁷. Le *ciborium* aurait, selon elle, appartenu à la première piscine baptismale dite de la phase 1 du baptistère. En examinant la maçonnerie du muret de la cuve baptismale, elle a distingué sur deux des extrémités des branches des empreintes carrées de 0,20 m de côté très imprécises qu'elle interprète comme les emplacements des bases de cet édicule. Huit bases étaient donc placées à chaque extrémité de la piscine et supportaient huit colonnes coiffées de huit chapiteaux sur lesquels devaient reposer les huit architraves ornées.

Elle distingue trois sortes de marbres dans la réalisation des architraves : un calschiste blanc gris et un autre blanc jaune à grain assez compact qui pourraient être extraits l'un et l'autre de carrières locales peut-être celles de Brando ou de Sisco¹⁸. Un fragment appartenant à l'une des frises extérieures, de grande finesse d'exécution, est travaillé dans un marbre jaune rosé à grain fin qui doit être un matériau d'importation. C'est dans ce marbre qu'ont été taillés la base de la basilique trouvée *in situ* et le chapiteau ionique¹⁹.

En 1984 Ph. Pergola publie un article dans lequel il procède à une relecture des mosaïques et des sculptures du complexe épiscopal²⁰. Dans le cadre de sa thèse, en 1978, il était déjà revenu sur la datation proposée par G. Moracchini-Mazel et après avoir présenté de nombreuses

comparaisons avec des sculptures précarolingiennes, il conclut que les fragments sculptés du *ciborium* peuvent être placés entre le milieu du VII^e et le milieu du VIII^e siècle, à l'époque d'une reconstruction probable de la basilique, dans le cadre de la présence lombarde en Corse²¹. Il relève également des différences formelles dans la sculpture et propose de voir dans ces pièces sculptées des productions orientales du VI^e siècle réutilisées en partie au IX^e siècle.

En 1995, N. Duval, reprend largement les résultats de la chercheuse corse pour présenter le site de Mariana et son *ciborium*. Il note que leur appartenance à l'époque paléochrétienne est possible mais qu'il est difficile de trancher entre une date haute et le V^e ou le VI^e siècle²².

En 2001, quelques fragments sculptés sont présentés à l'occasion de l'exposition « Corsica christiana »²³. Lors du colloque de 2004 tenu à Bastia et Lucciana, R. Coroneo reprend l'étude de ce mobilier sans l'avoir vu dans son intégralité, comme Ph. Pergola d'ailleurs, car il était toujours en possession de G. Moracchini-Mazel²⁴. R. Coroneo propose de nombreuses comparaisons avec des motifs de la sculpture du VIII^e siècle en Italie, mais souligne que c'est avec la sculpture de la région de Toulouse et notamment celle des sarcophages que les motifs caractéristiques utilisés à Mariana (chrisme, rinceau de lierre, fleur à 8 pétales...) se retrouvent avec le plus de récurrences et que les rapprochements sont les plus probants. Il ne contredit pas la datation proposée par Ph. Pergola et attribue à un sculpteur de la Gaule méridionale des VII^e-VIII^e siècles la réalisation de ce *ciborium*.

1.4.1. Étude des pièces et proposition de restitution de la structure et du décor

Une trentaine de fragments peuvent être rattachés au *ciborium* très certainement placé, comme G. Moracchini-Mazel l'avait proposé, au-dessus de la cuve baptismale. La majorité des fragments est conservée dans les réserves

¹⁶ Moracchini-Mazel 1967b, p. 59.

¹⁷ Moracchini-Mazel 1967b, p. 58, fig. 70.

¹⁸ Moracchini-Mazel 1967b, p. 60.

¹⁹ Moracchini-Mazel 1967b, fig. 73b et p. 60, fig. 11-12.

²⁰ Pergola 1984a.

²¹ Pergola 1979, p. 128-129.

²² Duval 1995, p. 354.

²³ Istria – Pergola 2001, p. 18, fig. 25-28.

²⁴ Coroneo 2013.

du musée de Mariana exceptés deux fragments appartenant à une collection privée et un autre remployé dans le mur gouttereau extérieur sud de la cathédrale médiévale.

1.4.2. Les matériaux

L'analyse pétrographique menée par Ph. Blanc sur un échantillon de onze pièces appartenant au *ciborium* montre que deux matériaux différents au moins ont été employés : deux éléments d'architrave (2011-1-841-37 et Mar11-1117) et un chapiteau (2011-1-841-29) sont en effet taillés dans un marbre de Carrare et les autres dans des marbres cipolins probablement d'extraction locale (nord de la Corse, marbres de Brando et Sisco). Une précédente étude sur les marbres découverts sur le site entier de Mariana (de l'époque romaine à l'époque paléochrétienne) avait déjà montré qu'une grande majorité des matériaux était issue des carrières locales du nord de la Corse et que les marbres blancs d'importation étaient également abondants²⁵. Ces données établissent que le *ciborium* a pu être exécuté par une équipe de sculpteurs travaillant sur place en employant des matériaux d'extraction locale et d'autres issus d'importation. Parmi ces derniers, il n'est pas exclu qu'il s'agisse de remplois de blocs de marbre antique.

1.4.3. Les architraves

Vingt-six fragments sont des éléments d'architraves dont aucune n'est parvenue entière.

1.4.3.1. Plan et profil des architraves

Les architraves affectent un plan parallélépipédique et leurs extrémités sont taillées en biseau (fig. 17). Trois faces sont travaillées et la face sommitale juste épannelée. Les hauteurs et les largeurs des fragments d'architraves sont tous identiques : respectivement 17 et 20 cm. On verra plus loin que leurs longueurs varient.

1.4.3.2. Système d'assemblage

À leur sommet, certaines architraves présentent des trous permettant à des agrafes de les maintenir ensemble et d'assurer une certaine cohésion à la structure entière. Huit trous sont conservés (sur un total de 16 agrafes) et l'un d'entre eux présente encore le métal ferreux entouré de plomb.

Sept fragments d'architraves conservent aux deux extrémités du soffite une surface plane destinée à reposer sur le lit d'attente d'un chapiteau²⁶. La dimension restituée de cette zone est égale à 20 sur 24 cm de côté. Il semble donc que les architraves reposaient directement sur le lit



Fig. 17 – Fragments de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).

²⁵ Guidobaldi – Angelelli – Patti 2013.

²⁶ MAR110921 / 2011.1.841-22; MAR111120 / 2011.1.841-37; MAR111137 / 2011.1.841-46; MAR111122 /

2011.1.841-38; MAR111139 / 2011.1.841-47; Objet de la collection particulière avec un oiseau: pièce 17; MAR111117.

d'attente des chapiteaux, peut-être juste liées avec une couche de mortier (dont aucune trace n'est néanmoins conservée).

1.4.3.3. Les rainures sur le lit d'attente

Dix fragments d'architraves présentent également au sommet une rainure de 7 cm de large et de quelques centimètres de profondeur, placée à environ 2-3 cm le long du bord intérieur. Ces rainures droites creusées au lit d'attente semblent correspondre à des engravures liées à l'installation de sablières en bois pour supporter huit pannes obliques sur lesquelles reposait probablement une toiture en bois.

1.4.3.4. Le décor des architraves

Les architraves étaient ornées, sur la face avant et sur le soffite, d'un décor en bas-relief

végétal, géométrique, zoomorphe ou symbolique. Sur la face arrière des architraves se développait le même profil de moulures. Entre deux petites moulures arrondies (de 1,4 cm d'épaisseur) s'interposent trois moulures plates plus hautes (de 3,9 cm environ). La première est droite tandis que les deux autres se rejoignent par une ligne oblique rentrante.

Les deux plus grands fragments conservés correspondent approximativement chacun à la moitié d'une architrave (841-47 et 841-38).

Le premier offre aujourd'hui, sur le soffite, deux rosaces à huit pétales (quatre grandes et quatre plus petites) autour d'un bouton central, chacune inscrite dans un cadre torsadé. Les nervures des pétales sont marquées par un bourrelet (fig. 18). Trois autres petits fragments comportent ce même décor de rosaces (841-43, 841-57 et sur le fragment réemployé dans le mur sud de la cathédrale) (fig. 19). Sur la face



Fig. 18 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).



Fig. 19 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère inséré dans le mur sud de la cathédrale médiévale (D. Istria/CNRS).

avant figurent des gerbes de feuilles associées à de petites fleurs à six pétales rayonnants autour d'un bouton. Ces mêmes motifs ornent deux autres petits fragments (841-55 et 841-56) (fig. 20).



Fig. 20 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).

Le second fragment d'architrave (841-38) présente deux lignes opposées de deux demi-cercles renfermant des petites fleurs à quatre pétales autour d'un bouton, que l'on retrouve également dans les interstices (fig. 21). Les demi-cercles sont formés de trois rubans. Ce type de décor est présent sur trois autres petits fragments (841-46, 841-25 et 841-22) (fig. 22). Sur la face avant se développe un rinceau de lierre dont les feuilles sont divisées en deux parties égales par une nervure qui se termine en pointe. Ces mêmes feuilles de lierre ornent cinq autres fragments et sur l'un d'entre eux, elles sont associées à un oiseau vu de profil (841-45, 841-49, Mar110937, Mar111209 et objet collection particulière) (fig. 23).

Enfin, deux fragments montrent au centre du soffite un chrisme inscrit dans un anneau à trois rubans avec les lettres grecques chi et rho (841-54 et 841-40) (fig. 24). Il est accompagné des lettres apocalyptiques alpha (en majuscule)



Fig. 21 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).



Fig. 22 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).



Fig. 23 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).

et oméga (en minuscule). L'extrémité d'un rho entouré par deux petites rosaces à quatre pétales est également conservée sur un autre fragment issu d'une collection privée : il devait appartenir à une croix monogrammatique ou à un chrisme²⁷.

1.4.4. Les colonnes, bases et chapiteaux du *ciborium*

Deux chapiteaux en marbre très fragmentaires ont des dimensions qui pourraient s'accorder avec celles des architraves du *ciborium*. Du premier chapiteau, 841-50, seule la moitié inférieure de la corbeille coupée en deux est conservée mais son volume peut être restitué (fig. 25). Ses lits de pose et d'attente peuvent être estimés à 16 et 20 cm de diamètre et sa hauteur à environ 20 cm. La corbeille est ornée de quatre ou cinq grandes feuilles très stylisées offrant chacune une grande nervure centrale très marquée, née à la base du chapiteau. De part et d'autre de cette nervure se déploient symétriquement des lobes superposés aux nervures évidées en biseau. Les lobes des feuilles contiguës se rejoignent de manière très régulière.



Fig. 24 – Fragment de l'architrave du *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).



Fig. 25 – Chapiteau appartenant peut-être au *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).

²⁷ Pièce 20.

Le second chapiteau, 841-29, est mieux conservé même s'il n'est pas complet (fig. 26). Son lit de pose fait 15 cm de diamètre et son lit d'attente peut être estimé à 20-25 cm ; sa hauteur est égale à 18-22 cm. Son décor consiste en quatre grandes feuilles d'angle à cinq lobes nettement séparés par un bourrelet continu en relief. La nervure centrale se termine par un lobe formant une grosse protubérance ornée de traits gravés qui semble se substituer aux volutes d'angle (?). Entre les quatre feuilles, à mi-hauteur de la corbeille, naît une autre feuille à un seul lobe arrondi au sommet.

Si les dimensions de ces deux chapiteaux autorisent à les associer au *ciborium*, ils présentent en revanche un décor très différent, peut-être étaient-ils associés par paire ?

Un dernier fragment de chapiteau en marbre, consistant en une volute de 9 cm de hauteur et 7-8 cm de large, est à signaler mais il est trop fragmentaire pour estimer ses dimensions et le rattacher au *ciborium* (Mar110919) (fig. 27). Il rappelle celui d'un chapiteau composite tardo-antique en marbre provenant des fouilles de la basilique chrétienne de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne)²⁸.

Deux fûts de colonnes fragmentaires ont des dimensions qui s'accorderaient avec les chapiteaux décrits. Il s'agit des fûts en marbre Mar111145 et Mar111118 qui ont un diamètre de 15 à 16,5 cm. La base Mar111890, avec un diamètre au lit d'attente de 16 cm, pourrait compléter l'ensemble.

Enfin, les chapiteaux, les fûts et les bases ont pu être scellés entre eux, comme l'indique le trou de scellement repéré sur le lit de pose de la base (MAR111890) ou celui du chapiteau (2011-1-841-50).

1.4.5. Plan et restitution du *ciborium*

Les dimensions restituées des architraves et leur assemblage (calculées à partir des pièces correspondant aux extrémités des blocs d'ar-



Fig. 26 – Chapiteau appartenant peut-être au *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).



Fig. 27 – Fragment de chapiteau appartenant peut-être au *ciborium* du baptistère (Ville de Lucciana).

chitrave), confirment la proposition, émise G. Moracchini-Mazel, d'un plan de *ciborium* octogonal²⁹. À partir de l'ensemble des données précédentes, la hauteur totale du *ciborium* jusqu'au sommet des architraves peut être estimée environ à 2 m (fig. 28 et 29).

En tenant compte du plan au sol de la cuve baptismale et des fragments d'architraves conservés, une restitution schématique de ce *ciborium* peut être proposée. Elle est fondée sur le tracé d'un octogone régulier dont les côtés

²⁸ Durlat – Deroo – Scelles 1987, p. 61, n° 68. Il offre en effet le même décor sur le rouleau entre les volutes de feuilles placées en épi. Un motif qui apparaît aussi sur les chapiteaux ioniques et composites de la Daurade toulousaine (n° 117 à 124).

²⁹ Ce travail a été mené en collaboration avec l'architecte Gérard Charpentier qui a réalisé les dessins des hypothèses de restitution du *ciborium*.

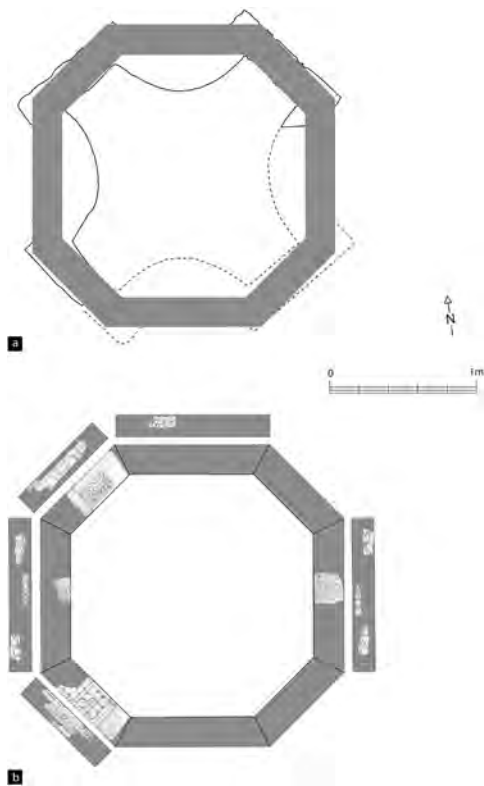


Fig. 28 – Hypothèse de restitution des architraves et de leur décor. a) – vue zénithale avec emplacement de la cuve ; b) – vue depuis le dessous avec projection des faces latérales (DAO D. Istria / CNRS d'après G. Charpentier).

sont calculés à partir d'une valeur moyenne des faces des architraves et du tracé de la cuve baptismale. Ce tracé se cale sur les côtés des faces intérieures de la cuve.

La disposition des faces latérales jointives des extrémités des architraves conservées montre l'utilisation d'architraves de deux dimensions différentes. Nous disposons les quatre plus courtes au-dessus des faces intérieures droites de la cuve et les plus longues sur les parties arrondies.

Les supports de ces architraves sont composés d'une base, d'un fût et d'un chapiteau dont nous avons trouvé plusieurs fragments. Les faces des bases et des chapiteaux sont orientées sur l'axe des faces intérieures droites de la cuve, suivant des entraxes calés sur les angles des faces internes de l'octogone restitué. Les points d'appui supportant les extrémités des

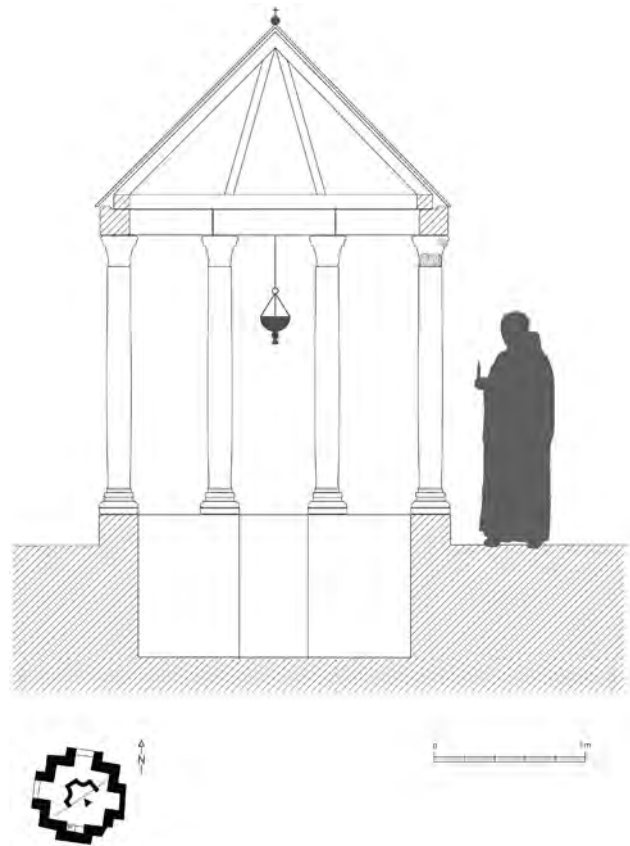


Fig. 29 – Hypothèse de restitution de l'élévation du ciborium (DAO D. Istria / CNRS d'après G. Charpentier).

architraves sont ainsi décalés par rapport au tracé des huit diagonales intérieures de l'octogone qui se croisent au centre du tracé géométrique. Ce dispositif implique alors de modifier la disposition des faces jointives entre les architraves de manière à assurer les appuis à chaque extrémité. Selon le dispositif restitué, les faces avant des quatre architraves les plus longues comportent à leurs extrémités des arêtes verticales correspondant aux angles de l'octogone régulier. Après l'arête se trouve une petite face biseautée correspondant, sur une dizaine de cm, à l'amorce des faces avant des architraves contiguës plus courtes. Ainsi, malgré la différence des longueurs des blocs d'architrave, les faces externes et internes des architraves conservent des longueurs égales une fois la structure assemblée et leurs dimensions correspondent aux côtés d'un octogone régulier.

Sur les deux petites architraves conservées 841-47 et 841-38, de 0,90 m de long sur la face externe et 0,84 m sur la face interne, il est possible de restituer, en symétrie, trois rosaces inscrites dans un cadre et quatre demi-cercles adossés deux à deux. Le fragment 841-37, quant à lui, a appartenu à l'une des quatre grandes architraves mesurant 1,04 m et 0,82 m de long. L'entrecolonnement sous les petites architraves est large de 0,64 m.

Si l'on suit cette hypothèse de restitution, les dimensions des architraves diffèrent de celles proposées par G. Moracchini-Mazel qui comptait, pour les deux premières une longueur de 0,72 m à l'intérieur et de 0,82 m à l'extérieur, avec un entrecolonnement de 0,50 m à 0,80 m.

1.4.6. La composition par paire du décor des architraves

Plusieurs indices semblent indiquer, comme l'avait déjà remarqué G. Moracchini-Mazel, que les architraves allaient par paire avec un décor identique : le fragment d'architrave 841-47 offre un décor de feuillage sur la face avant qui pourrait être divisé en deux parties identiques et symétriques à partir du centre de la pièce, comme cela est très courant dans la sculpture de cette période. Si c'était le cas, le fragment 841-55, avec un décor identique, ne peut appartenir qu'à une seconde architrave du même type en raison de la position de son décor. Il existait probablement deux architraves avec un décor de feuillage mêlant feuilles et petites fleurs à six pétales autour d'un bouton central sur la face avant et une série de quatre grandes rosaces à huit pétales sur le soffite.

Nous possédons plusieurs fragments d'architraves avec le décor de demi-cercles et rosaces à quatre pétales en croix et trois d'entre eux offrent une partie laissée lisse pour recevoir un chapiteau : si l'on suit l'hypothèse d'architraves allant par deux, il y a donc au moins deux pièces avec ce type de décor (MAR110921 / 2011.1.841-22, 841-46 et 841-38). Si l'on restitue quatre demi-cercles côte à côte, l'architrave a

alors les mêmes dimensions que celles aux trois rosaces à huit pétales. À noter que les demi-cercles des blocs 841-25, 841-38 et 841-22 sont de mêmes dimensions : nous en restituons huit là où G. Moracchini-Mazel en proposait 12.

En résumé, on peut restituer le décor des huit architraves (quatre petites et quatre grandes) du *ciborium* comme suit : deux petites architraves possédaient sur le soffite un décor de rosaces à huit pétales et sur la face avant des feuilles mêlées avec les petites fleurs à six pétales autour d'un bouton. Le décor des soffites est toujours encadré par deux surfaces laissées planes pour reposer sur un chapiteau. Deux autres petites architraves seraient ornées sur le soffite de demi-cercles avec petites fleurs à quatre pétales en croix et sur la face avant d'un rinceau de lierre ; deux grandes architraves auraient un décor inconnu sur le soffite et des feuilles pointues avec arêtes centrales sur la face avant ; enfin les deux dernières posséderaient un chrisme dans un anneau en position centrale sur le soffite avec, sur la face avant, une croix monogrammatique centrée (comme le laisse à penser l'extrémité de la haste verticale conservée de cette croix sur le fragment 841-40) avec des rinceaux de lierre et des fleurs à pétales rayonnants et peut-être dans ce rinceau un oiseau (pièce 17).

1.4.7. Comparaisons iconographiques et stylistiques

Aucun autre *ciborium* orné d'un décor comme celui de Mariana n'est conservé en France métropolitaine et dans le reste du bassin méditerranéen, où ce type d'installation liturgique est plus répandu (en Italie, Croatie, Syrie...) ³⁰. C'est dans le domaine de la sculpture funéraire et non liturgique que les parallèles avec le décor du *ciborium* sont les plus probants. Le répertoire iconographique et le langage de la sculpture (bas-reliefs et détails gravés) des architraves sont en effet très proches de ceux de la sculpture des sarcophages d'Aquitaine, dits aussi « du Sud-ouest ». G. Moracchini-Mazel et

³⁰ Creissen 2009, p. 92. Il énumère quelques rares témoignages de traces de *ciborium* paléochrétiens ou du haut Moyen Âge et quelques fûts ou chapiteaux présentés

parfois comme appartenant à un *ciborium* dont la destination est mal assurée.

R. Coroneo avaient déjà proposé des rapprochements avec la sculpture de ces tombeaux³¹. Parmi les motifs communs à la sculpture de Mariana et à celle des sarcophages du Sud-ouest figurent les feuilles de lierre cordiformes avec une nervure centrale marquée et terminée en pointe; le chrisme avec les lettres apocalyptiques, les rosaces à huit pétales inscrites dans un compartiment carré, les gerbes de feuilles et les oiseaux.

Il est intéressant de relever que les feuilles de lierre cordiformes et pointues sont traitées de la même façon sur les architraves de Mariana et sur les sarcophages du Sud-ouest: leurs tiges se poursuivent par une nervure centrale marquée par un petit bourrelet qui divise la feuille en deux parties égales. Ce type de feuille orne, comme le rappelle R. Coroneo, un sarcophage de l'église de Martres-Tolosane³² et les panneaux de sarcophages de Bordeaux dans la crypte de l'église Saint-Seurin³³. On pourrait ainsi multiplier les exemples tant ce type de feuille est répandu sur les cuves ou les couvercles des sarcophages du Sud-ouest.

Le chrisme accompagné de l'alpha et l'oméga occupe une position privilégiée sur les sarcophages du Sud-ouest³⁴: il est toujours au centre des cuves ou des couvercles comme l'est également le chrisme sur le soffite d'au moins deux architraves du *ciborium* de Mariana. L'extrémité évasée des branches du chrisme n'est pas sans rappeler la formule tropaïque des premières croix dans l'art chrétien³⁵. L'alpha est une lettre majuscule et l'oméga une minuscule comme sur les sarcophages du Sud-ouest. Si l'explication ne se laisse pas facilement appréhender, il faut noter que la distinction entre caractères majuscules et minuscules était généralement moins nette dans les premiers siècles de notre ère qu'aujourd'hui. Ces deux lettres grecques, citées à trois reprises dans l'Apoca-

lypse (Ap. 1, 8; 21, 6-8; 22, 12-13), insistent sur la divinité du Christ et rappellent qu'il est Principe et Fin de toutes choses. Pour marquer l'idée du Christ identifié à un dieu unique et éternel, à trois reprises dans l'Apocalypse, on utilise la première et la dernière lettre de l'alphabet grec: l'alpha et l'oméga. Dans la première mention on lit: « Je suis l'Alpha et l'Oméga, déclare le Seigneur Dieu tout-puissant, qui est, qui était et qui va venir » (Ap. 1, 8). L'existence éternelle du Christ est ainsi soulignée. Dans les deux autres mentions, la formule de l'Alpha et de l'Oméga annonce le Jugement Dernier. On lit d'abord: « C'est un fait! Je suis l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin » (Ap. 21, 6), puis: « Écoute, dit Jésus, je viens bientôt! J'apporterai avec moi mes récompenses, que j'accorderai à chacun selon ce qu'il aura fait. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin » (Ap. 22, 12-13). La promesse de la Résurrection est donc faite aux fidèles ainsi que celle de la seconde venue du Messie.

La rosace à 8 pétales inscrite dans un cadre est un motif également présent sur des sarcophages du Sud-ouest et notamment ceux de la région toulousaine. Un fragment de cuve provenant du cimetière de Saint-Just de Valcabrère offre dans un double cadre (plat et à chevrons) une rosace à 8 rais: 4 grands et 4 plus petits autour d'un petit anneau central³⁶. Le site de l'église d'Arnesp à Valentine en Haute-Garonne a également livré des fragments d'une plaque qui pourrait être celle d'un chancel sur laquelle plusieurs rosaces sont sculptées, côte à côte, inscrites dans des compartiments similaires à celles de notre *ciborium*. Elles sont associées à un chrisme mais leur traitement est néanmoins différent³⁷. Ce sarcophage et ce fragment de chancel appartiennent à la même chronologie que celle des sarcophages du Sud-ouest.

³¹ Moracchini-Mazel 1967b, p. 61; Coroneo 2013.

³² Durliat – Deroo – Scelles 1987, fig. 31 c-d et 32 a-b.

³³ Valensi 1976, p. 31, n° 21.

³⁴ Sur cet exemple, un sarcophage de la crypte de Saint-Seurin de Bordeaux avec un chrisme en position centrale sur la cuve et le couvercle: Février 1991, p. 283, fig. d.

³⁵ Sur l'aspect tropaïque de la croix: Dinkler 1964, p. 71-78 (et surtout p. 78). Selon P. Skubiszewski (Skubiszewski 1991, p. 92): « la croix aux bras évasés constituait, sauf cas rarissimes, la forme canonique de la croix depuis son apparition massive à l'époque théodosienne (379-385) ».

³⁶ Christern-Briesenick 2003, n° 564, p. 263.

³⁷ Durliat – Deroo – Scelles 1987, n° 241, 243, 245, 246; Colin 2004, fig. 29a.

Les gerbes de feuilles et peut-être d'acanthes accompagnées de petites rosaces, qui se déploient sur la face avant de deux architraves avec des lobes pointus aux nervures évidées en biseau ou marquées par un bourrelet, rappellent des compositions similaires qui se développent sur les panneaux des sarcophages du Sud-ouest comme par exemple sur ceux de Bordeaux³⁸.

Les oiseaux sont également présents dans le décor des sarcophages : ils sont juchés sur les tiges des pampres de vigne ou associés au chrisme (pour le premier exemple : sarcophage de Bordeaux provenant de l'église Saint-Seurin de Bordeaux conservé dans la crypte)³⁹.

Un motif du *ciborium* de Mariana reste néanmoins inconnu des sarcophages du Sud-ouest : il s'agit de la série d'arcs de cercle formés par deux rubans au centre desquels s'inscrit une petite fleur à 4 pétales. Il apparaît, dans une composition différente, sur un fragment de chancel retrouvé dans le baptistère d'Aix-en-Provence⁴⁰.

1.4.8. Conclusion

Ce *ciborium* octogonal est un ensemble unique et exceptionnel car aucun autre mobilier paléochrétien de ce type n'est connu en France métropolitaine. La restitution que nous proposons diffère un peu de celle de G. Moracchini-Mazel et il en résulte quelques variantes dans la composition du décor. On connaît, grâce aux vestiges laissés dans le sol, comme le rappelle J. Guyon, d'autres exemples de *ciboria* octogonaux dans un baptistère : celui de Genève sans cesse repris au fil des transformations de l'édifice en est un bel exemple⁴¹. Dans l'état 2, vers 400, il est octogonal et ses dimensions excèdent celles de la piscine et au cours de l'état 3, au V^e siècle, il est plus petit pour reposer sur la margelle de la cuve. Il indique également que J. Formigé retrace un octogone à Fréjus sur les dés qui forment des redans aux angles de la piscine. Selon lui, cet aménagement relève de baptistères épiscopaux qui ont besoin de dispositifs monumentaux au traitement souvent luxueux : peut-être Nevers, Marseille et Poitiers

aussi⁴². Dans le baptistère, le *ciborium* signale la piscine, la magnifie et peut aussi la dérober aux regards si des tentures étaient placées dans l'entrecolonnement par un système de tringles attachées aux colonnes elles-mêmes. La datation du *ciborium* de Mariana, en l'absence de contexte archéologique, ne peut reposer que sur des critères stylistiques et sur des comparaisons avec d'autres pièces offrant un décor similaire. Le décor des sarcophages du Sud-ouest est vraisemblablement celui qui est le plus proche tant dans la forme que dans le répertoire iconographique. La datation de ces sarcophages a longtemps été débattue et il semble qu'une grande partie des chercheurs place aujourd'hui leur production entre la fin du IV^e et la fin du V^e siècle⁴³. C'est cette même datation que nous proposons de retenir pour le *ciborium* de Mariana, très probablement contemporain de la première cuve baptismale.

2. LA PHASE 2 : LES TRANSFORMATIONS

2.1. La modification de la cuve baptismale

Les modifications apportées au complexe épiscopal durant le premier Moyen Âge ne paraissent pas avoir concerné le bâtiment lui-même, bien que l'absence d'élévation importante ne permette pas de juger si les parties hautes ont été transformées. Les efforts, comme c'est très souvent le cas dans ce type d'édifice, se portent principalement sur la cuve baptismale qui fait l'objet d'au moins trois remaniements visant tous, semble-t-il, à réduire son volume. La chronologie relative des phases 2.a et 2.b n'est pas clairement établie et l'ordre que l'on propose résulte uniquement d'une certaine logique.

2.1.1. Phase 2.a ou b

Le fond du bassin est surélevé d'au moins 10 cm, mais une cuvette de plan hexagonal allongé dans le sens est-ouest d'environ 75 × 45 cm (dimensions restituées) [MR 11], est réservée au

³⁸ Christern-Briesenick 2003, n° 184 et n° 192.

³⁹ Valensi 1976, p. 31, n° 21.

⁴⁰ Guild – Guyon – Rivet 1995, p. 117.

⁴¹ Guyon 2000, p. 46.

⁴² *Ibid.*

⁴³ Cazes 2006, p. 93-101.

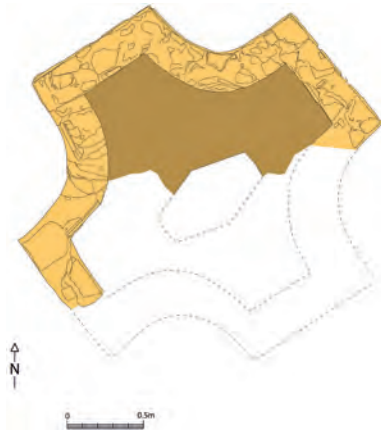


Fig. 30 – Plan de la cuve baptismale, phase 2.a ou b (DAO D. Istria/CNRS).

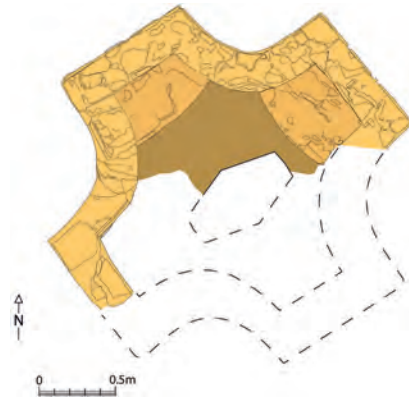


Fig. 31 – Plan de la cuve baptismale, phase 2.a ou b (DAO D. Istria/CNRS).

centre. Le volume total est ainsi réduit d'au moins $0,54 \text{ m}^3$ (fig. 30). Le fond de la cuve n'est toujours pas connu.

2.1.2. Phase 2.b ou a

Les bras nord-est et nord-ouest sont comblés par des massifs de maçonnerie au profil légèrement convexe [MR 7 et 8] et dont la surface régularisée est située une dizaine de centimètres plus bas que le sol mosaïqué. Il devait exister des comblements semblables dans les deux autres alvéoles avant qu'elles ne soient détruites lors de la construction des cuves postérieures (fig. 31)⁴⁴.

Ces aménagements confèrent à l'intérieur de la cuve un plan octogonal dont les côtés sont cette fois tous convexes. Le volume total est considérablement réduit puisqu'il pourrait n'atteindre désormais qu'environ 1 m^3 .

2.1.3. Phase 2.c

Une marche intermédiaire est ajoutée [MR 10], permettant un accès plus aisé (fig. 32). Plaquée sur les massifs antérieurs, elle dessine un plan polygonal, octogonal ou plus probable-

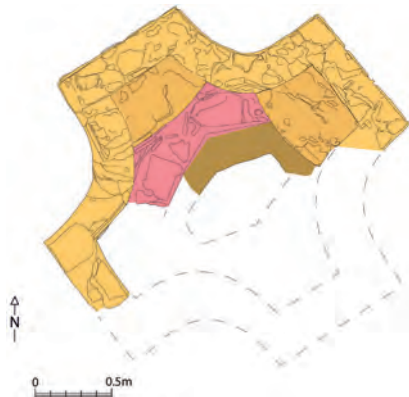


Fig. 32 – Plan de la cuve baptismale, phase 2.c (DAO D. Istria/CNRS).

ment hexagonal⁴⁵. Les hauteurs des marches sont désormais de 20 et 35 cm (du haut vers le bas). Des dalles de pierre sont plaquées sur les maçonneries afin d'habiller le tout. Une seule, en marbre local, est conservée en place [MR 15] mais des empreintes sont visibles dans le mortier sur toute la maçonnerie. Avec ce nouvel ajout, le volume du bassin est encore réduit d'environ $0,38 \text{ m}^3$ ce qui porte sa contenance totale à environ $0,6 \text{ m}^3$.

⁴⁴ Les petits fragments de maçonnerie (galet et mortier de chaux) MR 6 et 9, conservés à la surface de ces deux massifs MR 7 et 8, semblent appartenir à la cuve cylindrique postérieure (cf. *infra*).

⁴⁵ Cette nouvelle marche intermédiaire n'est visible que dans sa partie nord. Le reste est détruit ou masqué par la cuve médiévale.

2.2. L'adduction d'eau et le massif oriental

C'est durant cette phase 2, mais on ne sait exactement à quel moment précis, qu'une adduction d'eau est mise en place. Un tuyau de plomb de 8 cm de diamètre [MR 34] est installé à l'est. Il perce le mur du chevet oriental ainsi que la banquette qui est en grande partie détruite à cette occasion et se prolonge jusqu'à la cuve baptismale à quelques centimètres au-dessus du sol de mosaïque (fig. 33). Son extrémité, qui n'est plus visible aujourd'hui, devait se trouver approximativement à mi-hauteur de la margelle afin de déverser l'eau en cascade dans la piscine. On ne sait où l'eau

était captée ni même si cette canalisation était branchée sur le réseau d'adduction antique de la ville, qui est encore peu ou pas connu. On remarquera néanmoins que le tuyau de plomb semble se diriger vers un puits situé à 3 m au nord-est du baptistère.

Un massif de maçonnerie est construit à l'est de la cuve [MR 31]⁴⁶. D'une hauteur de 30 cm, il occupe tout l'espace du chevet oriental et réduit d'environ 15 cm de part et d'autre (sa largeur n'est alors plus que de 95 cm), il se prolonge jusqu'à la cuve baptismale (fig. 34 et 35). Posé sur le sol de mosaïque, il est constitué de galets et de fragments de *tegulae* liés au mortier de chaux associé à de la terre



Fig. 33 – Extrémité du tuyau de plomb qui conduisait l'eau dans la cuve baptismale, conservé dans le mur oriental du baptistère (D. Istria/CNRS).



Fig. 34 – Le massif oriental MR31 vu depuis l'ouest (D. Istria/CNRS).

⁴⁶ Il a été en grande partie détruit lors des fouilles conduites par G. Moracchini-Mazel afin de mettre au jour

les mosaïques de la phase antérieure qu'il couvrait partiellement.

et du sable. Sa surface et ses parois verticales conservent les empreintes d'un placage dont un seul fragment, en marbre local, est conservé sur la paroi nord. Sa mise en place a nécessité le creusement d'une saignée dans le sol de mosaïque. Au centre de la partie située dans le chevet, se trouvait une dalle circulaire de calcschiste de 73 cm de diamètre aujourd'hui disparue⁴⁷.

Ce massif de maçonnerie a pour vocation de camoufler le tuyau d'adduction d'eau. Cependant, le soin apporté à sa réalisation ainsi que la présence d'une dalle circulaire dans sa partie centrale, laissent penser qu'il pouvait aussi avoir une fonction liturgique : emplacement d'un autel, de la chaire épiscopale ou simple *podium* sur lequel prenait place l'officiant au moment de la cérémonie du baptême.

Compte tenu de la position du tuyau au-dessus de la mosaïque et de l'absence de toute trace de creusement dans le massif [MR 31], il ne fait aucun doute que les deux ont été posés au même moment. Il n'existe en revanche aucun lien permettant d'analyser les relations stratigraphiques entre l'ensemble

massif 31/tuyau 34 et les transformations de la cuve baptismale. Toutefois, on peut constater que les techniques de construction mises en œuvre, notamment l'utilisation d'un plaquage de dalles de marbre local, sont identiques à celles utilisées durant la phase 2.c. Les deux aménagements pourraient donc être contemporains. On se doit toutefois de souligner que les mortiers utilisés dans chacune de ces parties (Échantillons N et F) sont de composition différente.

3. LA PHASE 3 : LES DERNIÈRES ADAPTATIONS

3.1. La construction d'une nouvelle cuve, phase 3.a

La cuve baptismale est totalement reconstruite au-dessus de la précédente, avec des galets et des matériaux de remploi, notamment des briques [MR 21] (fig. 36 et 37). L'extérieur est désormais cylindrique alors que l'intérieur est de forme tronconique (diam. 65 cm à la base et 77 cm à l'ouverture). Sa profondeur est de

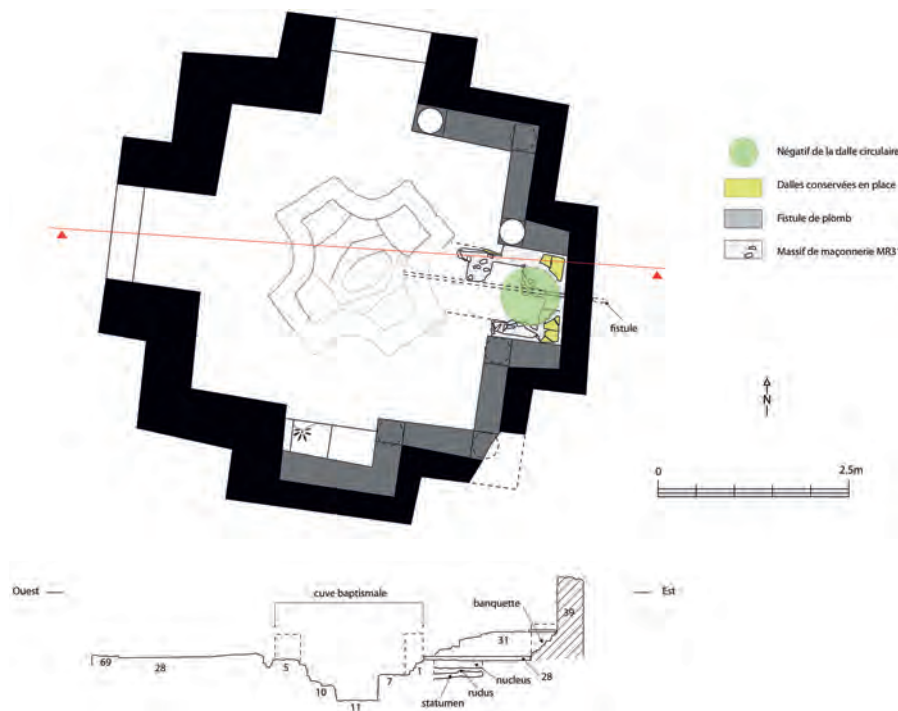


Fig. 35 – Plan et section du massif oriental MR31 (DAO D. Istria/CNRS).

⁴⁷ Moracchini-Mazel 1967b.



Fig. 36 – La cuve baptismale vue du nord-ouest (D. Istria/CNRS).

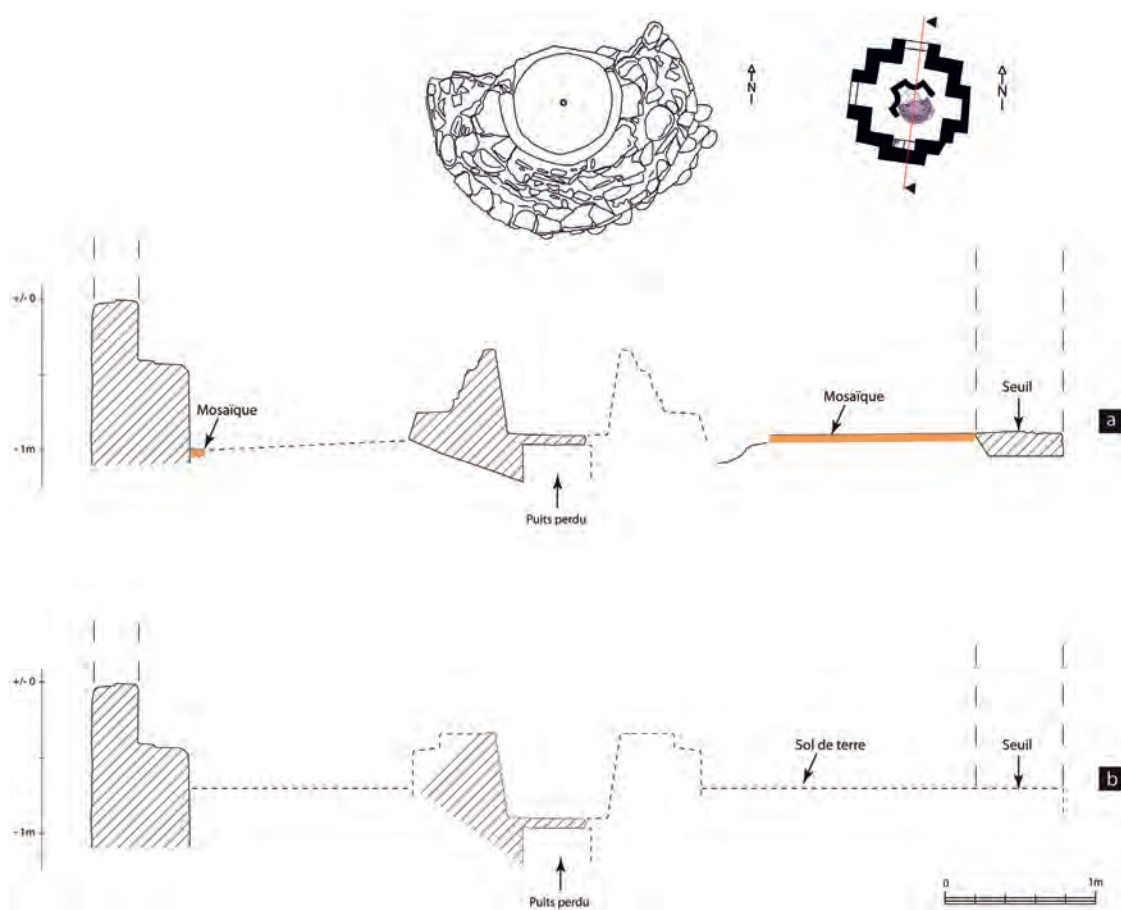


Fig. 37 – Plan et sections de la cuve baptismale du dernier état. a) – phase 3.a; b) – restitution de la phase 3.b (DAO D. Istria/CNRS).

57 cm. La paroi intérieure est couverte de deux couches d'enduits de tuileau, un premier grossier et épais [MR 24] et un second plus fin [MR 20]. Le fond est constitué d'une simple plaque de schiste [MR 25], non enduite et percée en son centre d'un trou de 2,2 cm de diamètre. L'eau s'évacuait *via* ce trou dans un puits perdu de plan quadrangulaire (55 × 39 cm) [MR 26], en galets et fragments de *tegulae* liés au mortier gris friable. Sa profondeur est supérieure à 78 cm. La partie nord de cette cuve a été détruite au moment des fouilles réalisées dans les années 1960.

3.2. Les ultimes modifications, phase 3.b

Enfin, dans un dernier temps, un massif maçonné de plan quadrangulaire à deux gradins et de 1,90 m de côté, est construit autour de la cuve cylindrique [MR 27]. Un emmarchement est aménagé à l'ouest, face à la porte. Cette dernière modification correspond peut-être à la surélévation d'une vingtaine de centimètres du niveau du sol du baptistère par apport de terre et de galets. Ce massif ainsi que le sol potentiellement associé ont été complètement démontés durant les fouilles des années 1960.

4. LES DATATIONS

4.1. Les phases 1 et 2

Deux éléments soumis à une datation par le radiocarbone proviennent du relief de repas (charbon et coquille d'huître) retrouvé dans

la préparation du sol de mosaïque [US 68]. On a pu déterminer qu'il avait été déposé ici durant une interruption momentanée du chantier de construction. Ils fournissent une large fourchette chronologique comprise entre 155 et 410. Une troisième analyse a été effectuée sur un fragment de charbon de bois retrouvé dans le mortier du fond de la cuve baptismale [MR 11] (phase 2a ou b) : elle donne une date comprise entre 250 et 410 (tab. 7). Si l'on peut discuter de la pertinence des résultats fournis par l'étude des charbons qui résultent peut-être de la carbonisation de vieux bois⁴⁸, en revanche il est impensable que la coquille appartienne à une huître pêchée plusieurs années avant d'être consommée. Par conséquent, on retiendra que 1) compte tenu de la position stratigraphique de ces échantillons il ne peut s'agir d'intrusions, 2) la datation de la coquille d'huître donne un terminus très fiable en 410.

Cette chronologie s'accorde avec celle fournie par un fragment de coupe en céramique, peut-être de production italienne qui imite les sigillées africaines, provenant du niveau de préparation du sol de l'édifice [US 68]. La forme est une variante du type Hayes 50, attribuée aux III^e-IV^e siècles⁴⁹.

Une datation des phases 1 et 2 avant 410 peut donc être retenue.

4.2. La phase 3

L'analyse radiocarbone d'un charbon de bois prélevé dans le mortier de la dernière cuve [MR 21] permet de dater ce nouvel aménagement (phase 3.a) du XI^e-XII^e siècle. On attirera

Tab. 7 – Les datations radiocarbones.

Provenance	Nature de l'échantillon	Code laboratoire	Age 14c BP	Age calibré à 2 sigma 95 % de probabilité
MR 11	Charbon de bois	Beta-331473	1710±30	250 à 410
US 68	Coquille d'huître	Beta-398056	2130±30	155 à 410
US 68	Charbon de bois	Beta-398057	1740±30	235 à 385
MR 21	Charbon de bois	Beta-324501	930±30 BP	1020 à 1170

⁴⁸ Il n'a pas été réalisé d'étude anthracologique qui aurait permis de dire s'il s'agissait de gros fragments de bois ou simplement de brindilles, ce qui aurait permis d'écarter l'hypothèse de vieux bois.

⁴⁹ Nous remercions Michel Bonifay et Jean-Christophe Treglia pour l'identification de ce tesson.

l'attention sur le pic de probabilité en 1119, date de la consécration de la cathédrale romane. La phase 3.b, non datée, est forcément plus tardive.

5. CONCLUSION

Chronologie, techniques de construction, décors et iconographie des mosaïques, semblent indiquer que la basilique *intra-muros* et son baptistère procèdent d'un unique projet et sont érigés simultanément.

Le choix d'un baptistère monumental et autonome, bien qu'étroitement associé à sa basilique, participe à la volonté de créer un nouveau pôle monumental imposant et donc bien visible dans le paysage de la ville.

On ne connaît pas à l'heure actuelle et en dehors de l'île, de baptistère contemporain bâti sur un plan identique. Des rapprochements peuvent être suggérés avec l'édifice de Sabratha en Lybie, ou encore avec ceux de Pola en Croatie et de Valence en Espagne qui adoptent tous des plans cruciformes, mais toujours dans des proportions bien plus imposantes et avec des variantes notables⁵⁰. Ces différences sont du reste trop importantes pour que l'on puisse raisonnablement imaginer une éventuelle filiation. L'image symbolique du plan en croix, qui se comprend bien dans le cas du baptistère, peut d'ailleurs difficilement être retenue à Mariana tant celui-ci est ramassé (contrairement à celui de Pola ou encore de Baska en Croatie par exemple) et se résume finalement bien plus à un plan carré flanqué de niches peu profondes qu'à une véritable croix.

C'est donc ailleurs qu'il faut rechercher les origines possibles du plan du baptistère de Mariana. À 150 mètres à l'est de celui-ci a été dégagée en 1936 une pièce chauffée par hypocauste appartenant à un ensemble thermal d'une certaine importance et probablement public⁵¹. Ce *caldarium* est constitué d'un espace central

rectangulaire sur lequel viennent se greffer des chevets plats, peu profonds, ainsi qu'une abside semi-circulaire du côté ouest. Deux bâtiments comparables dont un pourvu de quatre chevets plats, existent également à Porto Torres (Palazzo del Re Barbaro), pour ne prendre qu'un exemple géographiquement proche⁵².

Le plan du baptistère de Mariana paraît ainsi bien plus découler d'un schéma architectural antique, élaboré principalement dans les balnéaires de la ville même, que d'autres baptistères cruciformes. De fait, on est tenté de penser que le choix de cette solution tient avant tout à des raisons structurelles et non à des motifs symboliques⁵³.

En raison de son plan, de ses dimensions, des techniques de construction utilisées et de sa proximité géographique, il est fort tentant d'imaginer par conséquent que la pièce chauffée découverte à Mariana lors des fouilles de 1936 ait servi de modèle aux constructeurs du baptistère.

Comme la basilique, ce baptistère fait l'objet de multiples transformations durant le premier Moyen Âge. Elles affectent principalement l'élément central de cet édifice qu'est la cuve baptismale dont le volume est réduit au fil des interventions. L'installation d'une adduction d'eau impose, toutefois, la construction d'un massif de maçonnerie dans l'abside orientale peut-être destiné à recevoir le trône épiscopal, voire un autel.

Les dernières transformations, datées du second Moyen Âge, concernent encore la cuve qui est entièrement reconstruite, mais aussi le sol qui est surélevé de plusieurs centimètres par une couche de terre qui couvre désormais le tapis de mosaïque primitif.

On ne peut que regretter que le mobilier découvert lors de la fouille de ce complexe (céramique, luminaire, croix en bronze, bulle pontificale d'Étienne II ou III...) ⁵⁴ n'ait pas été convenablement contextualisé et ne soit plus accessible aujourd'hui à quelques rares exceptions.

⁵⁰ Ribera i Lacomba 2005.

⁵¹ Vivarelli 2013, p. 70-71.

⁵² Vismara *et al.* 2011, p. 34-35.

⁵³ Sur ces questions on verra en particulier les réflexions de J. Guyon (Guyon 2000, p. 31-32).

⁵⁴ Moracchini-Mazel 1967b, p. 75-78.

LA BASILIQUE SUBURBAINE

par Bénédicte BERTHOLON-PALAZZO, Anne-Gaëlle CORBARA et Daniel ISTRIA

La basilique paléochrétienne suburbaine est située à 500 m à l'ouest du complexe paléochrétien *intra-muros* (fig. 1). Elle a été arasée anciennement, probablement au moment de la construction de l'église romane San Parteo, au début du XII^e siècle. Seules sont visibles aujourd'hui une partie des fondations de la nef ainsi qu'une à deux assises d'élévation de l'abside.

Elle est partiellement fouillée par G. Moracchini-Mazel entre 1957 et 1959, puis en 1990¹, et ponctuellement réétudiée au début des années 2000 par F. Di Renzo ainsi que par G. Vannini².

Cet édifice n'a jusqu'ici suscité que bien peu de discussions. Seule sa chronologie oppose les chercheurs qui, comme pour la basilique *intra-muros* hésitent entre le V^e et le VI^e siècle. G. Vannini a exprimé quelques doutes quant au fait que l'abside découverte en 1957 puisse appartenir à la première basilique et propose par conséquent d'identifier un édifice postérieur, peut-être d'époque carolingienne.

1. LA TOPOGRAPHIE

La basilique est construite au sein de la nécropole païenne dite de Palazzetto-Murotondo, et plus exactement en limite méridionale de celle-ci. Au moins six tombes [T.5, 27, 31, 37, 38 et 39] ont été coupées par les murs de l'édifice chrétien (fig. 2). Toutes ces

sépultures ont une orientation nord-ouest/sud-est – à l'exception de la T.5 est-ouest –, tout comme les tombes 4 et 22 qui s'inscrivent mal dans l'organisation générale de la zone funéraire paléochrétienne et qui pourraient donc appartenir également à la phase antérieure. On notera que ces sépultures présumées païennes, ou du moins antérieures à l'édification de la basilique, forment deux groupes bien distincts, T. 4 et 5 d'une part et T. 22, 27, 31, 37, 38 et 39 d'autre part (fig. 3). Elles pourraient de fait correspondre à des regroupements volontaires, peut-être familiaux.

2. LES TECHNIQUES DE CONSTRUCTION ET LE PLAN

Les maçonneries dont l'épaisseur moyenne est de 60 cm, se présentent comme des murs en galets liés au mortier de chaux. Celui-ci est composé d'un mélange de chaux et de terre associée à du sable (SP1 et SP2). Les sables sont homogènes et ont été prélevés dans une couche géologique située à l'est de la ville. En revanche, deux types de pierre à chaux peuvent être identifiés : l'une magnésienne, l'autre pas. Il peut s'agir par conséquent de chaux produite à partir de blocs de marbre de réemploi ou de pierre provenant de gisements différents. Ainsi, les zones d'approvisionnement en matière première peuvent être identiques à celles mises en évidence par l'étude des matériaux de construction de la basilique *intra-muros*.

¹ Moracchini-Mazel 1992a.

² Di Renzo 2013a; G. Vannini dans Pergola 2000, p. 12-21.

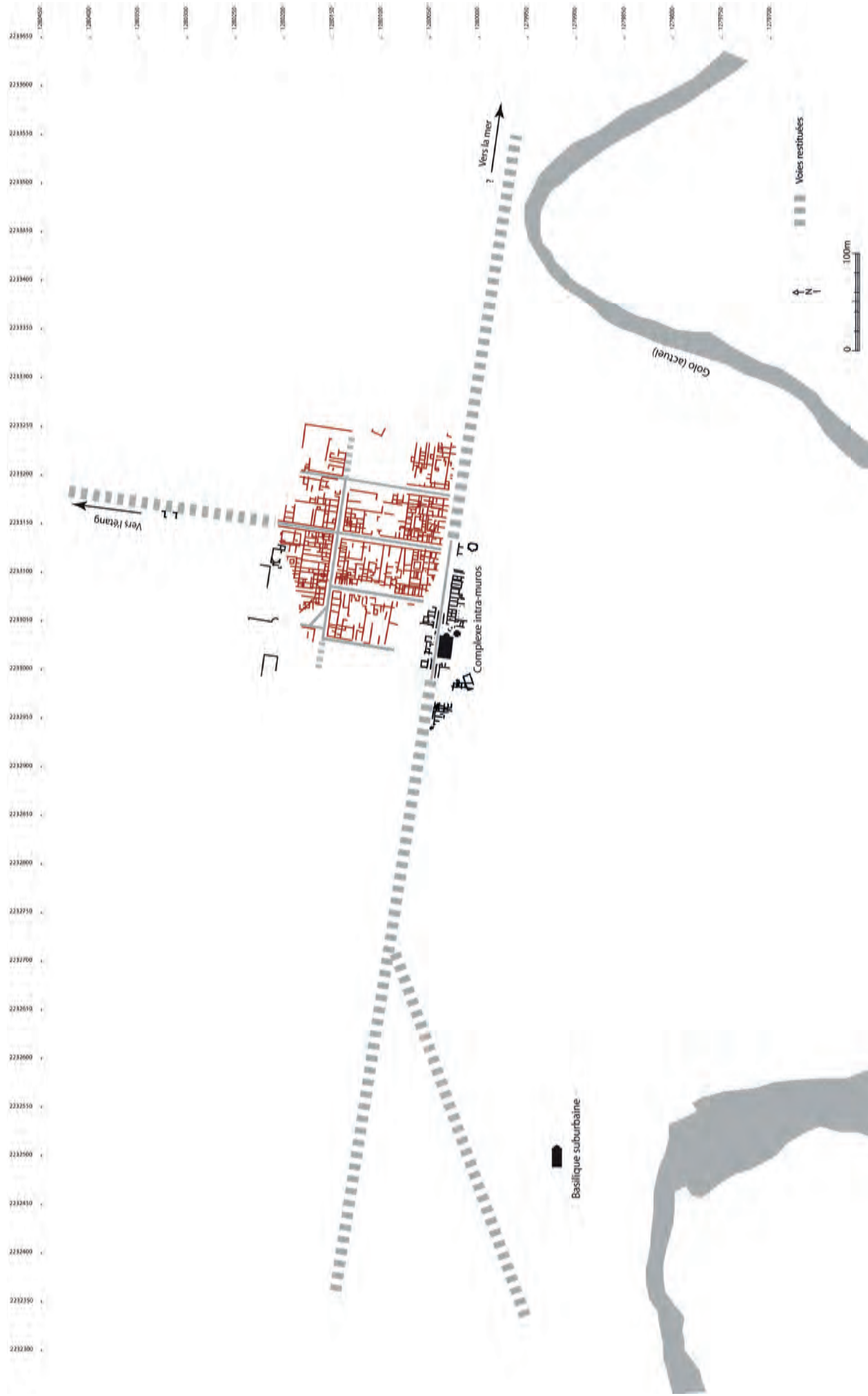


Fig. 1 – Localisation de la basilique suburbaine (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 2 – La tombe 39 coupée par le mur sud de la basilique (A.G. Corbara).

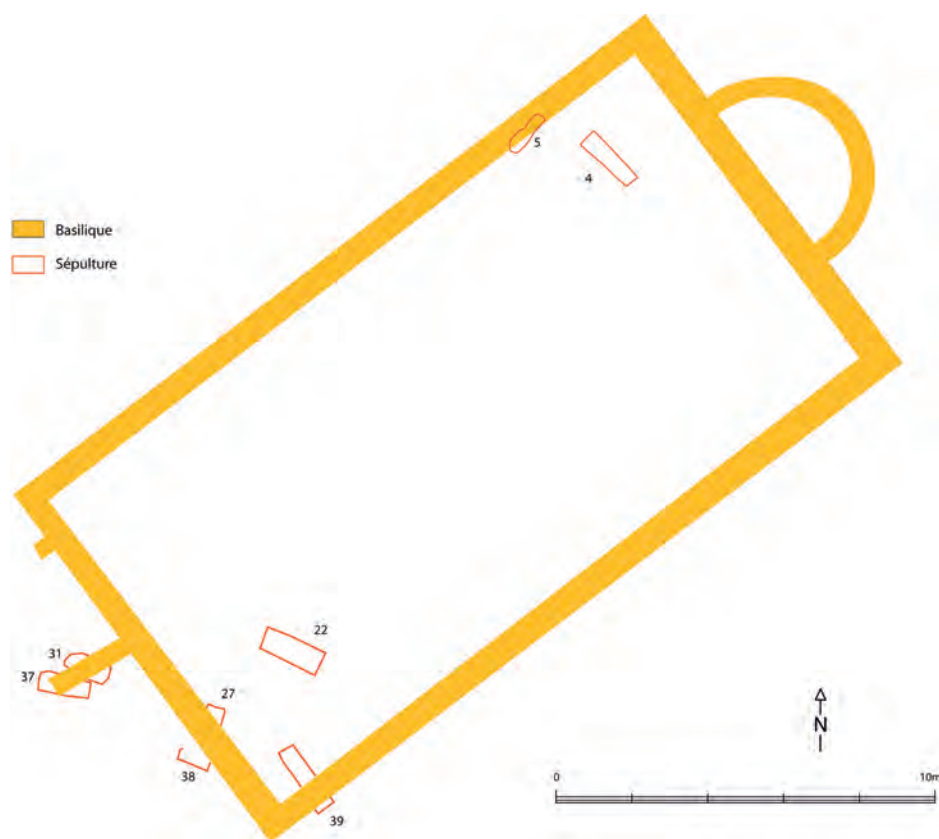


Fig. 3 – Localisation des sépultures antérieures à la basilique (DAO D. Istria/CNRS).

Le mur gouttereau sud est encore bien visible sur toute sa longueur, soit 21 m [MR 1] (fig. 4 et 5). En revanche, seuls trois petits tronçons du mur nord sont conservés ou dégagés [MR 12, 4 et 5]. Ils semblent correspondre à la première assise de fondation, ce qui explique leur alignement très relatif et leur débordement vers l'extérieur par rapport au tracé restitué du mur d'élévation. La façade occidentale est entièrement conservée au niveau, elle aussi, de ses fondations, permettant de restituer la largeur totale de la nef, soit 11,5 m [MR 2 et 3]. À l'est, l'épau-

lement nord ainsi que l'abside semi-circulaire d'environ 4 m d'ouverture et de 3 m de profondeur, sont partiellement conservés [MR 6 et 7].

À l'intérieur et à la base de l'abside [MR 7], apparaît du côté nord un mur curviligne légèrement excentré débordant vers l'intérieur de 13 à 18 cm, dégagé sur une hauteur d'environ 20 cm [MR 8]. Comme on le verra, cette structure a fait l'objet d'interprétations divergentes.

G. Moracchini-Mazel a présenté en 1992 cet édifice comme une construction homogène constituée de trois vaisseaux séparés par

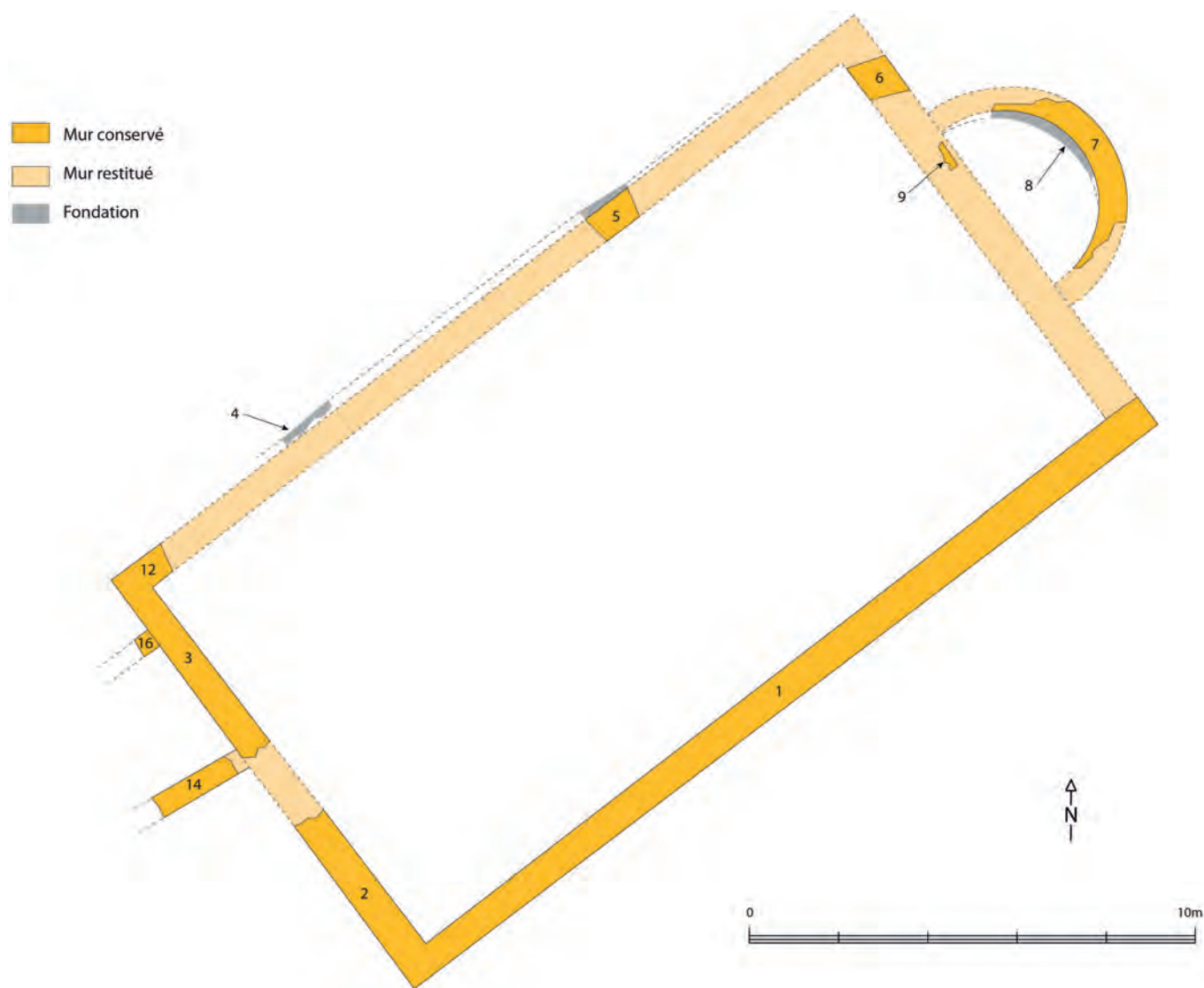


Fig. 4 – Plan de la basilique (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 5 – Vue de la basilique depuis le sud-ouest
(A.G. Corbara).

deux files de six piliers. On peut constater tout d'abord que le plan publié est partiellement faux. En effet, le mur gouttereau nord visible aujourd'hui ne correspond pas à celui représenté et des parties manquantes ont de toute évidence été restituées sans faire l'objet d'un traitement graphique particulier. De même, si cinq piliers sont indiqués sur le plan, le texte n'en mentionne que trois sans donner d'information sur leur localisation, alors qu'un seul est visible sur le terrain ; il est aujourd'hui entièrement restauré. D'autre part, les photographies de ces piliers publiées en 1992 ne montrent que de simples tas de galets³. On constate enfin que sur le plan, les piliers situés au sud-ouest sont posés sur des tombes sous tuiles disposées en bâtière [T.25 et T.40], parfaitement conservées et alignées par rapport au mur gouttereau sud de l'église. Cette situation, qui se vérifie pour l'unique vestige visible sur le terrain (T.40), est difficilement concevable. Les poussées verticales exercées par ces supports auraient inévitablement écrasé les sépultures qui ne peuvent en aucun cas être postérieures, causant ainsi

un affaissement susceptible au moins de fragiliser considérablement la superstructure sinon de conduire purement et simplement à son effondrement.

Au total, aucun vestige ne peut donc être interprété comme la base d'un pilier. Il semble que l'on doive par conséquent écarter l'hypothèse d'un édifice à trois vaisseaux proposée par G. Moracchini-Mazel et restituer une basilique à nef unique, ce qui est plus en adéquation avec sa largeur relativement modeste (11,5 m). Reste qu'il n'est pas possible aujourd'hui de proposer une interprétation pour ces agglomérats de galets.

En 2001, suite au réexamen des vestiges, G. Vannini constate que l'abside [MR 7] semble mal orientée par rapport à la nef. Elle appartiendrait en fait à un deuxième édifice daté de l'époque carolingienne et dont ne seraient conservées que l'abside et une partie de la façade occidentale correspondant au mur [13], parallèle et un peu en retrait de la façade médiévale⁴. Quant à l'abside du premier édifice, paléochrétien, il propose de la reconnaître dans le mur curviligne qui se trouve à sa base [8].

³ Moracchini-Mazel 1992a, fig. 6 et 43.

⁴ Pour G. Moracchini-Mazel, ce mur serait la première façade de l'église romane du XI^e siècle.

Cette hypothèse paraît tout aussi fragile que la précédente. La restitution graphique ne fait pas apparaître de décalage évident entre la nef et l'abside et rien ne s'oppose donc à ce qu'elle appartienne à la première phase de l'édifice de culte chrétien. Par ailleurs, les analyses montrent que les mêmes mortiers ont été utilisés pour la construction de celle-ci [MR 7] et du mur qui apparaît à sa base qui peut donc être sa semelle de fondation débordante [MR 8], ainsi que du mur gouttereau nord [MR 5] (Échantillons SP 1, 2, 3 et 5)⁵. Enfin, le mur de la supposée façade occidentale [MR 13] est bien différent, à la fois par sa facture et par son épaisseur, alors qu'il est construit avec un mortier dont la composition n'a rien de semblable (Échantillon SP 8).

Le sol, documenté seulement sur une partie de la nef, était constitué d'un « béton de tuileau » couvrant une couche de fragments de matériaux de construction en terre cuite⁶. Non visible aujourd'hui, on ne sait s'il s'agit véritablement d'un tuileau ou bien d'un béton contenant de gros fragments de terre cuite comme dans la basilique *intra-muros*. Les aménagements liturgiques n'ont pas été mis au jour ou ont tous disparu.

À l'extérieur, contre la façade occidentale, sont conservés les vestiges de deux murs d'orientation est-ouest. L'un au nord, à environ 1,5 m de l'angle [MR 16], l'autre à 4,80 m du même angle et à proximité d'une lacune de la maçonnerie pouvant correspondre à la porte principale de l'édifice [MR 14]. Construits

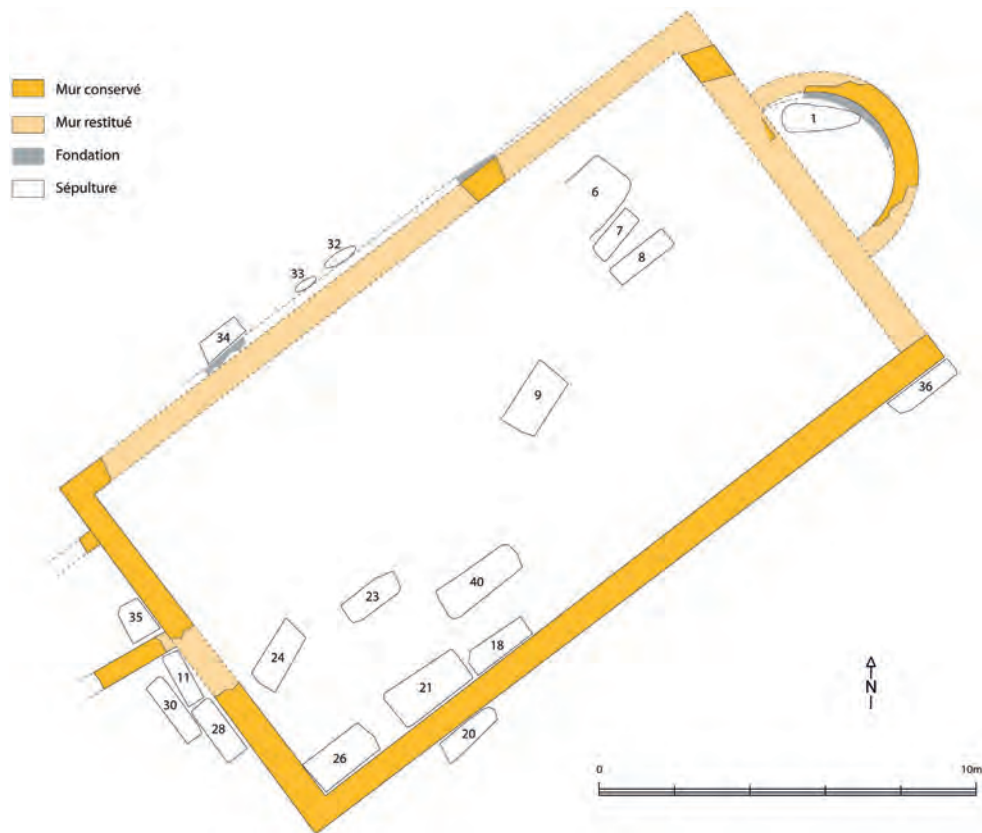


Fig. 6 – Plan de la basilique et des sépultures du premier Moyen Âge
DAO D. Istria/CNRS).

⁵ Aucun prélèvement de mortier n'a pu être fait dans les murs pignons et gouttereau sud car trop restaurés.

⁶ Moracchini-Mazel 1992a, p. 2.

selon les mêmes techniques que les fondations de la basilique, bien que légèrement plus fins (≈ 50 cm), ils pourraient appartenir à un porche, mais n'ayant pas été dégagés sur toute leur longueur, cette interprétation demeure peu sûre y compris en ce qui concerne les relations stratigraphiques.

3. LES SÉPULTURES

Au moins 20 sépultures peuvent être attribuées à la phase paléochrétienne (fig. 6). Onze d'entre elles sont installées dans l'abside (1) et la nef (10). À l'extérieur, les tombes sont classiquement situées le long des murs gouttereaux et au pied de la façade occidentale. Leur orientation est plutôt homogène et suit majoritairement celle de l'édifice, nord-est/sud-ouest. Assez proches les unes des autres, elles semblent s'organiser en fonction des murs de l'édifice, mais aucune superposition n'a été observée. Il reste qu'aucune donnée sur la stratigraphie ne nous est parvenue et il est donc impossible de mieux expliciter l'organisation de l'ensemble funéraire dans le temps.

La typologie des architectures funéraires correspond aux traditions en usage durant cette période. Il s'agit pour la plupart de contenants construits à l'aide de tuiles et de briques, entières ou fragmentées. Les deux types les mieux représentés sont les tombes sous tuiles disposées en bâtière et les coffres à murets. Dans deux cas seulement, les défunts ont été placés dans des amphores (T.32 et 33). Il faut mentionner également la présence de deux sépultures plus monumentales rencontrées dans la nef (T.6 et 9), constituées de coffres maçonnés surmontés d'une couverture en bâtière de tuiles supportant une épaisse chape de mortier de chaux. Dans un cas (T.6), cette couverture est semi-cylindrique, ce qui permet d'associer cette structure à la typologie des tombes *a cupa*, bien connue dans la moitié sud du bassin occidental de la Méditerranée.

Les ossements des défunts inhumés dans ce cimetière, rarement conservés, n'ont pas été prélevés et n'ont donc pas été étudiés. G. Moracchini-Mazel indique simplement la présence de squelettes.

Toutes ces sépultures étaient dépourvues de mobilier à l'exception d'une seule, la tombe 11, qui a livré une petite gourde complète, d'une typologie inédite, peut-être de production locale.

4. LA DATATION

G. Moracchini-Mazel a fait une proposition de datation qui repose uniquement sur des considérations historiques. Partant de l'hypothèse que cette première basilique était déjà dédiée à san Parteo et que celui-ci était un évêque africain exilé en Corse en 484, elle considère que l'édifice est donc construit après cette date⁷. Même si cette basilique était bien dédiée à san Parteo, ce qui ne peut être démontré aujourd'hui, l'hypothèse qu'il fut un évêque africain n'a absolument aucun fondement et qu'il fut exilé en Corse en 484 encore moins.

L'unique document faisant référence à ce personnage, la *Passio Sanctae Restitutae* le présente certes comme un africain mais simple compagnon de Restituta, arrivé en Corse durant la première moitié du III^e siècle pour fuir les persécutions⁸. Il s'agit dans tous les cas d'un document du XII^e siècle⁹.

Seules les sépultures en amphores peuvent donc donner des indices chronologiques fiables. Pour le moment, deux exemplaires, constituant la tombe 32, ont pu être identifiés (fig. 7). Il s'agit selon toute vraisemblance d'une amphore de type Almagro 51, datée entre la fin du III^e et le milieu du V^e siècle, ainsi que d'une *late roman anfora* 1 (LRA 1), datée des V^e-VII^e siècles. Une attribution de la sépulture à la première moitié du V^e siècle est donc possible¹⁰. Or, cette sépulture a été installée contre le mur nord de la basilique et donc après la construction de celle-ci¹¹.

⁷ Moracchini-Mazel 1992a.

⁸ *Passio SS. Parthei et Partinopei et Paragorii et Restitutae* : Codex Vaticanus 6933. Poncelet 1910, p. 510-514.

⁹ Poncelet 1910, p. 510-514.

¹⁰ Identification réalisée par Emmanuel Pellegrino.

¹¹ On soulignera cependant que ce mur nord de la basilique n'est plus visible aujourd'hui, mais a été observé lors des fouilles par G. Moracchini-Mazel. On peut d'ailleurs le voir sur les photos publiées en 1992, à droite de l'amphore (Moracchini-Mazel 1992a, p. 5, fig. 10 et 11, ainsi que p. 29).

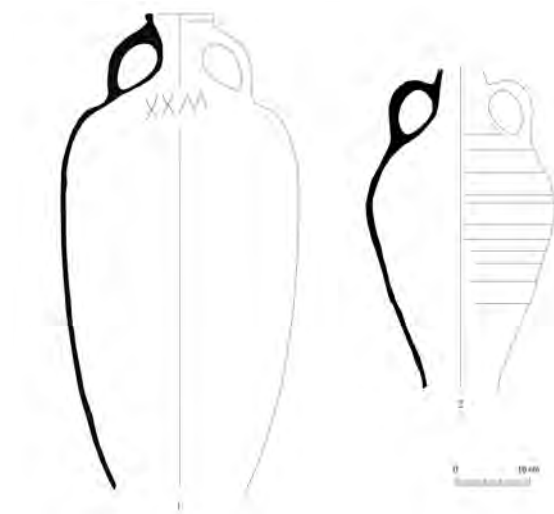


Fig. 7 – Amphores de la tombe 32. 1. Amphore Almagro 51 ; 2. LRA 1 (d'après G. Moracchini-Mazel 1992).

5. CONCLUSION

Contrairement aux conclusions proposées par G. Moracchini-Mazel à l'issue d'une première analyse, il semble que la basilique suburbaine soit un édifice à nef unique, de taille respectable, et non pas à trois vaisseaux. Sa datation a elle aussi été rectifiée. On peut désormais penser, même si les indices chronologiques sont rares, que sa construction était achevée vers le milieu du V^e siècle et par conséquent que ce monument

est contemporain de la basilique *intra-muros* et de son baptistère. L'ensemble pourrait de fait découler d'un unique projet.

Si la fonction funéraire de cette basilique ne pose pas problème eu égard à son implantation dans une nécropole antique et à la présence de sépultures à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice dès le V^e siècle, en revanche le choix de son implantation questionne puisqu'à ce jour et malgré l'étendue des fouilles, aucune sépulture vénérée ne semble l'avoir guidé.

LA CATHÉDRALE MÉDIÉVALE (LA CANONICA)

par Sophie CARON, Daniel ISTRIA et Alexandra SOTIRAKIS

La cathédrale médiévale de Mariana, dédiée à sainte Marie de l'Assomption (Santa Maria Assunta), est plus communément connue sous le nom de *Canonica*¹ (fig. 1). Il s'agit de l'édifice roman le plus important de l'île en raison de ses dimensions et du rôle qu'il a joué dans l'histoire de la Corse entre le XII^e et le XV^e siècle².

Protégé au titre des Monuments Historiques depuis le XIX^e siècle, cet édifice a fait l'objet de plusieurs campagnes de restauration. Après

la pose d'un toit en 1931 sous la direction de H. Huignard, architecte en chef des Monuments Historiques, une seconde vague d'interventions est planifiée dès les années 1980, s'étalant jusqu'en 2000, plusieurs architectes se succédant alors : J.-C. Yarmola, P. Colas, puis J. Moulin³.

Si l'analyse stylistique de cette église a été brillamment conduite d'abord par G. Moracchini-Mazel puis par R. Coroneo, et qu'il n'y a sans



Fig. 1 – La cathédrale médiévale vue depuis le sud-est (Ville de Lucciana).

¹ La dédicace à sainte Marie est connue par divers documents dont le plus ancien date de 1115 : Archives départementales de Haute-Corse, Bastia, IH1, 5, 29 novembre 1115 = Scalfati 1971, n° 29.

² Istria 2005a, p. 159-160 ; Franzini 2013. Les dimen-

sions des cathédrales d'Ajaccio et d'Aleria ne sont toutefois pas connues.

³ Voir Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, carton 81/2B/7, dossier 52.

doute plus grand-chose à ajouter dans ce domaine, aucune investigation sur le bâti n'avait en revanche été réalisée et les questions relatives aux matériaux, aux techniques de construction ainsi qu'à l'organisation et à la progression des chantiers n'avaient jamais été abordées. De fait, on ne s'est jamais véritablement interrogé sur la chronologie des parties hautes de l'extrémité occidentale, construites en briques et non plus en pierre. Par ailleurs, si l'on a noté et si l'on s'est questionné sur les particularités de l'agencement architectural du chœur qui précède l'unique abside semi-circulaire, aucun chercheur n'a pu apporter d'explication convaincante à la présence d'espaces voûtés à l'extrémité orientale de la nef charpentée et divisée en trois vaisseaux par deux rangées de sept piliers, laissant ainsi ouvert un problème majeur touchant à la fois à la conception des volumes et à la liturgie.

1. QUESTION DE TOPOGRAPHIE

La construction de la cathédrale de Mariana intervient alors que l'ancienne basilique est encore en fonction (*cf. supra*). Les deux édifices de culte, distants de 17 m et dont l'orientation n'est que très légèrement décalée (2°)⁴, se trouvent ainsi disposés de part et d'autre de l'ancien axe A (fig. 2). Un effet de symétrie devait se dégager de cet ensemble, encore renforcé par le plan, les volumes et les proportions des deux églises qui, sans être strictement identiques, pouvaient néanmoins apparaître comme semblables pour un observateur placé à l'est, à l'ouest ou entre les deux monuments. Le complexe reproduit ainsi le schéma des cathédrales doubles. Cette organisation ne semble cependant pas héritée d'une situation plus ancienne ; aucun élément, autre que topographique, ne permet à l'heure actuelle de valider l'hypothèse de l'existence à l'emplacement de la Canonica d'un édifice de culte chrétien antérieur qui aurait pu déterminer le lieu d'installation de la nouvelle cathédrale. Les vestiges dégagés immédiatement au sud, à l'est ainsi

qu'à l'intérieur de l'abside médiévale, appartiennent tous à des habitations antiques qui n'étaient d'ailleurs probablement quasiment plus visibles au moment de la construction de l'église romane. Le sol intérieur de celle-ci est en effet surélevé de 1,30 à 1,50 m par rapport au niveau de circulation antique de l'axe A et d'environ 2 m par rapport au sol de la basilique paléochrétienne.

Cet important décalage altimétrique tout comme le positionnement au nord, ont peut-être été motivés par la volonté de protéger l'édifice des crues du fleuve Golo dont on sait aujourd'hui qu'elles étaient déjà opérantes au XII^e siècle, au début d'un petit âge glaciaire précoce⁵.

2. UN CHANTIER EN TROIS ÉTAPES

Les travaux de construction débutent par la mise en place des fondations en galets liés au mortier de chaux. Au moins au nord elles servent de support à un soubassement plutôt régulier constitué de petits blocs de calcschiste équarris⁶. La base de l'abside et la partie orientale de la nef sur 6 m au nord et 16 m au sud sont mises en place. La fondation de la partie occidentale de la nef et de la façade principale est réalisée dans un second temps. L'arase n'est pas régulière, peut-être en raison des microreliefs du terrain qui a été aplani dans le courant du XX^e siècle, au moment de l'aménagement des abords et notamment de la route départementale qui passe immédiatement au nord de l'église.

La construction des élévations se déroule en deux grandes étapes que révèle la stratigraphie lisible dans les parements ainsi que les groupes de trous de boulins dont les décalages horizontaux témoignent d'une mise en place non simultanée.

La construction progresse par tranches d'une à trois, exceptionnellement quatre assises (fig. 3). Bien que les parements intérieurs et extérieurs soient montés simultanément en

⁴ L'église médiévale San Parteo est elle aussi réorientée par rapport à la basilique paléochrétienne qui l'a précédée, mais cette fois le décalage est nettement plus important et l'abside est tournée vers le sud-est.

⁵ Vella *et al.* 2016.

⁶ L'extérieur du mur gouttereau sud est partiellement masqué par la tour qui lui est adossée.

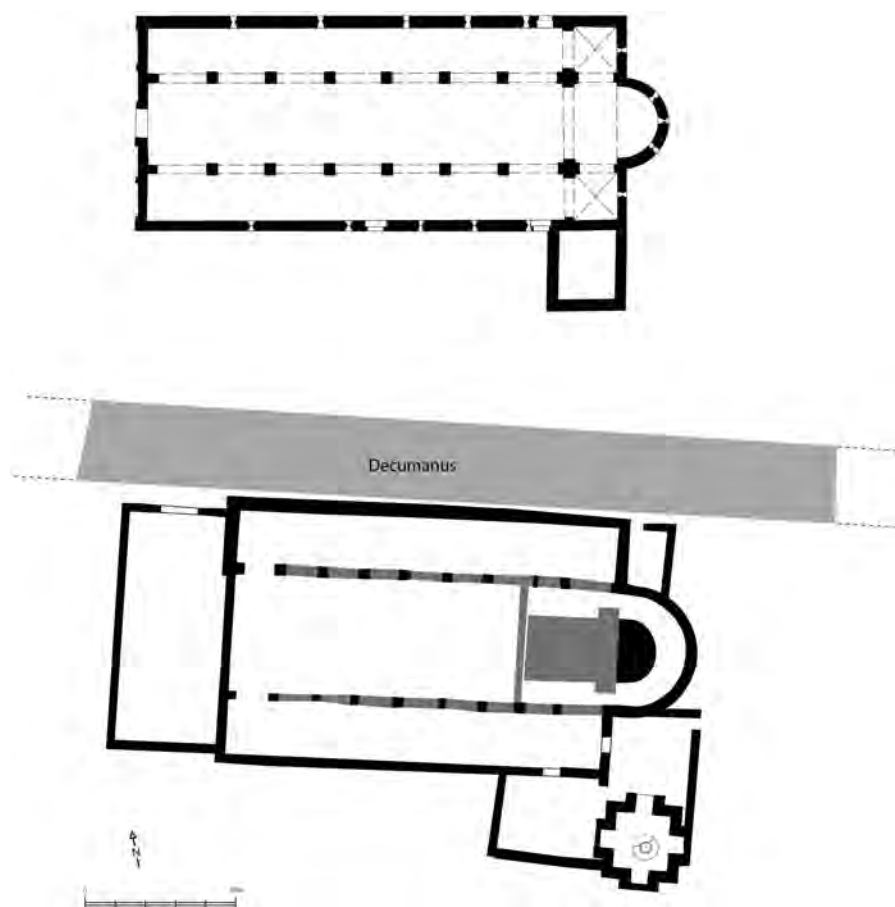


Fig. 2 – Plan d'ensemble des édifices de culte vers la première moitié du XII^e siècle (DAO D. Istria/CNRS).

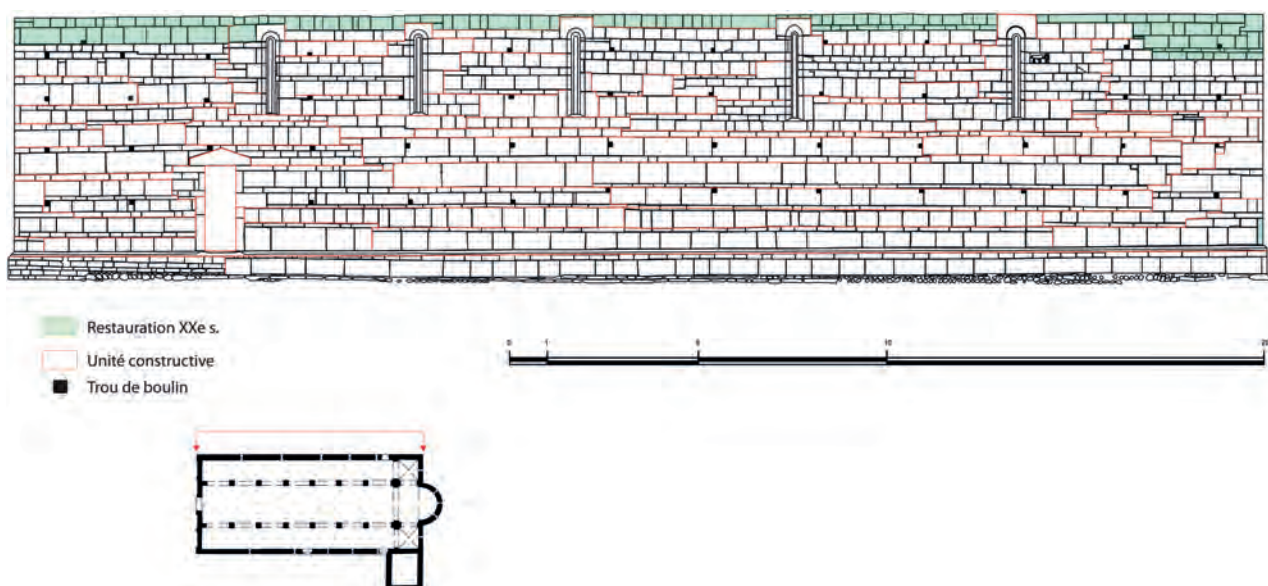


Fig. 3 – Relevé pierre-à-pierre de la façade nord (extérieure) et schéma du rythme de pose des assises (DAO D. Istria/CNRS).

raison des techniques de construction mises en œuvre (*cf. infra*), il n'y a pas toujours une stricte correspondance des unités constructives. Cette anomalie s'explique par l'utilisation de blocs de pierre de taille non standardisés imposant de nombreux ajustements, des retouches en œuvre ainsi que l'utilisation de calages, chandelles et bouchons.

2.1. Étape 1

L'édification débute par les deux extrémités. Côté est, le mur est construit jusqu'à une hauteur de 4 m environ. Au nord, les murs sont montés sur environ 3,5 m au-dessus de la plinthe sur une dizaine de mètres de longueur, puis s'abaissent progressivement pour s'élever à nouveau jusqu'à 2 m environ au niveau de la façade occidentale (*fig. 4*). La porte nord-est est incluse dans la construction. Les neuf trous de boulin qui y sont visibles constituent un ensemble cohérent sur deux rangées alignées horizontalement et verticalement.

Au sud, le chantier progresse globalement de la même manière (*fig. 5*). En partant de l'est, le mur est abaissé puis élevé à nouveau au niveau de la porte sud-ouest entièrement mise en place. Il rejoint ensuite, à une hauteur d'environ 1 m, la portion de mur construite d'ouest en est et raccordée à la façade occidentale. Trois trous de boulin sont visibles dans cette dernière portion. Ils constituent une ligne horizontale décalée par rapport aux trois rangées (10 trous) de la partie orientale.

Ces constats permettent d'imaginer l'intervention simultanée de deux équipes travaillant de manière autonome et progressant en sens inverse : l'une d'est en ouest, l'autre d'ouest en est.

Dès cette première étape du chantier, le plan de l'édifice est clairement fixé, les portes sont construites et des pilastres de 30 cm de largeur et 11 cm d'épaisseur sont placés de part et d'autre de l'arc triomphal pour recevoir la retombée de la dernière grande arcature⁷. Des

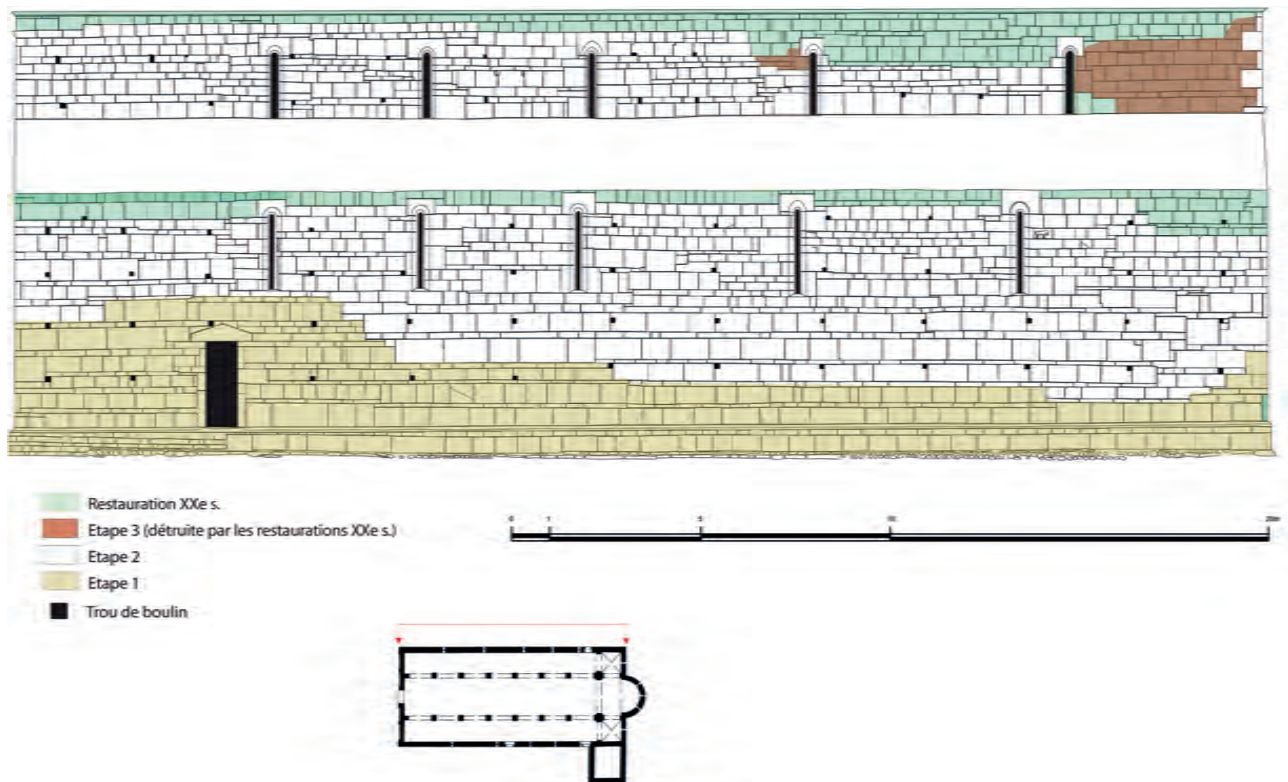


Fig. 4 – Relevé pierre-à-pierre de la façade nord (extérieure) et étapes de construction (DAO D. Istria/CNRS).

⁷ Ces pilastres sont parfaitement chaînés et la présence de blocs à retours intégrés dans le mur oriental ne laisse

aucun doute quant à la contemporanéité de la construction de ces éléments.

supports verticaux de même type sont alors peut-être construits au revers de la façade occidentale afin de supporter les arcatures de la première travée. Dans tous les cas ces supports ont été supprimés dans un second temps mais les décalages d'assises de part et d'autre des éléments qui sont venus les remplacer, sont des témoignages de leur présence.

2.2. Étape 2

Durant la seconde étape sont édifiées les parties hautes incluant les fenêtres, les piliers séparant la nef des bas-côtés ainsi que les grandes arcades qu'ils supportent. À l'extrémité occidentale, au revers de la façade ouest, les pilastres dont il vient d'être question sont supprimés et remplacés par des supports verticaux beaucoup plus massifs (55×76 cm). Après destruction d'une partie de la plinthe, ces derniers sont plaqués contre le revers de la façade jusqu'à la hauteur de la corniche ; en revanche les murs

sont liés au-dessus de celle-ci. L'emplacement des piliers est décalé vers l'est de 29,5 cm – soit la moitié de la largeur d'un pilier – par rapport au projet initial et sont construits d'est en ouest. Ce changement de parti peut s'expliquer par le choix de réduire la largeur de la dernière travée orientale, qui n'atteint que 2,50 m et qui est la seule couverte d'une voûte. Si celle-ci avait été de même largeur que les autres, soit $\approx 3,31$ m, la première arcature occidentale serait retombée exactement au droit du revers du mur de la façade ouest et le pilastre aurait été dans ce cas inutile.

Un repentir est également visible sur le parement extérieur du mur pignon oriental (fig. 6). Les toitures des bas-côtés avaient été initialement imaginées plus basses et légèrement plus inclinées comme l'indique la présence de trois blocs découpés en biseau selon la pente des rampants des toits prévus, et laissés en place dans les murs orientaux après la modification du projet⁸. On peut constater également que les

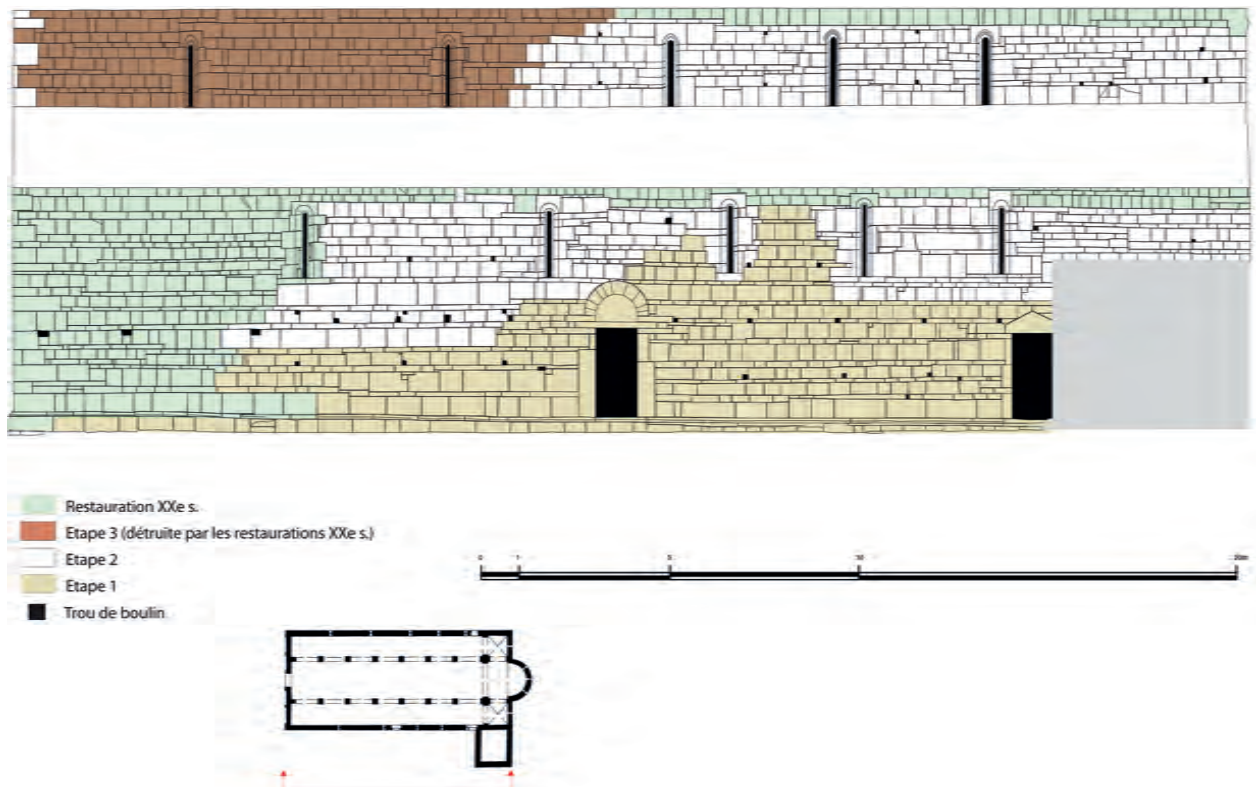


Fig. 5 – Relevé pierre-à-pierre de la façade sud (extérieure) et étapes de construction (DAO D. Istria/CNRS).

⁸ Deux blocs sont dans l'épaulement nord et un dans l'épaulement sud.

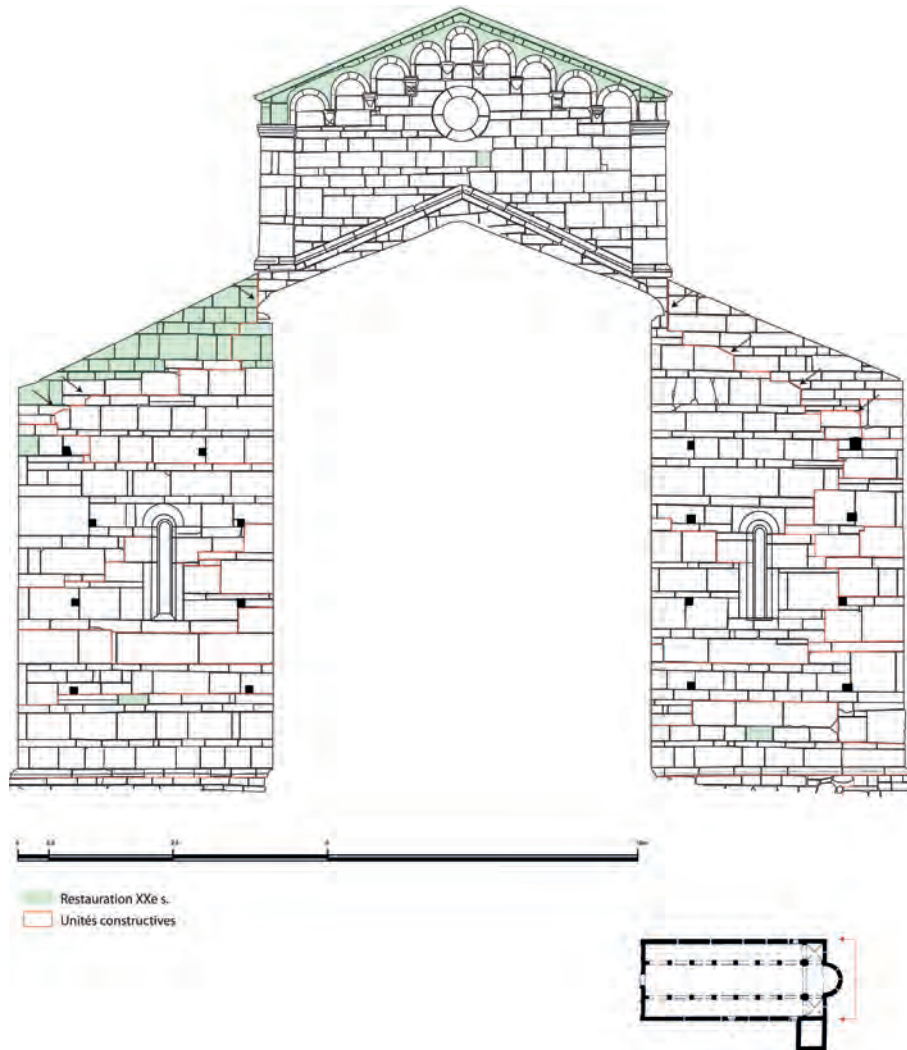


Fig. 6 – Relevé pierre-à-pierre de la façade orientale (extérieure).
Les flèches indiquent les traces de la reprise des murs durant l'étape 2 (DAO D. Istria/CNRS).

pilastres d'angle du fronton se prolongent d'une vingtaine de centimètres sous le départ du toit de l'abside et amorcent, du moins au nord, un retour horizontal correspondant exactement au point de contact du toit tel qu'il a pu être imaginé originellement. Enfin, on remarque de part et d'autre, sous la corniche actuelle qui souligne la naissance des pilastres d'angles, deux blocs découpés de manière oblique destinés initialement à recevoir les dernières pierres du larmier qui protège la couverture de l'abside. Ces éléments témoignent de la surélévation de la toiture des bas-côtés d'environ 60 cm.

La réduction de la largeur de la dernière travée orientale, l'installation de larges pilastres au revers de la façade ouest et la surélévation des bas-côtés sont peut-être imposées par la

décision de voûter le chœur de l'édifice qui, dans un projet initial, devait être charpenté comme le reste des vaisseaux.

2.3. La pierre de construction

Les pierres utilisées pour la construction sont des blocs de calcschiste et de marbre de couleur variable (de l'ocre clair au gris bleu veiné de blanc), compacts et constitués de grains fins. Ces caractéristiques géologiques permettent d'établir une corrélation certaine entre le chantier de construction de Mariana et les carrières de Brando-Sisco, situées à près d'une quarantaine de kilomètres sur le versant oriental du Cap Corse, dans le territoire du diocèse de Mariana.

Cet important gisement, encore exploité aujourd'hui, se présente sous la forme de bancs subhorizontaux aux couleurs parfois très contrastées, dont l'épaisseur est le plus souvent comprise entre 10 et 25 cm (fig. 7). Les carrières actuelles présentent des fronts de taille de plusieurs dizaines de mètres de hauteur, mais il existe aussi des gisements plus anciens, bien que non datés. Plus modestes, ils sont exploités soit à partir de fractures naturelles à flanc de montagne, soit depuis la partie supérieure qui se présente comme une dalle à la surface plane de quelques dizaines de mètres carrés.

S'il n'a pas été reconnues de traces de débitage ancien dans les carrières, plusieurs blocs de la cathédrale ont conservé sur l'un des bords des marques semi-circulaires de 5 à 10 cm de diamètre et de 0,5 à 2 cm de profondeur, réalisées dans le sens du lit de carrière. Certaines semblent avoir été régularisées au moment de la taille des blocs, peut-être à des fins décoratives (fig. 8). Il pourrait s'agir d'emboîtures bien que cette forme soit inédite. L'hypothèse d'une tradition locale peut, pour le moment du moins, être recevable.

La caractéristique de cette roche est de se débiter naturellement en blocs parallélépipédiques réguliers qu'il est aisé de tailler. Il est de même facile d'obtenir des modules relativement réguliers au sein de chaque banc. Mais, ces derniers étant souvent interrompus par des failles et des plissements difficilement exploitables, ils ne livrent finalement que des volumes assez réduits de matériaux. Il est donc nécessaire d'exploiter plusieurs bancs superposés ou juxtaposés. Cette caractéristique induit des séries de blocs homogènes du point de vue des dimensions et de la couleur, mais quantitativement peu importantes.

L'acheminement des pierres s'est fait sans doute par la voie maritime, de loin la mieux adaptée. La route terrestre présentant quelques obstacles liés au relief accidenté, principalement dans le secteur situé entre les carrières et la limite sud de la ville actuelle de Bastia. Les gisements sont situés sur le littoral et la navigation dans ce secteur ne présente aucune difficulté particulière alors que les vents dominants, plutôt modérés, favorisent la circulation

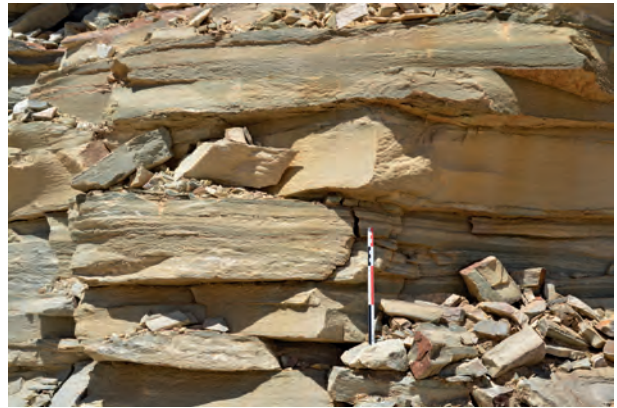


Fig. 7 – Détail des bancs de calcschistes dans la carrière actuelle de Brando (D. Istria/CNRS).



Fig. 8 – Marque semi-circulaire sur un bloc de parement – possible emboîture (D. Istria/CNRS).

nord-sud près des côtes, dans le sens donc des trajets en charge, et sud-nord plus au large⁹. Entre le littoral et le site, les navires pouvaient remonter le fleuve Golo sur environ 3 km. La découverte dans les zones humides, bien en arrière de l'embouchure actuelle, de fragments d'épaves ainsi que de céramiques antiques et du début de l'époque moderne peu ou pas fragmentées et ayant séjourné dans l'eau, témoignent que des embarcations s'engageaient effectivement sur le fleuve. De même, la documentation écrite médiévale livre au moins un témoignage important : en juillet 1483 le navire de Gherardo d'Appiano était amarré sur la rive du Golo à hauteur de Lago Benedetto, soit un peu en amont de Mariana¹⁰. Enfin, l'élément le

⁹ Arnaud 2014.

¹⁰ Franzini 2005a, p. 242.

plus pertinent est bien sûr le très probable quai fluvial situé à 300 m à l'est de la cathédrale, peut-être aménagé au début du second Moyen Âge et en tout cas utilisé à ce moment-là.

En 2017, la fouille préventive effectuée par l'Inrap a en effet permis de découvrir à 300 m à l'est de la cathédrale et à 80 m du lit actuel du Golo, une imposante structure orientée nord-est/sud-ouest, constituée de quatre massifs de galets noyés dans un abondant mortier de chaux (épaisseur moyenne 1 m, hauteur > 1,50 m). Entre chacun d'eux sont conservées en négatif les traces des coffrages de bois. Cet ensemble peut être interprété comme un quai fluvial aménagé sur la rive gauche d'un méandre du Golo, au plus près du site et à l'abri des courants¹¹. L'étude géomorphologique montre d'ailleurs la présence d'un lit fossile du Golo au pied même de la structure. Son passage est encore détecté grâce à la prospection géoradar plus au nord où il coupe les structures romaines. La surface de cet aménagement légèrement convexe et présentant une légère pente d'ouest en est (vers le fleuve donc), peut être mise en corrélation avec un sol formé d'un épandage de galets liés à l'argile qui s'étend vers l'ouest, c'est-à-dire vers la cathédrale, sur une largeur de plus de 13 m ; sa limite n'a pas été atteinte. Deux monnaies génoises ainsi que de la céramique pisane découvertes sur ce niveau, témoignent d'une utilisation aux XII^e-XIII^e siècles, mais sa date de construction ne peut être précisée pour le moment.

La pierre a donc pu être acheminée par voie maritime puis fluviale, pratiquement jusqu'au chantier de construction.

2.4. La taille de la pierre

La découverte durant les fouilles anciennes au pied de la cathédrale de couches importantes d'éclats de calcschiste dans lesquelles avaient été abandonnés des ciseaux de marbrier, fait penser que les matériaux ont été taillés à pied d'œuvre¹². Les pierres étaient donc transportées brutes ou plus probablement dégrossies afin de réduire le volume de matériaux et, ainsi, le coût du transport qui, si l'on suit les analyses de

L. Riccetti, représente toujours une part importante du budget, surtout quand les carrières sont éloignées comme c'est le cas ici¹³.

L'examen des blocs de parement a révélé l'absence totale de marque de tâcheron, chose peu originale dans le contexte insulaire, voire Tyrrhénien, où la pratique consistant à « signer » les blocs taillés est tout à fait marginale. On doit toutefois signaler la présence de petits motifs sculptés en très léger relief : un serpent et un quadrupède sur le parement intérieur du mur nord (fig. 9 et 10), un homme tenant le licol d'un étalon à l'extérieur du même mur (fig. 11), ainsi qu'une fleur – peut-être deux – sur le parement extérieur du mur sud (fig. 12). Compte tenu de la position de ces



Fig. 9 – Serpent en léger relief représenté sur un bloc de la paroi intérieure du mur nord (D. Istria/CNRS).



Fig. 10 – Quadrupède représenté sur un bloc de la paroi intérieure du mur nord, à proximité du serpent (D. Istria/CNRS).

¹¹ Vella *et al.* 2016.

¹² Moracchini-Mazel 1967a, p. 84.

¹³ Riccetti 2003.

éléments et de leur discrétion, il est difficile de les considérer comme de véritables décors ou des signatures et ils relèvent sans doute davantage de la fantaisie des tailleurs de pierre¹⁴.

En revanche, les traces laissées par les outils des tailleurs de pierre sont très nombreuses en raison de la bonne conservation de la surface des parements.

La broche est l'outil le plus fréquemment utilisé (80 à 90 % des traces visibles). Cet instrument est documenté dans l'île au moins dès la première moitié du XI^e siècle et on peut en voir les traces sur des blocs des églises de San Michele de Sisco ou de Santa Maria de Rescamone par exemple. À Mariana un élément nouveau apparaît toutefois associé à ce type de taille de finition : la ciselure périmétrique. De 1

à 1,5 cm de large, parfois plus, elle est réalisée au ciseau droit (fig. 13)¹⁵.

Au moins trois autres outils sont documentés ici et pour la première fois en Corse : le marteau taillant utilisé quelques fois en fin d'opération, après la broche, pour aplanir définitivement la face visible du bloc ; la gradine qui est utilisée presque uniquement pour la réalisation des claveaux, des tympans et des linteaux, autrement dit des éléments constituant les ouvertures¹⁶, ainsi que la bretturage qui n'a toutefois laissé que de très rares traces.

Globalement, la mise en forme des claveaux des arcatures, mais aussi des modillons et des bases de lésènes, reflète un travail bien maîtrisé et précis. La répartition et la régularité des impacts d'outils témoignent parfois du



Fig. 11 – Personnage et étalon représentés sur un bloc de la paroi extérieure du mur nord (D. Istria/CNRS).



Fig. 12 – Fleur à huit pétales, paroi extérieure du mur sud (D. Istria/CNRS).



Fig. 13 – Détail des parements extérieurs de la façade occidentale. On reconnaît les traces laissées par la broche (blocs de droite et du bas), la bretturage (3^{ème} bloc en partant du bas à gauche), la gradine (1^{er} bloc en haut à gauche) et le ciseau droit (bordures). Ces outils sont parfois employés de manière variée – ainsi on verra en particulier deux, voire trois, utilisations très différentes de la broche sur les blocs situés dans la partie basse du cliché (D. Istria/CNRS).

¹⁴ Sur la question des signes lapidaires dans l'espace toscan on verra Bianchi 1997. L'auteur donne d'ailleurs un exemple de fleur, à quatre pétales, sculpté sur le parement du Camposanto monumental de Pise (tav.4b).

¹⁵ Cette ciselure apparaît sur la quasi-totalité des blocs taillés à la broche.

¹⁶ Un exemplaire de gradine à six dents a été retrouvé durant les fouilles, mais n'est plus visible aujourd'hui (Moracchini-Mazel 1967a, p. 84).

savoir-faire de certains artisans qui disposaient incontestablement de connaissances solides et d'une longue expérience. C'est à eux que fut confiée la confection des blocs qui entrent dans la construction des parties importantes de l'édifice, particulièrement les ouvertures et les décors.

Les blocs de parement ordinaires présentent deux degrés de finition différents. Alors que certains sont très finement taillés, d'autres témoignent d'un travail plus grossier, peu précis voire maladroit à la broche (fig. 14). On devine ainsi aisément la présence sur le chantier d'artisans de niveaux techniques très différents ; trois groupes d'ouvriers peuvent être identifiés. Les uns disposaient incontestablement d'une longue expérience dans la taille de la pierre et l'utilisation des nouveaux outils, notamment la gradine. Quelques autres semblent avoir bien maîtrisé les techniques de taille mais méconnaître les nouveaux outils, comme pourraient en témoigner des blocs du parement extérieur du mur sud qui montrent l'utilisation sans ordre de plusieurs outils différents : la broche utilisée de différentes manières, la gradine, le ciseau droit (fig. 15 et 16). La régularité du bloc et la précision des impacts pourraient ainsi trahir l'intervention d'un artisan déjà habitué



Fig. 14 – Parements grossièrement taillés à la broche du jambage de la porte sud-ouest (D. Istria/CNRS).

au travail de la pierre, mais expérimentant ces nouveaux instruments. Enfin, certains blocs caractérisés par l'irrégularité de leur surface travaillée à la broche dont les impacts révèlent imprécision et tâtonnement, sont sans doute l'œuvre de novices.



Fig. 15 – Bloc de la façade sud, parement extérieur, présentant les traces de trois outils différents utilisés dans l'ordre suivant – la brette (partie haute), la broche (partie basse) et le ciseau droit (bordure basse) (D. Istria/CNRS).

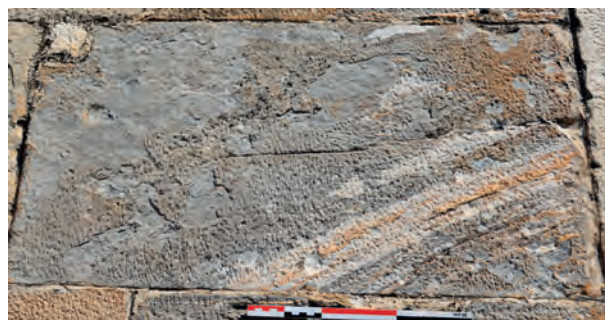


Fig. 16 – Bloc de la façade sud, parement extérieur, présentant les traces de trois, voire quatre outils différents dont la broche utilisée de deux manières différentes (angle bas gauche et centre) et la brette ou la gradine (en haut) (D. Istria/CNRS).

2.5. La mise en œuvre

Les murs sont constitués de deux parements de pierre de taille dont les lits d'attente, de pose et de joints régularisés, ont une largeur de 3 à 5 cm et le contre-parement est au mieux seulement démaigri quand il n'est pas simplement brut. Les carreaux posés de chant forment des bandes pour le remplissage constitué de chaux, de galets et d'éclats de pierre. En revanche, les assises basses pénètrent profondément dans la maçonnerie, sans pour autant couvrir toute la largeur des murs à la manière d'un parpaing. Elles contribuent ainsi à lier et à renforcer l'ensemble.

Les modules des blocs sont hétérogènes et l'on peut mesurer des variations de 1 à 3 environ. Ces fluctuations sont imposées par l'épaisseur naturelle des bancs. Malgré cela, il y a une évidente régularité de la hauteur des blocs issus de l'exploitation d'un même banc, ce qui permet la réalisation sur de grandes longueurs d'assises horizontales. Ces dernières sont alternativement hautes et basses tendant idéalement vers un rythme de type A-B-A-B (fig. 17).

Les assises basses sont posées en respectant le lit de carrière alors que les assises hautes sont en délit. La superposition de bandes horizontales ainsi créée participe au décor et à l'animation des surfaces murales, encore accentuées par les variations aléatoires de tonalité de la pierre. Toutefois, ce rythme binaire n'est pas uniformément respecté. Dans les parties hautes des murs, particulièrement à l'intérieur, l'épaisseur des assises est plus homogène. Sur le mur de l'abside où les sept panneaux délimités par les lésènes sont réalisés indépendamment les uns des autres, les rythmes sont disparates (fig. 18). Enfin, autour des ouvertures, près des angles et dans les zones de contact des différentes unités de construction, des décalages perturbent également les régularités horizontales. Les variations altimétriques de quelques centimètres dans les lits d'attente ont été corrigées en effectuant des découpes de blocs, en disposant des pierres de calage, des bouchons ou encore des chandelles.

Ainsi, face aux problèmes techniques liés à la présence d'ouvertures, de lésènes, ou encore d'unités constructives antérieures, les



Fig. 17 – Portion du mur sud de l'édifice montrant l'alternance d'assises basses et d'assises hautes. On notera également les trous de boulins soit aménagés entre deux blocs d'une assise basse, soit façonnés dans un bloc d'une assise haute. Le rythme ABAB... est ici parfaitement respecté même si les variations de hauteur des blocs imposent quelques ajustements (D. Istria/CNRS).



Fig. 18 – Façade orientale de la cathédrale. Les rythmes des assises entre les lésènes de l'abside sont irréguliers (D. Istria/CNRS).

constructeurs se sont affranchis des contraintes imposées par l'appareil alterné et ont opté pour des solutions simples, quitte à rompre l'homogénéité de l'ensemble et la régularité des assises. Cette alternative montre peut-être que l'on maîtrisait assez mal ce type d'appareil.

On a souvent rapproché l'appareil alterné de Mariana de celui des édifices de Lucques et de sa campagne pour en tirer des conclusions d'ordre chronologique¹⁷. Pourtant, on le trouve dans d'autres régions, notamment dans le Tessin et plus encore en Languedoc. On remarquera surtout qu'il est déjà utilisé en Corse dès la première moitié du XI^e siècle, en particulier lors de la construction de l'église San Michele de Sisco¹⁸. Si à Lucques l'adoption de cet appareil semble, au moins dans un premier temps, résulter essentiellement d'un choix esthétique, ailleurs les raisons technico-économiques peuvent prévaloir¹⁹, les caractéristiques intrinsèques du matériau de construction jouant alors un rôle primordial. À Mariana, on peut calculer qu'une assise haute remplace 3 à 6 assises basses. Ce principe permet donc de réduire considérablement le nombre de blocs. On comprend ainsi aisément l'intérêt d'un tel appareillage qui permet *in fine* d'économiser à tous les stades de la chaîne opératoire.

De fait, la cathédrale de Mariana, San Michele de Sisco et les autres églises corses adoptant ce parti sont construites avec des pierres de même nature. D'autre part, l'appareil alterné est toujours associé en Toscane à l'échafaudage adossé ; le respect de la surface murale y est une priorité, contrairement à la Corse où la structure encastrée impose non seulement des décalages, mais aussi la découpe de pierres de taille.

Au total, on s'interroge sur le bien-fondé de l'hypothèse d'une origine lucquoise de l'appareil alterné mis en œuvre à Mariana. On est plutôt tenté aujourd'hui d'envisager un savoir-faire local apparu au moins au XI^e siècle en lien avec l'utilisation d'un type de roche, et appliqué pour la première fois à Mariana en association avec des parements de pierre de taille.

2.6. L'échafaudage

Les échafaudages sont systématiquement encastrés dans des trous de boulin traversant, soit aménagés entre deux pierres d'une assise basse, soit façonnés dans un bloc. Dans ce dernier cas, la diversité des situations rencontrées – trou dans l'angle, dans l'un des côtés, voire dans un cas au centre du bloc ! – implique que la taille soit réalisée à pied d'œuvre. Bien que l'aménagement des ouvertures entre deux pierres soit plus simple et plus rapide à mettre en œuvre, on constate que les trous façonnés sont légèrement plus nombreux (53 %) ²⁰. Dans tous les cas, l'implantation est déterminée par le montage de l'échafaudage qui impose donc une grande flexibilité des maçons comme le montrent des ébauches de trous de boulins abandonnés sur le parement intérieur du mur gouttereau nord. Les trous façonnés sont toujours grossièrement taillés, ce qui laisse penser qu'ils étaient réalisés par les maçons eux-mêmes, voire par les échafaudiers en fonction de leurs besoins et non par les tailleurs de pierre.

2.7. Une mise en œuvre pas toujours soignée

La mise en œuvre de ces solutions, très communes par ailleurs, n'a pas toujours été faite avec beaucoup de bonheur. Elle implique que certains blocs soient redécoupés *in situ* probablement par les maçons eux-mêmes à en juger par la qualité très médiocre du travail. En effet, le traitement pêche par un manque évident de précision. Les découpes sont grossières, souvent associées à des épaufrures et les chandelles comme les pierres de calage ne sont pas systématiquement taillées, mais sont dans certains cas de simples éclats.

On remarquera en particulier la difficulté qu'ont éprouvée les maçons à insérer correctement dans le parement extérieur du mur gouttereau sud trois blocs décorés selon le principe de la marqueterie (*cf. infra*). Il en est de même dans les parties supérieures du portail occidental et de la porte sud-ouest, à la hauteur des

¹⁷ Coroneo 2006, p. 102.

¹⁸ Coroneo 2006, p. 74-78.

¹⁹ Bessac – Pécourt 1995, p. 108.

²⁰ Ce pourcentage est calculé sur un total de 330 trous

de boulins. Leurs dimensions sont comprises entre 10 et 12 cm de côté. Les espacements horizontaux sont de l'ordre de 2,10 à 2,20 m et verticaux d'environ 1,20 m.

claveaux de l'archivolte surmontant l'ouverture (fig. 19), où des blocs ont été redécoupés, parfois très maladroitement en provoquant la suppression d'une partie de la bordure périmétrique ainsi que l'apparition d'épaufrures, pour être appuyés contre l'extrados de l'arc, mais l'arrondi n'a pas toujours été respecté d'où la nécessité de combler les espaces entre les blocs par du mortier de chaux (fig. 20).

Sur le côté nord du même portail occidental, on ne s'est pas donné la peine de retailler les parements et les lacunes ont été simplement colmatées à l'aide de plusieurs petites pierres mal adaptées (fig. 21). Certains claveaux décorés sont également mal ajustés et on se demande si celui représentant l'Agneau portant

la croix n'a pas été raccourci ; la découpe aurait alors entraîné la suppression d'une partie de la queue de l'animal et des épaufrures sur toute la hauteur du claveau.



Fig. 19 – Détail de la partie haute de la porte sud-ouest (D. Istria/CNRS).



Fig. 21 – Détail du portail occidental. Les blocs, soigneusement taillés, ont été grossièrement redécoupés afin de s'adapter à l'extrados de l'arc surmontant le portail. Outre les épaufrures, on notera que les blocs n'épousent pas l'arrondi de l'arc et que des espaces importants et irréguliers ont été laissés entre les éléments (P. Neri/CTC).



Fig. 20 – Détail du portail occidental. Les espaces importants entre les blocs de parement et l'extrados de l'arc surmontant le portail ont été comblés ici par des fragments de pierre, parfois non taillés, et un abondant mortier de chaux. On remarquera le claveau décoré de l'Agneau christique dont l'extrémité gauche semble avoir été redécoupée (P. Neri/CTC).

Au niveau de l'abside, l'insertion des claveaux et des chapiteaux surmontant les lésènes, est très irrégulière et manque singulièrement de justesse (fig. 22). Certains blocs ont été redécoupés grossièrement, d'où l'apparition d'épaufrures, pour s'adapter aux décors et de petites pierres informes, souvent de simples éclats, ont été utilisées pour combler les interstices. Il en est de même à gauche de la fenêtre sud où l'espace d'environ 5 cm entre le jambage et la lésène a été bouché par trois fragments de pierre issus du débitage sans finesse d'un bloc préalablement taillé (fig. 23). Les chandelles et les bouchons sont nombreux et sont souvent réalisés avec des blocs mal découpés, voire tout juste dégrossis.

Tous ces défauts peuvent être liés avant tout à l'absence de consignes particulières de la part du maître d'œuvre. D'autre part, en fonction de leurs besoins les maçons pouvaient être amenés à retoucher eux-mêmes les blocs sans en maîtriser réellement les techniques. Enfin, les approximations et tâtonnements constatés dans la mise en œuvre pourraient être révélateurs d'un manque d'expérience des maçons dans l'utilisation de ce type d'appareil.

2.8. Une troisième étape de construction ou une restauration de l'édifice ?

La partie haute de l'extrémité occidentale du vaisseau central, comprenant le mur sud jusqu'à la troisième fenêtre, le mur nord jusqu'à la première fenêtre ainsi que le parement intérieur de la façade occidentale à partir de l'archivolte du portail et sur toute sa largeur, a été édifiée en briques (fig. 24 et 25).

Ces maçonneries ne sont aujourd'hui conservées que sur une partie de la façade occidentale. Les autres ont été détruites lors des restaurations réalisées par les Monuments Historiques dans les années 1980, mais elles sont documentées par des dessins réalisés en 1886-89 et surtout par une belle série de photographies du début du XX^e siècle²¹.

²¹ Manuscrit anonyme, « Recherches sur les origines de la Corse par les monuments, 1886-1889 », coll. privée. Photographies de T. de Caraffa datée de 1900 : Ville de Bastia ; fond Palais Caraffa. Photographies de A. Chauvel prises en 1936 : Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, cote 0080/042. On verra également la photographie



Fig. 22 – Détail du décor de l'abside montrant les « bricolages » qui ont été nécessaires pour insérer les chapiteaux et les modillons (D. Istria/CNRS).



Fig. 23 – Détail du jambage sud de la fenêtre absidale. On notera la présence de trois éclats de pierre placés entre la lésène et le jambage afin de combler l'espace entre ces deux éléments. Dans la partie basse, ce rattrapage a été réalisé à l'aide de mortier de chaux (D. Istria/CNRS).

On a pensé que ces maçonneries de briques appartenaient à une campagne de restauration ancienne, consécutive à un incendie²². Cependant, l'analyse des photographies et des élévations permet de faire une série de constatations significatives :

pl. 34 dans Moracchini-Mazel 1972 qui montre clairement la liaison stratigraphique entre les parements extérieurs de la façade occidentale et les maçonneries de brique du mur gouttereau sud.

²² Vivarelli 2013, p. 66 ; Mérimée 1839, p. 98 ; Moracchini-Mazel 1967a.



Fig. 24 – Vue du sud-ouest de la cathédrale en 1900 (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa, 1900).



Fig. 25 – Vue de l'intérieur de l'édifice depuis l'est. Photo prise en 1900. On notera la partie haute de la façade occidentale entièrement en briques (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa, 1900).

- au niveau des angles sud-ouest et nord-ouest, les murs de briques sont parfaitement liés aux chaînages de pierre de taille de la façade occidentale qui font retour sur les murs gouttereaux ;
- la corniche visible en façade et qui se poursuit sur les murs gouttereaux pour surligner le départ des toits des bas-côtés est, au moins au sud, insérée dans la maçonnerie en briques mais réalisée en partie en pierre de taille ;
- les corbeaux destinés à soutenir les poutres de la toiture des bas-côtés sont en pierre de taille mais insérés dans les murs en briques ;
- les fenêtres construites en briques sont de typologie strictement identique aux autres et sont

positionnées en respectant la logique initiale ;

- les trous de boulins laissés apparents dans les murs en brique s'inscrivent dans la trame de l'échafaudage ayant permis la construction des murs en pierre²³.

Par conséquent, ces maçonneries en briques ne correspondent probablement pas à une reconstruction consécutive à un effondrement, mais bien à la poursuite et à l'achèvement des travaux (fig. 26). Les matériaux visibles dans la seule partie aujourd'hui conservée sont incontestablement des remplois puisque des briques, de modules différents et souvent fragmentées,

²³ Les trous de boulins de cette partie de la construction représentés sur le relevé d'élévation de la façade sud sont positionnés à partir des photographies anciennes.

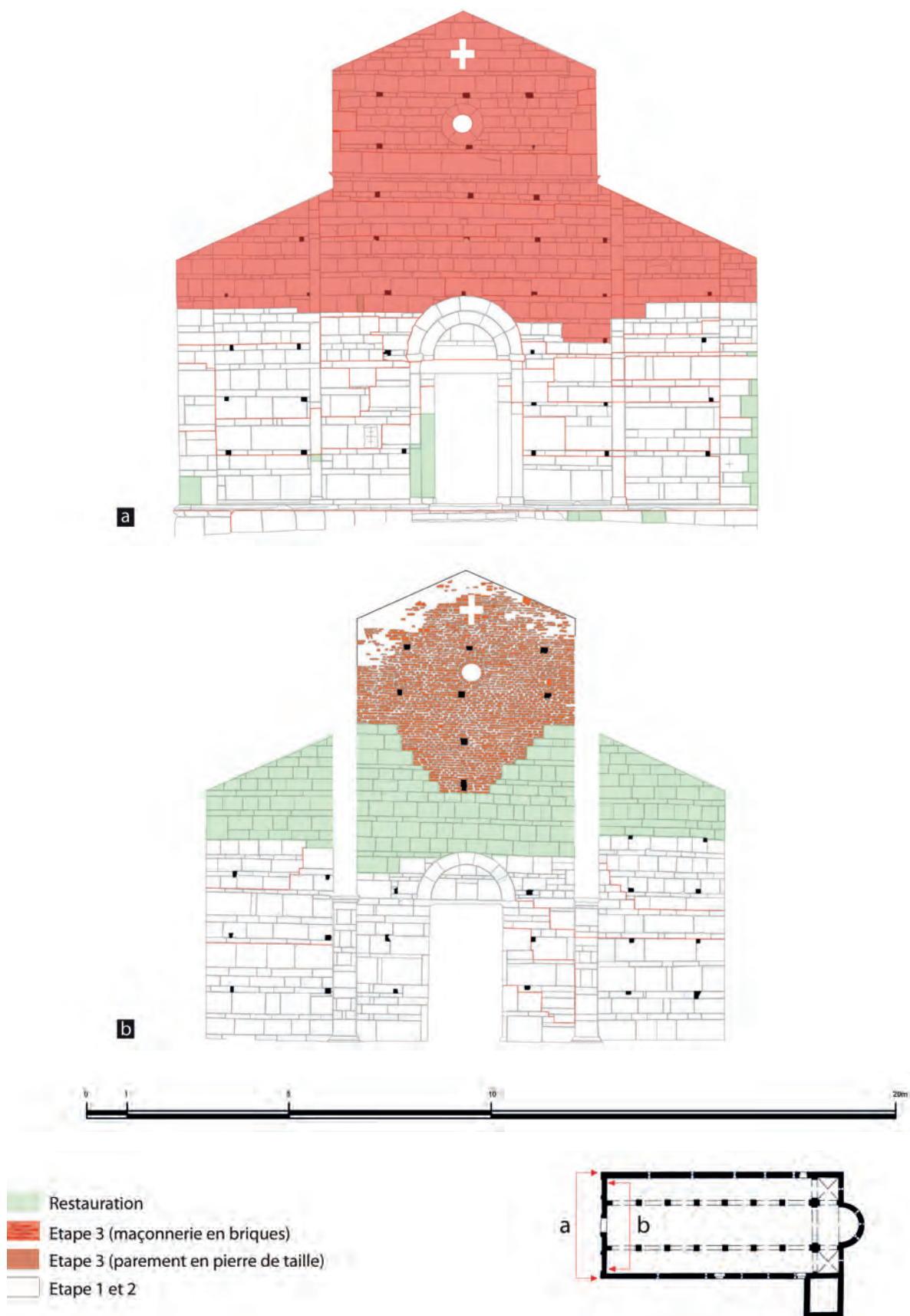


Fig. 26 – Relevé de la façade occidentale, élévation extérieure (a) et intérieure (b)
(DAO D. Istria/CNRS).

sont associées à des tessons de *tegulae*²⁴. Il est possible que ces maçonneries aient été couvertes d'un enduit sur lequel étaient dessinés des joints imitant un appareil de pierre de taille, comme on peut encore le voir sur le parement de San Parteo (*cf. infra*). La différence des techniques pour un observateur placé au sol dans la nef ou à l'extérieur n'était sans doute pas immédiatement visible.

La pierre de taille est toutefois utilisée simultanément en parement extérieur jusqu'au sommet du fronton de la façade occiden-

tale alors que l'intérieur est en brique, mais on constate sur cette paroi la présence de nombreux blocs dont la taille n'a pas été terminée (fig. 27). Par ailleurs, il est possible que le projet initial n'ait pas ici été conduit à son terme (fig. 28). Cette façade est caractérisée par la présence de deux pilastres créant une division verticale en trois registres de largeurs inégales : celui du centre étant plus large que les latéraux. L'unique portail est aménagé au centre et surmonté d'une corniche horizontale située un peu au-dessus du départ des toits



Fig. 27 – Détail du parement extérieur de la façade occidentale, étape 3. La taille de la surface des trois blocs de la partie centrale n'a pas été terminée. On peut voir sur le bloc du centre la progression du travail – 1/ dégrossissage à la broche, 2/ taille de la ciselure périmétrale, 3/ finition à la broche (P. Neri/CTC).



Fig. 28 – La cathédrale vue du sud-est (ville de Lucciana).

²⁴ L'unique autre remploi recensé est un très petit fragment de sculpture sur marbre inséré dans la façade sud et provenant du baldaquin du baptistère paléochrétien. Il

est possible toutefois que de petits blocs de marbre, non décorés et fort rares, proviennent également de la cité antique.

des bas-côtés, ainsi que de deux ouvertures superposées, l'une circulaire et l'autre, placée au sommet du mur pignon, en forme de croix grecque. Ce schéma est étroitement apparenté à ceux mis en œuvre à Lucques et à Pise dès la seconde moitié du XI^e siècle, comme dans les églises San Pietro in Valdottavo et San Sisto de Pise, ou encore au début du XII^e siècle dans la chapelle palatine de Santa Maria d'Ardara en Sardaigne²⁵. Dans tous les cas, les rampants des toitures sont soulignés par des bandes arcaturées reposant sur de larges pilastres d'angles qui, de fait, étaient peut-être prévus à Mariana, au moins au sommet du fronton à l'instar du mur pignon oriental. Un modillon à crochet retrouvé durant les fouilles anciennes, semblable à ceux que l'on peut encore voir au-dessus de l'abside, était peut-être destiné à être placé ici²⁶. Par conséquent, il y a donc, de toute évidence, une volonté de conserver ces matériaux nobles que sont le marbre et le calcschiste pour les parties visibles de l'édifice, mais le projet initial un peu plus ambitieux en matière de décor, semble avoir été abandonné.

3. LE PLAN ET LES ÉLÉVATIONS

3.1. Le plan de l'édifice

L'édifice est de plan très allongé (31,27 × 12,86 m dans l'œuvre) et terminé vers l'orient par une seule abside semi-circulaire (ouverture 4,60, profondeur 2,82 m). L'intérieur est divisé en trois vaisseaux par douze piliers (2 × 6) de section rectangulaire²⁷ et deux cruciformes délimitant le chœur²⁸ (fig. 29 et 30).

Ce plan semble avoir été élaboré à partir des unités de mesure utilisées en Toscane, notamment à Pise et à Lucques au Moyen Âge : le pied de 0,48 m et le bras de 0,59 m, qui ont permis de régler, avec toutefois une certaine approximation, une grande partie des dimensions du monument (tab. 8).

3.2. Les portes

L'édifice est ouvert par quatre portes de typologies étrangement différentes (fig. 31). Le portail principal est classiquement situé au

Tab. 8 – Les dimensions de l'église et leurs correspondances en pieds et bras de Toscane.

Identification	Mesure en mètre	Pied (0,48 m)	Bras (0,59 m)
Longueur de l'église	31.27		53
Largeur de l'église	12.86		22
Ouverture de l'abside	4.6	1	7
Profondeur de l'abside	2.82	1	4
Largeur des registres de la façade ouest	2.17	4.5	
Largeur des registres de l'abside	0.99	2	
Largeur des lésènes	0.20		1/3
Largeur des piliers	0.59		1
Hauteur des piliers	3.36	7	
Fenêtre abside	1.68	3.5	

²⁵ Coroneo 2006, p. 110.

²⁶ Istria – Pergola 2001, p. 23, n° 32.

²⁷ Piliers : longueur est-ouest 59/59,6 cm × 55,2/55,3 cm. Ils sont espacés de 3,3 à 3,32 m.

²⁸ Ces piliers cruciformes sont deux fois plus larges que les piliers de plan rectangulaire soit 1,18 m. La dernière travée orientale n'a que 2,5 m de largeur.

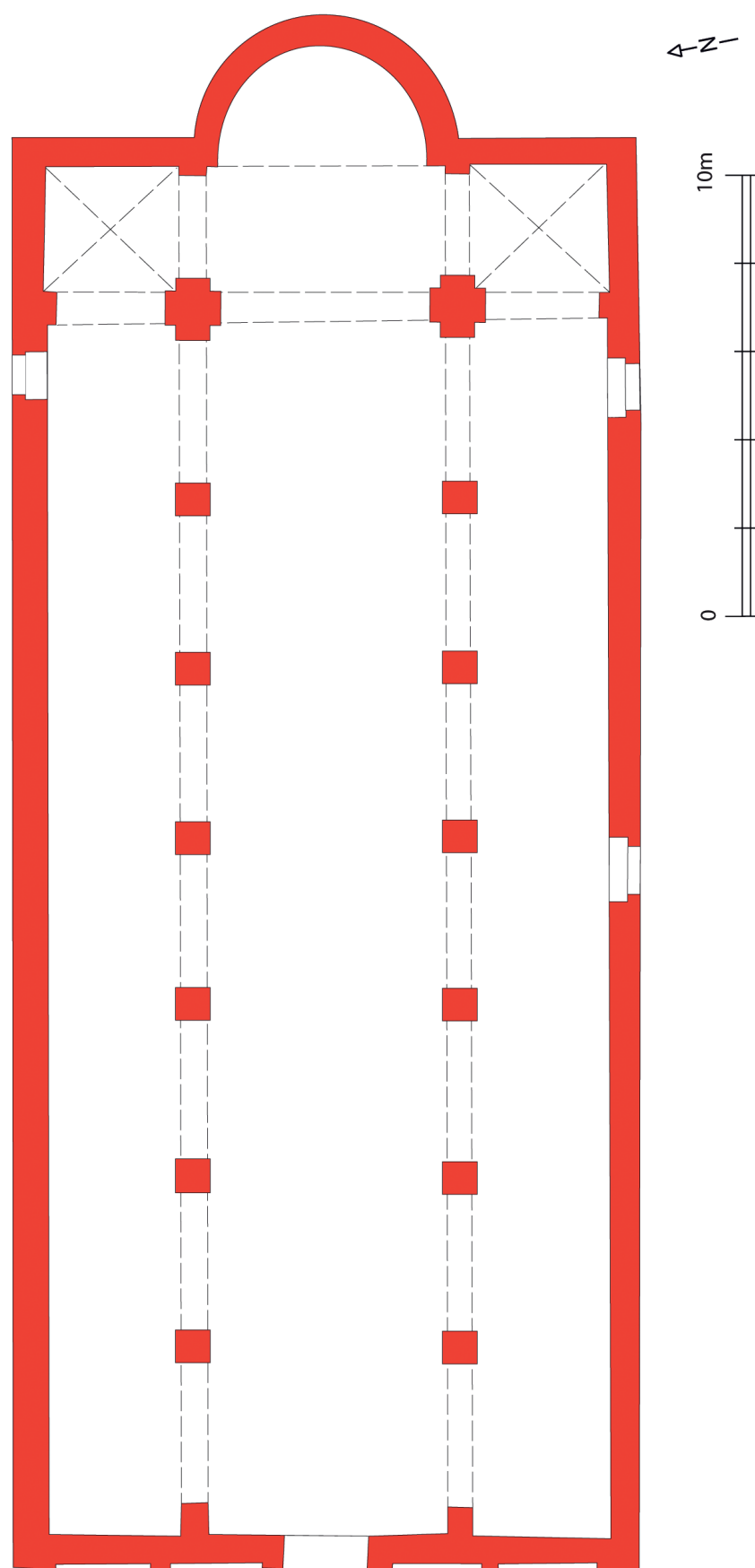


Fig. 29 – Plan de la cathédrale (DAO D. Istria/CNRS).



Fig. 30 – Vue de l'intérieur de la cathédrale depuis l'ouest (D. Istria/CNRS).

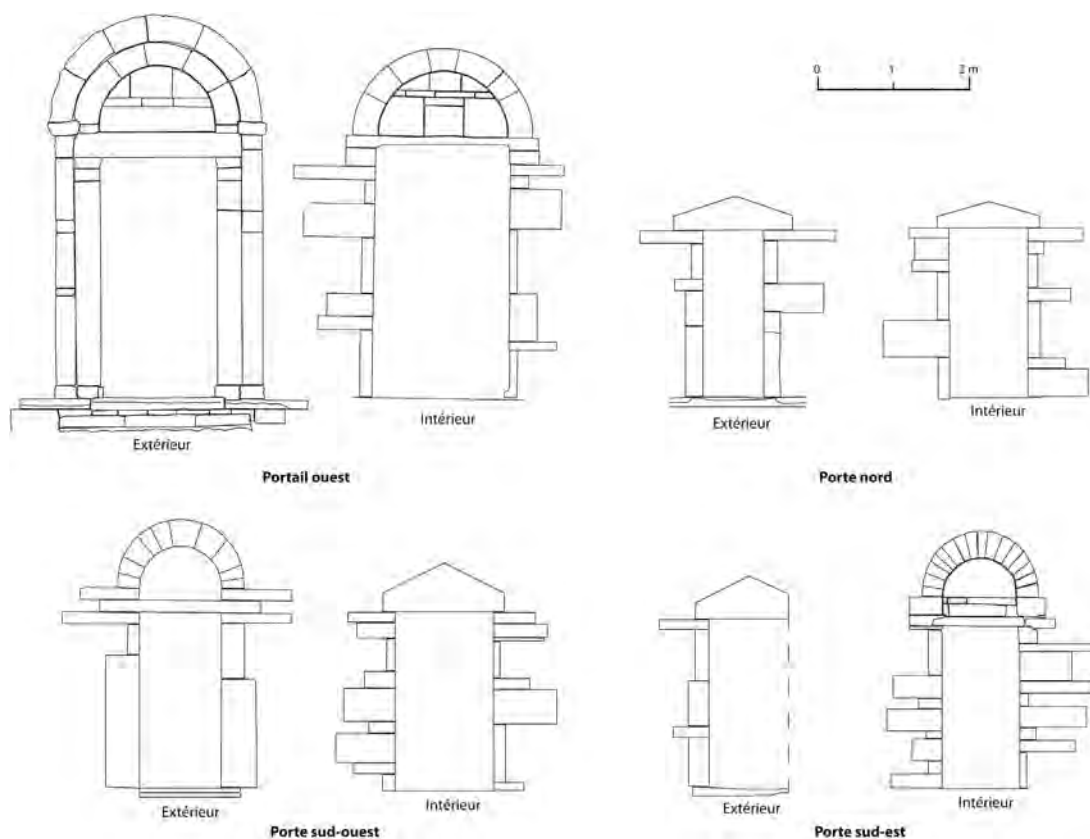


Fig. 31 – Typologie des portes de l'édifice (DAO D. Istria/CNRS).

centre de la façade occidentale²⁹. Il se compose d'un encadrement fait de deux pilastres dont les tailloirs reçoivent la retombée d'un arc en plein cintre et d'un tympan qu'encadrent un bandeau concentrique à l'archivolte ainsi qu'un linteau monolithe. Au nord, une porte bien plus étroite ($2,29 \times 1,05$ m) est ouverte en limite occidentale du chœur. Elle est surmontée à l'intérieur comme à l'extérieur, de linteaux en bâtière non décorés. La façade sud comporte quant à elle deux ouvertures dont l'une est située face à la porte nord et de dimensions identiques à celle-ci, et l'autre approximativement au centre du mur gouttereau légèrement plus grande ($2,38 \times 1,30$ m). La partie supérieure de cette dernière est constituée d'un linteau droit et fin surmonté d'un arc plein cintre surélevé encadrant un tympan lisse à l'extérieur, et d'un linteau en bâtière à l'intérieur. Les caractéristiques de la porte sud-est sont identiques, mais l'agencement est inversé : le linteau en bâtière est à l'extérieur et l'arc plein cintre à l'intérieur.

Cette diversité de situations ne manque pas de nous interpeller. Elle reflète tout d'abord la capacité des bâtisseurs à mettre en œuvre simultanément différentes solutions. Par ailleurs, la présence de quatre portes est exceptionnelle. Les lieux de culte les plus importants de l'île, comme la cathédrale de Nebbio, celle de Sagone ou encore les églises San Parteo de Mariana et Santa Maria de Canari disposent de trois ouvertures (à l'ouest, au nord et au sud), alors que la grande majorité des édifices n'est pourvue que de deux portes, l'une à l'ouest et l'autre indifféremment au nord ou au sud.

Quant à la typologie, si les portes avec tympan sont très communes, les linteaux en bâtière sont plutôt rares ; seulement une douzaine a été recensée en Corse. Il se pourrait d'ailleurs, compte tenu de la chronologie actuellement retenue, que tous soient inspirés par ceux de Mariana³⁰. Ils ne sont guère plus nombreux en Sardaigne et en Toscane. Ce choix

particulier pourrait être lié à un souci d'économie que représente la taille des claveaux. De fait, il pourrait indiquer une hiérarchie des ouvertures voire, dans le cas où les deux types seraient mis en œuvre dans une même porte (à l'intérieur ou à l'extérieur) un sens de circulation privilégié. Le décor associé pourrait introduire un niveau hiérarchique supplémentaire. Seul le portail occidental, qui est aussi le plus important par ses dimensions, est mis en relief par des sculptures, mais on ne peut exclure que les autres ouvertures possédaient des décors peints comme on peut encore en voir la trace sur la porte nord de la cathédrale de Sagone³¹.

Ces portes pourraient être réservées aux fidèles d'un côté et au clergé de l'autre, parmi lequel il faut encore distinguer plusieurs groupes en fonction du rang social ou encore de la position au sein du cortège ecclésiastique (*episcopus*, *canonicus*, *archipresbiter*, *presbiter*, *archidiaconus*, *diaconus*...).

Par ailleurs, la hiérarchie des ouvertures peut aussi être le reflet d'une liturgie complexe nécessitant des déplacements entre l'intérieur et l'extérieur de l'édifice. Mais, ce qui fait la spécificité de Mariana, dans le contexte insulaire, c'est bien la présence de plusieurs édifices puisque, outre le baptistère situé au sud, la première cathédrale était encore utilisée au XII^e siècle. La multiplication des ouvertures au sud pourrait donc être liée au besoin de circulation entre ces différents pôles, notamment au moment des cérémonies liturgiques importantes, de la célébration des baptêmes ou encore des enterrements. Il faut toutefois souligner que dès le XII^e siècle, après l'achèvement de la cathédrale en tout cas, un palais épiscopal est érigé au sud de telle sorte que les deux portes méridionales de l'église ouvriront désormais sur la cour intérieure de cet édifice sans doute non accessible aux fidèles et dans laquelle ne semblent pas avoir été installées des sépultures.

²⁹ Dimensions totales (h × l) = $4,80 \times 2,7$ m / dimensions ouverture = $3,23 \times 1,56$ m.

³⁰ Au moins dans trois cas (Santa Margarita de Sorio, San Pietro e Paolo de Caccia et San Giovanni de Sisco), ils sont simplement liés à une opportunité offerte par un

bloc de pierre vaguement triangulaire, voire légèrement semi-circulaire, pour économiser une taille régulière ou la construction d'une arcature enveloppant un tympan.

³¹ Istria 2009c.

3.3. Les fenêtres

L'édifice comporte vingt-cinq fenêtres réparties de la manière suivante (fig. 32) :

- façades nord et sud, cinq fenêtres au niveau des bas côtés et cinq au niveau de la nef centrale sur chaque face ;
- façade orientale : trois fenêtres dans l'abside et une sur chaque épaule.

De plus, un oculus est aménagé en haut de chaque fronton ; celui de la façade occidentale est associé à une ouverture cruciforme³².

L'abside est percée de trois fenêtres hautes ($\approx 1,68$ m pour les latérales et $1,89$ m pour la centrale) et étroites (≈ 50 cm) situées au même niveau. L'ouverture centrale à double ressaut et sans ébrasement est surmontée d'une archivolt constituée de six claveaux de marbre

(fig. 33). Les ouvertures latérales, installées dans les deuxièmes panneaux nord et sud, sont en revanche à double ébrasement et coiffées d'une arcature découpée dans un linteau monolithe dont l'échancrure est surlignée d'une fine gravure simulant un arc extradossé³³.

Les ouvertures du mur pignon oriental ainsi que des murs gouttereaux nord et sud sont de même type que les fenêtres latérales de l'abside (fig. 34), mais on constate une variante avec l'introduction de l'arc brisé dans les trois fenêtres orientales de la partie haute de la façade sud³⁴, la deuxième fenêtre en partant de l'ouest du mur gouttereau nord ainsi que les quatre orientales du mur nord de la nef centrale (fig. 35)³⁵. Cette variante ne peut s'expliquer autrement que par la présence de deux tailleurs de pierre véhiculant des modèles différents³⁶. Ce tracé brisé représente d'ailleurs au XII^e siècle une origina-

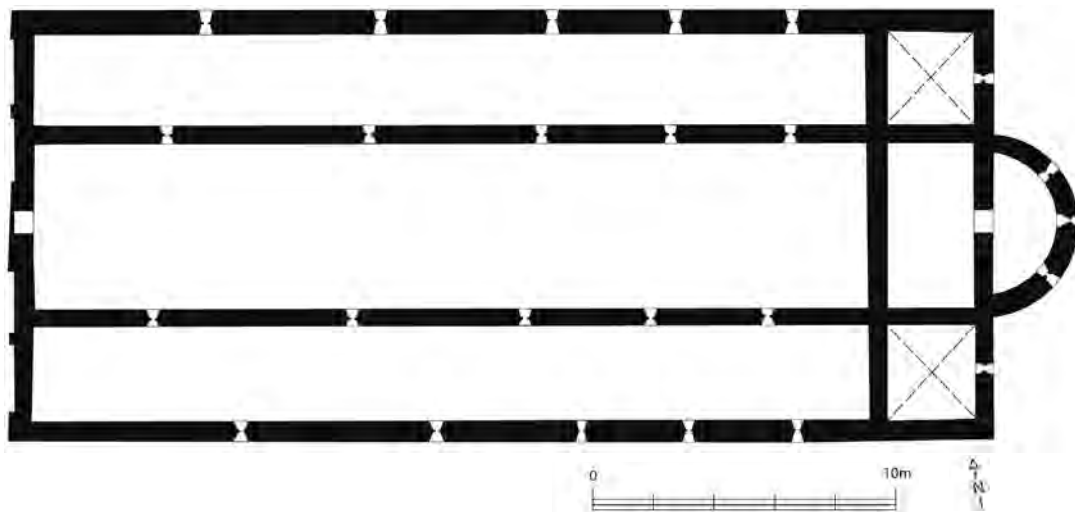


Fig. 32 – Plan de l'édifice avec localisation des fenêtres (DAO D. Istria/CNRS).

³² R. Coroneo doutait de l'authenticité de l'oculus de la façade occidentale, mais la photographie prise par T. de Caraffa en 1900, avant les restaurations, montre que l'oculus est bien d'origine (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa, 1900).

³³ Ce type est assez commun en Corse (Santi Pietro e Paolo de Lumio, Santa Maria de Rescamone, Santa Reparata de Balagne...) et en Sardaigne (San Gavino de Porto Torres, San Platano de Villaspeciosa...). On le retrouve en premier lieu à proximité de Pise sur l'édifice San Piero

a Grado. Sur cette question on verra principalement : Coroneo 1993, p. 82-83.

³⁴ Les deux autres fenêtres de la rangée ont été complètement refaites et on ne peut juger de leur forme originelle.

³⁵ Quatre fenêtres sont des restaurations du XX^e siècle : côté sud, la fenêtre occidentale du bas-côté et les deux fenêtres occidentales de la nef centrale. Côté nord, fenêtre occidentale de la nef centrale, à l'exception du linteau.

³⁶ R. Coroneo suggérait, à tort, qu'il pouvait s'agir de restaurations modernes (Coroneo 2006, p. 115).



Fig. 33 – Fenêtre centrale de l'abside
(D. Istria/CNRS).



Fig. 34 – Fenêtre de la façade sud (extérieur)
(D. Istria/CNRS).



Fig. 35 – Fenêtre de la façade sud (extérieur)
(D. Istria/CNRS).

lité notable dans le contexte Tyrrhénien³⁷, mais il connaîtra un succès assez important en Corse³⁸.

L'organisation de ces ouvertures a attiré l'attention des chercheurs et des érudits dès le XIX^e siècle³⁹, surpris par la variation des espacements entre les percements, augmentant d'est en ouest, et une irrégularité de l'ensemble. En fait, on constate une symétrie des fenêtres de la nef centrale et, sur la façade nord, une correspondance relative de celles-ci avec celles du bas-côté. Sur la façade sud, les fenêtres basses sont en correspondance avec les grandes arcades, mais sont disposées en quinconce par rapport aux fenêtres hautes de sorte que, compte tenu de la variation d'espacement, on a une seule fenêtre (alternativement haute et basse) ouvrant à la hauteur d'une grande arcade au niveau des quatre premières travées occidentales, puis deux fenêtres (une haute et une basse) ouvrant à la hauteur des trois travées suivantes.

Aucun indice stratigraphique ne permet de penser qu'il y a un changement de parti en cours de construction avec, par exemple, l'ajout ou la suppression d'ouvertures par rapport au projet initial. Quant à l'espacement des fenêtres, il n'est probablement pas lié à une maladresse du maître d'œuvre ou des ouvriers comme le suggérait Prosper Mérimée, car il est répété au niveau des quatre rangées avec une certaine régularité ; les écarts sont de 40 cm au maximum. La précision dont ont fait preuve les constructeurs sur l'ensemble du bâtiment ne peut que nous laisser assez perplexe face à cet écart. On constate, par exemple, que la différence de niveau à la base des fenêtres situées sur l'abside et de part et d'autre de celle-ci, varie de seulement 2 à 6 cm.

En fait de désordre, l'agencement constaté pourrait bien au contraire être le fruit d'une volonté délibérée avec une recherche non de

symétrie nord/sud mais d'une logique par façade avec correspondance fenêtres hautes/fenêtres basses/grandes arcades.

L'objectif pourrait être de créer une ambiance lumineuse qui augmente graduellement d'intensité dans la nef d'ouest en est, alors que l'extrémité orientale – abside et dernières travées voûtées des collatéraux – ne reçoit qu'un éclairage depuis le levant, puissant à l'aube et très réduit par la suite. Cet éclairage participe à créer un contraste entre les parties charpentées et celles voûtées de l'édifice⁴⁰.

3.4. Le couvrement mixte

Les douze piliers qui divisent la nef, soutiennent des arcatures en plein cintre et une charpente. En revanche, à l'est la travée droite du chevet est voûtée en plein cintre (fig. 36). Elle se distingue tout particulièrement par sa monumentalité : elle est introduite par l'unique couple de piles cruciformes et par l'arc triomphal prenant naissance sur deux impostes dont le niveau le plus haut correspond au sommet des grandes arcades, ce qui accentue encore davantage son caractère imposant.

À l'extrémité des vaisseaux latéraux, on retrouve également un couvrement de pierres, différent toutefois de cette travée droite (fig. 37). Chacun des deux bas-côtés débouche sur une travée introduite par un petit arc dont la fonction est à la fois de supporter la voûte par ses chapiteaux d'angle, mais aussi de baisser significativement la hauteur de couvrement de ces espaces orientaux. À la différence de la travée droite, ce sont des voûtes d'arêtes, mais la facture reste similaire, avec des pierres disposées de façon relativement sommaire. Les trois travées communiquent entre elles par l'intermédiaire de simples arcs moins hauts que les grandes arcades ; ceci, en plus des piles cruciformes qui isolent la travée droite, produit

³⁷ On le retrouve exceptionnellement en Sardaigne sur la petite chapelle Santa Maria di Anela, datée du XII^e siècle, et sur l'église San Nicola di Silanis a Sedinu construite autour de 1122 (Coroneo 1993, p. 126-127 et 144).

³⁸ On retrouve ce type de fenêtre dans une série d'édifices proches de Mariana, dans les diocèses de Mariana et de Nebbio : San Pietro à Santo Pietro di Tenda, San

Nicolao à Rapale, Sant'Agostino à Bigorno, Sant'Andrea à Biguglia. Santa Maria de Canari...

³⁹ Prosper Mérimée le premier s'étonnait de l'agencement désordonné (Mérimée 1839, p. 99-100).

⁴⁰ Un système semblable mais inversé (partie orientale très éclairée et nef sombre) a été mis en évidence dans la cathédrale romane de Lyon (Reveyron 2017, p. 106-107).

un léger effet de cloisonnement de ces trois espaces.

Ainsi, sans que rien ne le laisse présager de l'extérieur, la structure de la Canonica exprime la singularité des parties orientales par leur isolement au moyen de l'emploi de la pierre et d'une diminution significative de la hauteur de couverture.

En Lombardie, plusieurs édifices possèdent une articulation des parties orientales proche de la Canonica, sinon identique. Il semble particulièrement intéressant de privilégier ici une comparaison avec Sant'Abbondio de Côme, car ce rapprochement doit pouvoir se fonder sur des similitudes à la fois structurelles et formelles. Le schéma présent à Sant'Abbondio, développé à beaucoup plus grande échelle, est largement amplifié : la nef est composée de cinq vaisseaux, dont celui du centre est nettement plus large que les bas-côtés et se termine par un chevet particulièrement profond. Les quatre vaisseaux latéraux se concluent chacun par une petite abside secondaire construite dans l'épaisseur du mur et la travée qui précède ces petites absides est couverte d'une voûte d'arêtes, tout comme les deux travées en avant de l'abside principale. Le reste de l'édifice est charpenté, excepté la première travée occidentale qui forme un narthex intérieur à étage.



Fig. 36 – La travée droite voûtée et l'abside (D. Istria/CNRS).



Fig. 37 – Voûte de la dernière travée orientale, collatéral nord (D. Istria/CNRS).

Ce choix d'un couvrement mixte précède de quelques décennies le chantier de la Canonica, car la consécration de Sant'Abbondio, bien documentée, a lieu en 1095⁴¹.

On retrouve cette implantation structurelle à plusieurs reprises, notamment dans le diocèse de Côme, à San Benedetto in Val Perlana, dont la construction serait antérieure à 1083⁴², mais aussi en diocèse milanais à San Pietro d'Agliate, qui ne semble pas pouvoir être datée au-delà du XI^e siècle⁴³, en diocèse de Bergame à Sant'Egidio di Fontanella et San Giorgio in Lemine, datées entre la fin du XI^e et le milieu du XII^e siècle⁴⁴, ou encore en diocèse de Brescia dans l'église San Siro de Cemmo, datée des premières décennies du XII^e siècle⁴⁵.

Ce parti-pris architectural n'est que rarement analysé d'un point de vue fonctionnel. Une seule proposition d'interprétation est présente dans la littérature ayant trait à l'architecture corse : en 1967, G. Morachini-Mazel notait que les travées voûtées de la Canonica pouvaient rappeler les *prothesis* et *diaconicon* byzantins⁴⁶ ; l'auteur exprimait alors son intuition très rapidement et sans l'accompagner de référence, ce qui peut expliquer qu'elle n'ait pas été reprise par la suite. Alors même que les deux édifices n'ont jamais été rapprochés, la même idée est pourtant formulée au sujet

de l'église d'Amsoldingen dans un ouvrage de S. Rutishauser⁴⁷ ; il s'agit d'un édifice situé sur les rives du lac de Thoune, en diocèse de Lausanne, et qui possède la même articulation orientale bien que sa construction soit antérieure de près d'un siècle (l'édifice est associé aux réalisations du « premier art roman » et peut être daté du début du XI^e siècle⁴⁸. Il est intéressant de prendre en compte la construction suisse aux côtés de la Canonica, car elle possède encore un autel original dans la travée orientale⁴⁹ ; cette information est particulièrement importante dans la mesure où elle indique bien qu'une fonction liturgique était associée à l'un de ces espaces voûtés, ce qui, en l'absence d'indices de ce type, n'était jusqu'à présent pas vérifiable⁵⁰. Les fouilles de la pieve de Moriani, à quelques kilomètres au sud de Mariana, ont révélé une même disposition⁵¹.

Il faut par conséquent se demander dans quelle mesure on peut imaginer la présence d'autels secondaires dans les travées orientales voûtées de la cathédrale de Mariana, et réfléchir à l'usage qui était attribué à ces autels, éventuellement accompagnés de reliques. On pourrait, dans cette optique, appréhender ces espaces comme un transept intérieur, proposition qui a déjà été évoquée au sujet de Sant'Abbondio de Côme⁵² : la travée droite

⁴¹ Grazioli 1906, p. 238.

⁴² Magni 1960, p. 75.

⁴³ Cassanelli – Piva 2010, p. 83-88.

⁴⁴ Zonca 1990, p. 608 ; Piva 1998 ; Cassanelli – Piva 2011, p. 199 et 203-205.

⁴⁵ Cassanelli – Piva 2011, p. 233.

⁴⁶ Morachini-Mazel 1967b, p. 92. On doit aujourd'hui remplacer les termes de *diaconicon* et *prothesis* par celui de « sacristie » (Duval 1999, p. 9). Il est utile de faire un détour vers l'architecture chrétienne proche-orientale des V^e et VI^e siècles : certains édifices y présentent la même disposition structurelle, en plus d'avoir livré des témoignages archéologiques attestant d'une fonction liturgique précise dans les parties orientales. En Syrie, l'abside centrale est fréquemment flanquée de deux pièces latérales dans les édifices de cette époque, et les recherches tendent à démontrer que l'une de celles-ci a un usage martyrologique bien identifié, tandis que l'autre peut servir de sacristie. Dans le sanctuaire d'Hüarte en Apamée par exemple, la fonction martyrologique de la pièce nord, voûtée, est attestée par l'inscription de la mosaïque et surtout, par les fragments de reliquaie qui y ont été

trouvés (Canivet 1987, p. 124-126. Voir aussi Lassus 1947, p. 162-163). En Jordanie comme en Syrie, la mise au point de ce schéma architectural au cours du VI^e siècle pourrait correspondre à une modification liturgique en lien avec le culte des reliques, ce qui explique que certaines installations martyrologiques soient contemporaines du cloisonnement de ces espaces (Michel 1994, vol. 1, p. 126, 139-141 ; Duval 2003, p. 46).

⁴⁷ Rutishauser 1982, p. 64-66.

⁴⁸ Puig y Cadafalch 1928, p. 56. S. Rutishauser envisage la possibilité d'une construction au X^e siècle (Rutishauser 1982, p. 77), mais le début du XI^e est plus souvent retenu (Grodecki 1958, p. 133-134 ; Oswald – Schaefer – Sennhauser 1990, p. 24 ; Reiche 2010, p. 377).

⁴⁹ Rutishauser 1982, p. 20.

⁵⁰ En Corse en effet, G. Morachini-Mazel mentionne la présence de trois autels à San Parteo et Ampugnani, mais, en l'absence de rapports de fouilles, c'est une information avec laquelle il faut rester très prudent. Voir Morachini-Mazel 1992a, p. 34-35 ; Morachini-Mazel 1993, p. 169.

⁵¹ Morachini-Mazel 1992b.

⁵² Balzaretto 1966, p. 33 ; Della Torre *et al.*, 1984, p. 246.

associe en effet plusieurs éléments qui ne sont pas sans évoquer une croisée, notamment la voûte en berceau et l'arc triomphal monumentalisé qui individualisent cet espace. À ce sujet, des recherches récentes menées par Y. Esquieu et B. Phalip montrent bien qu'une croisée et des bras de transept, si réduits soient-ils, sont des parties architecturales pouvant être marquées par un traitement formel ou structurel spécifique, et sont surtout des moyens de signaler la présence ou la proximité de l'autel majeur⁵³. Lorsque ces espaces disposent de passages permettant de communiquer d'une travée à l'autre, ce qui est le cas, on l'a vu, à Sant'Abbondio de Côme, ils devaient avoir un usage liturgique que les auteurs identifient comme une circulation entre l'autel principal et les autels secondaires⁵⁴.

Le couvrement mixte, destiné à mettre en exergue la partie orientale de l'édifice, pourrait ainsi répondre à des besoins liturgiques et, de fait, être imposé par le maître d'ouvrage. Celui-ci – l'évêque de Mariana très probablement – peut-être Ildebrandus, documenté de 1112 à 1115⁵⁵ -, devait disposer de connaissances dont la source est probablement à rechercher en Lombardie.

4. LE DÉCOR ARCHITECTURAL

4.1. Le jeu des volumes et la modulation de la façade

La disposition générale de la façade occidentale rejoue un schéma très répandu en Toscane, caractérisé par le rythme des lésènes et la sobriété du décor sculpté (fig. 38). Différentes stratégies ornementales sont mises en place pour animer de manière subtile cette façade presque aveugle. Quatre pilastres la structurent en traduisant à l'extérieur – de manière néanmoins légèrement décalée – la disposition intérieure des bas-côtés et de la nef. Le rythme vertical donné par les lésènes est tempéré par une corniche horizontale séparant le fronton. Celui-ci est sobrement marqué d'une croix ajourée surmontant un oculus, une disposition qui distingue Mariana des modèles proches d'Ardara en Sardaigne ou de San Sisto à Pise, où le fronton est ouvert par une baie géminée ; cet oculus ne constitue toutefois pas un *unicum*, comme peuvent le montrer les exemples de Boruta, Bulzi (Sardaigne) ou San Giovanni de Grossa. Associés à ces jeux de reliefs, les trous de boulin ont été volontairement conservés : en



Fig. 38 – Façade occidentale (P. Neri/CTC).

⁵³ Esquieu – Phalip 2014, p. 108-110.

⁵⁴ Esquieu – Phalip 2014, p. 108-110.

⁵⁵ Venturini 2007, p. 15.

la creusant au lieu de l'épaissir, ils modulent la façade en sens contraire par rapport au relief des lésènes, et accentuent en ce sens son animation.

Au nombre des procédés ornementaux, les auteurs ont inclus le jeu subtil créé par l'association libre de pierres aux coloris naturellement contrastés des différents faciès de la pierre⁵⁶, dessin par lequel les sculpteurs ont renforcé l'impression de variété déjà introduite avec l'alternance des assises hautes et basses. Si la bichromie des églises toscanes était peut-être connue, cette polychromie délicate, qui est plutôt une variation ton sur ton, n'est pas forcément une reprise directe de ces modèles. Les constructeurs dépendaient des aléas des livraisons depuis les carrières, qui créent peut-être tout naturellement ces variations de tonalité : seule l'archivolte de la porte ouest du flanc sud présente une alternance assez régulière de claveaux clairs et sombres pour réellement y lire une volonté esthétique⁵⁷.

4.2. Le programme sculpté

À ces stratégies ornementales développées autour des volumes mêmes de l'architecture, s'ajoute un programme sculpté essentiellement concentré autour de la porte principale de l'édifice sur cette même façade occidentale (fig. 39). Son schéma s'inscrit à son tour dans un corpus local affirmé, dont la parenté avec les églises du territoire de Lucques a été depuis longtemps rappelée.

Unifiant la façade à sa base, une moulure simple en doucine termine le soubassement et annonce le parement. Les tores horizontaux des bases des quatre pilastres et d'un des piédroits la complètent⁵⁸. Deux pilastres nus forment les piédroits, surmontés par deux impostes ornées de classiques palmettes simples à deux nervures. Ils soutiennent un linteau sculpté supportant à son tour un tympan nu. Les



Fig. 39 – Portail occidental, extérieur (D. Istria/CNRS).

piédroits sont eux-mêmes encadrés de deux autres pilastres lisses également, accueillant la retombée de deux archivoltes composées de claveaux réguliers entourant le tympan.

La nudité du tympan n'est pas étonnante⁵⁹, on la retrouve très souvent en Corse, d'abord à San Parteo comme à Santa Maria di Piedicorte di Gaggio, ou à Lumio, mais aussi à San Gennaro a Capannori, San Sisto et San Frediano de Pise en Toscane. Le tympan des églises corses et sardes apparaît souvent orné d'une croix en marqueterie (San Michele in

⁵⁶ Aru 1908 ; Moracchini-Mazel 1967a, p. 84 : « l'utilisation savante de cette polychromie naturelle du matériau – système poussé plus avant encore dans les archivoltes des portes, où les claveaux gris alternent avec les claveaux blancs – la perfection de la taille des pierres, appareillées avec un soin extrême, presque à joints vifs, ainsi que la pureté des volumes essentiels caractérisent l'œuvre du maître de Mariana » ; Coroneo 2006.

⁵⁷ À Aregno comme à Murato où la bichromie est beaucoup plus prononcée, un soin tout particulier est également apporté à la régularité de l'alternance des claveaux, en particulier pour l'archivolte de la baie centrale de l'abside de Murato.

⁵⁸ Moracchini-Mazel 1967a, p. 87.

⁵⁹ Coroneo 2006.

Murato, San Pietro di Sorres, Santa Giusta), ajouré (Santa Maria assunta de Saint-Florent), ou orné d'un bas-relief plus complexe comme à San Cassiano di Controne près de Lucques. Peut-être était-il à Mariana, comme dans d'autres cas, rehaussé d'un enduit peint⁶⁰.

Les arcs en plein-cintre formant les archivoltes sont largement surélevés et ainsi séparés du linteau. De semblables dispositions sont visibles dans l'architecture insulaire de la fin du XI^e et du début du XII^e siècle comme au flanc sud à Lumio (Santi Pietro et Paolo), à Santa Maria d'Uta ou Santa Giusta en Sardaigne. Autour de Lucques, la pieve de San Giovanni Capannori (fin du XI^e siècle) présente cette même caractéristique, comme San Frediano à Pise, ou plus au sud en Toscane, à Campiglia (Grosseto). À Mariana les extrémités de l'archivolte supérieure sont simplement marquées par des impostes ornées, alors que la jonction des pilastres, du linteau et des arcs est bien souvent l'emplacement de décors en relief, qu'il s'agisse de protomés de lions à Lumio ou de bas-relief à San Cassiano di Controne, ou dans d'autres aires italiennes comme à San Nicola de Bari. À Mariana, ces impostes sont asymétriques, présentant l'une une courte frise végétale aux feuilles pointues, l'autre un motif tressé.

4.2.1. Le linteau

Le linteau est le premier élément sculpté remarquable de l'édifice, heureusement décrit par G. Moracchini-Mazel : « Les dix grandes feuilles stylisées incluses dans les cercles formés par l'entrecroisement du lacet, sont traitées avec variété et souplesse, tandis que les trous pratiqués au trépan à l'intersection des nœuds créent, par leur répétition régulière, un rythme dans la composition de ce feuillage serré. Un très mince bandeau plat forme le cadre de ce linteau »⁶¹. À Piedicorte di Gaggio, réemployé dans le campanile, un linteau de même dimen-

sion, provenant de l'église détruite, porte un motif presque identique, quoique les feuilles pointent dans la direction opposée : la tige de l'entrelacs est formée de trois brins qui se divisent en deux nervures au moment de former la pince de la feuille, cernée de part et d'autre par deux folioles dont l'un se recourbe vers le nœud de l'entrelacs tandis que l'autre s'en écarte. Outre les trous de trépan absents à Piedicorte, l'autre différence vient du développement du nœud entre chaque boucle ; le dessin apparaît bien plus resserré à Mariana. Notons enfin que les extrémités sont traitées différemment, ce qui n'exclut pas la possibilité d'une production d'un même atelier.

4.2.2. Les archivoltes sculptées

Une première archivolta répond à ce linteau, présentant un entrelacs plus géométrique, qui évoque immédiatement les motifs qui s'épanouissent autour du IX^e siècle dans l'aire lombarde⁶². Une tige à trois brins dessine une série continue de douze étoiles à quatre pointes enlacées par une double tige ondulante symétriquement au rythme des étoiles. Avec un dessin différent, ce même type d'entrelacs géométrique serré est visible ailleurs en Corse, par exemple sur la façade méridionale de Murato, au linteau et au rebord inférieur de la baie occidentale. Les auteurs ont en effet souligné depuis longtemps la parenté stylistique entre le roman lombard et le décor sculpté de Mariana, ouvrant des pistes de recherches au-delà de l'aire toscane. G. Moracchini-Mazel évoque la souplesse des entrelacs du portail de Saint-Ambroise de Milan « comme si le sculpteur qui faisait partie de l'équipe venue de Pise pour construire la cathédrale de Mariana avait appris son métier – qu'il connaissait bien – en Lombardie »⁶³. Elle rappelle encore la pertinence d'une comparaison avec les motifs visibles à Saint-Michel de Pavie⁶⁴. C. Aru, quant à lui, évoquait également, quoique vaguement,

⁶⁰ Coroneo 2006, p. 104.

⁶¹ Moracchini-Mazel 1967a, p. 87.

⁶² Dans une vaste bibliographie, citons l'ouvrage synthétique de Skubiszewski 1998.

⁶³ Moracchini-Mazel 1967a, p. 88.

⁶⁴ G. Moracchini-Mazel repose ainsi une question chronologique cruciale : si on date les édifices corses cités

de la seconde moitié du XI^e avant la période de la domination pisane, les influences lombardes ne sont donc pas médiées par les modèles toscans. La question, néanmoins, ne se pose pas vraiment pour Mariana qui est exactement datée. De manière plus générale, on ne peut considérer que les transferts culturels doivent être dans tous les cas conditionnés par une domination politique.

le souvenir « de l'architecture qui fleurit en Italie pendant et après la domination lombarde »⁶⁵. G. Moracchini-Mazel note en 1978 l'existence d'un vestige d'une archivoltée trouvée à Sari di Portovecchio, provenant de l'église détruite de San Pietro, composée de plusieurs claveaux décorés d'un semblable motif d'entrelacs de feuilles entrecroisées orientées vers la droite⁶⁶. Il complète ainsi le corpus formé par les linteaux de Mariana et Piedicorte di Gaggio.

Largement présent sur les décors sculptés des églises, l'entrelacs est au fondement du répertoire ornemental du premier Moyen Âge. Cet ornement fut d'abord connu en Occident par les objets orfèvrés importés par les peuples dits « barbares » au cours des grandes migrations vers l'ouest de l'Europe⁶⁷. Pour autant les entrelacs resserrés ne sont pas absents des églises toscanes et l'on ne saurait répartir schématiquement les transmissions artistiques en référant l'aspect végétal d'ascendance romaine à la Toscane, et le dessin géométrique à l'aire lombarde. Parmi d'autres, le linteau de San Cassiano di Controne, une fenêtre surbaissée d'une crypte à Santa Maria Forisportam de Lucques ou bien le jambage droit de Sant'Antimo confirment la diffusion d'un tel motif dans l'ouest de la Toscane.

4.2.3. Le bestiaire

L'archivolte extérieure présente de façon singulière une frise d'animaux figurés de profil, « très grossièrement taillés » et « d'une exécution très barbare » selon les mots de P. Mérimée⁶⁸. On distingue de gauche à droite un mammifère à quatre membres, probablement un cheval, suivi par deux griffons affrontés, un Agneau christique tenant d'un sabot la base de la hampe d'une petite croix appuyée sur son ventre, si érodé que le relief

semble avoir été arasé. À l'Agneau fait face un loup à l'aspect menaçant, un cerf poursuivi par un chien, enfin deux animaux à têtes de chien, ailés et dotés de queue de poisson : il s'agit de *senmurv*, chimères de la mythologie sassanide⁶⁹ connues en Europe dès le Haut Moyen Âge, au gré des échanges commerciaux, notamment par le biais des textiles et objets orfèvrés⁷⁰. Chaque bête occupe un claveau, dont les tailles divergent néanmoins : ainsi n'est-il pas anodin que l'Agneau occupe un claveau plus étroit que le loup qui l'assaille, claveau de surcroît désaxé par rapport à la porte. Cette disposition pourrait mettre l'accent, comme l'a proposé G. Moracchini-Mazel, sur la faiblesse apparente de l'Agneau qui remporte néanmoins la victoire face à l'Ennemi⁷¹. Si le thème du plus faible écrasant le plus fort rejoue et dépasse les luttes séculaires, la singularité d'une telle disposition, suggère G. Moracchini-Mazel, pourrait rappeler un contexte historique particulier, celui de la victoire des Croisés, dont les Pisans, sur les armées sarrasines⁷². Pourtant une lecture archéologique de l'archivolte révèle une découpe du claveau de l'Agneau, qui aurait entraîné la suppression d'une partie de la queue de l'animal et des épaufrures sur la partie haute de la pierre, causées par une insertion maladroite du claveau ; réalité archéologique et valeur spirituelle semblent concourir à expliquer la singularité de cette disposition.

Plus généralement, le programme du bestiaire illustre de manière classique la lutte entre le Bien et le Mal : au-dessus de l'entrée principale de l'église, elle persuade le croyant de renoncer aux tentations⁷³.

À l'exception de l'Agneau arasé, le relief est assez prononcé et le modelé traité avec une certaine ampleur, par exemple la panse du

⁶⁵ Aru 1908, p. 49 : « L'aspetto generale della Canonica [...] richiama i caratteri particolari di quell'architettura fiorita in Italia durante e dopo il dominio longobardo per impulso principale dei maestri comacini ».

⁶⁶ Moracchini-Mazel 1978, p. 25-28.

⁶⁷ En aire lombarde, plusieurs œuvres très précieuses en témoignent, comme une fibule ansée décorée d'entrelacs conservée au musée archéologique de Turin ou la croix décorée à la feuille d'or d'entrelacs repoussés du Germanisches Nationalmuseum de Nuremberg.

⁶⁸ Mérimée 1839, p. 101.

⁶⁹ Coroneo 2006, p. 124.

⁷⁰ Skubiszewski 1998. Les tissus orientaux ont été conservés dans les trésors d'églises pour protéger certaines précieuses reliques importées de l'empire byzantin, comme le célèbre suaire au Quadrigé du musée national du Moyen Âge, thermes de Cluny, qui proviendrait du tombeau de Charlemagne à Aix-la-Chapelle.

⁷¹ Moracchini-Mazel 1967a, p. 88.

⁷² *Ibid.*

⁷³ Coroneo 2006, p. 124.

cheval ou les queues enroulées des *senmurv*. Les incisions de la pierre viennent souligner la lisibilité des figures : ainsi l'œil du loup très dessiné, le pourtour de sa gueule strié de rides, ou encore l'encolure marquée de boucles ondulant avec élégance terminée par une couronne de petits triangles. Le collier du chien, les fines cannelures des corps des chimères, le traitement perlé du col des griffons, tout révèle un souci d'identifier les espèces comme de faire varier la texture de la pierre. À cet égard, l'archivolte de Piedicorte di Gaggio remployé comme linteau dans le campanile construit au XVIII^e siècle, offre là encore l'analogie la plus frappante⁷⁴. Le bestiaire plus restreint est composé de deux lions affrontés, d'un griffon et d'un *senmurv* se faisant face. Plusieurs détails stylistiques incitent à rapprocher ces deux œuvres : les yeux à fleur de tête, l'insistance sur les crocs des bêtes, opposées dent à dent en petites pyramides, les ailes striées et accrochées très haut à la base du col mais aussi le traitement très rigide des membres, dont C. Aru relevait la maladresse⁷⁵. Une certaine idée de mouvement est pourtant provoquée par la cambrure des membres.

Si Mariana peut, par bien des aspects, être rapprochée de San Cassiano di Controne, l'ornement de la partie haute de la porte la rapproche davantage de Sant'Andrea di Carrara. En effet à Controne, l'archivolte supérieure présente une frise végétale qui encadre la frise zoomorphe, traitée en très fin méplat. Une voussure nue encadre enfin un tympan sculpté de figures humaines en relief également léger. À Sant'Andrea di Carrara, le bestiaire au contraire se détache en relief très marqué, avec une répartition des bêtes par claveau. On le voit à nouveau, si la structure du décor appartient au corpus toscan, le détail stylistique révèle de fortes parentés avec les modèles lombards.

4.2.4. Le décor du chevet

Le chevet est pour Mérimée comme pour Aru, la partie la plus achevée de l'édifice d'un point de vue ornemental⁷⁶. Le mur extérieur de l'abside est en effet très élégamment rythmé par des pilastres entièrement lisses qui donnent un élancement vertical régulier au parement (fig. 40). Comme en façade, seule la base de



Fig. 40 – Façade orientale (D. Istria/CNRS).

⁷⁴ Moracchini-Mazel 1967a, p. 123 : à Piedicorte di Gaggio, la disproportion entre le linteau et l'archivolte laisse penser qu'ils ornaient à l'origine deux entrées différentes.

⁷⁵ Aru 1908 : « gli arti di questi animali sono grossi, diritti, senza articolazioni, come di legno ».

⁷⁶ Mérimée 1839, p. 104 : « Comparée avec la façade si pauvre d'ornementation, l'abside (*sic*) offrira quelque recherche » ; Aru 1908 : « comparata con la facciata così povera d'ornamentazione, l'abside offre maggior interesse ».

chaque lésène est moulée en doucine et sculptée de tores horizontaux. La partie haute est animée par de petites arcatures inscrites deux par deux sous des arcs plus importants reposant sur le sommet des lésènes. Ce décor reprend le schéma mis en œuvre de manière plus modeste et plus simple sur la façade de San Gennaro a Capannori (Lucques) et sur quelques grands monuments des Pouilles⁷⁷. Les bâtisseurs de la cathédrale de Mariana ont su résoudre avec justesse et équilibre, le problème posé ici par l'adaptation de ce décor à une construction de plan semi-circulaire. La largeur et la hauteur des arcatures appareillées, mais aussi leur épaisseur créant trois niveaux de surfaces échelonnées, sont très régulières et cela malgré la forme originale des claveaux dont l'extrados et l'intrados ne sont pas concentriques, mais s'affinent vers les extrémités de manière à occuper le moins de place possible sur les petits chapiteaux des lésènes et les modillons.

Les six chapiteaux dans lesquels P. Mérimée voyait des « chapiteaux corinthiens, épannelés seulement, et d'un travail très médiocre »⁷⁸, sont tous décorés par trois volutes végétales naissant à l'astragale : pour les trois premiers chapiteaux en partant du sud, la tige centrale s'arrête à la moitié de la corbeille pour se recourber vers l'extérieur ; elle est surmontée d'une seconde tige dont la nervure fait saillie, et vient mourir à l'orée d'un tailloir plus ou moins dessiné (fig. 41). Les deux autres feuilles formées de deux tiges viennent orner les angles supérieurs du chapiteau, en une double volute. Les trois chapiteaux ne sont pas également achevés. Les trois derniers ont un dessin plus simple, formé de trois volutes d'égale hauteur selon une formule plus schématique.

On peut ainsi distinguer trois groupes dans ces six chapiteaux selon la structure qu'ils présentent et la présence ou non de tailloir : alors que les deux premiers au sud sont dépourvus de tailloir, le troisième est proche mais ses dimensions moindres ont imposé la



Fig. 41 – Détail du décor de l'abside (D. Istria/CNRS).

présence d'un tailloir sculpté en cipolin. Les trois derniers sont également dotés d'un tailloir important et légèrement écrasant, mais présentent un aspect plus épais. Trop larges pour l'emplacement qu'ils occupent, une partie apparaît noyée dans la maçonnerie. Enfin, on peut encore distinguer trois modules différents en fonction de leur hauteur. Les deux premiers, au sud, ont une hauteur de 21 et 21,2 cm ; le troisième de 22,7 cm alors que les dimensions des trois derniers sont comprises entre 15,2 et 15,4 cm (fig. 42 et 43).

Cette hétérogénéité, inhabituelle dans un ensemble sculpté, pourrait s'expliquer par la récupération dans un fond d'atelier de ces éléments, ou de certains d'entre eux. Ils n'auraient donc été ni sculptés sur place ni destinés à Mariana. Il est fort probable par conséquent qu'ils aient été importés. On ne trouve aucun autre exemple de ce type de sculpture dans l'île, mais un rapprochement est possible, aussi bien sur le plan technique que stylistique, avec les chapiteaux du cloître roman de la piève Santa Mustiola de Torri (Sovicille), située à proximité de Sienne⁷⁹, mais aussi de la crypte de San Vincenzo de Galliano⁸⁰. Malgré l'hétérogénéité de ces pièces, elles ont été habilement insérées dans l'ensemble du décor de manière à ne créer aucun déséquilibre immédiatement perceptible.

⁷⁷ Coroneo 2006, p. 104.

⁷⁸ Mérimée 1839, p. 104.

⁷⁹ Un exemplaire assez semblable décore également l'abside de la cathédrale sarde Santa Giusta (OR)

construite dans les années 1130 (Coroneo 1993, p. 68-69).

⁸⁰ Datés du XI^e siècle, ces derniers sont toutefois moins schématiques.



Fig. 42 – Chapiteaux de l’abside, partie sud (D. Istria/CNRS).



Fig. 43 – Chapiteaux de l’abside, partie nord (D. Istria/CNRS).

Au décor strictement ornemental de l’abside, il convient d’ajouter un bas-relief inséré au sommet du pilastre plat qui souligne la jonction avec le chevet plat du bas-côté nord de l’édifice. Un second identique devait se trouver au sud, mais il a disparu. Traité en méplat, on y voit à gauche un quadrupède, peut-être un fauve, qui fait face à une fleur, séparés par une moulure travaillée, comme imitant une colonne torse. C. Aru y voyait une indication symbolique du mois de la fondation ou de la consécration de l’église ou bien « un simple caprice »⁸¹.

Trois baies ouvrent ce chevet, surmontées de linteaux monolithes pour les fenêtres latérales, de claveaux pour la baie centrale. Comme en façade, ces ouvertures sont relayées par la

scansion dynamique des trous de boulins au dessin régulier, qui achèvent de moduler la paroi.

Des effets de polychromie semblent avoir été recherchés ici, car la couleur des arcatures et des chapiteaux apparaît presque systématiquement un ton plus clair que le reste du parement. Malgré une régularité imparfaite de pierre en pierre, un certain contraste est ainsi créé entre l’ornement sculpté et le parement.

Enfin, la partie haute du mur pignon n’est pas dénuée d’ornement : au-dessus d’un oculus se déploie une corniche d’arcatures descendant assez bas, terminées par des modillons ornés de crochets semblables à ceux des petits arcs de l’abside.

⁸¹ Aru 1908, p. 45.

4.2.5. Marqueterie de pierre

Au flanc sud de l'édifice, accolés à la baie orientale, trois éléments marquetés sont intégrés sans ordre apparent dans la paroi (fig. 44). Déjà P. Mérimée notait l'impression bizarre donnée par ces éléments « encastrés dans le mur comme au hasard, et qui ne m'ont pas semblé à leur place »⁸². Un peu au-dessus de deux dalles presque carrées, un élément rectangulaire est posé horizontalement ; il est orné de quatre roues creusées évidées en trois cercles concentriques formant des spirales. Celles-ci sont agrémentées aux quatre coins de formes circulaires sur lesquelles se détachent des losanges aux côtés incurvés, dont les quatre angles rejoignent les points cardinaux des cercles. Enfin, le rectangle est lui-même marqué à ces coins par trois cercles creusés et par un losange à la manière d'une étoile à quatre pointes aux faces incurvées comme sur les autres formes losangées.

L'apparition d'une étoile à l'angle accentue l'effet de variété, dont le souci se lit sur l'ensemble des dalles. L'une reprend le motif étoilé intégré dans un cercle – en accentuant légèrement l'évidement autour du losange – à la manière d'un semis d'étoiles à quatre pointes⁸³.

Le troisième élément de l'ensemble paraît légèrement plus irrégulier, notamment par la disposition asymétrique des cercles inter-sécants et la variation dans leur diamètre. Le dessin complexe crée un jeu de creux et de pleins, défini par une alternance de quartiers pleins ou évidés, se faisant face. Le pourtour des roues suit la même logique d'alternance au quart de chaque cercle.

Si l'impression d'animation très dense donnée par le jeu des creux et des pleins est encore certes prégnante aujourd'hui, ces variations rythmiques apparaissaient à l'origine rehaussées de tessons de pierres de couleurs



Fig. 44 – Décors marquetés de la façade sud (D. Istria/CNRS).

variées dont chaque vide était incrusté et dont il ne reste plus trace, à une exception près. Les cathédrales de Lucques et de Pise ont porté à la perfection l'art de la marqueterie lapidaire bicolore dans des scènes figurées ou des motifs géométriques comme à Mariana.

À cause de sa localisation inattendue, P. Mérimée proposait d'y voir un remploi du « fronton primitif de l'église »⁸⁴, hypothèse à laquelle C. Aru s'est opposé, rappelant avec justesse⁸⁵ l'existence de dispositions semblables à San Michele de Murato sur le campanile ou encore à San Michele de Pavie pour le nord de l'Italie. Le motif de cercles à intersections en particulier est loin d'être absent du corpus sarde, sur des parements pareillement insérés de manière fantaisiste⁸⁶. Il s'observe notamment à Santa Maria di Castello de Cagliari ou encore à Decimomannu, sur une lunette déposée datant début du XIII^e siècle⁸⁷. On le retrouve par ailleurs à deux reprises dans le parement mural de la cathédrale de Pise, sur un panneau inséré dans le flanc sud de l'édifice ainsi que sur deux lunettes d'arcade, l'une dans l'abside du transept sud et sur une lunette principale, enfin sur un élément réemployé en façade de l'actuel musée de l'œuvre de cette ville.

⁸² Mérimée 1839, p. 105.

⁸³ Moracchini-Mazel 1967a, p. 91.

⁸⁴ Mérimée 1839, p. 105 : « Il serait possible qu'elles proviennent du fronton primitif de l'église car on se souvient que le fronton actuel porte des traces de restauration ».

⁸⁵ Aru 1908, p. 47. Pour C. Aru, c'est le manque d'observation par Mérimée de cas semblables d'incrustations

en apparence aléatoire qui l'amène à penser qu'il s'agit d'un remploi.

⁸⁶ Coroneo 2006 : l'auteur cite San Michele di Plaiano à Sassari, San Pietro di Sorres à Borutta, Santa Maria di Castello à Cagliari pour la première moitié du XIII^e siècle.

⁸⁷ Coroneo 2006, p. 107.

Pour R. Coroneo, l'insertion parfaite des éléments marquetés dans la paroi pourrait appartenir à la conception d'ensemble originelle⁸⁸ : l'alternance des assises basses et hautes ne souffre pas d'altération, et l'harmonieuse jonction des dalles à la baie renforce cette hypothèse. Aru également s'opposait à l'idée d'une église primitive, plus riche que l'édifice médiéval, à la décoration plus imposante, antérieure à l'arrivée des Pisans sur l'île, comme à une « absurdité » historique⁸⁹. Il réfute paradoxalement la possibilité d'y voir une création contemporaine de l'édifice : selon lui les dalles marquetées seraient d'origine antique au vu de leur qualité exceptionnelle, sans comparaison avec les autres éléments sculptés⁹⁰. « Tout au plus, nuance Moracchini-Mazel, pourrait-on supposer qu'on avait prévu, pour la façade de Mariana, un programme plus développé en décoration de ce genre et qu'on ne l'a pas exécuté »⁹¹. Il faut bien rappeler la préciosité de cette décoration en marbre blanc d'importation, d'excellente qualité qui, contrairement à ce qu'affirmait R. Coroneo, est insérée de manière assez maladroite, sans suivre la logique des assises. Pour la dalle rectangulaire, l'insertion malaisée apparaît dans la coupe diagonale abrupte de la pierre nécessaire pour l'intégrer dans la ligne d'assises hautes. Pourtant les éléments sont bien encastrés dans le pourtour de la fenêtre, ce qui laisse penser qu'il s'agit là de leur destination initiale. Pourrait-on parler d'une localisation volontairement isolée, susceptible de souligner par contraste l'adresse déployée par le(s) sculpteur(s) dans ces échantillons de marqueterie ? L'hypothèse d'une signature expliquerait non seulement la disposition fantaisiste des trois dalles, mais aussi la virtuosité, il est vrai unique dans le corpus sculpté de l'édifice.

5. LA TENTATIVE DE RESTAURATION MODERNE

Bien qu'en grande partie masquées par les restaurations du XX^e siècle, on peut encore vaguement distinguer six traces de saignées

semi-circulaires de 3,5 m de diamètre sur les murs hauts de la nef centrale, au-dessus des grandes arcades (fig. 45 et 46). Elles sont en revanche parfaitement visibles sur les photographies anciennes sur lesquelles on remarque aussi des pierres insérées horizontalement à la base de chacune de ces saignées.

Ces vestiges correspondent aux ancrages et aux impostes de six voûtes transversales, probablement d'arêtes, qui étaient destinées à couvrir la nef centrale. Ce couvrement ne fût semble-t-il jamais réalisé. En tout cas, les savants et érudits du XIX^e siècle qui ont décrit l'édifice n'en font pas mention, mais P. Mérimée signale l'existence des saignées⁹².

Enfin, on ne connaît ni la chronologie ni le bâtiment auquel pourraient se rapporter les sept trous aménagés dans la partie ouest du parement extérieur du mur gouttereau sud. Ils se répartissent en deux lignes horizontales (trois à l'ouest et quatre à l'est respectivement à 2 m et à 2,30 m au-dessus du sol actuel) décalées de seulement une trentaine de centimètres. Ils pourraient correspondre aux logements des poutres d'un petit bâtiment – à fonction agricole ? – appuyé contre l'église.

6. LA DATATION

Les deux premières phases mises en évidence par l'analyse du bâti ne sont que des étapes dans l'avancement du chantier et il n'est d'ailleurs pas certain qu'il y ait une interruption, du moins prolongée, entre chacune d'elles. L'étude stylistique réalisée par G. Moracchini-Mazel puis par R. Coroneo et complétée ici, en s'appuyant sur des comparaisons judicieusement choisies dans le nord de l'Italie comme en Sardaigne, a montré que la cathédrale présente de nombreuses similitudes avec des édifices érigés à la fin du XI^e ou durant la première moitié du XII^e siècle. Cette chronologie peut donc être retenue pour la construction, d'autant plus qu'elle est en accord avec la date de consécration connue par le récit du rédacteur anonyme de la *De gesta Pisanorum*⁹³.

⁸⁸ Coroneo 2006, p. 106-107.

⁸⁹ Aru 1908, p. 47-48.

⁹⁰ Aru 1908, p. 47.

⁹¹ Moracchini-Mazel 1967a, p. 91.

⁹² Mérimée 1839, p. 98-99.

⁹³ Muratori 1725, col.105.

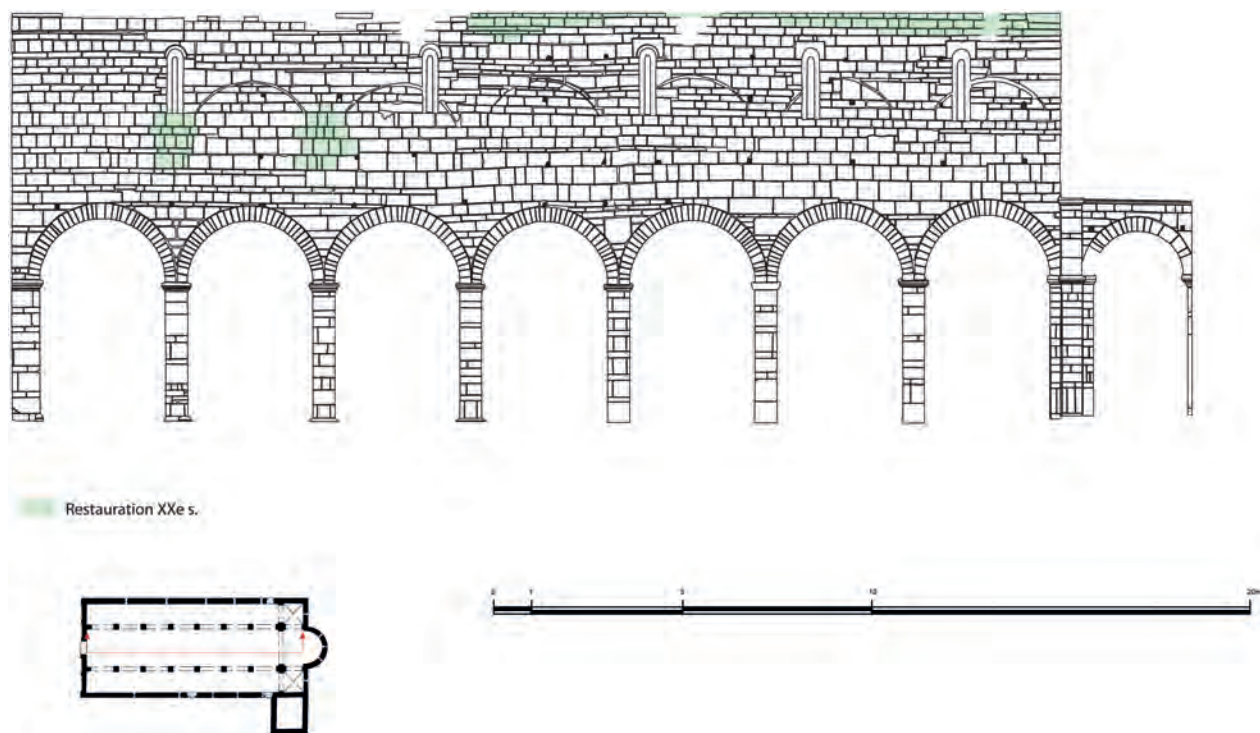


Fig. 45 – Relevé pierre-à-pierre de l'élévation intérieure nord de la nef centrale.
On remarque six traces semi-circulaires à la hauteur des fenêtres (DAO D. Istria/CNRS).

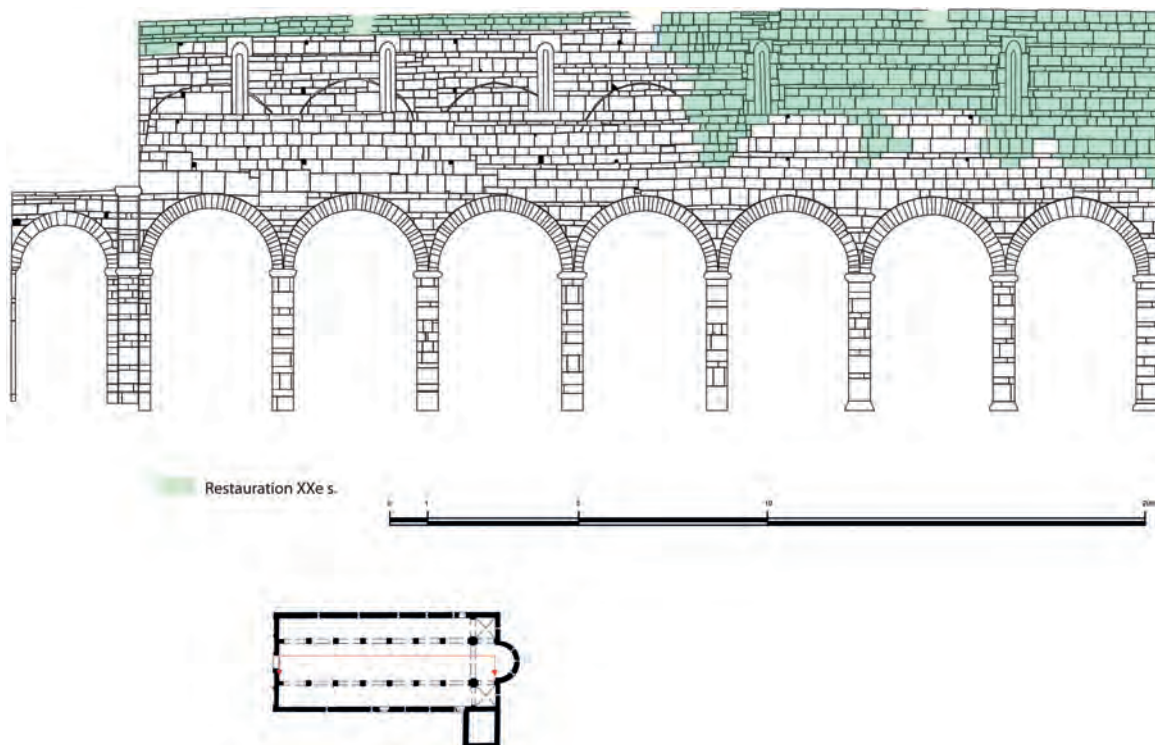


Fig. 46 – Relevé pierre-à-pierre de l'élévation intérieure sud de la nef centrale.
On remarque quatre traces semi-circulaires à la hauteur des fenêtres (DAO D. Istria/CNRS).

Post discessum venerabilis papae Gelasii, Petrus Pisanorum archiepiscopus, cum Petro cardinali ecclesiae Romanae legato, et cum ecclesiae Pisanae canonicis, atque cum Ildebrando iudice et Pisanorum tunc consule, aliisque Pisanis civibus, in Corsicam ivit, ibique honorifice receptus, in conspectu cleri et populi Corsicani Marianensem electum pontificem, et illius ecclesiam consecravit, aliorumque Corsicae pontificum obedientiam et fidelitatem recepit. Anno Incarnationis MCXIX.

Cette information est authentifiée indirectement par un acte rédigé la même année durant un synode provincial tenu à Mariana. Il atteste de manière certaine que le légat pontifical, le cardinal Petrus, l'archevêque de Pise Petrus, ainsi que des chanoines et des notables de la cité de Pise sont bien présents en Corse en 1118⁹⁴. Tous ces personnages sont réunis à Pise autour du pape Gélase II le 26 septembre de la même année.

Mais cette date correspond-elle à la fin des travaux de construction de la cathédrale ? On sait, par ailleurs, que de nombreuses églises sont consacrées lors du passage d'un très haut dignitaire, alors que l'édifice est encore loin d'être achevé⁹⁵. En revanche, il n'est pas commun d'assister au déplacement d'une telle délégation pour une simple consécration, même s'il s'agit d'une cathédrale. De fait, le voyage en Corse des prélats et des représentants de la Commune de Pise pourrait être lié à un autre évènement. Mais, de quoi peut-il bien s'agir ?

On l'a vu, le 26 septembre 1118, donc juste avant la consécration de la cathédrale de Mariana, le pape Gélase II est à Pise, accompagné de tous les personnages que l'on retrouve en Corse. S'il est là, c'est avant toute chose pour confirmer les pouvoirs métropolitains de l'ar-

chevêque de Pise et lui assurer ainsi son autorité sur tous les diocèses de Corse⁹⁶.

Le cardinal Petrus est un proche du Pape. Sa présence à Mariana donne une dimension très particulière à l'évènement puisque, en tant que légat pontifical, il reconnaît et authentifie les droits de l'archevêque de Pise sur l'île et sur les évêques corses qui lui jurent fidélité.

L'objectif premier de cette visite était donc probablement d'affirmer solennellement la suprématie de l'Église de Pise, et avec elle de toute la cité, sur la Corse ; on comprendrait mal autrement la présence des représentants laïcs de la Commune⁹⁷. Ce n'est donc qu'après le 28 septembre 1118 et certainement avant la fin de l'année suivante, qu'ils se rendent en Corse et participent à la consécration de la Canonica.

La consécration, qui a lieu immédiatement après le passage de Gélase II à Pise, doit ainsi être considérée comme un évènement secondaire, tout comme les donations et confirmations de legs à l'abbaye de la Gorgone qui ont lieu au même moment⁹⁸. De fait, rien ne permet d'affirmer que les travaux de construction de la cathédrale étaient bien terminés au moment de la cérémonie de consécration. Il faut toutefois revenir ici sur la troisième étape de construction durant laquelle la brique de remploi est substituée à la pierre de taille. Ce changement peut avoir de multiples causes. Les questions techniques ne trouvent aucune justification et doivent donc être écartées. Des raisons d'approvisionnement, comme les difficultés d'accès à la carrière, sont peu vraisemblables puisque la pierre est encore utilisée simultanément sur la façade occidentale et surtout des gisements de calcschiste, certes de moins bonne qualité, étaient exploitables dans des secteurs plus proches de Mariana. C'est

⁹⁴ Archives départementales de Corse-du-Sud, IHI, 7, Carte CCII, n°33, 1118 = Scalfati 1994, p. 139

⁹⁵ Il n'est pas rare, en effet, que des églises soient consacrées avant même la fin des travaux. Les documents associés au voyage d'Urbain II en France en 1095-1096, en donnent de nombreux exemples : Becker 1997, p. 135 ; Vergnolle 1997, p. 167-169.

⁹⁶ Kehr 1975, p. 321-322, n° 12. Ces pouvoirs métropolitains ont été conférés à l'évêque de Pise par le pape Urbain II en 1092.

⁹⁷ Sur l'activité conjointe de l'Église et de la Commune de Pise au Moyen Âge on pourra voir par exemple : Poisson 1984.

⁹⁸ Sur ce point en particulier on verra les travaux de S.P.P. Scalfati, notamment Scalfati 1994, p. 139-140. On y trouvera les références bibliographiques ainsi que les renvois aux documents d'archives. Fig. 34 – Fenêtre de la façade sud (extérieur) (D. Istria/CNRS).

le cas en particulier dans la zone de piémont de la commune actuelle de Lucciana, à moins de 5 km de la cathédrale, où des pierres ont été extraites pour construire plusieurs églises dans le courant du XII^e siècle, dont la pieve Sant'Appiano de Borgo.

De fait, plus qu'un problème d'approvisionnement en matériaux de construction, il semble que ces bouleversements puissent être liés à des problèmes économiques. Des difficultés de financement pourraient avoir été rencontrées en fin de chantier, entraînant peut-être l'abandon du projet de décor prévu au sommet de la façade ouest ainsi que la substitution de la pierre de taille par de la brique de remploi prélevée *in situ* dans les parties occidentales de la nef centrale. Mais, les parties construites en briques sont finalement peu importantes et le chantier aurait aussi pu être interrompu le temps de réunir la somme nécessaire permettant de terminer les travaux. Par conséquent, on peut penser que les problèmes financiers, s'ils sont bien réels, se doubleraient d'une certaine urgence à terminer la construction. Mais pourquoi cette urgence ? L'unique événement documenté qui pourrait l'expliquer est la venue du légat pontifical et de l'archevêque de Pise. Les travaux ont ainsi pu être accélérés afin que l'église puisse être consacrée, mais aussi pour que la nouvelle cathédrale soit le cadre des cérémonies et synodes programmés. On peut donc proposer d'interpréter tous ces éléments comme des moyens mis en œuvre pour répondre à la nécessité de mener à terme la construction avant l'arrivée de la délégation, tout en faisant face à d'éventuelles difficultés financières.

Le couvrement voûté dont les traces sont visibles dans les parties hautes du vaisseau central, est en revanche bien plus tardif. Ce type de couvrement n'est jamais documenté dans l'île avant le XVI^e siècle et pourrait donc être postérieur au transfert du siège épiscopal de Mariana à Bastia en 1571.

7. CONCLUSION

C'est à l'aube du XII^e siècle que débute le chantier de construction de la cathédrale. Elle est implantée à quelques mètres au nord de la basilique paléochrétienne, peut-être à la fois pour conserver celle-ci et pour protéger le nouvel édifice des crues du Golo qui pourraient devenir plus nombreuses et plus importantes en ce début du petit âge glaciaire. Avec la basilique et le baptistère du V^e siècle, elle constitue un ensemble articulé au sein duquel la liturgie est réorganisée.

Cet ensemble est dominé par la masse de la nouvelle église qui adopte dans ses grandes lignes le plan de la basilique antérieure. Elle est toutefois construite en pierre de taille, un marbre prélevé dans les carrières du Cap Corse, nécessitant un transport maritime et fluvial et sans doute la mise en place d'infrastructures spécifiques dont un possible quai sur le Golo.

Bien que discret, le décor est bien présent et exécuté avec soin. En revanche, la mise en œuvre des blocs de parement laisse deviner certaines hésitations et approximations qui trahissent sans doute l'intervention de maçons peu expérimentés dans le travail de la pierre de taille.

Le chantier est marqué par deux changements de partis. Un premier qui paraît être lié à la décision de voûter la dernière travée orientale et qui implique la surélévation des collatéraux ainsi que le décalage de tous les piliers vers l'est. Le second, en fin de chantier, caractérisé par une exécution accélérée, l'abandon possible du décor d'arcatures du pignon occidental, et le renoncement dans les parties de l'édifice peu visibles de la pierre taille au profit de la brique de remploi. Ce nouveau choix pourrait découler d'une volonté de terminer rapidement l'édifice afin de recevoir l'archevêque de Pise et le cardinal légat pontifical lors de leur déplacement en Corse à la fin de l'année 1118 ou en 1119.

SAN PARTEO

par Bénédicte BERTHOLON-PALAZZO, Sophie CARON, Daniel ISTRIA et Alexandra SOTIRAKIS

L'édifice roman dédié à San Parteo est construit sur les arases de la basilique suburbaine (*cf. supra*). Il est aujourd'hui conservé en grande partie dans son état originel, même si entre 1958 et 1960 les murs ont été surélevés de 1 m en moyenne afin de permettre la pose d'une toiture en tuiles et que des blocs de parement ont été remplacés assez maladroitement à la base de l'abside ainsi qu'à l'intérieur au niveau du chœur (fig. 1 et 2). Ces restaurations, peu esthétiques, n'ont toutefois pas ou peu perturbé la structure de l'édifice et la stratigraphie des élévations qui restent donc aujourd'hui parfaitement lisibles à peu près partout.

L'édifice a fait l'objet d'études stylistiques de la part de G. Moracchini-Mazel puis de R. Coroneo¹. G. Vannini a, quant à lui, tenté une lecture archéologique restée inachevée et inédite². C'est pourquoi il a été nécessaire de reprendre celle-ci dans sa totalité. Au-delà de la connaissance de l'histoire de l'édifice lui-même, on peut attendre de ce réexamen qu'il apporte aussi des informations sur la topographie religieuse de Mariana, ainsi que sur l'organisation globale et le déroulement du chantier de construction qui doit être mis en perspective avec celui de la cathédrale. Cela pose aussi la question de la complémentarité des édifices et, de fait, du rôle de cette église érigée sur un ancien lieu de culte et à seulement 500 m de la

cathédrale. Bien qu'on lui ait toujours attribué une fonction strictement cimétériale, les recherches anciennes n'ont jamais pu montrer la véritable importance de la zone funéraire médiévale. Il faut donc, sans exclure *a priori* cette hypothèse, envisager d'autres fonctions qui ont pu être dévolues à cet édifice au caractère original.

Les élévations présentent sur les murs gouttereaux nord et sud, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice, les traces d'une rupture verticale située à environ 5 m à l'ouest des épaulements. Cette rupture a toujours été interprétée comme le témoin d'une reconstruction de l'édifice. Cependant, les relations stratigraphiques et la chronologie relative qui en découle ont été lues de manières totalement différentes par les chercheurs qui s'y sont intéressés.

Selon G. Moracchini-Mazel, dont l'analyse repose essentiellement sur la forme et le degré de finition des blocs de parement, l'édifice aurait été construit vers le milieu du XI^e siècle. Après un effondrement partiel dû à de possibles « fortes chutes de neige sur les lauzes du toit », la nef aurait fait l'objet d'une reconstruction au début du XII^e siècle³. Pour G. Vannini, au contraire, c'est la partie orientale de l'édifice – c'est-à-dire l'abside et l'extrémité de la nef – qui aurait été rebâtie dans un second temps avec les mêmes matériaux employés

¹ Moracchini-Mazel 1967a, p. 60-62; Moracchini-Mazel 1992a; Coroneo 2006, p. 115-116.

² Pergola 2000, p. 12-21.

³ Moracchini-Mazel 1992a, p. 26 et note 17. Après le constat d'une reconstruction au début du XII^e siècle de nombreux édifices, G. Moracchini-Mazel déduit une

dégradation climatique avec de fortes chutes de neige au XI^e siècle, y compris donc sur le littoral, provoquant l'effondrement des monuments. Cette hypothèse, fort peu crédible, a également été présentée dans le *Cahier Corsica* 114-115 consacré à San Stefano de Venaco.



Fig. 1 – La façade occidentale vue depuis le nord-ouest
(D. Istria/CNRS).



Fig. 2 – L'abside et la face nord-est de San Parteo
(D. Istria/CNRS).

sans ordre ; ainsi des blocs de parement taillés auraient été insérés à l'envers dans les nouvelles maçonneries. Dans les deux cas une partie de l'édifice – la nef pour G. Moracchini-Mazel, l'abside pour G. Vannini – aurait été rebâtie après une destruction partielle⁴.

⁴ Nous avons considéré dans un premier temps et suite à une première étude, que l'édifice avait été construit en

Afin de résoudre ce problème et de mettre en évidence la chronologie relative de l'édifice, il a été nécessaire de faire une lecture stratigraphique fine des élévations, assise par assise, et d'associer celle-ci à une analyse des matériaux et des techniques de construction.

deux étapes et que la partie orientale était antérieure à la nef : Istria 2015.

1. LES MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

Les bâtisseurs ont utilisé ici les mêmes matériaux que pour la construction de la cathédrale, des calcschistes et des marbres des carrières de Brando-Sisco, présentant d'ailleurs les mêmes traces de probables emboîtures de forme semi-circulaire (fig. 3), utilisés en parement, ainsi que des galets prélevés *in situ* et liés au mortier de chaux pour constituer les fondations et le blocage des murs.

Les mortiers de la maçonnerie sont constitués de chaux aérienne abondante et d'excellente qualité. Les mortiers des joints sont un peu différents : la fonction a conduit à choisir un sable plus fin bien que de même nature, donc probablement tamisé, et à ajouter du tuileau destiné sans doute principalement à colorer la matière.

2. LA CONSTRUCTION

Les parements extérieurs de la partie orientale de l'édifice, comprenant l'abside dans son entier, les épaulements ainsi qu'une portion d'environ 5 m des murs gouttereaux nord et sud, sont traités de la même manière que ceux de la cathédrale. Outils et techniques mis en œuvre sont identiques avec, peut-être, une utilisation plus fréquente, bien qu'encore assez exceptionnelle, du marteau taillant en finition après un dégrossissage à la broche (fig. 4). Certains blocs, notamment ceux de grande taille et au profil courbe utilisés pour la construction de l'abside semi-circulaire, témoignent par la remarquable régularité des impacts, d'une parfaite maîtrise de la broche et du ciseau droit. Proportionnellement les parements traités sans bordure périmétrique sont plus nombreux que dans la cathédrale. On retrouve des blocs de même type à l'intérieur de l'édifice où ils sont utilisés pour la construction de l'arc absidal, des fenêtres et des supports verticaux des deux chapelles latérales : pilastres, piles maçonnées et arcs (fig. 5 et 6). En revanche, les parements intérieurs des murs ont fait l'objet de traitements très inégaux. Si certains, en particulier les plus gros blocs, fort rares, sont taillés comme à l'extérieur, d'autres, de loin les plus



Fig. 3 – Trace semi-circulaire sur un bloc de parement intérieur du mur nord – possible emboîture (D. Istria/CNRS).



Fig. 4 – Détail du parement extérieur de l'abside. On remarque différentes techniques de taille (D. Istria/CNRS).

nombreux, sont simplement équarris et régularisés voire tout juste dégrossis (fig. 7).

Liés au mortier de chaux, ces blocs sont mis en place en respectant des assises horizontales de différentes hauteurs et alternées de manière relativement régulière à l'extérieur du mur gouttereau nord et de manière beaucoup moins homogène au sud. À l'intérieur, il n'existe aucun rythme et les assises basses sont largement majoritaires.

Des fragments de joints larges soulignés au fer de manière à imiter un appareil régulier de pierre de taille sont conservés sur tous les murs. L'intérieur de l'abside était probablement entièrement enduit comme le laissent penser les

plaques conservées, notamment dans la partie haute de la voûte en cul-de-four constituée d'un simple blocage de petites pierres (fig. 8)⁵.

L'insertion dans le parement extérieur de l'abside de colonnes et de chapiteaux manque singulièrement de précision tout comme la liaison entre les archivoltes et les chapiteaux dépourvus d'abaque. L'ensemble donne une impression de « bricolage » et pourrait être le fruit d'un travail rapide et peu soigné ou encore l'œuvre d'ouvriers inexpérimentés dans la pose de ce type d'éléments.



Fig. 5 – Détail du pilastre de l'espace voûté nord et de l'arc triomphal (D. Istria/CNRS).



Fig. 6 – Détail de l'espace voûté nord (D. Istria/CNRS).



Fig. 7 – Parement intérieur du mur absidal. On note la présence d'une assise haute constituée de blocs taillés posés en délit (D. Istria/CNRS).



Fig. 8 – Paroi intérieure de l'abside encore partiellement couverte d'enduit (D. Istria/CNRS).

⁵ Ces enduits ne sont pas liés à la restauration des Monuments Historiques comme on l'a pensé puisque P. Mérimée les signale déjà en 1839 (p. 110).

la non standardisation des blocs de parement (fig. 9). Les trous de boulins, majoritairement en réserve (93 %) mais parfois aussi façonnés, présentent une organisation homogène et cohérente.

Les deux parties de l'édifice sont bien ancrées l'une dans l'autre. La liaison se fait par l'utilisation de blocs échancrés alors que chandelles de calage et bouchons sont utilisés pour combler les espaces restants entre une assise haute nouvellement posée et plusieurs assises basses antérieures. Ces trois procédés permettent de respecter à la fois l'horizontalité des assises tout en conservant le rythme alterné des murs.

Toutes les unités stratigraphiques individualisées témoignent de l'évolution du chantier; aucune ne peut être attribuée à une reprise des maçonneries. Dès la fondation, il apparaît que les assises de chacune des parties se chevauchent alternativement. On voit ainsi sur le parement intérieur du mur nord que

l'unité stratigraphique 25, comprenant cinq assises et construite depuis l'abside vers l'ouest, est postérieure à l'unité 26 qui appartient à la partie occidentale de la nef tout comme l'unité 29 qui couvre 25 (fig. 10). Au sud, la



Fig. 9 – Détail du parement extérieur du mur gouttereau sud, extrémité occidentale du mur (D. Istria/CNRS).

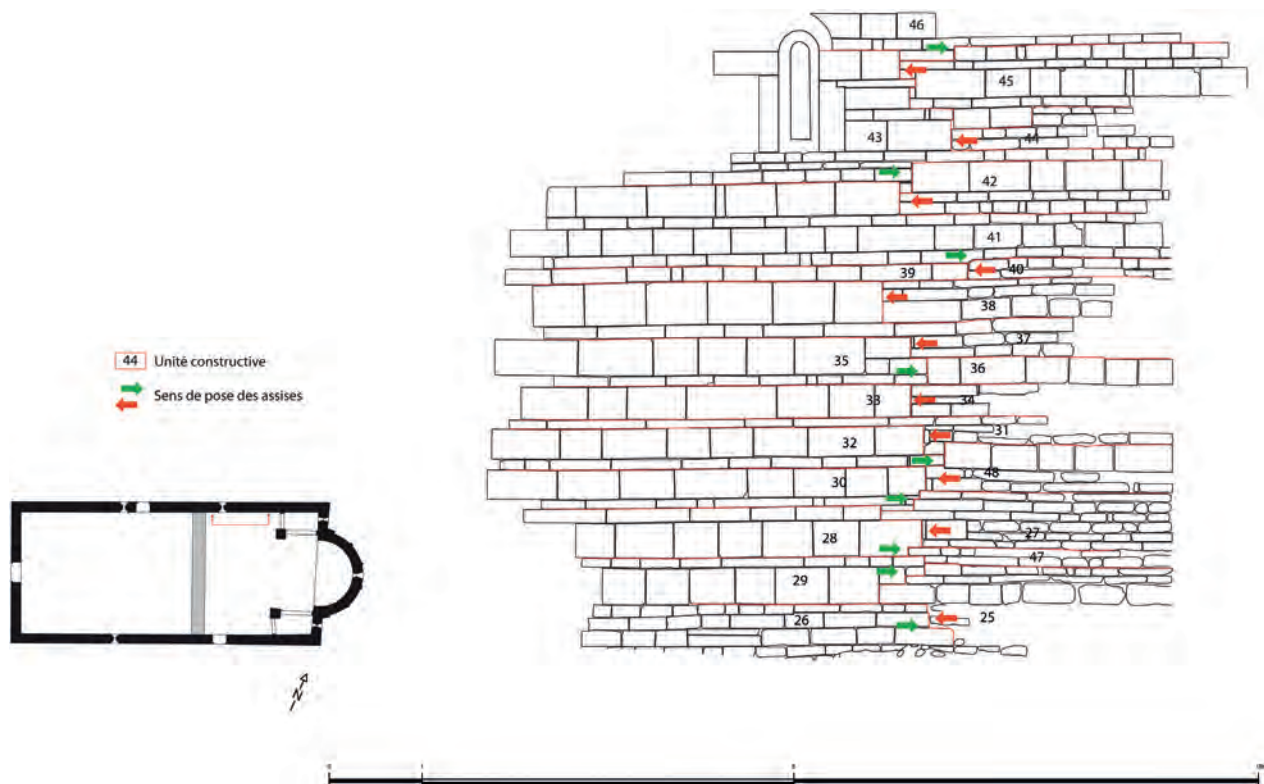


Fig. 10 – Détail de l'élévation du parement intérieur du mur gouttereau nord. Les flèches indiquent le sens de pose des assises (D. Istria/CNRS).

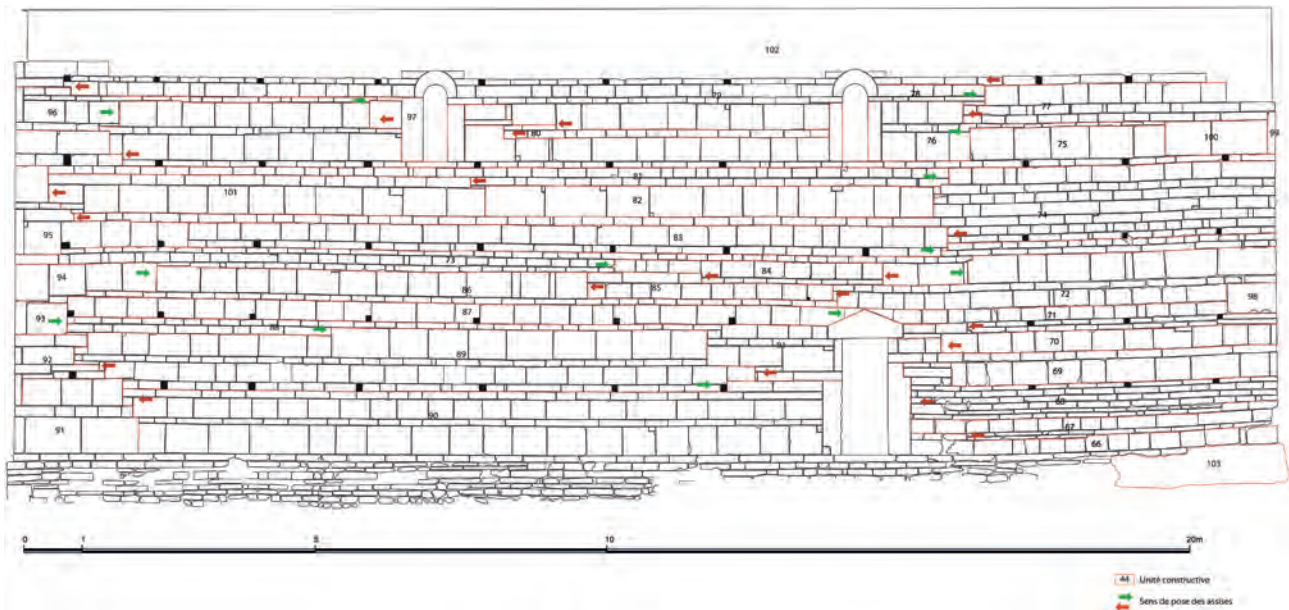


Fig. 11 – Élévation du parement extérieur du mur gouttereau sud avec individualisation des unités stratigraphiques construites et indication de l'évolution du chantier de construction. Les flèches indiquent le sens de pose des assises (D. Istria/CNRS).

lecture est compliquée par la présence d'une porte au niveau de la jonction des deux parties mais le principe semble être absolument identique (fig. 11 et 12). L'unité stratigraphique 71 appartenant à l'extrémité orientale du mur, est couverte par l'unité stratigraphique 87 dont la construction débute près de l'angle sud-ouest. Elle-même est antérieure à l'unité 72 dont la mise en place est contemporaine d'une section de l'épaulement sud, tout comme l'unité 74 qui se poursuit sur toute la longueur du mur gouttereau jusqu'au chaînage de la façade occidentale.

Ces relations stratigraphiques montrent ainsi que les deux parties s'inscrivent dans une même campagne de construction et qu'elles sont donc contemporaines. Il faut dès lors rejeter les hypothèses de G. Moracchini-Mazel et de G. Vannini qui considéraient qu'une partie de l'édifice avait été rebâtie.

Mais, dans ce cas, pourquoi existe-t-il une rupture symétrique sur les murs gouttereaux marquant la limite entre deux constructions de factures, on l'a vu, bien différentes ?

La seule explication possible est la présence sur le chantier de deux équipes de bâtisseurs œuvrant simultanément, l'une cantonnée à la partie occidentale, l'autre chargée d'édifier l'abside et l'amorce de la nef. Chacune travaille indé-

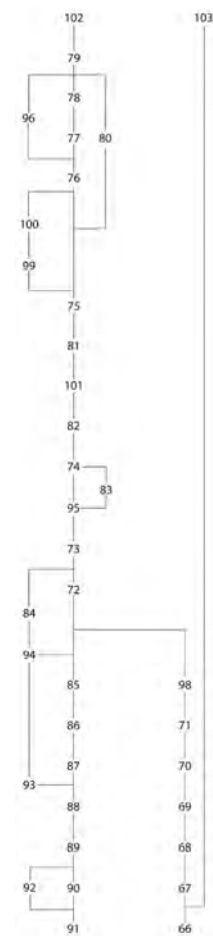


Fig. 12 – Diagramme stratigraphique de l'élévation extérieure du mur gouttereau sud (D. Istria/CNRS).

pendamment, ce qui explique les décalages des trous de boulins au niveau des assises basses, l'absence de trous façonnés dans la partie orientale⁶ et enfin les différences d'écartements horizontaux : $\approx 1,50$ m dans la partie orientale et ≈ 2 m dans la partie occidentale. Une certaine coordination semble en revanche se mettre en place à partir de la mi-hauteur environ (au-delà de l'unité stratigraphique 74 sur le mur sud soit à partir de la 4^{ème} ligne de trous de boulins, et à partir de la 4^{ème} ou 5^{ème} ligne au nord) ; les plate-

lages des échafaudages peuvent alors courir sur toute la longueur de l'édifice même s'il n'existe pas une parfaite horizontalité (fig. 13). Quant aux différences de techniques mises en œuvre, elles ne peuvent être imputées aux compétences des maçons : la pose de la pierre de taille ne demande pas plus de qualification que celle de blocs tout juste équarris. D'ailleurs, la construction de l'arc triomphal et des voûtes sur les espaces latéraux témoigne d'une bonne maîtrise de ces techniques. Par conséquent,

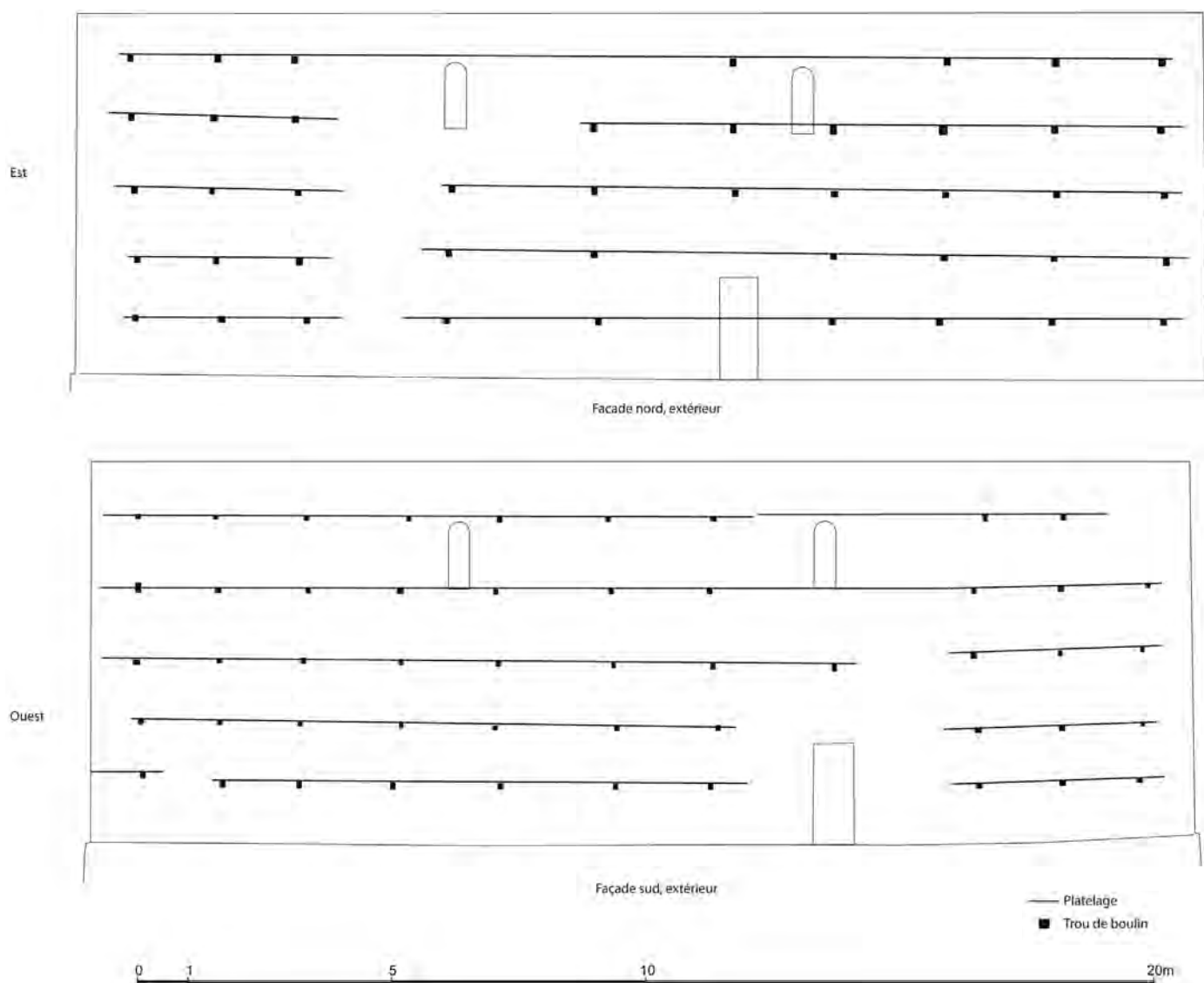


Fig. 13 – Schéma des échafaudages restitués à partir des trous de boulins des murs nord et sud (DAO D. Istria/CNRS).

⁶ Sur 137 trous de boulins visibles seulement 10 sont façonnés et tous sont dans la partie occidentale. On remarquera que les trous façonnés sont majoritaires à la cathé-

drale (53 %), ce qui n'est bien sûr pas le cas ici puisqu'ils ne représentent que 7,3 %.

la différence d'appareillage entre l'intérieur et l'extérieur pourrait découler :

- soit d'une nécessité d'économie qui se traduit par une utilisation à l'intérieur de blocs majoritairement non taillés ;
- soit d'un rendement trop faible des tailleurs de pierre. Afin de ne pas perturber l'avancée du chantier, il a été décidé d'utiliser des blocs non taillés et de les couvrir d'enduit ou, pour le moins, par de joints beurrés sur lesquels est tracé un faux appareil régulier.

3. LE PLAN ET LES ÉLÉVATIONS

Dans tous les cas, il apparaît désormais que les deux parties appartiennent à un même projet. Cependant, les dégagements trop partiels de la base des murs ne permettent pas de dire si la mise en place des fondations en galets liés au mortier de chaux, dessine dès le départ le plan complet de l'édifice. Le mur 15, d'orienta-

tion nord-sud partiellement mis au jour à l'intérieur de l'édifice à 1,50 m en retrait de la façade occidentale, a été interprété par G. Moracchini-Mazel⁷ comme la fondation du mur pignon ouest de l'édifice du XI^e siècle (fig. 14). Pour G. Vannini, il appartiendrait plutôt à un édifice plus ancien, peut-être carolingien. Quoi qu'il en soit, sa position stratigraphique le place chronologiquement entre la basilique paléochrétienne dont il couvre le mur nord, et le mur gouttereau de l'église médiévale sous lequel il disparaît. Il appartient donc à un bâtiment intermédiaire, impossible à dater plus précisément aujourd'hui et qui peut d'ailleurs ne pas être un édifice de culte. Il peut aussi appartenir à un premier projet médiéval rapidement abandonné pour une nef un peu plus longue.

L'édifice de culte médiéval se présente sous la forme d'une nef unique charpentée, large de 10,05 m et longue de 22,20 m au nord et 21,64 m au sud (hors tout) (fig. 15). L'extrémité orientale est terminée par une abside semi-

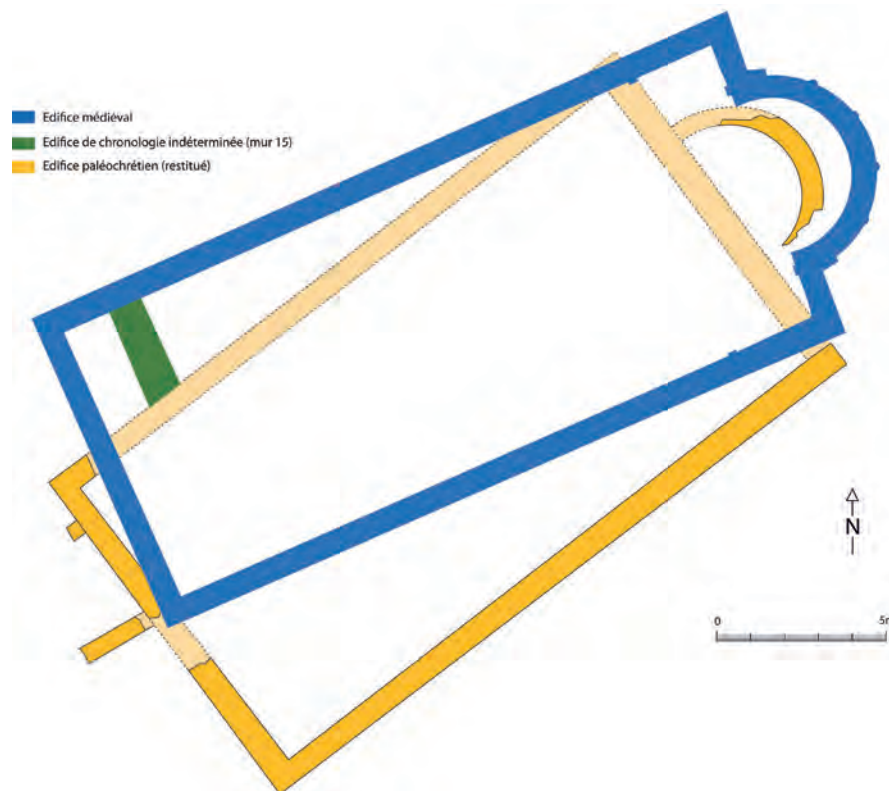


Fig. 14 – San Parteo, plan des édifices superposés (DAO D. Ollivier et D. Istria/CNRS).

⁷ Moracchini-Mazel 1992a, p. 26.

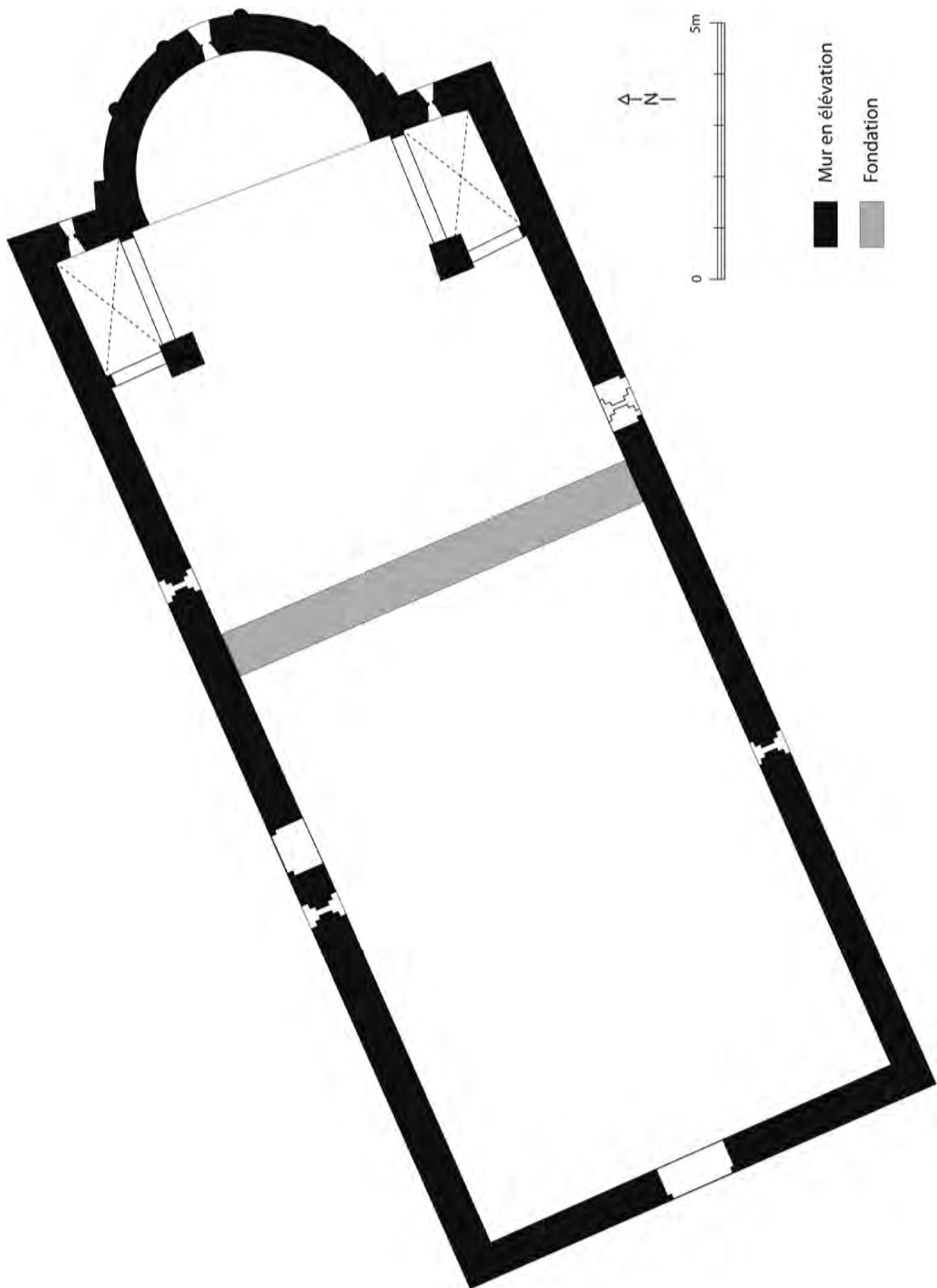


Fig. 15 – San Parteo, plan de l'église du XII^e siècle (DAO D.Ollivier et D. Istria/CNRS).

circulaire d'une profondeur de 2,65 m et d'une ouverture de 4,42 m. Les angles nord et sud, correspondant aux raccordements des murs gouttereaux et des épaulements, ne sont pas droits contrairement à ceux de l'extrémité occidentale. Cette situation pourrait découler d'un mauvais alignement de l'épaulement nord, par ailleurs plus court que le sud de 9 cm⁸, obligeant aussi à aménager une fenêtre dont l'axe est légèrement oblique par rapport à la surface des parements. Cette anomalie est difficilement explicable. La construction antérieure ne semble pas avoir déterminé le plan ; même s'il y a une relative superposition des absides, la plus récente est décalée vers l'est et nettement désaxée par rapport à la plus ancienne, peut-être pour remédier à ce que l'on considérerait alors comme une mauvaise orientation. De même, compte tenu du décalage, il est peu probable

que les bâtisseurs aient souhaité appuyer l'angle sud-est sur les maçonneries antérieures afin de lui assurer une plus grande stabilité. En revanche, la présence de ces dernières est peut-être à l'origine du pendage assez prononcé d'est en ouest des assises du mur gouttereau sud⁹.

Le portail principal, situé au centre de la façade ouest (1,26 × 2,73 m), est couvert d'un linteau plat en marbre blanc, relativement fin, reposant sur deux impostes et surmonté d'un arc de décharge avec tympan lisse (fig. 16).

La porte nord, bien que plus étroite (0,75 × 2,03 m) et dépourvue de décor, présente une structure semblable (fig. 17). En revanche, la porte sud (0,78 × 2 m) est surmontée d'un linteau en bâtière décoré.

Quatre fenêtres meurtrières sont aménagées dans les murs gouttereaux (fig. 18). Hautes, étroites et à double ressaut, elles sont



Fig. 16 – Portail occidental de l'église
(D. Istria/CNRS).



Fig. 17 – Porte nord
(D. Istria/CNRS).

⁸ Epaulement nord : 1,81 m, épaulement sud : 1,90 m.

⁹ Rien ne permet de penser à un affaissement du terrain en cours de construction. Bien au contraire, on

constate que les assises mises en place d'ouest en est, sont horizontales alors que celles construites d'est en ouest présentent un pendage.



Fig. 18 – Fenêtre du mur gouttereau sud vue de l'extérieur (D. Istria).

constituées de deux piédroits supportant une archivolt monolithique. Leur conception est comparable à celle de la fenêtre absidale de la cathédrale.

On n'en compte en revanche que trois dans la façade orientale (fig. 19). L'une est aménagée au centre de l'abside, et une autre est percée dans chaque épaulement (fig. 20) ; ces deux dernières étant implantées à un niveau légèrement plus bas. Toutes sont constituées de jambages appareillés surmontés d'une archivolt monolithe. L'ébrasement est peu prononcé pour les fenêtres des épaulements, mais une dalle placée dans l'épaisseur du mur vient réduire la largeur et la hauteur de l'ouverture¹⁰.

4. LE DÉCOR ARCHITECTURAL

P. Mérimée avait « hâte d'arriver à l'aspide (*sic*), la seule partie de l'édifice vraiment intéressante »¹¹. En effet, le chevet de San Parteo présente un raffinement et une certaine richesse un peu inattendue. Ici la polychromie des pierres ne vient pas seulement de l'orientation de leurs faces, mais de l'alliance du calcschiste du Cap Corse, du granite, du calcaire et du marbre (fig. 21). Le mur courbe est scandé de quatre demi-colonnes engagées légèrement tronconiques en granite et en calcschiste¹²,



Fig. 19 – Fenêtre de l'abside (D. Istria/CNRS).



Fig. 20 – Fenêtre de l'épaulement sud (D. Istria/CNRS).

¹⁰ Fenêtres des épaulements : largeur $\approx$ 29 cm, hauteur $\approx$ 1 m. Fenêtre absidale : largeur 40 cm, hauteur 1,29 cm.

¹¹ Mérimée 1839, p. 108.

¹² En raison de la hauteur insuffisante des colonnes en granite, les bâtisseurs les ont complétées par des tambours en calcschiste.



Fig. 21 – Vue générale de l'abside depuis le nord-est (D. Istria/CNRS).

encadrées de deux pilastres à la jonction avec les bas-côtés et surmontés d'arcatures en plein-cintre dont les retombées sont accueillies par des chapiteaux en calcaire. Il s'inscrit ainsi de manière évidente dans la tradition toscane élaborée magnifiquement au chevet de la cathédrale de Pise qui allie demi-colonnes engagées et arcatures modelant profondément le parement.

C. Aru y voit, comme P. Mérimée¹³, une « telle supériorité d'exécution » comparée au reste de l'édifice et à la cathédrale que, selon lui, cette abside ne peut avoir été conçue au même moment. La question du remploi des colonnes, chapiteaux et arcatures qui composent le chevet nourrit les débats des

auteurs. Mérimée le premier a proposé d'y voir des fragments antiques provenant de l'ancienne ville de Mariana, suivi en cela par Aru : pour l'un comme pour l'autre, les colonnes polies d'un seul côté et ainsi intégrées dans la maçonnerie, plaident en faveur d'un remploi. La rareté du marbre et le souvenir précis des formes antiques dans l'appareil sculpté, unique dans les églises romanes de l'île, constituent des arguments complémentaires¹⁴. G. Moracchini-Mazel nuance cette affirmation et propose d'y voir un marbre certes antique, provenant « [d'] une statue ou d'un bas-relief » mais retaillé au moment de l'érection de l'abside médiévale¹⁵. « Resculpté par la grande lumière de la plaine de Mariana », ce « chef d'œuvre de mesure et d'équilibre » fait dès lors figure d'original dans le paysage architectural corse de la première moitié du XII^e siècle.

Surmontant les demi-colonnes engagées, les chapiteaux en calcaire fin reposent sur des astragales moulurés très saillants¹⁶ (fig. 22 à 25). Ils sont ornés de deux rangées de feuilles épaisses et lisses, puis d'une troisième rangée de volutes fines se rejoignant aux angles et au milieu de la corbeille. Ce décor, étranger du corpus toscan et unique en Corse, présente des affinités avec celui des chapiteaux de la basilique San Pietro in Cielo d'Oro de Pavie.

D'amples arcatures en marbre blanc prennent naissance sur de fins abaque (fig. 26 et 27) : sur une première voussure composée de claveaux nus et un peu irréguliers, vient se poser un deuxième arc à l'ornement géométrique très dense, lui-même surmonté d'une fine archivolt nue. Aussi l'alternance des arcs lisses et sculptés participe-t-elle à l'animation du parement. Le dessin du deuxième arc se déploie sur deux bandeaux.

L'étroite fenêtre absidale est surmontée d'une archivolt en marbre décorée des mêmes motifs antiquisants (fig. 28). Elle retombe sur deux impostes décorées de feuilles lisses et de volutes travaillées en méplat.

¹³ Mérimée 1839, p. 108 : « On observera une telle supériorité d'exécution [à San Parteo] qu'il est impossible de les croire contemporaines [San Parteo et la cathédrale] ».

¹⁴ Un fragment de l'église détruite de San Nicolao d'Asigliani révèle un motif géométrique stylistiquement proche.

¹⁵ Moracchini-Mazel 1967a, p. 60.

¹⁶ Seul le chapiteau rectangulaire surmontant le pilastre sud semble avoir été retaillé dans sa partie basse et rehaussé pour s'aligner sur les autres chapiteaux.



Fig. 22 – Premier chapiteau de l'abside en partant du sud
(D. Istria/CNRS).



Fig. 23 – Deuxième chapiteau de l'abside en partant du sud
(D. Istria/CNRS).



Fig. 24 – Troisième chapiteau de l'abside en partant du sud
(D. Istria/CNRS).



Fig. 25 – Quatrième chapiteau de l'abside en partant du sud
(D. Istria/CNRS).



Fig. 26 – Arcatures de marbre de l'abside
(D. Istria/CNRS).



Fig. 27 – Détail de l'arcature de marbre de l'abside
(D. Istria/CNRS).

Ce motif de palmettes fendues au trépan surmontant des modillons rectangulaires, sorte de transition avec un dessin qui associe une perle et une tige insérées dans une forme quadrangulaire, reprend une formule antique très répandue dans l'ornement roman de Toscane, notamment sur des édifices dont on a déjà souligné l'importance pour la Canonica : à San Frediano de Pise, les impostes des arcatures de la façade principale révèlent par exemple le même motif. Si à San Parteo la dette toscane est forte, l'exemple de Bergame montre que la reprise de ce motif antique au XII^e siècle – si l'on exclut la thèse du remploi – pourrait n'être pas exclusivement due à des modèles pisans ou lucquois. À l'abside centrale de Santa Maria Maggiore de Bergame, la corniche supportant l'arcature présente une variation sur ce même motif qui associe palmettes et modillons.

À l'intérieur, les seuls éléments sculptés sont les chapiteaux qui couronnent les pilastres des chapelles latérales (fig. 29 à 31). Deux sont décorés d'une rangée de larges feuilles lisses surmontées de fines volutes, alors qu'un troisième présente en méplat une couronne de feuilles d'acanthe stylisées.

Si l'ensemble est élégant, bien proportionné et rehaussé de sculptures finement exécutées, l'insertion dans les murs de l'abside des colonnes (fig. 32) et des chapiteaux manque singulièrement de précision tout comme la liaison entre les archivoltes et les chapiteaux



Fig. 28 – Archivolte de la fenêtre absidale
(D. Istria/CNRS).

dépourvus d'abaque. L'ensemble donne une impression de « bricolage », d'exécution rapide et fort peu soignée.

Ces caractéristiques pourraient être le résultat d'un souci d'économie qui a conduit à réserver la pierre de taille aux parties considérées comme les plus importantes de l'édifice. Si la préparation des blocs et la réalisation des sculptures sont confiées à des artisans qui ont une bonne, voire dans certains cas une parfaite maîtrise des outils et une connaissance des matériaux, la pose résulte sans doute du travail d'une équipe bien moins qualifiée, peut-être guidée par un maître d'œuvre lui-même peu expérimenté.

On a vu que des défauts similaires se retrouvent à la cathédrale, y compris l'absence de tailloir sur certains des chapiteaux. Par ailleurs, les décors des impostes de la fenêtre absidale et des chapiteaux des chapelles latérales intérieures sont, de par leur iconographie, leur facture et leur style, proches de ceux du portail occidental de la cathédrale.

La façade occidentale de l'édifice est extrêmement sobre. Elle n'offre à voir, au niveau du portail, qu'un fin linteau de marbre, plus large que le tympan, qui rejoue à l'identique le dessin d'inspiration antique des arcatures de l'abside, alors que les impostes sont sculptées en méplat d'une rangée de feuilles lisses surmontées de volutes, comme pour donner à l'édifice une unité ornementale par ce jeu de rappels et de correspondances (fig. 33).



Fig. 29 – Imposte de l'espace voûté intérieur nord
(D. Istria/CNRS).



Fig. 30 – Imposte de l'espace voûté intérieur nord
(D. Istria/CNRS).



Fig. 31 – Imposte de l'espace voûté sud
(D. Istria/CNRS).



Fig. 32 – Détail de l'insertion de la colonne dans le mur
de l'abside (D. Istria/CNRS).



Fig. 33 – Détail du portail occidental
(D. Istria/CNRS).

La seule décoration figurative visible à San Parteo concerne le linteau de l'unique entrée du flanc sud (fig. 34). À l'intérieur d'un fronton en bâtière au pourtour modelé, deux lions apparaissent, affrontés autour d'un motif végétal dont G. Moracchini-Mazel puis R. Coroneo rappellent qu'il s'agit du *hom* ou arbre sacré de la Chaldée¹⁷. L'arbre comme symbole de la régénération de l'âme du croyant grâce au sacrement du baptême et à l'appartenance à la communauté ecclésiale¹⁸, pourrait donner du sens à la porte de l'édifice marquant un seuil spirituel, si l'on connaissait davantage la fonction particulière de chaque entrée. Comme d'autres figures d'origine orientale très anciennes tel le *senmurv* de la cathédrale, cette iconographie fut diffusée en Occident dès l'Antiquité et avec plus d'évidence au gré des grandes migrations du VI^e au VIII^e siècle. Le sculpteur a su donner aux deux lions, traités en relief relativement épais, une certaine impression de vie, voire l'imminence d'un mouvement en direction de l'arbre : les quatre membres de chaque bête, repliés et comme prêts à être déployés, sont supportés par les pattes des fauves, qui semblent avoir sorti leurs griffes. Le retour de la queue entre les membres inférieurs et contre le flanc accentue cet effet de dynamisme. Les incisions assez profondes contribuent à la lisibilité des reliefs : l'œil est souligné par deux incisions losangées créant une paupière épaisse, légèrement plus lisible sur le lion à droite. La gueule entrouverte, encadrée de plis profonds comme dus au mouvement de la tête, apparaît prête à mordre, et laisse deviner une rangée de dents néanmoins assez érodées. Si l'exécution demeure un peu rigide, le traitement donné à la crinière confirme une volonté d'animer les figures, tant par le relief que par l'incision : l'ensemble de l'encolure laisse voir des boucles de crinières, certaines ondulantes irrégulièrement, plus lisibles sur le lion de gauche. L'aspect imposant des deux figures, qui semblent difficilement contenues dans le cadre, achève de les dynamiser. C. Aru nuance ainsi le jugement sans appel de P. Mérimée, qui n'y discerne qu'un « mauvais bas-relief »¹⁹ et y voit



Fig. 34 – Porte sud (D. Istria/CNRS).

en revanche une technique plus aboutie qu'à la cathédrale, notamment dans le traitement plus souple de la queue et dans l'œil davantage marqué, malgré « les têtes énormes, le col étroit, les membres courtauds et chétifs »²⁰, de la main d'un sculpteur moins doué. Le relief apparaît donc postérieur à celui de la cathédrale pour C. Aru, ce que récuse G. Moracchini-Mazel, qui propose d'y voir un remploi, contemporain de l'abside du début du XI^e siècle, réintégré par la suite dans le flanc de l'édifice lors de la seconde campagne de construction. Au contraire d'Aru, elle relève « l'allure si statique et hiératique » des bêtes, d'un style plus archaïque, loin de la souplesse d'exécution du bestiaire de la cathédrale. R. Coroneo enfin exclut l'hypothèse d'un remploi, proposée par G. Moracchini-Mazel, pour replacer le linteau en bâtière dans le premier quart du XII^e siècle, au moment de l'érection de la nef de l'édifice²¹.

La recherche de sources iconographiques possibles est rendue malaisée par la fréquence d'un tel thème en terre corse ou sarde. Tandis que le linteau de Santa Maria di Tratalias

¹⁷ Moracchini-Mazel 1967a, p. 62 ; Coroneo 2006, p. 120.

¹⁸ Coroneo 2006, p. 120.

¹⁹ Mérimée 1839, p. 108 : « ...représentant deux lions séparés par un arbre ou quelque chose de semblable ».

²⁰ Aru 1908, p. 52 : « ...teste immani, il collo stretto e gli arti cortissimi ed esili ».

²¹ Coroneo 2006, p. 119.

(1213-1282) reprend probablement directement un modèle local – celui des plaques de chancel de marbre du début du XI^e du sanctuaire proche de Saint Antioche, également en Sardaigne, ancien siège du diocèse²² –, la trace d'un modèle local manque pour San Parteo. Le linteau de Tratalias reste probablement le relief qui lui est le plus proche car on y voit, malgré la forte érosion de la pierre, une même volonté de mouvement dans les membres et le mouvement de la queue, ainsi qu'un sens des proportions semblable. En soulignant la forte définition plastique des figures à San Parteo, R. Coroneo soulève néanmoins l'hypothèse d'un modèle en ronde-bosse, tel celui de l'église des Santi Pietro e Paolo di Lumio, où les lions ont été remployés dans la façade du XVIII^e siècle²³. Les lions passants, de profil, traités en haut-relief peuplent encore les chapiteaux et impostes des édifices corses, ainsi du lion de l'imposte gauche de la façade de la cathédrale de Saint-Florent, qui fait écho à celui, très menaçant, du quatrième chapiteau de la file sud de colonnes. Preuve d'une sensibilité particulière du sculpteur au volume des corps, le relief de San Parteo semble néanmoins une variation sur le motif des lions affrontés visibles sur les édifices de la région.

À Oristano, une clôture de chœur (fin du XI^e-début du XII^e siècle) montre deux lions affrontés enserrant entre leurs membres des cervidés et tournant la tête vers le spectateur : le mouvement de la queue, les pattes crochues ou encore le traitement par incision de la crinière et des plis de la gueule laissent penser que ce modèle pourrait ne pas être inconnu du sculpteur de San Parteo²⁴. Le linteau déposé de Santa Maria del Castello à Cagliari révèle un même attrait pour le potentiel dynamique de la queue repliée. Dans ce dernier cas, l'arbre de vie apparaît esquissé entre les membres inférieurs des lions qui partagent une unique tête.

Le motif du linteau de San Parteo n'est pas absent dans la péninsule italienne, et se retrouve en particulier à San Cassiano di Controne, près de Lucques, édifice avec lequel nous avons déjà souligné de nombreuses analogies structurelles

pour la porte occidentale de la cathédrale : deux lions surmontent les piédroits et occupent les impostes. Ils se font face de part et d'autre de la porte, alors qu'ils s'opposent, au même emplacement, à Santa Giusta en Sardaigne : bien que les queues apparaissent bien séparées des corps, une espèce de courroie ou un rinceau semble néanmoins ceindre leur flanc, comme une reprise non méditée d'une forme efficace ailleurs observée. Mais si le motif s'épanouit en Toscane, il n'y est pas confiné et la maîtrise partielle de sa signification à San Cassiano pourrait plaider pour une provenance extérieure. À San Lorenzo de Gênes édifié entre 1097 et 1118, les lions d'un linteau portent le même motif d'une queue passante, repliée sur le flanc. On retrouve ce même détail en Lombardie, entre autres, sur certains chapiteaux de Sant'Eustorgio ou à San Celsio à Milan où dans les deux cas la queue se confond avec les entrelacs végétaux.

Ces exemples lombards autorisent à évoquer des sources stylistiques bien antérieures, car les figures de San Parteo présentent une parenté frappante avec les bas-reliefs lombards du VIII^e ou IX^e siècle ; parmi les plus connus citons le baptistère de Calixte à Cividale di Friuli où les lions affrontés sculptés dans les dalles de la cuve montrent des similitudes avec les fauves corses : le soin apporté au traitement des dents en petites pyramides alignées, la double incision de l'œil, les oreilles collées l'une à l'autre sur le sommet du crâne ou encore la délimitation franche de la crinière largement ondulée jusqu'en bas du col, tout laisse envisager une possible filiation. Ces modèles, repris et développés en Lombardie romane, pourraient avoir été connus plus ou moins directement par la maîtrise d'œuvre de Mariana, tant les techniques ornementales sont proches.

5. L'AMÉNAGEMENT INTÉRIEUR

Le sol était constitué de galets noyés dans du mortier de chaux. L'espace est divisé en deux par un mur d'orientation nord-sud situé à 7,6 m de la façade orientale. Seule sa fonda-

²² *Ibid.*

²³ Coroneo 2006, p. 122.

²⁴ *Ibid.*

tion de 85 cm d'épaisseur est conservée. Cette largeur doit peut-être pouvoir s'expliquer par l'existence d'une ou plusieurs marches, disparues aujourd'hui mais bien documentées par l'archéologie dans d'autres édifices contemporains comme par exemple dans les pièves de Cinarca et de Carbini ou encore par les textes un peu plus tardifs : ainsi Mgr Mascardi, en 1587, indique dans l'église d'Ajaccio la présence « d'une clôture de chœur que l'on franchit par des marches »²⁵.

Ce mur délimitait très certainement le profond chœur de l'édifice, encadré par deux espaces latéraux d'environ 2,1 × 2,6 m aménagés dans les angles nord-est et sud-est (fig. 35). Presque entièrement détruits aujourd'hui, ils devaient originellement abriter des autels secondaires disparus, tout comme l'autel principal d'ailleurs. Chacun de ces espaces était couvert d'une voûte d'arêtes dont le sommet à 4,90 m au-dessus du sol, correspondait à environ 2/3 de la hauteur des murs gouttereaux. Ces voûtes retombent sur deux pilastres engagés, sur une imposte placée dans l'angle ainsi que sur un pilier de plan carré dont on ne conserve aujourd'hui que les bases. De fait, on retrouve ici la solution du couvrement mixte adopté dans la cathédrale, mais adapté à un édifice à nef unique et donc dépourvu de travée droite voûtée, ce qu'indique l'utilisation d'un pilier de plan carré et non cruciforme.

6. LA DATATION

L'église San Parteo est mentionnée pour la première fois dans la documentation écrite en 1115²⁶, mais cela n'indique nullement que l'édifice roman est alors achevé, ni même d'ailleurs commencé puisqu'il remplace au même



Fig. 35 – Espace voûté intérieur nord (D. Istria/CNRS).

endroit une basilique d'origine paléochrétienne peut-être déjà placée sous la protection de ce saint.

La similitude des techniques mises en œuvre pour la taille et la pose des parements tout comme les analogies stylistiques des décors laissent à penser que San Parteo et la cathédrale ont été construits au même moment. Il est envisageable que les deux chantiers aient démarré simultanément ou, dans le pire des cas, se soient succédé et aient été très peu espacés dans le temps. Cette suggestion rejoint la proposition de R. Coroneo qui plaçait l'édification de San Parteo dans le courant du premier quart du XII^e siècle sur la base de critères purement stylistiques²⁷.

7. LES SÉPULTURES

Seules sept sépultures (T.2, 12, 15, 16²⁸, 17, 18bis et 19) pourraient être contemporaines de l'église romane, en raison de leur position, le

²⁵ Moracchini-Mazel 1967a, p. 351 et 364. Le sol n'est que partiellement conservé dans le chœur. Il n'est donc plus possible de vérifier une différence d'altitude entre celui-ci et la nef.

²⁶ Jean, *presbiter* de San Parteo et chanoine de la cathédrale de Mariana, y est simplement mentionné comme témoin d'un acte passé dans la cathédrale : *Cartula offer-sionis*, 29 novembre 1115 = Scalfati 1971, p. 70.

²⁷ Coroneo 2006, p. 100 et 115-122.

²⁸ Selon G. Moracchini-Mazel, cette tombe serait plutôt

contemporaine du premier édifice en raison de la présence des galets de fondation du pilier sur le haut du parement de l'angle sud-ouest de la tombe ; de même, le côté nord aurait été détruit lors de la création des fondations médiévales. Elle insiste cependant sur les similarités (typologie et orientation) que présente cette tombe avec les autres sépultures contemporaines de l'église médiévale (T12, T15 et T17). Toutefois, en l'absence de données stratigraphiques sûres, nous préférons laisser cette tombe dans l'horizon chronologique médiéval.

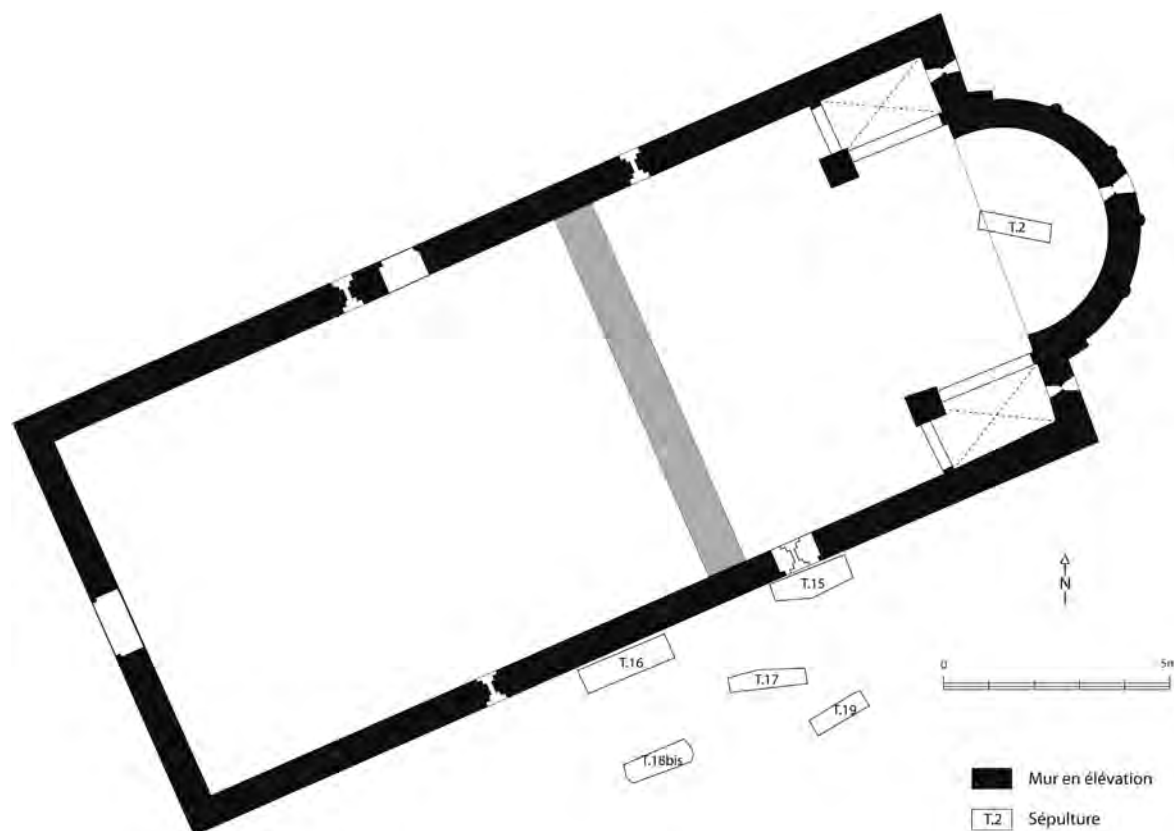


Fig. 36 – Localisation des sépultures médiévales
(DAO D. Ollivier et D. Istria/CNRS).

long du mur sud de l'église, de leur orientation est/ouest et de leur facture (fig. 36)²⁹. Quatre d'entre elles sont des coffres rectangulaires construits à l'aide de lauzes et de tuiles ou de briques (T.12, 15, 16, 17). La variété des matériaux et de leur agencement semble témoigner de la progressive transformation des typologies et constitue un intermédiaire entre le coffre de tuiles, très répandu dans l'Antiquité et au début du Moyen Âge, et le coffre de dalles largement représenté au second Moyen Âge en Corse. Trois tombes sont de simples fosses (T2, 18 bis et 19) autour desquelles des pierres de calage ont pu maintenir des structures en matière périssable, tel que coffre en bois ou cercueil.

Comme pour les sépultures associées à la basilique paléochrétienne, les informations sur les individus inhumés, sur le mode d'inhumation ou la présence éventuelle de mobilier font totalement défaut.

8. CONCLUSION

L'église San Parteo est érigée au début du XII^e siècle sur les vestiges de la basilique suburbaine paléochrétienne. Le nouvel édifice adopte un plan et des proportions semblables au précédent, mais affecte une orientation différente bien que les absides soient soigneu-

²⁹ Sur la typochronologie des sépultures insulaires on verra la thèse d'A.-G. Corbara (Corbara 2016).

sement superposées. Les maçonneries conservées en élévation laissent voir deux parties sans doute contemporaines : la première concernant l'abside et le chœur, la seconde l'ensemble de la nef. Si les techniques de construction mises en œuvre sont différentes, il semblerait en revanche que les mêmes sculpteurs soient intervenus pour la réalisation des décors dans

les deux parties, mais aussi sur la cathédrale, ce qui indiquerait une contemporanéité des deux chantiers.

Malgré son plan et son élévation très simples, sans aucune originalité, cet édifice présente certaines spécificités liées à son aménagement intérieur, son décor et ses dimensions qui en font au total un cas unique dans l'île.

LES RÉSIDENCES ÉPISCOPALES

par Daniel ISTRIA

Très tôt, l'évêque a dû disposer d'un ensemble de bâtiments situés à proximité de ses édifices de culte et destinés à son logement ainsi qu'à celui du clergé et bien entendu des laïcs qui l'entourent, mais aussi à usage de réception, de service et d'assistance. Trois bâtiments repérés anciennement peuvent constituer la totalité ou une partie seulement des résidences successives organisées autour de la basilique paléochrétienne puis de la cathédrale médiévale. L'analyse de ces constructions se heurte cependant à l'absence d'une documentation de fouille précise et détaillée ainsi qu'à la difficulté d'identifier sûrement ces résidences qui ne présentent que peu ou pas de caractéristiques qui leur soient propres.

1. LA POSSIBLE RÉSIDENCE DU PREMIER MOYEN ÂGE

Le secteur situé immédiatement à l'ouest de la basilique paléochrétienne *intra-muros* a été exploré dans les années 1960 par G. Moracchini-Mazel, puis entre 2003 et 2007 par R. Chessa qui a étendu la fouille vers l'ouest et le sud¹.

Cette extension a permis de mettre en évidence une partie d'un bâtiment constitué au moins de deux ailes perpendiculaires délimitant une cour que le fouilleur suppose fermée au sud par un simple mur et à l'ouest peut-être par une

troisième aile (fig. 1). Cet ensemble est implanté durant l'Antiquité tardive dans un espace anciennement urbanisé, à proximité de la *domus* A et au sud de l'axe A. Les maçonneries antiques ont été soit réutilisées, soit en partie arasées, voire complètement démontées au moment de la nouvelle construction. Celle-ci est formée de murs mal conservés d'environ 50 cm d'épaisseur en galets ou en galets et briques de remploi, dans tous les cas liés au mortier de chaux.

L'aile nord occupe l'espace du portique de la voie antique. Large de 2,4 m dans l'œuvre, elle est reconnue sur une longueur de 13,6 m, mais son extrémité occidentale n'a pas été atteinte. Elle est divisée approximativement en son milieu par une cloison en clayonnage, couverte de torchis, retrouvée carbonisée. Le niveau d'occupation est constitué de petits galets et d'éclats de terre cuite architecturale dans lequel est aménagé un foyer circulaire de 50 cm de diamètre. Des fragments de loupes de forge ainsi que des scories de fer ont été retrouvés à l'intérieur et à proximité. Deux massifs de maçonnerie de plan carré placés contre la paroi intérieure du mur sud ont été interprétés comme des supports d'une structure légère que l'on peine à définir plus précisément ; un plancher serait cependant incompatible avec le foyer à même le sol découvert à proximité. Contre le mur nord, un troisième massif a été interprété comme un petit escalier

¹Cette présentation est un résumé des rapports de fouilles produits par R. Chessa : Pergola 2004, Pergola 2005, Pergola 2008. Malgré la qualité de la fouille, ces rapports manquent de précisions, particulièrement en ce

qui concerne la stratigraphie (aucune coupe n'est fournie) et la topographie (la localisation des structures est parfois difficile sinon impossible).

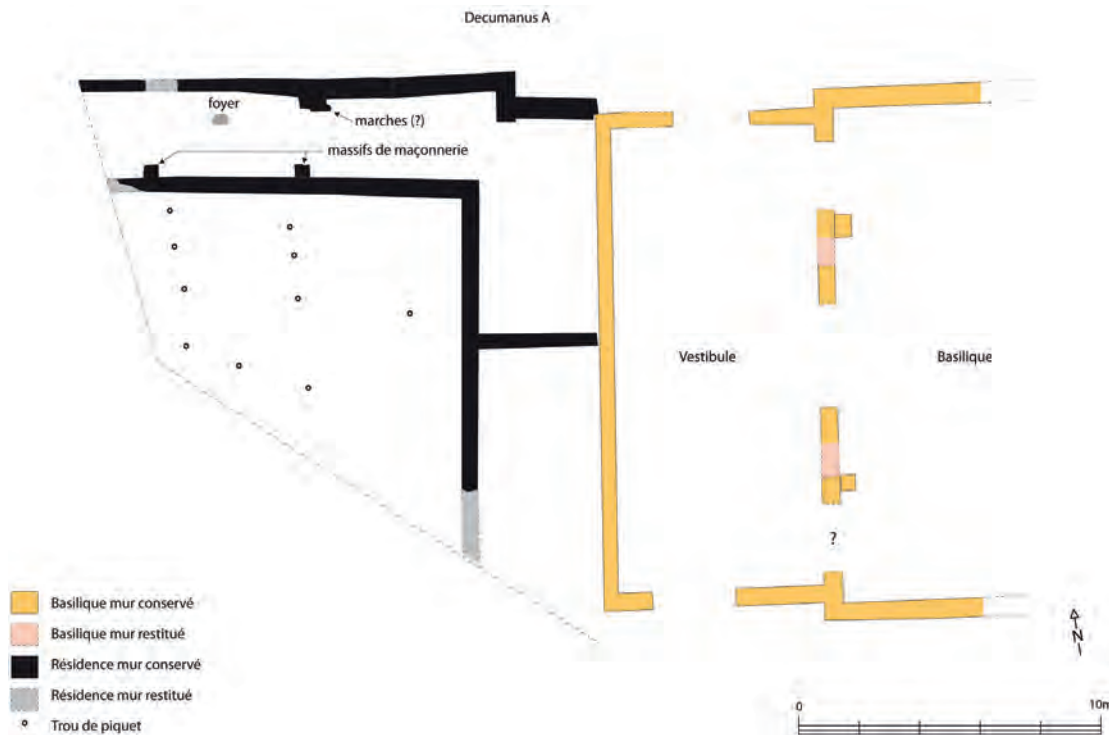


Fig. 1 – La possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge
(D. Istria/CNRS d'après Chessa 2008).

de deux marches permettant d'accéder à la rue, plus haute d'une quarantaine de centimètres.

L'aile orientale, adossée à la façade occidentale du vestibule de la basilique, présente les mêmes caractéristiques mais des dimensions un peu plus importantes (son extrémité sud n'est cependant pas connue) que l'aile nord. Elle est divisée en deux par un mur de refend. Aucune porte n'a été conservée. Les sols sont constitués de sédiment limoneux compact et riche en mobilier.

Enfin, la cour est un vaste espace exploré sur environ 80 m². Une série de trous de poteaux de petites dimensions (en moyenne 10 cm de diamètre et de profondeur) y ont été identifiés. Ils forment deux alignements nord-sud de quatre trous espacés d'en moyenne 1,50 m et parallèles, distants d'environ 4 m, ainsi qu'un alignement perpendiculaire de trois trous. L'ensemble dessine le plan trapézoïdal d'une

structure légère sur laquelle on hésite à restituer une toiture, fût-elle en matériaux périssables, tant les supports verticaux semblent fins. Peut-être s'agit-il d'un aménagement à fonction artisanale, de type séchoir, voire de simples tuteurs pour végétaux, comme de la vigne par exemple.

La première occupation est datée du VI^e siècle par des fragments de céramique sigillée claire D de type Hayes 104, une amphore orientale de type Late roman I ainsi qu'une demi-silique de Justinien frappée à Ravenne entre septembre 552 et novembre 565².

Dans un second temps, un foyer à même le sol et deux murs perpendiculaires sont installés dans l'aile nord. Peu épais (40 cm) et construit sans liant, ces maçonneries correspondent peut-être à un nouveau cloisonnement de l'espace intérieur. Très perturbé par les aménagements postérieurs, cet horizon n'a livré qu'un modeste lambeau de sol de terre qui

² Demi-silique type 1 sans marque de valeur
Argent

A. Buste masculin à droite portant une couronne perlée et un manteau brodé. DN IVSTIN-IANVS PP AV

R. Croix potencée au-dessus d'un globe; autour une couronne de laurier

Poids : 0,62 g / diam. 1,25 cm

Ravenne 1^{er} septembre 552 /14 novembre 565

C. Morisson, Catalogue des monnaies byzantines de la Bibliothèque Nationale, tome I, Paris, 1970, p. 117 n°4/Rv/Ar/21.

peut toutefois être daté du VII^e ou VIII^e siècle par la présence d'une casserole en céramique produite en Italie centrale³.

Une troisième phase n'a livré ni aménagement ni structure bâtie, mais d'importants niveaux de rejets contenant de nombreux déchets domestiques, notamment des ossements d'animaux et des fragments de céramique. Parmi ces derniers, on notera surtout la présence d'au moins 25 cruches décorées et glaçurées de type *a vetrina pesante*, ou *forum ware*, produites dans le Latium ou en Campanie au IX^e et durant la première moitié du X^e siècle⁴ (fig. 2 et 3).

Les niveaux les plus récents, très fortement perturbés par les aménagements modernes (creusement de tranchées et canaux d'irrigation), livrent deux types de céramique des XI^e-XII^e siècles : des fragments de cruche *a vetrina sparsa* du Latium ainsi qu'un bol glaçuré de production sicilienne ou tunisienne.

Cet ensemble est enfin scellé au XII^e siècle par des accumulations d'éclats de marbre de Brando, produits très certainement au moment de la construction de la cathédrale.

L'identification de cet espace comme résidence épiscopale tient surtout à son emplacement, immédiatement à l'ouest de la basilique *intra-muros* contre laquelle l'aile orientale est appuyée. Il peut y avoir une communication entre les deux édifices à la fois par le nord et l'axe A, et par le sud où une porte du vestibule ouvre directement et semble-t-il, uniquement sur cet espace. Les nombreux exemplaires de cruches *a vetrina pesante*, ainsi que la demi-silique de Justinien constituent des arguments supplémentaires. Très peu diffusés et surtout connus en milieu urbain, ces objets peuvent être interprétés comme des marqueurs sociaux pertinents⁵.

Les lacunes stratigraphiques – ou documentaires ? – ne permettent pas d'assurer que les deux ailes ont été occupées entre le VI^e et le XII^e siècle. Les horizons les plus récents semblent pouvoir être interprétés comme des zones de rejet et non des sols d'habitat à proprement parler. Il faudrait dans ce cas rechercher les logements à proximité, peut-être dans l'hypothétique aile occidentale qui reste à découvrir.

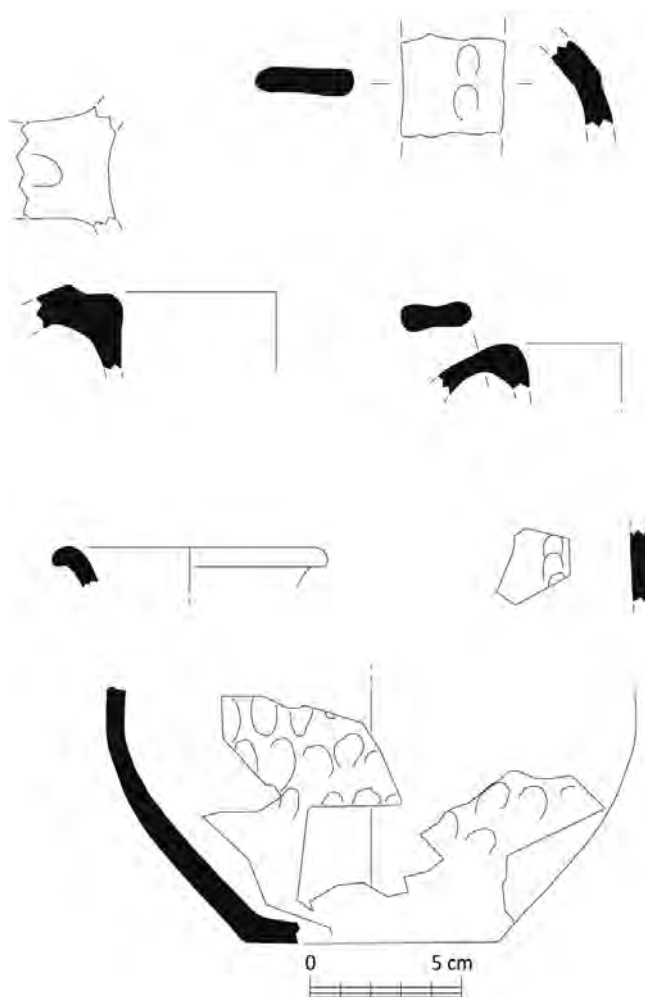


Fig. 2 – Fragments de *forum ware* ou *vetrina pesante* découverts dans la possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge (D. Istria/CNRS).



Fig. 3 – Cruche de *forum ware* ou *vetrina pesante* découverte dans la possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge (L. Roux /CNRS).

³ Ricci 1998, fig. 1.1.

⁴ Istria 2013.

⁵ Milanese 2010 ; Abel – Bouiron – Parent 2014, p. 29-30.

On ne peut passer sous silence les découvertes réalisées dans les années 1960 dans le *macellum* antique, directement connecté par une porte à l'annexe B située entre le baptistère et la basilique paléochrétienne. Ici aussi, un lot de céramique témoigne de l'occupation ou de l'utilisation du secteur comme zone de rejet domestique entre le IX^e et le XII^e siècle⁶. Mais les données stratigraphiques et planimétriques font totalement défaut pour pouvoir mieux caractériser cet espace

2. LA TOUR

Au XII^e siècle un édifice est accolé au flanc sud de la cathédrale, à la hauteur de sa dernière travée orientale (fig. 4 et 5). Il est constitué de trois murs délimitant un espace presque carré, fermé au nord par l'église elle-même. Les murs est et ouest sont simplement appuyés contre celle-ci et à aucun moment chaînés.

Son plan rectangulaire (5,40 × 6,40 m hors tout) est étroitement conditionné par les dimensions de l'église elle-même, puisqu'il est inséré très exactement entre l'angle de l'épaule-ment sud-est et le jambage oriental de la porte sud-est.

Les trois murs, de 80 cm d'épaisseur, sont conservés sur une hauteur de 3,70 m⁷. Ils sont construits, comme la cathédrale, en blocs de marbre de Brando taillés et disposés en assises horizontales alternativement hautes et basses selon un rythme plus ou moins régulier. À la base, une plinthe moulurée, identique à celle de l'église, est placée à la même hauteur que celle-ci.

La stratigraphie ne laisse voir aucune modification du projet (fig. 6). Elle permet en revanche de documenter le rythme de pose des assises et l'évolution de la construction qui ne présente aucune originalité. La construction débute par l'angle nord-est, contre l'épaule-ment de la cathédrale, et se poursuit approximativement jusqu'au centre de la façade sud.

⁶ Démians d'Archimbaud 1972.

⁷ Les trois dernières assises ont été reposées au moment de la restauration au début des années 2000.

⁸ La hauteur approximative du premier niveau peut être estimée à partir du positionnement des consoles (*cf.* ci-dessous) qui, d'après les exemples conservés à Pise et



Fig. 4 – Vue de la tour appuyée au flanc sud de la cathédrale (D. Istria/CNRS).

Elle reprend à partir de l'angle opposé afin de poser les bases de la façade ouest et la partie manquante de la façade sud. À ce stade, une portion de mur est montée jusqu'à une hauteur d'environ 2,60 m en progressant du nord-est vers le nord-ouest de manière à obtenir une arase régulière sur l'ensemble du bâtiment. La dernière portion conservée est très homogène et semble mise en place d'un seul jet. Les hésitations qui paraissent marquer le début du chantier disparaissent ici au profit d'une mise en œuvre fluide et régulière.

Les techniques de taille et de mise en œuvre sont strictement identiques à celles utilisées lors de la construction de la cathédrale à une exception près : la tour a été montée à l'aide d'un échafaudage adossé qui n'a donc laissé aucune trace dans les maçonneries.

On remarquera toutefois une anomalie sur la façade sud qui n'a jamais été noté sur la cathédrale. Trois blocs, situés dans les angles est et ouest, sont découpés de manière oblique et très grossièrement. On ne peut expliquer cette anomalie que par une négligence que le tailleur de pierre et le maçon se sont autorisés avec pour objectif un gain de temps, sans doute bien dérisoire, aux dépens de la régularité de l'ensemble.

Les murs conservés en élévation ne montrent aucune trace d'ouverture⁸. L'accès devait donc

à Vicopisano, devraient se trouver à environ 2 m sous le niveau du plancher de l'étage situé par conséquent à une hauteur d'environ 5,30 m au-dessus du sol médiéval. Aucune trace sur le parement intérieur des murs ne permet de restituer un niveau intermédiaire.

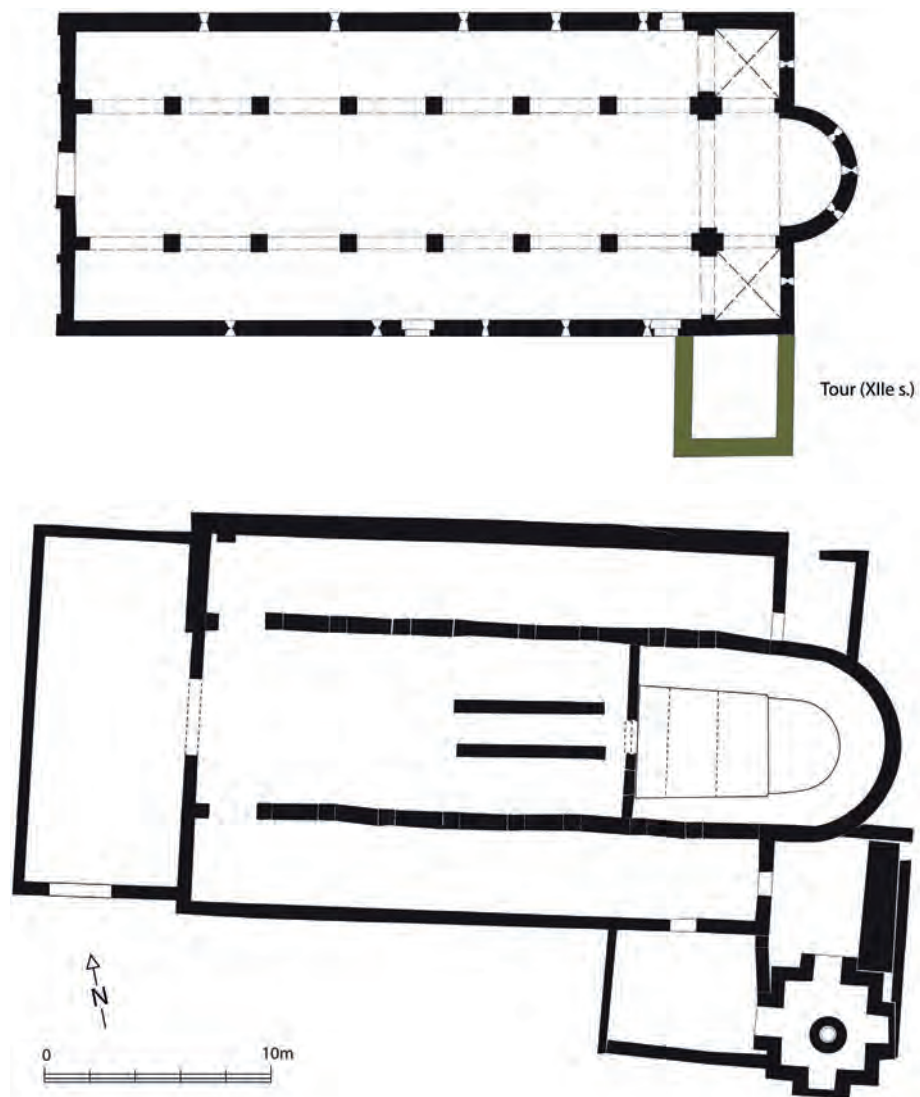


Fig. 5 – Plan d'ensemble des édifices de culte avec localisation de la tour
(D. Istria/CNRS).

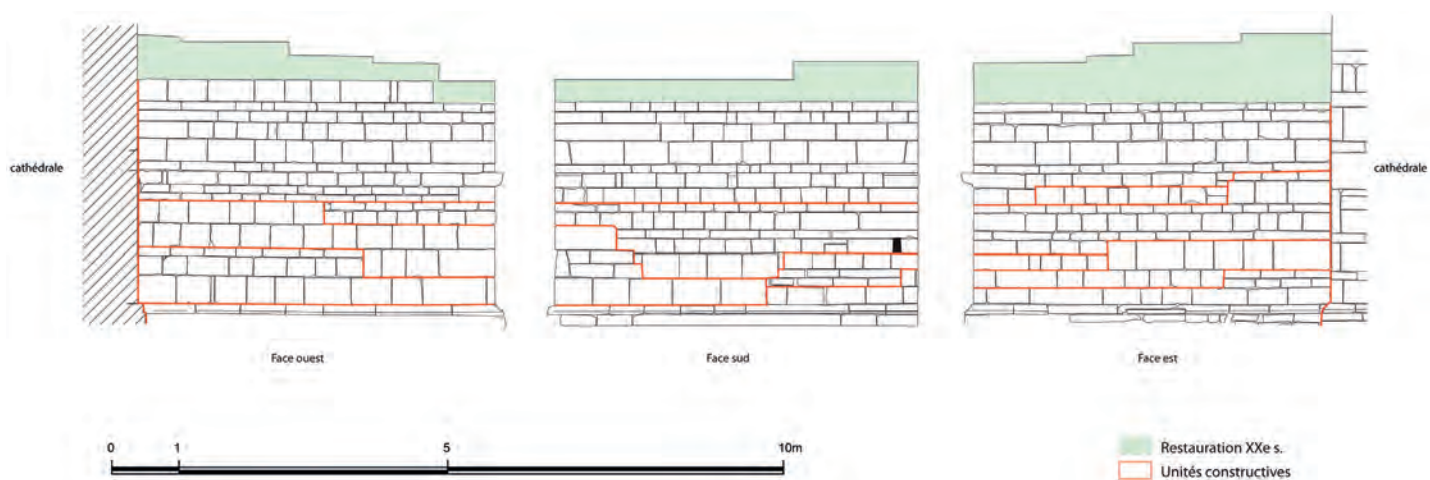


Fig. 6 – Dessin des élévations de la tour
(D. Istria/CNRS).

forcément se faire au mieux par le premier étage⁹. Son emplacement exact ne peut être déterminé.

En revanche, trois consoles en pierres de taille moulurées sont conservées sur le mur sud ; deux sont larges aux extrémités et une plus étroite est située au centre¹⁰. Leur partie supérieure, parfaitement plane, est située à 1,93 m au-dessus de la plinthe, soit à environ 3 m du sol médiéval¹¹. Elles étaient destinées à servir de support à des jambages obliques soutenant la structure d'une terrasse en bois, très certainement fermée et couverte. Celle-ci devait être située à environ 2 m au-dessus des consoles. Ce type d'aménagement est bien documenté en Toscane. Les exemples les plus proches, présentant de nombreuses analogies avec la tour de Mariana tant en ce qui concerne les techniques de construction mises en œuvre que les dimensions, sont conservés dans le village de Vicopisano, près de Pise¹².

L'unique trace actuellement visible dans la maçonnerie est une cavité rectangulaire de 11 × 24 cm située près de l'angle sud-est¹³. Elle est positionnée à 1,30 m au-dessus d'un seuil constitué de deux gros blocs de pierre disposés horizontalement et usés en surface¹⁴. Une seconde cavité, placée à l'aplomb de la première et à la hauteur du seuil, a été masquée lors des travaux de restauration des années 1980. Le jambage sud de la porte était constitué par le mur nord du palais épiscopal situé parallèlement et à 80 cm de la tour.

Les traces de découpes sur les pierres délimitant la cavité indiquent que celle-ci a été réalisée dans un second temps, une fois le mur achevé. Il s'agit probablement du logement destiné à insérer la barre de bois horizontale qui bloquait l'ouverture de la porte.

Les similitudes des techniques de construction mises en œuvre dans la cathédrale et la tour semblent indiquer que les deux édifices sont sensiblement contemporains. La tour

pourrait donc être érigée immédiatement après la fin des travaux de l'église, à partir des années 1120.

Sa superficie intérieure de 25,8 m² par niveau, encore accrue d'au moins 5 à 6 m² par des constructions en bois, la présence très probable de plusieurs étages¹⁵, l'absence d'ouverture au niveau du rez-de-chaussée, amènent à penser qu'il s'agit là d'une tour d'habitation plutôt que d'un simple clocher. Son caractère défensif n'est pas des plus patents. Outre l'absence d'aménagement spécifique, on remarquera surtout la faible épaisseur des murs (80 cm) en comparaison de celle des donjons insulaires des XII^e-XIII^e siècles, toujours supérieure à 1 m, la moyenne étant de 1,40 m¹⁶. Celle-ci étant surtout destinée à prévenir la sape des angles qui est la technique de destruction la plus couramment utilisée. De fait, l'absence de chaînage entre la tour et la cathédrale constitue un point de faiblesse qui n'aurait pu être négligé dans le cas d'une construction militaire. Inversement, l'utilisation systématique du marbre de Brando taillé semble être un indice assez sûr d'une volonté de donner à cet édifice un aspect prestigieux.

Compte tenu de sa position contre la cathédrale, il est peu douteux qu'elle ait été destinée à l'évêque. Devaient, à l'évidence, y être associés d'autres bâtiments à l'usage du prélat et de son entourage. Destinée à afficher la puissance et le prestige de l'évêque, cette tour peut constituer un élément majeur de sa résidence.

3. LE PALAIS ÉPISCOPAL DU SECOND MOYEN ÂGE

Un grand bâtiment est érigé au sud de la cathédrale et de la tour, sur les vestiges de la basilique paléochrétienne transformée à de multiples reprises (fig. 7)¹⁷. Il est constitué de deux ailes rectangulaires de dimensions assez

⁹ L'accès actuel depuis le bas-côté sud de l'église a été percé au début des années 2000 afin d'aménager une sacristie dans la tour.

¹⁰ Largeurs : console ouest : 38 cm, console centrale : 16 cm, console est : 49 cm. Les profondeurs et les hauteurs sont toutes identiques : respectivement 20 cm et 25 cm.

¹¹ L'altitude du sol médiéval, qui a complètement disparu aujourd'hui, a été définie à partir de la semelle de fondation du palais épiscopal (*cf. infra*).

¹² Redi – Fanucci Lovitch 1998.

¹³ Sa profondeur est inconnue. Elle a été partiellement bouchée au moment de la restauration.

¹⁴ Ce seuil a été mis au jour durant les fouilles anciennes et n'est plus visible aujourd'hui (Moracchini-Mazel 1967b, p. 10, fig. 6).

¹⁵ Les tours de Pise et Vicopisano des XII^e-XIII^e siècles peuvent compter jusqu'à 5 étages.

¹⁶ Istria 2005a, p. 336-337 et tableau 8.

¹⁷ Cet édifice a été entièrement fouillé par G. Moracchini-Mazel à partir de 1957 : Moracchini-Mazel 1967b, p. 8-12.

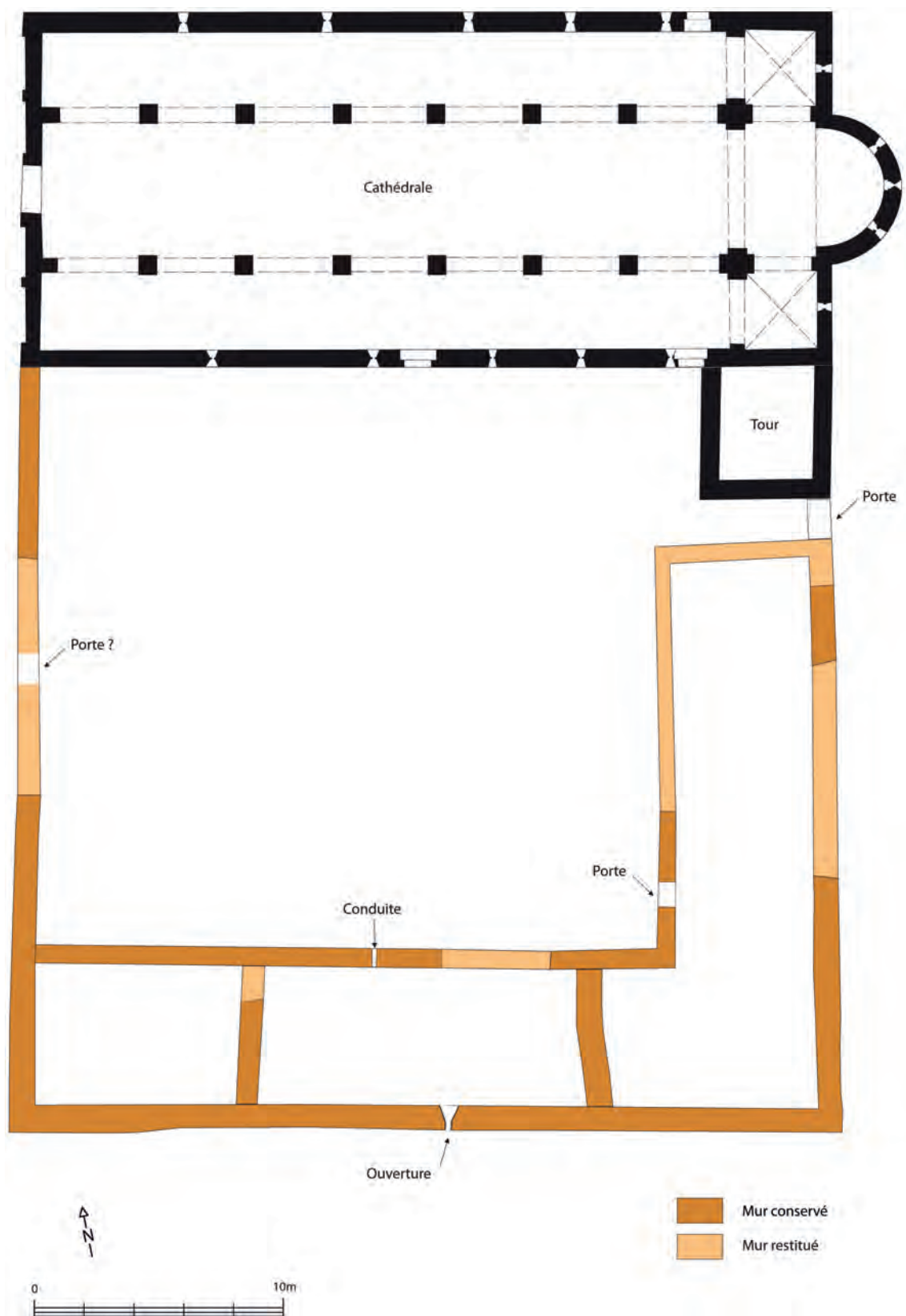


Fig. 7 – Plan du palais épiscopal
(D. Istria/CNRS).

comparables – 25×7 m et 27×7 m – disposées perpendiculairement l'une par rapport à l'autre de manière à former une cour intérieure de 23×25 m dont le côté ouest est fermé par un simple mur de clôture et la partie nord par la cathédrale elle-même. L'ensemble imposant ainsi constitué dessine un plan rectangulaire d'environ 33×31 m.

Deux entrées sont repérées : l'une partiellement conservée au moment des fouilles et complètement détruite aujourd'hui, à peu près au centre du mur occidental¹⁸, l'autre entre l'extrémité nord de l'aile orientale et la tour. La porte de 80 cm de largeur, surélevée d'une cinquantaine de centimètres par rapport au sol extérieur, ouvrait sur un couloir de 5,36 m de longueur et 80 cm de large. Il faut encore y ajouter les deux portes dans le mur sud de la cathédrale, ouvrant sur la cour formée par les ailes du palais.

Deux murs de refend, imparfaitement parallèles, divisent l'aile sud en trois pièces de dimensions inégales¹⁹. La pièce centrale, la plus grande, conserve la partie basse d'une étroite ouverture à simple ébrasement, placée à la hauteur du sol et ouvrant vers le sud²⁰. On peut déduire de ses dimensions réduites et de sa position qu'il s'agit d'une simple aération. Au nord, à peu près en vis-à-vis, une conduite constituée de deux *imbrices* est aménagée dans l'épaisseur du mur. S'ouvrant à la hauteur du sol extérieur, elle est marquée par une inclinaison de l'extérieur vers l'intérieur. Il s'agit probablement de l'extrémité d'un conduit destiné à récupérer les eaux de pluie au niveau de la toiture et à les déverser dans un bassin aujourd'hui disparu.

Les murs sont particulièrement fins, puisque leur épaisseur est partout comprise entre 51 et 55 cm. Ils sont construits en briques de remplois liées au mortier de chaux²¹. Ils reposent sur une semelle de fondation en galets de calibre homogène superposés sans beaucoup de soin et parfois disposés en arête de poisson. La dernière

assise est, dans quelques endroits, constituée de moellons régularisés de marbre de Brando de manière à former une base régulière pour la pose des briques. Le profil de cette semelle est très variable et doit être conditionné directement par celui de la tranchée, forcément irrégulière, dans laquelle elle a été coulée. Elle dépasse en certains endroits 1,20 m d'épaisseur et 1,50 m de hauteur, et débordé dans sa partie haute de dix à quinze centimètres par rapport à l'épaisseur du mur sur chacune des faces (fig. 8). La massivité de cette structure est sans doute imposée par son installation dans des alluvions fluviales récentes, meubles et instables, déposées lors des crues du Golo. Cependant, malgré cet aspect imposant, ces fondations sont relativement fragiles en raison de l'utilisation de galets dont la forme sphérique canalise mal les forces verticales exercées par le poids de la construction qui, compte tenu de la faible épaisseur des murs, ne devait toutefois s'élever que sur un seul niveau. Ainsi, en certains endroits, les assises présentent des marques d'affaissement qui n'ont cependant sans doute pas mis en péril la stabilité du mur qui les surmontaient.

Compte tenu du très mauvais état de conservation des élévations, aucune stratigraphie n'est lisible. Quant aux fondations, toutes



Fig. 8 – Fondation du palais épiscopal, mur sud de l'aile méridionale vu du nord-est (D. Istria/CNRS).

¹⁸ Moracchini-Mazel 1967b, p. 11.

¹⁹ Les sols des deux ailes ont complètement disparu (Moracchini-Mazel 1967b, p. 11).

²⁰ Largeur intérieure 58 cm, largeur extérieure 12 cm, hauteur 25 cm.

²¹ Ce sont au maximum quatre assises de briques qui sont conservées.

sont parfaitement liées à l'exception de celle du mur nord de l'aile méridionale qui s'appuie sur la semelle occidentale, et des murs de refend construits en dernier lieu. On a donc posé dans un premier temps les maçonneries périmétrales, puis celles intérieures délimitant les deux ailes et enfin les cloisonnements intérieurs.

Cet édifice est habituellement qualifié dans l'historiographie régionale de palais canonial et/ou épiscopal, principalement en raison de son plan qui rappelle la disposition des édifices canoniaux autour d'un cloître. Il n'y a toutefois aucune trace de cloître conservée ici ce qui, bien sûr, n'empêche nullement qu'il ait pu être occupé simultanément par l'évêque et les chanoines.

Il est incontestablement postérieur à l'église ainsi qu'à la tour contre lesquelles il s'appuie. On a vu que la basilique sur les ruines de laquelle il est construit, est encore utilisée au XII^e siècle. Les témoignages matériels d'une occupation du site durant les XIII^e et XIV^e siècles manquent totalement. Aucune des productions céramiques caractéristiques de cette époque (*sgraffito arcaico*, protomajoliques, marmites glaçurées, *spiral wares*, jarres à décor estampé, majoliques archaïques...) pourtant très largement diffusées dans l'île, ne sont présentes ici. Cette absence correspond, comme on le verra par la suite, au déplacement de la résidence épiscopale dans le *castrum* de Belfiorito.

En revanche, des fragments de majoliques archaïques pisanes et ligures de la première moitié du XV^e siècle²², une cinquantaine d'individus au total, témoignent d'une réoccupa-

tion temporaire du site, peut-être par l'évêque Giovanni d'Omessa²³ qui, d'après le témoignage de son contemporain le notaire et chroniqueur Giovanni della Grossa (1388-1464), est installé à la Canonica en 1411²⁴.

Même s'il n'existe plus aucun moyen de datation directe de l'édifice, tout incline à penser que ce palais est une construction du XII^e ou du début du XIII^e siècle qui pourrait s'insérer chronologiquement entre l'édification de la tour, peut-être dans le courant du second quart du XII^e siècle, et le déplacement de la résidence épiscopale à Belfiorito vers les années 1200-1260.

Dans tous les cas, un lot de céramiques témoigne de la vie quotidienne d'une élite sur le site au XII^e siècle. Ces vases sont tous produits hors de l'île, dans le sud de l'Espagne, en Sicile ou en Tunisie, dans le secteur la mer Égée ainsi que dans le Latium²⁵, et pourraient être introduits à Mariana par l'intermédiaire des marchands pisans ou génois, principaux relais dans le secteur nord Tyrrhénien des échanges avec le monde islamique et oriental. Constitué à la fois de formes ouvertes (bols, coupes et plats) et de cruches, ce lot était destiné au service de la table et bien qu'il n'ait rien d'exceptionnel dans l'absolu, il renvoie cependant à des assemblages bien plus caractéristiques des milieux urbains que des établissements ruraux où ces produits sont distribués de manière très parcimonieuse²⁶. On doit y associer au moins une trentaine de grandes cruches sans revêtement et à larges anses en ruban, importées de Toscane septentrionale et très peu diffusées en dehors de leur aire de production²⁷.

²² Démians d'Archimbaud 1972. Les céramiques caractéristiques de la seconde moitié du XV^e siècle sont en revanche absentes (majoliques polychromes de Montelupo, *sgraffito polychrome*...).

²³ Nommé évêque de Mariana le 11 février 1388 et décédé en 1428. Il appartient à la puissante famille des caporaux d'Omessa et est décrit par Giovanni della Grossa comme un personnage particulièrement belliqueux en conflit durant les années 1411-1420 avec l'autorité génoise (Graziani 2016, p. 426 à 460). Il est l'oncle d'Ambrogio d'Omessa, élu évêque d'Aleria en 1412.

²⁴ Franzini 2013 ; Graziani 2016, p. 426.

²⁵ Le lot est constitué de 19 pièces (NMI) dont les

éléments suivants : un bol *a cuerda seca* du sud de l'Espagne, deux coupes à glaçure verte monochrome, une à décor brun sous glaçure verte, deux plats et un bol à décor vert et brun sur fond jaune, tous produits en Sicile ou en Tunisie, une coupe à marli à glaçure verte et décor incisé de type *Egean ware*, onze cruches de type *vetrina sparsa* du Latium (Démians d'Archimbaud 1972 ; Amouric – Richez – Vallauri 1999, p. 11, fig. 20 ; Vallauri – Démians d'Archimbaud 2003, p. 147 n° 3 ; Istria 2013).

²⁶ Milanese 2010 ; Abel – Bouiron – Parent 2014, p. 32-62.

²⁷ Cantini 2010.

4. LE DÉPLACEMENT DE LA RÉSIDENCE À BELFIORITO

D'après les chroniqueurs insulaires Ceccaldi et Filippini²⁸, l'évêque de Mariana Opizo Pernice Cortinco (1218- après 1260) aurait transféré sa résidence à 7 km de Mariana, au cœur de la seigneurie épiscopale où il disposait déjà d'une habitation nommée Cortecato²⁹. Il y érige une fortification qui prend le nom de Belfiorito dont on est assuré de l'existence par un acte passé le 3 août 1289 à l'intérieur même du *castrum*³⁰.

Opizo appartient à la puissante famille des Cortinchi, possessionnée dans le centre-est de l'île. Il occupe le siège épiscopal de Mariana après 1252 et avant 1274 ou 1278³¹. C'est donc autour des années 1260 qu'il faudrait placer l'édification de la fortification. Cependant, comme on l'a vu, aucun des indices matériels révélés par les fouilles à Mariana n'atteste l'occupation du site durant le XIII^e siècle : par conséquent soit l'évêque et son entourage résident ailleurs – dans la *curtis* de Cato ? –, soit il faut anticiper au bas mot d'un demi-siècle la construction du *castrum* de Belfiorito.

D'après le toponyme – Bien fleuri – et le récit de la fondation que donnent les chroniqueurs Ceccaldi et Filippini, il semblerait s'agir bien plus d'une résidence fortifiée destinée à assurer un contrôle rapproché de la seigneurie épiscopale qui pouvait être une source de revenus de première importance³², que d'un château stratégique à vocation purement militaire.

Édifié sur un éperon de confluent, à 7 km à peine de Mariana, il est à l'origine d'un regroupement de l'habitat selon un processus qui échappe totalement (fig. 9). Même si le chroniqueur du XV^e siècle Giovanni della Grossa donne un récit très clair et détaillé du déplacement de la population, on ne sait si celui-ci est spontané ou autoritaire³³. Vers le milieu du XV^e siècle, le village compte déjà près de 700 habitants³⁴. Il dispose au moins dès 1289 d'un édifice de culte dédié à saint Martin³⁵. Cette église garde un statut très secondaire et n'est jamais qualifiée de cathédrale ou de pro-cathédrale. Malgré la mention de l'installation de l'évêque Giovanni d'Omessa à la Canonica en 1411³⁶, la résidence principale reste à Belfiorito. Au XIV^e siècle le *castrum* prend d'ailleurs le nom évocateur de Vescovato. En 1441, l'évêque Michele de Germani (1436-1457) entreprend l'agrandissement de l'église San Martino, devenue trop petite pour la population qui n'a cessé de croître et, avec l'accord du pape, il fait rebâtir sa résidence située à proximité par les habitants du village en échange d'exemptions et de privilèges³⁷.

Au même moment, un document émanant de la chancellerie pontificale indique que Mariana est ruinée : *civitatis Maranensis que antiquitus destructa fuit*³⁸. À la fin du siècle, l'évêque Leonardo de Fornari (1465-1493) fait don d'une somme d'argent importante pour restaurer la cathédrale, mais elle est finalement utilisée en totalité pour la construction de l'église Santa Maria l'Arrembata de Bastia³⁹,

²⁸ Letteron 1888, p. 42-47.

²⁹ Il s'agit sans doute de la *curtis* de Cato. À Nebbio comme à Ajaccio (Frasso), les seigneuries épiscopales sont en effet centrées sur des *curtes* (Istria 2005a, p. 234-236 ; Venturini – Colombani 2011).

³⁰ *Liber Iurium Reipublicae Genuensis*, II, LXXXIV.

³¹ Venturini 2007, p. 17.

³² Sur ce point en particulier on pourra voir le cas bien mieux documenté de l'évêché de Nebbio aux XIII^e-XIV^e siècles (Istria 2005a, p. 234-244).

³³ Bibliothèque vaticane, manuscrit Urb. Lat. 969, f°16r-18r : « tutte le ville circonstantie vennero ad'habitar'ivi li quali tutti insieme sono sotto la parrocchia de Santo Mamiliano (...) E questi sono quelli che si chiamano li Vitanacci li quali furno de la villa de Boviassa et Bonavitulaccia che furno da Stabbia, altri delle Menentie e altri dalla Paratella, louchi circonstanti al Vescovato che tutti vi vinnero ad habitare ».

³⁴ Franzini 2005a, p. 494.

³⁵ Le site est encore occupé aujourd'hui et aucun vestige de la fortification médiévale n'a été reconnu à ce jour.

³⁶ La personnalité de Giovanni d'Omessa, présenté comme un « chef de guerre opportuniste » (Franzini 2005a, p. 287), laisse planer un doute sérieux quant à ses motivations purement religieuses qui le poussent à s'installer à Mariana. Ce déplacement, dont on ne connaît d'ailleurs la durée, pourrait-il alors avoir une vocation stratégique dans le conflit qui oppose l'évêque au gouverneur Andria Lomellino installé dans le château de Bastia ?

³⁷ Franzini 2005a, p. 660.

³⁸ Archives vaticanes, *Registri Lateranenses* n°379, f°142v.-144r., 16 janvier 1441. Merci à A. Venturini de nous avoir signalé ce document.

³⁹ Franzini 2013, p. 277, note 42.



Fig. 9 – Les déplacements de la résidence épiscopale et du siège de l'évêché entre le XIII^e et le XVI^e siècle (D. Istria/CNRS).

laissant ainsi deviner un désintérêt certain pour l'ancien édifice⁴⁰. De fait, au début du XVI^e siècle Mgr Agostino Giustiniani déplore le délaissement et l'état de dégradation de l'ancienne cathédrale⁴¹.

5. L'ULTIME DÉPLACEMENT : BASTIA

En 1476, le génois Antonio Tagliacarne entreprend de fonder la ville de Bastia autour du petit *castrum* Porto Cardo, lui-même érigé

par un autre génois, Lionello Lomellini un siècle plus tôt. Bien que dotée d'une enceinte en 1480, la croissance de la ville est lente jusqu'au début de la seconde moitié du XVI^e siècle, quand la République de Gênes met en place un vaste programme de fortification et de planification urbaine⁴². Dès ce moment, Bastia devient la résidence du gouverneur génois de la Corse. En 1560, le nouvel évêque de Mariana, Niccolo Cicala, s'y fait introniser et quelques années plus tard, Gieronimo Leoni d'Ancône, évêque

⁴⁰ Sur l'église Sainte-Marie-de-l'Assomption de Bastia, dont la construction a débuté en 1489, on verra Nigaglioni 2015.

⁴¹ « ...qual giesa [la cathédrale] è tanto mal tenuta & tanto andata male che si puo piu presto chiama stall di animali irrationali che tempi dedicato al culto divino (...) Possiamo assai condoler, che una cosi eccellente fabrica &

una giesa tanto bella & di tanta veneratione sia cosi lassata in abandono, che se pur alamnco in quella se mantenesera dui heremiti prohaberiano li boi, le bache & li porgi da la profanatione & da l'offitiar questo nobilissimo tempio » : Giustiniani 1993, p. 166 et 168.

⁴² Pomponi 2011.

de Sagone et suffragant de l'évêque de Mariana Giovan Battista Cicala, également cardinal-légat de la Campagna et Marittima, non résident, obtient l'autorisation d'y demeurer bien que la ville soit à une vingtaine de kilomètres de Mariana : « Il faisait célébrer les offices dans l'église de Bastia les jours de fête comme si elle était église cathédrale »⁴³. Il faudra cependant attendre 1571 pour que l'évêque, Giovan Battista Centurione, obtienne du Pape Pie V la permission de transférer définitivement le siège épiscopal⁴⁴ et de Grégoire XIII l'autorisation d'imposer à tous les chanoines de Mariana de résider à Bastia et de célébrer les offices dans l'église Sainte-Marie⁴⁵.

Avec cette installation, qui se juxtapose à celle du gouverneur général de la Corse, on assiste à la naissance d'un nouveau centre du pouvoir à la fois religieux, politique, mais également militaire, économique et artistique⁴⁶. L'évêché est désormais stabilisé grâce à la prospérité de la ville. Il ne fait pas de doute que cette installation dans le préside de Bastia est motivée par la volonté de se rapprocher d'une agglomération peuplée, dynamique et forti-

fiée, constituant un trait d'union avec la « mère patrie », Gênes, mais aussi par le désir de se positionner face au gouverneur de l'île avec qui l'évêque rivalise en préséance.

6. CONCLUSION

La documentation intéressant les résidences épiscopales de Mariana, bien que très lacunaire, apporte quelques éclairages importants, particulièrement sur le déplacement de celle-ci. Déplacement dans un premier temps au sein même du site et sur quelques dizaines de mètres seulement, en lien sans doute avec la reconstruction de l'édifice de culte, puis hors du site, à des distances relativement importantes. Peut-être faut-il encore ajouter au moins deux étapes à cette déambulation, l'une durant le premier Moyen Âge au moment de la fusion des évêchés, l'autre, moins sûre, au début du XIII^e siècle dans la *curtis* constituant le centre de la seigneurie foncière. Au total, cette résidence apparaît comme particulièrement instable.

⁴³ Filippini 1995, p. 49, 257 et 490.

⁴⁴ Foata 1895, p. 38.

⁴⁵ Filippini 1995, p. 357.

⁴⁶ Gregori 2011.

ESPACE ET TERRITOIRE

par Daniel ISTRIA

L'appréhension du territoire de la colonie et de l'évêché de Mariana n'a jamais été véritablement tentée, en raison sans doute de l'absence d'une documentation très explicite sur la question, de type borne ou inscription. Comme on le verra par la suite, l'évolution du diocèse et sa situation durant le second Moyen Âge, période durant laquelle on peut saisir de manière à peu près satisfaisante son assiette territoriale, interdit par ailleurs toute tentative d'approche régressive reposant sur un argument « continuiste »¹. Il faut donc se pencher sur d'autres sources d'informations.

1. LE TERRITOIRE DE LA COLONIE

La déduction de la colonie de Mariana implique de fait une confiscation des terres aux tribus indigènes. Le seul élément qui peut à ce moment-là être pris en considération et avoir une incidence sur l'assiette de ce territoire est l'existence de la colonie d'Aleria². Mariana et Aleria étant deux agglomérations de poids égal – statut équivalent, dimensions comparables –,

selon la loi de Reilly³ le point d'équilibre ou *breaking point* fixant la limite théorique des zones d'influence doit être situé à mi-chemin, c'est-à-dire à 24 km des deux centres, autrement dit dans le secteur littoral de la piève médiévale de Moriani (commune de Valle-di-Campoloro).

Il est bien sûr possible d'aller plus loin dans l'approche en s'appuyant sur les deux seuls documents antiques explicites et dignes de foi, l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien (23-79) et la *Géographie* de Claude Ptolémée (vers 90-168).

On sait bien que l'objectif de Pline était de faire une description administrative, mais aussi qu'il travaillait à partir de sources officielles que les spécialistes datent au plus tard du tout début de la période augustéenne, vers 27 av. J.-C. Sa présentation paraît ainsi refléter précisément la situation de l'île, mais elle est en décalage par rapport à l'époque où il rédige son œuvre⁴. Pline recense dans l'île, en plus des deux colonies d'Aleria et Mariana, pas moins de 32 *civitates*⁵. Il s'agit d'entités territoriales indigènes, héritées donc des siècles antérieurs. Leur promotion juridique pourrait dater, comme en Sardaigne, de l'époque triumvirale

¹ L'historiographie régionale considère habituellement que la carte des pièves et diocèses du XV^e siècle correspond à celle du XII^e siècle, sans aucune justification. Par ailleurs, on a tendance à confondre les pièves ecclésiastiques et les pièves administratives et fiscales qui apparaissent dans la documentation écrite dès le XIII^e siècle : (Moracchini-Mazel 1967a ; Istria – Pergola 2001, p. 39 ; Graziani 2013, p. 299).

² O. Jehasse soupçonne toutefois une première déduction au temps des Gracques. Elle est en revanche sûrement élevée au rang de colonie par Sylla en 81 av. J.-C.

³ Reilly 1931. La loi de Reilly « montre que l'attraction d'une agglomération est directement proportionnelle à l'importance de la ville considérée et inversement proportionnelle au carré de la distance qui la sépare de ses voisines. Ainsi, entre deux agglomérations A et B, s'établit un point d'"indifférence" D (*breaking point*) qui fixe la limite des zones d'influence dominante de A et de B et qui est défini par l'équation $DB = \text{distance } AB / 1 + R^2 \text{ poids de A} / \text{poids de B}$ » (Garmy 2009, p. 166).

⁴ Thollard 2009, p. 78-90.

⁵ Pline, livre III, 6, 80.

ou du tout début de l'époque augustéenne⁶. Il s'agit là d'un processus bien connu dans les secteurs peu peuplés et peu ou pas urbanisés à l'image du centre de la Sardaigne, de la vallée Pœnine dans les Alpes ou encore de certaines régions d'Espagne⁷.

Les noms et les localisations approximatives de 27 de ces *civitates* pérégrines sont connus grâce au témoignage un peu plus tardif de Claude Ptolémée qui les qualifie de *poleis*⁸. Parmi celles-ci, celles situées sur la côte orientale de l'île ne posent aucun problème majeur de positionnement depuis les premières cartes manuscrites produites à partir du milieu du XV^e siècle⁹. Les historiens du siècle dernier, qui ont porté un regard nouveau sur cette question, n'ont en rien modifié ces premières propositions dont la meilleure synthèse demeure à l'heure actuelle celle publiée en 1938 par A. Berthelot, malgré des références archéologiques qui ne sont bien sûr plus d'actualité¹⁰.

⁶ Mastino 2017, p. 26.

⁷ Mastino 2005, p. 310; Guzmàn 2014. Au début du VII^e siècle l'Anonyme de Ravenne mentionne cinq *civitates* : les colonies de Mariana et d'Aleria, auxquelles s'ajoutent *Turrinum*, *Cœnicum* et *Agiation* (Cosmographie, 413). Cette liste correspond précisément au nombre de sièges épiscopaux. *Turrinum* et *Cœnicum* étaient déjà mentionnées par Ptolémée (*Lurrinum* et *Vœnicum*) comme des *poleis* / *civitates* (Géographie III, 2,7). Les informations topographiques qu'il donne permettent de faire un rapprochement assez sûr avec Nebbio et Sagone. En revanche, les données ne permettent pas de connaître le nom de la *civitas* correspondant à Ajaccio / *Agiation*. Si ces agglomérations sont peut-être les chefs-lieux de ces cités à la fin de l'Antiquité, elles ne le sont peut-être pas encore à l'époque augustéenne voire durant le Haut-Empire dans la mesure où l'archéologie ne donne à voir pour ces périodes hautes que de très petits établissements. Il peut y avoir un glissement des centres du pouvoir assez tardivement, peut-être entre le III^e et le IV^e siècle quand la morphologie de ces établissements est transformée de manière radicale.

⁸ Ptolémée III, 2,7.

⁹ Franzini 2010, p. 359-363.

¹⁰ Berthelot 1938.

¹¹ Zucca 1996, p. 200. Une organisation semblable se retrouve au cœur de la Sardaigne, en Barbagia, région montagnaise du centre de l'île. Deux inscriptions datées du règne d'Auguste et découvertes l'une à Palestrina, l'autre à Fordongianus, mentionnent en effet les *civitates Barbariae* (Mastino 2005, p. 309-310). Pline ne recensait dans l'île que 18 *oppida*, un municipe (*civium romanorum*) et deux colonies (*colonia*) (*Histoire naturelle*, livre III, 13). Une forte opposition apparaît ainsi entre ces établissements principalement localisés sur le littoral et présentant

Ces *civitates*, personne n'en doute aujourd'hui, sont des entités tribales qui appartiennent au monde indigène, plus ou moins romanisées depuis l'instauration de la province et au sein desquelles la magistrature ainsi que les charges municipales sont exercées selon le modèle romain¹¹. C'est le cas chez les Vanacini, peuple implanté dans le Cap Corse et sur le territoire desquels sont recensées trois ou quatre *civitates*, qui disposent de prêtres du culte impérial, mais aussi de magistrats et de sénateurs auxquels l'empereur Vespasien adresse un rescrit de haute importance en l'an 77¹².

La liste des *poleis* de Ptolémée ne permet pas d'identifier de manière certaine les chefs-lieux de ces territoires. Les toponymes antiques, qui désignent peut-être les territoires et non ces chefs-lieux, n'ont été conservés que dans sept cas pour nommer des pièves médiévales ou des lieudits assez imprécis¹³. Dans ce domaine l'épigraphie fait complètement défaut. Les

les caractéristiques de véritables agglomérations, parfois dès l'époque punique, et la Barbagia caractérisée par un habitat dispersé.

¹² *CIL* X, 8038. Ce document découvert au XVII^e siècle dans le Cap Corse est aujourd'hui perdu, mais on en conserve une copie qui semble en tous points fidèle à l'originale. Il s'agit d'une *tabula* de bronze datée de 77 de notre ère et connue sous le nom de *Rescrit de Vespasien*. Le document fait état d'un litige qui opposa le peuple indigène des Vanacini installé justement dans le Cap Corse et les colons de Mariana. Ces derniers contestent la propriété de parcelles de terre anciennement acquises par les Vanacini sur le patrimoine impérial. De manière exceptionnelle, l'Empereur Vespasien qui s'adresse au sénat et aux magistrats des Vanacini, confirme les possessions acquises par ces derniers. De plus, il leur restitue les privilèges accordés par Auguste et, semble-t-il, retirés par Galba (Zucca 1996). Selon P. Arnaud, Galba aurait puni les Vanacini pour avoir été fidèles à Néron en leur retirant les privilèges octroyés par Auguste (Arnaud 2014, p. 126-127). C. Vismara pense au contraire que les privilèges furent confirmés par Galba (Vismara 2013, p. 202).

On dispose également de deux autres documents : un pied de table en marbre portant une dédicace à l'empereur Claude, datée de 41, et mentionnant un *sacerdos Caesaris*, représentant du culte municipal (Michel – Pasqualaggi 2014, p. 249, n° 4) ; une épitaphe datée de la seconde moitié du I^{er} ou du II^e siècle, découverte à Calenzana, d'un personnage qui avait exercé la prêtrise (Michel – Pasqualaggi 2014, p. 203, n° 2). Sur l'interprétation de ces documents on verra Arnaud 2014, p. 132.

¹³ *Talkinon* = Talcini (piève), *Opinon* = Opino (piève), *Ouenikion* = Venaco (piève), *Rhopikon* = Ostriconi (piève), *Phikaria* = Ficaria, *Kentourion* = Centuri, *Ourkinion* = Orcino.

études archéologiques de K. Pêche-Quilichini¹⁴ attirent cependant l'attention sur une série d'établissements de hauteur qui se distinguent à la fois par leur superficie, comprise entre 0,5 et 3 hectares, la présence d'un rempart ou d'un fossé, d'un urbanisme parfois organisé, par la présence de constructions en pierre couvertes de *tegulae*, ainsi que d'un mobilier abondant qui témoigne de l'importance des relations commerciales extra-insulaires : monnaies, amphores gréco-italiques et ibéropuniques, *dolia*, céramique fine à vernis noir, à enduit rouge pompéien, ibériques... fibules et autres objets en métal et en verre¹⁵. Tous sont occupés dès les III^e-II^e siècles av. J.-C., mais ils pourraient déjà exister au V^e siècle, comme Palazzi (Venzolasca) le seul fouillé sur une grande surface¹⁶.

Selon la théorie des places centrales¹⁷, et compte tenu des critères de classification habituellement retenus (superficie, fortification, matériaux de construction, mobiliers), ces sites doivent être situés au haut de la hiérarchie fonctionnelle établie à l'échelle régionale, mis à part Aleria et Mariana bien sûr qui se distinguent par leur place dans « l'arbre hiérarchique » en raison de leur statut de colonie¹⁸. Ils ont par conséquent pu remplir les fonctions de chefs-lieux des *civitates* pérégrines.

Les données fournies par Ptolémée devraient donc permettre de cartographier l'ensemble des structures administratives situées autour du territoire de la colonie de Mariana vers le milieu du I^{er} siècle avant J.-C. (fig. 1).

Au nord de Mariana, c'est-à-dire à l'extrémité méridionale du Cap Corse, espace occupé par les Vanacini, on trouve la *civitas* de *Mantinon*. Peu d'établissements sont connus dans le secteur, mais la découverte à Erbalunga (commune de Brando) du rescrit de Vespasien dont il a déjà été question et qui, compte tenu de sa nature et de son importance, devait être conservé sinon affiché dans un monument

public, donne une indication majeure sur la localisation potentielle du chef-lieu de cité.

Au nord-ouest, Ptolémée place la cité de *Tourinon* ou *Lourinon*, que l'on situe dans la région du Nebbio et dont le centre pourrait être localisé sur le site de Monte di Morta (Santo-Pietro-di-Tenda), un éperon protégé par une enceinte cyclopéenne livrant des vestiges mobiliers des IV^e-I^{er} siècles avant notre ère.

Au sud-ouest est placé *Talkinon* qui correspond très certainement à la région de Corte où son souvenir est conservé dans le nom de la pieuve médiévale de Talcini. Près de l'église du XII^e siècle est identifié l'établissement de Serra d'Avena (commune de Corte) occupé lui aussi durant l'époque républicaine et au début du Haut-Empire.

Au sud, enfin, le territoire le plus proche est celui d'*Opinon* dont le nom se retrouve également dans celui d'une pieuve médiévale : Opino. À proximité du centre monumental de la circonscription religieuse médiévale a été reconnue la fortification de Castellare (commune de Tallone).

La méthode des polygones de Thiessen permet de définir des territoires théoriques en s'appuyant sur les potentiels chefs-lieux de ces *civitates* pérégrines documentés par l'archéologie et sur la base de l'énumération de Ptolémée. La cartographie qui en résulte permet de faire cinq constats :

- Les limites théoriques des territoires de *Mantinon*, *Lourinon* et Mariana convergent vers un même point, l'extrémité nord de la plaine orientale et de l'étang de Biguglia. C'est dans ce secteur que l'on s'accorde à localiser les terres objet du litige entre les Vanacini du Cap et les colons de Mariana, réglé par le rescrit de Vespasien en 77 ap. J.-C.¹⁹ ;
- La limite théorique sud de Mariana coïncide approximativement avec le *breaking point* dont la localisation est déterminée par la loi de Reilly et marquant la limite des aires d'influences respectives d'Aleria et de Mariana ;

¹⁴ Pêche-Quilichini à paraître.

¹⁵ On verra aussi les notices des sites dans la CAG : Michel – Pasqualaggi 2014, Volta : p. 103-104, Pulveraghja : p. 204, Serra d'Avena : p. 216, Luri : p. 246-247, Capu Mirabu : p. 250-251, Cima a i Mori : p. 254-255, Palazzi : p. 277-279...

¹⁶ Chapon 2014.

¹⁷ « La théorie des lieux centraux a été conçue pour

expliquer la taille et le nombre des villes et leur espace dans un territoire. Elle s'appuie sur une définition de la ville qui en fait essentiellement un centre de distribution de biens et de services pour une population dispersée, et sur des principes d'optimisation » : www.hypergeo.eu/spip.php. Voir aussi Garmy 2009, p. 146-147.

¹⁸ Garmy 2009, p. 155 et fig. 44.

¹⁹ Zucca 1996.

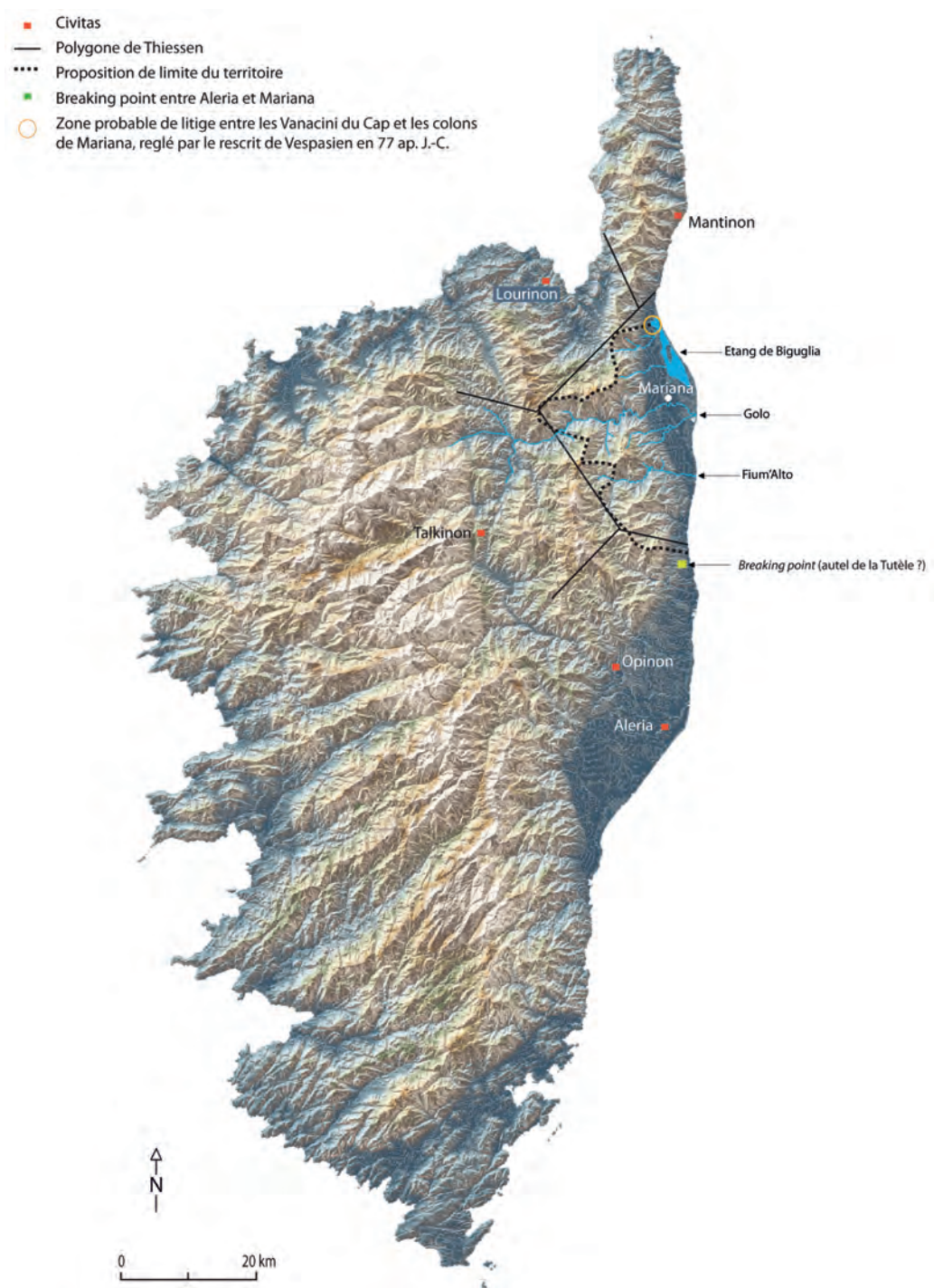


Fig. 1 – Territoire théorique de la colonie de Mariana (D. Istria/CNRS).

- Ce *breaking point* pourrait coïncider avec l'emplacement de l'autel dédié à la Tutèle mentionné par Ptolémée et qui pourrait donc correspondre à un sanctuaire de frontière. Cet autel n'est pas connu par l'archéologie, mais on a identifié à cet endroit un établissement antique pourvu de thermes²⁰ ;
- Les limites théoriques de la colonie coïncident avec les grandes lignes du relief et les éléments remarquables du paysage qui n'ont pu évoluer depuis : massif de Stella, massif du San Pedrone, rétrécissement de la plaine littorale au nord (Bastia) comme au sud (piève de Moriani) ;
- Les limites théoriques de la colonie correspondent aux limites de la fin du Moyen Âge entre les diocèses de Mariana, de Nebbio et d'Aleria, sauf à l'ouest où l'évêché de Mariana se prolonge jusqu'à la côte occidentale.

L'espace théorique ainsi dessiné couvre une superficie d'environ 550 km². Cette emprise est certes modeste, mais en adéquation avec la logique d'un rapport de proportion entre la superficie de la ville (environ 10 ha, *cf. supra*) et celle de son territoire. Celui-ci pourrait englober la moitié de la plaine littorale, délimitée à l'est par le littoral, au sud par l'étranglement de Moriani et au nord par celui de Bastia. Vers l'ouest, les plus hauts sommets de la Castagniccia, dont le San Pedrone et ceux du massif de Stella, bien visibles depuis Mariana, peuvent aussi constituer des limites jusqu'au bassin de Ponte Leccia. Ce territoire comprendrait ainsi toute la moitié nord de la plaine orientale, dont la région de la Casinca qui offre le plus fort potentiel agricole de l'île²¹, l'étang de Biguglia²², les coteaux, ainsi que les secteurs de moyenne et haute montagne de Stella et de Castagniccia²³ qui pourraient potentiellement

offrir des réserves très importantes de bois ainsi que de minerais de fer et de cuivre.

La documentation écrite, bien que rare, conduit à penser que l'organisation administrative durant les deux ou trois premiers siècles de notre ère est comparable à celle que l'on rencontre au même moment dans certaines régions d'Afrique du nord et de Sardaigne. Les communautés pérégrines y sont regroupées au sein d'un district, nommé *pagus*, qui concentre les compétences juridiques et qui peut être définie comme « un véritable département de communes [...] doté d'une assemblée départementale »²⁴. Les *civitates* pérégrines semblent bien ne pas disposer des *iura civitatis* et de fait ne pas être autonomes. Les *pagi* regroupant ces communautés sont subordonnés aux colonies. La dédicace, datée de la fin du II^e ou des premières années du III^e siècle²⁵, adressée par les 15 *civitates Sibroar(ensium)* à leur patron, *principalis* de la colonie d'Aleria²⁶, laisse entendre que les *civitates* ont coopté leur patron qui est un personnage essentiel de la colonie²⁷. On retiendra de ce document deux informations essentielles : 1/ les *civitates Sibroar(ensium)* sont étroitement liées à la colonie d'Aleria ; 2/ le nombre de *civitates* mentionnées (15) correspond plus ou moins à la moitié de celles recensées quelques décennies plus tôt par Ptolémée (27) et par Pline (32). On peut donc penser, sans pour autant que ce document puisse constituer une preuve, que ces 15 cités pérégrines sont subordonnées à la colonie d'Aléria et qu'à peu près autant devaient être rattachées à celle de Mariana. On aurait ainsi l'image d'une île coupée en deux circonscriptions de poids relativement équivalent. On

²⁰ Michel – Pasqualaggi 2014, p. 272-273, 2B-311, n° 1.

²¹ La superficie de la plaine côtière alluviale est d'environ 78 km². De cette superficie a été déduite celle de l'étang et celle du cordon dunaire, mais aussi celle gagnée sur la mer depuis l'Antiquité en raison du déplacement vers l'est du littoral.

²² L'étang de Biguglia / Cerlinu / Chjurlinu, est actuellement le plus vaste étang côtier de l'île. Sa superficie est de 1450 hectares pour une profondeur moyenne de 1 m. Y sont pêchés mullets, anguilles, lous, dorades, palourdes, coques et crabes.

²³ Le massif de Stella, sur le versant gauche du Golo,

culmine à 1252 m et celui du San Pedrone, sur le versant droit, à 1767 m.

²⁴ Aounallah 2010, p. 32 et 157.

²⁵ Arnaud 2014, p. 131.

²⁶ Michel – Pasqualaggi 2014, p. 173, n° 30.

²⁷ Ce *principalis* est un personnage particulièrement important, recruté à vie parmi les flamines perpétuels et les anciens duumvirs et dont la mission est de superviser la répartition des charges municipales ainsi que le recensement sous le contrôle de l'*officium* du gouverneur. Sur la cooptation des patrons par les représentants des pagi on peut voir par exemple la table d'hospitalité découverte à Kalâa el-Kbira en Tunisie (CIL, VIII, 68 : Aounallah, 2010, p. 30-31).

a vu que le point d'équilibre ou *breaking point* défini par la loi de Reilly situe la limite théorique des zones d'influence des deux colonies dans le secteur littoral de la piève de Moriani, approximativement à l'endroit où Ptolémée localisait *Tutela ara* / l'autel de la Tutèle, qui pourrait être interprété comme la matérialisation d'une limite sur la côte orientale.

Ces colonies connaissent-elles une évolution durant l'Antiquité tardive ? Deux documents tendraient à le démontrer. Tout d'abord l'*Itinéraire d'Antonin* qui indique Mariana comme point de départ de l'unique voie recensée dans l'île ; Aleria n'étant qu'une étape intermédiaire située à 40 milles en se dirigeant vers le sud²⁸. La position de Mariana au début de l'itinéraire lui donne assurément une valeur importante. Son port, le plus proche de la côte italienne, est probablement considéré alors comme le point de connexion privilégié du réseau maritime interprovincial.

D'autre part, la *Table de Peutinger* n'indique qu'une seule agglomération dans l'île : *Marianis / Mariana*²⁹. On peut difficilement interpréter cette unique mention comme résultant d'une carence documentaire et l'exemple de la Sardaigne montre que le rédacteur était bien informé. On peut donc légitimement penser qu'il s'agit d'un choix reflétant la situation réelle.

Ces deux documents pourraient ainsi témoigner d'une transformation en profondeur de l'organisation administrative, à l'image de celle qui touche de nombreux territoires durant l'Antiquité tardive³⁰. Mariana jouerait désormais un rôle prédominant à l'échelle de l'île tout entière. Plus qu'un transfert de capitale d'Aleria à Mariana, et donc un déclassement de l'une pour une promotion de l'autre, il faut peut-être voir dans cette évolution une simple

rétrogradation d'Aleria. Elle aurait ainsi perdu son autonomie et son territoire, fusionné avec celui de Mariana.

2. LE DIOCÈSE DE MARIANA AU V^e SIÈCLE

Au V^e siècle Mariana est très probablement l'unique évêché de l'île. Aucun autre n'est actuellement documenté avant la seconde moitié du VI^e siècle par les textes ou l'archéologie, mais l'*argumentum a silentio* n'a sans doute pas beaucoup de poids ici. Un autre élément, bien plus pertinent, est à verser au dossier. Il s'agit d'un timbre sur tuile découvert à Sagone dans un contexte de la première moitié/milieu du V^e siècle³¹. De forme circulaire, il est constitué de l'inscription suivante : *PA[V] LVS EP[I]SCOPVS CORSIC[AE]* entourant un monogramme en forme de croix avec les lettres *ECLS*. La signification de ce monogramme demeure peu sûre, mais peut-être faut-il y lire une référence à l'Église de Corse³². Quoi qu'il en soit, la mention d'un évêque de Corse ne laisse planer aucun doute quant à l'existence d'un seul diocèse eu égard à l'absence de mention du siège.

L'évêque unique a très certainement vocation à intervenir sur l'ensemble de la Corse. Mais la nature même des premiers diocèses, correspondant bien plus à des réseaux qu'à de véritables territoires³³, laisse sans doute à l'écart des communautés éloignées ou peu importantes numériquement, voire réticentes à recevoir le christianisme. Encore à la fin du VI^e siècle, les lettres de Grégoire le Grand montrent qu'il existe des populations peu encadrées qui pratiquent encore les cultes païens ou qui y reviennent même après avoir été baptisées.

²⁸ *Itinerarium Provinciarum*, 85, 4.

²⁹ L'ensemble de la carte de Peutinger est consultable en ligne sur le site de la Biblioteca Augustana. On trouvera la Corse et la Sardaigne à la *Pars IV* (*Segmentorum III, IV*) : https://www.hs-augsburg.de/~harsch/Chronologia/Lspost03/Tabula/tab_pe00.html.

³⁰ Ferdière 2004.

³¹ Cette découverte a été faite dans le cadre de la fouille préventive conduite par la société Arkemine sous la direction de Guillaume Duperron que l'on remercie de nous avoir permis de publier ce timbre.

³² L'abréviation *ECLS* semble en effet faire référence au terme *ecclesia*. On dispose de parallèles dans une inscription de Numidie datée de 582-583 (*ILCV* 2055), et dans deux inscriptions des V^e-VI^e siècles, une épitaphe de Sardaigne (*Année Epigraphique* 1971, 135 et 1999, 799) ainsi qu'une épigraphie croate (*idem* 1993, 1255). Merci à Bruno Pottier pour l'expertise de cette inscription et pour ses références.

³³ Lauwers 2008, p. 50.

3. LA TRANSFORMATION DU VI^e SIÈCLE

La situation va radicalement changer au siècle suivant avec la mise en place d'un réseau et donc d'un maillage plus dense. Outre Mariana, on compte désormais cinq diocèses sur l'ensemble de l'île : Sagone³⁴, Aleria³⁵, Taina³⁶, Ajaccio³⁷ et sans doute Nebbio bien qu'il n'apparaisse dans la documentation qu'en 649³⁸.

Ajaccio et Sagone, mais sans doute aussi Taina et Nebbio, sont de petites agglomérations, très probablement dépourvues de la dignité de cité et dont le caractère urbain n'est pas, à l'évidence, le plus saillant. Étendue réduite (1 à 2 ha), pas de rempart, pas de plan régulier, pas de voirie structurée, pas de témoignage épigraphique... Deux critères ont pu peser dans le choix de ces établissements. On a certainement tenu compte avant tout du bassin de population, car c'est bien lui qui détermine la nécessité d'instituer un évêché³⁹. De même, leur positionnement sur la côte et la présence d'un mouillage, voire de structures portuaires actives, peuvent être des éléments déterminants permettant de répondre à l'obligation faite aux évêques de visiter les églises placées sous leur contrôle et au canon 4 du concile de Nicée

relatif aux difficultés liées aux distances importantes auxquelles pouvaient être confrontés les évêques dans le cadre de cette mission⁴⁰. Par ailleurs, la promotion de ces établissements littoraux pouvait assurer le maintien ou le développement d'une activité économique en jouant le rôle de plaques tournantes commerciales⁴¹. Associées aux routes maritimes, elles servent de lieux de redistribution à l'échelle d'un bassin de peuplement équivalant à une ou deux grandes vallées⁴².

L'objectif de l'institution de ces nouveaux évêchés est de créer un maillage plus étroit du territoire qui répond à une volonté d'être efficace aussi bien dans la mission d'évangélisation que d'encadrement d'une communauté chrétienne, jeune mais grandissante. Il permet aux évêques de se rapprocher des édifices de culte secondaires ainsi que de la population afin de répondre efficacement aux besoins de la pratique des visites régulières qui leur incombent. Avec cette nouvelle organisation, aucune microrégion de l'île ne se trouve désormais à plus de trois jours de marche d'un siège épiscopal en évitant le franchissement des cols de haute montagne, impraticables durant l'hiver. De même, les routes maritimes, qui pourraient

³⁴ En août 591, Grégoire s'adresse à Léon, « évêque en Corse », pour lui ordonner de se rendre sans tarder à Sagone dont l'Église est « depuis de longues années complètement à l'abandon », afin d'administrer cet évêché jusqu'à l'arrivée du nouvel évêque. *Gregorii I papae Registrum epistolarum, Liber I, epis. 76, 591, Aug. : Gregorius Leoni episcopo in Corsica. Pastoralis nos cura constringit, ecclesiae sacerdotis moderamine destitutae sollicita consideratione concurrere. En quoniam ecclesiam Saonensem annos plurimos, abeunte eius pontifice, omnino destitutam agnovimus, fraternitati tuae visitationis eius operam duximus iniungendam, quatenus tuis dispositionibus eius possit utilitas profligari. In qua etiam ecclesia vel eius parroecchiis diacones atque presbyteros tibi concedimus ordinandi licentiam...* L'archéologie permet également de dater la construction du premier baptistère du dernier quart du VI^e siècle (Istria *et al.* 2012).

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ *Idem, Liber I, epis. 77, 591, Aug. : ... Et quoniam ecclesia Tainatis, in qua dudum fuerat honore sacerdotali tua fraternitas decorate, ita est delictis facientibus hostile feritate occupata atque diruta...* Taina est le seul siège épiscopal dont la localisation n'est pas sûrement connue. La proximité toponymique avec la pieve médiévale de Tuani, mentionnée en 1261 (Pistarino 1944, p. 31-33) et située dans la vallée du Reginu en Balagne est toutefois un élément fort qui pousse à positionner cet évêché sur le

littoral de cette pieve, à l'emplacement de la ville actuelle de l'île Rousse qui livre les traces d'une occupation de l'Antiquité tardive (Michel – Pasqualaggi 2014, p. 218-219).

³⁷ *Idem, Liber XI, epis. 58, 601, Aug. : Gregorius Bonifatio defensori Corsica. Experientia tua non sine culpa est, quod Aleria atque Aiaccium civitates Corsicae diu sine episcopis esse cognoscens clerum et populum ad eligendum sibi sacerdotem distulerit committere...* L'édifice de culte, auquel est associé dès le départ un baptistère, est édifié dans le courant du VI^e siècle (Istria 2010 ; Istria 2014c).

³⁸ Riedinger 1984, p. 2-3.

³⁹ Lauwers 2008, p. 27 et 35.

⁴⁰ Lauwers 2008, p. 25-26, notes 7 et 8.

⁴¹ Voir par exemple à ce sujet le cas des évêchés de Maguelone, Agde et Collioure institués au VI^e siècle (Schneider 2008, p. 77 ; Favory *et al.* 2017, p. 284).

⁴² La préexistence d'un édifice de culte et de reliques vénérées doit être prise en considération, à la fois parce qu'elle n'oblige pas la construction d'une nouvelle église, d'où des économies substantielles, et parce qu'elle bénéficie déjà d'un certain prestige au moins auprès de la population locale. C'est le cas à Sagone où les reliques d'Appien, un saint local, sont attestées avant le milieu du V^e siècle. Un cas similaire est connu près de Rome, dans la localité de Silva Candida, où un évêché est institué avant 501 très certainement en raison de la présence du sanctuaire martyrial de Rufina et Seconda (Fiocchi Nicolai 1988, p. 57-64).

avoir été privilégiées⁴³, n'excèdent jamais 49 milles marins, soit entre 9 et 12 heures de navigation en moyenne en fonction du type d'embarcation et des conditions météorologiques.

Les polygones de Thiessen, tracés à partir de l'ensemble des sièges épiscopaux, révèlent un découpage théorique de l'espace insulaire cohérent, en adéquation avec cette logique géographique (fig. 2).

4. RETOUR À L'ÉVÊCHÉ UNIQUE

Ce découpage de l'île en six diocèses ne va pas durer. Déjà en 591 l'évêché de Taina est supprimé en raison de l'attaque et de l'occupation de son église, probablement par les armées lombardes. Son évêque, Martin, est alors transféré sur le siège vacant d'Aleria⁴⁴. Mais, le gros changement intervient un siècle plus tard. Entre 649, date du concile du Latran auquel assistent les évêques d'Ajaccio, Nebbio, Aleria et Mariana⁴⁵ et janvier-février 708 lorsque le pape Sisinnius nomme un évêque « de Corse »⁴⁶, les évêchés sont fusionnés pour n'en former qu'un seul englobant l'ensemble du territoire insulaire⁴⁷. Cette évolution, en une fois ou par phases successives, se produit rapidement. Désormais, et jusqu'à la fin du XI^e siècle, le prélat unique apparaît qualifié comme évêque de Corse, sans autre précision de siège.

Se pose alors le problème de la localisation de ce siège épiscopal unique ou du moins principal. Les témoignages d'occupation sans solution de continuité durant tout le premier Moyen Âge, les réaménagements de la basilique à l'époque carolingienne, particulièrement la construction d'un vaste chœur canonial ainsi que la prééminence qu'elle gardera par la suite sur tous les autres sièges, font de Mariana la candidate idéale.

On ne voit pas comment cette situation aurait pu ne pas conduire à une réorganisation de l'espace. C'est sur l'ensemble de l'île que l'évêque devait à nouveau mener à bien sa mission.

5. LA RÉACTIVATION DE L'ÉVÊCHÉ À LA FIN DU XI^e SIÈCLE

Au tournant des XI^e et XII^e siècles, l'évêché unique fait l'objet d'un découpage qui restera effectif, avec quelques modifications, jusqu'au début du XIX^e siècle⁴⁸.

Le dernier évêque de Corse est mentionné à la fin des années 1070 ou durant les premiers mois de l'année 1080⁴⁹. Le premier évêque sûrement documenté et dont le siège est clairement indiqué est celui d'Aleria en 1095. Suivent ceux de Mariana en 1112⁵⁰, de Nebbio en 1118, de Sagone entre 1121 et 1123 et enfin d'Ajaccio en 1128, mais des indices laissent penser que ces deux derniers existent déjà en 1120⁵¹. On retrouve ainsi les cinq

⁴³ Lors de sa visite en Corse en 1686, Mgr G.B. Spinola, alors à Ajaccio, repousse son déplacement à Sagone de 11 jours en raison du mauvais temps car il n'envisage nullement de s'y rendre par la voie terrestre bien que la distance qui sépare les deux sièges épiscopaux n'est que de 30 km : + 1686 die 11 iunii in tertiis. 4° *Illustrissimus et Reverendissimus Dominus Ioannes Baptista Spinola Episcopus Lunensis Sarzanensis et Comes Visitor Apostolicus etc. quam vis esset discessurus usque die prima praesentis mensis iunii a civitate adiacensi ne quaquam potuerit id // exequi propter maris aestum usque ad extremam diem [11 juin], qua incipit sedari, sed non totaliter, quare terrestri itinere se transtulit ad Portum Provenzale, et inde super cimbam appulit ad Portum Sagonensem*, Biblioteca Casanatense, Rome, Mss varia, n. 204, 4° (transcription L. Belgodere).

⁴⁴ *Gregorii I papae Registrum epistolarum, Liber I, epis. 77, 591, Aug. : ... Et quoniam ecclesia Tainatis, in qua dudum fuerat honore sacerdotali tua fraternitas decorate, ita est delictis facientibus hostile feritate occupata atque diruta....*

⁴⁵ Riedinger 1984 ; Venturini 2007.

⁴⁶ Kehr 1975, p. 467, n° 12.

⁴⁷ Istria 2005a, p. 90-91.

⁴⁸ On ne reviendra pas ici sur les récentes propositions de C. Zedda qui attribue le rétablissement de plusieurs évêchés dans l'île au plus tard au pontificat d'Alexandre II (1061-1073), puisque ce pape aurait adressé en 1063 une lettre à plusieurs évêques corses (*episcopis Corsice*). De même, il envisage que certains évêchés, dont Ajaccio, ne seraient réactivés que très tard, en 1138. A. Venturini a bien montré, grâce à une analyse détaillée et argumentée, que ces propositions sont totalement irrecevables puisqu'elles reposent sur une succession de graves erreurs de lecture et de compréhension des textes de la part de C. Zedda (Venturini 2016 et Venturini à paraître avec bibliographie de C. Zedda).

⁴⁹ Archives départementales de Corse, Bastia, IH1, 15. Pour la datation du document on verra Scalfati 1994, p. 44.

⁵⁰ Ces évêques sont alors documentés quasiment sans interruption jusqu'en 1801. Le chapitre de Mariana est documenté dès 1115 (Archives départementales de Haute-Corse, Bastia, IH1, 5, 29 novembre 1115 = Scalfati 1971, n° 29). Il est constitué en 1242 d'un archiprêtre, d'un archidiaque, d'un prévôt « et d'autres chanoines », autrement dit d'au moins cinq clercs (Letteron 1887, p. 212-214).

⁵¹ Venturini 2007 ; Venturini à paraître.

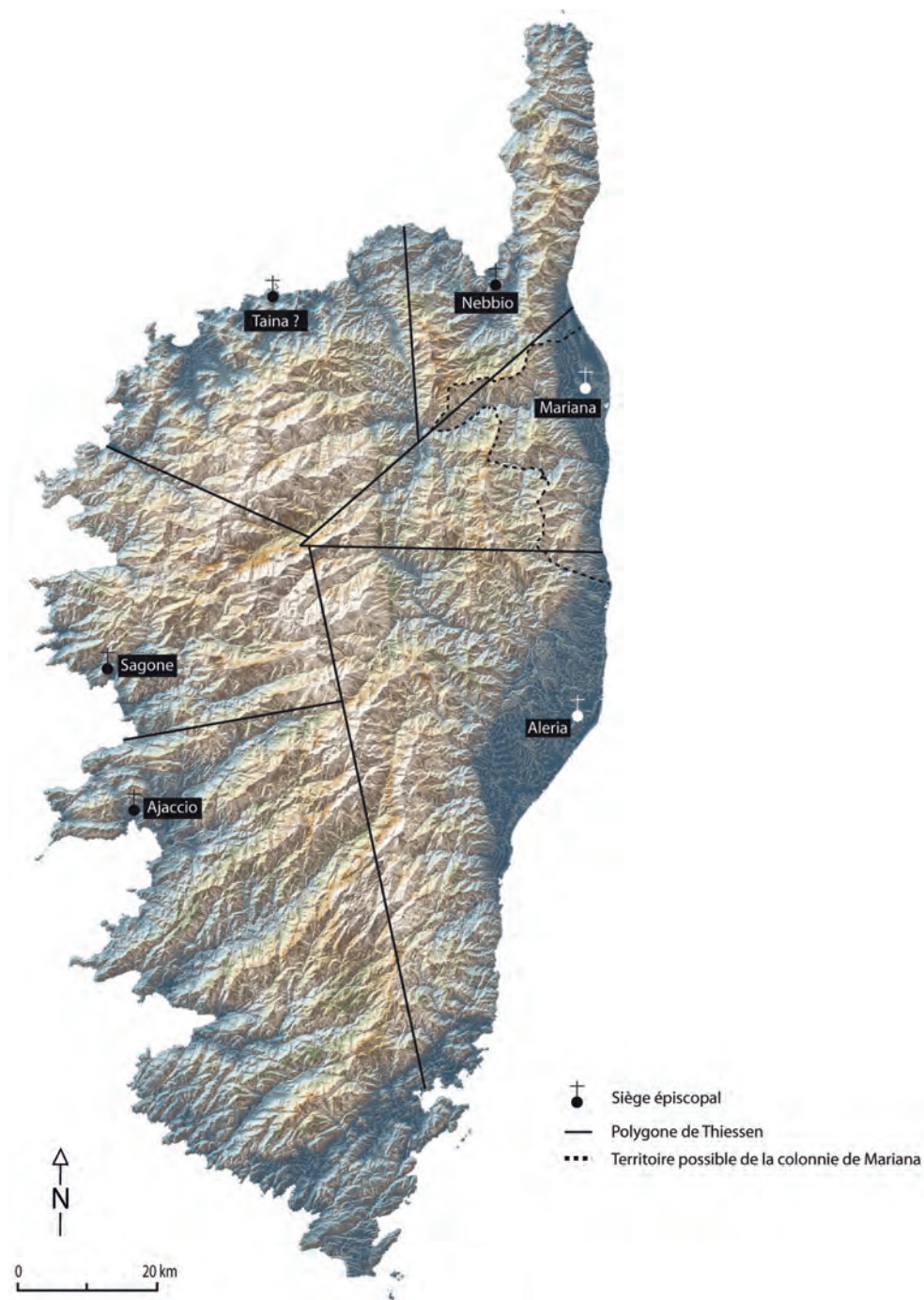


Fig. 2 – Territoires théoriques des évêchés du VI^e-VII^e siècle d'après des polygones de Thiessen (D. Istria/CNRS).

diocèses mentionnés aux VI^e-VII^e siècles, avant la fusion du premier Moyen Âge.

Cette évolution est l'œuvre d'Urbain II ou de l'évêque de Pise Daiberto (1088-1105) à qui le pape confie la gestion de l'Église de Corse en 1091⁵². Il s'agit alors d'une inféodation *ad sedem* en contrepartie d'un cens annuel de 50 livres d'argent. L'année suivante il lui confère le titre d'archevêque avec pouvoirs métropolitains sur la Corse qui a pu lui permettre d'engager rapidement le processus de réactivation des évêchés. Ce privilège lui fut cependant retiré assez rapidement, laissant ainsi peut-être le pape seul aux commandes.

Tous les diocèses ont pu être réactivés simultanément, donc avant 1095. Mais, le processus a aussi pu s'étaler dans le temps jusqu'au début du XII^e siècle; tous devaient cependant déjà être actifs avant 1120⁵³.

Au même moment ces nouveaux diocèses font eux aussi l'objet d'un découpage interne en pièves. Ces circonscriptions ne naissent pas de rien, mais sont les héritières d'une première organisation des campagnes qui remonte aux V^e-VI^e siècles. Près de Mariana, l'église Santa Maria de Rescamone est ainsi édifiée sur un ensemble baptismal paléochrétien⁵⁴. Mais, toutes les basiliques des V^e et VI^e siècles ne deviennent pas des pièves⁵⁵. Inversement, toutes les pièves ne sont pas installées sur des édifices de culte antérieurs; tant s'en faut! Le maillage paraît en fait considérablement resserré et répond en même temps à une logique de peuplement différente. Ces pièves sont à leur

tour divisées en circonscriptions plus modestes que les textes désignent par le terme *cappelle*, possédant leurs propres églises et correspondant aux unités de base de la géographie dîmière. À partir du XIII^e siècle, mais surtout au XIV^e, elles seront qualifiées de *parocchie*⁵⁶.

L'emprise territoriale du nouvel évêché de Mariana n'est pas précisément connue. On dispose toutefois de quelques documents permettant d'en approcher l'étendue. Vers la fin de l'année 1112, l'évêque de Mariana Ildebrandus fait don à l'abbaye de la Gorgone de la piève Santa Maria della Chiappella, située à l'extrémité nord du Cap Corse⁵⁷. En 1133, la création du diocèse d'Accia nécessite l'annexion d'une ou de deux pièves appartenant à Mariana, soit Rostino et / ou Ampugnani⁵⁸. En 1149, l'évêque de Mariana Petrus offre au même monastère de la Gorgone les dîmes de la piève d'Orto⁵⁹, puis, peut-être en 1158 l'église Sant'Ippolito de Venzolasca qui fait suite à la donation de Santa Lucia, située dans la même piève de Casinca/Quatro⁶⁰. En 1176, enfin, la perception des dîmes de la piève Santa Maria della Chiappella est à l'origine d'un litige entre l'abbé du monastère de la Gorgone et le desservant de la piève de Luri. Le document confirme que cette dernière dépend du diocèse de Mariana⁶¹.

Au total, et pour le XII^e siècle, on est assuré que le diocèse de Mariana compte au moins six pièves: Rostino et / ou Ampugnani (jusqu'en 1133), Casinca/Quatro, Sant'Appiano/Mariana, Orto, Luri et Chiappella (fig. 3). Il pourrait donc au minimum s'étendre depuis le

⁵² Istria 2005a, p. 100-103.

⁵³ Venturini à paraître.

⁵⁴ Duval 1995, p. 361-365; Pergola 2005, p. 181-182.

⁵⁵ Il semble en être ainsi du complexe paléochrétien de Bravone dans le diocèse d'Aleria ou de celui de Pianottoli-Caldarello dans l'évêché d'Ajaccio.

⁵⁶ Istria 2005a, p. 106-107.

⁵⁷ Archives départementales de Corse, IH1, 3 et 4, 24 septembre 1112-24 mars 1113.

⁵⁸ Archivio di Stato di Genova, *Innocentii papae II privilegium*, 25 mai 1133, Migne, 1899, col. 174-176, n° cxxxii, 1133, 19 mars. Les prélats de Mariana sont suffragants de l'archevêque de Pise, mais l'île est scindée en deux zones d'influence en 1133. Cette décision résulte d'un processus assez long dont les origines sont à rechercher dans la concession par Grégoire VII en 1077 du vicariat apostolique en Corse à l'évêque Landolfo de Pise et plus encore dans l'attribution par Urbain II à son

successeur Daiberto du titre d'archevêque avec pouvoirs métropolitains sur les évêques de Corse (1091 et 1092). Ces décisions exacerbent les tensions entre Pise et Gênes, déjà assez vives en raison des prétentions de chacune de ces cités au contrôle économique de l'espace Tyrrhénien. En 1133, le pape Innocent II propose une issue au conflit en attribuant le titre d'archevêque au prélat génois et en plaçant sous l'autorité des deux métropolitains le même nombre d'évêques insulaires. Il faut, pour que ce partage soit équitable, créer une nouvelle circonscription: l'évêché d'Accia qui, avec celui de Mariana et de Nebbio, est placé sous l'autorité du néo-archevêque génois.

⁵⁹ Archives départementales de Corse, IHI, 5, 29 novembre 1115.

⁶⁰ *Idem* IHI, 19, sans date. Pour la chronologie du document voir Scalfati 1994, p. 146, note 107.

⁶¹ Archivio della Certosa di Calci, 257. Pour la chronologie du document on verra Scalfati 1994, p. 147, note 110.

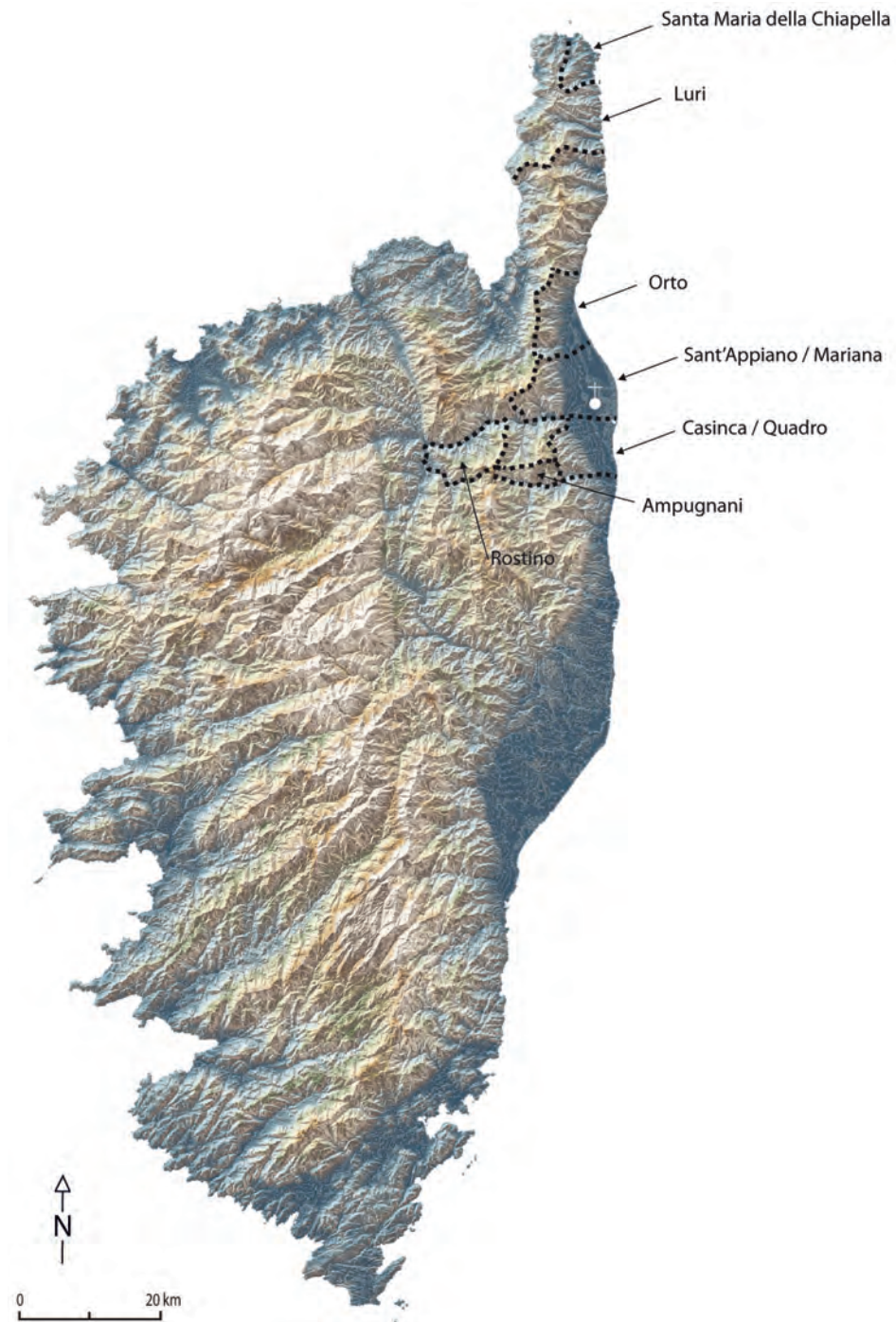


Fig. 3 – Carte des pièves du diocèse de Mariana connues par la documentation écrite du XII^e siècle (D. Istria/CNRS).

Fium'Alto au sud jusqu'à l'extrémité nord du Cap Corse, d'un seul tenant ou pas. Les documents relatifs à l'évêché de Nebbio indiquent clairement que les pièves situées à l'ouest du massif de Stella et celles situées sur le versant occidental du Cap Corse en sont exclues.

Avant le milieu du XIII^e siècle le diocèse de Mariana s'étend jusqu'à la Balagne, c'est-à-dire sur la côte nord occidentale, comme l'indique un document de 1261 mentionnant les églises San Gavino, San Marcello et San Toma, propriétés du monastère San Venerio del Tino dans la pieve de Tuani⁶². En 1260, on voit aussi mentionner la pieve de San Damiano, correspondant très certainement à l'îlot du même nom situé dans l'étang de Cerlinu, près de Mariana⁶³. Elle n'est plus citée par la suite et a très probablement été supprimée en raison de l'exiguïté de son territoire. Ce n'est qu'au tout début du XV^e siècle qu'apparaît la pieve de Tomino dans la documentation écrite⁶⁴. Auparavant on ne parle que d'une *cappella*; il s'agit donc très vraisemblablement d'une création récente, du XIV^e siècle.

Vers 1526, l'évêque de Nebbio Mgr Giustiniani donne la liste des pièves du diocèse : Tomino, Luri, Brando, Lota, Orto, Mariana (Sant'Appiano), Bigorno, Caccia, Casinca (Quadro), Tavagna, Moriani, Ostricone, Tuani, Sant'Andrea, Giussani et Casacconi⁶⁵. Quant à celle de Santa Maria della Chiappella, elle n'est pas mentionnée dans la liste de Giustiniani et a donc dû être supprimée avant la fin du XV^e siècle.

Ainsi, d'après la documentation écrite, le diocèse de Mariana compte au moins six pièves au XII^e siècle⁶⁶, au moins neuf au XIII^e siècle⁶⁷ et seize à la toute fin du Moyen Âge (fig. 4).

Il couvre désormais une superficie d'environ 1200 km² (fig. 5).

La situation de l'extrême fin du Moyen Âge ne peut refléter celle du XII^e siècle en raison des transformations. Des pièves ont été supprimées, c'est le cas de San Damiano et Santa Maria della Chiappella. Toutes deux sont des possessions de l'abbaye de la Gorgone dont l'affaiblissement à partir du XIV^e siècle peut expliquer au moins partiellement cette évolution. Par ailleurs, il s'agit de deux minuscules territoires quasiment inhabités.

Au moins une pieve a été créée : Tomino. Contrairement aux précédentes, elle correspond à un secteur riche et peuplé qui a pu se développer à la fin du Moyen Âge grâce notamment à la culture de la vigne et au commerce. L'accroissement de la population a ainsi conduit à la transformation d'une simple *cappella* en une pieve.

Dans tous les cas ces évolutions ne peuvent entraîner une transformation de l'emprise spatiale du diocèse : les territoires sont englobés dans des pièves limitrophes ou au contraire détachés de celles-ci, mais leur position ne peut provoquer un déplacement des limites diocésaines. Inversement, l'annexion en 1133 au moment de la création de l'évêché d'Accia de la pieve de Rostino ou d'Ampugnani, voire des deux, est à l'origine d'une nouvelle cartographie. Ce sera également le cas en 1563 quand, à la demande de l'influent évêque de Mariana, Giovan Battista Cicala, également cardinal légat de la *Campagna et Marittima*⁶⁸, le diocèse d'Accia est rattaché à celui de Mariana qui devient de fait un évêché plus vaste dénommé « Mariana et Accia ».

⁶² Pistarino 1944, p. 31-33 ... *trium ecclesiarum que sunt in Corsica in episcopatu Marane, in loco ubi dicitur Balagna, primo ecclesie Beati Gavini, secundo ecclesie Beati Marcelli, tertio ecclesie Sancti Thome...*

⁶³ Archives départementales de Corse, Bastia, IH1, 32, 1260.

⁶⁴ Élection du desservant de la pieve de Tomino en 1403 : Archives départementales de Corse, Bastia, 1H19, 1403.

⁶⁵ Moracchini-Mazel 1967b, p. 190.

⁶⁶ Celle de Sant'Appiano correspondant à celle de Mariana dont le territoire est situé autour de la cathédrale doit être restituée même si elle n'est mentionnée qu'au XIII^e siècle. De même on peut y ajouter une ou deux pièves (Rostino et/ou Ampugnani) annexée au moment de la création de l'évêché d'Accia.

⁶⁷ Avec celle de San Damiano, supprimée par la suite.

⁶⁸ Filippini 1995, p. 489

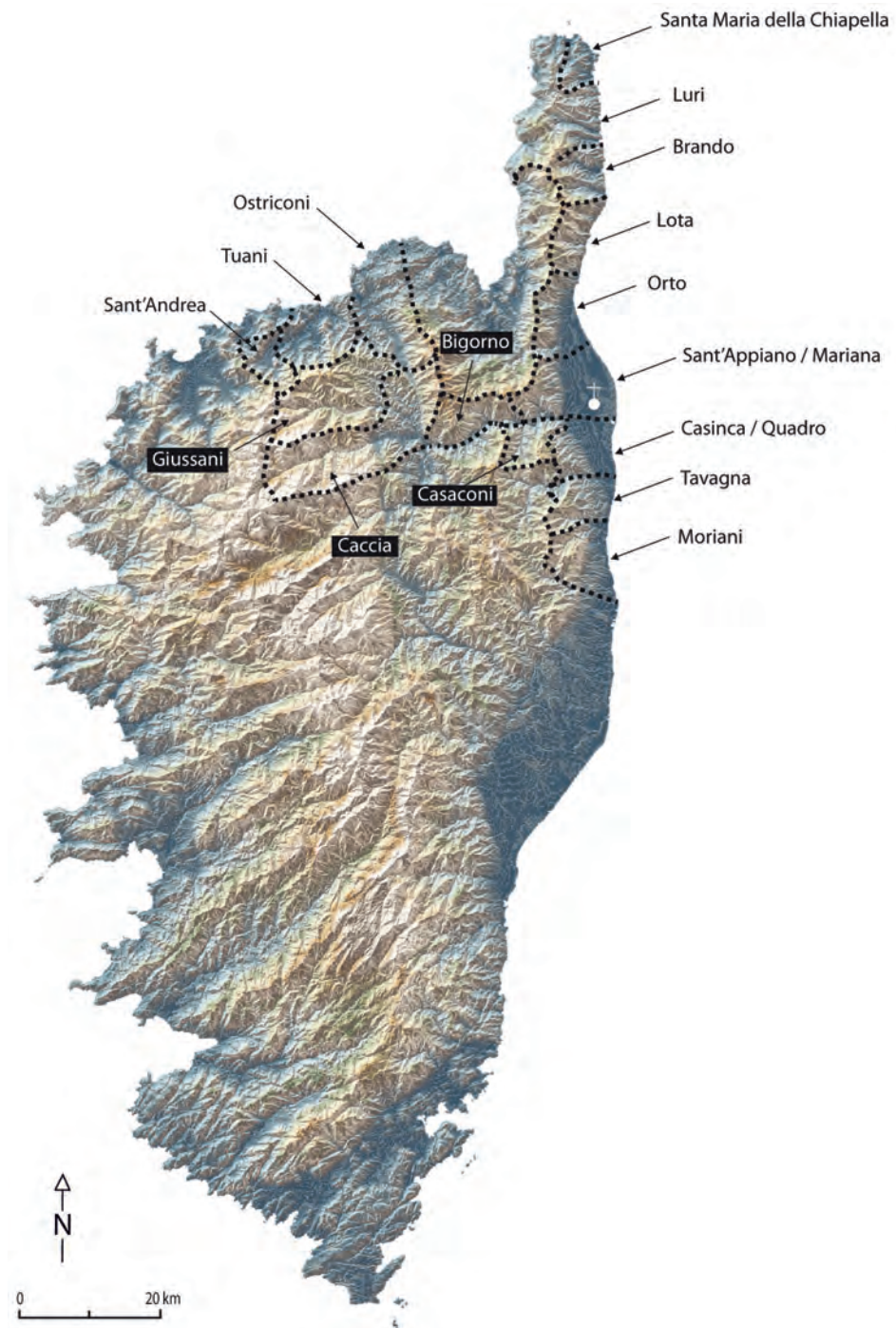


Fig. 4 – Carte des pièves du diocèse de Mariana au XV^e siècle
(D. Istria/CNRS).

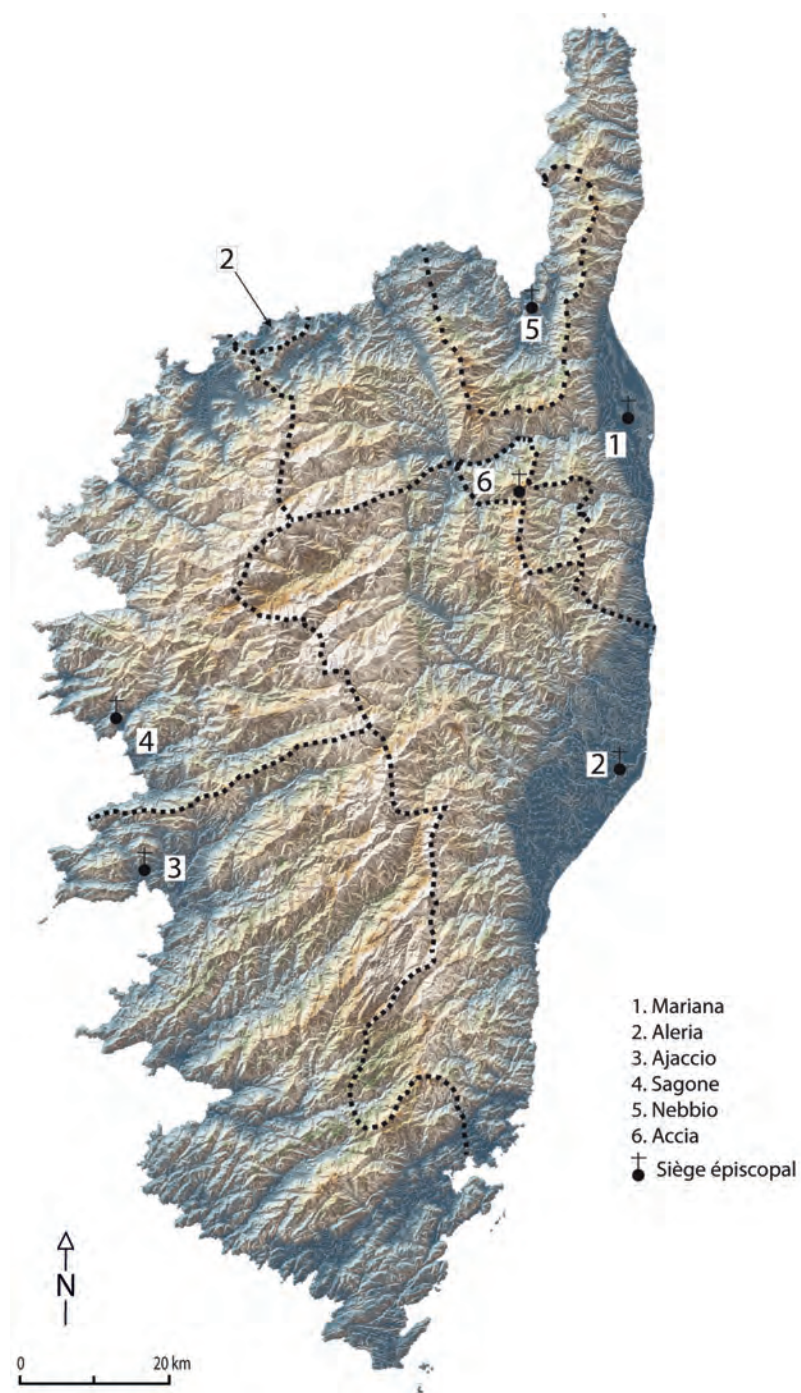


Fig. 5 – Carte des diocèses de Corse à la fin du second Moyen Âge (D. Istria/CNRS).

6. CONCLUSION

Le diocèse de Mariana n'est en rien un espace parfaitement défini et stable. Il fait l'objet de plusieurs transformations, importantes ou dont l'impact est plus limité, entre le V^e et le XV^e siècle. Son évolution est en fait étroitement liée à celle de l'Église de Corse. Si dans un premier temps la circonscription, unique, englobe au moins théoriquement l'ensemble de l'île, elle est réduite un temps avec la multiplication des évêchés et par conséquent le resserre-

ment du maillage épiscopal, avant de retrouver son état initial vers la fin du VII^e siècle. La reconstruction de l'espace ecclésiastique opérée à la fin du XI^e siècle va à nouveau réduire son emprise. Elle pourrait alors correspondre peu ou prou à celle de la toute fin du Moyen Âge que l'on connaît mieux. Seule l'annexion d'une piève ou deux lors de la création de l'évêché d'Accia a véritablement modifié son assiette. Les suppressions et créations de pièves opérées durant les XIII^e-XV^e siècles n'ont fait en réalité que modifier l'organisation interne du diocèse.

ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

par Daniel ISTRIA

1. LA CONSTRUCTION DE LA BASILIQUE

INTRA-MUROS

Le développement de la ville de Mariana et son dynamisme économique au IV^e siècle, mais surtout la présence d'une communauté chrétienne déjà importante et forcément structurée, lui ont permis d'être élevée au rang de siège épiscopal. De la première moitié du V^e siècle jusqu'à la seconde moitié du VI^e siècle, il est le seul de l'île et est qualifié de fait d'évêché de Corse.

C'est à l'aube du V^e siècle, peut-être entre 400 et 410, que débute le chantier de ce qui pourrait être le premier édifice de culte chrétien de Mariana (fig. 1). L'analyse des tapis de mosaïque et des décors sculptés provenant très probablement aussi bien de la basilique que du baptistère, montre que les deux édifices ont été pensés comme un ensemble et réalisés simultanément, peut-être par les mêmes artisans qui ont aussi mis en œuvre les mêmes matériaux et les mêmes techniques de construction.

Compte tenu de la présence d'un baptistère, d'un riche décor et des dimensions de l'ensemble, il s'agit sans doute déjà du complexe épiscopal.

Comme cela arrive souvent en occident, cette *ecclesia episcopalis* n'est pas implantée dans le cœur administratif, économique et religieux de la ville, mais sur les marges de celle-ci, plus exactement à son extrémité sud. Ici, un ensemble immobilier d'un certain prestige – une *domus* – a pu être acquis par la jeune

communauté chrétienne pour y bâtir son église. Les dimensions importantes de celle-ci, ainsi que son positionnement en bordure de l'un des principaux axes de circulation, en font sans doute le nouveau véritable pôle monumental de l'agglomération, mais aussi d'une partie de l'espace insulaire.

Ce complexe chrétien s'insère donc dans le bâti existant en respectant scrupuleusement les grandes lignes directrices de la trame urbaine antique et allant même jusqu'à réutiliser certains murs de la *domus* antérieure, détruite pour laisser place au nouvel édifice. Celui-ci s'ouvre largement sur la voie, mais oblitère définitivement une portion de son portique sud inférant ainsi une rupture dans une démarche qui s'inscrit pourtant dans la continuité.

Conformément à un schéma d'aménagement de l'espace paléochrétien désormais bien connu et nourri d'innombrables exemples¹, une basilique est érigée, peut-être vers la première moitié du V^e siècle, au sein d'un espace funéraire suburbain. Si cette chronologie est retenue, les deux ensembles pourraient donc s'inscrire dans un même programme.

La relecture des vestiges de cette basilique suburbaine a invalidé l'hypothèse d'un édifice à trois vaisseaux et a permis d'y reconnaître une construction plus simple, à nef unique, mais d'une certaine ampleur puisqu'avec ses 260 m² au sol, elle rivalise avec la cathédrale de Cimiez (256 m²) et, pour rester dans le domaine insulaire, surpasse la cathédrale de Sagone de près de 100 m².

¹ La bibliographie sur la question est aujourd'hui abondante. On se limitera donc à renvoyer à la somme

exceptionnelle de documentations que constituent les volumes de la *Topographie chrétienne des cités de la Gaule*.

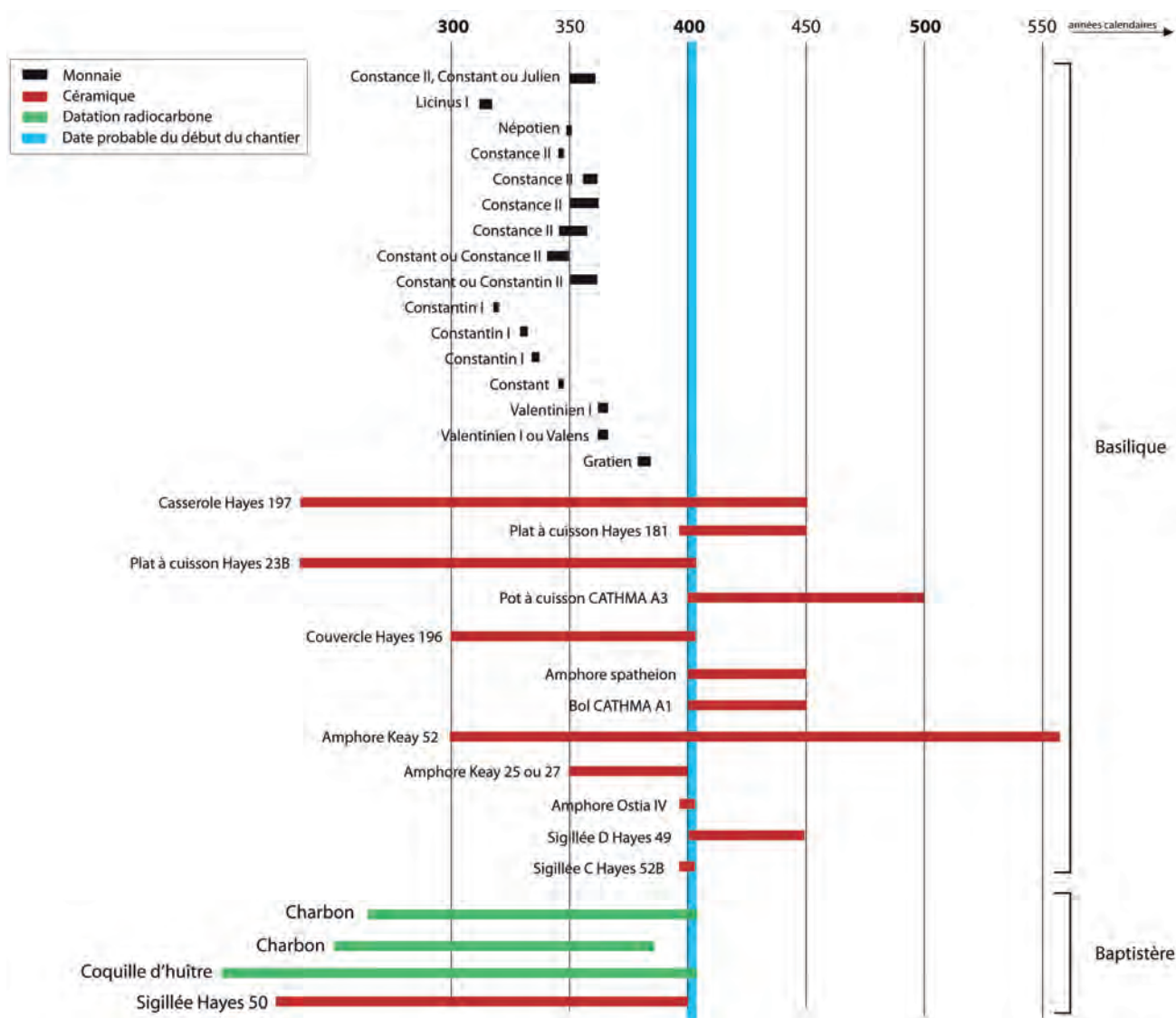


Fig. 1 – Synthèse des éléments de datation du complexe paléochrétien *intra-muros* (D. Istria/CNRS).

Cette basilique a polarisé un temps une partie des inhumations. La présence de sépultures contemporaines aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur est une certitude, mais la densité de celles-ci et surtout leur chronologie précise ne peuvent être déterminées. Par ailleurs, toutes les sépultures des V^e-VI^e siècles ne sont pas concentrées ici. Alors qu'aucune

tombe sûrement postérieure au IV^e siècle et indubitablement chrétienne n'a été trouvée dans les nécropoles de Palazzetto-Murotondo, Prunicia et I Ponti, deux exemplaires ont été repérés lors des diagnostics archéologiques de 2011 au nord-est de l'espace urbain, construites avec des tuiles portant l'inscription assurément chrétienne *VIVAS IN DEO*².

² Istria – Ferreira 2012, p. 40-41. Cette inscription apparaît dans deux timbres *in planta pedis* imprimés côte à côte sur la pâte fraîche : l'un avec le mot *VIVAS* l'autre avec

IN DEO. Ils sont associés à un timbre circulaire portant l'inscription *LEO°MAXIMI* et une tour à degrés au centre.

On ne saurait dire s'il existe d'autres édifices de ce type autour de la ville, même si l'absence de vestiges antiques ou médiévaux et de toponymes significatifs, tendrait à prouver que non. Mais ces monuments n'ont pas toujours laissé de trace dans le paysage ; ainsi l'existence de la basilique de la rue Malaval à Marseille ou encore celle de Propriano, avait été complètement oubliée³.

La chronologie de ces édifices de culte repose désormais sur des critères archéologiques et non plus simplement stylistiques ou historiques. Elle renouvelle de fait la problématique de l'évangélisation de la Corse et de la structuration de sa première Église. On ne peut plus aujourd'hui accepter l'hypothèse d'une diffusion du christianisme et du culte des saints par les évêques africains orthodoxes déportés dans l'île par les rois vandales et en particulier sur ordre du roi Hunéric après la conférence de Carthage de 484⁴. Ces prélats, qui d'après Victor de Vita ont été contraints à des travaux forcés afin de fournir du bois pour la construction de la flotte vandale⁵, ont-ils pu au mieux promouvoir une seconde vague d'évangélisation dont on ne peut à l'heure actuelle reconnaître aucune trace matérielle certaine et significative. Il n'est pas sûr par conséquent qu'ils aient eu une quelconque activité déterminante dans le cadre de l'Église locale.

La nouvelle chronologie suggère en revanche la présence de communautés chrétiennes dans l'île dès le IV^e siècle. On pourra toujours spéculer et arguer qu'elles ne furent pas très nombreuses, peut-être pas très bien organisées, mais dans tous les cas elles furent suffisamment puissantes pour parvenir au tournant

du siècle suivant à se structurer et à investir de fortes sommes d'argent dans la construction d'un lieu de culte imposant. Il faut sans doute dans ces conditions se réinterroger sur le passage d'Athanase d'Alexandrie qui, en 358, prétend bénéficier du soutien de nombreuses Églises dont celles de *Sardinia et Corsica*⁶. Il n'y a pas de raison de considérer que le patriarche d'Alexandrie se contente, au risque d'être discrédité, d'énumérer les provinces n'étant pas hostiles à sa position anti-arienne, sans pour autant connaître précisément la conviction des évêques. Et cela d'autant plus qu'Athanase pouvait très bien être informé du positionnement des prélats insulaires dans la mesure où il était un proche de l'évêque de Cagliari, Lucifer, qu'il a très certainement rencontré durant l'exil de celui-ci après le concile milanais de 355⁷. Il est donc possible que la Corse compte déjà au moins un évêque au milieu du IV^e siècle.

Il n'en reste pas moins que le processus de diffusion qui a conduit à l'introduction du christianisme est ici, comme dans la plupart des régions, très difficilement perceptible⁸. Les liens commerciaux et l'immigration, temporaire ou définitive, ont certainement participé à la circulation des idées et à l'adoption de nouvelles croyances. Ainsi, à titre d'exemple, on peut citer le sarcophage du IV^e siècle conservé à *Carsulae*, en Ombrie, sur lequel est représenté un chrisme accompagné de l'alpha et de l'oméga encadrés par un long texte indiquant que la défunte, du nom de Pontia, avait suivi son époux en Corse durant sa mission officielle⁹.

La communauté chrétienne de Sardaigne est placée sous l'autorité d'un évêque au moins dès le début du IV^e siècle¹⁰ : *Quintasio de Calares*

³ On peut s'interroger sur la transformation du mausolée C, dit Palazzetto, situé à quelques centaines de mètres de cette basilique, dont la coupole est entièrement reconstruite à une date inconnue, mais peut-être durant l'antiquité tardive (il s'agit d'une coupole en arc-de-cloître entièrement couverte d'un enduit épais) et encore au début des temps modernes (réaménagement de la porte surmontée d'une lucarne quadrangulaire). Un aménagement en édifice de culte n'est pas exclu. Le seul hagiotopeyme connu à proximité est San Baccolo, mais le lien avec le mausolée n'est nullement assuré.

⁴ Pergola 2001.

⁵ Courtois 1955, p. 186.

⁶ *Historia arianorum*, col. 725-726.

⁷ Turtas 1999, p. 62-63.

⁸ On ne fera qu'évoquer ici la question très controversée du passage de saint Paul lors de son voyage en Espagne, bien que Théodoret de Cyr – quatre siècles plus tard ! – indique que l'apôtre aurait évangélisé les îles situées entre Rome et l'Espagne.

⁹ Zucca 1996, p. 283-285, n° 70.

¹⁰ La présence de chrétiens en Sardaigne est documentée dès la fin du II^e siècle. Il s'agit essentiellement de romains, dont les futurs papes Calliste 1^{er} (217-222) et Pontien (230-235), qui y sont exilés et parfois condamnés aux travaux forcés dans les mines, *damnati ad metalla* : (Turtas 1999, p. 32-34 ; Zucca 2002b). Quatre martyrs persécutés sous Dioclétien entre 303 et 305 sont connus par le Martyrologe hiéronymien : à Porto Torres, Forum Traiani, Cagliari et Olbia.

convoqué au concile d'Arles en 314¹¹. Son Église est donc déjà organisée et animée par des prélats reconnus, dont un anonyme présent au concile de Sardique en 343, et surtout par le charismatique et très dynamique Lucifer de Cagliari (353-370), qui joue un rôle essentiel avec Athanase d'Alexandrie dans la lutte contre l'arianisme sous le règne de Constance II¹². Il est l'auteur de cinq ouvrages qui témoignent de son engagement et de sa vaste culture enrichie par des références aussi bien africaines qu'orientales¹³. Les chefs de cette Église sarde ont donc probablement les moyens de mener à bien une pastorale sur l'ensemble de leur territoire. De là, le christianisme a pu se diffuser en Corse, mais peut-être également jusqu'aux Baléares puisqu'au V^e siècle les prélats de ces îles occidentales sont étroitement associés dans la documentation à ceux de Sardaigne et peut-être même subordonnés à l'archevêque de Cagliari¹⁴. Si l'on a par le passé proposé que la Corse pouvait, elle aussi, être rattachée à ce métropolitain¹⁵, il faut bien reconnaître que les éléments pouvant étayer cette hypothèse font totalement défaut et que l'île apparaît – mais seulement à partir du VI^e siècle – toujours liée à Rome.

2. LA RÉORGANISATION DE L'ESPACE URBAIN

Le complexe paléochrétien *intra-muros* est implanté au sud de l'agglomération, à environ 150 m de l'emplacement supposé du *forum*. Comme bien souvent (Luni, Genève, Tournai, Barcelone...), la basilique est construite sur une *domus* ouvrant sur l'une des artères majeures de la ville, ici l'axe A. Il n'est pas possible de dire précisément combien de temps s'écoule entre l'abandon de cette résidence et le début du chantier de construction de l'édifice de

culte : tout au plus une quarantaine d'années, mais peut-être beaucoup moins. L'absence de niveaux d'abandon clairement reconnus sur les sols et la faible usure des monnaies plaident en faveur d'un laps de temps très court. N'est-ce pas là le signe d'une acquisition par don ou par achat de la parcelle par la communauté chrétienne ? La nouvelle construction déborde vers le nord de l'emprise stricte de cette habitation et englobe sur toute sa largeur une portion du portique de la grande voie est-ouest qui demeure en fonction : c'est en tout cas sur cette rue que s'ouvre la basilique. Si l'on ne connaît pas le statut du sol de ce portique, les décalages d'alignements et les formes mêmes des piliers soutenant les toitures peuvent laisser penser qu'ils sont étroitement associés aux constructions privées situées en arrière. Dans ce cas, la question d'une éventuelle occupation de l'espace public ne se pose pas. Quoi qu'il en soit, dès le début de l'Antiquité tardive, sinon avant, il est courant dans l'ensemble du monde romain que les pouvoirs locaux autorisent la construction d'habitations et de boutiques sous les portiques, quand ce type de travaux est soumis à réglementation ce qui n'est pas toujours le cas¹⁶. Par conséquent, on se gardera bien de voir ici et à partir de ce seul indice, le signe d'un pouvoir épiscopal fort, qui aurait la possibilité de privatiser un espace public face à une autorité municipale déjà affaiblie.

Alors que ces basiliques funéraires sont d'ordinaire installées sur les principales voies d'accès à la ville¹⁷, celle de Mariana semble avoir été desservie par un axe secondaire et apparaît ainsi quelque peu marginalisée par rapport à l'agglomération. Cette situation originale pourrait laisser penser que le choix de l'implantation de l'édifice n'a pas été motivé uniquement par des critères topographiques, mais qu'il existait dans ce secteur un élément considéré comme

¹¹ Des mentions épigraphiques de deux, peut-être trois évêques martyrs (Eutimio, Severo (?)) ainsi qu'un anonyme) laissent penser qu'un encadrement épiscopal existait déjà en Sardaigne au moins au tout début du IV^e siècle, au moment des grandes persécutions de Dioclétien (303-305) (Turtas 1999, p. 819). Mais, compte tenu du contexte peu propice, R. Turtas considérerait que la structuration de l'Église de Cagliari peut dater de la seconde moitié du III^e siècle (Turtas 1999, p. 50-51).

¹² Turtas 1999, p. 55-71 ; Corti 2004.

¹³ Piras 2002.

¹⁴ Zucca 2002a, p. 544.

¹⁵ Istria – Pergola 2009.

¹⁶ Saliou 2005.

¹⁷ On verra à ce propos les cas exemplaires et désormais très bien connus d'Aoste (Perinetti 1989) et de Reims (Pietri 2014).

remarquable et qui a très fortement influencé la décision. Compte tenu du contexte, cet élément pourrait être une sépulture ou un groupe de tombes vénérées que l'on a jugé indispensable de protéger et de glorifier par la construction d'un monument apte à accueillir les pratiques de dévotion. Toutefois, aucune de ces hypothétiques tombes n'a été identifiée à l'heure actuelle et d'autres raisons doivent être envisagées.

Est-ce le simple fait du hasard si les deux pôles paléochrétiens ont été édifiés en limite méridionale de la ville et de l'espace funéraire ? Ne doit-on pas au contraire y voir une volonté délibérée et forte de déplacer les centres monumentaux vers le sud ? Mais alors, pour quelle(s) raison(s) ?

On ne sait précisément quelle était alors la situation de l'habitat. L'unique sondage réalisé au nord de l'agglomération semble n'avoir livré que des éléments antérieurs à la fin du III^e siècle¹⁸, mais il était de superficie très limitée (24 m²) et n'est certainement pas représentatif. Les fouilles des quartiers méridionaux, en particulier les travaux réalisés par l'Inrap en 2016-2017, ont montré que tous les secteurs n'étaient pas abandonnés au même moment : une continuité d'occupation est documentée au moins jusqu'à la fin du IV^e siècle dans le quartier sud-ouest. Plus près du complexe épiscopal, l'utilisation des habitations se poursuit jusqu'au VII^e voire au XII^e siècle. Bien plus, on a pu mettre en évidence lors des dernières fouilles préventives un grand bâtiment à trois vaisseaux correspondant à coup sûr à un entrepôt. Il est construit vers la fin du VI^e siècle à l'extrême limite méridionale de la ville, en prenant appui sur un long mur de soutènement

aménagé contre le talus de la terrasse naturelle et au pied duquel le Golo a creusé son lit¹⁹. Il aurait été bien sûr intéressant d'avoir une datation de l'entrepôt situé à l'autre extrémité de la ville, au sud-est, toujours près du Golo, et repéré en 1936 par L. Leschi et A. Chauvel.

Ces quelques éléments semblent suffisamment pertinents pour envisager la possibilité d'une évolution de l'espace urbain qui se restructurerait en déplaçant le centre monumental et les principaux édifices vers le sud, c'est-à-dire vers le fleuve. Plusieurs arguments peuvent expliquer au moins en partie cette réorganisation.

Dans le secteur actuel de l'étang de Tanghiccìa, où beaucoup d'indices permettent de situer le port, une série de carottages, des mesures géophysiques et des datations par le radiocarbone ont bien mis en évidence la progradation de la ligne de rivage d'une centaine de mètres et la création de cordons littoraux durant l'Antiquité tardive²⁰. Ces phénomènes ont toutes les chances d'avoir engendré un colmatage du bassin portuaire, mais aussi d'avoir favorisé l'apparition de zones humides sinon de véritables marécages en arrière des cordons dunaires faisant obstacle à l'accès au littoral. Cette mutation du paysage sans doute rapide²¹ a pu perturber durablement le fonctionnement du port et conduire jusqu'à son abandon. Or, le mobilier archéologique témoigne d'une croissance très significative des importations entre le milieu environ du IV^e et la seconde moitié du V^e siècle, ce qui implique forcément l'existence de structures permettant l'atterrissage des navires et le transport des marchandises sur une distance d'environ 2 km.

¹⁸ La chronologie proposée n'est toutefois pas claire : « ... une concentration des chronologies d'occupation entre le I^{er} et le II^e siècle après J.-C., avec une présence de formes encore sûrement attestées au III^e siècle, mais qui sont insuffisantes et douteuses pour le IV^e et le début du V^e siècle » (Corsi – Vermeulen 2015, p. 12). D'autant plus que les auteurs mentionnent aussi la découverte dans des niveaux remaniés d'un *follis* du V^e siècle (note 43). L'histogramme illustrant ce propos (fig. 6) ne fait qu'apporter un peu plus de confusion.

¹⁹ Sa datation repose sur la présence de fragments d'amphores Keay 62 et spatheon 3A dans le sol (Chapon 2019, p. 123-130).

²⁰ Vella *et al.* 2016. Datation obtenue sur des végétaux dans le carottage Gol7, n° d'échantillon Gol7-C2\205-207, code labo : Beta-408186, datation calibrée 2 sigma = 540/640 AD. Cette datation correspond à celle du cordon déjà formé.

²¹ Le cordon antique sur lequel ont pu être implantées les structures portuaires est daté par le radiocarbone : bois prélevé dans le carottage Gol5, n° d'échantillon Gol5-C2\197-199, code labo : Beta-408183, datation calibrée 2 sigma = 235/385 AD.

Comme on l'a vu, au moins jusqu'au IV^e siècle Mariana est alimentée prioritairement par des ports de redistribution de la côte d'Étrurie et éventuellement du Latium. Cet espace Tyrrhénien, parsemé d'îles pouvant constituer autant d'étapes et d'abris²², est par excellence celui des petits caboteurs. Certains de ces navires de faible tonnage, qui deviennent par ailleurs fréquents partout en Méditerranée durant l'Antiquité tardive²³, avaient peut-être la possibilité de remonter le cours du fleuve jusqu'à la ville²⁴. La mise en place d'une rupture de charge au niveau de l'embouchure du Golo paraît cependant bien plus probable et en tout cas indispensable pour les navires de plus gros tonnage qui pouvaient assurer un commerce en ligne directe depuis l'Afrique et dont quelques épaves ont été retrouvées au large de la côte orientale de la Corse, sans que l'on puisse assurer toutefois que l'île était bien leur destination²⁵. L'acheminement jusqu'à Mariana pouvait alors se faire par des chalands à fond plat ou du moins au moyen de barques à faible tirant d'eau afin d'éviter le transport terrestre à la fois bien plus coûteux et gêné par le possible développement de zones humides en arrière du littoral²⁶.

Le dynamisme économique qui marque la seconde moitié du IV^e et la première moitié du V^e siècle, ainsi que la transformation du paysage au niveau du littoral ont pu faire du fleuve le principal axe de circulation. Cette nouvelle situation a pu peser lourdement sur la reconfiguration de la ville. Le choix de l'implantation du complexe épiscopal au début du V^e siècle pourrait donc ne pas être la cause de cette nouvelle topographie, mais seulement le résultat : soit qu'il est installé au centre de l'agglomération réduite et réorganisée en bordure du Golo, soit qu'il y a là une volonté de rendre l'édifice très visible depuis l'axe de circulation principal.

3. SAVOIR-FAIRE LOCAUX ET MODÈLES EXOGÈNES

Bien que la ville soit de dimensions très modestes, la communauté chrétienne se dote au début du V^e siècle et au prix d'un investissement financier sans doute considérable, d'une parure monumentale digne des grandes agglomérations et reflet de la puissance de son Église. L'édification du complexe *intra-muros* et de la basilique suburbaine a en effet certainement nécessité un budget important même si la majorité des matériaux de construction sont prélevés sur place. La part la plus importante des dépenses a dû concerner la mise en œuvre de ces matériaux, autrement dit les travaux de maçonnerie, ainsi que l'achat du bois de charpente et des tuiles, mais surtout la rémunération d'artisans spécialisés dont certains très probablement recrutés hors de l'île, pour la réalisation des peintures murales, des divers éléments sculptés en marbre (baldaquin du baptistère, autel, chancel et plaques ajourées de la basilique) et bien sûr des sols de mosaïque polychrome. Il faut ajouter à cela le mobilier liturgique en métal, terre cuite et verre... (luminaires, vases, croix...) dont les fouilles anciennes ont révélé quelques éléments malheureusement disparus aujourd'hui²⁷.

L'ensemble architectural paraît quelque peu démesuré par rapport à la taille de l'agglomération. Les comparaisons, tant en ce qui concerne la superficie des édifices que leur décor et leur équipement, avec les cathédrales plus ou moins contemporaines de Nice, Cimiez, Riez, Digne, Aoste... font apparaître des différences parfois importantes qui témoignent d'une certaine aisance de la communauté chrétienne de Mariana ou du moins de l'Église locale, et d'une volonté d'ostentation à laquelle participe aussi le choix d'installer le baptistère dans un édifice indépendant. Avec une surface au sol de 474 m², la basilique de Mariana est 1,7 fois plus

²² Au nord, Gorgona, Elbe, Pianosa et Capraia, et au sud Giannutri, Giglio et Montecristo.

²³ Arnaud 2005 p. 34-38.

²⁴ L'épave Arles-Rhône 13 constitue un bel exemple de ces navires de faible tonnage du IV^e siècle adaptés à la navigation maritime, mais capable aussi de remonter le cours du fleuve (Long – Duperron 2014).

²⁵ Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014.

²⁶ Sur le coût des transports maritimes, fluviaux et terrestres durant l'Antiquité on verra en particulier Arnaud 2016, p. 144 : selon l'édit du Maximum de Dioclétien, le transport en chariot était 42 fois plus cher que le transport à dos d'âne, lui-même 33 fois plus coûteux que le transport maritime !

²⁷ Moracchini-Mazel 1967b.

vaste que celle de Digne (271 m²) et 2,3 fois que celle de Nice (200 m²) !

Les plans des édifices et les techniques de construction mises en œuvre ne présentent aucune véritable originalité puisqu'ils sont largement répandus dans l'ensemble du bassin méditerranéen et expérimentés localement entre le II^e et le IV^e siècle. Ainsi, le plan basilical avec abside semi-circulaire est connu à Mariana par plusieurs pièces aménagées dans des *domus* ou des bains. Quant à celui du baptistère, que l'on pourrait croire en première lecture éminemment symbolique, pourrait en fait être simplement inspiré d'un édifice thermal local, même si l'image de la croix n'est peut-être pas totalement insignifiante.

À l'inverse, les éléments du décor reflètent des savoir-faire et des courants artistiques étrangers à l'île dont la diffusion géographique est plutôt restreinte.

Il en est ainsi des tapis de mosaïques à motifs géométriques et de la composition en lacis du *podium* de la basilique dont le vocabulaire et l'agencement présentent d'étroites parentés avec les réalisations du nord-ouest de l'Italie et du sud-est de la Gaule. Cet ensemble forme un groupe cohérent, riche d'une dizaine d'occurrences. Les plus proches, d'un point de vue stylistique, iconographique, chronologique et géographique sont ceux des groupes épiscopaux de Genève et de Vérone.

En ce qui concerne les scènes figurées, le panneau principal de la basilique représentant le bœuf et le lion est, pourrait-on dire, typiquement oriental ; les seuls exemples connus, au demeurant peu nombreux, sont en Turquie et en Jordanie et semblent être, dans l'état actuel de la documentation, tous plus récents que celui de Mariana qui est donc un *unicum* en Méditerranée occidentale. Il en est de même de la représentation des fleuves du paradis qui, bien que directement puisés dans l'iconographie païenne des dieux Fleuves, ne sont sous cette forme associés à des édifices de culte chrétien que dans deux cas en Grèce et à Aquilée²⁸. La mosaïque de la basilique d'Ohrid,

en Macédoine, est particulièrement intéressante dans la mesure où les fleuves du paradis, clairement identifiés par des inscriptions, sont ici et comme à Mariana associés à l'image du cerf s'abreuvant. Mais le style est bien différent et la réalisation peut-être plus tardive.

La sculpture du ciborium du baptistère ainsi que celles provenant probablement de la basilique peuvent être comparées au corpus de la sculpture dite du sud-ouest de la Gaule. Mais, l'unique *ciborium* actuellement connu présentant des caractéristiques formelles et stylistiques proches (feuilles de lierre), est celui du baptistère de Riez, dans les Alpes de Hautes Provence²⁹.

On imagine assez mal que ces sculptures n'aient pas été exécutées sur place en raison des contraintes d'adaptation, notamment à la cuve baptismale, qui ont été posées aux artisans. D'autre part, la très forte parenté avec la sculpture du sud-ouest de la Gaule amène à exclure l'origine locale de ces artisans. De la même manière, les mosaïques ont très bien pu être réalisées par un atelier étranger. Cependant, la présence de mosaïques polychromes à Aleria, peut-être plus anciennes et contemporaines, suggère de ne pas écarter l'hypothèse d'un atelier local qui travaille alors avec des cartons élaborés hors de l'île et assurant la diffusion des modèles. Dans tous les cas – déplacement ou envoi de cartons –, ces sculptures et ces mosaïques témoignent indiscutablement de contacts avec les régions alpines du nord de l'Italie et du sud de la Gaule qui permettent l'importation d'un vocabulaire particulier. Il n'est pas certain en revanche, comme on le verra, que l'iconographie des scènes figurées ait été puisée dans le répertoire de Méditerranée orientale, tant les différences stylistiques et de composition sont importantes. Les mêmes besoins et un héritage commun, particulièrement en ce qui concerne la représentation des fleuves du paradis directement inspirés par les dieux Océans des mosaïques des siècles antérieurs, ont facilement pu générer des résultats assez semblables.

²⁸ Lavagne 1981, p. 13.

²⁹ Information orale aimablement communiquée par Ph. Borgard.

La cuve baptismale à alvéoles extérieures présente une véritable singularité en raison de son plan, ce qui n'empêche pas de l'inscrire dans une série bien connue comptant plusieurs dizaines d'occurrences réparties dans le nord de l'Italie, le midi de la Gaule, jusqu'à Cologne et en Macédoine. Les différences tiennent principalement au nombre d'alvéoles extérieures pouvant varier de quatre à dix-huit, ainsi qu'au plan intérieur : hexagonal, octogonal ou circulaire. Le choix opéré à Mariana permet de conjoindre ce plan à alvéoles, celui de l'octogone et également celui de la croix dont il n'est sans doute pas nécessaire de revenir ici sur le symbolisme et le lien fort avec le rite du baptême³⁰.

Outre leur fonction décorative, ces alvéoles et les redans associés, semblent destinés, du moins dans un premier temps, à supporter les colonnes d'un *ciborium* tout en permettant à l'officiant et éventuellement à son assistant de s'avancer au-dessus de la cuve pour accompagner le catéchumène au moment de son immersion³¹.

La cuve de Mariana apparaît ainsi comme une interprétation originale et singulière de cette forme, une synthèse des plans à alvéoles extérieures, octogonaux et cruciformes.

L'agencement général de l'espace intérieur et particulièrement des installations liturgiques de la basilique *intra-muros*, présente de la même manière d'assez fortes originalités dans le cadre du bassin occidental de la Méditerranée. Il est caractérisé par la présence d'un banc presbytéral libre maçonné, probablement pourvu de plusieurs gradins, ainsi que d'un *presbyterium* nettement surélevé et probablement délimité par un chancel, prolongé vers l'ouest par une *solea*. Si l'on trouve isolément et un peu plus tardivement certains des éléments dans des régions proches, c'est dans les diocèses du nord de l'Adriatique et de Lombardie, sous influence

d'Aquilée aux IV^e-V^e siècles, qu'il faut aller rechercher des édifices réunissant l'ensemble de ces composantes³². Les premières phases des basiliques de Sabiona et de San Pietro di Castelvechio, dans le Val d'Adige, ou encore de San Pietro in Mavinas à Sirmione³³ en donnent de beaux exemples tout comme la basilique de Concordia Sagittaria³⁴.

La présence d'un banc presbytéral, au centre duquel il est bien sûr nécessaire de restituer un trône épiscopal, indique que le clergé prenait place dans l'abside et était tourné vers les fidèles. La *solea*, qui ne semble pas conduire à un ambon, présente peut-être la particularité de ne pas être raccordée au *podium* mais réserve des passages vers le nord et le sud de son extrémité orientale. Ces ouvertures, dont de semblables ont été rencontrées également en Lombardie et à Porto, près de Rome, peuvent être destinées à permettre le déplacement du clergé qui devait longer les longs côtés du *podium* et utiliser les escaliers latéraux. Ce cheminement est matérialisé au sol par les tapis de mosaïque à décor géométrique qui délimitent clairement l'espace situé entre les deux colonnades. Un accès direct et axial était toutefois possible. Cependant, ne peut-on pas imaginer également que cet espace entre le couloir et le *podium* pouvait permettre le passage des néophytes, après le baptême au moment où ils s'avançaient vers l'autel pour participer au sacrifice eucharistique ?

Tous ces éléments invitent *in fine* à rapprocher les édifices de culte de Mariana d'une vaste aire géographique septentrionale, englobant au moins le nord de l'Italie et le sud de la Gaule. Ils sont le fruit d'interactions complexes dont il faut sans doute distinguer trois, sinon quatre niveaux correspondant à autant de vecteurs ou de dynamiques de transferts culturels différents. Les mosaïques résultent du déplacement d'artisans ou de cartons, voire des deux. Les sculptures sont en revanche certainement

³⁰ Godoy Fernandez 2017.

³¹ Pour la fonction des redents, il existe de très nombreux exemples. On pourra voir notamment la restitution proposée par G. Wolff de la cuve de Cologne (Wolff 1993, fig. 95). Concernant la fonction des alvéoles, les cuves médiévales, donc bien plus tardives, conservent parfois ce type d'aménagement réduit toutefois à deux alvéoles : il en est ainsi dans le baptistère de la cathédrale de Vintimille

au XII^e-XIII^e siècle (Fusconi – Gandolfi – Frondoni 2001, p. 804).

³² Chevalier 1999 ; Duval 1999.

³³ Breda *et al.* 2011.

³⁴ Cuscito 1999. On rappellera cependant que la basilique de Concordia Sagittaria, fidèle au modèle d'Aquilée, est dépourvue d'abside comme celle, finalement semblable, de Pola.

l'œuvre d'une équipe itinérante. L'élaboration du plan de la cuve baptismale paraît émaner d'une interprétation de formes largement diffusées par ailleurs et associées ici. Quant aux aménagements liturgiques, qui sont au final les composantes les plus révélateurs de cet ensemble, ils peuvent difficilement témoigner d'autre chose que de la transposition d'un modèle spécifique qui subit toutefois des transformations mineures, mais que l'on se doit de souligner car elles ont pu avoir un rôle dans la liturgie elle-même : mise en place d'un chancel sur les grands côtés du *podium* et espaces de circulation nord-sud entre ce dernier et la *solea*.

Or, on ne voit pas bien quels liens institutionnels ont pu exister entre la Corse et ces régions septentrionales qui bénéficiaient d'un certain prestige³⁵. On est de fait amené à suggérer que ces apports extérieurs procèdent avant tout de la sensibilité personnelle de l'évêque commanditaire. Une sensibilité qui pourrait être liée à sa formation ou encore à des contacts privilégiés, d'ordres purement amicaux ou professionnels et intellectuels, avec des prélats officiant dans le nord de l'Italie.

On doit dès lors écarter l'idée d'une influence, concept à laquelle sont attachées les notions d'action continue, de hiérarchie et de dynamique impulsée, consciemment ou inconsciemment, par une entité de départ à l'adresse d'une autre qui ne joue qu'un rôle plus ou moins passif. On privilégiera en revanche l'idée d'un transfert culturel dont l'évêque de Mariana, déterminé par une conjoncture intellectuelle précise, semble être l'initiateur, sinon le véritable vecteur. C'est lui qui, grâce à sa personnalité, mobilise des éléments adaptés à ses besoins dans un vaste ensemble de ressources cultu-

relles³⁶. C'est aussi lui, enfin, qui peut opérer une réception active en adaptant ou réinterprétant les formes et les images pour produire une configuration nouvelle.

4. UN COMPLEXE ORGANISÉ AUTOUR DE LA LITURGIE BAPTISMALE

Ce personnage a certainement occupé une place éminente également dans l'élaboration des tapis de mosaïque. L'iconographie et la composition répondent à une logique d'ensemble qui guide le catéchumène depuis la porte occidentale du baptistère jusqu'au lieu de la célébration eucharistique, l'autel majeur de la basilique, en passant, bien sûr, par la piscine baptismale. Cet itinéraire est scandé par des scènes et des motifs dont le sens paraît relativement clair. Le cerf s'abreuvant (Psaume 42.2) est une invitation du catéchumène à se régénérer pour se présenter devant Dieu, en s'immergeant dans la cuve alimentée symboliquement par les fleuves du paradis qui, selon Hippolyte de Rome, ne sont autre que le Christ lui-même dont la parole est transmise par les quatre évangélistes. La représentation des quatre fleuves et des quatre évangélistes n'est-elle pas étroitement associée ici dans l'image des personnages barbus placés aux angles ? Cette immersion dans la cuve est une mort, dont l'idée est transmise par le plan cruciforme³⁷, et une résurrection que rappelle le plan octogonal³⁸, mais symbolisée aussi par les poissons placés à l'est et au nord³⁹. La coupe représentée sur le seuil de la porte nord du baptistère, annonce déjà le sacrifice eucharistique et convie le néophyte à pénétrer dans la basilique. Placé devant le *presbyterium*,

³⁵ Au même moment la Provence entretient également avec le nord de l'Italie des relations particulières que l'on peine à expliquer : Guyon 2000, p. 35.

³⁶ Sur cette notion de ressources culturelles, on verra surtout Jullien 2016.

³⁷ Ambroise de Milan associe le plan cruciforme de la cuve baptismale à l'idée que le catéchumène est associé à la mort du Christ (Godoy Fernandez 2017, p. 146).

³⁸ On verra bien sûr à ce sujet le poème imaginé par Ambroise pour le baptistère de Milan : « ... c'est d'après ce nombre [8] qu'il devait convenir d'élever la salle du

saint baptême : il a rendu au peuple le vrai salut par la lumière du Christ qui se relève de la mort » traduction de J.-L. Charlet dans Guyon 2000, p. 36 et note 58.

³⁹ Sur cette notion de mort et de résurrection, on verra la belle et récente mise au point de C. Godoy Fernandez (Godoy Fernandez 2017). Ambroise de Milan est à ce sujet extrêmement clair : « [...] la fontaine qui représente une sorte de tombeau où nous qui croyons au Père et au fils et au Saint-Esprit sommes reçus et immergés, puis nous nous relevons, c'est-à-dire, nous ressuscitons » (*De sacramentis* 3, 1).

dont le décor géométrique et de lacis peuplé de dauphins et de fleurons évoque à nouveau l'eau vive et la renaissance faisant ainsi écho au baptistère, il est désormais confronté aux deux panneaux encadrant l'autel. Le cep de vigne est certes une image récurrente dans l'iconographie chrétienne, mais il rappelle peut-être ici, eu égard à sa position, l'homélie d'Astérios le sophiste : « La vigne divine [...] a poussé hors du sépulcre et a porté comme fruits les nouveaux baptisés comme des grappes de raisins sur l'autel ». Le terme sépulcre a bien sûr ici une double signification : celle de tombeau du Christ et celle de cuve baptismale⁴⁰. Quant à la poule représentée sur le panneau nord, elle est le Christ ou l'Église qui protège désormais les néophytes comme le rappellent Hilaire de Poitiers et Augustin d'Hippone. Ces panneaux latéraux conduisent enfin à la scène principale, illustration des versets d'Isaïe, représentant l'Âge messianique, le paradis, la paix finale, l'aboutissement du parcours du catéchumène et de tous les chrétiens, inséparable de l'autel eucharistique comme le rappelait A. Grabar⁴¹. Ces trois panneaux de la basilique doivent être lus depuis l'occident ; étaient-ils par conséquent destinés prioritairement aux fidèles ou bien faut-il considérer, comme le pensait N. Duval⁴², que ce sens de lecture indique que l'officiant se trouvait à l'ouest de l'autel et tourné vers l'orient durant le sacrifice de la messe ? La situation sous l'abside du banc presbytéral libre, la déformation probablement volontaire du *podium* trapézoïdal incliné vers la nef ainsi que l'ensemble de l'iconographie laissent imaginer que c'est le point de vue du fidèle qui a prévalu ici.

Compte tenu de ces indications, des dispositions respectives de la basilique et du baptistère ainsi que du positionnement des portes, au moins deux parcours peuvent être imaginés

pour les candidats au baptême (fig. 2). Ils pouvaient :

- accéder à l'intérieur du complexe depuis l'est par la porte ouvrant sur l'annexe B, puis se rendre dans l'annexe C avant d'entrer dans le baptistère par sa porte ouest, en ressortir par la porte nord et accéder, *via* l'annexe B, dans la basilique par la porte orientale du collatéral sud. On connaît encore mal la configuration des bâtiments situés à l'est de la basilique qui correspondent peut-être, compte tenu de leur proximité et des communications, au palais épiscopal. Par ailleurs, la fonction de la porte sud de la basilique reste dans ce cas inexpliquée.
- depuis le collatéral sud de la basilique se rendre dans l'annexe C puis dans le baptistère par la porte ouest, en ressortir par la porte nord et *via* l'annexe B, retourner dans la basilique par la porte orientale du collatéral sud. Cette solution 2 est tout aussi simple que la précédente, mais implique un passage par la basilique avant l'entrée dans le baptistère ce qui, contrairement à une opinion assez diffusée, n'a rien de rédhibitoire surtout s'il n'existe pas d'autre édifice de culte, proche bien sûr, destiné à la préparation des catéchumènes et aux prières introduisant la cérémonie baptismale⁴³.

Quel que soit le parcours, il est probable que l'annexe C remplissait la fonction de vestiaire alors que l'annexe B peut être interprétée comme un *consignatorium* où l'évêque procédait éventuellement au lavement des pieds et à l'administration du sacrement de la Confirmation.

L'accès à l'intérieur de la cuve se faisait très probablement par les côtés incurvés, placés face aux quatre chevets et donc aux deux portes, facilitant ainsi la déambulation à l'intérieur de l'édifice⁴⁴. D'éventuels passages sur les côtés rectilignes de la cuve seraient décalés par rapport aux deux portes, mais aussi plus

⁴⁰ L'exégèse patristique, et en tout premier lieu celle d'Origène d'Alexandrie au III^e siècle, fait un parallèle constant entre la cuve baptismale et le sépulcre du Christ. Pour Jean Chrysostome « mettre la tête sous l'eau [de la cuve baptismale], c'est comme pénétrer dans un tombeau » (Godoy Fernandez 2017, p. 143-147).

⁴¹ Grabar 1960, p. 68.

⁴² Duval 1982.

⁴³ On voit ainsi que dans le rite baptismal dit ambrosien révélé par deux traités de la fin du IV^e siècle, le *De*

sacramentis et le *De Mysteriis*, le rite introductif qualifié de *mysterium apertionis*, durant lequel l'évêque touchait nez et oreilles des futurs baptisés, se déroule dans un autre édifice que le baptistère, très probablement dans la basilique voisine : Lusuardi Siena – Sannazaro 2001, p. 667. Par ailleurs, rien n'empêche, au moment du baptême, d'isoler le collatéral sud de la basilique de Mariana par des pièces de tissu par exemple.

⁴⁴ Cette disposition est commune à tous les baptistères pourvus d'une cuve à multiples alvéoles extérieures.

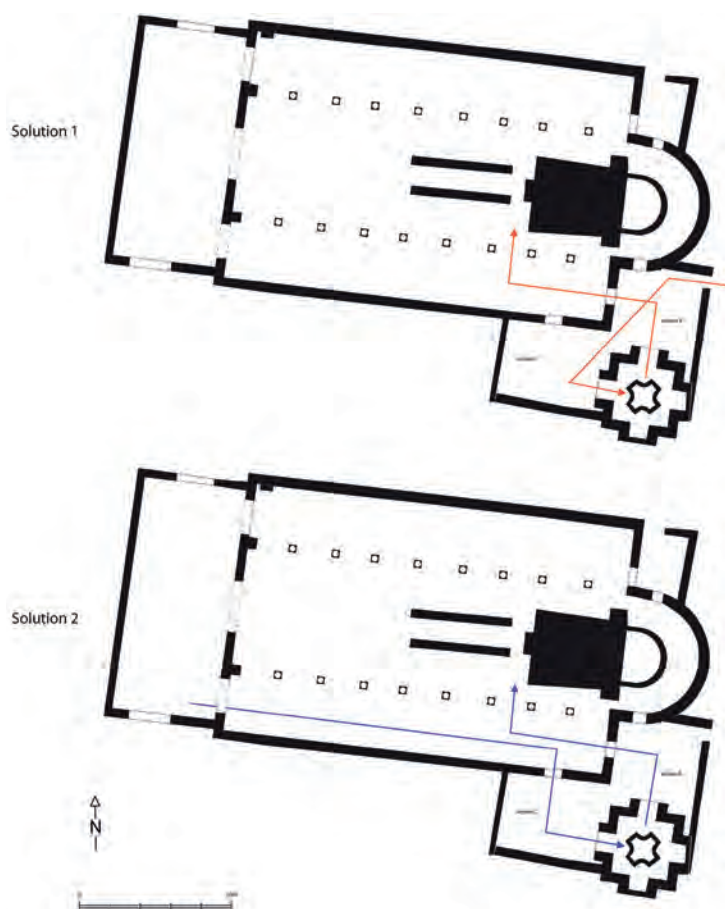


Fig. 2 – Propositions d'itinéraires des catéchumènes au moment du baptême (DAO D. Istria/CNRS).

étroits (≈ 60 cm) en raison de la présence des colonnes soutenant le *ciborium*. Dans tous les cas, la descente dans la piscine ne devait pas être très aisée en raison de la hauteur des différents éléments, mais cela n'avait rien d'exceptionnel puisqu'à Ajaccio les marches de l'état 1 de la cuve baptismale peuvent atteindre jusqu'à 60 cm de hauteur⁴⁵.

Idéalement, l'accès à l'intérieur de la cuve devait se faire par l'ouest et la sortie vers l'est, conformément au rite de la *conversio ad orientem* : le baptisé renonce au démon et se tourne vers le Christ, il traverse la cuve comme les Hébreux ont franchi la mer Rouge⁴⁶. L'entrée

dans le baptistère par l'ouest semble confirmer cet itinéraire. La sortie de la cuve par le côté oriental est possible, mais rien ne permet de le confirmer. En revanche, il est à exclure totalement durant la phase 2 en raison de la présence d'un massif dans le chevet oriental.

Après avoir vêtu la tunique blanche et avoir reçu la confirmation, les néophytes devaient pénétrer dans la basilique par la porte orientale du collatéral sud afin d'assister à la célébration eucharistique. *Post hoc quid sequitur? Venire habes ad altare* indique le *De sacramentis*⁴⁷. Ils pouvaient avoir désormais une vision directe de la mosaïque du *podium* et en particulier

⁴⁵ Istria – Pergola 2007, p. 750.

⁴⁶ Lusuardi Siena – Sannazaro 2001, p. 668.

⁴⁷ *Idem*, p. 670, note 74.

du panneau illustrant le passage du Livre d'Isaïe 11: 6-8 et 65: 25, faisant très explicitement référence aux temps Messianiques, au *Peaceful Kingdom* auquel conduit le baptême, pour reprendre l'heureuse expression de S.D. Campbell.

Comme cela arrive souvent, la cuve est disproportionnée par rapport à la superficie somme toute modeste de la pièce. Ses dimensions relativement importantes permettaient bien sûr d'accueillir aisément un adulte pour un baptême par immersion totale, mais mettaient aussi en exergue cette structure centrale et principale magnifiée par son baldaquin de marbre. Le décor plaqué dont on ne conserve que quelques colonnes de granite avec leur base de marbre, attirait quant à lui l'attention sur le mur oriental avec sa banquette où pouvait prendre place le clergé et surtout, avec son alcôve centrale où l'on peut restituer sans trop de risque d'erreur soit un autel, soit plus certainement la chaire épiscopale.

Ces aménagements liturgiques tout comme ces tapis de mosaïque à la composition très structurée, sont le fruit d'une réflexion globale de haute tenue émanant assurément d'un personnage érudit que l'on peine à imaginer isolé, reclus dans une Corse coupée du monde. La mise en image de cette pensée complexe résulte encore une fois d'une mobilisation de ressources culturelles diversifiées dont le concepteur ou l'artisan chargé de la réalisation avaient de très bonnes connaissances. Reste à savoir si cette connaissance procède d'une confrontation directe avec les sources, ce qui implique des déplacements de l'un ou de l'autre, ou bien si elle est diffusée d'une quelconque manière par un intermédiaire.

⁴⁸ Gregorii I papae Registrum epistolarum, Liber VI, epist. 22, Ian. 596: Quoniam in insula Corsica (...) ecclesiae basilicam cum baptisterio in honorem beatorum apostolorum Petri principis atque Laurentii martyris pro lucrandis animabus fundari praecipimus...

Idem, Liber VIII, epist. 1, Sept. 597: Susceptis epistolis fraternitatis vestrae magnas omnipotenti Deo gratis retulimus, quia de congregazione multarum animarum nos dignatus est relevare. Et ideo fraternitas vestra sollicitè studeat opus quod coepit auxiliante Domino ad perfectionem deducere; et sive eos qui aliquando fideles fuerunt, sed ad cultum idolorum neglegentia aut necessitate faciente reversi sunt, festinet cum indicta paenitentia aliquantorum dierum ad fidem reducere, ut reatum suum plagere debeant et tanto

Cette correspondance étroite entre les panneaux de mosaïque du baptistère et de la basilique témoigne d'une conception unitaire de l'ensemble et révèle la primauté donnée au baptême ou, plus exactement, au parcours initiatique permettant d'intégrer la communauté des fidèles placée sous la protection de l'Église et d'accéder au paradis. Cette démarche évangélisatrice se comprend aisément durant cette phase de construction de l'Église. Elle se poursuivra durant le siècle suivant puisque Grégoire I^{er} interviendra en 596 et 597 auprès de l'évêque Petrus d'Aleria pour l'exhorter à convertir les âmes et à ramener sur le droit chemin des fidèles retournés aux pratiques païennes⁴⁸. Le pape met alors au service de l'évêque une basilique et un baptistère, dotés des reliques des saints Pierre et Laurent, qui apparaissent comme des « outils » absolument essentiels à sa mission. Mais, parallèlement à ces moyens matériels, on use aussi d'un appareil psychologique auprès de la population que l'on doit avertir, presser et menacer du jugement de Dieu afin qu'elle consente au baptême.

5. UN SIÈGE ÉPISCOPAL INSTABLE

À partir de la fin du VII^e ou du début du VIII^e et jusqu'au XI^e siècle, les évêchés sont fusionnés pour n'en former plus qu'un dénommé évêché de Corse. Se pose par conséquent le problème de la localisation du siège épiscopal. Aucun élément ne permet de penser qu'il a pu être situé ailleurs qu'à Mariana. Le petit quartier à l'est de l'édifice de culte a livré lors des fouilles anciennes des céramiques des IX^e-X^e siècles⁴⁹, mais les contextes de découvertes ne sont pas précisément

firmiter teneant hoc, ad quod adiuvante Domino revertuntur, quanto illud perfecte defleverint, unde discedunt, sive eos qui necdum baptizati sunt, ammonendo, rogando, de venturo iudicio terrendo, rationem quoque reddendo, quia linia et lapides colere non debent, festinet fraternitas tua omnipotenti Domino congregare, ut in adventu eius cum districtus dies iudicii venerit, in numero sanctorum possit tua sanctitas inveniri. Quod enim opus utilius et sublimius acturus es, quam ut de animarum vivificatione et collectione cogites et tuo Domino, qui tibi locum praedicandi dedit, immortale lucrum reportes? Transmisimus autem fraternitati tuae quinquaginta solidos ad vestimenta eorum qui baptizandi sunt comparanda...

⁴⁹ Démians d'Archimbaud 1972.

connus : niveaux d'occupation ou dépotoirs ? En revanche, à l'ouest de la basilique, sols et aménagements attestent bien d'une longue occupation du VI^e au X^e siècle, bien datée par les monnaies ainsi que par la céramique. À proximité, des sols et des dépôts de graines carbonisées sont datés par le radiocarbone des IX^e et X^e siècles. Enfin, on l'a vu, les sépultures installées dans et autour de l'église témoignent de l'utilisation de l'espace funéraire à partir du IX^e siècle.

Parmi les transformations qui affectent directement la basilique *intra-muros* entre le IX^e et le XI^e siècle, l'installation d'une clôture maçonnée doit retenir l'attention. Elle isole six des sept travées de la nef centrale situées à l'ouest du *presbyterium* afin de former un vaste espace fermé qui ne peut être que réservé au clergé. À l'égal des structures de Digne, Luni ou Tuscania, cet aménagement peut être interprété comme un chœur canonial et pourrait de fait témoigner indirectement de la présence au moins temporaire de l'évêque de Corse et de son clergé à Mariana.

C'est peut-être au même moment que le baptistère fait aussi l'objet de transformations. Les modifications de la cuve et l'ajout d'une maçonnerie dans l'abside orientale sont toutefois difficiles à dater. Elles correspondent à des évolutions assez communes par ailleurs qui visent à réduire le volume de la cuve et à faciliter l'accès à l'intérieur de celle-ci. De tels travaux sont particulièrement bien documentés à Ajaccio⁵⁰. L'ajout *a posteriori* d'une adduction, permettant désormais le baptême par l'eau vive, est plus original mais toutefois attesté dans d'autres baptistères, notamment à

Grenoble⁵¹. Pour des raisons inconnues, le *ciborium* est retiré avant ou durant la période carolingienne ; ses fragments sont alors dispersés et parfois intégrés dans les maçonneries de la basilique entre la fin du VIII^e et le X^e siècle.

Mais, diocèse unique signifie-t-il forcément cathédrale unique ? Cet évêché du premier Moyen Âge ne porte pas le nom d'une cité mais de l'île : les documents mentionnent toujours « évêque de Corse » ou « évêque en Corse ». Autrement dit, il ne s'agit sans doute pas d'un évêque qui a étendu son autorité à l'ensemble de l'île, mais bien plus probablement d'une entité nouvelle. Il est de fait possible d'envisager que le siège épiscopal ne soit pas stable⁵². Erratique, il a pu être déplacé dans l'une ou l'autre des cathédrales en fonction de la conjoncture voire plus simplement des besoins de l'évêque. Cependant, aucun élément ne permet pour le moment de l'affirmer.

On le voit, les informations sont encore très lacunaires, mais permettent néanmoins de proposer l'hypothèse de l'installation à Mariana du siège unique. Ce choix est justifié à la fois par l'importance de ce centre par rapport à tous les autres, par son histoire et son passé de siège unique, ainsi que par les facilités de communication avec la péninsule italienne qu'il peut offrir. Ce dernier point est particulièrement important puisque, dès le début du IX^e siècle, la Corse est placée sous la protection militaire du duc de Lucques puis du marquis de Tuscia⁵³. Par ailleurs, l'aristocratie et au moins deux grandes abbayes, San Savino de Montione (Pise) et San Salvatore de Sexto (Lucques), possèdent au même moment *curtes*, églises et monastères en Corse⁵⁴. Le fonctionnement de

⁵⁰ Istria – Pergola 2007.

⁵¹ Baucheron – Gabayet – de Montjoye 1998, p. 86-87.

⁵² On comprendrait mal qu'il ait été installé ailleurs, dans une autre localité que les sièges épiscopaux de la période précédente et, de plus, qu'il n'ait pas pris le nom de ce nouveau siège.

⁵³ Charlemagne a, dans la région de Lucques, placé ses comtes dans l'appareil administratif préexistant (Delumeau 1996, p. 206). En 828 le duc de Lucques Boniface II, à la tête des comtés de Pistoia, Pise et Luni, se voit chargé de la défense des côtes du *regnum* et reçoit le titre de *prae-fectus* de Corse. Son fils, Adalbert I^{er}, prend en plus le titre, au plus tard en 846, de marquis de Tuscia, *marcensis* et *tutores Corsicana* (Salvi 2001, p. 121 et 125-126. On verra aussi au sujet d'Adalbert I^{er} le *Dizionario biografico degli Italiani*, 1, p. 218-219). À partir de 950 environ elle passe sous le contrôle de la toute nouvelle marche Obertenga

– dite aussi de Ligurie orientale – confiée au comte de Luni, Oberto I^{er} (Ricci 2002), dont les descendants porteront le titre de marquis de Massa - il s'agit de Massa Carrare, à proximité de Luni - et de Corse (Istria 2005a, p. 70-71 et 141-153).

⁵⁴ Scalfati 2000 : Walfredo de Pise donne au monastère San Pietro in Palazzuolo qu'il fonde en 754 ses biens en Corse dont une église et le monastère San Pietro d'Accia.

Carte dell'archivio di Stato di Pisa, I, (780-1070), M- D'Alessandro Nannipieri (éd.), (*Thesaurus Ecclesiarum Italiae*, VII), 1975, n°1, 30 avril 780 : Gumberto et ses deux frères, tous de Lucques, offrent leurs biens insulaires, dont sept *curtes*, au monastère San Savino de Pise.

Diplomatum regum et imperatorum germaniae, *Monumenta Germaniae Historica*, II, 1888, n°219, p. 630, 21 juillet 996 : confirmation des possessions en Corse de l'abbaye San Salvatore de Sexto à Lucques.

ces grands domaines des VIII^e-X^e siècles est fortement centralisé, particulièrement quand il s'agit, comme ici, d'ensembles à structure polynucléaire. Les surplus sont d'ordinaire transférés vers le chef-lieu du complexe domanial afin de couvrir les besoins propres, mais aussi dans le but d'alimenter les marchés et les circuits d'échanges raccordés aux centres urbains⁵⁵. L'éloignement, la dispersion et la diversité des unités de production, mais également les difficultés d'acheminement des pondéreux, sont des paramètres pris en compte et intégrés dans la gestion globale du système par la maîtrise des techniques de transport et des réseaux de communication⁵⁶. Avec le déclenchement d'expéditions et la mise en place par le pouvoir public d'un encadrement militaire destiné à sécuriser l'espace Tyrrhénien⁵⁷, les conditions étaient réunies pour permettre aux propriétaires fonciers toscans de valoriser leur patrimoine insulaire.

Au sein de ces nouveaux systèmes politiques et économiques, l'évêque de Corse dont on a déjà souligné les liens avec la Toscane, peut être un relai essentiel, un intermédiaire du pouvoir entre l'autorité du comte ou du marquis et le milieu aristocratique local. Quant à Mariana, elle peut jouer le rôle de point de rupture de charge dans les réseaux d'acheminement des denrées vers la Toscane, voire de place de transit permettant un rassemblement des produits avant leur exportation. La décou-

verte à Mariana d'un *tremissis* lombard frappé à Lucques entre 650 et 749 est à remarquer eu égard au fait qu'il s'agit d'une monnaie d'or à fort pouvoir libérateur qui servait essentiellement à assurer les transactions locales et régionales en Tuscia⁵⁸. De même, le fait que les découvertes de céramiques *a vetrina pesante* / *forum ware* sont, pour l'heure du moins, limitées à Mariana peut être interprété comme un élément significatif. On ne peut en effet adhérer à l'idée que cette production ait fait l'objet d'une ample diffusion de type capillaire dans l'espace Tyrrhénien⁵⁹, tant les découvertes sont ponctuelles, peu nombreuses et le plus souvent concentrées dans les contextes urbains.

6. LES TRANSFORMATIONS DE LA BASILIQUE INTRA-MUROS DURANT LE PREMIER MOYEN ÂGE

Après le remplacement systématique des colonnes de granite par des piles de briques, vers la seconde moitié du VII^e ou le VIII^e siècle, peut-être pour des raisons de stabilité, éventuellement lors d'une réfection du couvrement, la basilique *intra-muros* fait l'objet d'une reconstruction partielle. Elle semble conserver ses proportions et son volume initial. Le chantier privilégie alors les matériaux de remploi et principalement les fragments de terres cuites architecturales. L'emploi du mortier de chaux est réservé aux piliers et aux renforts d'angles.

⁵⁵ C'est particulièrement le cas des domaines qui, comme en Corse, sont « orientés vers des productions spécialisées comme le vin ou l'huile... [et] d'autres denrées aptes à la conservation et provenant de *curtes* à dominante sylvo-pastorale comme le miel, la cire ou les fromages faisaient l'objet de transferts réguliers [et sur de longues distances] » (Toubert 2004, p. 109-110).

⁵⁶ Toubert 2004, p. 108-109 et 122.

⁵⁷ Les premières offensives sarrasines/maures en Corse ne sont documentées qu'à partir des toutes premières années du IX^e siècle. Les ripostes sont immédiates. D'après les *Annales* dites d'Eginhard, une flotte est envoyée par le roi d'Italie Pépin en 806. L'année suivante une expédition est conduite par Adémar, parti de Gênes, et une autre par le connétable Burchard de Lucques. En 819-820, la surveillance du littoral Ligure est assurée par l'évêque Claude de Turin à la demande de Lothaire et plusieurs expéditions sont organisées par ce dernier afin de chasser les Sarrasins de l'île, notamment en 825 après la rédaction des *Capitula de expeditione corsicana*. En 828, le duc de Lucques Boniface II est chargé de la défense des côtes du *regnum*. Son fils est nommé défenseur du patrimoine de saint Pierre

par l'empereur Charles III le Gros (839-888). La situation s'apaise à partir de la fin du premier tiers du X^e siècle et un accord est signé en 939 entre le roi Ugo d'Italie et le calife omeyyade d'Espagne, Abd al-Rahmân III, afin de permettre les déplacements dans l'espace Tyrrhénien. Sur cette question on verra en particulier : Settia 1992 ; Jehel 2001 ; Renzi Rizzo 2003 ; Picard 2015 ; *Dizionario biografico degli Italiani*, 1, p. 218-219).

⁵⁸ Toubert 2004 p. 196 ; Françoise 2018. Deux autres monnaies, en argent cette fois, frappées en Toscane aux IX^e et X^e siècles ont été découvertes à Mariana. On signalera également sept autres monnaies lombardes en argent découvertes en Corse : une à Aleria et sept à Bravone (Lafaurie 1967 ; Jehasse 1983). On exprimera en revanche les plus grandes réserves quant aux deux monnaies en or provenant de Sari d'Orcino dont le lieu de découverte n'est pas assuré, qui peuvent être considérées comme un trésor dont la date de dépôt est inconnue (Dumas 2006). Au total, toutes ces monnaies lombardes sont concentrées dans trois ports de la côte orientale de l'île.

⁵⁹ Milanese 2010, p. 152-153.

Malgré cette utilisation parcimonieuse, un enduit à base de chaux couvre les maçonneries, au moins sur les élévations intérieures, mais probablement aussi extérieures. Quant à ses aménagements intérieurs, ils sont restructurés en profondeur particulièrement dans la partie occidentale de l'édifice.

Le sol de l'abside est restauré, alors que sont obturées les deux portes qui permettaient primitivement de communiquer avec la sacristie nord (A) et l'annexe sud (B) conduisant au baptistère.

Une structure semi-circulaire et semi-enterrée est aménagée entre le *synthronos* primitif et l'estrade du *presbyterium*. En raison de son positionnement et de ses caractéristiques, elle peut être interprétée comme une fosse à reliques de grandes dimensions. Le chemisage du mur de l'ancien banc presbytéral laisse imaginer une élévation relativement importante, avec une très probable voûte qui couvrirait la partie centrale. On ne sait qu'elle était la hauteur de cette structure, mais elle devait s'élever à au moins 1 m au-dessus du sol de l'abside pour arriver à la hauteur du nouveau sol de l'estrade surélevé lui aussi de 42 cm au moins et qui venait buter contre elle. Cette dernière transformation ne découle sans doute pas seulement du besoin de couvrir le vieux pavement de mosaïque détérioré. Compte tenu de la disposition de murets construits à sa surface et de l'épaisseur du remblai, on peut plutôt penser que ces travaux sont motivés par la volonté de créer un étage. En effet, les murs transversaux qui recoupaient l'estrade en son milieu et à l'extrémité orientale, pourraient correspondre à des marches ; la partie la plus élevée étant justement le nouveau reliquaire au-dessus duquel a pu désormais prendre place l'autel, puisque le socle du précédent est désormais recouvert par le nouveau sol. À l'ouest, un mur nord-sud constituait une fermeture sur toute la largeur de la nef centrale qui isolait ainsi le *presbyterium*.

On assiste donc ici à la mise en exergue du sanctuaire par sa monumentalisation ainsi qu'à une hiérarchisation et un cloisonnement des espaces permettant un contrôle des accès et des déplacements. Ces transformations révèlent assurément une évolution importante de la liturgie et conduisent à rapprocher le reliquaire de la véritable crypte cette fois, aménagée dans la cathédrale de Luni, pour ne prendre qu'un exemple géographiquement proche⁶⁰. Toutefois, il n'existe pas à Mariana le classique couloir axial qui complète généralement le déambulatoire⁶¹. Pour cette raison, il faut sans doute restituer au moins une *fenestella*, peut-être à l'est, comme on peut en voir dans l'église sud de Bravone (Linguizzetta, Haute-Corse)⁶² ou à l'ouest de manière à pouvoir être vue depuis la nef.

Cette nouvelle structuration de l'espace pose cependant un double problème : celui de la circulation du clergé qui semble pouvoir se faire désormais uniquement par l'ouest puisqu'aucune porte n'a été repérée dans les murets fermant les entrecolonnements, et celui de l'accès au reliquaire qui était peut-être exclusivement réservé aux ecclésiastiques, voire à une partie d'entre eux. Une très probable *fenestella confessionis* permettait de voir et d'accéder aux reliques. La présence du muret nord-sud marque d'ailleurs une séparation très nette entre le sanctuaire et l'avant-chœur.

La construction d'un reliquaire monumental implique dans tous les cas la présence de reliques, mais aucun document ne permet d'identifier celles-ci ; seulement deux dédicaces sont connues à ce jour à Mariana : sainte Marie et saint Partée (Parteo)⁶³ ; ce dernier étant le saint patron de l'église suburbaine depuis au moins le début du XII^e siècle⁶⁴. Selon la *Passio SS. Parthei et Partinopei et Paragorii et Restitutae*, rédigée vers la fin du XII^e siècle, la chrétienne Restituta et ses compagnons

⁶⁰ Lusuardi Siena 2003.

⁶¹ Sapin 2009 ; Sapin 2012.

⁶² Duval 1995, p. 336-342.

⁶³ Selon une tradition orale, sainte Dévote aurait été martyrisée à Mariana. C. Passet (Passet 2005) a montré de manière tout à fait convaincante, à partir de l'analyse de la documentation écrite, que cette légende ne pouvait avoir été élaborée qu'après le XII^e siècle. Il est donc impossible

de formuler l'hypothèse que ce sont les restes supposés de cette Dévote qui ont été déposés dans la fosse à reliques.

⁶⁴ Le plus ancien document mentionnant saint Partée (San Parteo) date de 1115 : Archives départementales de Haute-Corse, Bastia, IH1, 5, 29 novembre 1115 = Scalfati 1971, n° 29. On verra aussi au sujet de Parteo l'analyse de Mgr Lanzoni (Lanzoni 1927, p. 688-690 et 701).

quittèrent l'Afrique sous le règne de Macrin (217-218) ou de Sévère Alexandre (222-235) afin d'échapper aux persécutions et se réfugièrent en Corse, plus précisément à Calvi⁶⁵. Trois d'entre eux, Restituta, Domnicus et Veranus, y furent martyrisés et leur tête transportée à Mariana par Parthenopeo, Paragorio et Parteo. Ces trois compagnons sont encore associés dans le martyrologe de Saint-Guilhem-du-Désert comme des saints vénérés en Corse le 7 septembre⁶⁶. L'un de ces personnages, ou certains d'entre eux, ont pu être vénérés dans l'église de Mariana. Or, on ne retrouve aucune trace à Mariana, ni même en Corse, d'une dévotion aux saints Parthenopeo, Paragorio, Domnicus et Veranus. On connaît neuf sanctuaires placés sous le patronage de Restituta, mais aucun à Mariana.

Finalement, la solution qui paraît la plus vraisemblable reste celle de Parteo, le seul documenté et cité, cependant sans aucun argument recevable, comme évêque de Mariana par les historiens à partir du XVII^e siècle⁶⁷. Ses prétendues reliques ont pu être placées dans la basilique *intra-muros* à l'époque carolingienne soit suite à une translation depuis la basilique suburbaine, soit suite à leur invention⁶⁸. L'invention ou la translation du corps s'inscrit, elle aussi, dans une tendance générale qui s'affirme durant les siècles centraux du premier Moyen Âge et liée au nouveau culte des évêques, bien marqué dans le nord de l'Italie comme l'a montré J.-C. Picard⁶⁹.

La présentation de ces reliques dans la basilique *intra-muros* est peut-être également à l'origine de la création du nouvel espace funéraire dans et autour de la basilique, selon un processus vérifié à plusieurs reprises hors de la Corse⁷⁰. Les plus anciennes sépultures sont ici datées entre l'extrême fin du IX^e et le tout début du XI^e siècle. Il y a donc un glissement à ce moment de la fonction funéraire initialement réservée à la basilique suburbaine. On ne sait en revanche quel est le sort réservé à cette dernière à ce moment-là.

Si l'on n'a pu mettre en évidence d'autres cas similaires dans l'île, force est toutefois de constater que des cimetières se développent autour des églises d'Ajaccio et de Sagone à partir de l'an mil environ⁷¹. Il semble donc s'agir d'un phénomène généralisé correspondant probablement aux prémices du regroupement des sépultures autour des lieux de culte, sans lien avec les premiers cimetières éphémères des V^e-VI^e siècles.

7. LA RECONSTRUCTION DU XII^e SIÈCLE : L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU PAYSAGE

À la suite de la réactivation des évêchés à la fin du XI^e siècle, les cathédrales sont reconstruites plus ou moins rapidement, mais toujours dans le courant du XII^e siècle⁷². Celle de Mariana n'échappe pas à la règle. Comme ce fut le cas au

⁶⁵ *Passio SS. Parthei et Partinopei et Paragorii et Restitutae* : Codex Vaticanus 6933. Poncelet 1910, p. 510-514.

⁶⁶ *Eodem die apud insulam Corsicam, sanctorum Parthei, Partinopei et Paragorii martirum* (Lemaître 2006, p. 5 et 10).

⁶⁷ Cronichetta de 1660; Ughelli 1717; Foata 1895, p. 11. Il n'est pas rare que parmi un groupe de saints, plusieurs ne donnent pas lieu à un culte particulier et soient rapidement oubliés. On trouve par exemple cette situation en Sardaigne avec le groupe *Savini, Saturi, Asteri et Chari* mentionné dans le martyrologe de Wissembourg, ou encore *Proti, Januarii, Tarrei, Comini* du martyrologe hiéronymien (Lemaître 2006, p. 12). Le culte de sainte Devote, prétendument martyrisée à Mariana, n'est introduit en Corse qu'en 1637 avec l'envoi de reliques depuis Monaco (Passet 2005, p. 56).

⁶⁸ Cette basilique, reconstruite au début du XII^e siècle, est dédiée à San Parteo au plus tard en 1115. La basilique paléochrétienne a donc pu être placée sous le patronage de ce saint, mais il est possible aussi que les prétendues

reliques y aient été (à nouveau ?) transférées au début du XII^e siècle. Le culte de San Parteo ne fait l'objet que d'une faible diffusion dans l'île à partir du XII^e siècle. Au total on recense neuf hagiotoponymes dont cinq dans le diocèse de Mariana.

⁶⁹ Picard 1988.

⁷⁰ Chavarria-Arnau – Giacomello 2014.

⁷¹ Istria 2014a; Corbara 2016.

⁷² La cathédrale de Nebbio est érigée vers le milieu du XII^e siècle (Coroneo 2006, p. 147-151), celle de Sagone vers le milieu ou le troisième quart du XII^e siècle (Istria 2009c). Celles d'Ajaccio et d'Aleria peuvent être attribuées assez génériquement au XII^e siècle (Moracchini-Mazel 1967a, p. 364, p. 103-104 et 355). Les vestiges de la cathédrale romane d'Aleria ont été mis au jour lors du diagnostic réalisé à l'intérieur de l'église moderne San Marcello (Istria 2008). Cet édifice a fait l'objet d'une fouille préventive sous la direction d'A. Bergert (Inrap) en 2009 dont le rapport est toujours en attente.

V^e siècle, il s'agit d'une entreprise d'une certaine envergure, sans doute bien disproportionnée par rapport à l'importance de l'habitat dont on peine encore à trouver les traces malgré l'étendue des fouilles.

Le chantier a nécessité encore une fois un investissement financier considérable. La basilique *intra-muros* est encore utilisée durant tout le XII^e siècle de même que le baptistère dont le sol est surélevé et la cuve reconstruite au-dessus de la précédente. Le plan circulaire de cette dernière s'inscrit parfaitement dans la typologie des vasques du second Moyen Âge connues en Corse (Ajaccio, Cinarca, Cursa, Talcini, Chiumi, Tenda, Ficaria...), sa profondeur importante et sa position nettement surélevée en font en revanche un *unicum*, pouvant permettre le baptême par immersion d'un enfant. Ces caractéristiques peuvent être interprétées non seulement comme les signes d'un attachement tout particulier à cet antique édifice, mais aussi à une pratique devenue désuète par ailleurs⁷³. Mais, le chantier le plus important est bien sûr celui de la nouvelle cathédrale, contre laquelle est appuyée une tour en pierre de taille et, quelques décennies plus tard, un palais épiscopal. À l'extérieur de la ville, une église est édifiée sur les ruines de la vieille basilique suburbaine.

Bien évidemment cette nouvelle parure monumentale, bien plus vaste que n'importe laquelle des fortifications alors existantes dans l'île, pouvait être perçue comme le reflet des pouvoirs de l'évêque. Mais, elle revêt aussi une dimension bien plus importante. Le déplacement à Mariana à la fin de l'année 1118 ou en 1119 de l'archevêque de Pise, durant lequel

il consacre la nouvelle cathédrale, peut être compris comme une volonté d'affirmer et d'afficher ses privilèges restaurés par Gélase II le 26 septembre 1118, alors contestés par les évêques corses eux-mêmes⁷⁴. Le choix de Mariana de la part de l'archevêque est-il délibéré ? Autrement dit, a-t-il considéré qu'il s'agissait là du centre le plus important de l'île, celui placé au sommet du nouveau réseau constitué par les sièges épiscopaux restaurés ? Objectivement, rien ne permet de le penser, même si elle a par la suite un rôle symbolique⁷⁵. Il n'est pas impossible en revanche que la décision ait été très politique et motivée par le positionnement de l'évêque de Mariana dans un contexte sédition vis-à-vis de Pise. L'absence des évêques de Sagone et Ajaccio lors de la cérémonie peut dans ce cas être très significative et révéler « une forme de protestation contre le changement inopiné de la politique pontificale »⁷⁶.

Étrangement, la vieille basilique *intra-muros* et son baptistère sont conservés au côté de la nouvelle église. Cette multiplication des édifices va à l'encontre des grandes tendances qui marquent le début du second Moyen Âge ; l'heure est plutôt au rassemblement des fonctions au sein d'un seul et unique édifice plus monumental comme l'illustre magnifiquement le cas de Genève⁷⁷, mais qui n'est toutefois pas généralisé⁷⁸. La conservation de l'ancien édifice durant les travaux de construction d'une nouvelle église peut être liée à la volonté d'assurer la continuité du culte. Mais, peut-être faut-il voir aussi dans ce projet le désir de retrouver la grandeur du passé selon le modèle idéalisé d'une l'Église primitive toute puissante⁷⁹.

⁷³ Les autres cuves sont caractérisées par leur positionnement à même le sol et une très faible profondeur, n'excédant jamais 40 cm. Celle d'Ajaccio, parfaitement conservée ne mesure que 26 cm de profondeur (Istria – Pergola 2007) !

⁷⁴ Sur ce sujet on verra Scalfati 1994 p. 247 et Venturini à paraître. La bulle de Calixte II datée de janvier 1121 indique *Corsicani episcopi ad Pisani antistitis consecrationem accedere penitus recusabant*.

⁷⁵ C'est là que se tiennent les assemblées populaires, les parlements et les élections des comtes de Corse à partir du XIII^e siècle. Encore que, pour être précis, tous ne se déroulent pas à Mariana même, mais aussi dans un endroit proche que l'on peine encore à identifier de manière certaine : le *Lago Benedetto* (Franzini 2005a, p. 101, 135-136, 214).

⁷⁶ Venturini à paraître. Il est vrai cependant, comme le souligne l'auteur, que le texte est très lacunaire et rien n'empêche que les deux évêques aient été représentés à Mariana lors de la venue de l'archevêque.

⁷⁷ Bonnet – Peillex 2012, p. 149-180.

⁷⁸ Sapin 2017, p. 118.

⁷⁹ Si à Sagone la cathédrale médiévale est construite exactement sur les arases de l'édifice antérieur, il n'en est pas de même à Ajaccio où l'église érigée au XII^e siècle est décalée de quelques mètres par rapport à la précédente. De même, à Aleria, la fouille de la cathédrale n'a, semble-t-il, pas permis de repérer les vestiges de la basilique primitive qui devrait, par conséquent, se trouver à proximité. On notera également qu'il semble en être de même à Pise.

Cette multiplicité d'édifices est aussi le signe d'une liturgie complexe. La vieille église *intra-muros* a peut-être désormais une fonction funéraire compte tenu de la localisation des sépultures concentrées autour d'elle. Les baptêmes se déroulent toujours dans l'édifice paléochrétien et si la forme de la cuve a bien changé depuis le V^e siècle, elle demeure imposante et surtout très profonde en comparaison de celles, très petites, reconnues dans les autres églises insulaires⁸⁰. Peut-être a-t-on souhaité conserver à Mariana, toujours pour les mêmes raisons d'un attachement tout particulier aux symboles de l'Église primitive, l'antique rite du baptême par immersion, abandonné ailleurs.

Quant à la nouvelle cathédrale, elle pourrait être le cadre des grandes cérémonies, d'une liturgie processionnelle que trahissent peut-être le nombre inhabituel de portes, la diversité de leur forme, mais sans doute aussi la multiplication des autels magnifiés dans les travées orientales couvertes de voûtes qui créent des sortes d'écrins dans cet espace peu cloisonné et charpenté, scénarisé par l'ambiance lumineuse.

Cette organisation originale du chœur se retrouve dans l'église San Parteo dont la construction, sur les ruines de la basilique suburbaine et dans des proportions inhabituelles en Corse, est peut-être motivée par la volonté de développer le culte de san Parteo. Ses reliques sont peut-être transférées au moment même où est rédigée la *passio* qui le met en scène, dans le but de construire une topographie légendaire⁸¹.

Au total, il semble que ces réalisations soient le résultat d'un programme ambitieux qui est au principe de la *reformatio* de l'Église de Corse, mais également au service de l'autorité épiscopale, récupéré politiquement sinon impulsé par la cité de Pise. En ce début du XII^e siècle, l'ensemble devait apparaître comme

un élément particulièrement marquant, voire impressionnant par sa monumentalité, sa verticalité, ses sculptures et pierres taillées, dans le paysage de la côte orientale et plus globalement de l'île où les grands ensembles ecclésiastiques et les fortifications sont encore bien rares.

8. LA CATHÉDRALE, UN MONUMENT FONDATEUR DE L'ART ROMAN INSULAIRE

La cathédrale étant l'un des tout premiers, sinon le premier édifice en pierre de taille construit dans l'île⁸², on peut raisonnablement penser qu'une partie au moins des artisans a été recrutée dans d'autres contrées où ce type de construction avait déjà été expérimenté. Ces spécialistes ont transporté dans leur bagage de nouvelles techniques de travail de la pierre ainsi que de nouveaux outils de taille à dents. Il est bien sûr difficile de déterminer l'origine, ou les origines de ces tailleurs de pierre, mais une formation en Toscane Nord-occidentale est fort probable. En effet, l'adoption de la lame dentée est le résultat d'une évolution opérée sur le chantier de la cathédrale de Pise à la fin de la campagne de construction dirigée par *Busketus* (1063-1080)⁸³. Cette innovation fut adoptée par son successeur Rainaldo, entre 1115 et 1130 environ⁸⁴, ainsi que par quelques équipes itinérantes. La mobilité de ces artisans durant les premières années du XII^e siècle est clairement attestée par une sentence d'excommunication lancée par l'archevêque de Pise en 1129 contre les personnes ayant molesté des ouvriers de l'œuvre de la cathédrale. Elle établit que ces derniers peuvent se déplacer librement et sans être inquiétés en divers lieux de la Toscane et jusqu'à Rome, mais également en Corse⁸⁵. Toutefois, on ne peut exclure que les artisans employés sur le chantier de Mariana

⁸⁰ À titre de comparaison, la cuve baptismale d'Ajaccio, plus ou moins contemporaine, n'a que 26 cm de profondeur (Istria 2014a, p. 59) !

⁸¹ Jaisson *et al.* 2017.

⁸² L'existence en Corse d'édifice en pierre de taille sûrement antérieurs au début du XII^e siècle, et donc à la cathédrale de Mariana, est encore discutée. La seule église actuellement connue pourrait être la piève Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Lumio. Elle est datée de la fin du XI^e siècle par R. Coroneo qui toutefois propose des rapprochements

avec des édifices toscans et ligures de la fin du XI^e et de la première moitié du XII^e siècle (2006, p. 91). Plus récemment, J. Moulin a proposé une datation début XII^e siècle (Moulin 2015, p. 264). Elle pourrait donc tout aussi bien être contemporaine, voire postérieure à la cathédrale de Mariana.

⁸³ Parenti *et al.* 1997.

⁸⁴ Redi 1991, p. 355.

⁸⁵ Archivio di Stato di Pisa, Opera della Primaziale, 1129.

n'aient pas été recrutés ailleurs, et notamment à Lucques où ces innovations techniques ont très rapidement été diffusées.

C'est assurément dans cette proche Toscane, bien plus autour de Lucques que de Pise, mais aussi en Lombardie, qu'il faut également rechercher les modèles des décors architecturaux qui ont été adoptés. C'est aussi de là que pourraient provenir quelques éléments sculptés, interprétés comme des fonds d'atelier, insérés dans l'abside. Les caractéristiques plano-volumétriques générales ne présentent aucune originalité et sont peut-être directement inspirées de la basilique carolingienne, à l'inverse du système de couverture mixte qui associe ici des vaisseaux charpentés à une travée orientale entièrement voûtée. Cette solution, destinée à magnifier le chœur de l'édifice et ses autels, et qui ne semble d'ailleurs s'imposer que lors d'une étape avancée du chantier, trouve peut-être son origine dans les grandes réalisations de Lombardie et plus particulièrement de Côme.

Il va sans dire que la part des apports extérieurs a joué un rôle de premier ordre dans la conception et la réalisation de l'édifice. Mais, comme pour la première basilique du V^e siècle, on peut difficilement parler dans ce cas d'une influence tant ces références sont ponctuelles et disparates. Sans doute faut-il y voir plutôt une somme de transferts culturels activés par plusieurs intervenants : le maître d'ouvrage pour les éléments en rapport avec la liturgie, particulièrement l'organisation et le couvrement des travées orientales, le maître d'œuvre en ce qui concerne la conception plano-volumétrique ainsi que les décors, et les artisans tailleurs de pierre, maçons... pour les caractéristiques plus techniques. Il s'agit là bien sûr d'un schéma presque théorique qui nécessite d'être nuancé et enrichi par l'étude d'autres édifices romans importants de l'île.

Malgré l'importance de ces apports extérieurs, les artisans locaux ont probablement occupé une place importante dans ce chantier. L'utilisation d'un appareil alterné associé à un échafaudage encastré, documenté dans

l'île depuis la première moitié du XI^e siècle, pourrait trahir leur intervention à toutes les étapes de la chaîne opératoire : en carrière, où se fait le choix des blocs, dans l'atelier de taille où leur présence semble pouvoir être détectée, et à pied d'œuvre où les maçons sont chargés de la construction. Ils ont pu appliquer leur savoir-faire en y intégrant la pierre de taille. Le manque d'expérience dans l'utilisation de celle-ci pourrait expliquer les imperfections et les ajustements maladroits maintes fois constatés dans la mise en œuvre.

Ainsi, naturellement, la relecture archéologique dévoile une situation bien plus complexe et articulée que ne la laissait imaginer la seule étude stylistique de l'édifice roman. Au total, la cathédrale de Mariana ne peut être interprétée comme la simple transposition d'un modèle étranger, comme l'archétype insulaire du « style pisan » – expression qu'il convient d'ailleurs de proscrire complètement et définitivement – mais bien comme le fruit de la combinaison de savoir-faire et d'expériences originales venus d'horizons différents dont la mer Tyrrhénienne constitue le véritable trait d'union.

La cathédrale de Mariana apparaît ainsi comme un monument fondateur de l'architecture romane insulaire, conjuguant des savoir-faire et des formes architecturales de diverses provenances. Les éléments assimilés et synthétisés ici sont repris dans plusieurs édifices du nord de la Corse, au-delà même du diocèse de Mariana. La pierre de taille va rapidement être généralisée alors que l'appareil alterné se retrouve mis en œuvre fréquemment dans les zones où la roche locale présente les mêmes caractéristiques, essentiellement dans le nord-est de la Corse⁸⁶. La diffusion du couvrement mixte est plus significative encore. Les formules expérimentées à Mariana sont ainsi rapidement reprises et diffusées, y compris en dehors des limites du diocèse. Plan et mode de couvrement se retrouvent dans au moins deux édifices : la cathédrale de Nebbio (Saint-Florent) et la piève de Moriani (Santa-Maria-Poggio). De même, le système des chapelles voûtées flaquant le chœur est mis en œuvre

⁸⁶ On retrouve par exemple cet appareil alterné associé à la pierre de taille et à l'échafaudage encastré à Santa Maria

de Casalta, San Pietro de Barbaggio, Santa Maria de Rostino, San Giovanni de Sisco, San Giorgio de Valle d'Orezza...

dans des édifices plus modestes à nef unique : à San Parteo bien sûr, mais aussi dans les pièves d'Ampugnani (Casalta), de Cursa (Prunelli-di-Fiumorbo) et de Cruzini (Salice). Mais le chantier de Mariana aura surtout permis la diffusion de nouvelles techniques de taille de la pierre et de construction que l'on retrouve au XII^e siècle partout dans l'île où les matériaux locaux le permettent. Il y a un véritable rayonnement de Mariana dans l'ensemble de l'espace insulaire. Et à l'extérieur, qu'en est-il ? La possibilité d'une diffusion des innovations hors de l'île n'a, au vrai, jamais été envisagée. Ainsi, on ne s'est pas interrogé sur l'origine des travées orientales voûtées des églises de Toscane orientale, construites durant la seconde moitié du XII^e siècle. Mariana, qui est à la fois l'exemple le plus abouti et le plus précoce de l'espace Tyrrhénien, pourrait avoir été dans ce cas une source d'inspiration. Il ne faut sans doute pas sous-estimer l'importance des déplacements, particulièrement des élites laïques tout autant qu'ecclésiastiques, qui ont pu agir comme des vecteurs d'idées, d'images et de modèles⁸⁷.

9. LE RENOUVEAU DE L'ÉGLISE SUBURBAINE : SAN PARTEO

Le chantier de construction de l'église San Parteo pourrait avoir démarré au même moment que celui de la cathédrale, vers le tout début du XII^e siècle. Les caractéristiques de cet édifice soulèvent plusieurs interrogations.

En premier lieu, on est interpellé par la différence de traitement des parements intérieurs (souvent tout juste équarris) et extérieurs (parfaitement taillés) de la partie orientale de l'église. Cette situation pourrait résulter d'une faible productivité ou d'une insuffisance du nombre des ouvriers spécialisés qui pouvaient aussi être impliqués dans l'approvisionnement du chantier de la cathédrale, ou encore d'un

manque de moyens financiers. Dans tous les cas, la solution adoptée par le maître d'œuvre peut être lue comme une volonté de s'adapter à une situation de crise sans nuire à l'esthétique du projet. Cette interprétation est étayée par l'emploi d'un enduit sur lequel est dessiné un appareil régulier, mais aussi par l'utilisation de matériaux de remploi (colonnes de granite) qui ne répond peut-être pas à une volonté de perpétuer le souvenir d'un édifice des premiers temps du christianisme, mais à un problème d'approvisionnement en matériaux, à des impératifs de temps et à un souci de prestige, car il s'agit là d'une pratique tout à fait exceptionnelle pour la Corse ; même la cathédrale ne remploie ostensiblement qu'un seul bloc sculpté d'une dizaine de centimètres de côté ! Et si quelques blocs de marbre sont peut-être des remplois antiques, ils sont dans tous les cas entièrement retaillés.

L'édifice est de proportions importantes. Bien plus, il s'agit de l'église à nef unique la plus spacieuse de l'île ; même la cathédrale de Sagone est de dimensions légèrement plus réduites. Son décor sculpté est l'un des plus riches, mais aussi des plus originaux de par l'inspiration antique⁸⁸. Enfin, la présence d'espaces voûtés situés de part et d'autre du chœur très profond permet de la rapprocher des cathédrales de Mariana et de Nebbio mais aussi de quatre églises piévanes de l'île : San Giovanni de Cursa, San Giovanni de Moriani, Santa Maria de Casalta et San Giovanni de Salice. Destinées à magnifier les autels latéraux, ces « chapelles » peuvent être le signe d'un certain prestige ou en tout cas d'une liturgie particulière également pratiquée dans la cathédrale.

Finalement, il semble s'agir dans le contexte régional d'un projet ambitieux pour un édifice qui n'est ni une piève, ni une paroisse, ni une église associée à une communauté monastique. Par ailleurs, s'il s'agit initialement d'une basilique cimetériale, le nombre réduit de sépultures médiévales découvertes lors des fouilles,

⁸⁷ Les mentions sont nombreuses dès le début du XII^e siècle d'évêques de Corse présents à Rome, Pise, Gênes ou ailleurs encore, en premier lieu pour jurer fidélité à leur métropolitain. De même, on trouve, bien que plus occasionnellement, des références à de hauts dignitaires ou à leurs représentants présents dans l'île.

⁸⁸ R. Coroneo a bien montré, grâce à de nombreuses comparaisons aussi bien en Corse, qu'en Sardaigne ou dans le nord de l'Italie, qu'il s'agit bien d'une œuvre médiévale, contemporaine de la construction de l'église et non d'un remploi comme cela avait été suggéré.

laisse penser qu'elle n'est plus utilisée que de manière occasionnelle comme lieu d'inhumation alors qu'un cimetière s'est développé autour de la cathédrale voisine dès le X^e siècle. De fait, on ne peut assurer que cette fonction funéraire ait été maintenue sans solution de continuité durant tout le premier Moyen Âge et après la reconstruction de l'église au début du XII^e siècle.

Par conséquent, on doit s'interroger sur les raisons qui ont poussé à rebâtir San Parteo sous cette forme au début du Moyen Âge. Ce choix pourrait répondre à une volonté de perpétuer le souvenir d'un ancien sanctuaire, à un moment où le culte des reliques connaît un renouveau et une ferveur toute particulière. Bien plus, on ne peut manquer de souligner la simultanéité entre la reconstruction de l'édifice et la rédaction de la *Passio Sanctae Restitutae* dans laquelle apparaît Partheus/Parteo considéré par la tradition comme l'un des premiers évêques de Mariana.

10. VERS UNE BIPOLARITÉ DE L'ESPACE DU DIOCÈSE

On attendait certainement de l'ample programme architectural développé à Mariana au début du XII^e siècle qu'il s'inscrive dans la durée et qu'il permette au siège épiscopal de s'imposer comme un centre majeur de l'île, sinon comme le plus important. La renommée et la charge symbolique qui y étaient attachées auraient pu facilement y contribuer. Pourtant, le site est abandonné dès le XIII^e siècle et les édifices de culte délaissés au profit du *castrum* nouvellement fondé de Belfiorito. On assiste ainsi à la mise en place d'une véritable bipolarité au sein de l'espace du diocèse avec une dissociation topographique importante puisque les deux pôles sont distants de 7 km. Un édifice

de culte dédié à saint Martin est associé à la fortification dès le XIII^e siècle, mais ne semble jamais élevé au rang de cathédrale. Le déplacement de l'évêque ne s'accompagne donc pas d'un transfert du siège épiscopal.

Le départ de l'évêque de Mariana, celui de sa *familia* et de son entourage⁸⁹, impulse probablement une dynamique qui ne tarde pas à vider l'agglomération de sa population, alors même que les crues du Golo, considérablement amplifiées par le petit âge glaciaire, particulièrement précoce ici, et le développement possible de la malaria que les anthropobiologistes pensent pouvoir détecter en examinant les squelettes humains, rendent la plaine peu attractive sinon répulsive⁹⁰.

Ce phénomène de bipolarité au sein de l'espace du diocèse n'est pas propre à Mariana puisqu'il se retrouve aussi et au même moment, ou peu après, dans les évêchés d'Ajaccio et de Sagone avec l'installation des évêques respectivement dans les villages de Frasso⁹¹ et de Vico⁹², situés dans les deux cas à une douzaine de kilomètres et sur les hauteurs.

Les XII^e et XIII^e siècles correspondent dans l'île à un moment de réorganisation des territoires privés et d'une très forte militarisation résultant de tensions entre seigneurs locaux. Des *castra* sont érigés afin de conquérir de nouveaux espaces ou de consolider des propriétés et des droits⁹³. Les évêques s'inscrivent eux aussi dans cette dynamique bien qu'ils se limitent à l'édification d'un seul *castrum* au sein de leur seigneurie déjà établie et qui apparaît au travers des textes de la fin du Moyen Âge, du moins à Ajaccio et Nebbio, comme une structure étonnamment compacte⁹⁴. S'il y a certes dans cet acte bâtisseur une volonté de se protéger, la motivation première, manifeste dans quatre des cinq évêques⁹⁵, est bien d'exhiber le pouvoir séculier de l'évêque à l'égale des seigneurs

⁸⁹ La *familia* correspond au groupe familial au sens très large. Le terme « doit s'entendre comme l'union des individus revendiquant un ancêtre commun, mais aussi comme un groupe structuré par les liens personnels. Au-delà des clercs et de son groupe familial au sens strict – les prêtres font partie de la *familia* de l'évêque qui les a ordonnés – il faut bien sûr aussi compter ses clients et dépendants » (Feller 2008, p. 98 et 103).

⁹⁰ Sur la question des crues du Golo et du petit âge

glaciaire on verra les résultats de l'étude récente (Vella *et al.* 2016). Quant aux signes possibles de malaria à Mariana ils ont été détectés par A.-G. Corbara à partir de l'analyse paléopathologique des squelettes découverts dans l'église (Corbara 2016).

⁹¹ Franzini 2005a, p. 266 et note 18.

⁹² Istria 2016.

⁹³ Istria 2005b *passim*.

⁹⁴ Venturini – Colombani 2011 ; Istria 2005a, p. 234-244.

laïcs. Cette démarche n'implique d'ailleurs pas toujours le choix d'un autre site puisqu'à Aleria la fortification est érigée à quelques mètres seulement de la cathédrale.

11. L'ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU CENTRE DU POUVOIR

Le déplacement de la résidence épiscopale conduit à l'abandon du site qui garde cependant le statut de siège épiscopal⁹⁶. Le cimetière lui-même n'est plus utilisé que très occasionnellement à partir du début du XIII^e siècle⁹⁷. Quant à l'église et au baptistère, il est difficile de dire s'ils servaient encore régulièrement au culte ; les textes n'en disent rien et l'archéologie n'est sans doute pas en mesure de le montrer. Dans tous les cas, aucune transformation des

édifices, même mineure, ne peut être attribuée aux XIII^e-XIV^e siècles.

En revanche, on sait que l'évêque Giovanni d'Omessà s'installe à Mariana au début du XV^e siècle. Mais pour combien de temps ? S'agit-il seulement de sa résidence principale ? Les témoignages matériels sont rares : tout au plus une cinquantaine de vases de majoliques archaïques. Ce déplacement est de courte durée puisque dans les années 1440, l'évêque Michele de Germani entreprend des travaux de restauration de l'église et de sa résidence à Belfiorito-Vescovato.

Ces travaux n'empêchent toutefois pas un ultime déplacement opéré par l'épiscopat désormais monopolisé par les familles patriciennes génoises⁹⁸. Dès le début du XVI^e siècle peut-être, l'évêque de Mariana s'installe à Bastia. Le transfert du siège suivra très vite et en 1571 un bref du pape Pie V consacre ce changement.

⁹⁵ Aucune fortification épiscopale n'est renseignée dans l'évêché d'Accia, mais la documentation écrite est ici particulièrement indigente.

⁹⁶ On ne dispose pas d'information pour Ajaccio, sinon pour la partie sud du cimetière qui effectivement paraît

abandonné aux XIII^e et XIV^e siècles. Il n'y a en revanche pas de changement à Aleria et Nebbio puisque les résidences ne sont pas déplacées.

⁹⁷ Corbara 2016.

⁹⁸ Graziani 2013, p. 547.

CONCLUSION GÉNÉRALE

par Daniel ISTRIA

La déduction de la colonie de Mariana, durant les premières décennies du I^{er} siècle av. J.-C., peut être lue aujourd'hui comme l'un des événements fondateurs de l'histoire de la Corse tant elle tient lieu de prodrome et de socle au processus de romanisation et aux transformations profondes et durables qui en découlent.

À l'image d'un bon nombre de cités d'Occident, la vieille colonie est promue au rang de siège épiscopal à la fin de l'Antiquité. Les travaux de construction de la basilique *intra-muros* qui sans doute assume déjà la fonction de cathédrale unique de Corse, sont engagés dès le début du V^e siècle. Elle est érigée en limite sud de l'espace urbain antique, mais on ignore encore quelles étaient l'étendue et la morphologie de celui-ci dans les années 400. Peut-être était-il très réduit et la basilique pouvait aux yeux des contemporains occuper un lieu bien plus central qu'on ne peut l'imaginer aujourd'hui. Il n'en reste pas moins que le fleuve, devenu probablement l'axe de communication privilégié, a pu constituer à la fin de l'Antiquité un élément fortement attractif et entraîner de fait une réorganisation de la ville. Quoi qu'il en soit, son emplacement offrait le monument à la vue de tous. Et cela d'autant plus que sa silhouette imposante était, pourrait-on dire, doublée par celle de la basilique suburbaine placée comme elle à proximité du cours d'eau et de la voie principale est-ouest qui se prolongeait vers l'intérieur des terres.

Très vite, en raison d'une situation devenue inadaptée à une communauté chrétienne grandissante et à un territoire au sein duquel les communications par voies terrestres sont particulièrement difficiles, de très petites agglomé-

rations rurales sont promues au rang d'évêché afin de donner naissance à un maillage repensé. Ce nouveau réseau bouleverse en profondeur l'héritage antique et permet un encadrement resserré de l'espace. Le lien avec le littoral, et donc avec la mer, apparaît alors comme un élément de toute première importance, tant en ce qui concerne les sièges d'évêchés que les groupes presbytéraux qui ont pu jouer un rôle au sein des itinéraires maritimes et bien sûr dans les relations avec les continents.

La capacité d'adaptation des autorités religieuses apparaît de manière plus évidente encore quand, vers la seconde moitié du VII^e siècle ou le début du VIII^e, il s'est agi de fusionner toutes ces Églises locales pour créer un diocèse unique. La promptitude de la mutation et le choix d'une dénomination distincte de celle des anciens évêchés indiquent sans doute que cette nouvelle situation résulte d'une politique globale visant à optimiser la gestion et le fonctionnement d'un système désormais considérablement simplifié.

Cette situation constitue le terreau à partir duquel Grégoire VII, motivé par la double volonté de réformer l'Église de Corse et de faire grandir celle de Pise, va pouvoir impulser une profonde mutation. Ce n'est cependant que sous le pontificat d'Urbain II que la Corse est alors placée sous l'autorité de l'archevêque de Pise, à la suite de quoi les évêchés antérieurs à la fusion du premier Moyen Âge sont réactivés. Peut-être est-il plus juste de dire recréés, dans la mesure où le découpage de l'espace insulaire est sans doute en grande partie renouvelé même si les cathédrales sont rebâties sur les ruines des anciens édifices. C'est là une décision lourde de conséquences puisque cette conso-

olidation des liens entre l'île et la République toscane entraîne des bouleversements majeurs à l'échelle de la mer Tyrrhénienne : réorganisation de l'espace insulaire avec mise en place des pièves qui resteront, avec bien sûr des changements, les unités de base des espaces ruraux jusqu'au XVIII^e siècle, implantation de puissantes abbayes toscanes, construction de nouvelles églises permettant l'élaboration d'un style roman insulaire, renforcement de l'autorité des marquis de Massa et de Corse, mais aussi, à un niveau suprarégionale, exacerbation du conflit pisano-génois.

Cette organisation n'est pas plus stable que par le passé, même si la reconstruction des cathédrales, sur ou à proximité des anciens édifices, pouvait laisser croire à un fort ancrage topographique. La création du microévêché d'Accia en 1133 et le passage de pièves d'un diocèse à l'autre, la suppression de certaines, la création d'autres, ont bien sûr un impact sur le maillage général. Ainsi, la consistance et la configuration même des diocèses ont peut-être bien plus évoluées entre le XI^e et le XV^e siècle qu'on ne l'a imaginé.

De même, le déplacement des résidences épiscopales à l'initiative des évêques, laisse entrevoir dès le XIII^e siècle une évolution majeure qui va conduire, *in fine*, au transfert des sièges épiscopaux vers des centres de peuplement plus jeunes, plus importants et plus dynamiques. La monumentalité du groupe épiscopal s'efface alors qu'émerge le château ; à un dédoublement presque systématique des pôles du pouvoir avec d'un côté les cathédrales et de l'autre les résidences épiscopales fortifiées, suit une reconfiguration presque générale résultant du transfert des sièges épiscopaux vers les présides génois au début des temps modernes.

Les évêchés de l'île sont finalement supprimés le 12 juillet 1790 par l'Assemblée Constituante et remplacés, à nouveau, par une circonscription unique dont le siège est installé à Bastia. Mais, elle sera à son tour supprimée en 1794 après la rétractation de l'évêque constitutionnel Ignace François Guasco. En 1801, le Concordat décrète

la création d'un nouvel évêché unique englobant l'ensemble de la Corse avec pour siège Ajaccio. Cette organisation est validée par le pape Pie VII qui, le 21 novembre 1801, « annule, supprime et éteint à perpétuité les évêchés de Mariana, Accia, Aleria, Sagone et Nebbio ».

Sur ce temps long, le siège épiscopal de Mariana se singularise par la monumentalité de son groupe épiscopal qui constitue un marqueur spatial très fort. Si à l'échelle méditerranéenne il reste relativement modeste, il est en revanche dans l'île l'ensemble bâti de loin le plus vaste et le plus imposant jusqu'à l'édification des forteresses littorales génoises au XV^e siècle. Aucun des *castra*, aucune des églises, n'est en mesure de rivaliser face à la masse imposante de ce complexe qui se détache dans le paysage de la plaine.

Pourtant, ce groupe cathédral, aussi imposant soit-il, apparaît comme émergeant au cœur d'un vaste champ de ruines dépeuplé. Réalité ou simple illusion ? Peut-être ne s'agit-il là que d'une vue de l'esprit forgée par les résultats d'une recherche archéologique encore largement insuffisante tant au niveau de la cité elle-même que du réseau d'habitats au sein du diocèse.

À cette image d'un siège épiscopal isolé, répond paradoxalement celle d'un système insulaire en étroite connexion avec l'espace Tyrrhénien. L'organisation du territoire comme le modelage des paysages et les processus à l'œuvre sur le temps long, reposent pour une large part sur des liens avec l'extérieur, soutenus et réguliers ou au contraire ponctuels, mais toujours bien présents. Au-delà des critères physiques, l'île n'est en rien un isolat, pas plus qu'un continent en miniature comme on la décrit souvent. Elle s'apparente bien davantage à un territoire périphérique entouré par la mer qui paraît être alors perçue et vécue plus comme un trait d'union, un espace de communication et d'échange, entre cette périphérie et les centres que comme un obstacle. S'il existe des îles moins îles que d'autres, alors la Corse fait sûrement durant ce long Moyen Âge partie de celles-ci.

LISTE DES ÉVÊQUES DE CORSE PUIS DE MARIANA DU V^e À LA FIN DU XII^e SIÈCLE

Cette liste est tirée des articles d'A. Venturini (Venturini 2007 et 2016) et complétée grâce aux nouvelles découvertes archéologiques.

ÉVÊQUES DE CORSE

Paul, documenté par trois timbres sur tuiles retrouvés à Sagone dans des contextes de la première moitié-milieu V^e siècle.

Léo, envoyé par Grégoire I^{er} à Sagone comme visiteur apostolique en août 591.

Sichipertus, destinataire d'une lettre du pape Etienne V en 887-888.

Albertus, mentionné en 1059.

Johannes, mentionné en 1063.

N. mentionné en 1079-début 1080.

N. nouvellement élu en 1082.

ÉVÊQUE DE MARIANA

Donatus, présent au concile du Latran en 649.

ÉVÊQUES DE CORSE

N. nommé par le pape Sisinnius en 708.

Fortis, fondateur de l'abbaye San Pietro in Palazzuolo dans le diocèse de Lucques en 754.

Petronius, préside un plaid à Lucques en 813.

ÉVÊQUES DE MARIANA

Ildebandus, cité dans plusieurs actes de 1112 à décembre 1115 (?).

Tadaldus, mentionné dans plusieurs actes de 1118 à avril 1125 (?).

Landolfus, cité une seule fois en 1136-1137.

Petrus, mentionné en décembre 1149-1150 ou 1160.

Bartholomeus, mentionné comme successeur de Petrus, donc après 1150-1160.

Landolfus, cité en février 1176.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES IMPRIMÉES

- Cosmographie* = *Ravennatis Anonymi Cosmographia et Guidonis Geographica*, J. Schnetz (éd.), Leipzig, 1940 (repr. Stuttgart 1990).
- Gregorii I papae Registrum epistolarum* = *Societas Aperiendis Fontibus rerum Germanicarum medii aevi* (éd.), *Gregorii I papae Registrum epistolarum*, Berlin, 1891 (*Monumenta Germaniae Historica*, Libri I-IX).
- Kehr = P.F. Kehr, *Italia Pontificia: Calabria, Insulae*, vol. X, Zürich, 1975.
- Liber Iurium Reipublicae Genuensis* = E. Ricotti (éd.), *Liber Iurium Reipublicae Genuensis*, 1854 (*Historia patriae monumenta*, II).
- Muratori 1725 = L. Muratori, *Antiquitates Italicae*, VI, 1725.
- Pistarino 1944 = G. Pistarino (éd.), *Le carte del monastero di San Venerio del Tino relative alla Corsica (1080-1500)*, Turin, 1944 (*Deputazione subalpina di Storia Patria*, CLXX).
- Riedinger 1984 = R. Riedinger (éd.), *Concilium Lateranense a 649 celebratum*, vol. I, Berlin, 1984 (*Acta Conciliorum Oecumenicorum, Series secunda*).
- Scalfati 1971 = S.P.P. Scalfati (éd.), *Carte dell'archivio della Certosa di Calci*, II (1100-1150), 1971 (*Thesaurus ecclesiarum Italiae*, VII, 18).

BIBLIOGRAPHIE

- Amouric – Richez – Vallauri 1999 = H. Amouric, F. Richez, L. Vallauri, *Vingt mille pots sous les mers*, Aix-en-Provence, 1999.
- Angiolini Martinelli 1968 = P. Angiolini Martinelli, *Corpus della scultura paleocristiana, bizantina ed altomedioevale di Ravenna*, 1. Altari, amboni, cibori, plutei con figure di animali e con intrecci, transenne e frammenti vari, Rome, 1968.
- Ardouin-Dumazet 1903 = V.-E. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France, La Corse*, Paris, 1903.
- Arnaud 2005 = P. Arnaud, *Les routes de la navigation antique : itinéraires en Méditerranée*, Paris, 2005.
- Arnaud 2010 = P. Arnaud, *Systèmes et hiérarchies portuaires en Narbonnaise*, dans X. Delestre, H. Merchesi (dir.), *Archéologie des rivages méditerranéens. 50 ans de recherche. Actes du colloque d'Arles, 28-30 octobre 2009*, Paris, 2010, p. 107-114.
- Arnaud 2014 = P. Arnaud, *Éléments et perspectives pour une histoire maritime de la Corse antique*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, vol. 2, p. 111-134.
- Arnaud 2016 = P. Arnaud, *Entre mer et rivière. Les ports fluvio-maritimes de Méditerranée ancienne. Modèles et solutions*, dans C. Sanchez, M.-P. Jézégou (dir.), *Les ports dans l'espace méditerranéen antique (Revue archéologique de Narbonnaise, supplément 44)*, 2016, p. 139-155.
- Aru 1908 = C. Aru, *Chiese pisane in Corsica*, Turin, 1908.
- Aounallah 2010 = Aounallah S., *Pagus, castellum et civitas. Étude d'épigraphie et d'histoire sur le village et la cité en Afrique romaine*, Bordeaux, 2010 (*Scripta Antiqua*, 23).
- Avella 2013 = S. Avella, *Elementi scultorei rinvenuti nel sito di Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 183-190.
- Balmelle et al. 1985 = C. Balmelle et al., *Le décor géométrique de la mosaïque romaine, répertoire graphique et descriptif des compositions linéaires et isotropes*, Paris, 1985.
- Balmelle et al. 2002 = C. Balmelle et al., *Le décor géométrique de la mosaïque romaine II, répertoire*
- Abel – Bouiron – Parent 2014 = V. Abel, M. Bouiron, F. Parent (dir.), *Fouilles à Marseille. Objets quotidiens médiévaux et modernes*, Paris, 2014 (*Études massaliètes*, 13 – *Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine*, 16).
- Alessandri 1994 = P. Alessandri (dir.), *Lucciana, Mariana*, Rapport de fouille de sauvetage, Service régional d'Archéologie, Ajaccio, 1994.
- Alfonsi 2014 = H. Alfonsi, *L'épave antique de Porticcio*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, p. 25-40.

- graphique et descriptif des décors centrés*, Paris, 2002.
- Balzaretti 1966 = L. Balzaretti, *Sant'Abondio: la basilica romanica di Como*, Milan, 1966.
- Bassier *et al.* 1981 = C. Bassier *et al.*, *La grande mosaïque de Migennes (Yonne)*, dans *Gallia*, 39, 1981, p. 123-143.
- Baucheron – Gabayet – de Montjoye 1998 = F. Baucheron, F. Gabayet, A. de Montjoye, *Autour du groupe épiscopal de Grenoble*, Lyon, 1998 (DARA, 16).
- Baratte *et al.* 2014 = F. Baratte, F. Bejaoui, N. Duval *et al.*, *Monuments de la Tunisie*, Bordeaux, 2014 (*Basiliques chrétiennes d'Afrique du nord*, II).
- Basetti 2013 = L. Basetti., *Tegole non decorate e laterizi pavimentali*, dans Pergola 2013a, p. 151-157.
- Bassi 2011 = C. Bassi, *La chiesa dei Santi Cassiano ed Ippolito a Riva del Garda*, dans G.P. Brogiolo (dir.), *Nuove ricerche sulle chiese altomedievali del Garda*, Mantoue, 2011 (*Documenti di archeologia*, 50), p. 105-122.
- Becker 1997 = A. Becker, *Le voyage d'Urbain II en France*, dans *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade*, Rome, 1997 (*Collection de l'École française de Rome*, 236), p. 127-140.
- Beltràn 2001 = J. Beltràn de Heredia Bercero (dir.), *De Barcino a Barcinona (siglos I-VII). Les restos arqueologicos de la plaza del Rey de Barcelona*, Barcelone, 2001.
- Ben Abed-Ben Khader *et al.* 2004 = A. Ben Abed-Ben Khader, M. Fixot, M. Bonifay, S. Roucole, *La basilique sud*, Rome 2004 (*Collection de l'École française de Rome*, 339).
- Ben Abed-ben Khader – Fixot – Roucole 2011 = A. Ben Abed-Ben Khader, M. Fixot, S. Roucole, *Le groupe épiscopal*, Rome, 2011 (*Collection de l'École française de Rome*, 451).
- Berthelot 1938 = A. Berthelot, *La Corse de Ptolémée*, dans *Revue archéologique*, XI, janvier-mars 1938, p. 28-49.
- Bessac – Pécourt 1995 = J.-C. Bessac, J. Pécourt, *Remarques sur les techniques de construction de second art roman à propos de Saint-André-de-Souvignargues (Gard)*, dans *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, 1995, p. 91-122.
- Bianchi 1997 = G. Bianchi, *I segni dei tagliatori di pietre negli edifici medievali. Spunti metodologici ed interpretativi*, dans *Archeologia dell'Architettura*, II, 1997, p. 25-37.
- Bisconti 2001 = F. Bisconti, *L'iconografia dei battisteri paleocristiani in Italia*, dans D. Gandolfi (dir.), *L'edificio battesimale in Italia. Aspetti e problemi. Actes du VIII^e Congrès national d'archéologie chrétienne, 21-26 septembre 1998*, Bordighera, 2001 (*Istituto internazionale di studi liguri – Atti dei convegni*, V), p. 405-440.
- Bonifay 2004 = M. Bonifay, *Études sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford, 2004 (*BAR International Series*, 1301).
- Bonifay – Capelli – Cibecchini 2014 = M. Bonifay, C. Capelli, F. Cibecchini, *Observations archéologiques et pétrographiques sur les cargaisons africaines du littoral corse*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, vol. 2, p. 41-56.
- Bonnet – Peillex 2012 = Ch. Bonnet, A. Peillex (dir.), *Les fouilles de la cathédrale Saint-Pierre de Genève. Les édifices chrétiens et le groupe épiscopal*, Genève, 2012 (*Mémoires et Documents, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, II).
- Borrello *et al.* 2002 = L. Borrello, M. Maiorano, L. Paroli, M. Serlorenzi, *La basilica urbana di Porto*, dans F. Guidobaldi, A. Guiglia Guidobaldi (dir.), *Ecclesiae Urbis. Atti del congresso internazionale di Studi sulle chiese di Roma (IV-X secolo), Rome 4-10 septembre 2000*, Cité du Vatican, p. 1265-1285.
- Borresen 1982 = K.E. Borresen, *L'usage patristique de métaphores féminines dans le discours sur Dieu*, dans *Revue théologique de Louvain*, 13-2, 1982, p. 205-220.
- Braudel 1990 = F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, tome 1, Paris, 1990 (réédition).
- Breda *et al.* 2011 = A. Breda, A. Canci, A. Crosato *et al.*, *San Pietro in Mavinas a Sermione*, dans G.P. Brogiolo (dir.), *Nuove ricerche sulle chiese altomedievali del Garda*, Mantoue, 2011 (*Documenti di archeologia*, 50), p. 33-64.
- Cambiaggi 1771 = G. Cambiaggi, *Istoria del Regno di Corsica dai primi tempi sino a tutto il 1771*, Florence, 1771.
- Campbell 1995 = S. Campbell, *The peacefull kingdom: a liturgical interpretation*, dans R. Ling (éd.), *Fifth International Colloquium on Ancient Mosaics (JRA, Supl. 9.2)*, Ann Arbor, 1995, p. 125-134.
- Canivet 1987 = P. Canivet, *Huarte, sanctuaire chrétien d'Apamène (IV^e-VI^e siècles)*, Paris, 1987.
- Cantini 2010 = F. Cantini, *Ritmi e forme della grande espansione economica dei secoli XI-XIII nei contesti ceramici della Toscana settentrionale*, dans *Archeologia Medievale*, XXXVII, 2010, p. 113-127.
- Cassanelli – Piva 2010 = R. Cassanelli, P. Piva (dir.), *Lombardia romanica: i grandi cantieri*, Milan, 2010.
- Cassanelli – Piva 2011 = R. Cassanelli, P. Piva (dir.), *Lombardia romanica: paesaggi monumentali*, Milan, 2011.
- Cazes 2006 = D. Cazes, *Les sarcophages paléochrétiens sculptés en marbre de Toulouse et la nécropole de Saint-Sernin*, dans Ch. Sapin (dir.), *Stucs et décors sculptés de la fin de l'Antiquité au Moyen*

- Âge (du V^e au XII^e siècle). Actes du colloque international, Poitiers, 16 au 19 septembre 2004, Turnhout, 2006 (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 10), p. 93-101.
- Chapon – Istria – Raux 2009 = Ph. Chapon, D. Istria, S. Raux, *Les fouilles sur la voie nouvelle Borgo-Vescovato, une fenêtre sur l'occupation rurale du territoire de la cité de Mariana (Haute-Corse)*, dans *AGER*, 19, décembre 2009, p. 19-28.
- Chapon 2013 = Ph. Chapon, *La Canonica II*, rapport de diagnostic, Inrap, Nîmes, 2013.
- Chapon 2014 = Ph. Chapon, *Venzolasca 3**, dans F. Michel, D. Pasqualaggi, *La Corse 2A-2B*, Paris, 2014 (*Carte archéologique de la Gaule*), p. 277-279.
- Chapon 2019 = Ph. Chapon (dir.), *La déviation de la Canonica. Haute-Corse, Lucciana, La Canonica*, rapport final d'opération de fouille préventive, Inrap, Nîmes, 2019.
- Chapon et al. à paraître = Ph. Chapon et al., *Les fouilles préventives récentes sur la commune de Lucciana, une fenêtre sur l'occupation rurale du territoire de la cité de Mariana (Haute-Corse), Ajaccio, (Patrimoine d'une île, 7)*, à paraître.
- Chavarria-Arnaud – Giacomello 2014 = A. Chavarria-Arnaud, F. Giacomello, *Riflessioni sul rapporto tra sepolture e cattedrali nell'alto medioevo*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 20, 2014, p. 209-220.
- Chevalier 1999 = P. Chevalier, *Les installations liturgiques des églises d'Istrie du V^e au VII^e siècle*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 5, 1999, p. 105-117.
- Christern-Briesenick 2003 = B. Christern-Briesenick, *Repertorium der christlich-antiken Sarkophage*, III, Mayence, 2003.
- Cibecchini 2013 = F. Cibecchini, *La balance en bronze d'Aleria*, dans *Bilan scientifique DRASSM*, 2013, p. 109-110.
- Colin 2004 = M.-G. Colin, *Edifices et objets de culte chrétien dans le paysage rural de Novempopulanie (IV^e-X^e siècles) : recherches d'archéologie et d'histoire*, Thèse de doctorat, Université Toulouse II Le Mirail, 2004.
- Corbara 2016 = A.-G. Corbara, *Sépultures et pratiques funéraires en Corse au Moyen Âge (V^e-XV^e siècles) : première approche archéo-anthropologique à partir des fouilles récentes d'Ajaccio, Mariana et Sagone*, Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille, 2016.
- Corsi – Vermeulen 2015 = C. Corsi, F. Vermeulen, *La ville romaine de Mariana (Corse) et son urbanisme*, dans *MEFRA*, 127-1, 2015, p. 1-35.
- Coroneo 1993 = R. Coroneo, *Architettura romanica dalla metà del mille al primo '300*, Nuoro, 1993 (réédition 2000).
- Coroneo 2004 = R. Coroneo, "Il romanico d'importazione" in Sardegna e in Corsica: crisi e validità di un modello storiografico, dans A.C. Quintavalle (dir.), *Medioevo: arte lombarda*, Milan, 2004, p. 440-456.
- Coroneo 2006 = R. Coroneo, *Chiese romaniche della Corsica*, Cagliari, 2006.
- Coroneo 2013 = R. Coroneo, *Frammenti scultorei alto-medioevali del complesso episcopale di Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 191-198.
- Corti 2004 = G. Corti, *Lucifero di Cagliari. Una voce nel conflitto tra chiesa e impero alla metà del IV secolo*, Milan, 2004.
- Courtois 1955 = Ch. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Alger, 1955.
- Coutelas 2009 = A. Coutelas (dir.), *Le mortier de chaux*, Paris, 2009 (*Collection Archéologiques*).
- Coutelas et al. à paraître = A. Coutelas A. et al., *Nouvelles données sur les sites antiques d'Aleria*, dans *20 ans d'archéologie en Corse. Actes du colloque d'Ajaccio, 9-11 novembre 2017*, à paraître.
- Creissen 2009 = Th. Creissen, *L'aménagement du sanctuaire dans les églises de France avant l'an Mil*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 15-1, 2009, p. 87-103.
- Curras et al. 2017 = A. Curras et al., *Reconstructing past landscapes of the eastern plain of Corsica (NW Mediterranean) during the last 6000 years based on molluscan, sedimentological and palynological analyses*, dans *Journal of Archaeological Science: Reports*, 12, 2017, p. 755-769.
- Cuscito 1999 = G. Cuscito, *L'arredo liturgico nelle basiliche paleocristiane della "venetia" orientale*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 5, 1999, p. 87-104.
- Danielou 1961 = J. Danielou, *Les symboles chrétiens primitifs*, Paris, 1961.
- Delbarre-Bäertschi 2014 = S. Delbarre-Bäertschi, *Les mosaïques romaines en Suisse. Avec un complément à l'inventaire de Victorine von Gonzenbach publié en 1961*, Bâle, 2014 (*Antiqua*, 53).
- Della Torre et al. 1984 = S. Della Torre et al., *Le basiliche di Como, Côme*, 1984.
- Delumeau 1996 = J.-P. Delumeau, *Arezzo, espace et sociétés, 715-1230*, Rome, 1996 (*Collection de l'École française de Rome*, 219).
- Démians d'Archimbaud 1972 = G. Démians d'Archimbaud, *Les céramiques médiévales*, dans *Cahier Corsica*, 17, 1972.
- Démians d'Archimbaud et al. 2010 = G. Démians d'Archimbaud, *Notre-Dame du Bourg à Digne*, Paris, 2010.
- De Rossi 2013 = G. De Rossi, *Le importazioni di ceramica tardoantica dai recenti scavi a Mariana (2000-2003)*, dans Pergola 2013a, p. 17-22.
- Dinkler 1964 = E. Dinkler, *Bemerkungen zum Kreuz als Tropaion, Mullus*, dans *Festschrift T. Klauser, Jahrbuch für Antike und Christentum*, 1, 1964 p. 71-78.

- Di Renzo 2000 = F. Di Renzo, *San Parteo di Mariana (Corsica): dalla chiesa cimiteriale paleocristiana al santuario romanico*, tesi di diploma in archeologia medievale, Università di Roma La Sapienza, 2000.
- Di Renzo 2011 = F. Di Renzo, *Un inedito mosaico della scavo di Mariana in Corsica*, dans O. Brandt, Ph. Pergola (éd.), *Marmoribus vestita: miscellanea in onore di Federico Guidobaldi*, Cité du Vatican, 2011 (*Studi di antichità Cristiana*, 63), p. 451-467.
- Di Renzo 2013a = F. Di Renzo, *San Parteo di Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 223-234.
- Di Renzo 2013b = F. Di Renzo, *Relazione di scavo: navata sud e centrale della basilica paleocristiana di Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 127-142.
- Di Renzo 2013c = F. Di Renzo, *Oggetti per ornamento, culto, uso quotidiano e gioco*, dans Pergola 2013a, p. 115-124.
- Dumas 2006 = F. Dumas, *Autour des monnaies carolingiennes de Corse*, dans *Cahier Corsica*, 224, 2006.
- Duperron 2018 = G. Duperron, *Une production de sigillées sur le site de Sant'Appianu de Sagone (Vico, Corse) ? Actes du congrès international de la SFECAG de Reims, 17-20 mai 2018*, 2018, p. 287-295.
- Durliat – Deroo – Scelles 1987 = M. Durliat, C. Deroo, M. Scelles, *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le Haut Moyen Âge (IV^e-X^e siècles)*, IV. Haute-Garonne, Paris, 1987.
- Duval 1982 = N. Duval, *L'église et le baptistère de Mariana (Corse)*, dans *Bulletin Monumental*, 140-3, 1982, p. 235-239.
- Duval 1995 = N. Duval, *La Corse*, dans N. Duval (dir.), *Les premiers monuments chrétiens de la France, I. Sud-Est et Corse*, Paris, 1995, p. 308-365.
- Duval 1999 = N. Duval, *Les installations liturgiques dans les églises paléochrétiennes*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 5, 1999, p. 7-30.
- Duval 2003 = N. Duval, *Architecture et liturgie dans la Jordanie byzantine*, dans N. Duval (dir.), *Les églises de Jordanie et leurs mosaïques. Actes du colloque de Lyon, 22 février 1989*, Beyrouth, 2003, p. 35-114.
- Duval – Christe 1993 = N. Duval, Y. Christe, *Les sarcophages d'Aquitaine*, Turnhout, 1993 (*Bibliothèque de l'Antiquité tardive*, 1).
- Esquieu – Phalip 2014 = Y. Esquieu, B. Phalip, *Fonctions du transept*, dans A. Baud (dir.), *Organiser l'espace sacré au Moyen Âge : topographie, architecture et liturgie (Rhône-Alpes – Auvergne)*, Lyon, 2014, p. 105-110.
- Favory et al. 2017 = F. Favory, H. Mathian, L. Schneider avec la participation de C. Raynaud, *Du monde antique au monde médiéval (IV^e-VIII^e siècles)*, dans *Peupler la terre. De la préhistoire à l'ère des métropoles*, Bordeaux, 2017, p. 273-300.
- Feller 2008 = L. Feller, *Les limites des diocèses dans l'Italie du haut Moyen Âge (VII^e-XI^e siècle)*, dans F. Mazel (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, 2008, p. 97-117.
- Ferdière 2004 = Ferdière A. (dir.), *Capitales éphémères. Des capitales de cités perdent leur statu dans l'Antiquité tardive*, actes du colloque de Tours, 6-8 mars 2003, Tours, 2004 (*Supplément à la Revue archéologique du centre de la France*, 25).
- Février 1991 = P.-A. Février, *Les sarcophages décorés du Midi*, dans *Naissance des Arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Paris, 1991, p. 270-287.
- Filippini 1995 = A.-M. Graziani (éd.), *Filippini A.P., Chronique de la Corse, 1560-1594*, Ajaccio, 1995.
- Fiocchi Nicolai 1988 = V. Fiocchi Nicolai, *Cimiteri paleocristiani del Lazio, I, Etruria Meridionale*, Città del Vaticano, 1988.
- Foata 1895 = Mgr de la Foata, *Recherches et notes diverses sur l'histoire de l'Église en Corse*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1895.
- Françoise 2018 = J. Françoise, *À propos de deux monnaies d'or découvertes en Corse : circulation monétaire et histoire de Mariana*, dans *Bulletin de la Société française de numismatique*, 73-9, 2018, p. 410-414.
- Frank 2009 = G. Frank, *L'eucharistie et la mémoire sensorielle selon Jean Chrysostome*, dans N. Bériou, B. Caseau, D. Rigaux (dir.), *Pratiques de l'eucharistie dans les églises d'Orient et d'Occident*, Paris, 2009 (*Collection des études augustinennes, série moyen-âge et temps modernes*, 45-46), vol. II, p. 765-777.
- Franzini 2005a = A. Franzini, *La Corse du XV^e siècle. Politique et société, 1433-1483*, Ajaccio, 2005.
- Franzini 2005b = A. Franzini, *Les nouveaux bourgs fortifiés et l'habitat en Corse au XV^e siècle*, dans *Etudes Corses*, 60, 2005, p. 49-61.
- Franzini 2010 = A. Franzini, *Les premières cartes chorographiques de la Corse à la fin du XV^e siècle, un outil de gouvernement*, dans *MEFRM*, 122-2, 2010, p. 347-377.
- Franzini 2013 = A. Franzini, *La Marana au XV^e siècle. État des sources et résultats documentaires*, dans Pergola 2013a, p. 271-280.
- Fusconi – Gandolfi – Frondoni 2001 = C. Fusconi, D. Gandolfi, A. Frondoni, *Nuovi dati archeologici sul battistero di Ventimiglia*, dans D. Gandolfi (dir.), *L'edificio battesimale in Italia. Aspetti e problemi. Actes du VIII^e Congrès national d'archéologie chrétienne, 21-26 septembre 1998*,

- Bordighera, 2001 (*Istituto internazionale di studi liguri – Atti dei convegni*, V), p. 793-844.
- Gambaro 2014 = L. Gambaro, *Le necropoli romane di Mariana. Tipologia delle sepolture, rituali funerari, corredi. Revisioni e riflessioni*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, vol. 2, p. 127-145.
- Garmy 2009 = P. Garmy, *Villes, réseaux et systèmes de villes : contribution de l'archéologie*, Sciences de l'Homme et Société, Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2009.
- Giustiniani 1993 = A.-M. Graziani (éd.), *Agostino Giustiniani, Description de la Corse*, Ajaccio, 1993.
- Godoy Fernandez 1995 = C. Godoy Fernandez, *Arqueologia y liturgia. Iglesias hispánicas (siglos IV al VIII)*, Barcelone, 1995.
- Godoy Fernandez 2017 = C. Godoy Fernandez, *De la mort à la vie par le baptême. Notes d'archéologie et de liturgie dans l'Antiquité tardive*, dans R. Baro, A. Viciano, D. Vigne (éd.), *Mort et résurrection dans l'Antiquité chrétienne*, Toulouse, 2017, p. 141-158.
- Gough 1974 = M. Gough M., *The peacefull kingdom: an early Christian mosaic pavement in Cilicia Campestris*, dans A. M. Mansel, *Mansel's Armagan. Mélanges Mansel*, I, Ankara, 1974, p. 411-419.
- Grabar 1960 = A. Grabar, *Recherches sur les sources juives de l'art paléochrétien*, dans *Cahiers archéologiques. Fin de l'antiquité et moyen-âge*, 11, 1960, p. 41-71.
- Graziani 2013 = A.-M. Graziani (dir.), *Histoire de la Corse. Des origines à la veille des révolutions. Occupations et adaptations*, vol. 1, Ajaccio, 2013.
- Graziani 2016 = A.-M. Granziani (éd.), *Chronique de la Corse des origines à 1546*, Ajaccio, 2016.
- Grazioli 1906 = L. Grazioli (éd.), *La cronaca di Goffredo da Bussero*, dans *Archivio storico lombardo*, V, 1906.
- Gregori 2011 = S. Gregori (dir.), *Bastia, une histoire revisitée*, Bastia, 2011.
- Grimaldi 2013 = E. Grimaldi, *Tegole con bolli laterizi rinvenute nel sito di Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 159-162.
- Grodecki 1958 = L. Grodecki, *L'architecture ottonienne*, Paris, 1958.
- Grover 2012 = R. Grover, *Placed in paradise: the messianic age imagery of a lion facing a bull in the Byzantine church floor mosaics of Jordan*, dans *Liber Annuus*, 62, 2012, p. 455-493.
- Guidobaldi – Angelelli - Patti 2013 = F. Guidobaldi, C. Angelelli, M. R. Patti, *Lastre da rivestimento*, dans Pergola 2013a, p. 175-182.
- Guild – Guyon – Rivet 1995 = R. Guild, J. Guyon, L. Rivet, Aix-en-Provence. *Groupe épiscopal Si-Sauveur-Ste-Marie*, dans N. Duval (dir.), *Les premiers monuments chrétiens de la France, 1. Sud-Est et Corse*, Paris, 1995, p. 109-117.
- Guyon 2000 = J. Guyon, *Les premiers baptistères des Gaules (IV^e-VIII^e siècles)*, Rome, 2000.
- Guzmán 2014 = J. O. Guzmán, *La civitas sine urbe y su función de vertebración en el territorio provincial hispano: los casos de Egara y Caldes de Montbui*, dans *Pyranae*, 45, 2014, p. 89-110.
- Humbert 1999 = Humbert J.-B., *The rivers of paradise in the Byzantine church near Jabalyah-Gaza*, dans M. Piccirillo, E. Alliata (dir.), *The Madaba map centenary*, Jerusalem, 1999, p. 216-218.
- Istria 2005a = D. Istria, *Pouvoirs et fortifications dans le nord de la Corse, XI^e-XIV^e siècle*, Ajaccio, 2005.
- Istria 2005b = D. Istria, *L'hégémonie politique et économie comme cadre de diffusion des techniques de construction au Moyen Âge : la Corse entre Toscane et Ligurie du XI^e au XIV^e s.*, dans *Arqueologia de la arquitectura*, 4, 2005, p. 131-146.
- Istria 2009a = D. Istria, *Aléria, église San Marcello*, Rapport de diagnostic, Inrap, 2009, Nîmes.
- Istria 2009b = D. Istria, *La cathédrale Sant'Appianu de Sagone. Proposition de relecture architecturale des églises paléochrétienne, médiévale et moderne*, dans *Archéologie Médiévale*, 39, 2009, p. 25-39.
- Istria 2009c = D. Istria, *Étude architecturale de la cathédrale médiévale Sant'Appianu de Sagone*, dans *Archeologia dell'Architettura*, XIV-2009, 2011, p. 63-74.
- Istria 2010 = D. Istria, *Nouveau regard sur la topographie médiévale d'Ajaccio*, dans *MEFRM*, 2010-2, p. 327-346.
- Istria et al. 2012 = D. Istria, avec la coll. de J. Françoise et E. Pellegrino, *Les deux baptistères du groupe épiscopal de Sagone (Corse-du-Sud)*, dans *Gallia*, 69-2, 2012, p. 195-208.
- Istria 2013 = D. Istria, *Les céramiques a vetrina pesante (forum ware) du site de Mariana*, dans Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo. Actes du colloque de Bastia-Lucciana, 10-16 septembre 2004*, Ajaccio, 2013 (*Patrimoine d'une île*, 3), p. 97-104.
- Istria 2014a = D. Istria (dir.), *Ajaccio, le groupe épiscopal*, Ajaccio, 2014 (*Orma, La Corse archéologique*, 1).
- Istria 2014b = D. Istria, *Vico*, dans F. Michel, D. Pasqualaggi (dir.), *La Corse 2A-2B*, Paris, 2014 (*Carte archéologique de la Gaule*), p. 136-141.
- Istria 2014c = D. Istria, *Ajaccio*, dans F. Michel, D. Pasqualaggi (dir.), *La Corse 2A-2B*, Paris, 2014 (*Carte archéologique de la Gaule*), p. 82-87.
- Istria 2014d = D. Istria, *Lucciana*, dans F. Michel, D. Pasqualaggi (dir.), *La Corse 2A-2B*, Paris, 2014 (*Carte archéologique de la Gaule*), p. 222-230.
- Istria 2015 = D. Istria, *L'église médiévale San Parteo de Mariana (Lucciana, Haute-Corse). Proposition de relecture de l'architecture et nouvelles inter-*

- prétations, dans R. Martorelli (éd.), *Itinerando senza confini dalla preistoria ad oggi. Studi in ricordo di Roberto Coroneo*, Pérouse, 2015, vol. I.2, p. 561-579.
- Istria 2016 = D. Istria, *Sant'Appianu de Sagone. Aux origines d'un centre du pouvoir religieux éphémère*, dans J.-L. Arrighi, F. Beretti (dir.), *Vico-Sagone, Regards sur une terre et des hommes*, Ajaccio, 2016, p. 31-40.
- Istria – Dahy 2012 = D. Istria, I. Dahy, *Projet de valorisation de la cité antique et médiévale de Mariana = le parc archéologique et le musée de site*, dans X. Delestre, F. Wiblé (dir.), *La valorisation du patrimoine archéologique dans les Alpes et les régions méditerranéennes. Actes du colloque de Martigny (Suisse) 8-10 septembre 2011*, Lausanne 2012 (*Cahiers d'archéologie romande*, 134 – *Archeologia vallesiana*, 10), p. 69-76.
- Istria – Ferreira 2012 = D. Istria, P. Ferreira, *Mariana, lieu-dit Prunaccia*, rapport de diagnostic, Inrap, Nîmes, 2012.
- Istria – Pergola 2001 = D. Istria, Ph. Pergola (dir.), *Corsica christiana, 2000 ans de christianisme*, Catalogue de l'exposition du musée de la Corse à Corte, Ajaccio, 2001.
- Istria – Pergola 2007 = D. Istria, Ph. Pergola, *Le baptistère paléochrétien d'Ajaccio*, dans M. Marcenaro (dir.), *Albenga città episcopale. Tempi e dinamiche della cristianizzazione. Actes du colloque international d'Albenga, 21-23 septembre 2006*, Bordighera, 2007 (*Istituto Internazionale di Studi Liguri - Atti dei Convegni XII*), p. 741-769.
- Istria – Pergola 2009 = D. Istria, Ph. Pergola, *Les sièges épiscopaux de Corse et de Sardaigne*, dans X. Delestre, H. Marchesi (dir.), *Archéologie des rivages méditerranéens : 50 ans de recherche. Actes du colloque d'Arles, 28-30 octobre 2009*, Paris, 2010, p. 495-502.
- Jaisson et al. 2017 = M. Halbwachs, *La topographie légendaire des évangiles en Terre sainte = étude de mémoire collective*, 1^{re} éd. 1941 (réédition commentée par M. Jaisson, D. Hervieu-Léger et al.), Paris, 2017.
- Jehasse 1983 = M.J. Jehasse, *Une monnaie lombarde d'Aléria*, dans *Archeologia Corsa*, 8-9, 1983-1984, p. 116-118.
- Jehasse 1986 = O. Jehasse, *Corsica classica*, Ajaccio, 1986.
- Jehel 2001 = G. Jehel, *L'Italie et le Maghreb au Moyen Âge. Conflits et échanges du VII^e au XV^e siècle*, Paris, 2001.
- Jodin 1971 = A. Jodin, *La terre sigillée Claire et la céramique estampée grise*, dans *Cahiers Corsica*, 9-12, 1971.
- Jullien 2016 = F. Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, 2016.
- Lafaurie 1967 = J. Lafaurie, *Trésor de monnaies lombardes trouvées à Linguizzeta*, dans *Bulletin de la Société française de numismatique*, février 1967, p. 123-125.
- Lang Desvignes 2011 = S. Lang Desvignes, *Campiani : un ensemble du II^e siècle à Lucciana (Haute-Corse)*, dans *LRFW 1 Late Roman fine wares, solving problems of typology and chronology, A review of the evidence, debate and new contexts*, Oxford, 2011, p. 191-205.
- Lanzoni 1927 = F. Lanzoni, *Le diocesi d'Italia dalle origini al principio del secolo VII (an.604)*, Faenza, 1927.
- Lassus 1947 = J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, Paris, 1947.
- Lauwers 2008 = M. Lauwers, *Territorium non facere diocesim... Conflits, limites et représentation territoriale du diocèse (V^e-XIII^e siècle)*, dans F. Mazel (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, 2008, p. 23-65.
- Lavagne 1978 = H. Lavagne, *Un atelier de mosaïques tardives en provenance*, dans *Gallia*, 36, 1978, p. 143-161.
- Lavagne 1981 = H. Lavagne, *Les mosaïques paléochrétiennes, compléments à leur étude*, dans *Cahier Corsica*, 97, 1981.
- Lavagne 2000 = H. Lavagne, *Recueil général des mosaïques de la Gaule, III, Narbonnaise, 3, Partie sud-est*, Paris, 2000 (X^e suppl. à *Gallia*).
- Lemaître 2006 = J.-L. Lemaître, *Les îles de la Méditerranée occidentale dans les martyrologes historiques*, dans *Études corses*, 62, 2006, p. 1-23.
- Letteron 1887 = L.A. Letteron, *Copie di pergamene appartenenti a San Michele in Borgo di Pisa*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 83-83, 1887.
- Letteron 1888 = L.A. Letteron, *Histoire de la Corse*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 1888 (réédité à Marseille en 1975).
- Long – Duperron 2014 = L. Long, G. Duperron, *Note préliminaire sur l'épave Arles-Rhône 13. Un navire de mer en contexte fluvial, à Arles, au IV^e siècle ap. J.-C.*, dans *Cahiers d'archéologie subaquatique*, XXII, 2014, p. 115-144.
- Lusuardi Siena 2003 = S. Lusuardi Siena, *Gli scavi nella cattedrale di Luni nel quadro della topografia cittadina tra tarda antichità e medioevo*, dans M. Marcenaro (dir.), *Roma e la Liguria marittima: secoli IV-X. La capitale cristiana e una regione di confine. Atti del corso e catalogo della mostra*, Recco, 2003 (*Istituto di Studi Liguri - Atti dei convegni XI*), p. 195-202.
- Lusuardi Siena – Sannazaro 2001 = S. Lusuardi Siena, M. Sannazaro, *I battisteri del complesso episcopale milanese alla luce delle recenti indagini*

- archeologica*, dans D. Gandolfi (dir.), *L'edificio battesimale in Italia. Aspetti e problemi*. Actes du VIII Congrès national d'archéologie chrétienne, 21-26 septembre 1998, Bordighera, 2001 (Istituto internazionale di studi liguri – Atti dei convegni, V), p. 647-674.
- Magni 1960 = M.-C. Magni, *Architettura romanica comasca*, Milan, 1960.
- Marini 2008 = N. Marini, *Nature et évolution de différents territoires préhistoriques et protohistoriques en Corse : synthèse et interprétations des données archéologiques et paléo-environnementales*, thèse de doctorat, Université de Corse, 2008.
- Martin 1993 = J.-M. Martin, *La Pouille du VI^e au XII^e siècle*, Rome, 1993 (Collection de l'École française de Rome, 179).
- Marrou 1978 = H.-I. Marrou, *Christiana tempora. Mélanges d'histoire, d'archéologie, d'épigraphie et de patristique*, Rome, 1978 (Collection de l'École française de Rome, 35), p. 111-114.
- Martorelli 2011 = R. Martorelli, *Usi e consuetudini funerarie nella Sardegna centro-occidentale fra tarda antichità e alto Medioevo*, dans P.G. Spanu, R. Zucca (dir.), *Oristano e il suo territorio. 1. Dalla preistoria all'alto medioevo*, 2011, p. 701-759.
- Massy 2013 = J.-L. Massy, *Archéologie sous-marine en Corse antique (Cahiers d'Archéologie Subaquatique, XX)*, 2013.
- Mastino 2005 = A. Mastino (dir.), *Storia della Sardinia antica*, Nuoro, 2005.
- Mastino 2017 = A. Mastino, *La Sardegna romana*, dans S. Angiolillo et al., *La Sardegna romana e altomedievale. Storia e materiali*, Florence, 2017, p. 17-32.
- Mazel 2008 = F. Mazel, *Introduction*, dans F. Mazel (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, 2008, p. 11-21.
- Menchelli 2004 = S. Menchelli, *Correnti commerciali nel Mare Ligusticum (I sec. a.C.-II sec. d.C.)*, dans A. Gallina Zevi, R. Turchetti (dir.), *Méditerranée occidentale antique : les échanges. Anciennes routes maritimes méditerranéennes*, Programme Interreg IIIB Medocc, Rome, 2004, p. 21-29.
- Menchelli et al. 2007 = S. Menchelli, C. Capelli, M. Pasquinucci, G. Picchi, *Corsica tardo-antica: anfore italiche e ceramica comune da Mariana*, dans M. Bonifay, J.-C. Treglia (éd.), *LRCW 2. Late Roman coarse wares, cooking wares and amphorae in the Mediterranean. Archaeology and archaeometry*, Oxford, 2007 (BAR International Series 1662, I), p. 313-328.
- Menchelli – Picchi 2016 = S. Menchelli, G. Picchi, *Il processo di 'romanizzazione' della Corsica = alcune riflessioni dall'analisi dei reperti ceramici*, dans S. De Vincenzo, C. Blasetti Fantauzzi, *Il processo di romanizzazione della provincia Sardinia et Corsica. Actes du colloque international de Cuglieri, 26-28 mars 2015*, 2016 (Analysis archaeologica n international journal of western Mediterranean archaeology. Monograph series n°1), p. 427-438.
- Mérimée 1839 = P. Mérimée, *Notes d'un voyage en Corse*, Paris, 1839 (réédition Ajaccio 1997).
- Michel 1994 = A. Michel, *Les églises de la Jordanie byzantine : architecture et liturgie (V^e- VIII^e siècles)*, thèse de doctorat, Université Paris IV- Sorbonne, 1994.
- Michel 2014 = F. Michel, *Pour une recherche méthodique des traces des échanges : indices et témoins des productions corses sur l'île et le continent*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 746-747, 2014, p. 93-109.
- Michel – Pasqualaggi 2014 = F. Michel, D. Pasqualaggi (dir.), *La Corse 2A-2B*, Paris, 2014 (Carte archéologique de la Gaule).
- Milanese 2010 = M. Milanese, *Ceramiche d'importazione in Sardegna tra IX e XIII secolo*, dans *Studi per Graziella Berti*, Florence, 2010, p. 149-159.
- Moracchini-Mazel 1962 = G. Moracchini-Mazel, *Une basilique et un baptistère paléochrétiens découverts à Mariana*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 106-2, 1962, p. 99-102.
- Moracchini-Mazel 1965 = G. Moracchini-Mazel, *Le pavement en mosaïque de la basilique paléochrétienne et du baptistère de Mariana (Corse)*, dans *Cahiers archéologiques*, 13, 1965, p. 137-160.
- Moracchini-Mazel 1967a = G. Moracchini-Mazel, *Les églises romanes de Corse*, Paris, 1967.
- Moracchini-Mazel 1967b = G. Moracchini-Mazel, *Les monuments paléochrétiens de la Corse*, Paris, 1967.
- Moracchini-Mazel et al. 1971 = G. Moracchini-Mazel et al., *La nécropole de Palazzetto-Murotondo*, dans *Cahiers Corsica*, 4-7, 1971.
- Moracchini-Mazel 1972 = G. Moracchini-Mazel, *Corse romane, 1972* (Collection Zodiaque, 37).
- Moracchini-Mazel et al. 1974 = G. Moracchini-Mazel et al., *La nécropole de Palazzetto-Murotondo*, dans *Cahiers Corsica*, 37-39, 1974.
- Moracchini-Mazel 1978 = G. Moracchini-Mazel, *Note brève sur quelques éléments sculptés d'entrelacs en Corse, vers la fin du XI^e siècle*, dans *À travers l'art français (du Moyen Âge au XX^e siècle)*, Paris, 1978, p. 25-28.
- Moracchini-Mazel 1988 = G. Moracchini-Mazel (dir.), *Le site de Ficaria, I. Le baptistère paléochrétien*, dans *Cahier Corsica*, 125-127, 1988.
- Moracchini-Mazel 1992a = G. Moracchini-Mazel, *Les églises cimériales San Parteo*, dans *Cahiers Corsica*, 146-148, 1992.
- Moracchini-Mazel 1992b = G. Moracchini-Mazel, *La piévanie de Moriani*, dans *Cahier Corsica*, 151, 1992.

- Moracchini-Mazel 1993 = G. Moracchini-Mazel, *La piévanie d'Ampugnani*, dans *Cahier Corsica*, 159, 1993.
- Moracchini-Mazel – Volelli 1981 = G. Moracchini-Mazel, M.-J. Volelli, *Le décor sculpté du baptistère paléochrétien*, dans *Cahier Corsica*, 92, 1981, p. 3-20.
- Moulin 2015 = J. Moulin, *Lumio, église Saint-Pierre-et-Saint-Paul*, dans J. Moulin (coord.), *Monuments de Corse*, Paris, 2015 (*Congrès archéologiques de France*), p. 261-266.
- Nigaglioni 2015 = M.-E. Nigaglioni, *Bastia, cathédrale Sainte-Marie-de-l'Assomption*, dans J. Moulin (coord.), *Monuments de Corse*, Paris, 2015 (*Congrès archéologiques de France*), p. 59-66.
- Nikolajević 1973 = I. Nikolajević, *Le tétraconque d'Ohrid*, dans *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France* 1971, 1973, p. 264-280.
- Oswald – Schaefer – Sennhauser 1990 = F. Oswald, L. Schaefer, H.-R. Sennhauser, *Vorromanische kirchenbauten, Katalog der Denkmaäler bis zum Ausgang der Ottonen*, Munich, 1990.
- Palazzo-Bertholon 2000 = B. Palazzo-Bertholon, *Étude et conservation des mortiers et des enduits : de l'analyse à la constitution d'une banque de données*, dans *Le dépôt archéologique, conservation et gestion pour un projet scientifique et culturel*, Assises nationales de la conservation archéologique, Bourges 26, 27, 28 novembre 1998, Bourges, 2000, p. 223-230.
- Paoli Maineri 2007 = M.C. Paoli Maineri, *La cattedrale di Albenga tra tardoantico e medioevo: una prima rilettura dei dati di scavo*, dans M. Marcenaro (dir.), *Albenga città episcopale. Tempi e dinamiche della cristianizzazione. Actes du colloque international d'Albenga, 21-23 septembre 2006*, Bordighera, 2007 (*Istituto Internazionale di Studi Liguri - Atti dei Convegni*, XII), p. 521-554.
- Parenti et al. 1997 = R. Parenti et al., *Linee di progetto per la conoscenza delle strutture materiali del Duomo di Pisa*, dans *Archeologia dell'Architettura*, II, 1997, p. 47-51.
- Pasquinucci 2003 = M. Pasquinucci, *Pisa romana*, dans M. Tangheroni (dir.), *Pisa e il Mediterraneo. Uomini, merci, idee dagli Etruschi ai Medici*, Milan, 2003, p. 81-85.
- Pasquinucci – Menchelli 2013 = M. Pasquinucci, S. Menchelli, *Le anfore di provenienza italica rinvenute a Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 41-48.
- Passet 2005 = C. Passet, *Sainte Dévote mages d'histoire, histoire d'images*, Monaco, 2005.
- Pêche-Quilichini à paraître = K. Pêche-Quilichini, *Un pas en avant, trois pas en arrière... Recherches sur les formes de l'habitat indigène du deuxième Âge du Fer en Corse*, à paraître.
- Pellegrino 2014 = E. Pellegrino, *La Corse sur les grandes routes du commerce maritime de la Méditerranée occidentale durant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge à partir des céramiques*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 748-749, 2014, vol. 2, p. 71-84.
- Pergola 1979 = Ph. Pergola, *Materiali per una topografia della Corsica in età paleocristiana ed altomedioevale*, tesi du laurea in Archeologia cristiana, Università di Roma La Sapienza, 1978-1979.
- Pergola 1984a = Ph. Pergola, *Considérations nouvelles sur les mosaïques et les sculptures du complexe paléochrétien de Mariana*, dans *Actes du X^e Congrès international d'archéologie chrétienne, Thessalonique, 1980*, Thessalonique-Cité du Vatican, 1984, p. 397-408.
- Pergola 1984b = Ph. Pergola, *Observations sur la chronologie des mosaïques de la basilique et du baptistère de Mariana*, dans *II Colloquio internazionale sul mosaico antico, Ravenna, 1980*, Ravenna, 1984, p. 401-404.
- Pergola 2000 = Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo*, rapport de projet collectif de recherche, Service régional d'archéologie, Ajaccio, 2000.
- Pergola 2001 = Pergola Ph., *La Corse chrétienne dans l'Eglise universelle des origines à la fin du haut Moyen Âge*, dans Ph. Pergola, D. Istria (dir.), *Corsica christiana, 2000 ans de christianisme*, Catalogue de l'exposition du musée de la Corse à Corte, Ajaccio, 2001, p. 14-36.
- Pergola 2002 = Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo*, rapport de fouille programmée, Service régional d'archéologie, Ajaccio, 2002.
- Pergola 2004 = Ph. Pergola, *Mariana, capitale de la première Corse chrétienne*, dans M. Fixot (dir.), *Paul-Albert Février de l'Antiquité au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, 2004, p. 238-257.
- Pergola 2005 = Ph. Pergola, *Aux origines de la paroisse rurale en Italie et en Corse*, dans C. Delaplace (dir.), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècle)*, Paris, 2005, p. 173-192.
- Pergola 2008 = Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo*, rapport de fouille programmée, Service régional d'archéologie, Ajaccio, 2008.
- Pergola 2013a = Ph. Pergola (dir.), *Mariana et la vallée du Golo. Actes du colloque de Bastia-Lucciana, 10-16 septembre 2004*, Ajaccio, 2013 (*Patrimoine d'une île*, 2.3).
- Pergola 2013b = Ph. Pergola, *La Corse à la fin de l'Antiquité : la vie tranquille d'une province périphérique*, dans A.M. Graziani (dir.), *Histoire de la Corse*, vol. 1, Ajaccio, 2013, p. 205-212.
- Pergola 2015 = Ph. Pergola, *Îles, mer et « continents ». Réflexions autour du monde insulaire en Méditerranée nord occidentale post classique*, dans R. Martorelli (éd.), *Itinerando senza confini*

- dalla preistoria ad oggi. *Studi in ricordo di Roberto Coroneo*, Pérouse, 2015, vol. I.2, p. 363-376.
- Pergola – Di Renzo 2001 = Ph. Pergola, F. Di Renzo, *Cités et campagnes de Corse de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge : évangélisation et christianisation*, dans D. Istria, Ph. Pergola (dir.), *Corsica christiana, 2000 ans de christianisme, Catalogue de l'exposition du musée de la Corse à Corte*, Ajaccio, 2001, p. 106-124.
- Perinetti 1989 = R. Perinetti, *Augusta Praetoria: le necropoli cristiane*, dans *Actes du XI^e Congrès international d'archéologie chrétienne* Lyon, Vienne, Grenoble, Genève, Aoste, 21-28 septembre 1986, vol. 2, Cité du Vatican, 1989, p. 1215-1226.
- Picard 1988 = J.-C. Picard, *Le souvenir des évêques. Sépultures, listes épiscopales et culte des évêques en Italie du Nord des origines au X^e siècle*, Rome, 1988 (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 268).
- Picard 2015 = C. Picard, *La mer des califes : une histoire de la Méditerranée musulmane, VII^e-XII^e siècle*, Paris, 2015.
- Picchi 2013 = G. Picchi, *La ceramica a pareti sottili e la terra sigillata italica*, dans Pergola, 2013a, p. 7-16.
- Pietri 2014 = L. Pietri, *Reims*, Paris, 2014 (*Topographie chrétienne des cités de la Gaule*, XVI).
- Piras 2002 = A. Piras, *La circolazione del testo biblico in Sardegna in età tardoantica*, dans P.G. Spanu (dir.), *Insulae Christi. Il cristianesimo primitivo in Sardegna, Corsica e Baleari*, Oristano, 2002 (*Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche*, 16), p. 155-169.
- Piton 2011 = J. Piton, *Arles, occupation du forum par des maisons ou des boutiques, au début du V^e siècle*, dans *Société française d'étude de la céramique antique en Gaule*, 2011, p. 57-70.
- Piva 1998 = P. Piva, *Architettura monastica dell'Italia del nord: le chiese cluniacensi*, Milan, 1998, p. 56-63.
- Poisson 1984 = J.-M. Poisson, *A Pise : Église et État à la conquête de la Sardaigne*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, XXVII, 1984, p. 119-128.
- Pomponi 2011 = F. Pomponi, *Bastia, capitale du Regno di Corsica*, dans S. Gregori (dir.), *Bastia, une histoire revisitée*, Bastia, 2011, p. 51-58.
- Poncelet 1910 = A. Poncelet, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*, Bruxelles, 1910.
- Previato 2017 = C. Previato, *La documentazione fotografica*, dans J. Bonetto, V. Centola (éd.), *Fondi Cossar, 1. Scavi, ricerche e studi del passato, Scavi di Aquileia II*, Rome, 2017.
- Puig y Cadafalch 1928 = J. Puig y Cadafalch, *Le premier art roman, architecture en Catalogne et dans l'occident méditerranéen aux X^e et XI^e siècles*, Paris, 1928.
- Puliga 2013 = B. Puliga, *La « dérivée des sigillées paléochrétiennes » à Mariana*, dans Pergola 2013a, p. 23-29.
- Reddé 1986 = M. Reddé, *Mare nostrum. Les infrastructures, le dispositif et l'histoire de la marine militaire sous l'Empire romain*, Rome, 1986 (*BEFAR*, 260).
- Redi 1991 = F. Redi, *Pisa com'era: archeologia, urbanistica e strutture materiali (secoli V-XIV)* (*Europa Mediterranea*, 7), 1991.
- Redi – Fanucci Lovitch 1998 = F. Redi, M. Fanucci Lovitch, *Nuovi studi di storia e di archeologia su Vicopisano*, dans *Bolletino storico pisano*, 45, 1998.
- Reiche 2010 = J. Reiche, *Vorromanische Kirchenbauten in Italien (870-1030)*, habilitation à diriger des recherches, Université de Göttingen, 2010.
- Reilly 1931 = W.J. Reilly, *The law of retail gravitation*, New York, 1931.
- Renzi Rizzo 2003 = C. Renzi Rizzo, *Pisa e il mare nell'Alto Medioevo*, dans M. Tangheroni (dir.), *Pisa e il Mediterraneo. Uomini, merci, idee dagli Etruschi ai Medici*, Pise-Milan, 2003, p. 121-125.
- Reveyron 2017 = N. Reveyron, *Personnalité monumentale et identité spirituelle de la cathédrale romane. Pour une herméneutique de l'architecture. L'exemple de la cathédrale de Lyon, du IV^e au XV^e siècle*, dans G. Boto Varela, C. Garcia de Castro Valdès (éd.), *Materia y accion en las catedrales medievales (ss. IX-XIII)*, Oxford, 2017 (*Bar International Series* 2853), p. 100-109.
- Ribera i Lacomba 2005 = A.V. Ribera i Lacomba, *Origen i desenvolupament del nucli Episcopal de València*, dans J.M. Gurt, A. Ribera, *Les ciutats tardoantiques d'Hispania: cristianització i topografia. Actes de VI Reunió d'arqueologia cristiana hispànica, València, 8-10 mai 2003*, Barcelone, 2005, p. 207-243.
- Riccetti 2003 = L. Riccetti, *Ad perscrutandum et explorandum pro marmore. L'opera del duomo di Orvieto tra ricerca dei materiali e controllo del territorio (secoli XIII-XV)*, dans E. Crouzet-Pavan, *Pouvoir et édilité. Les grands chantiers dans l'Italie communale et seigneuriale* Rome, 2003 (*Collection de l'École française de Rome*, 302), p. 245-373.
- Ricci 1998 = M. Ricci, *La ceramica comune dal contesto di VII secolo della Crypta Balbi*, dans L. Sagui (dir.), *La ceramica in Italia: VI-VII secolo*, Florence 1998, p. 351-582.
- Ricci 2002 = R. Ricci, *Poteri e territorio in Lunigiana storica (VII-XI secolo). Uomini, terra e poteri in una regione di confine*, Spoleto, 2002.
- Rinaldi 2005 = F. Rinaldi, *Mosaici antichi in Italia, Regione decima, Verona*, Rome, 2005.
- Rutishauser 1982 = S. Rutishauser, *Amsoldingen, Ehemalige Stiftskirche*, Berne, 1982.

- Saliou 2005 = C. Saliou, *Identité culturelle et paysage urbain : remarques sur les processus de transformation des rues à portiques dans l'Antiquité tardive*, Syria, 82, 2005, p. 207-224.
- Salvi 2001 = S. Salvi, *Nascita della Toscana: storia e storie della marca di Tuscia*, Florence, 2001 (*Le vie della storia*, 2).
- Sapin 2009 = Ch. Sapin, *La présence du corps saint dans le sanctuaire. Réflexions sur les contraintes et les aménagements entre V^e et XI^e siècle, à partir de l'exemple de Saint-Quentin (Aisne, France)*, dans *Hortus Artium Medievalium*, 15-1, 2009, p. 105-116.
- Sapin 2012 = Ch. Sapin, *Le chœur dans l'église carolingienne : archéologie et architecture d'un espace*, dans S. Frommel, L. Lecomte (dir.), *La place du chœur. Actes du colloque de l'EPHE, 10-11 décembre 2007*, Paris, 2012, p. 45-55.
- Sapin 2017 = Ch. Sapin, *Les cathédrales de Bourgogne aux XI^e et XII^e siècles : archéologie et nouvelles perspectives sur les fonctions et les espaces*, dans G. Boto Varela, C. Garcia de Castro Valdès (éd.), *Materia y accion en las catedrales medievales (ss. IX-XIII) (Bar International Series, 2853)*, 2017, p. 114-125.
- Scalfati 1994 = S.P.P. Scalfati, *La Corse médiévale*, Ajaccio, 1994.
- Scalfati 2000 = S.P.P. Scalfati (dir.), *L'abbazia di S. Pietro in Palazzuolo e il comune di Monteverdi*, Pise, 2000 (*Bolletino storico pisano*, fonti 8).
- Schneider 2008 = L. Schneider, *Aux marges méditerranéennes de la Gaule mérovingienne. Les cadres politiques et ecclésiastiques de l'ancienne Narbonnaise I^{re} entre Antiquité et Moyen Âge (V^e-IX^e siècle)*, dans F. Maziel (dir.), *L'espace du diocèse. Genèse d'un territoire dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle)*, Rennes, 2008, p. 69-95.
- Serra 2015 = P.B. Serra, *Crocette metalliche di ambito funerario altomedioevale dalla Sardegna*, dans R. Martorelli (éd.), *Itinerando senza confini dalla preistoria ad oggi. Studi in ricordo di Roberto Coroneo*, Pérouse, 2015, vol. I.1, p. 475-496.
- Settia 1992 = A.A. Settia, "Adeversus Agarenos et Mauros". *Vescovi e pirati nel secolo IX fra Po e mare*, dans A. Crosetti (dir.), *Le strutture del territorio fra Piemonte e Liguria dal X al XVIII secolo*, Cuneo, 1992, p. 9-22.
- Skubiszewski 1991 = P. Skubiszewski, *Une croix de bronze mérovingienne à l'abbaye Sainte-Croix de Poitiers*, dans *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 5^e s., V, 2^e T. 1991, p. 83-96.
- Skubiszewski 1998 = P. Skubiszewski, *L'art du Haut Moyen Âge. L'art européen du VI^e au IX^e siècle*, Paris, 1998.
- Thollard 2009 = P. Thollard, *La Gaule selon Strabon. Du texte à l'archéologie. Géographie, livre IV, traduction et études*, Paris, 2009 (*Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine*, 2).
- Toubert 2004 = P. Toubert, *L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil*, Paris, 2004.
- Turtas 1999 = R. Turtas, *Storia della Chiesa in Sardegna dalle origini al Duemila*, Rome, 1999.
- Treglia – Piton 2011 = J.-C. Treglia, J. Piton, *Arles (Bouches-du-Rhône). Céramiques communes et céramiques culinaires africaines des niveaux de réoccupation du cirque (début du V^e s.)*, dans *Société française d'étude de la céramique antique en Gaule*, 2011, p. 261-268.
- Ughelli 1717 = F. Ughelli, *Italia sacra*, Venise, 1717.
- Vacchi – Ghilardi – Curràs 2016 = M. Vacchi, M. Ghilardi, A. Curràs, *Variations relatives du niveau moyen de la mer en Corse au cours des 6000 dernières années*, dans M. Ghilardi (dir.), *Géoarchéologie des îles de Méditerranée*, Paris, 2016, p. 97-108.
- Valensi 1976 = L. Valensi, *De l'art romain à l'art roman. Sculpture médiévale de Bordeaux et du Bordelais*, Bordeaux, 1976.
- Vella et al. 2016 = C. Vella, K. Costa, D. Istria et al., *Evolution du fleuve Golo autour du site antique et médiéval de Mariana (Corse, France)*, dans M. Ghilardi (dir.), *Géoarchéologie des îles de Méditerranée*, Paris, 2016, p. 229-244.
- Vallauri – Démians d'Archimbaud 2003 = L. Vallauri, G. Démians d'Archimbaud, *La circulation des céramiques byzantines, chypriotes et du Levant chrétien en Provence, Languedoc et Corse du X^e au XIV^e siècle*, dans VII^e Congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée, Téboulon, 11-16 octobre 1999, Athènes, 2003, p. 137-142.
- Venturini 2007 = A. Venturini, *Les évêques de Corse depuis les origines avérées à la réunion de l'évêché d'Accia à celui de Mariana (591-1563)*, dans *Études Corses*, 65, 2007, p. 1-40.
- Venturini 2016 = A. Venturini, *Les évêques de Corse au XI^e siècle ou de la fragilité du progrès de la connaissance historique*, dans *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de la Corse*, 754-755, 2016, p. 59-67.
- Venturini à paraître = A. Venturini, *La pieve d'Aregno : butte-témoin de la partition du diocèse de Corse (Années 1090)*, à paraître.
- Venturini – Colombani 2011 = A. Venturini, P. Colombani, *Le territoire ajaccien du Moyen Âge à l'époque moderne. Limites, seigneuries, pouvoirs*, dans *Stantari*, 25, 2011, p. 43-46.

- Verdonck 2008 = L. Verdonck, *Fluxgate gradiometer and GPR survey to locate and characterize the perimeter, early imperial centre and street network of the Roman town Mariana (Corsica)*, dans P. Johnson, M. Millet, *Archaeological survey and the city*, Oxford, 2008 (*University of Cambridge Museum of Classical Archaeology Monograph*, 2), p. 241-260.
- Verdonck – Vermeulen 2009 = L. Verdonck, F. Vermeulen, *GPR survey at the Roman town of Mariana (Corsica)*, dans *ArchéoSciences. Revue d'archéométrie*, 33 (suppl.), 2009, p. 241-243.
- Vergnolle 1997 = E. Vergnolle, *Le paysage artistique de la France à la fin du XI^e siècle*, dans *Le concile de Clermont de 1095 et l'appel à la croisade*, Rome, 1997 (*Collection de l'École française de Rome*, 236), p. 167-177.
- Verwilghen 1985 = A. Verwilghen, *Christologie et spiritualité selon Saint Augustin : l'hymne aux Philippiens*, Paris, 1985.
- Vismara et al. 2011 = C. Vismara, D. Istria, R. Martorelli, Ph. Pergola, *Sardinien und Korsika in römischer zeit*, Darmstadt, 2011.
- Vismara 2013 = C. Vismara, *Antiquité de la Corse (III^e siècle av. J.-C.-IV^e siècle ap. J.-C.)*, dans A.-M. Graziani (dir.), *Histoire de la Corse. Des origines à la veille des révolutions. Occupations et adaptations*, vol. I, Ajaccio, 2013, p. 185-204.
- Vitale 1639 = S. Vitale, *Ad istanza delli RR.PP. della Riforma di Corsica. Chronica sacra, santuario di Corsica nel quale si tratta della vita et martirio della gloriosa Vergine Martire S. Giulia di Nonza, naturale della detta isola...*, Florence, 1639.
- Vivarelli 2013 = L. Vivarelli, *Une archéologie des archives : les documents conservés à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine à Paris*, dans Pergola 2013a, p. 59-96.
- Volpe 2015 = G. Volpe (dir.), *Storia e archeologia globale*, 1, Bari, 2015.
- Wolff 1993 = G. Wolff, *Das Römisch-germanische Köln*, Cologne, 1993.
- Zonca 1990 = A. Zonca, *Almenno San Salvatore, chiesa romanica di San Giorgio. Lettura stratigrafica dell'alzato*, dans *Archeologia medievale*, XVII, 1990, p. 593-611.
- Zucca 1996 = R. Zucca, *La Corsica romana*, Sassari, 1996.
- Zucca 2002a = R. Zucca, *Il cristianesimo primitivo nelle insulae Baliares*, dans P.G. Spanu (dir.), *Insulae Christi. Il cristianesimo primitivo in Sardegna, Corsica e Baleari*, Oristano, 2002 (*Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche*, 16), p. 539-552.
- Zucca 2002b = R. Zucca, *I cristiani della Chiesa di Roma deportati in Sardinia nel II e III secolo*, dans P.G. Spanu (dir.), *Insulae Christi. Il cristianesimo primitivo in Sardegna, Corsica e Baleari*, Oristano, 2002 (*Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche*, 16), p. 119-127.

LISTE DES ILLUSTRATIONS ET DES TABLEAUX

INTRODUCTION

Fig. 1 – Carte orographique et hydrographique de la plaine nord-orientale de la Corse (DAO D. Istria/CNRS)	2
Fig. 2 – Vue aérienne depuis le nord-est de la plaine de la Marana	2
Fig. 3 – La cathédrale de Mariana en 1900 (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa)	3

HÉRITAGES – MARIANA DURANT L'ANTIQUITÉ

Fig. 1 – La colonie de Mariana dans son contexte tyrrhénien	13
Fig. 2 – Orthophotographie de la partie centrale de la plaine de la Marana (Ph. Dussouilliez/CNRS)	15
Fig. 3 – Cartographie de la plaine de la Marana autour du site de Mariana avec localisation des traits de côte anciens (d'après Vella et al. 2016 ; Costa 2015. Fond IGN. DAO D. Istria/CNRS)	15
Fig. 4 – Plan général de l'agglomération antique (DAO D. Istria/CNRS)	16
Fig. 5 – La voie A vue depuis l'ouest (D. Istria/CNRS)	17
Fig. 6 – (a) Plan du quartier sud de la ville ; (b) mise en évidence des différentes unités construites et des portions des portiques (DAO D. Istria/CNRS)	18
Fig. 7 – Localisation des nécropoles autour de l'agglomération (DAO D. Istria/CNRS)	21

LA BASILIQUE INTRA-MUROS

Fig. 1 – Plan de la ville avec localisation de la <i>domus</i> A (DAO D. Istria/CNRS)	32
Fig. 2 – Plan de la <i>domus</i> A (DAO D. Istria/CNRS)	33
Fig. 3 – Travée orientale du collatéral nord de la basilique paléochrétienne en fin de fouille (D. Istria/CNRS)	33
Fig. 4 – Plan de la <i>domus</i> A (DAO D. Istria/CNRS)	34
Fig. 5 – Plan de la basilique superposé à celui de la <i>domus</i> A (DAO D. Istria/CNRS)	36
Fig. 6 – Fondations de l'abside de la basilique (D. Istria/CNRS)	37
Fig. 7 – Section des structures à l'extrémité orientale de la colonnade nord. 261 – mur de l'abside et piédroit de la porte située à l'extrémité du collatéral nord. 8010 – stylobate de la colonnade nord. 260 – pilier de l'état 2. 61 – mur du palais épiscopal du second Moyen Age (DAOD. Istria/CNRS)	37
Fig. 8 – Sols de propreté et trous de poteaux interprétés comme des supports d'échafaudages et/ou de cintres destinés à la construction des arcatures et de la voûte de l'abside (DAO D. Istria/CNRS)	38
Fig. 9 – Coupe stratigraphique nord-sud dans le collatéral sud (DAO D. Istria/CNRS)	39
Fig. 10 – Coupe stratigraphique dans le collatéral nord (DAO D. Istria/CNRS)	39
Fig. 11 – L'abside vue du nord-est (D. Istria/CNRS)	40
Fig. 12 – Épaulement sud-est de l'abside (D. Istria/CNRS)	40

Fig. 13 – Plan de la basilique paléochrétienne, état 1 (DAO D. Istria/CNRS)	42
Fig. 14 – Sous-base de la colonne 308 après démontage du pilier en briques de l'état 2 et destruction du sol de béton de chaux (D. Istria/CNRS)	43
Fig. 15 – Fragment de base en marbre remployé dans le pilier 308 (D. Istria/CNRS)	43
Fig. 16 – Base en marbre découverte remployée dans le premier pilier sud-est de la basilique <i>intra-muros</i> , fouilles G. Moracchini-Mazel (DAO D. Istria/CNRS)	44
Fig. 17 – Colonnes restaurées après la fouille des années 1960 (D. Istria/CNRS)	44
Fig. 18 – Chapiteau en marbre découvert dans le muret de bouchage de l'entrecolonnement nord de la quatrième travée, fouilles G. Moracchini-Mazel (D. Istria/CNRS)	45
Fig. 19 – Sol en béton de chaux de la nef (D. Istria/CNRS)	45
Fig. 20 – Le <i>synthronos</i> vu depuis le sud-est (D. Istria/CNRS)	48
Fig. 21 – Sections du <i>presbyterium</i> (DAO D. Istria/CNRS)	49
Fig. 22 – Relevé d'ensemble de la mosaïque (dessin R. Prudhomme)	51
Fig. 23 – Détail de la mosaïque du <i>podium</i> (P. Neri/CTC)	53
Fig. 24 – Détail de la mosaïque du <i>podium</i> – restes du tapis situé à l'ouest de l'autel (P. Neri/CTC)	53
Fig. 25 – Mosaïque située au nord du <i>podium</i> (P. Neri/CTC)	54
Fig. 26 – Mosaïque située au sud du <i>podium</i> (P. Neri/CTC)	55
Fig. 27 – Fragments de plaques ajourées (Ville de Lucciana)	60
Fig. 28 – Pilier de chancel (Ville de Lucciana)	63
Fig. 29 – Bases de colonnettes (Ville de Lucciana)	63
Fig. 30 – Plan de la basilique, état 2a (DAO D. Istria)	65
Fig. 31 – Mur nord de la basilique, élévation intérieure (D. Istria/CNRS)	66
Fig. 32 – Détail du pilier 308 en cours de démontage (D. Istria/CNRS)	67
Fig. 33 – Pilier 257 de la basilique, phase 2 (D. Istria/CNRS)	67
Fig. 34 – Plan de la basilique, phases 2b et 2c (DAO D. Istria/CNRS)	69
Fig. 35 – Mur de bouchage 333 (D. Istria/CNRS)	70
Fig. 36 – Proposition de restitution du <i>presbyterium</i> phase 1 (a) et phase 2c (b) (DAO D. Istria/CNRS)	70
Fig. 37 – Coupe stratigraphique du témoin conservé dans le vestibule de la basilique (DAO D. Istria/CNRS)	71
Fig. 38 – Plan de la zone funéraire (DAO A.-G. Corbara)	73
Fig. 39 – Monnaies découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique (J. Françoise/Arc numismatique)	77
Fig. 40 – Céramiques découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique (D. Dixneuf/CNRS)	79

LE BAPTISTÈRE

Fig. 1 – Positionnement du baptistère dans le complexe paléochrétien (DAO D. Istria/CNRS)	85
Fig. 2 – Plan du baptistère et de ses aménagements toutes phases confondues (DAO D. Istria/CNRS)	86
Fig. 3 – Sections du baptistère et de ses aménagements toutes phases confondues (DAO D. Istria/CNRS)	87
Fig. 4 – Vue zénithale du baptistère (D. Istria/CNRS)	87
Fig. 5 – Détail des traces de la banquette détruite dans le chevet oriental (D. Istria/CNRS)	88
Fig. 6 – Base de colonne conservée près de la porte nord du baptistère (D. Istria/CNRS)	88
Fig. 7 – Vue générale de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	89
Fig. 8 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	92

Fig. 9 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	92
Fig. 10 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	92
Fig. 11 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	93
Fig. 12 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	94
Fig. 13 – Détail de la mosaïque du baptistère (Atelier de restauration des mosaïques, Saint-Romain-en-Gal)	94
Fig. 14 – La cuve baptismale. Photographie prise du nord-ouest (D. Istria/CNRS)	95
Fig. 15 – Plan de la cuve baptismale, toutes phases confondues (dessin – P. Chevalier, L. Eneau-Brun, D. Grimaud)	95
Fig. 16 – Plan et section de la cuve baptismale état 1 (dessin – P. Chevalier, L. Eneau-Brun, D. Grimaud. DAO D. Istria/CNRS)	96
Fig. 17 – Fragments de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	98
Fig. 18 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	99
Fig. 19 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère inséré dans le mur sud de la cathédrale médiévale (D. Istria/CNRS)	99
Fig. 20 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	100
Fig. 21 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	100
Fig. 22 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	101
Fig. 23 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	101
Fig. 24 – Fragment de l'architrave du <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	101
Fig. 25 – Chapiteau appartenant peut-être au <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	101
Fig. 26 – Chapiteau appartenant peut-être au <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	102
Fig. 27 – Fragment de chapiteau appartenant peut-être au <i>ciborium</i> du baptistère (Ville de Lucciana)	102
Fig. 28 – Hypothèse de restitution des architraves et de leur décor. a) – vue zénithale avec emplacement de la cuve ; b) – vue depuis le dessous avec projection des faces latérales (DAO D. Istria/CNRS d'après G. Charpentier)	103
Fig. 29 – Hypothèse de restitution de l'élévation du <i>ciborium</i> (DAO D. Istria/CNRS d'après G. Charpentier)	103
Fig. 30 – Plan de la cuve baptismale, phase 2 (DAO D. Istria/CNRS)	107
Fig. 31 – Plan de la cuve baptismale, phase 3 (DAO D. Istria/CNRS)	107
Fig. 32 – Plan de la cuve baptismale, phase 4 (DAO D. Istria/CNRS)	107
Fig. 33 – Extrémité du tuyau de plomb qui conduisant l'eau dans la cuve baptismale, conservé dans le mur oriental du baptistère (D. Istria/CNRS)	108
Fig. 34 – Le massif oriental MR31 vu depuis l'ouest (D. Istria/CNRS)	108
Fig. 35 – Plan et section du massif oriental MR31 (DAO D. Istria/CNRS)	109
Fig. 36 – La cuve baptismale vue du nord-ouest (D. Istria/CNRS)	110
Fig. 37 – Plan et sections de la cuve baptismale du dernier état. a) – phase 3.a ; b) – restitution de la phase 3.b (DAO D. Istria/CNRS)	110

LA BASILIQUE SUBURBAINE

Fig. 1 – Localisation de la basilique suburbaine (DAO D. Istria/CNRS)	114
Fig. 2 – La tombe 39 coupée par le mur sud de la basilique (A.G. Corbara)	115
Fig. 3 – Localisation des sépultures antérieures à la basilique (DAO D. Istria/CNRS)	115
Fig. 4 – Plan de la basilique (DAO D. Istria/CNRS)	116

Fig. 5 – Vue de la basilique depuis le sud-ouest (A.G. Corbara)	117
Fig. 6 – Plan de la basilique et des sépultures du premier Moyen Âge (DAO D. Istria/CNRS)	118
Fig. 7 – Amphores de la tombe 32. 1. Amphore Almagro 51 ; 2. LRA 1 (d'après Moracchini-Mazel 1992)	120

LA CATHÉDRALE MÉDIÉVALE (LA CANONICA)

Fig. 1 – La cathédrale médiévale vue depuis le sud-est (Ville de Lucciana)	121
Fig. 2 – Plan d'ensemble des édifices de culte vers la première moitié du XII ^e siècle (DAO D. Istria/CNRS)	123
Fig. 3 – Relevé pierre-à-pierre de la façade nord (extérieur) et schéma du rythme de pose des assises (DAO D. Istria/CNRS)	123
Fig. 4 – Relevé pierre-à-pierre de la façade nord (extérieure) et étapes de construction (DAO D. Istria/CNRS)	124
Fig. 5 – Relevé pierre-à-pierre de la façade sud (extérieure) et étapes de construction (DAO D. Istria/CNRS)	125
Fig. 6 – Relevé pierre-à-pierre de la façade orientale (extérieure) (DAO D. Istria/CNRS)	126
Fig. 7 – Détail des bancs de calcschistes dans la carrière actuelle de Brando (D. Istria/CNRS)	127
Fig. 8 – Marque semi-circulaire sur un bloc de parement – possible emboîture (D. Istria/CNRS)	127
Fig. 9 – Serpent en léger relief représenté sur un bloc de la paroi intérieure du mur nord (D. Istria/CNRS)	128
Fig. 10 – Quadrupède représenté sur un bloc de la paroi intérieure du mur nord, à proximité du serpent (D. Istria/CNRS)	128
Fig. 11 – Personnage et étalon représentés sur un bloc de la paroi extérieure du mur nord (D. Istria/CNRS)	129
Fig. 12 – Fleur à huit pétales, paroi extérieure du mur sud (D. Istria/CNRS)	129
Fig. 13 – Détail des parements extérieurs de la façade occidentale (D. Istria/CNRS)	129
Fig. 14 – Parements grossièrement taillés à la broche du jambage de la porte sud-ouest (D. Istria/CNRS)	130
Fig. 15 – Bloc de la façade sud, parement extérieur, présentant les traces de trois outils différents utilisés dans l'ordre suivant – la brettur (partie haute), la broche (partie basse) et le ciseau droit (bordure basse) (D. Istria/CNRS)	130
Fig. 16 – Bloc de la façade sud, parement extérieur, présentant les traces de trois, voire quatre outils différents dont la broche utilisée de deux manières différentes (angle bas gauche et centre) et la brettur ou la gradine (en haut) (D. Istria/CNRS)	130
Fig. 17 – Portion du mur sud de l'édifice montrant l'alternance d'assises basses et d'assises hautes (D. Istria/CNRS)	131
Fig. 18 – Façade orientale de la cathédrale. Les rythmes des assises entre les lésènes de l'abside sont irréguliers (D. Istria/CNRS)	131
Fig. 19 – Détail de la partie haute de la porte sud-ouest (D. Istria/CNRS)	133
Fig. 20 – Détail du portail occidental (P. Neri/CTC)	133
Fig. 21 – Détail du portail occidental (P. Neri/CTC)	133
Fig. 22 – Détail du décor de l'abside montrant les « bricolages » qui ont été nécessaires pour insérer les chapiteaux et les modillons (D. Istria/CNRS)	134
Fig. 23 – Détail du jambage sud de la fenêtre absidale (D. Istria/CNRS)	134
Fig. 24 – Vue du sud-ouest de la cathédrale en 1900 (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa, 1900)	135
Fig. 25 – Vue de l'intérieur de l'édifice depuis l'est (Ville de Bastia, fond Palais Caraffa, cl. T. de Caraffa, 1900)	135
Fig. 26 – Relevé de la façade occidentale, élévation extérieure (a) et intérieure (b) (DAO D. Istria/CNRS)	136
Fig. 27 – Détail du parement extérieur de la façade occidentale, étape 3 (P. Neri/CTC)	137

Fig. 28 – La cathédrale vue du sud-est (ville de Lucciana)	137
Fig. 29 – Plan de la cathédrale (DAO D. Istria/CNRS)	139
Fig. 30 – Vue de l'intérieur de la cathédrale depuis l'ouest (D. Istria/CNRS)	140
Fig. 31 – Typologie des portes de l'édifice (DAO D. Istria/CNRS)	140
Fig. 32 – Plan de l'édifice avec localisation des fenêtres (DAO D. Istria/CNRS)	142
Fig. 33 – Fenêtre centrale de l'abside (D. Istria/CNRS)	143
Fig. 34 – Fenêtre de la façade sud (extérieur) (D. Istria/CNRS)	143
Fig. 35 – Fenêtre de la façade sud (extérieur) (D. Istria/CNRS)	143
Fig. 36 – La travée droite voûtée et l'abside (D. Istria/CNRS)	145
Fig. 37 – Voûte de la dernière travée orientale, collatéral nord (D. Istria/CNRS)	145
Fig. 38 – Façade occidentale (P. Neri/CTC)	147
Fig. 39 – Portail occidental, extérieur (D. Istria/CNRS)	148
Fig. 40 – Façade orientale (D. Istria/CNRS)	151
Fig. 41 – Détail du décor de l'abside (D. Istria/CNRS)	152
Fig. 42 – Chapiteaux de l'abside, partie sud (D. Istria/CNRS)	153
Fig. 43 – Chapiteaux de l'abside, partie nord (D. Istria/CNRS)	153
Fig. 44 – Décors marqueté de la façade sud (D. Istria/CNRS)	154
Fig. 45 – Relevé pierre-à-pierre de l'élévation intérieure nord de la nef centrale (DAO D. Istria/CNRS)	156
Fig. 46 – Relevé pierre-à-pierre de l'élévation intérieure sud de la nef centrale (DAO D. Istria/CNRS)	156

SAN PARTEO

Fig. 1 – L'abside et la face nord-est de San Parteo (D. Istria/CNRS)	160
Fig. 2 – La façade occidentale vue depuis le nord-ouest (D. Istria/CNRS)	160
Fig. 3 – Trace semi-circulaire sur un bloc de parement intérieur du mur nord – possible emboîture (D. Istria/CNRS)	161
Fig. 4 – Détail du parement extérieur de l'abside (D. Istria/CNRS)	161
Fig. 5 – Détail du pilastre de l'espace voûté nord et de l'arc triomphal (D. Istria/CNRS)	162
Fig. 6 – Détail de l'espace voûté nord (D. Istria/CNRS)	162
Fig. 7 – Parement intérieur du mur absidal (D. Istria/CNRS)	162
Fig. 8 – Paroi intérieure de l'abside encore partiellement couverte d'enduit (D. Istria/CNRS)	162
Fig. 9 – Détail du parement extérieur du mur gouttereau sud, extrémité occidentale du mur (D. Istria/CNRS)	163
Fig. 10 – Détail de l'élévation du parement intérieur du mur gouttereau nord (D. Istria/CNRS)	163
Fig. 11 – Élévation du parement extérieur du mur gouttereau sud avec individualisation des unités stratigraphiques construites et indication de l'évolution du chantier de construction (D. Istria/CNRS)	164
Fig. 12 – Diagramme stratigraphique de l'élévation extérieure du mur gouttereau sud (D. Istria/CNRS) ...	164
Fig. 13 – Schéma des échafaudages restitués à partir des trous de boulins des murs nord et sud (DAO D. Istria/CNRS)	165
Fig. 14 – San Parteo, plan des édifices superposés (DAO D. Ollivier et D. Istria/CNRS)	166
Fig. 15 – San Parteo, plan de l'église du XII ^e siècle (DAO D. Ollivier et D. Istria/CNRS)	167
Fig. 16 – Portail occidental de l'église (D. Istria/CNRS)	168
Fig. 17 – Porte nord (D. Istria/CNRS)	168
Fig. 18 – Fenêtre du mur gouttereau sud vue de l'extérieur (D. Istria)	169
Fig. 19 – Fenêtre de l'abside (D. Istria/CNRS)	169
Fig. 20 – Fenêtre de l'épaulement sud (D. Istria/CNRS)	169

Fig. 21 – Vue générale de l'abside depuis le nord-est (D. Istria/CNRS)	170
Fig. 22 – Premier chapiteau de l'abside en partant du sud (D. Istria/CNRS)	171
Fig. 23 – Deuxième chapiteau de l'abside en partant du sud (D. Istria/CNRS)	171
Fig. 24 – Troisième chapiteau de l'abside en partant du sud (D. Istria/CNRS)	171
Fig. 25 – Quatrième chapiteau de l'abside en partant du sud (D. Istria/CNRS)	171
Fig. 26 – Arcatures de marbre de l'abside (D. Istria/CNRS)	171
Fig. 27 – Détail de l'arcature de marbre de l'abside (D. Istria/CNRS)	172
Fig. 28 – Archivolte de la fenêtre absidale (D. Istria/CNRS)	172
Fig. 29 – Imposte de l'espace voûté intérieur nord (D. Istria/CNRS)	173
Fig. 30 – Imposte de l'espace voûté intérieur nord (D. Istria/CNRS)	173
Fig. 31 – Imposte de l'espace voûté sud (D. Istria/CNRS)	173
Fig. 32 – Détail de l'insertion de la colonne dans le mur de l'abside (D. Istria/CNRS)	173
Fig. 33 – Détail du portail occidental (D. Istria/CNRS)	173
Fig. 34 – Porte sud (D. Istria/CNRS)	174
Fig. 35 – Espace voûté intérieur nord (D. Istria/CNRS)	176
Fig. 36 – Localisation des sépultures médiévales (DAO D. Ollivier et D. Istria/CNRS)	177

LES RÉSIDENCES ÉPISCOPALES

Fig. 1 – La possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge (D. Istria/CNRS d'après Chessa 2008)	180
Fig. 2 – Fragments de <i>forum ware</i> ou <i>vetrina pesante</i> découverts dans la possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge (D. Istria/CNRS)	181
Fig. 3 – Cruche de <i>forum ware</i> ou <i>vetrina pesante</i> découverte dans la possible résidence épiscopale du premier Moyen Âge (L. Roux /CNRS)	181
Fig. 4 – Vue de la tour appuyée au flanc sud de la cathédrale (D. Istria/CNRS)	182
Fig. 5 – Plan d'ensemble des édifices de culte avec localisation de la tour (D. Istria/CNRS)	183
Fig. 6 – Dessin des élévations de la tour (D. Istria/CNRS)	183
Fig. 7 – Plan du palais épiscopal (D. Istria/CNRS)	185
Fig. 8 – Fondation du palais épiscopal, mur sud de l'aile méridionale vu du nord-est (D. Istria/CNRS)	186
Fig. 9 – Les déplacements de la résidence épiscopale et du siège de l'évêché entre le XIII ^e et le XVI ^e siècle (D. Istria/CNRS)	189

ESPACE ET TERRITOIRE

Fig. 1 – Territoire théorique de la colonie de Mariana (D. Istria/CNRS)	194
Fig. 2 – Territoires théoriques des évêchés du VI ^e -VII ^e siècle d'après des polygones de Thiessen (D. Istria/CNRS)	199
Fig. 3 – Carte des pièves du diocèse de Mariana connues par la documentation écrite du XII ^e siècle (D. Istria/CNRS)	201
Fig. 4 – Carte des pièves du diocèse de Mariana au XV ^e siècle (D. Istria/CNRS)	203
Fig. 5 – Carte des diocèses de Corse à la fin du second Moyen Âge (D. Istria/CNRS)	204

ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE

Fig. 1 – Synthèse des éléments de datation du complexe paléochrétien <i>intra-muros</i> (D. Istria/CNRS)	208
Fig. 2 – Propositions d'itinéraires des catéchumènes au moment du baptême (DAO D. Istria/CNRS)	217

GRAPHIQUES

Graphique 1 – Évolution de l'importation des céramiques à Mariana entre le I ^{er} et le VII ^e siècle de notre ère (nombre d'exemplaires en ordonnée / siècles en abscisse)	25
Graphique 2 – Quantités de vases en céramique sigillée claire D importés à Mariana (nombre d'individus en ordonnée / types en abscisse)	26
Graphique 3 – Les monnaies découvertes à Mariana (nombre d'exemplaires en ordonnée / siècles en abscisse)	27
Graphique 4 – Provenances des monnaies du IV ^e siècle découvertes à Mariana (nombre d'exemplaires en ordonnée / origine en abscisse)	28

PLANCHES HORS-TEXTE

Pl. I – Proposition de restitution du groupe épiscopal (Phase 1) vu depuis le nord-est (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. II – Proposition de restitution du <i>presbyterium</i> de la basilique intra-muros (Phase 1) (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. III – Proposition de restitution du <i>presbyterium</i> de la basilique intra-muros (Phase 2) (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. IV – Proposition de restitution de l'intérieur du baptistère (Phase 1) (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. V – Proposition de restitution du groupe épiscopal du début du XII ^e s. vu depuis le nord-est (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. VI – Proposition de restitution de la tour du XII ^e s. adossée à la cathédrale (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. VII – Proposition de restitution de l'ensemble cathédrale- tour- palais épiscopal (fin XII ^e s.) vu depuis le sud-est (on-situ / Musée de Mariana).	
Pl. VIII – Proposition de restitution de l'ensemble cathédrale- tour- palais épiscopal (fin XII ^e s.) vu depuis l'est (on-situ / Musée de Mariana).	

TABLEAUX

Tableau 1 – Inventaire des monnaies découvertes dans le caniveau de la <i>domus</i> A	75
Tableau 2 – Inventaire des monnaies découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique	76
Tableau 3 – Inventaire des céramiques découvertes dans le niveau de remblais antérieurs aux sols de la basilique	78
Tableau 4 – Résultats des analyses radiocarbone des échantillons de charbons prélevés dans la basilique	80
Tableau 5 – Résultats des analyses radiocarbone des échantillons de graines prélevés dans le vestibule	81
Tableau 6 – Résultats des analyses radiocarbone des sépultures de la basilique	82
Tableau 7 – Les datations radiocarbone	111
Tableau 8 – Les dimensions de l'église et leurs correspondances en pieds et bras de Toscane	138

INDEX

réalisé par Dahia SADAoui

- Accia, 8n, 200, 202, 205, 219n, 228n, 230
Afrique, 5, 6, 24, 26, 29, 30, 195, 212, 222
Agiation (voir aussi Ajaccio), 192n
Agneau, 133, 150
Ajaccio (voir aussi Agiation), 3, 5, 7, 8n, 24n, 27n, 82, 121n, 176, 188n, 192n, 197, 198, 200n, 217, 219, 222, 223, 224n, 227, 228n, 230
Aleria, 5, 8n, 11-14, 19, 23n, 27n, 30, 121, 187n, 191, 192n, 193, 195-198, 200n, 213, 218, 220n, 222n, 223n, 228, 230
Ambroggio d'Omessa, 187n
Ambroise de Milan, 56, 58, 59, 93n, 149, 215n
Amphore, 12, 20, 22, 26-29, 78, 80, 90, 119, 180, 193, 211n
Ampugnani, 146n, 200, 202, 226
Amsoldingen, 146
Anemurium, 57
Aquilée, 91n, 213, 214
Archevêque, 7, 8, 157, 158, 200, 210, 223, 224, 229
Aregno, 148n
Arianisme, 210
Arles, 210, 212n
Aru C., 3, 148n, 149, 150n, 151, 153-155, 170, 174
Astérios le sophiste, 58, 216
Athanase d'Alexandrie, 209, 210
Atrium, 20, 35
Auguste, 11n, 192n
Augustin d'Hippone, 58, 93n, 216
Autel, 19, 47, 52, 56-59, 62, 63, 109, 112, 146, 147, 176, 195, 196, 212, 214-216, 218, 221, 224, 225, 226
Bains (voir aussi thermes), 19, 20, 213
Balagne, 7, 142n, 197n, 202
Baldaquin (voir aussi ciborium), 64n, 137n, 212, 218
Baléares, 6, 210
Banquette, 19, 46, 88, 89, 108, 218
Barbagia, 192n
Barcelone / Barcino, 30, 210
Base (de colonne), 43-45, 46n, 47, 63, 80, 88, 89, 97, 102, 103, 117, 148, 176, 218
Baska, 112
Bastia (voir aussi Porto Cardo), 7, 20n, 97, 121n, 127, 134n, 142n, 158, 188-190, 195, 198n, 202n, 221n, 228, 230
Belfiorito (voir aussi Vescovato), 187, 188, 227, 228
Bergame, 146, 172
Béton, 20, 23, 39, 45, 46, 50, 52, 59, 64, 68, 75, 76, 90, 118
Bœuf, 52, 56, 57, 213
Bonifacio, 7, 8n, 12n, 24, 41n, 44
Bordeaux, 61, 105, 106
Boruta, 147
Bravone, 13, 200n, 220n, 221
Brique, 19, 20, 24, 33, 35, 40, 41, 43, 44, 46, 50, 64, 68, 71, 72, 86n, 88, 109, 119, 122, 134, 135, 137, 157, 158, 177, 179, 186, 220
Broche, 129, 130, 161
Bulzi, 147
Cagliari, 154, 175, 209, 210
Caius Marius (Marius), 11, 12
Caius Pomponus Pisanus, 25, 22n
Calares (voir aussi Cagliari), 209
Calcaire, 40, 41, 169, 170
Calcschiste, 41n, 59, 109, 122, 126, 128, 138, 157, 161, 169
Calliste 1^{er}, 209n
Campanie, 27, 181
Campbell S., 57, 58, 218
Campiglia, 149
Cap Corse, 12, 126, 158, 169, 192, 193, 200, 202
Cappella, 1n, 202
Carbini, 176
Cardinal, 157, 158, 190, 202
Carrière, 44, 97, 98, 126-128, 131, 148, 157, 158, 161, 225
Carsulae, 209
Carthage, 6, 29, 209
Castrum / castra, 7, 187-189, 227, 230
Catéchumène, 93, 214-216
Cep de vigne, 52, 58, 216
Cerf, 91, 93, 150, 213, 215
Chancel, 47, 62, 63, 105, 106, 175, 188, 212, 214, 215
Chanoine, 157, 176n, 187, 190, 198n

- Chapiteau, 44, 63, 97-99, 101-104, 134, 144, 152, 153, 162, 170, 172, 175
 Charbon, 9, 23n, 35, 41, 80, 90, 111
 Chaux, 9, 19, 35, 37, 39-41, 43, 45, 48, 50, 52, 64, 71, 80, 86, 88, 90, 94, 107n, 108, 113, 119, 122, 128, 131, 133, 161, 166, 175, 179, 186, 220, 221
 Chiappella, 200, 202
 Chrisme, 61, 97, 100, 101, 104-106, 209
 Ciborium (voir aussi baldaquin), 61, 62, 96, 97, 98, 101, 102, 104-106, 213, 214, 217, 219
 Cimiez, 207, 212
 Cinarca, 176, 223
 Ciseau, 128, 129, 130, 161
 Cividale di Friule, 175
 Civitas / Civitates, 11n, 30, 191-193, 195, 197n
 Cœnicum / Vœnicum, 192n
 Cologne, 214
 Colonne, 36, 44, 46n, 47, 52, 63, 64, 68, 72, 80, 88, 89, 97, 102, 106, 153, 162, 169n, 170, 172, 175, 214, 217, 218, 220, 226
 Côte, 145, 146, 147, 225
 Concile, 197, 198, 209, 210, 231
 Concordia Sagittaria, 214
 Coroneo R., 97, 105, 121, 142n, 154n, 155, 159, 174-176, 224n, 226n
 Coupe, 91, 93, 111, 187, 215
 Croix, 61, 62, 74, 91, 101, 104, 105, 112, 133, 138, 147, 148, 150, 180n, 196, 212-214
 Cruzini, 226
 Crypte, 61, 68, 105, 106, 150, 152, 221
 Cursa, 223, 226
 Curtis / curtes, 188, 190, 219, 220n
 Daiberto, 7, 200
 Dauphin, 52, 59, 91, 93, 216
 Digne, 68, 212, 213, 219
 Dioclétien, 209n, 210n, 212n
 Dolium / Dolia, 23, 24, 193
 Domus, 20, 34-36, 41, 75, 76, 82, 85, 179, 207, 210, 213
 Donatus / Donatou, 231
 Duval N., 31, 47n, 48, 50, 55, 75, 97, 216
 Enduit, 19, 35, 40, 48, 50, 64, 68, 80, 89, 96, 111, 137, 149, 161, 162n, 166, 193, 209n, 221, 226, 227n
 Erbalunga, 27, 28n, 80, 193
 Entrelacs, 56, 149, 150, 175
 Entrepôt, 19, 20, 22, 27, 211
 Espagne, 6, 12n, 28n, 29, 30, 112, 187, 192, 209n, 220n
 Etienne V, 231
 Etrurie, 12, 28, 30, 212
 Eutimio, 210n
 Falesia, 29
 Fenestella, 221
 Ficaria (voir aussi San Giovanni de Pianottoli-Caldarello), 27n, 192n, 223
 Fleuron, 52, 56, 59, 216
 Fleuves du paradis, 213, 215
 Fordongianus (voir Forum Traiani), 30, 192n
 Fortification, 7, 188, 189, 193, 223, 224, 227, 228
 Fortis, 231
 Forum, 18, 19, 32, 181, 209n, 210, 220
 Forum Traiani, 209n
 Four, 24, 25, 41
 Frasso, 188n, 227
 Galet, 9, 14, 17, 20, 23, 35, 36, 37n, 40, 46, 48, 50, 64, 68, 71, 86, 90, 94, 107n, 108, 109, 111, 113, 117, 122, 128, 131, 161, 166, 175, 176n, 179, 186
 Gaule, 12, 28, 29, 30, 55, 56, 61, 62, 97, 207n, 213, 214
 Gélase II, 157, 223
 Gênes, 7, 8n, 12n, 82, 175, 189, 190, 200n, 220n, 226n
 Genève, 50n, 56, 106, 210, 213, 223
 Giovan Battista Centurione, 190
 Giovan Battista Cicala, 190, 202
 Giovanni d'Omessa, 187, 188, 228
 Golo, 1, 4, 5, 12-14, 20, 22, 23, 35, 37n, 41, 122, 127, 128, 158, 186, 195n, 211, 212, 227
 Gorgone, 157, 200, 202
 Gradine, 129, 130
 Grado, 142n
 Graine, 23n, 72, 81, 219
 Grèce, 213
 Grégoire Ier / Grégoire le Grand, 218, 231, 196
 Grégoire VII, 6
 Grégoire XIII, 190
 Grenoble, 56n, 219
 Griffon, 150, 151
 Haïdra, 68
 Hilaire de Poitiers, 58, 216
 Hippolyte de Rome, 93, 215
 Hüarte, 146n
 Huitre, 90, 111
 Hunéric, 31, 209
 Ildebrando, 157
 Île Rousse, 28, 197n
 Innocent II, 200n
 Isaïe (Livre d'), 56, 57, 58, 216, 218
 Itinéraire d'Antonin, 11, 196
 Jean Chrysostome, 58, 216n
 Jordanie, 57, 146n, 213
 Karlik, 57
 Korikos, 57
 Landolfo, 6, 200n
 Languedoc, 132
 Latium, 1, 12, 27, 181, 187, 212
 Latran, 198, 231
 Lausanne, 146
 Lavagne H., 31, 50, 52, 55, 75
 Lierre, 61, 97, 100, 104, 105, 213
 Lion, 52, 56, 57, 149, 151, 174, 175, 213
 Liturgie, 58, 81, 122, 141, 158, 215, 221, 224-226
 Liutprand, 6
 Lombard, 6

- Lombardie, 50, 145, 147, 149, 175, 214, 225
 Loup, 150, 151, 195n
 Loupian, 50, 55, 72n
 Lucifer de Cagliari, 210
 Lucques, 6, 132, 138, 148-150, 152, 154, 175, 219, 220, 225, 231
 Lumio, 142n, 148, 149, 175, 224n
 Luni, 29, 68, 210, 219, 221
 Lurrinum / Turrinum, 192n
 Ma'In, 57
 Malaria, 227
 Marbre, 19, 20, 41, 43, 44, 47, 52, 59, 61, 64, 90, 97, 98, 101, 102, 107, 109, 113, 126, 137n, 138, 142, 155, 158, 161, 168, 169, 170, 172, 175, 181, 182, 184, 186, 192n, 212, 218, 226
 Marius, 11, 12
 Marseille, 106, 209
 Martin, 188, 198, 227
 Martyr, 209n, 210n,
 Massa Carrare, 219n
 Maure (voir aussi Sarrasin), 220n
 Mausolée, 3, 20, 22, 209n
 Mérimée P., 3, 144, 150-152, 154, 155, 162n, 169, 170, 174
 Michele de Germani, 188, 228
 Migennes, 56
 Monnaie, 9, 12, 19, 22n, 25, 27-29, 56n, 75, 76, 80, 82, 128, 180n, 193, 210, 219, 220
 Moracchini-Mazel G., 4, 9, 17, 31, 40, 41, 44, 45n, 46n, 47n, 50, 52, 54-59, 62, 64n, 72, 83, 96, 97, 102, 104, 108n, 113, 116, 117, 119, 120, 146n, 148n, 149, 150, 155, 159, 160, 164, 174, 176n, 184n
 Moriani, 146, 191, 195, 196, 202, 225, 226
 Mortier, 9, 35, 37, 39, 40, 41, 43, 45, 47, 48, 54, 64, 71, 80, 81, 86, 88, 90, 94, 99, 107-109, 111, 113, 118, 119, 122, 128, 133, 161, 166, 175, 179, 186, 220
 Murato, 148n, 149, 154
 Natte, 54, 56
 Neapolis, 29
 Nebbio, 8n, 141, 144n, 188n, 192n, 193, 195, 197, 198, 200n, 202, 222n, 225-227, 228n, 230,
 Nécropole, 4, 5, 11n, 20, 22, 24n, 113, 120, 208
 Nucleus, 39, 52, 90, 96
 Obertello, 29
 Ohrid, 91n, 213
 Oiseau, 62, 98n, 100, 104-106
 Olbia, 29, 209n
 Olivier, 23
 Ombrie, 209
 Opino, 192n, 193
 Orezza, 225n
 Origène d'Alexandrie, 216n
 Oristano, 175
 Os, 74
 Paradis, 56, 57, 58, 59, 213, 215, 216, 218
 Parement, 9, 20, 35, 40, 86, 122, 125, 128-134, 137, 148, 151, 153-155, 158-163, 168, 170, 176, 182n, 226
 Parteo, 221n, 227
 Passio, 119, 221, 222n, 224, 227
 Pelves, 54, 56
 Pergola Ph., 4, 5, 31, 32n, 50, 72, 74, 97
 Petronius, 231
 Petrus, 157, 200, 218, 231
 Pianottoli-Caldarello, 27n, 80, 200n
 Pie V, 190, 228
 Piève, 146, 149, 152, 158, 176, 191-193, 195, 196, 197n, 200, 202, 205, 224n, 225, 226, 230
 Pilier (voir aussi chancel), 18, 20, 33, 34, 36, 43, 47, 63, 64, 68, 71, 80, 81, 97, 117, 122, 125, 138, 144, 158, 176, 210, 220
 Piombino, 29
 Pise, 6, 7, 8n, 11n, 12n, 22n, 24n, 25, 129n, 138, 142n, 147-149, 154, 157, 158, 170, 172, 182n, 184, 200, 219, 223, 224, 225, 226n, 229
 Pistoia, 219n
 Pliny l'Ancien, 11, 191
 Poisson, 59, 91, 93, 150, 157n, 186, 215
 Pola, 112, 214n
 Pontia, 209
 Pontien, 209n
 Populonia, 12n, 29
 Port, 7, 12, 13, 20, 22, 29, 30, 196, 211, 212, 220n,
 Portique, 18, 19n, 32, 33-36, 40, 41, 72, 179, 207, 210
 Porto, 44, 50, 214
 Porto Cardo (voir aussi Bastia), 189
 Porto Torres, 11n, 112, 142n, 209n
 Pouilles, 152
 Poule, 52, 58, 59, 216
 Presbyterium, 37, 39, 46, 48, 56, 68, 81, 83, 214, 215, 219, 221
 Propriano, 209
 Provence, 7, 29, 55, 215n
 Province, 5, 7, 8, 11, 192, 209
 Provincia Sardinia et Corsica, 11
 Ptolémée C., 11, 14, 191-193, 195, 196
 Quai, 128, 158
 Quintasio, 209
 Ravenne, 4n, 28n, 55, 61n, 62, 180, 192n
 Relique, 68, 71, 81-83, 146, 150n, 197n, 218, 221, 222, 224, 227
 Rescamone, 129, 142n, 200
 Restituta, 119, 221, 222, 227
 Résurrection, 105, 215
 Riez, 212, 213
 Rome, 4, 12, 28, 29, 50, 93, 197n, 198n, 209n, 210, 214, 215, 224, 226n
 Rosace, 61, 62, 90, 99, 101, 104-106
 Rudus, 39, 90
 Sabiona, 214
 Sable, 23, 37, 41, 45, 64, 90, 109, 113, 161
 Sabratha, 112

- Sagone, 5, 8n, 22n, 24, 25, 27, 29, 30, 41n, 50n, 82, 141, 190, 192n, 196, 197, 198, 207, 222, 223, 226, 227, 230, 231
 Saint-Apollinaire-in-Classe, 61n
 Saint-Florent, 7, 149, 175
 Saint-Michel de Pavie, 149
 Saint-Paul-Trois-Châteaux, 55
 Saint-Raymond de Toulouse, 61
 Saint-Seurin de Bordeaux, 105n, 106
 San Benedetto in Val Perlana, 146
 San Cassiano di Controne, 149, 150, 151
 San Celsio de Milan, 175
 San Frediano de Pise, 148
 San Gennaro a Capannori, 148, 152
 San Giorgio in Lemine, 146
 San Giovanni de Cursa, 226
 San Giovanni de Grossa, 147
 San Giovanni de Moriani, 226
 San Giovanni de Pianottoli-Caldarello (voir aussi Pianottoli-Caldarello), 80
 San Giovanni de Salice, 226
 San Giovanni de Sisco, 141n, 225n
 San Giorgio de Valle d'Orezza, 225n
 San Lorenzo de Gênes, 175
 San Marcello d'Aleria, 222n
 San Martino, 188
 San Michele de Sisco, 129, 132
 San Michele de Murato (voir aussi Murato), 148, 154,
 San Nicolao de Rapale, 144n
 San Nicola de Bari, 149
 San Nicola di Silanis, 144n
 San Parteo, 1, 4, 8-10, 20, 44, 113, 119, 122n, 137, 141, 146n, 148, 159, 169, 170n, 172, 174-177, 221n, 222n, 224, 226, 227
 San Pietro a Grado, 142n
 San Pietro de Tenda, 144n, 193
 San Pietro d'Agliate, 146
 San Pietro de Barbaggio, 225n
 San Pierro di Castelvecchio, 214
 San Pietro di Sorres, 149, 154n
 San Pierro in Mavinas, 214
 San Pietro in Palazzuolo, 219n, 231
 San Pietro in Valdottavo, 138
 San Salvatore de Sexto, 219
 San Savino de Montiono, 219
 San Siro de Cemmo, 146
 San Sisto de Pise, 138
 San Vincenzo de Galliano, 152
 Sant'Abbondio de Côme, 145-147
 Sant'Agostino de Bigorno, 144n
 Sant'Andrea de Biguglia, 144n
 Sant'Andrea di Carrara, 151
 Sant'Appiano de Borgo, 158
 Sant'Appiano de Sagone, 50n
 Sant'Egidio di Fontanella, 146
 Sant'Eustorgio de Milan, 175
 Santa Giusta, 149, 152n, 175
 Santa Maria d'Ardara, 138
 Santa Maria de Canari, 141, 144n
 Santa Maria de Casalta, 225n, 226
 Santa Maria de Rescamone, 129, 142n, 200
 Santa Maria del Castello, 175
 Santa Maria della Chiappella, 200, 202
 Santa Maria di Anela, 144n
 Santa Maria di Piedicorte di Gaggio, 148
 Santa Maria di Tratalias, 174
 Santa Maria d'Uta, 149
 Santa Mustiola de Torri, 152
 Santi Pietro e Paolo (voir aussi Lumio), 142n, 175
 Sarcophage, 61, 62, 97, 104, 105, 106, 209
 Sardaigne, 5-8, 11n, 22, 29, 30, 44n, 138, 141, 142n, 144n, 147, 149, 155, 175, 191, 192, 195, 196, 209, 210, 222n, 226n
 Sardique (Concile de), 210
 Schiste, 1, 23, 37n, 52, 61, 68, 90, 111
 Scipio (Lucius Cornelius), 30n
 Senmurv, 150, 151, 174
 Sépulture, 17, 20, 22, 36, 72, 74, 82, 113, 117, 119, 120, 141, 176, 177, 208, 211, 219, 222, 224, 226
 Severo, 210n
 Sichipertus, 231
 Sicile, 5, 8, 28, 29, 187
 Sidi Jdidi, 62
 Sienne, 152
 Sigillée, 22n, 25, 26, 28, 29, 111, 180
 Silva Candida, 197n
 Sirmione, 214
 Sisinnius, 198, 231
 Sol, 3n, 19, 20, 23, 34-37, 39, 40, 43, 45-48, 50, 59, 63, 64, 68, 71, 72, 75, 76, 78, 80-82, 88, 89, 90, 94n, 102, 106-109, 111, 112, 118, 122, 128, 137, 155, 175, 176, 179, 180, 181, 182n, 184, 186, 207, 210, 211n, 212, 214, 219, 221, 223
 Solea, 50n, 214, 215
 Statumen, 90, 94
 Suburbicaire, 5
 Suburbium, 30n
 Sullecthum, 29
 Sylla (Lucius Cornelius), 11n, 14n, 191n
 Synthronos, 48, 57, 68, 221
 Syrie, 104, 146n
 Table de Peutinger, 11, 196
 Taina, 197, 198
 Talcini, 192n, 193, 223
 Tanghiccia, 14, 22, 211
 Tegulae, 24, 40n, 86n, 108, 111, 137, 193
 Tenda, 144n, 193, 223
 Tessin, 132
 Théodore Mopsueste (Théodore d'Antioche), 58
 Théodoret de Cyr, 209
 Thermes (voir aussi bain), 3, 20, 27, 59, 150n, 195
 Thuburbo Maius, 68
 Tour, 11n, 122n, 182, 184, 186, 187, 208n, 223

- Tournai, 210
Toscane, 1, 132, 138, 141, 147-150, 172, 175, 184, 187, 220, 224-226
Tremissis, 220
Trésor, 27, 28n, 150n, 220n
Tuile, 22n, 24n, 50, 64, 68, 72n, 117, 119, 159, 177, 196, 208, 212, 231
Tuani, 197n, 202
Tuileau, 23, 46n, 48n, 71, 78, 90, 96, 111, 118, 161
Tunisie, 62, 187, 195n
Turquie, 57, 213
Turtas R., 209n, 210n
Tuscania, 68, 219
Tuscia, 219, 220
Turris Libisonis (voir Porto Torres), 11n
Urbain II, 7, 157n, 200, 229
Vada Volterrana, 29
Val d'Adige, 214
Valence, 82, 112
Vallée Pœnine, 192
Vanacini, 12, 192, 193
Vandale, 5, 6, 57, 75, 209
Vérone, 56, 213
Vescovato (*castrum*, voir aussi Belfiorito), 188, 228
Vétéran, 11, 12, 14n
Victor de Vita, 24n, 209
Vicus / Vici, 29, 30
Vico, 22n, 227
Vicopisano, 182n, 184
Vigne, 23, 52, 58, 59, 61, 62, 106, 180, 202, 216
Villa / villae, 29, 188n
Vin, 7, 22n, 23, 24, 27, 28, 62, 220n
Vintimille, 214n
Walfredo, 219n

LISTE DES CONTRIBUTEURS

Textes

Bénédicte BERTHOLON-PALAZZO

UMR 7302, CESCO, CNRS Université de Poitiers, benedicte.palazzo@wanadoo.fr

Sophie CARON

Conservatrice au musée du Louvre, caronsophie45@gmail.com

Anne-Gaëlle CORBARA

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France, annga.corbara@gmail.com

Sophie DELBARRE-BÄRTSCHI

Université de Neuchâtel, Site et Musée romains d'Avenches, sophie.bartschi@vd.ch

Delphine DIXNEUF

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, dixneuf@mmsh.univ-aix.fr

Anne FLAMMIN

UMR 5138, ARAR, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Anne.flammin@mom.fr

Joël FRANÇOISE

Atelier de Restauration-Conservation et Numismatique, Marseille, Joelfrancoise13@gmail.com

Daniel ISTRIA

Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, distria@mmsh.univ-aix.fr

Amina-Aïcha MALEK

UMR 8546 AORoc, CNRS – École normale Supérieure, aicha.malek@ens.fr

Alexandra SOTIRAKIS

UMR 8150, Centre André Chastel, CNRS – Université Paris-Sorbonne, alexandra.sotirakis@gmail.com

Index

Dahia SADAoui, Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

Restitutions des architectures et images 3D

on-situ (Chalon-sur-Saône) et Musée de Mariana (Lucciana)

Topographie

David OLLIVIER, Aix Marseille Université, CNRS, LA3M, Aix-en-Provence, France

Relecture

Marie-Laure MARQUELET

Ophélie DE PERETTI, Musée de Mariana

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
1. Historique des recherches à Mariana	1
2. Programme, questionnement et méthodes	5
2.1. Le contexte historique	5
2.2. L'Église de Corse dans son contexte méditerranéen	7
2.3. Le questionnement	8
2.4. Les méthodes	8
2.5. Un travail difficile mais nécessaire.....	9
HÉRITAGES : MARIANA DURANT L'ANTIQUITÉ	11
1. Les origines de la colonie romaine	11
2. Urbanisme et architecture	14
3. Les productions à Mariana et dans sa campagne	23
4. Les importations	25
4.1. Les céramiques	25
4.2. Les monnaies	27
4.3. La place de Mariana sur les routes commerciales	28
5. Le peuplement autour de la ville	29
6. Conclusion	30
LA BASILIQUE <i>INTRA-MUROS</i>	31
1. Morphologie et fonction de l'îlot II avant la construction de la basilique et de son baptistère	32
2. La première basilique (phase 1)	35
2.1. La préparation du terrain et le chantier de construction	35
2.2. Des techniques de construction qui s'inscrivent dans la tradition antique locale	40
2.3. Le plan	41
2.3.1. Les ouvertures	41
2.3.2. Les colonnades	43

2.3.3. Les sols	45
2.3.4. Le vestibule	46
2.3.5. Les annexes	46
2.4. Les aménagements liturgiques	46
2.4.1. Le <i>presbyterium</i>	46
2.4.2. Le <i>synthronos</i>	47
2.4.3. La <i>solea</i> ou couloir axial	48
2.5. Les mosaïques	50
2.5.1. Description des mosaïques	50
2.5.2. Les Mosaïque du <i>podium</i>	52
2.5.3. Mosaïques de part et d'autre du <i>podium</i>	52
2.5.3.1. Mosaïque au nord du <i>podium</i>	52
2.5.3.2. Mosaïque au sud du <i>podium</i>	54
2.5.3.3. Analyse stylistique	55
2.5.3.4. Analyse iconographique	56
2.5.3.5. Le contexte spatial et ornemental	57
2.6. Les éléments sculptés	59
2.6.1. Les plaques ajourées	59
2.6.1.1. Les matériaux	59
2.6.1.2. Morphologie des plaques	61
2.6.1.3. Étude du décor : style et iconographie	61
2.6.1.4. Destination des plaques	62
2.6.1.5. Les piliers de chancel	63
2.6.1.6. Bases et fûts de colonnettes	63
3. Vers une nouvelle basilique	64
3.1. La reconstruction des murs porteurs et des piliers (phase 2a)	64
3.2. La réorganisation de la nef	68
3.3. Le réaménagement du <i>presbyterium</i>	68
3.4. Le vestibule et les annexes	71
4. Développement d'un nouveau cimetière	72
5. Les datations	74
5.1. L'abandon de la <i>domus</i> A	75
5.2. Les remblais	76
5.2.1. Les monnaies	76
5.2.2. Les céramiques	78
5.2.3. Synthèse chronologique	80
5.3. Le réaménagement de la basilique	80
5.4. Le vestibule	81
5.5. Les sépultures	82
5.6. L'abandon de la basilique	82
6. Conclusion	82

LE BAPTISTÈRE	85
1. La phase 1 : le premier édifice	86
1.1. Les techniques de construction et le plan	86
1.2. Le sol de mosaïque	89
1.2.1. Description du tapis de mosaïque	90
1.2.2. Analyse technique	91
1.2.3. Analyse iconographique	91
1.3. La cuve baptismale	94
1.4. Le <i>ciborium</i>	96
1.4.1. Étude des pièces et proposition de restitution de la structure et du décor	97
1.4.2. Les matériaux	98
1.4.3. Les architraves	98
1.4.3.1. Plan et profil des architraves	98
1.4.3.2. Système d'assemblage	98
1.4.3.3. Les rainures sur le lit d'attente	99
1.4.3.4. Le décor des architraves	99
1.4.4. Les colonnes, bases et chapiteaux du <i>ciborium</i>	101
1.4.5. Plan et restitution du <i>ciborium</i>	102
1.4.6. La composition par paire du décor des architraves	104
1.4.7. Comparaisons iconographiques et stylistiques	104
1.4.8. Conclusion	106
2. La phase 2 : les transformations	106
2.1. La modification de la cuve baptismale	106
2.1.1. Phase 2.a ou b	106
2.1.2. Phase 2.b ou a	107
2.1.3. Phase 2.c	107
2.2. L'adduction d'eau et le massif oriental	108
3. La phase 3 : les dernières adaptations	109
3.1. La construction d'une nouvelle cuve, phase 3.a	109
3.2. Les ultimes modifications, phase 3.b	111
4. Les datations	111
4.1. Les phases 1 et 2	111
4.2. La phase 3	111
5. Conclusion	112
LA BASILIQUE SUBURBAINE	113
1. La topographie	113
2. Les techniques de construction et le plan	113

3. Les sépultures	119
4. La datation	119
5. Conclusion	120
 LA CATHEDRALE MÉDIÉVALE	 121
1. Question de topographie	122
2. Un chantier en trois étapes	122
2.1. Étape 1	124
2.2. Étape 2	125
2.3. La pierre de construction	126
2.4. La taille de la pierre	128
2.5. La mise en œuvre	131
2.6. L'échafaudage	132
2.7. Une mise en œuvre pas toujours soignée	132
2.8. Une troisième étape de construction ou une restauration de l'édifice ?	134
3. Le plan et les élévations	138
3.1. Le plan de l'édifice	138
3.2. Les portes	138
3.3. Les fenêtres	142
3.4. Le couvrement mixte	144
4. Le décor architectural	147
4.1. Le jeu des volumes et la modulation de la façade	147
4.2. Le programme sculpté	148
4.2.1. Le linteau	149
4.2.2. Les archivolttes sculptées	149
4.2.3. Le bestiaire	150
4.2.4. Le décor du chevet	151
4.2.5. Marqueterie de pierre	154
5. La tentative de restauration moderne	155
6. La datation	155
7. Conclusion	158
 SAN PARTEO	 159
1. Les matériaux de construction	161
2. La construction	161
3. Le plan et les élévations	166

4. Le décor architectural	169
5. L'aménagement intérieur	175
6. La datation	176
7. Les sépultures	176
8. Conclusion	177
LES RÉSIDENCES ÉPISCOPALES	179
1. La possible résidence du premier Moyen Âge	179
2. La tour	182
3. Le palais épiscopal du second Moyen Âge	184
4. Le déplacement de la résidence à Belfiorito	188
5. L'ultime déplacement : Bastia	189
6. Conclusion	190
ESPACE ET TERRITOIRE	191
1. Le territoire de la colonie	191
2. Le diocèse de Mariana au V ^e siècle	196
3. La transformation du VI ^e siècle	197
4. Retour à l'évêché unique	198
5. La réactivation de l'évêché à la fin du XI ^e siècle	198
6. Conclusion	205
ÉLÉMENTS DE SYNTHÈSE	207
1. La construction de la basilique <i>intra-muros</i>	207
2. La réorganisation de l'espace urbain	210
3. Savoir-faire locaux et modèles exogènes	212
4. Un complexe organisé autour de la liturgie baptismale	215
5. Un siège épiscopal instable	218
6. Les transformations de la basilique <i>intra-muros</i> durant le premier Moyen Âge	220
7. La reconstruction du XII ^e siècle : l'émergence d'un nouveau paysage	222
8. La cathédrale, un monument fondateur de l'art roman insulaire	224
9. Le renouveau de l'église suburbaine : San Parteo	226
10. Vers une bipolarité de l'espace du diocèse	227
11. L'émergence d'un nouveau centre du pouvoir	228
CONCLUSION GÉNÉRALE	229

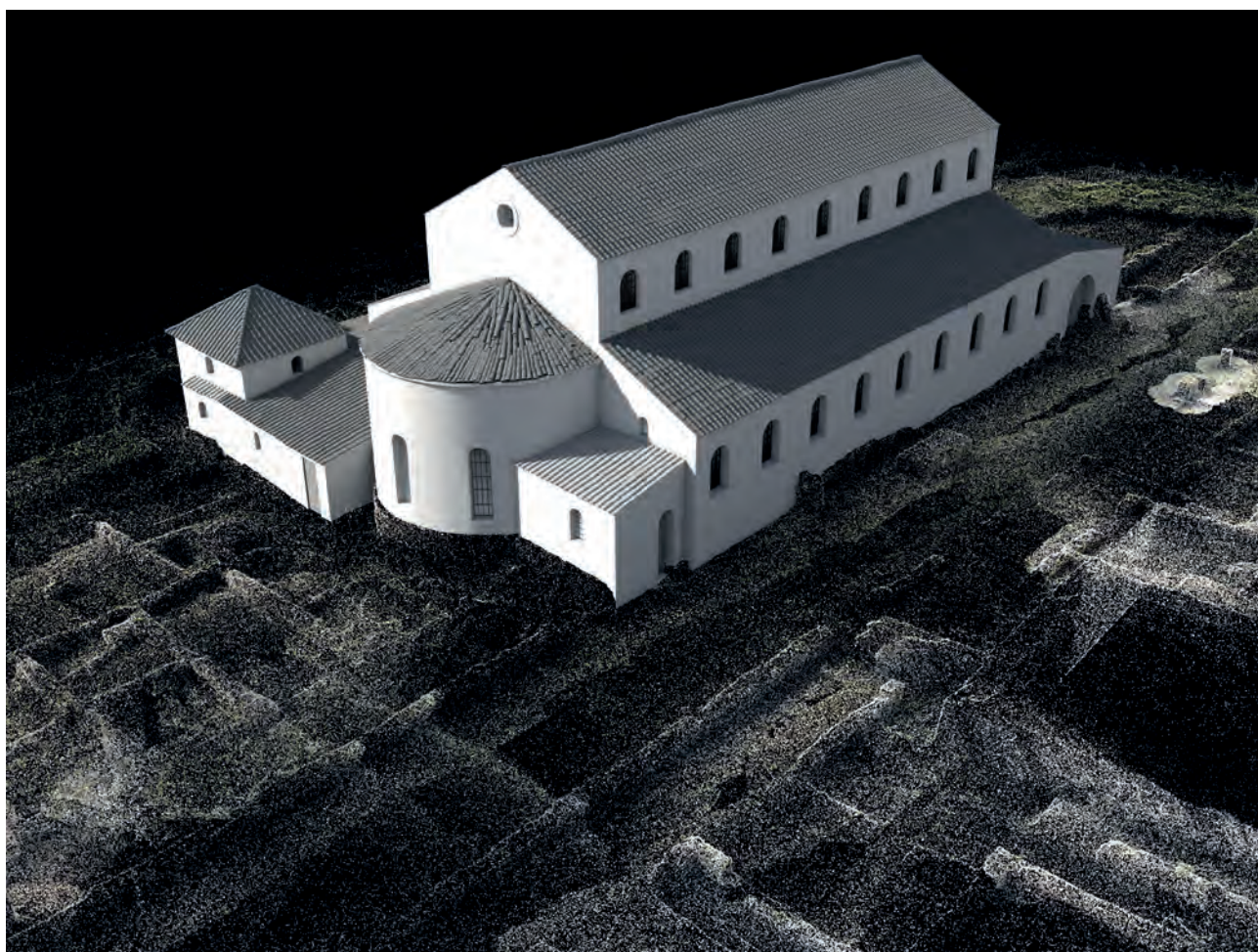
Liste des évêques de Corse puis de Mariana du V ^e à la fin du XII ^e siècle	231
Sources et bibliographie	233
Liste des illustrations et des tableaux	245
Index	253
Liste des contributeurs	259
Table des matières	261

PLANCHES

Ces restitutions architecturales ont été commandées par la Musée de Mariana (Lucciana) afin d'être insérées, avec d'autres, dans la scénographie de l'espace d'exposition.

Elles ont été réalisées par la société on-situ (Chalon-sur-Saône) sur la base des données archéologiques fournies par l'équipe de recherche.

Livrées après l'achèvement de la maquette de cet ouvrage, il n'a pas été possible de les placer dans le corps du texte. En raison de leur qualité et de leur intérêt pour la compréhension des édifices étudiés, il a néanmoins semblé nécessaire de les rassembler dans ce cahier hors-texte.



Pl. I – Proposition de restitution du groupe épiscopal (Phase 1) vu depuis le nord-est
(on-situ / Musée de Mariana).



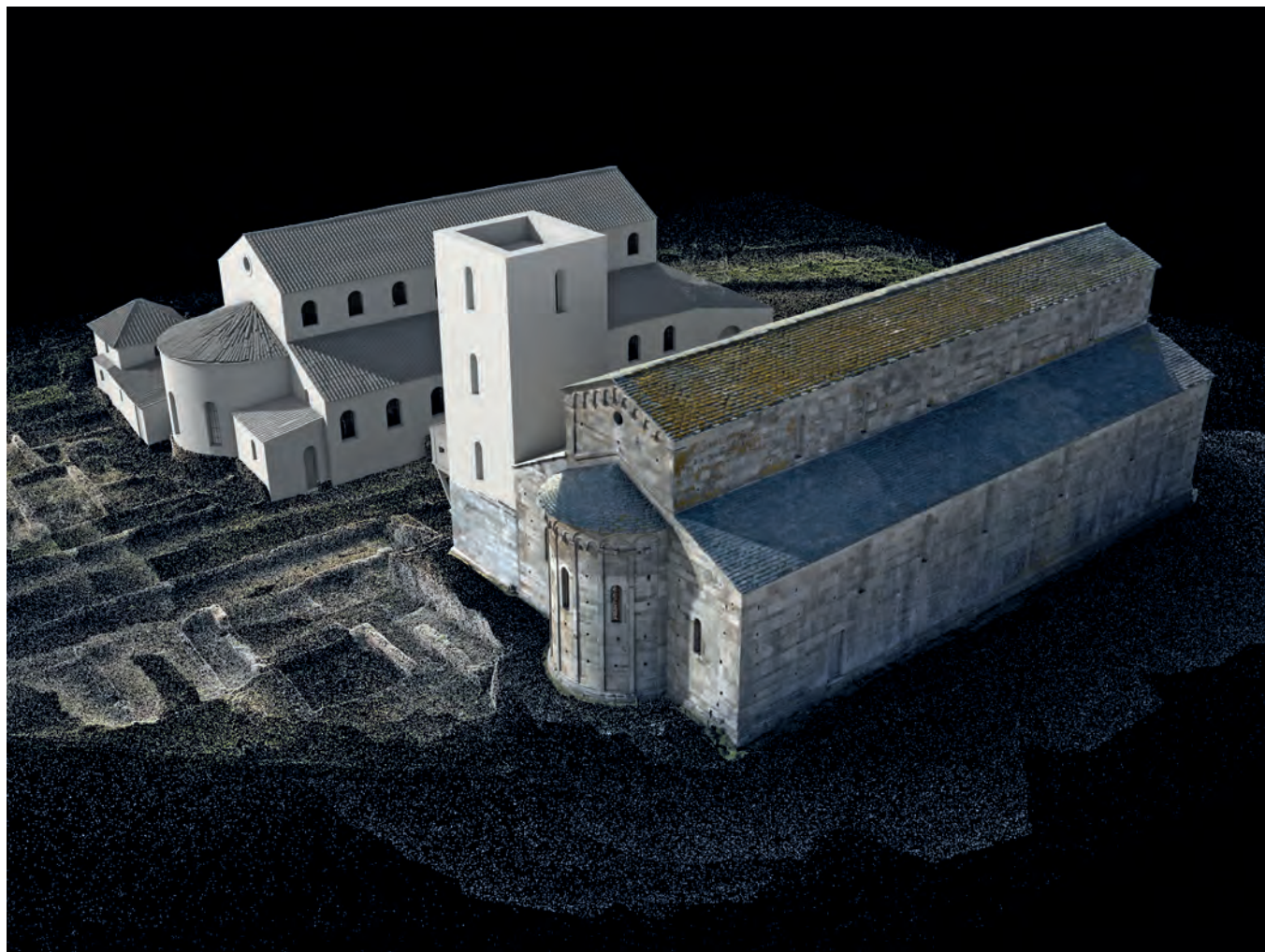
Pl. II – Proposition de restitution du *presbyterium* de la basilique intra-muros (Phase 1)
(on-situ / Musée de Mariana).



Pl. III – Proposition de restitution du *presbyterium* de la basilique intra-muros (Phase 2)
(on-situ / Musée de Mariana).



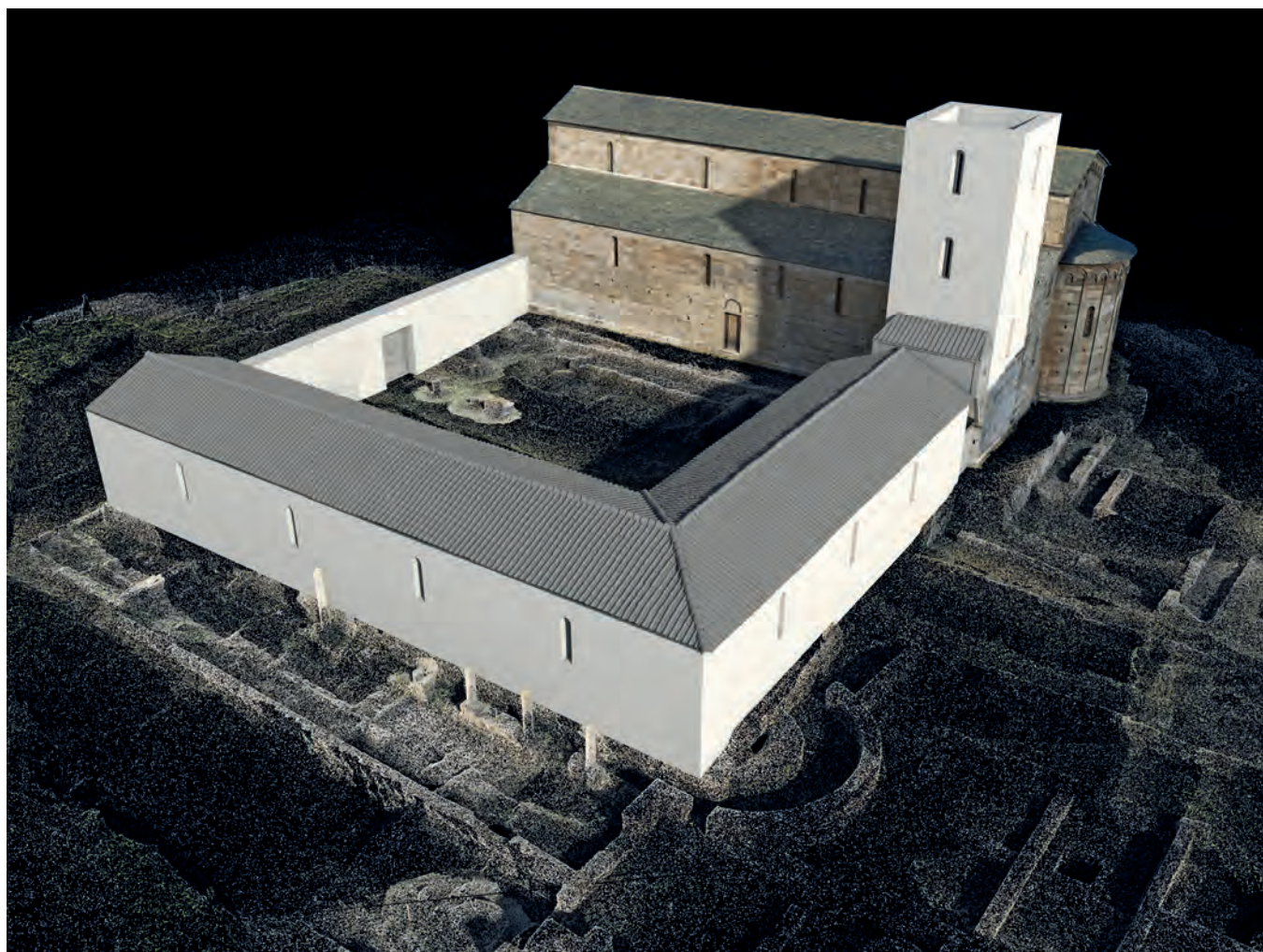
Pl. IV – Proposition de restitution de l'intérieur du baptistère (Phase 1)
(on-situ / Musée de Mariana).



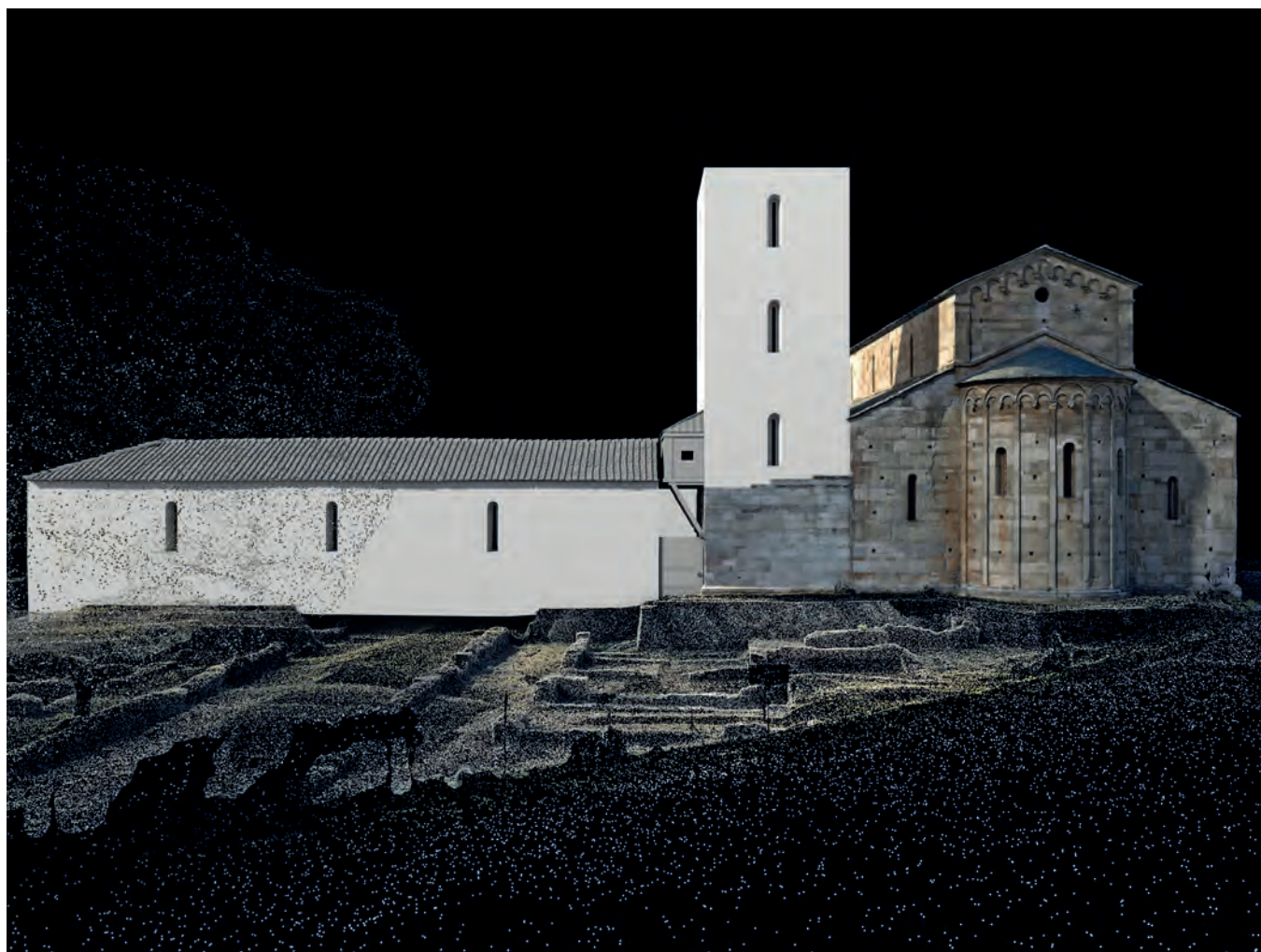
Pl. V – Proposition de restitution du groupe épiscopal du début du XII^e s. vu depuis le nord-est
(on-situ / Musée de Mariana).



Pl. VI – Proposition de restitution de la tour du XII^e s. adossée à la cathédrale
(on-situ / Musée de Mariana).



Pl. VII – Proposition de restitution de l'ensemble cathédrale- tour- palais épiscopal (fin XII^e s.) vu depuis le sud-est (on-situ / Musée de Mariana).



Pl. VIII – Proposition de restitution de l'ensemble cathédrale- tour- palais épiscopal (fin XII^e s.) vu depuis l'est
(on-situ / Musée de Mariana).

Achévé d'imprimer
en novembre 2020
sur les presses de
Estilo Estugraf
Impresores, S.L.
Ciempozuelos (Madrid)
Espagne